











# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.



**Deuxième Série.**

**TOME XVIII.**

# BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

ELECTIONS DU 17 JUIN 1842.

<i>Président.</i>	M. CUSIN GRIDAINE, ministre de l'Agriculture et de Commerce.
<i>Vice-Présidents.</i>	{ M. ROUX DE ROCHELLE, ancien ministre de Fr. aux Et.-Unis M. le baron ROGER, membre de la Chambre des Députés
<i>Scrutateurs.</i>	{ M. DROUYN DE LHUYS, directeur au ministère des Aff. Étrangères M. COCHELET, ancien consul-général en Égypte.
<i>Secrétaire.</i>	M. ANSART, professeur de l'Université.

## *Liste des Présidents honoraires de la Société depuis son origine.*

MM.  
Le marquis de LAPLACE.  
Le marquis de PASTORET.  
Le vicomte de CHATEAUBRIAND.  
Le comte CHABROL DE VOLVIC.  
BECCUFY.  
Le baron ALEX. DE HUMBOLDT.  
Le comte CHABROL DE CROUSOL.  
Le baron CUVIER.  
Le baron HYDE DE NEUVILLE.  
Le duc de DOUDEAUVILLE.  
J.-B. EYRIÉS.

MM.  
Le comte de RIGNY  
DUMONT D'URVILLE.  
Le duc DECAZES,  
Le comte de MONTALIVEL.  
Le baron de BARANTE.  
Le lieutenant-général PELLEU  
GUIZOT.  
DE SALVANDY.  
Le baron LUPINIER.  
Le comte de LAS CASES.  
VILLEMAIN.

## *Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.*

MM.  
Le docteur J. MEASE, à Philadelphie.  
H. S. TANNER, à Philadelphie.  
W. WOODBRIDGE, à BOSTON.  
Le major EDWARD SABINE, à Limerick.  
Le colonel POINSETT, aux États-Unis.  
Le col. d'ABRAHAMSON, à Copenhague.  
Le professeur SCHUMACHER, à Altona.  
DE NAVARRETE, à Madrid.  
Le docteur REINGANUM, à Berlin.  
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.  
Le docteur RICHARDSON, à Londres.  
Le professeur RAFFN, à Copenhague.  
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.  
AINSWORTH, à Edimbourg.  
Le conseiller ADRIEN BALBI, à Vienne.

MM.  
Le comte GRABERG DE HEMSO, à Florence.  
Le colonel LONG, aux États-Unis.  
Sir John BARROW, à Londres.  
Le capitaine MAGNOCHIE, à Sidney.  
Le capitaine sir JOHN ROSS.  
Le conseiller de MACHDO, à Lisbonne.  
Le professeur KARL RITTLER, à Berlin.  
P. S. DE PONCEAU, à Philadelphie.  
Le capitaine G. BACK.  
F. DUBOIS DE MONTEPEREUX, à Neuchâtel.  
Le capit. John WASHINGTON, à Londres.  
Le col. Ferdinand VISCONTI, à Naples.  
P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.  
Le docteur KRIEGER, à Francfort.  
Adolphe ERMAN, à Berlin.



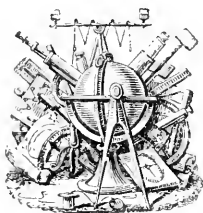
# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

**Deuxième Série.**

Tomc Dix-huitième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, n<sup>o</sup> 23.

—  
1842.

# COMMISSION CENTRALE.

---

## COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 17 décembre 1841.)

*Président.* M. le contre-amiral DUMONT D'URVILLE.  
*Vice-Présidents.* MM. JOMARD, DE LAROQUETTE.  
*Secrétaire-général.* M. BERTHELOT.

### *Section de Correspondance.*

MM. Bajot.	MM. Lafond.
Barbié du Bocage.	C. Moreau.
Callier.	Noel-Desvergers
Cochelet.	D'Orbigny.
Dubuc.	Texier.
Edwards.	Warden.
Jaubert.	

### *Section de Publication.*

MM. Albert-Montémont.	MM. De Larenaudière.
Ansart.	De Montrol.
D'Avezac.	Le vicomte de Santarem.
Roblaye.	Ternaux-Compans.
Denaix.	Vivien.
Guigniaut.	Le baron Walekenaer.
Baron de Ladoucette.	

### *Section de Comptabilité.*

MM. Le colonel Corabœuf.	MM. Isambert.
Daussy.	Le baron Roger.
Eyriès.	Roux de Rochelle.

### *Comité chargé de la publication du Bulletin.*

MM. Albert-Montémont.	MM. Cochelet
Ansart.	Daussy.
D'Avezac.	Jomard.
Barbié du Bocage.	De la Roquette.
Berthelot	Roux de Rochelle.
Callier.	Texier.

---

M. Chapellier, notaire honoraire, trésorier de la Société, rue de Seine  
M. Noiroi, agent-général et bibliothécaire de la Société, rue de l'Univer-  
sité, n° 23.

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

JUILLET 1842.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

PREMIER VOYAGE à la recherche des sources du Nil-Blanc,  
*ordonné par MOHAMMED-ALY, vice-roi d'Égypte.*

Article communiqué par M. JOMARD.

---

L'expédition envoyée par le vice-roi d'Égypte sur le Bahr-el-Abiad ou le Nil-Blanc a été citée dans le Recueil périodique de la Société (Cahier de juillet 1840). Depuis long-temps j'attendais la relation officielle pour la faire connaître aux lecteurs du Bulletin : je crois faire une chose qui leur sera agréable en publiant la traduction française de cette relation qui vient de m'être adressée par le premier secrétaire interprète du vice-roi, Artin-Bey. Une expédition de 400 hommes sous la conduite d'un officier égyptien, et tentée pour l'unique but des découvertes, est la première de cette espèce ; le journal d'observations qui est à la suite de la relation est dans la forme des journaux

tenus par les Européens ; enfin ce voyage est un des premiers fruits de la nouvelle civilisation introduite en Égypte depuis un quart de siècle ; il mérite donc, sous le rapport du pays comme sous celui des personnes qui l'ont exploré, de fixer l'attention, quelque incomplets et imparfaits d'ailleurs qu'en soient les résultats (1). Il rappelle l'expédition envoyée en 1824 par le pacha de Tripoli au pays de Bornou, et à laquelle se joignirent les célèbres voyageurs Denham, Oudney et Clapperton, à la différence que son chef Bou-Khaloum n'avait qu'un but politique, et qu'il voyageait tout autrement que le capitaine égyptien. Au reste, le problème des sources du Nil n'a jamais cessé, et peut-être ne cessera pas de sitôt, d'être l'objet de la curiosité universelle chez tous les peuples.

Le voyage du capitaine Selim, à partir de Khar-toum, a duré 155 jours ; il donne des renseignements sur le cours du Bahr-el-Abiad, sur ses affluents, sur les peuplades qui en habitent les bords, et sur les productions naturelles qui s'y trouvent ; il a servi et doit servir de point de départ pour les découvertes ultérieures : nous le saluons comme l'aurore des nouvelles explorations que le génie entreprenant de Mohammed-Aly promet à la géographie et aux relations commerciales.

J—D.

1) On essaiera de joindre une esquisse de carte à ce document, où l'on trouve, en outre de l'itinéraire, huit observations de latitude faites à l'aide d'un octant et d'un sextant, mais auxquelles on ne peut accorder une grande confiance. Quant aux traits un peu naïfs du récit et aux imperfections du style de la relation (qui laisse à désirer sous plus d'un rapport), on a cru devoir les laisser subsister ; elles réclament l'indulgence du lecteur, ainsi que les obscurités et les fautes provenant de l'écriture du manuscrit. Pour l'orthographe des noms de lieux, nous avons conféré le *Journal* avec les *Tableaux* de l'itinéraire. On annonce que le second voyage a produit des résultats plus précis quant aux positions géographiques.

## JOURNAL

*du voyage fait par SELIM BIRBACHI, capitaine de fregate, chargé de l'expédition envoyée par S. A. le vice-roi d'Égypte, pour découvrir la source du fleuve Blanc.*

## INTRODUCTION.

Il est de devoir et de nécessité d'adresser des remerciements, des actions de grâce et des prières sans nombre au Créateur des humains, à celui dont l'existence est nécessaire et réelle, à celui enfin dont la main puissante et le pouvoir sans bornes ont décoré les pays du soudan avec cette végétation vigoureuse et les a peuplés de cette grande variété d'hommes qui font aujourd'hui l'admiration et l'étonnement de nous tous humbles créatures.

Qu'Allah soit satisfait à jamais du chef-d'œuvre de la création, de la crème des créatures, de l'extrait de tout ce qui existe, c'est-à-dire du père de Qâsem, du bienheureux Mohammed ainsi que de son illustre et généreuse postérité !

Cette fois, avec l'aide de la faveur éternelle et divine, la volonté du conseiller de la gloire, du frère jumeau de la puissance, de notre bienfaiteur, de notre auguste maître enfin, s'étant fixée à ce que le cours du Bahar Abiad ou fleuve Blanc, qui serpente dans les pays orientaux du soudan, fût exploré, ainsi que les mœurs, la religion et les autres circonstances et particularités qui concernent les peuplades différentes qui habitent les parties orientales et occidentales de ce pays, et à ce que le peu de notions et de cartes que des relations anciennes ont pu faire obtenir, fussent

complétées, nous fûmes, grâce soit rendue à Dieu, désignés pour remplir une mission si glorieuse.

Persuadés que désormais la relation d'un pareil voyage ne manquera pas de dater dans l'histoire, et d'être ainsi un motif de gloire et d'honneur pour les personnes préposées à son exécution, et désireux que nous sommes de remplir les désirs et d'acquérir l'approbation de S. A. notre auguste maître, nous résolûmes de dépenser tous nos efforts et toute notre aptitude à sa réussite.

Le 9 de Ramadân, année 1255 de l'hégire, en vertu d'un ordre supérieur, 400 hommes commandés par un sagh-qol-aghassé, et tirés des 1<sup>er</sup> et 8<sup>e</sup> régiments d'infanterie cantonnés au Sennaar, nous furent confiés. On nous accorda également cinq dahabyèh venues d'Égypte et armées chacune de deux pièces de canon; trois autres nous furent données du Sennaar, ainsi que deux qyasèh et quinze canots munis de huit mois de provisions, et suffisamment de munitions de guerre.

Après avoir ordonné et régularisé le service, moi et Suleiman Kachef, nous descendîmes dans une dahabièh, le Français Ibrahim-Effendi (1) dans une autre, et ainsi de suite, le poste de chacun ayant été désigné.

D'après un ordre de S. A., du 27 de Redjeb 1255, et que je reçus le 5 de Cha'bân 1255, il m'a été enjoint de prendre avec moi, dans le cas où il en témoignerait le désir, le nommé Abd-el-Kérîm-Effendi, agent du gouvernement anglais (2); mais il me prévint deux jours avant notre départ qu'il était dans l'intention de faire le voyage par terre, habillé en Taqrair (3), ce qui fut consigné dans le journal. Le samedi 9 de Ramadân à 9<sup>h</sup>, nous partîmes de Khartoum.

Le rivage de cette partie est garni de quelques arbres et habité par les deux qabyèh ou tribus Omdour-

(1) M. Thibaut V. *du R.* (2) Un indigène A. *du R.* (3) Peut-être Faqra

mân et Fetqâb, dont les habitants s'occupent d'agriculture.

Nous rencontrâmes sur la route deux ilots.

Le soir nous nous arrêtâmes à 11<sup>h</sup> à l'orient dans un endroit nommé Kelkéléh.

*Dimauche, 10 Ramadân 1255 (17 novembre 1859).*

— Le matin, on a passé 2<sup>h</sup> 1/2 à communiquer les ordres nécessaires aux officiers, à leur apprendre les signaux dont on aurait besoin pour s'entendre d'une barque à l'autre, après quoi on s'est mis en route. A 6<sup>h</sup>, on a rencontré du côté de l'orient la tribu de Fitkhab (1), et du côté de l'occident celle de Djoumahyéh; à 8<sup>h</sup>, on vit à l'orient la tribu de Djahélyèh, et du côté de l'occident celle de Mak-Mohammed-Djoumahyéh, puis celle de Mohammed-Ouadféhal-Djoumahyéh; plus loin du même côté, à environ 5 milles de distance, on vit la montagne de Mandharah: à 9<sup>h</sup>, du côté de l'orient, sur le bord du fleuve, la montagne Adhly; à 10<sup>h</sup>, sur le bord occidental du fleuve, on vit la montagne Bariméh, derrière celle-ci on voyait deux autres petites montagnes nommées Barnil et Badiléh. Les deux rives sont habitées par la tribu Moussa-Makbouléh (2); ces lieux sont remplis de broussailles. Les observations relatives à la profondeur et à la largeur du fleuve sont indiquées au *tableau* de cette journée. Nous rencontrâmes dans cette journée sept îles; nous avons passé la nuit à Cheikh Moussa-Makbouléh.

*Lundi, 11 Ramadân 1255.* — Pendant que nous étions à Khartoum, ayant été pressés, nous avons fait calfater nos dahabyés et nos barques à la hâte, et quoique en ce moment elles ne fissent pas d'eau; dans

(1) Sans doute la même tribu que celle de Fetqâb mentionnée plus haut.

(2) Les *Tableaux* donnent Maqbouléh

la journée d'hier pendant que nous étions en route, les dahabyehs et les barques ayant fait un peu d'eau, il a fallu s'arrêter pour les calfater; d'un autre côté la farine des troupes, dont l'origine était très ancienne et ayant un goût amer, ne pouvait être donnée pour aliment; alors nous avons remis au cheik de Moussa-Makbouleh 75 ardebs de dourrah et 50 ocques de farine et nous en avons pris un reçu. Après avoir fait connaître cette circonstance à Abdoullah-Effendi, sous-gouverneur de Khartoum, nous partîmes alors à 8h, sur les deux rives du fleuve nous vîmes la tribu de Moussa-Makbouleh et quelques arbres de santhe (*soumt?*); et de distance à autre quelque peu de broussailles; sur la rive orientale, dans quelques endroits, les rives sont escarpées. Les îles que nous avons rencontrées sont indiquées dans le tableau de cette journée. Vers le soir Suléïman-Kachef ayant envoyé 4 bœufs, on les a distribués aux troupes, et nous avons passé la nuit à Kôlêh-Mab.

*Mardi, 12 Rawaân 1255.*—Le matin à 1<sup>h</sup> (à la turque), nous nous mîmes en marche; à 4<sup>h</sup> un des soldats se dirigeant vers le gouvernail pour satisfaire un besoin, tomba dans l'eau et se noya. Sur la rive occidentale on voit quelques arbres de santhe, et les îles qui sont indiquées dans le tableau de cette journée sont entièrement couvertes d'arbres de santhe, à l'exception de l'île de Salyah qui pendant les basses eaux du Nil est cultivée. A 7<sup>h</sup> nous arrivâmes au petit chantier de barques, qui se trouve sur la rive orientale du fleuve; pendant que nous étions à Khartoum, nous avions pris une centaine de fers de lances sans manches; nous fîmes faire les manches dans cet arsenal, et pour cette raison nous nous sommes arrêtés dans ce lieu; dans la direction S. O. se trouvait la tribu de Hassnyeh.



Marsredi, 13. 10. 1686. 272.

Le 13. 10. 1686. Le matin à 5. heures  
nous marchâmes en silence à 3. milles d'ici, en direction  
d'Ascaraga, qui se trouve à une distance de 10. milles  
qu'on se le voit en crôlant à son. Vers le milieu du jour,  
sentant que les chiens nous suivaient de très près, nous  
quâmes le chemin par un sentier qui nous conduisit à une  
caverne. La caverne n'est pas creusée en terre, mais  
est formée par un rocher qui s'est détaché de son  
lieu par le choc de Hennepin, dans sa course.  
Si Jean-Baptiste nous eût dirigés dans la caverne,  
nous en aurions peut-être évité. Nous à une distance de 10. milles  
de la caverne. Cependant, il y a une terre qui se trouve à une  
distance de 10. milles.

Le 14. 10. 1686. Le matin à 5. heures  
nous marchâmes à 10. milles d'ici, en direction  
de la caverne, les deux chiens nous suivaient et nous  
nous en aperçûmes. À 10. milles nous arrivâmes à un endroit où  
le général Moutagne-Bey, à tête nue, se tenait avec  
son camp. Quand j'eus aperçu le camp, j'en  
demandai le nom. On me dit qu'il s'appelait  
Hennepin, je reconnus le nom  
même à la caverne connue par les  
Indiens. Hennepin vint à se reconnaître avec le  
Séculier. Je lui demandai alors si c'était  
le même qui s'appelle le Séculier.  
Il me dit que c'était le même qui s'appelle  
le Séculier.

Voilà de nouvelles par lesquelles on  
voit que nous sommes véritablement  
dans le pays de Hennepin. On  
voit que le Séculier est véritablement  
le même qui s'appelle le Séculier.  
On voit que le Séculier est véritablement  
le même qui s'appelle le Séculier.  
On voit que le Séculier est véritablement  
le même qui s'appelle le Séculier.

Le 15. 10. 1686. 273.

cheikh des Schlouks, et j'ai retenu la barque du Schlouk avec huit marins comme otage. Dans ce jour les soldats ont lavé leur linge et nettoyé leurs armes, et se sont occupés de leur propreté personnelle.

Du côté de l'occident se trouvait la tribu de Has-snyèh.

Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, où nous passâmes la nuit.

*Vendredi, 15 Ramadân.* — Le matin de bonne heure nous nous sommes mis en route.

A 7h, nous étions à la cabane du cheikh Elias. Jusque là les rives du fleuve ainsi que les îles qui sont indiquées dans le tableau sont couvertes de mimosas ; mais l'île Honbalah est beaucoup plus longue que les autres. A son extrémité se trouvent quelques palmiers. Là sont revenus les deux individus envoyés au cheikh des Schlouks, ils nous ont annoncé que le cheikh Hydriss ainsi que tous ses Schlouks s'étaient mis en fuite, et comme nous devions prendre le cheikh Elias pour guide ainsi que Suleïman - Kachef l'avait précédemment annoncé au Pacha, gouverneur du Soudan. Mais ledit cheikh ne s'étant pas trouvé dans sa cabane, nous envoyâmes un exprès pour le chercher à Dharyèh où il s'était transporté. Dans cette journée, un des marins étant venu à décéder, nous passâmes la nuit à l'ancre au milieu du fleuve.

*Le samedi, 16 Ramadân.* — Nous passâmes ce jour dans la cabane, . . . . . le lendemain, dimanche, à 5h, est arrivé le cheikh Elias Akhmet, et nous lui annonçâmes qu'il devait partir avec nous. Dans sa réponse, il nous a dit qu'il ne connaissait pas la langue des Schlouks, mais qu'un de ses parents qui se trouve dans le Dharyèh, nommé Hidhour, connaissant la langue des Schlouks, serait

plus convenable pour accompagner l'expédition. Ayant approuvé son avis, nous envoyâmes quelqu'un pour chercher Hidhoun; le lendemain, lundi, notre envoyé revint, et nous annonça qu'il ne l'avait pas trouvé; alors nous envoyâmes le cheikh avec deux soldats pour amener Hidhoun; le mardi, 19, à leur retour avec ce dernier, il était 9<sup>h</sup>. La journée étant très avancée, nous passâmes la nuit dans ce même lieu.

*Le mercredi 20.* — Le matin, à 5<sup>h</sup>, nous nous sommes mis en route. Les deux rives du fleuve ainsi que les îles consignées dans le tableau sont couvertes de mimosas; l'île de Habah est plus longue que les autres. A ces îles commence la patrie des Schlouks; ils n'ont d'autres occupations que la chasse aux hippopotames et aux crocodiles. Cependant, l'été, la tribu des Bakharahs (1) venant habiter le voisinage du fleuve, les Schlouks leur font souvent la guerre, et s'emparent de leurs bestiaux. Le caractère belliqueux des Schlouks et les avantages qu'ils remportent sur leurs ennemis tient à ce qu'ils sont bons nageurs, et qu'ils possèdent une grande quantité de petites barques. Après le coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve en face de l'île de Chawal.

*Jeudi 21.* — Le matin, nous partîmes à 1<sup>h</sup>. Jusqu'à 6<sup>h</sup>, les deux rives du fleuve et les îles qui sont marquées dans le tableau sont couvertes de mimosas; la barque n° 11 ayant fait un peu d'eau, nous fûmes obligés de nous arrêter pendant deux heures pour la réparer.

A 8<sup>h</sup>, nous étions à la fin de l'île Habah. Les deux rives du fleuve et les îles mentionnées dans le tableau contiennent quelques mimosas et beaucoup de broussailles.

(1) Boukharas dans les *Tableaux*.

A 10<sup>h</sup>, lors de notre passage à Moukhat-Abouzed, nous sommes dans le fleuve qui avait 2 brasses de profondeur. A l'ouest se trouvait la tribu de Khalkéyéh, qui fait partie du gouvernement de Kordofan. On voyait beaucoup de bœufs.

Sur la rive orientale, était le gouvernement Aboudd; nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve pour y passer la nuit.

*Vendredi 22.* — Le matin, au moment de notre départ, une de nos dahabyéhs ayant eu une grande voie d'eau, une grande partie de nos provisions et munitions était tout-à-fait mouillée. Alors nous sortîmes tous les objets qu'elle contenait, et nous passâmes deux jours à réparer la dahabyéh, et à dessécher et nettoyer le matériel.

*Dimanche 24.* — Le matin, nous nous sommes mis en route. Les îles indiquées dans le tableau, ainsi que les deux rives du fleuve, contenaient quelques mimosas, un peu de tamarin, et des forêts de différents arbres; de distance en distance se trouvaient aussi des broussailles.

A 4<sup>h</sup>, sur la rive orientale, nous vîmes à une distance de 6 milles la montagne nommée Naufhour (1), et dans l'île de Mossrham (2) se trouvaient quelques hippopotames à la suite les uns des autres; sur la rive occidentale s'est montrée la tribu de Bakharah qui faisait paître ses bœufs.

A 5<sup>h</sup> nous vîmes l'île de Dzélath (3), qui contenait une quantité considérable d'hippopotames.

1) Netoum *Tableaux*. 2) Mossrham *Tableaux*. (3) Zelât (*Tableaux*).

A 10<sup>h</sup>, vers la fin de l'île de Mossrhann, nous vîmes une cabane déserte, et la nuit s'approchant, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, et nous y passâmes la nuit.

*Lundi 25.* — Le matin, à 1<sup>h</sup>, nous quittâmes l'extrémité sud de l'île de Mossrhann, et quoique cette île se trouve située sur la partie orientale du fleuve, en face d'elle nous vîmes, sur la rive occidentale, les îles mentionnées dans le tableau.

A 5<sup>h</sup>, du côté de l'orient, nous aperçûmes la petite montagne de Djamathy : les îles situées soit vers l'est, soit vers l'ouest, et qui sont indiquées dans le tableau, contiennent quelques mimosas et différentes espèces de broussailles. Sur la rive orientale, à une distance assez considérable, on aperçut la tribu de Bakharah ; sur la rive occidentale commencent les habitations de la tribu de Dinnkhah (1); pour renouveler notre provision de bois, nous approchâmes de la rive orientale, après quoi, je fis ranger la petite flottille sur deux files; je fis jeter l'ancre; le Reiss de la Ddahabyeh n° 5, Ben-Hassouhan, meurt pendant la nuit.

*Mardi 26.* — Sur le matin, nous fîmes enterrer le Reiss en question; le vent étant tout-à-fait calme, nous nous sommes mis en route qu'à 5<sup>h</sup>. Jusqu'à 10<sup>h</sup>, sur les deux rives se trouvaient quelques mimosas, peu de tamarins et des forêts composées de différents arbres. Après quoi, les rives du fleuve, ainsi que les îles indiquées dans le tableau, sont couvertes de broussailles. Sur la rive orientale nous aperçûmes de distance à autre quelques familles de la tribu de Dinnkhah et quelques éléphants. Pendant la nuit, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

(1) C'est le nom connu sous le nom de Dinka ou Denke.

*Mercredi 27.* — Sur le matin le vent ne se faisant nullement sentir, nous nous mîmes en route en nous servant de la rame.

A 7<sup>h</sup>, ayant senti le besoin de faire du bois, nous approchâmes de la rive orientale, et après avoir fait notre provision de bois, nous nous mîmes en route. Sur les deux rives on voyait quelques mimosas et peu de tamarins; les îles qui sont indiquées dans le tableau contiennent aussi quelques animaux; sur une d'elles je vis une cabane appartenant aux Schlouks, ainsi que deux chiens. Sur la rive orientale habitait la tribu de Dimkhah, dont on apercevait quelque individu de distance en distance.

A 10<sup>h</sup>, sur la rive occidentale du fleuve, six individus de la tribu de Bakharah s'approchèrent de l'eau en criant: Grâce, pour l'amour de Dieu! Alors nous approchâmes d'eux et leur demandâmes de qui ils étaient les serviteurs; ils répondirent qu'ils appartenaient à Sélim Bakharah; nous leur dîmes qu'il se faisait tard, et que s'ils avaient quelque chose à nous dire, ils n'avaient qu'à revenir le lendemain; ils répondirent qu'ils viendraient sans faute. A cet endroit les rives du fleuve sont couvertes de broussailles; nous y passâmes la nuit.

*Jedi 28.* — Sur le matin nous nous sommes mis en route, et après une marche d'une heure, nous vîmes sur la rive occidentale plus de 500 individus armés, appartenant à la tribu de Bakharah, qui nous criaient, comme la veille: Grâce, pour l'amour de Dieu! Dans le but de savoir ce qu'ils nous voulaient, nous leur envoyâmes un petit canot, qui ramena dans notre dahabyéh un de leurs vieux cheikhs, nommé Hydhar. Nous lui avons dit que nous n'avions pas l'intention de leur

faire du mal, et conformément aux ordres de S. A., nous l'avons couvert de vêtements brillants et nous avons enveloppé sa tête d'un turban magnifique. Nous le fîmes descendre dans le canot en lui disant que s'il y avait d'autres cheikhs dans sa suite, il pouvait les amener vers nous. Alors il s'en alla, et ramena un autre cheikh avec lui. Après les politesses ordinaires, nous le couvrîmes également de superbes habillements; ils paraissaient contents et heureux. Les enfants et les femmes qui accouraient en foule les voyant ainsi vêtus exprimaient une joie bruyante. Après quoi, nous demandâmes à ces cheikhs pourquoi ils quittaient leurs tribus pour venir habiter isolément les rives du fleuve; dans leur réponse, ils nous apprirent que leur habitation ordinaire était dans ce lieu, et qu'ils payaient leurs contributions au cheikh Abdourrahmân, homme tyrannique et injuste; il tue les uns, dirent-ils, et sépare les autres de leur famille, ainsi qu'il a fait de nous; ils nous prièrent de leur donner une recommandation au gouverneur Youssouf-Bey, gouverneur de Kordofan. Alors Suleïman-Kachef, d'accord avec moi, écrivit une lettre en arabe que nous leur donnâmes pour porter à Youssouf-Bey. Pour nous montrer leur reconnaissance, ils nous envoyèrent six vaches et six autres bestiaux, moutons et chevaux que nous avons distribués aux troupes.

A 7<sup>h</sup> nous nous sommes mis en route; sur les deux rives du fleuve on voit quelques mimosas et un peu de tamarin. Sur la rive occidentale, habite la tribu des Bakharah et se trouve le gouvernement de Kordofan.

La rive orientale est habitée par la tribu des Dinnkhal. Ces deux tribus, pendant l'été, habitent les rives du fleuve, et pendant l'hiver se retirent dans la pro

vince de Dharhah (1). Le fleuve est bordé de broussailles. Nous jetâmes l'ancre à une égale distance des deux rives.

*Vendredi 29.* — Le matin, avant de nous mettre en route, nous fîmes plusieurs observations sur le fleuve, dont les résultats sont inscrits au tableau. Sur les deux rives du Nil se trouvaient quelques mimosas et des forêts d'autres arbres; outre cela le fleuve était bordé de broussailles: seulement à 10<sup>h</sup> nous vîmes sur la rive orientale un palmier et les îles indiquées dans le tableau; sur la même rive commençaient les habitations des Schlouks; ceux-ci se mettaient en fuite dès qu'ils nous apercevaient de loin. Une grande quantité d'éléphants, et, de distance à autre, quelques individus se présentaient à notre vue.

A 10<sup>h</sup>, nous approchâmes de la rive orientale pour prendre du bois, et nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, où nous passâmes la nuit.

*Samedi 30.* — Les deux petits canots que nous avions, ainsi qu'un dahabyéh du soudan, étaient restés en arrière; le matin, nous les fîmes attacher aux autres dahabyéh, et nous nous sommes mis en route.

A 3<sup>h</sup>, nous vîmes sur la rive orientale quelques palmiers.

A 6<sup>h</sup>, nous aperçûmes la montagne appelée Taffahfam (2), à une distance de 2 milles du fleuve, et qui est bordée de palmiers. Sur la rive occidentale se trouvaient les cabanes des Schlouks, et quelques îles qui sont indiquées dans le tableau. Dès que les Schlouks nous eurent aperçus, ils prirent la fuite, et furent se cacher dans les forêts et les broussailles environnantes.

(1) Dharyeh, Voy. p. 13.

(2) Ou Taffatam, on lit Taga-Matam dans les *Tableaux*.



en laissant sur la place leurs volailles et leurs bestiaux. Comme nous avions pour but de rassurer ces gens, et les rappeler à nous en d'autres occasions, on ne toucha à rien de ce qui leur appartenait. D'autres fois nous voyions quelques hommes et des enfants, mais on n'apercevait point leurs bestiaux; il paraissait qu'ils les transportaient en d'autres lieux. En toute occasion ces gens n'ont pas manqué de fuir notre présence; ils avaient pour habitude d'allumer des feux de distance à autre, pour s'avertir d'un danger imminent. Les deux rives du fleuve et quelques îles contenaient un peu de tamarin et des forêts composées de divers arbres. Plus loin, les deux rives, ainsi que les îles mentionnées dans le tableau, sont couvertes de broussailles. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve pour y passer la nuit.

*Dimanche, 1<sup>er</sup> chawal.* — Ce jour était la fête des musulmans, on a tiré le canon de tous les dahabyés, et hissé tous les pavillons. Les deux bords de la rivière sont garnis de broussailles. Les barques n'ayant pas pu approcher du bord, on a fait la prière au milieu du fleuve; après avoir fait la prière, nous nous mêmes en route. Sur la rive occidentale, les Schlouks avaient abandonné leurs habitations, et comme ils venaient de les quitter nouvellement, sans emmener leurs bestiaux, ils étaient cachés dans les broussailles. On voyait à un mille de nous, sur une même ligne, 40 à 50 villages où demeuraient ces Schlouks, la construction de leurs cabanes avait une forme conique, la partie inférieure jusqu'à la moitié était en terre, et le reste jusqu'en haut en broussailles. Quoiqu'on vit de temps à autre quelques individus, nous n'avons cependant aperçu aucuns bestiaux; quand nous sommes arrivés à la hauteur de ces villages, nous avons vu près du rivage quatre Schlouks; notre

drogman, Hydhoum, leur a adressé la parole, en leur disant de ne pas avoir peur, et que notre intention n'était pas de leur faire du mal, et il leur a envoyé une petite embarcation; leur cheikh, nommé Redjeb Abdallah et Djourhab-Hiehh sont venus sur nos dahabyés, en apportant deux dents d'éléphants pour cadeaux. Nous les avons traités convenablement, en donnant à chacun un helistant, un châl, et des verroteries; et au fils du feu cheikh Abderrahmân, une fourrure avec des verroteries.

La tribu des Dimmab étant près de là, nous leur avons dit d'envoyer un homme à leur cheikh. Aussitôt ce cheikh sorti, nous avons vu à l'instant même les Schlouks rentrer dans leurs cabanes, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux; comme ils nous avaient déclaré que les principaux chefs de ces villages devaient venir nous voir le lendemain, en conséquence nous nous sommes retirés au milieu de la rivière, et nous avons jeté l'ancre à 11<sup>h</sup>, c'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil.

*Lundi, 2 chawal.* — De bon matin, nous avons vu sur le rivage dix cheikhs de Schlouks, qui sont venus sur notre dahabyéh, que nous avions envoyée; ayant reconnu que cinq étaient les principaux, nous leur avons donné des habillements, des sonnettes et des verreries, et aux autres cinq seulement des verreries. Voyant qu'ils étaient enchantés de cette réception, nous leur avons assuré qu'ils pouvaient être parfaitement tranquilles, et que nous avions l'ordre de S. A. de bien traiter tous ceux qui ne mettraient pas d'obstacle à notre marche, et de leur donner des cadeaux, ajoutant qu'ils devaient avertir le plus tôt possible leur meki de l'assurance que nous venions de leur donner. Aussitôt qu'ils furent partis, nous vîmes paraître 2,000 Schlouks tout nus et

armés, chacun portant un bracelet en dent d'éléphant, ou en fer ou en bronze. Les femmes et les hommes avaient quatre dents du devant de la mâchoire inférieure arrachés; les femmes portaient une fourrure noire, et aux pieds un bracelet en fer; les Schlouks portaient au bout de leur lance une gerbe de plumes d'autruche comme ornement. Il est d'usage que les malades et les célibataires se couchent dans des cendres et la fiente des animaux, par conséquent leur figure est colorée par ces ingrédients. Ils font la prière devant un arbre entouré de roseaux, auquel on suspend des peaux avec des plumes. Dans ces villages se trouvent beaucoup de vaches, de chevaux, de moutons et de poulets; ils ont aussi des chiens; leur culture est du dourrah, du sésame, du maïs, des haricots et du tabac. Ils nous ont apporté pour les soldats, à titre d'hospitalité, quatre bœufs, six moutons et deux dents d'éléphant; le rivage est couvert de mimosas, de différents arbres et de broussailles. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve pour y passer la nuit.

*Mardi, 5 chawal.*—Comme, le soir, le vent du nord était un peu fort, et que les vagues étaient fortes, l'eau entra dans la troisième dahabyéh; le haut de la mâture de la septième dahabyéh s'est cassé. Et comme le vent ne permettait pas de le rétablir, nous sommes restés là jusqu'à 9h, c'est-à-dire 3h avant le coucher du soleil, pour faire ces réparations. Nous avons quitté cet endroit en prenant, avec nous, deux Schlouks pour guides. Chemin faisant, nous avons vu les habitations de ces Schlouks (environ quarante habitations). Nous avons aussi vu plusieurs de leurs barques et quelques individus; comme nous avions besoin de bois à brûler, à 11h nous nous sommes approchés de la côte orientale; un

matelot de la sixième dahabyéh étant monté sur un arbre pour couper du bois, est tombé mort sur la place. Sur la rive orientale sont des arbres dispersés, la rive occidentale est couverte de cabanes de Schlouks, on y voit aussi quelques arbres épars. Les flots indiqués dans le tableau et les rives sont couverts de broussailles nommées Homsouff. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve et nous y passâmes la nuit.

*Mardi, 4 chawal.*— Nous nous sommes mis en route le matin à 4<sup>h</sup>. Le vent ayant changé, nous nous sommes arrêtés pendant 2h. Ensuite nous avons continué notre route. Après avoir fait une route de 8 milles vers l'est nous sommes entrés dans un golfe, par conséquent nous nous sommes trouvés sous le vent, et nous n'avons pu sortir de cet endroit qu'à 11<sup>h</sup>; du côté de l'occident nous avons vu 11 hameaux de Schlouks-Ménayaq; il y avait là des palmiers qui donnent le fruit domm (dommiers); sur les deux rives on voyait des tamarins et parfois des mimosas, et sur le rivage des broussailles. Du côté de l'occident, est le hameau de cheikh-Tchak. Vis-à-vis, on voit une trentaine de hameaux, des tamarins et d'autres arbres de différentes espèces, et du côté de l'ouest et loin du rivage, on voyait les habitations des Dinnkhal. Pendant l'été, cette peuplade vient habiter sur le rivage. Du côté de l'occident, on ne voit que des peuplades de Schlouks. Nous jetâmes l'ancre en cet endroit pour y passer la nuit.

*Jeudi, 5 chawal.* — Le matin nous nous sommes mis en route; nous avons rencontré sur la rive occidentale de nombreux Schlouks armés. Hydhouh, qui se trouvait dans la dahabyéh, leur a demandé d'où ils venaient; à leur réponse qu'ils venaient de Chémek.

nous avons pensé qu'ils nous étaient envoyés. Alors nous leur avons expédié une chaloupe pour prendre le cheikh, nommé Hydris-Suleïman-Redjeb. Lorsqu'ils sont venus dans notre dahabyéh, à notre demande de nouvelles, ils ont répondu qu'ils étaient envoyés par le méki; ils nous demandèrent où nous allions, quel était notre but en voyageant ainsi; si notre intention était de leur faire la guerre; que dans ce cas, ils en informeraient leur méki; ou si nous étions simplement des voyageurs; enfin que nous leur disions quelque chose. Alors nous avons répondu que, conformément à la volonté de S. A., nous avions l'intention de découvrir la source du fleuve blanc, que notre intention était de ne faire de mal à qui que ce fût, et qu'ils ne devaient pas avoir peur de nous. « Si votre méki vient nous voir avec de bonnes dispositions, nous le traiterons bien et nous lui donnerons des cadeaux; allez. » Ensuite nous avons donné des vêtements à ces trois chefs dont nous avons gagné l'amitié, ils sont partis très satisfaits de nous, et nous nous sommes mis en route du côté de l'occident. On voyait des hameaux des Schlouks, quelques tamarins et d'autres arbres; et du côté de l'orient on voyait quelques hameaux de Dinnkhah déserts; sur les bords du fleuve il y a des endroits qui sont escarpés. Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve en cet endroit, et nous y passâmes la nuit.

*Vendredi, 6 chawal.* — Nous nous sommes mis en route le matin; nous sommes arrivés au hameau nommé Dimak où réside le méki. Nous avons vu sur la rive occidentale du fleuve, Suleïman, un des cheikhs (qui a été habillé hier), avec deux autres Schlouks qui nous attendaient sur le rivage par l'ordre du méki. Lorsqu'ils nous aperçurent, ils nous dirent de nous

arrêter où nous étions, qu'ils allaient prévenir leur méki. Après ces paroles, ils partirent, et nous nous ancrâmes au milieu du fleuve, selon l'usage militaire. A 6<sup>h</sup> les trois cheikhs que nous avons vus hier, avec plusieurs Schlouks armés, sont venus; ils avaient fait revêtir l'un d'eux d'une chemise indienne, comme si c'était le méki. Lorsque nous avons vu cela, nous avons envoyé une embarcation pour faire venir les trois cheikhs avec le kiaya du méki et un autre grand cheik, dans notre dahabyèh. Lorsque nous eûmes demandé si le méki était venu, ils ont répondu que celui qui était habillé d'une indienne était leur méki. Notre guide nous a fait un signe pour nous faire savoir que ce n'était pas le méki. Quoique nous ayons compris, nous n'avons pas voulu avoir l'air de douter que ce fût réellement le méki. Outre que nous avons habillé les cheikhs qui sont venus, nous avons mis dans une enveloppe trois couteaux, huit cloches et deux pièces de mousseline, une ceinture en cachemire anglais et différentes espèces de verreries. Nous ..... les avons fait accompagner par le cheikh-el-Akhmet, Hydhoun et le reïss Hassan, et nous avons envoyé le cadeau au méki. Comme le méki se trouvait dans un flot vis-à-vis des hameaux éloignés de nos dahabyèh, ils s'y rendirent, ce jour-là; ne les ayant pas revus, nous ne pûmes rien savoir, mais nous vîmes le nommé Ali-Mohammed de la tribu de Djahélinn, qui faisait commerce avec les Schlouks. Le soir nous avons jeté l'ancre, comme à l'ordinaire, au milieu du fleuve, pour y passer la nuit.

*Samedi, 7 chawal.* — Le matin, le vent soufflant très fortement du nord, nous avons rapproché nos dahabyèhs de la côte, et avons fait sortir nos troupes pour

les nettoyer et pour le lavage , prenant les précautions nécessaires. A 10<sup>h</sup>, c'est-à-dire 2<sup>h</sup> avant le coucher du soleil, les trois personnes que nous avions envoyées pour accompagner les effets et pour aller chez le méki, sont revenues et nous ont déclaré que dans le hameau où se trouve le méki, il n'y avait pas d'hommes et qu'il n'y avait que des femmes; lorsque nous avons vu cela, nous nous sommes adressés au kiaya pour être présentés au méki et comme ils nous ont dit que ce n'était pas dans leur usage d'être présenté au méki, nous sommes revenus, et nous avons compris que le méki ayant eu peur s'était caché dans un autre endroit. Vers le soir il nous est arrivé quelques Schlouks qui nous apportèrent cinq bœufs maigres. Après les avoir distribués aux soldats, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, où nous passâmes la nuit comme à l'ordinaire.

*Dimanche, 8 chawal.* — Nous nous sommes mis en route; nous avons trouvé du côté de l'occident un îlot qui était couvert de hameaux et de mimosas, et du côté de l'orient nous avons vu deux îles qui étaient couvertes de broussailles. A 5<sup>h</sup>, vers le rivage occidental du fleuve, nous avons trouvé encore des hameaux de Schlouks parsemés d'arbres et de sycomores, nous avons vu beaucoup de Schlouks avec leurs lances, et vers la côte orientale nous avons rencontré plusieurs Dinnkhahs qui nous regardaient de loin. A cause des forts vents, les neuvième et onzième dahabyéh ayant eu les voiles déchirées, restèrent en arrière. Par conséquent nous jetâmes l'ancre du côté de la côte orientale devant ledit hameau. Lorsque les barques sont venues nous rejoindre, nous avons réparé leurs dégâts. Ensuite nous nous sommes mis en route, et nous avons rencontré,

vers la côte occidentale, plusieurs Schlouks armés de lances, qui nous regardaient; les deux rives étaient élevées de deux palmes. Les îles qui sont indiquées dans le *tableau* sont couvertes d'arbres et de broussailles; comme nous n'avons pas trouvé le nom de ces îles, nous les avons indiquées dans le *tableau* par numéro. A 11<sup>h</sup>, nous nous sommes approchés de la côte orientale pour faire du bois, après quoi nous nous sommes retirés pour nous ancrer, comme à l'ordinaire, au milieu du fleuve.

*Lundi, 9 chawal.* — Nous nous sommes mis en route; le temps était couvert et le vent à l'est. Nous avons vu sur la côte occidentale plusieurs hameaux de Schlouks et, des deux côtés, quelques palmiers. Vers 5<sup>h</sup> nous sommes arrivés à un endroit où coulait une rivière dont l'eau ne ressemblait pas à l'eau du fleuve Blanc, car elle avait la couleur rougeâtre. La largeur de l'embouchure de cette rivière était d'un quart de mille; lorsque nous avons vu qu'elle se jetait dans le fleuve Blanc, Suleiman Kachef nous a dit qu'elle se nommait Bahr-el-Séboth, et qu'elle coulait du côté de Mékyadèh; dans l'idiome des Schlouks, on nomme ce fleuve Bahr-Telkhy. Mais comme notre mission était de continuer le fleuve Blanc, nous ne sommes pas entrés dans cette rivière, et nous avons continué notre route directement. Vers le côté de l'occident, à l'embouchure de la rivière, il y avait un petit hameau de Schlouks, mais les habitants s'étaient sauvés. Nous avons vu sur notre route, à une demi-lieue du fleuve, plusieurs hameaux de Schlouks entourés de palmiers, depuis 6<sup>h</sup> jusqu'à 8<sup>h</sup>, nous n'avons rencontré ni hameaux ni individus. A 9<sup>h</sup>, nous avons rencontré, sur la côte occidentale,



deux ou trois hameaux et sur la côte orientale des girafes et quelques hippopotames.

A peu près à 12 milles du fleuve , nous avons vu trois montagnes couvertes de forêts, et du côté de l'occident loin du fleuve , nous avons vu quelques hameaux, avec quelques individus et quelques arbres. La rive du côté de l'orient était un peu escarpée; les deux côtés de la rive et les îles indiquées dans le *tableau* étaient couvertes de Homsouff et de broussailles; ces broussailles se prolongent depuis les rives du fleuve jusqu'à 2 milles d'espace de chaque côté; les habitants de ce hameau, tout en se sauvant, nous regardaient. A 11h ( 1<sup>h</sup> avant le coucher du soleil ) le vent se calma , et comme nous avions des barques derrière nous , nous nous arrêtàmes , et jetâmes l'ancre au milieu du fleuve , comme de coutume.

*Mardi, 10 chawal.* — Le matin , à notre départ , le vent était du nord , et le temps était couvert de brouillard. A 2<sup>h</sup> nous avons trouvé, vers le côté d'occident, à 2 ou 5 milles de distance, 18 hameaux: c'est là la limite des Schlouks; à peu près à 50 milles du côté du sud, il y a une montagne; du côté de la rive occidentale on ne voit rien , et quoique nous ayons regardé avec des lunettes , nous n'avons pas vu autre chose que des broussailles et quelques éléphants; loin du fleuve nous avons vu des hippopotames. Depuis 5h jusqu'au soir nous n'avons rien rencontré. Pendant la nuit , nous avons remarqué dans le lointain , sur les deux rives orientale et occidentale, des feux allumés. A 9h nous nous sommes approchés vers la rive orientale pour prendre le bois dont nous avions besoin; ensuite nous avons continué notre route. Les rives du fleuve étaient couvertes de broussailles qui s'é-

tendaient jusqu'à 2 milles; l'eau était stagnante dans les broussailles; il en résultait une odeur désagréable et il y avait beaucoup de moustiques. Le soir nous avons jeté l'ancre au milieu du fleuve, où nous avons passé la nuit.

*Mercredi, 11 chawal.* — Nous nous sommes mis en route le matin. Vers 4<sup>h</sup> du matin nous avons vu du côté de l'orient, à un mille du fleuve, un petit lac entouré de broussailles, et nous avons vu du côté de l'occident un autre lac dont l'eau était noirâtre: la largeur de ce dernier lac est de 5 milles. Nous sommes allés, avec Ibrahim-Effendi et Suleiman-Kachef, dans un petit canot pour le sonder. Après avoir cheminé pendant 5 milles, nous avons trouvé une profondeur de 2 palmes  $\frac{1}{2}$ , et nous nous sommes assurés que le fond était de terre noire; les eaux n'avaient aucun courant. Comme nous n'avions pas assez de temps, nous n'avons pu reconnaître si c'était un golfe; seulement les eaux diffèrent par la couleur des eaux du fleuve Blanc, dont le courant est de 1 mille  $\frac{1}{2}$  par heure; la largeur est de 100 pas et la profondeur de 5 palmes  $\frac{1}{2}$ . Nous avons jeté l'ancre au milieu du fleuve, dans cet endroit, où nous avons passé la nuit.

*Jeudi, 12 chawal.* — Le matin, de bonne heure, nous nous sommes rendus au lac pour prendre des informations plus exactes; nous nous y sommes rendus par la rive occidentale; après 4<sup>h</sup> de marche, les basses eaux nous forcèrent à changer notre route; quoiqu'ayant changé de direction pour éviter d'être engravé, le bateau n<sup>o</sup> 10 s'est engravé. Nous n'avons pu le dégager qu'à 7<sup>h</sup>, quelquefois par manque de vent, et d'autres fois par vent contraire. Jusqu'à notre arrivée

dans le lac, à chaque heure, nous avons jeté la sonde, et nous avons trouvé quelquefois une brasse et d'autres fois deux brasses de profondeur; nous avons reconnu, quoiqu'il n'y eût pas de courant d'après le rapport du matelot monté dans le hunier, que ce lac communiquait avec plusieurs autres, et que des deux côtés on voyait des îlots couverts de broussailles noirâtres; en avançant plus, la profondeur est d'une brasse, et le fond est noir comme le fond des lacs; on ne voit autour de ce lac ni hommes ni bestiaux, seulement dans le lointain on apercevait des feux. Nous avons jeté l'ancre en cet endroit, où nous avons passé la nuit comme à l'ordinaire.

*Vendredi, 15 chawal.* — Le matin, le temps était couvert; n'ayant pas de vent nous avons marché à la rame jusqu'à ce que le vent d'est soit venu. Nous avons vu trois palmiers du côté de l'orient.

A 4<sup>h</sup>, à 2 milles de chaque côté des rives, il y avait des Toukous (cabane) d'une forme différente de celles que nous avons vues jusqu'à présent. Quoique nous ayons 4 hommes sur la côte occidentale et 6 sur la côte orientale, nous n'avons pas pu reconnaître à quelle peuplade ils appartenaient.

A 5<sup>h</sup> le vent tomba; jusqu'à 10<sup>h</sup> nous avons fait route avec les rames.

A 11<sup>h</sup>, nous nous sommes approchés de la rive orientale pour prendre du bois. En prenant ce bois, nous avons vu qu'il y avait là des sangsues: nous en avons pris pour nos besoins personnels. Jusqu'à ce moment la couleur de l'eau n'est pas changée; elle a toujours mauvais goût et mauvaise odeur, la profondeur est toujours d'une brasse, enfin l'eau est tout-à-fait stagnante, nous étions donc dans les eaux d'un lac.

A 10<sup>h</sup> 1 2 , Suleïman-Kachef , les adjudants majors Roustem et Ibrahim Effendis , le capitaine Fez-houllah et le capitaine aide-de-camp Abed Ressoul Effendi , réunis pour décider quelle direction nous devions prendre , c'est-à-dire prendre la direction du fleuve Blanc , ou continuer le lac. Après délibération , comme notre mission est de trouver la source du fleuve Blanc , nous avons décidé de continuer notre route sur ce fleuve , et nous avons signé. Nous sommes retournés à force de rames.

*Samedi* , 14 *chawal*. — A 8<sup>h</sup> , nous sommes arrivés près de Bahr-el-Abyad. Quelques unes de nos barques étant restées en arrière n'ont pu nous rejoindre qu'à 11<sup>h</sup> , et les barques nous ayant atteints , nous avons couché vis-à-vis le Bahr-el-Abyad.

( *La suite au prochain numero.* )

## EX TRAIT

*en ce qui concerne la géographie du Compte-rendu de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg pour l'année 1841 , par M. Fuss , secrétaire perpétuel ; lu dans la séance publique annuelle du 31 décembre 1841.*

( Communiqué par M. DAVSSY. )

Nous remarquons d'abord que l'Académie impériale russe a été , par un reserit impérial du 16 octobre dernier , réunie à l'Académie des sciences. En vertu de cette décision , l'Académie sera désormais composée de trois classes , dont la première renfermera les sciences dites exactes et d'observation , c'est-à-dire les sciences mathématiques-physiques et naturelles : la

seconde aura pour objet de ses recherches la langue et la littérature nationales; la troisième enfin, l'histoire, la philologie classique et orientale, et les sciences politiques. Ces trois classes se réunissant une fois par mois formeront l'assemblée générale ou la conférence de l'Académie; elles tiendront en outre chacune des séances séparées.

### *Géographie.*

Une grande opération géographique a été commencée en 1841 sous la direction de M. Struve, premier astronome de l'Académie, par M. Schweizer de Zurich; elle a pour but l'évaluation géométrique aussi exacte que possible de la surface des gouvernements et des districts de la Russie européenne, l'un des éléments les plus essentiels de la statistique, et sur lequel les meilleurs ouvrages s'accordent si peu, que la différence entre les maxima et les minima des chiffres cités est vraiment désespérante. Ce travail s'exécute d'après la nouvelle carte spéciale (Podrobnaja-Karta) publiée par l'état-major, en ayant égard comme de raison aux déterminations astronomiques des lieux. On a commencé par les huit gouvernements visités l'année dernière par M. Koppen, et cette partie achevée, le travail sera continué à fur et à mesure. — M. Baer a présenté à l'Académie une carte du district de Kola, levée par le professeur Middendorf lors du voyage en Laponie qu'il fit en 1840 avec M. Baer, et dans laquelle le cours de la rivière de Kola est rectifié. La direction de cette rivière, d'après le levé de M. Middendorf, s'accorde assez bien avec celle qui est indiquée sur une ancienne carte publiée par l'Aca-

demie , et forme un angle presque droit avec la direction que lui donne la Podrobnaiâ-Karta.

*Physique du globe. — Météorologie.*

Nous devons à M. Baer un calcul du mouvement journalier de la température de Boothia , endroit situé sous une latitude fort élevée , et offrant par là quelques points de comparaison avec Novaïa-Zemlia. On se souviendra peut-être de certaines anomalies frappantes observées dans la marche journalière de la température sur différents points de cette île remarquable. On avait trouvé nommément qu'à Matochine-Char , le maximum de la température avait lieu en novembre à 6<sup>h</sup> du soir , en décembre vers minuit , et en janvier à 2<sup>h</sup> après minuit. Les observations faites dans le détroit de Karskié-Vorota avaient indiqué , quoique d'une manière moins prononcée , les traces d'une pareille source de chaleur. Ce phénomène ne se retrouve pas à Boothia , qui , généralement , offre quelques différences marquantes dans la température journalière , ce qui doit être attribué aux différentes directions des vents dominant dans les deux contrées.

M. Borénius de Helsingfors , a communiqué à l'Académie un calcul comparatif d'un grand nombre d'observations de la longueur du pendule constant par rapport aux éléments de la force magnétique terrestre , travail d'où il paraît suivre que les observations faites dans le voisinage de l'équateur magnétique donnent une plus grande longueur du pendule que celles instituées sur des points éloignés de cet équateur : ainsi les deux maxima se trouvent-ils à proximité des points d'intersection des équateurs magnétique et géographique.

M. Koppen, dans un rapport détaillé et accompagné d'une carte des sources du Volga et de la Dvina occidentale, a rassemblé une foule de notices importantes et de données authentiques sur la quantité d'eau fournie par le Volga supérieur et moyen, sur l'abondance et l'état des forêts qui bordent ce fleuve et sur la consommation du bois dans le pays qu'il arrose. L'intérêt général que présentent ces notices a engagé M. Baer à les publier dans son Recueil.

M. le capitaine Reinecke qui est chargé de la levée des côtes de Finlande a rendu compte, dans un Mémoire accompagné d'une carte, de l'établissement de marques inaltérables sur les rochers qui garnissent ces côtes, afin de pouvoir mesurer l'abaissement successif du niveau de la Baltique. Cette pièce, si importante pour les observations futures, sera publiée avec la carte dans le Recueil des mémoires des savants étrangers. On sait que de semblables observations sur les changements de niveau de la mer Caspienne s'exécutent dans certains intervalles de temps à Bakou, d'après des instructions dressées par M. Lenz.

#### *Voyages scientifiques.*

M. Fuss signale d'abord le voyage de M. Kupffer en Sibérie, où il a été visiter les observatoires magnétiques qui y sont établis, et auxquels il a été porter des baromètres et thermomètres tous exécutés à l'atelier mécanique de l'Académie, et comparés entre eux, en sorte qu'on peut espérer d'obtenir bientôt des données exactes sur la climatologie de la Russie asiatique.

M. Helmersten a été chargé l'été dernier d'examiner les gisements de houilles dans les gouvernements de Toula et de Kalouga, et d'en déterminer au juste l'âge

relatif. Les investigations de ce géologue ont prouvé que non seulement ces gisements de houilles n'appartiennent pas, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'ici, au terrain houiller proprement dit, c'est-à-dire à l'étage supérieur de l'époque carbonifère, mais qu'ils sont même inférieurs à l'étage inférieur de notre calcaire carbonifère.

L'exploration des régions polaires de la partie européenne de l'empire de Russie ayant été dans ces derniers temps l'objet de l'attention particulière de l'Académie, elle accueillit avec empressement l'offre que lui fit en avril le conservateur de son musée botanique, M. Ruprecht, d'entreprendre à ses frais un voyage dans celles de ces contrées qui sont encore le moins explorées, savoir la partie occidentale du pays des Samoyèdes, et surtout la presqu'île de Kanine, non encore visitée par les naturalistes. M. Ruprecht partit en mai, accompagné de M. Savelieff, qu'une semblable ardeur avait associé à cette entreprise, et après une absence de cinq mois, ces voyageurs furent de retour dans la capitale. Dans cette expédition, M. Savelieff a observé la déclinaison sur dix points, et l'intensité des forces magnétiques sur sept. Dans huit endroits on a mesuré la hauteur du pôle, et la longitude de deux points situés sur la mer Glaciale a été déterminée par les distances observées du soleil, de la lune et de Vénus. A l'aide de la boussole et de la course des rennes on a dressé des cartes des contrées visitées et levé des plans de la partie méridionale de Kolgouieff, des environs du cap Mikouline, du cours de l'Indega à une distance de 50 werstes dans l'intérieur du pays, et du cours entier du Kouloï sur un espace de 200 werstes.



Des mesures barométriques ont été faites à Kolgouieff, le long des côtes Timansky, et à Kanine; elles ont prouvé que les élévations que les indigènes ainsi que les cartes géographiques voudraient faire passer pour de hautes montagnes, méritent à peine le nom de collines. La chaîne prétendue qui coupe la presque île de Kanine dans la direction du N. au S., n'existe réellement que sur les cartes. On a observé, de plus, que le sol, sur l'île Kolgouieff, à la profondeur d'une archine et plus, reste constamment gelé, ce qui n'a pu être constaté ni pour le petit pays des Samoyèdes, ni pour la presque île de Kanine. La constitution géologique de ces contrées était absolument inconnue. Nos voyageurs ont observé deux formations bien distinctes: le calcaire carbonifère, riche en pétrifications, près du golfe Mézène et des deux côtés d'un amygdaloïde basaltique qui forme les bords et la chaîne des collines du cap Tchaïtsine. Les montagnes qui, de la pointe N.-O. de Kanine-Noss, se dirigent au S.-E., se composent de roches cristallines, et principalement de schistes micacés et argileux. Le granit ne se trouve que sur une petite île pierreuse près du cap Mikoulkine, tandis que le cap Barnine, situé en face, est formé de schiste argileux, d'aphanite et de roches dioritiques. La flore de ces contrées a été exploitée complètement. Bien que généralement pauvres en espèces, ces régions présentent cependant l'aspect d'une végétation assez touffue, et ce n'est que vers les côtes septentrionales de Kolgouieff qu'on rencontre des plaines nues ou couvertes d'une végétation chétive. La flore de ce pays diffère du reste assez sensiblement de celle de la Laponie. Ce qui surtout a frappé notre voyageur, c'est que les forêts se retirent visiblement et de plus en plus de la côte; il a

trouvé des indices indubitables que des arbres à tiges épaisses croissaient autrefois tout près de la mer, tandis que leur distance actuelle de la côte comporte 50 versets et au-delà. La partie occidentale du pays des Samoyèdes ne paraît point recéler dans son sol de restes d'animaux antédiluviens, aussi peu (1) que la Laponie; il est donc d'autant plus digne de remarque que nos voyageurs aient trouvé, en-deçà de la Petchora et à proximité du lac Ourdiouga (célèbre à cause du phénomène de la marée qu'on y remarque régulièrement), la mâchoire d'un jeune mammouth. Cette pièce, ainsi que toute la récolte du voyage, a été déposée au musée de l'Académie.

Une expédition scientifique enfin se prépare pour l'année prochaine. Une correspondance active que l'Académie a eue, dans ces derniers temps, avec différentes autorités locales de la Sibérie, l'a conduite à considérer que le seul point de l'ancien monde qui n'ait jamais été visité par aucun homme civilisé, et qui par conséquent doit être représenté inexactement sur toutes les cartes, se trouve dans l'enceinte de la Russie. Ce point, à la vérité très difficilement accessible, est le pays situé au-delà de Touroukhansk, entre les rivières Piassida et Khatanga, et jusqu'aux bords de la mer Glaciale. Une telle lacune une fois remarquée, l'Académie dut employer tous ses efforts pour la faire disparaître, à moins de s'exposer au reproche mérité d'une indifférence blâmable dans une question importante relative à la géographie du pays. Or, une pareille expédition, pour être mobile avant tout dans un

(1) Cette phrase est un peu ambiguë, mais elle est textuelle; on doit l'interpréter, je pense, de même que la Laponie. P. D.





pays où les moyens de transport sont des plus difficiles, ne doit être ni trop compliquée dans son but, ni trop nombreuse dans son personnel, ni trop restreinte dans sa durée; elle doit être conduite par un savant jeune et vigoureux, plein de zèle et d'ardeur, familiarisé d'avance, s'il se peut, avec les difficultés qu'opposent à l'exploration les intempéries d'un climat rigoureux et la nature âpre et sauvage des régions polaires, et par-dessus tout il doit posséder les connaissances variées requises pour la mission difficile dont il se charge. L'Académie peut se féliciter d'avoir trouvé toutes ces qualités réunies dans la personne du jeune docteur Middendorf dont on a plusieurs fois cité le nom dans ce rapport, et qui, à cet effet, quitte l'université de Kiev où il occupait la chaire de zoologie. Dès que les préparatifs seront achevés, il se mettra en route d'ici, muni d'instructions détaillées de la part de nos physiciens et naturalistes. Une branche de cette expédition s'occupera à étudier les mœurs et les usages des différents peuples qui habitent le nord de la Sibérie. Notre prochain compte-rendu donnera, nous l'espérons, les détails ultérieurs de cette entreprise intéressante.

---

NOTICE *sur les nouveaux établissements agricoles fondés au Vénézuëla.*

(Extrait du *Liceo Venezolano*, par M. BERTHELOT, secrétaire-général de la Société de géographie).

---

Si les nouvelles républiques américaines se voient dans la nécessité d'appeler chez elles des colons étran-

gers pour peupler et mettre en culture de vastes espaces encore déserts, et hâter les progrès de la civilisation, il est aussi des nations dans la vieille Europe, qui ont besoin de se débarrasser d'une population surabondante qui commence à compliquer les problèmes de l'économie sociale, et ne cesse d'inspirer des craintes pour son avenir. Dans l'état actuel des relations internationales entre le nouveau monde et l'ancien, les États placés sous l'empire de ces deux nécessités opposées peuvent aujourd'hui trouver le moyen d'y remédier mutuellement : l'Amérique, en offrant ses terres incultes et délaissées à des familles actives et laborieuses qui vont chercher sous un autre ciel un meilleur bien-être; l'Europe, en acceptant une ressource providentielle pour cette portion de ses enfants qui doit rencontrer sur un sol vierge une vie plus facile et un avenir plus rassurant.

Quinze siècles avaient fait oublier aux races du Nord l'habitude des migrations lointaines. Aujourd'hui les descendants de ces hordes guerrières qui poussèrent leurs conquêtes et établirent leur domination dans les contrées occidentales de l'ancien monde, ont besoin comme leurs ancêtres d'aller peupler d'autres pays. Mais quel contraste présentent ces migrations pacifiques avec les barbares invasions des temps passés! Jadis c'étaient des hordes sauvages se jetant à main armée sur des nations à demi expirantes sous l'excès des prospérités qui avaient lassé leur fortune. Aujourd'hui, au contraire, ce sont des entreprises civilisatrices formées d'hommes simples, laborieux, aux mœurs douces et rassurantes. Les premiers n'eurent pour but que le ravage et la rapine; les seconds viennent pour fécon-

der et produire par leur industrie, leur économie et l'emploi intelligent de leurs bras.

Il appartenait au Venezuela d'anticiper sur les autres républiques américaines pour mettre à profit ce mouvement civilisateur qui porte les habitants de l'ancien monde vers le nouveau. Les hommes placés à la tête du gouvernement ont compris tout ce qu'il y avait à espérer pour l'avenir du pays dans cet échange de besoins réciproques, et c'est pour réaliser leur espoir qu'ils ont chargé le colonel Codazzi d'un plan de colonisation qui nous semble devoir conduire aux plus heureux résultats.

Le colonel Codazzi veut choisir ses colons parmi les populations industrielles de l'Allemagne. Il associe à son entreprise des hommes sobres, accoutumés au travail, et portés volontairement vers l'émigration. C'est avec ces éléments qu'il fonde des villages agricoles dans de petites vallées rapprochées les unes des autres, et situées de manière à s'entr'aider mutuellement. Les terres dont il fait choix sont des montagnes vierges dans la chaîne côtière entre la Guayra et le petit port de Maya. Cette région, qui avoisine la partie la plus peuplée de la province de Caracas, jouit d'une bonne température; le climat en est sain, et la proximité de la mer ouvre un facile débouché aux produits du sol. La colonie modèle, dont le colonel Codazzi va diriger les premiers travaux, deviendra un centre d'attraction pour les migrations successives. Les premiers travaux consistent dans le déboisement. On brûle ensuite les arbres abattus, et, le sol que couvraient les anciennes forêts une fois déblayé, on prépare la terre pour les labours et les nouvelles plantations, afin que les colons trouvent tout disposé à leur arrivée et n'aient plus rien

à craindre des mauvaises influences des défrichements.

Nous avons foi dans le bon succès de l'entreprise du colonel Codazzi, car nous connaissons ses moyens d'action. Dans un rapport présenté à son gouvernement et imprimé à Caracas, il s'exprime lui-même en ces termes :

« J'ai attaché une grande importance au choix des localités qui m'ont paru les plus propices aux nouveaux établissements agricoles. J'ai exploré moi-même une partie de la Cordillère qui borde la côte, en faisant ouvrir des sentiers dans les épaisses forêts qui couvrent les côteaux et les vallées que je veux mettre en culture. Cette région montagneuse me paraît réunir toutes les conditions désirables à la réussite de mon plan de colonisation. Le succès de l'entreprise dépend entièrement de celui du premier établissement. J'ai donc recherché pour lui tous les avantages de position, en le situant dans le voisinage de la mer pour faciliter l'exportation des produits. L'excessive fertilité du sol, l'abondance des eaux et la douceur d'un climat analogue à celui de l'Europe tempérée, ont en outre déterminé mon choix.

» La haute région de la Cordillère de la côte, à partir du cap Cadera jusqu'aux montagnes d'Aguacaliente, offre les mêmes avantages sur toute son étendue, soit vers les sommets de la chaîne, soit sur les plateaux qui dépendent de ce système orographique. Ces terrains se trouvent compris entre l'altitude de 1,200 et de 1,500 mètres. Leur température moyenne est de 16 à 18° centig. Ils forment divers plateaux inclinés et une suite de collines que l'industrie des colons rendra facilement productives. Le blé, l'orge, la pomme de terre, les légumineuses utiles, les plantes potagères et presque tous



les fruits d'Europe peuvent croître et prospérer dans ces terrains à côté du café et de plusieurs autres produits du sol américain.

» Le but que je me propose est de fonder une colonie qui serve de modèle à toutes celles qu'on voudra établir sur le même plan, qui soit la source de la future prospérité de la région circonvoisine, et devienne un centre de richesse et de civilisation. Plus d'une fois, durant mon séjour en Europe, j'ai eu de longs entretiens avec deux savants recommandables, qui, par leur connaissance du climat et de la nature du sol du Venezuela, pouvaient fixer mes idées sur le meilleur système de colonisation et le choix de l'emplacement le plus convenable. Je veux parler de MM. de Humboldt et Boussingault, dont les travaux ont tant contribué à illustrer l'histoire physique et naturelle de ma patrie adoptive. Leur savante approbation doit servir de garantie pour le succès des établissements agricoles que j'ai en vue.

» En tirant presque exclusivement de l'Allemagne les éléments de cette colonisation, à laquelle les États-Unis de l'Amérique du nord doivent le rapide accroissement de leur population et les progrès de leur agriculture, on m'objectera peut-être que les colons allemands ne rencontreront pas au Venezuela, comme dans les États de l'Union, un climat analogue à celui de leur pays, et des conditions d'existence qui les habituent aussi promptement au changement de lieu. Mais à cet égard je répondrai que le Venezuela peut leur offrir les mêmes avantages et les mêmes ressources. Si dans ce pays les saisons diffèrent de celles de l'Europe, on y trouve des climats pareils, et au lieu de neige et de gelée, une végétation continue, des pluies

abondantes, qui reproduisent dans la région montagneuse le printemps et l'automne des pays tempérés.

» Il ne s'agit pas ici d'une de ces spéculations dans lesquelles on engage des centaines de malheureux ramassés sans choix, et dirigés vers un *Eldorado* imaginaire. Qu'importe à ces spéculateurs sans conscience la moralité des hommes séduits par des promesses illusives? Ils ne s'en inquiètent pas plus que de leur bien-être. Accumuler à bord d'un vaisseau des aventuriers sans avenir, auxquels la misère peut seule faire supporter toutes sortes de privations; les transporter en Amérique pour les distribuer ensuite chez les planteurs, à un prix quatre fois plus fort que celui de leur engagement, telle est l'espèce de traite des blancs qui est venue remplacer celle des noirs en désespoir de cause. Mais l'entreprise que je suis appelé à diriger, formée d'autres éléments, présente aussi d'autres garanties. Le gouvernement vénézuélien, qui en fait les premières avances, la prend sous son patronage. L'intérêt direct du chef de la colonie nouvelle se trouve intimement lié avec celui des individus qui doivent la former, et la prospérité des colons sera la source de sa fortune. Pour arriver à ce but, je choisis des gens de bonnes mœurs, qui retireront les premiers avantages de leurs labeurs, et dont les services pourront répondre aux besoins de l'entreprise. Je prends toutes les mesures pour assurer leur commodité pendant le voyage, afin qu'ils arrivent sur les lieux dans un bon état sanitaire; je leur procure, dans leurs nouveaux foyers, une position qui les dédommage amplement du sacrifice qu'ils auront fait en quittant leur patrie. Si, au bout d'une année, ces familles européennes peuvent

écrire à leurs parents ou à leurs amis : « Nous sommes contents de notre sort ; le pays nous convient sous tous les rapports ; notre colonie est bien avoisinée ; nous avons toutes les facilités désirables pour le transport et la vente de nos produits ; nous sommes propriétaires d'une portion de terrain plus que suffisante pour nos besoins ; nous jouissons de toute la plénitude de nos droits sous l'organisation administrative que nous avons établie nous-mêmes pour le bon ordre de la colonie. Libres pendant seize ans de toutes charges , redevances ou contributions , de tout service civil ou militaire , nous payons facilement par notre travail les avances qu'on nous a faites , et nous avons encore cinq ans pour nous acquitter sans intérêts. Notre situation est prospère , et un avenir heureux nous sourit déjà. » Si le colon peut écrire en ces termes , le succès de l'entreprise est assuré , et une voie large et progressive reste ouverte sans obstacles à l'émigration européenne. Chaque année de nouveaux colons viendront augmenter la population des vallées où le système agricole aura réussi ; les premiers fondateurs chercheront des aides pour de nouvelles exploitations ; ils tenteront de nouveaux essais , agrandiront leur domaine , et les cultures prendront sous leur direction un développement progressif. Alors s'établira une rotation qui , sans de grandes avances , imprimera un grand mouvement agricole , et donnera la vie à la contrée , en y répandant tous les germes de la civilisation. Alors aussi les anciens propriétaires des terres du littoral , que domine encore un vieux préjugé , cesseront de conserver comme un trésor ces immenses forêts vierges dont ils n'ont su tirer aucun parti ; ils chercheront les moyens de les utiliser en les laissant défricher

par les enfants d'une race laborieuse , qui descendront des montagnes voisines pour venir cultiver ces terres d'une température plus chaude , mais qui les paieront de leurs sueurs par une excessive fertilité.

» Dans la portion de territoire que j'ai pu parcourir, depuis la vallée d'Uricaro jusqu'au port de Maya, on peut établir facilement 50,000 colons distribués dans onze villages agricoles, dans différentes vallées ou sur des plateaux, à une ou deux lieues de distance les uns des autres. L'établissement principal pourra contenir 8,000 âmes. Il sera situé au centre de cette région, à cinq lieues du port de Maya, et à six du grand bourg de la Victoria. (*Voy. la carte.*) Bien que je me sois restreint, dans le développement de mon système de colonisation, à l'espace compris entre les deux points indiqués, c'est-à-dire aux deux versants des montagnes comprises entre Uricaro et Maya, ce système est susceptible de s'étendre beaucoup plus loin ; car il peut s'appliquer avec les mêmes avantages dans les montagnes d'Aguacaliente, de Patanemo, Virgima, Turiamo, Ocumare, Choroni, Cuyagua et Chuao, où plus de 60,000 habitants pourraient trouver à s'établir. Les terres situées dans la Cordillère qui se dirige vers le cap Cadera, l'exploitation des forêts vierges de Montalval et de Nergua, et celles de l'intérieur qui appartiennent au Cerro del Pao et se ramifient vers le cap Unare, fourniraient des moyens d'existence à plus de 200,000 colons. Ainsi les deux seules provinces de Caracas et de Carabobo, dont le climat réunit toutes les conditions désirables pour les Européens, pourraient recevoir une augmentation de population d'environ 400,000 âmes. Celles de Gumana, Barquisimeto, Trujillo, Merida et Barinas, qui possè-

dent d'excellents terrains pour la culture, alimenteraient facilement un demi-million d'habitants sous un climat salubre, et tout fait espérer de voir en peu d'années le Venezuela doubler sa population, si l'administration du pays sait mettre à profit les premiers succès de la colonisation, et lui imprimer une impulsion puissante et efficace.

» Deux opérations fondamentales sont nécessaires pour commencer l'exécution de la première entreprise, les chemins et les déboisements ; les chemins pour faciliter les abords de la colonie, et les déboisements pour préparer l'espace qui doit être mis en culture. Mais ce déboisement serait fatal à l'Européen ; il tomberait lui-même avant l'arbre qu'il voudrait abattre, car il se forme, dans les lieux nouvellement défrichés, une atmosphère produite par la fermentation des substances végétales et les évaporations d'une terre humide qu'échauffe un soleil ardent, atmosphère délétère dans laquelle celui qui n'est pas acclimaté ne peut vivre sans danger de mort. Il est donc indispensable de laisser au créole le soin de préparer ce sol vierge, que le colon cultivera ensuite, lorsque d'autres influences atmosphériques auront changé sa constitution.

» Après le défrichement, on commencera la plantation du maïs, des légumineuses et des autres végétaux nécessaires à l'alimentation des nouveaux habitants; on tracera le village qu'ils doivent occuper, et l'on procédera à la construction des édifices qui leur seront destinés. Je m'embarquerai alors moi-même pour l'Europe, afin d'aller chercher les 60 ou 80 familles que je dois transporter sur les lieux. Un de mes agents ou associés sera chargé, pendant mon absence, de faire les travaux, d'ouvrir le chemin qui doit conduire à la

côte, et de tenir prêts pour mon retour les animaux domestiques qu'on distribuera aux colons. Ceux qui arriveront au mois de novembre de cette année (1842), effectueront leur débarquement au port de Maya. On pourvoira immédiatement au transport de leurs personnes et de leurs effets. Une fois rendue à sa destination, chaque famille prendra possession de sa nouvelle demeure, des animaux domestiques, des ustensiles de labour et des approvisionnements qui lui seront cédés. Dix ou douze jours de repos, et l'usage de vivres frais suffiront pour rétablir les colons des fatigues du voyage. On procédera dans cet intervalle à la répartition et à la concession en toute propriété des terrains déboisés et préparés pour les cultures, puis un mois sera accordé à chaque propriétaire pour palissader ses terres, et y faire les dispositions qu'il jugera convenables. C'est ainsi que sans grande fatigue et au moyen d'une nourriture saine et confortable, ils pourront attendre, en s'acclimatant, la fin de la saison des pluies, pour prendre ensuite une part active aux travaux dès que commencera l'été de ces contrées. Ce sera donc dans le courant de décembre, quand l'humidité et la fraîcheur règnent encore dans la région montagneuse, que s'exécuteront les premiers labours. Trois jours de la semaine seront réservés à la culture des terres du chef de la colonie (1), et trois autres à celles des colons; de manière que les premières seront pour eux une école d'enseignement, une sorte d'apprentissage du système agricole à suivre, et dont ils répèteront la pratique sur leur propre terrain. Ils pourront introduire en outre

(1) Les journées de travail sur les terres du chef de la colonie seront payées au prix courant en usage chez les cultivateurs de la vallée d'Aragua.

dans leurs propriétés les cultures qu'ils jugeront plus convenables, et y faire l'application des méthodes qui leur paraîtront plus avantageuses. »

Le projet du colonel Codazzi ne pouvait manquer d'obtenir l'assentiment général au Venezuela au moment où l'administration du pays dirige toutes ses vues vers les intérêts matériels. Cette république aujourd'hui ne peut plus rétrograder dans la voie progressive qu'elle s'est ouverte. La stabilité du gouvernement est à jamais assurée ; tous les motifs de dissensions intestines qu'avaient fait naître la guerre de l'indépendance et les désirs intéressés de quelques chefs ambitieux ont disparu. Après le licenciement de l'armée, l'esprit militaire a été remplacé par l'amour de l'ordre et de la paix, et le bon sens des masses a fait justice des utopies de ces prétendus patriotes, toujours disposés à exploiter à leur profit l'exaltation populaire.

Le gouvernement vénézuélien a tenu compte au colonel Codazzi de son bon vouloir, et par son décret du 26 novembre 1841, le pouvoir exécutif, plein de confiance dans les heureux résultats que l'on doit espérer du système de colonisation proposé, a autorisé en faveur du colonel Codazzi un prêt de 15,000 piastres sur les fonds d'émigration, avec faculté de porter cet emprunt jusqu'à 60,000 piastres au fur et à mesure que le réclameront les besoins de l'entreprise et son plus grand développement. Un des plus riches capitalistes de Caracas, M. Martin Tovar, dont la réputation de probité et le désintéressement patriotique étaient déjà bien accrédités, s'est constitué caution pour le montant des sommes qui ont été livrées au colonel. Une ordonnance du président de la

république, rendue à la même époque, contient les dispositions suivantes :

Le chef de la nouvelle colonie, et ceux qui seront chargés de la direction de celles qu'on organisera sur le même plan, sont tenus ;

1° De n'admettre que des familles honnêtes, laborieuses et reconnues dans un état sanitaire satisfaisant ;

2° Ils feront choix de préférence de ménages dont les enfants seront en âge d'être utilisés pour les travaux agricoles ;

3° Ils devront installer dans la colonie un prêtre et un médecin ;

4° Ils rechercheront, autant que possible, parmi les émigrants européens, un certain nombre d'artisans, tels que maçons, charpentiers, forgerons, tisserands, tailleurs de pierres, cordonniers et tailleurs ;

5° Ils procéderont immédiatement à la construction des édifices pour le logement des colons et les besoins du culte ;

6° Le plan des villages et hameaux projetés sera soumis au gouvernement ;

7° Enfin, ils devront remettre chaque semestre à l'administration désignée un état des progrès de la colonie, et une statistique du mouvement de la population.

Le plan qui accompagne cette Notice donne la position et le figuré du terrain de la nouvelle colonie, et des différents points de la chaîne côtière qui seront successivement occupés par des établissements analogues.

Le Tuy, cette rivière qui réunit aujourd'hui sur ses bords les principales cultures, arrose une des vallées



qu'on peut considérer comme le centre de la richesse agricole de la province de Caracas. Cette rivière circule au milieu de deux rameaux de montagnes de la côte et de l'intérieur. Suivant un cours de 35 lieues depuis sa source jusqu'à la mer, elle est grossie par trente-neuf grands torrents et une multitude de ruisseaux qui traversent des gorges et des vallons de l'aspect le plus pittoresque, et dont les terres vierges réaliseront les espérances du cultivateur. Le Tuy est facilement navigable à partir d'Araguila sur un espace de 24 lieues. Il prend naissance dans un vallon circulaire d'environ une lieue et demie de diamètre, entouré d'une Cordillère dont les cimes ont presque en général une altitude de 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un col ou défilé donne accès dans ce vallon du côté de l'orient. La base des montagnes est formée par des coteaux en assises qui descendent graduellement jusque dans le fond du vallon, dont le sol est à 500 mètres au-dessous des crêtes environnantes. Plusieurs torrents s'échappent de trois différentes gorges qui accidentent les flancs des montagnes adjacentes, et forment par leur réunion le premier cours du Tuy, dont les eaux sauvages roulent alors au pied des escarpements de la Cordillère, et se précipitent entre les rochers à travers une sombre forêt pour recevoir plus loin le Rio-Maya, dernier terme des cultures et des habitations qui bordent jusqu'à ce jour les rives du Tuy.

Vers le vallon supérieur, et au point de jonction des trois gorges indiquées, s'étendent plusieurs petits plateaux admirablement placés pour asseoir le village central de la colonie Tovar, à laquelle le colonel Codazzi a voulu, par un juste sentiment de reconnaissance, imposer le nom de ses généreux protecteurs, Martin Tovar,

ce citoyen si recommandable par ses vertus civiques, et son neveu Manuel-Philippe Tovar, qui a suivi son noble exemple, et a doté l'établissement agricole de 2 lieues carrées de terres cultivables qu'il possédait dans cette région montagneuse.

« La présence de l'homme, écrit le colonel Codazzi, est venue donner une nouvelle vie à cette contrée silencieuse où régnait naguère la plus triste solitude. On entend aujourd'hui retentir de toutes parts les coups redoublés de la hache qui abat les arbres gigantesques que les siècles avaient respectés. Ces antiques repaires de la végétation primitive où l'homme n'avait jamais pénétré, sont traversés maintenant par des travailleurs qui dirigent des bêtes de charge avec les vivres et ustensiles dont ils ont besoin pour l'exploitation. Quelques cabanes commencent à s'élever sur ce même emplacement où l'on construira ensuite des habitations plus commodes. Les plantes utiles viendront bientôt remplacer la végétation vigoureuse qui couvre le sol où doivent se développer plus tard toutes les ressources de l'industrie européenne.

« Déjà un chemin de 6 lieues d'étendue, à l'exécution duquel j'ai présidé avec l'aide de 200 hommes que le gouvernement avait mis sous mes ordres, conduit de la colonie au bourg de la Victoria, et ouvre une communication prompte et facile avec la vallée d'Aragua et les parties les plus peuplées de la province. Une autre voie de communication ne tardera pas à s'ouvrir vers la côte dans la direction du port de Maya, et plus tard une autre route sera conduite par la crête des plateaux jusqu'à la capitale de la république. Un chemin de fer est en projet pour le service de cette dernière route, qu'on considère comme la plus importante; car les

denrées de la colonie qui pourront être transportées en quelques heures et sans de grands frais à Caracas, s'y vendront à un prix des plus avantageux. Si ce projet s'exécute; si par un embranchement on peut lier des communications rapides avec la vallée d'Aragua et le district de Turmero, les produits agricoles de cette contrée, si éminemment fertile, doubleraient de valeur, et le développement de l'industrie s'étendrait tout le long de la Cordillère, qu'on regardait auparavant comme un obstacle aux entreprises dirigées dans un but de colonisation.

» La qualité de ces terres vierges, ajoute le colonel, ne saurait être plus propre aux cultures qu'on veut introduire. Une immense couche d'humus accuse sa fécondité. De grands arbres aux dimensions colossales et de l'aspect le plus imposant, semblent défier la hache du bûcheron. Le palmier à cire déploie avec orgueil son élégant feuillage, et s'élève à plus de 60 pieds; les bois les plus précieux pour la marqueterie et la teinture peuplent les forêts des alentours; les quinquina abondent sur les crêtes que couronnent une foule de végétaux toujours verts et sans cesse baignés par les nuages qui versent leur rosée sur cette végétation luxuriante. »

Le vallon dont on a fait choix pour le premier essai de colonisation est abrité des vents du midi et du nord, tandis que les brises de l'est qui y pénètrent par le col du Tuy, viennent le rafraîchir. Un fait remarquable est consigné dans le rapport dont nous ne donnons ici qu'un extrait. Durant le premier mois employé au déboisement, les soixante travailleurs que dirigeait le colonel Codazzi n'ont pas rencontré dans les halliers une seule couleuvre; ce qui viendrait à l'appui de

l'opinion de plusieurs naturalistes - voyageurs qui pensent que la propagation des reptiles ne peut s'effectuer dans plusieurs localités, et même sur de vastes espaces, que sous certaines influences de température.

Voici les renseignements que nous fournit encore le colonel Codazzi sur l'état climatérique de la nouvelle colonie, et sur les cultures qu'on peut introduire avec le plus d'avantage. Les pluies commencent en avril; elles deviennent très fréquentes en mai, et durent presque sans interruption jusqu'à la fin d'octobre. En novembre, décembre et janvier règnent les vents du nord, accompagnés de grains passagers et de quelques orages. Les brumes sont assez fréquentes, surtout dans la haute région, pendant la saison d'hiver; mais elles se montrent plus rarement avec les vents du nord et pendant les mois d'été. La température du vallon ou colonie Tovar est ordinairement de 16° à 17° cent. à 10<sup>h</sup> du matin, de 20 à 21° à midi. Le thermomètre placé au soleil marquait 40° 56 à la même heure, et 45° 28 à 1<sup>h</sup> 3/4. Entre 5 et 6<sup>h</sup> du soir il descendait à 16, même à 14°, tandis qu'aux mêmes heures du matin, il ne se soutenait qu'entre 8 et 10°. Selon ces observations, la température du lieu serait d'environ 15°; mais probablement qu'elle montera à 18° après les défrichements.

Si l'on juge, d'après l'altitude comparative et la température des endroits analogues qui ont été mis en rapport, on pourra récolter en décembre, janvier et février le café qu'on aura semé en mai et en juin deux années auparavant. Le cambure brun et celui de la Dominique, ces deux bananiers si utiles (1), produiront

(1) *Musa rosacea* et *Musa regia*.

au plus tard au bout de quatorze ou quinze mois. L'arracach, cette espèce d'ombellifère à la racine farineuse, plantée au mois de juin, donnera sa récolte huit mois après, et durera trois ou quatre ans. L'igname ne mûrira qu'après quatorze mois. Les pommes de terre de la qualité de celles qu'on cultive dans le canton de Tocuyo, et qu'on sèmera en mars, seront bonnes à recueillir en septembre, tandis qu'on récoltera en janvier les autres variétés que l'on peut semer en septembre. Le tabac planté à la même époque mûrira en février; il en sera ainsi des pois chiches. L'orge ensemencé au commencement de la saison des pluies, acquiert bientôt sur ces hauteurs la plus belle apparence, et donne un excellent grain. Le blé n'a besoin que de rester cinq mois en terre pour pouvoir être moissonné; semé en juin, on le coupera en novembre ou en décembre. Les légumineuses, les plantes potagères et la plupart des arbres fruitiers de l'Europe tempérée trouveront sur ces terrains le climat le plus convenable à leur développement. Le maïs, la plus utile des céréales de l'Amérique, produira au bout de six mois de plantation. Mais la culture de la yuca, de la canne à sucre, de l'indigo, du coton et du cacao, obtiendra peu de succès dans cette région montagneuse, tandis qu'on pourra y tenter celle de la vigne avec l'espérance d'en retirer de bons produits.

D'après les dernières nouvelles qui nous sont parvenues du Vénézuëla, le colonel Codazzi sera de retour à Paris très incessamment, et passera aussitôt en Allemagne pour y réunir les soixante ou quatre-vingts familles qui doivent former le noyau de la colonie.

Les encouragements du gouvernement vénézuélien.

l'appui du chef de l'État, d'Antonio Paez, président actuel de la république, de cet illustre citoyen que la reconnaissance de ses compatriotes a élevé au pouvoir, et qui répond si dignement à la confiance publique; l'approbation des hommes les plus distingués par le rang qu'ils occupent et les services qu'ils ont rendus au pays, tout semble concourir dans cette entreprise pour en garantir le succès; car le but spéculatif, l'intérêt du colonisateur s'effacent ici devant l'importance des résultats. Il s'agit d'implanter la civilisation, et avec elle tous les bienfaits de l'industrie, dans des contrées que les anciens possesseurs avaient laissées en friche, abandonnées à une nature sauvage; il s'agit de réparer l'oubli de plusieurs siècles, de profiter de l'heureux cosmopolitisme qui gagne peu à peu tous les peuples du monde civilisé; de tirer parti de ces relations internationales, de cet échange réciproque de besoins qui s'établit chaque jour d'une manière plus intime entre les habitants des deux hémisphères. Peut-être que la colonie Tovar et le vallon pittoresque où elle a pris naissance deviendront un jour un grand centre de population. Une ville du premier ordre commandera alors les vallées voisines, l'activité et l'industrie se répandront sur toute la région adjacente, et cette carte où ne figurent maintenant qu'en projet les établissements agricoles qui appellent en aide les émigrants européens, nous signalera des bourgs populeux, des cités riches et florissantes. Il m'a donc paru curieux de consigner dans le Bulletin de la Société de géographie ces premières tentatives, afin qu'on puisse retrouver un jour, dans ce Recueil de documents, l'histoire de la colonie naissante, la description du lieu de son berceau, le nom de son fondateur, celui des

hommes qui ont concouru à sa création , et les moyens mis en œuvre pour arriver aux résultats que nous espérons.

---

## NOUVELLES ET MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES.

---

NOTICE sur la Nouvelle Zélande , suivie de remarques sur la hauteur des lames près du cap Horn.

---

Parmi les groupes d'îles appartenant à l'Océanie , il y en a peu d'aussi remarquables que celles de la Nouvelle-Zélande. Sa grande étendue , ses magnifiques productions végétales , l'innocuité de ses animaux , la bonté de son climat , la belle conformation de ses habitants , quoique encore anthropophages , ont attiré depuis la découverte de cette terre promise l'attention des navigateurs. Quelques uns des plus célèbres en y séjournant assez long-temps ont étudié les mœurs des indigènes et les ressources qu'offrait leur patrie. Des Anglais venus de Botany-Bay ne tardèrent pas à s'établir au milieu d'eux.

La France ne voulant pas rester en arrière et perdre une si belle échelle au fond des mers du Sud , encouragea ses enfants à s'y rendre. Aussi suivons-nous aujourd'hui avec le plus vif intérêt les efforts qu'ils font à la presqu'île de Banks , où déjà leur petite colonie est en pleine prospérité.

Nos pêcheurs de baleine qui fréquentent très souvent les parages de la Nouvelle-Zélande , y trouveront désormais une relâche sûre , et jouiront à terre , au milieu de leurs compatriotes , de toutes les douceurs du repos.

Bien qu'on ait déjà fait un grand nombre de descriptions de cette contrée, on voudra peut-être bien accueillir les détails suivants qui m'ont été adressés par un simple matelot, Édouard Vardou, revenu l'année dernière des mers du Sud sur le baleinier *la Meuse* du Havre. S'ils n'ont pas le mérite de la nouveauté, ils auront au moins l'avantage de faire connaître l'état dans lequel se trouve aujourd'hui une partie de la Nouvelle-Zélande, destinée sans doute à subir une grande révolution sociale.

« Lorsque nous entrâmes dans la baie des Iles, un pilote nommé Salomon vint au-devant de nous, et nous fit mouiller dans l'anse de Williams Coroccol, principal chef de cette baie. Un de nos matelots en carguant la balancine du grand perroquet, larguée mal à propos, tomba dans la mer; il en fut retiré aussitôt par une des femmes qui ramaient dans une embarcation gouvernée par un officier anglais.

« A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que notre navire fut environné tribord et babord d'un grand nombre de pirogues remplies d'indigènes (Maourys). Ils montèrent à bord, portant tous des oignons, des aulx et des poissons qu'ils échangèrent avec plaisir pour du tabac. Il nous restait une assez grande quantité de cretons, résidu provenant de la fonte du lard de baleine, et nous fûmes très étonnés de voir ces indigènes, hommes, femmes et enfants, se jeter sur ce grossier aliment, et le dévorer avec une extrême avidité.

« Les Zélandais nous engagèrent ensuite par signes à accepter en échange de chemises de laine ou de tout autre vêtement de cette nature, leurs femmes pour notre plaisir et leurs enfants pour nous aider dans nos divers travaux. Ils cherchèrent aussi à nous faire com-



prendre que nous pouvions garder les premières à bord jusqu'au moment où nous remettrions à la voile, en ayant soin, bien entendu, de les déposer à terre le jour de partance. Cet usage immoral se pratique journellement plutôt avec les Anglais et les Américains qu'avec les Français.

» Dans une course à Korora-Reka, j'ai été frappé du nombre des chemins frayés dans les montagnes voisines du village de ce nom. De leur sommet on découvre à 24 milles de distance en mer, et il est facile à la vigie qui existe à Korora-Reka même de signaler un navire venant du large. Je remarquai aussi que les environs de la baie des Iles étaient couverts de bruyères et de bois de haute futaie.

» Au fond de cette baie se trouve celle de Pomare; les montagnes qui l'entourent offrent un aspect ravissant; les belles forêts qui les garnissent sont généralement composées d'arbres dont le bois agréablement nuancé ressemble à l'acajou. Les rivières sont ornées de bambous qui forment au-dessus de leur cours de gracieux berceaux de verdure. On trouve dans cette partie de la Zélande un fruit qu'on nomme cerise, de la grosseur d'une noix, mais ayant le goût de la pomme. La terre produit, comme en France, toute sorte de légumes et de fleurs d'Europe.

» L'eau des rivières est assez bonne à boire; mais elle renferme une foule de petits vers rouges, ce qui fait qu'on est exposé à la voir se gâter plus rapidement que toute autre dans les pièces à eau.

» On pêche dans la même localité aussi bien que sur les côtes de France un grand nombre d'espèces de poissons. Les coquillages, notamment les moules et les huîtres, sont aussi très abondants.

» Les bœufs que l'on se procure aujourd'hui à la Nouvelle-Zélande tirent leur origine de Sidney ; ils se sont propagés dans l'île, mais ils ne sont pas gros, pèsent environ trois cents livres, et se vendent sur le pied de 12 à 1,400 fr.

» Dans le voisinage de la baie de Pomare, les indigènes sont encore à moitié anthropophages ; leur regard est dur et farouche ; leur chef, qui porte le nom de la tribu, est le plus odieux de tous ceux qui se partagent la côte ; mais heureusement il n'est pas le plus puissant. Au reste, toutes ces tribus se ressemblent sous le rapport du caractère, et je ne sais, en vérité, à laquelle les Européens pourraient donner la préférence. En attendant, M. de Pompalier, à la tête des missionnaires établis au milieu de ces sauvages, a beaucoup d'influence sur eux. Ce digne pasteur est déjà parvenu à faire respecter les Français.

» Les Zélandais sont d'une adresse extrême, surtout dans la confection des tissus en crin végétal (*phormium tenax*). Les haches en pierre (*jade axinien*) sont cependant ce que les hommes font de plus remarquable en instruments : elles coupent aussi bien que celles dont on se sert dans nos ports. Ils font aussi des armes qui imitent par leur forme la fleur-de-lys.

» Ces sauvages, si habiles dans le maniement des zagaies, des massues, etc., le sont jusqu'à présent fort peu dans celui des armes à feu. Ils redoutent tellement la détonation qui suit la déflagration de la poudre, qu'ils déchargent le fusil en le tenant derrière la tête et en l'air, ce qui fait que leurs coups portent rarement.

» Tous les ans, à une époque fixe, les tribus se déclarent la guerre : leur arme favorite est la zagaie ; ils

se servent aussi de la hache à main; ils emportent pour leurs campagnes une partie des vivres recueillis dans le cours de l'année, la mettent en magasin à chacun de leurs campements, et ce sont les femmes qui sont chargées de les distribuer; on épargne la vie d'un homme qui tombe blessé. Le vainqueur ne rend les prisonniers que moyennant un certain nombre de cochons et de sacs de pommes de terre. Ces guerres annuelles et cruelles paraissent avoir principalement pour but de se procurer des vivres.

» Les hommes ne savent guère que se battre, et s'abandonnent ensuite à la plus grande paresse; ce sont les femmes qui travaillent le plus. Elles pourvoient à l'existence commune, en allant elles-mêmes sur le bord de la mer chercher des coquillages, pêcher du poisson, et, dans l'intérieur de l'île, arracher des pommes de terre ou toute autre racine. »

J'ai extrait de la même relation maritime du matelot Vardou le passage suivant qui est relatif à la hauteur des vagues :

« On est encore bien loin de s'accorder sur la plus grande hauteur que les lames ou vagues sont susceptibles d'atteindre dans les plus fortes tempêtes; on les a tour à tour portées jusqu'à 100 pieds, et réduites à 30 seulement.

» Le 19 mars 1840, étant par le travers des îles Chatham, nous essayâmes un coup de mer affreux : heureusement pour nous, le navire gouvernait comme un poisson. Lorsque nous eûmes dépassé de quelques degrés ces îles, le plus beau temps du monde nous accompagna jusque par le travers de la Terre de Feu. Là, nous fûmes de nouveau assaillis par la tempête; nous étions à sec de toile, fuyant devant le temps. Les

vagues s'élevaient sans exagération au moins à 100 pieds de hauteur; ce qui nous le fit croire, c'est qu'il y avait des instants où nous ne voyions nullement la mâture d'un navire français que nous ne pûmes hêler, et qui pouvait être à un quart de mille de distance de nous par le bossoir de tribord. Cette mer affreuse nous conduisit jusque par le travers des îles Malouines où nous reçûmes une lame qui, en déferlant par-dessus notre couronnement, m'arracha de la barre du gouvernail, ainsi que mes camarades situés près de moi, et nous entraîna à l'autre extrémité du navire. »

Dr Eugène ROBERT, *membre des Commissions scientifiques du Nord.*

Paris, 30 mai 1842.

---

NAVIGATION du capitaine Becroft dans la rivière Formosa, le Quorra ou Niger, et le Vieux-Calebar.

---

Le capitaine Becroft, commandant le navire à vapeur *l'Ethiope*, remonta, en avril 1840, la Formosa, grande et belle rivière qui se divise en deux branches; il remonta l'une pendant 50 milles, et l'autre pendant 70. Il fut arrêté par des productions végétales qui croissent en si grande quantité, qu'elles rendaient impossible d'y pénétrer. Comparant la pureté de l'eau avec celle qu'il avait vue quelques années auparavant dans le Niger, M. Becroft conclut que la Formosa était tout-à-fait différente de ce fleuve. Obligé donc de renoncer à l'espoir d'atteindre le Niger par cette route, M. Be-

croft vint reprendre la branche de ce fleuve nommée Warrie, et il rejoignit le cours principal un peu au-dessous d'Eboe. Parti d'Eboe le 26 mai, il fut retardé par le peu d'eau qu'il y avait alors, et ne put atteindre Rabbah que le 25 août. Il en repartit le 7 septembre, et parvint le 11 un peu au-dessus d'une ville nommée *Nouvelle-Bajibo*, par environ 9° 40' de latitude nord et à moins de 2 heures de Lever. Ne pouvant pas aller plus loin, il revint à Bajibo, où il fit un peu de commerce. M. Becroft pense qu'il n'aurait pas pu atteindre Boussu et y arriver en moins d'un mois, à cause de la rapidité du courant. *L'Éthiope* revint ensuite à Rabbah, où il resta jusqu'au 20 septembre et regagna enfin la côte par le Warrie le 50 octobre.

Pendant les six mois de séjour dans le Niger, on n'éprouva partout que des marques d'amitié de la part des chefs et des peuples. Le pays au-dessus d'Idah, à 200 milles de la côte, parut très beau; le sol était fertile, le climat agréable, et les habitants paisibles et désirant faire le commerce. Le coton et l'indigo sont indigènes, ce dernier surtout est de bonne qualité. Mais les exhalaisons pestilentielles de la rivière s'opposent à ce que le commerce puisse s'établir autrement que par un bateau à vapeur monté entièrement par des nègres, sous la direction d'officiers et d'ingénieurs européens bien acclimatés; encore ce moyen présenterait-il de grandes difficultés.

Après avoir été ensuite au secours du bateau à vapeur *l'Albert*, et l'avoir reconduit à Fernando-Po, M. Becroft remonta la rivière du Vieux-Calebar jusqu'au-dessus d'une ville qu'il nomme *Dukestown*, et des villages de la compagnie de Guinée; il trouva que cette rivière, au-delà du point où la marée se faisait sentir,

était très peu considérable, et comme il eût été imprudent de la remonter avec le bâtiment, M. Becroft loua un canot des naturels avec 50 rameurs, et, accompagné de son chirurgien et de deux matelots, il remonta la rivière jusqu'à une ville très peuplée nommée Ommann, qui était à environ 70 milles au N.-O. 1/2-N. Ommann est située sur une île qui fournit aux habitants du Vieux-Calebar beaucoup d'huile de palme et des provisions. M. Becroft et son chirurgien furent reçus dans la ville avec beaucoup d'amitié : c'étaient les premiers blancs qui y étaient venus. Le peuple du village d'Étone refusa de les laisser venir à terre, d'après l'opinion (à ce que l'on dit) que le chirurgien portait avec lui la petite-vérole.

---

*Île Futuna.*

---

Les missionnaires catholiques dans le grand Océan sont établis depuis quelque temps sur l'île Futuna, nommée aussi Allou-Fatou, et qui est vraisemblablement celle que Schonten visita en 1616, et à laquelle il donna le nom de Horn. Krusensteru la place par 14° 18' de latitude S., et 179° 20' de longitude E. de Paris.

Voici quelques détails extraits d'une lettre d'un missionnaire, en date du mois de mai 1840.

Futuna (c'est le nom que les naturels donnent à cette île, que les géographes nomment Horn ou Allou-Fatou) peut avoir de neuf à dix lieues de tour; elle est d'une grande fertilité, et, vue de la mer, elle semble en sortir comme un bouquet de fleurs et de verdure. Les eaux y sont bonnes, abondantes et très limpides. Je ne crois pas que la population atteigne tout-à-fait 1,000 âmes

Autrefois, elle comptait un plus grand nombre d'habitants; mais les guerres fréquentes dont elle a été le théâtre l'ont tellement dépeuplée, qu'aujourd'hui on trouve beaucoup de ses vallées entièrement désertes. Il y arrive de grands tremblements de terre. Une nuit je fus éveillé par une secousse si violente, qu'il me sembla que toute l'île allait s'engloutir. Dans l'espace de 24<sup>h</sup>, j'en comptai dix-neuf autres, puis elles devinrent plus faibles et plus rares. Cet événement me fit conjecturer que Futuna était assise sur un volcan, et que c'était peut-être le volcan même qui l'avait formée. Le peuple de Futuna est très hospitalier. Il n'est pas enclin au vol, comme le sont la plupart des autres naturels de l'Océanie. A notre arrivée, on nous fit l'accueil le plus cordial, et on n'a cessé depuis de nous témoigner une sincère bienveillance.

---

#### MONUMENT A LA MÉMOIRE DE RENÉ GAILLIÉ.

---

Vers la fin de l'année dernière a été inauguré le monument voté par souscription en l'honneur de René Caillié. Presque tous ceux qui ont pris part à la souscription étant membres de la Société, et leurs noms ayant été mentionnés dans le Bulletin, on doit naturellement trouver dans ce Recueil la description du modeste mausolée, et le récit de la cérémonie (1). Le célèbre voyageur est mort à Labadère, près de Pont-l'Abbé, département de la Charente-Inférieure, arrondissement de Saintes; c'est là, au cimetière de cette commune, que le monument a été érigé. Sur un socle de 6<sup>m</sup>, 72 de haut et de 2<sup>m</sup>, 17 de côté, en belle

(1) L'impression de cette note a été retardée à cause de l'abondance des matières.

Pierre tirée de Crazanne, s'élève un bloc carré en forme de pyramide tronquée, haut de 1<sup>m</sup>, 65 sur 1<sup>m</sup>, 52 de largeur en bas et de 1<sup>m</sup>, 08 en haut; ce bloc, d'un poids considérable, et de la même pierre, est un monolithe. Il est surmonté par une troisième pièce, aussi monolithe; c'est un couronnement en forme de corniche égyptienne, haut de 41 centimètres avec tore et liste; aux quatre angles sont des palmettes, et au centre, l'urne funéraire.

Voici les inscriptions qui ont été gravées sur les différentes faces :

## FACE DU NORD.

---

A la mémoire de  
Réné Caillié,  
né à Mauzé  
le XIX novembre MDCXCIX,  
mort à Labadère  
le XVII mai MDCCCXXXVIII,  
le seul Européen  
qui ait vu et décrit  
Temboctou.

---

## FACE DE L'OUEST.

---

Son nom  
sera placé par  
la postérité  
non loin de ceux  
de  
Browne, Hornemann,  
Mungo Park,  
Denham, et  
Clapperton.

---

## FACE DU SUD.

---

Le XX avril  
MDCCCXXXVIII,  
par  
une découverte  
mémorable  
au centre de l'Afrique,  
il  
a illustré  
sa patrie.

---

## FACE DE L'EST.

---

Au voyageur infatigable,  
patient et intrépide,  
à l'observateur attentif  
et ingénieux,  
à l'homme persévérant,  
ferme et stoïque  
au milieu des périls :  
les admirateurs  
de son courage!

---

Sur le socle on a gravé les noms des souscripteurs



(douze noms sur chaque face). Par sa forme et par sa masse, cette construction est de la plus grande solidité, et pour ainsi dire indestructible (1).

Dès le matin du dimanche, 7 novembre, les habitants des campagnes des environs de Pont-l'Abbé s'étaient joints à ceux de cette commune pour célébrer l'inauguration. Ni les mauvais chemins ni le mauvais temps n'avaient détourné personne; l'affluence était immense. Elle ne s'explique pas seulement par le désir de rendre hommage à un compatriote qui s'est illustré, encore moins par une curiosité frivole; un autre motif animait les assistants. « Gaillié, disaient-ils, est un enfant du peuple, un enfant de la campagne, un des nôtres en un mot : il nous est permis d'être fiers de son nom, de sa vie, de ses découvertes. Il a prouvé que le toit de l'artisan et le chaume du laboureur pouvaient aussi abriter un noble cœur, une âme capable de grandes choses. »

Le cortège, conduit par M. le comte de Tanlay, sous-préfet de Saintes, s'est mis en marche vers midi. Il était ainsi composé : les membres du conseil municipal de Pont-l'Abbé, la garde nationale en grande tenue, les maires des communes du canton, les notables de l'arrondissement, les ecclésiastiques des paroisses environnantes, Madame veuve Gaillié, accompagnée de ses quatre enfants.... A 2 heures, au son des cloches, le cortège est entré dans l'église, et a pris place autour d'un catafalque élevé dans le chœur. Quatre jeunes filles vêtues de blanc occupaient les angles, et portaient chacune à la main une couronne d'immortelles. Le clergé

(1) Le projet a été tracé par M. J. et exécuté par M. Prevot, architecte de Saintes.

est venu ensuite prendre place , et les prières , les chants funèbres ont commencé. Après la cérémonie religieuse , M. Berodot , le curé de Pont-l'Abbé , a prononcé un discours à la fois grave et touchant , qui a été suivi d'un chant à trois voix , composé exprès pour la fête , et exécuté avec un parfait ensemble par les jeunes élèves de la nouvelle école de chant. Puis le cortège s'est rendu au cimetière , et s'est rangé autour du monument.

M. le sous préfet a prononcé alors un discours plein de nobles paroles , où la *Société de géographie* a été rappelée honorablement. Après avoir montré à ses auditeurs le point de départ de René Caillié , et le mérite , relativement plus grand , qu'il a eu de s'élever de l'obscurité à une renommée glorieuse , ce magistrat a pris de là un texte pour donner à la jeunesse de généreux conseils. « L'exemple de Caillié , a-t-il dit , est un grand enseignement , puisqu'il s'est élevé par le travail et par le courage au niveau des hommes qui ont le plus honoré le nom français. »

Le Dr Clénot , premier chirurgien en chef de l'hôpital de la marine à Rochefort , chargé de l'oraison funèbre , a pris ensuite la parole. Inspiré par le sujet , il a abordé des considérations d'un ordre supérieur , et il a captivé tout l'auditoire au plus haut degré par son discours , que nous regrettons de ne pouvoir reproduire. Le dernier discours a été celui de M. Blancheton , capitaine de corvette en retraite , dont les paroles pleines d'intérêt ont excité aussi l'attention générale. Les jeunes filles ont ensuite couronné la tombe ; le dernier adieu a été prononcé , et l'assemblée s'est dissoute sous l'impression d'une vive émotion. Le souvenir de cette fête funèbre , de ce triste et pieux devoir

accompli par la famille, les amis, les compatriotes du voyageur, avec l'intervention de la religion et celle de l'autorité publique, a laissé et laissera long-temps encore dans les âmes l'impression la plus touchante et la plus salutaire.

*N. B.* Dès avant l'achèvement de la tombe de Pont-l'Abbé, la Société de statistique de Niort et le conseil-général des Deux-Sèvres ont voté une colonne avec buste à ériger dans la ville natale de René Caillié, c'est-à-dire à Mauzé. La Société a décidé en outre que le portrait serait placé dans la salle de ses séances. La souscription a été promptement remplie, et le gouvernement s'y est généreusement associé. Nous rendrons compte de la cérémonie qui a eu lieu le 26 juin dernier.

J—D.

*NOTE succincte sur la Mappemonde de Hereford, publiée en six grandes planches coloriées, fac-simile.*

(Première livraison des *Monuments de la géographie*,  
par M. JOMARD.)

La carte conservée dans la cathédrale de Hereford depuis longues années est restée long-temps peu connue : il en était ainsi même en Angleterre, lorsqu'en 1850 je m'adressai à sir John Barrow pour avoir la notice des anciennes cartes qui pourraient exister dans diverses bibliothèques de l'Angleterre. Ce docte voyageur voulut bien me procurer d'abord le *fac-simile* de la petite carte de la bibliothèque cottonienne citée par Playfair, et il me fit connaître en même temps l'existence d'une grande mappemonde qu'il pensait exister à Hereford,

mais sans y joindre aucune description, attendu qu'il en avait seulement entendu parler. Depuis lors, je fis des démarches répétées pour en obtenir un *fac-simile*; la négociation dura plusieurs années. C'est alors que la Société royale géographique de Londres s'occupa de cette carte et en fit faire une copie très exacte pour sa collection.

Je ne puis en donner ici qu'une idée très générale. Cette carte a été exécutée sur étoffe et coloriée; sa dimension est d'environ 1<sup>m</sup>,65 sur 1<sup>m</sup>,55. Le dessin ne remonte pas au-delà du commencement du xiii<sup>e</sup> siècle, s'il n'est postérieur. Cependant, la composition primitive de l'ouvrage doit être antérieure de beaucoup. L'état des connaissances géographiques y est au-dessous de celui que suppose la géographie d'Edrici, et même la description du globe par Dicuil, sans parler d'autres traités non moins connus. Il est vrai que dans ces temps reculés, les notions scientifiques se répandaient lentement, et que dans tel ou tel pays, elles étaient plus ou moins avancées, selon les circonstances fortuites qu'aujourd'hui il est difficile d'apprécier. On ne peut, en effet, déterminer le degré des connaissances pour une époque donnée que d'une manière relative, c'est-à-dire pour chaque pays, et pour ainsi dire pour chaque auteur différent. C'est ce qui résulte de la comparaison attentive des monuments géographiques existants. Quoiqu'il en soit, la mappemonde de Hereford paraît présenter des notions de deux époques très différentes, à savoir, celles qui se rapportent à la description de Paul Orose, et celles qui ont été procurées par certains voyages du moyen-âge; et il me semble qu'il y a loin du rédacteur primitif de la carte à celui qui a dessiné la copie d'Here-

ford. Malgré ce mélange, elle n'est pas moins très digne d'attention comme un des plus anciens et des plus curieux monuments de la géographie : c'est pour ce motif que j'ai cru devoir commencer la publication des cartes inédites du moyen-âge par la mappemonde de Hereford. Une des circonstances qui la caractérisent est la présence simultanée des légendes latines et des légendes en anglo-normand (ou franco-normand). Les lignes rimées en ce dernier idiome peuvent être considérées comme une des plus anciennes formes du vers français, et peut-être est-ce un motif pour ne pas faire remonter cette copie au delà du xiii<sup>e</sup> siècle. Cette détermination expliquerait pourquoi les notions tirées des voyages de la deuxième moitié du xiii<sup>e</sup> siècle n'auraient pu trouver place sur la carte, et en même temps, comment d'autres notions un peu plus anciennes paraissent n'avoir pas été étrangères au dessinateur de la carte.

Outre les légendes françaises qui sont au haut de la carte, on trouve, à la partie inférieure, plusieurs inscriptions tant en latin qu'en français, lesquelles seront rapportées avec toutes les autres dans le texte joint aux planches. Une de celles-ci porte le nom de *RICHARD de Haldingham e de Lafford*, comme ayant fait et composé (*compasse*) cette pièce. Il est représenté lui-même à cheval dans un des angles de la carte.

On peut regarder cette carte comme entièrement inédite. Il était temps de la conserver pour le monde savant par une reproduction fidèle, parce que l'original est aujourd'hui en mauvais état (1).

(1) Voy. *Bulletin de juin 1847*, page 415.

---

## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

---

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

---

*Séance du 1<sup>er</sup> juillet 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire de la Société donne ensuite communication du procès-verbal de la séance générale du 17 juin.

M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce, nommé président de la Société dans la séance générale du 17 juin, écrit à la Commission centrale qu'il accepte avec le plus grand plaisir cette marque éclatante de sa bienveillance, et qu'il espère y répondre en secondant de tous ses efforts les travaux et les progrès de la Société.

M. Jomard annonce que les membres du bureau ont été admis à l'audience de M. le ministre, qui a bien voulu s'entretenir avec eux des travaux de la Société et des moyens de leur donner une plus grande extension. M. le ministre a fait au bureau l'accueil le plus bienveillant, et a paru animé des dispositions les plus favorables pour les intérêts de la Société.

MM. Roux de Rochelle, Cochelet, Ansart et Gui-

gnaut , nommés dans la séance générale , le premier , vice-président ; le deuxième , scrutateur ; le troisième , secrétaire ; et le quatrième , membre de la Commission centrale , adressent leurs remerciements à la Société , et lui promettent de contribuer avec un nouveau zèle à ses utiles travaux.

M. Ducoin , récemment admis dans la Société , lui adresse les mêmes remerciements , et lui annonce le même concours.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein et M. Alex. Aguillon , ancien député du Var , membres de la Société , lui écrivent qu'ils souscrivent , le premier pour 50 fr. , et le second pour 20 fr. au monument de M. le contre-amiral d'Urville.

M. Meidinger , de la Société géographique de Francfort , réclame plusieurs publications de la Société qui ne lui sont pas parvenues. On fait observer que ces publications sont épuisées.

M. Eugène Robert , membre des Commissions scientifiques du Nord , adresse à la Société deux Notices concernant , l'une le Groenland et la pêche des cétacés dans les mers du Nord ; l'autre la Nouvelle-Zélande , et la hauteur qu'atteignent les lames près du cap Horn. Ces deux Notices sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. Flury , consul de France à Valence et membre de la Société , lui écrit pour lui proposer l'échange de son Bulletin avec le Recueil des Amis du pays de Valence.

M. Viellot , président de la Société d'agriculture , sciences et arts de Meaux , adresse le dernier volume du Recueil publié par cette Société , et il en propose également l'échange avec le Bulletin.

M. Dally, professeur de géographie et d'histoire à Bruxelles, écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de ses *Éléments de l'histoire du genre humain*. D'après le désir de l'auteur, la Commission invite M. Guigniaut à vouloir bien rendre compte de cet ouvrage.

M. Jomard présente, de la part de l'auteur, M. Viquesnel, un exemplaire colorié géologiquement de la carte d'une partie de la Serbie et de l'Albanie, faite d'après les renseignements qu'il a recueillis en 1856 et 1858 pendant son voyage dans la Turquie européenne.

M. Ramon de la Sagra offre à la Société une carte de l'île de Cuba et des terres circonvoisines, donnant la division des habitants en tribus au moment de la découverte et les routes suivies par Christophe Colomb. Cette carte, dressée par D. José Maria de la Torre en 1841, est destinée à servir d'éclaircissement à son histoire ancienne de l'île de Cuba. M. Berthelot est prié d'en rendre compte.

M. Tassin, arrivé récemment de l'Inde, où il a fait un long séjour, est présent à la séance; il offre à la Société une collection des cartes qu'il a publiées sur les diverses contrées de l'Asie. Ces cartes, au nombre de six, sont composées de 50 feuilles.

M. Garcin de Tassy, de la part de M. Constant de Sicé, professeur à Pondichéry, adresse à la Société l'Annuaire statistique des établissements français dans l'Inde pour les années 1858, 1859 et 1860.

M. Daussy offre, au nom du bureau des longitudes, son Annuaire pour l'année 1862.

M. Jomard communique à la Société un volume de *Recherches sur la géographie de l'Arabie* d'après les auteurs arabes, qu'il a reçu de M. le baron de Hammer.



L'auteur paraît désirer qu'il en soit rendu compte dans le Bulletin. M. Desjardins est prié de prendre connaissance de l'ouvrage.

Le même membre lit une lettre d'Alexandrie, rendant compte de plusieurs engagements qui ont eu lieu sur les frontières de la Nubie, entre l'armée égyptienne et les troupes des Abyssins, et à la suite desquels le vice-roi a réclamé la mise en liberté du consul de Belgique, M. Blondeel.

Le même membre fait connaître que la Société du Caire s'est constituée sous le nouveau titre d'*Association littéraire égyptienne*, avec le projet de publier un Recueil périodique d'observations et de recherches. Enfin, M. Jomard annonce que M. Dantan aîné, sculpteur, l'a prié d'offrir ses services à la Société pour l'exécution du monument de M. le contre-amiral d'Urville.

M. Berthelot dépose sur le bureau de nouvelles statistiques publiées par les divers ministères du Vénézuëla, et il lit une Notice sur les nouveaux établissements agricoles fondés au Vénézuëla par M. le colonel Codazzi. Cette Notice, ainsi que la carte qui l'accompagne, sont renvoyées au comité du Bulletin.

Le même membre présente à l'assemblée le fils du général Paez, président de la république du Vénézuëla.

M. d'Avezac présente également M. Ayrton, voyageur anglais, arrivé récemment de l'Abyssinie, où il s'était lié avec M. Antoine d'Abbadie.

Le même membre communique une lettre étendue de M. d'Abbadie, contenant la suite des explorations de ce zélé voyageur. Renvoi de cette communication au comité du Bulletin.

M. le Président rend compte de l'état de la souscrip-

tion pour le monument d'Urville ; elle s'élève au présent jour à la somme de 1,849 fr. 50 c.

*Séance du 15 juillet 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président entretient l'assemblée de la perte cruelle qui vient de frapper si subitement le Roi et la France. Monseigneur le duc d'Orléans appréciait les travaux de la Société, et dans plusieurs occasions, il avait exprimé au Bureau le vif intérêt qu'il prenait aux progrès de la géographie. S. A. R. avait donné à la Société un haut témoignage de confiance en la chargeant de distribuer un prix de 2,000 fr. à l'auteur de la découverte géographique la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. La Commission centrale décide que l'expression de ses vifs regrets sera consignée au procès-verbal, et que le président de la Société, M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce, sera prié de porter au Roi l'expression de la profonde douleur dont elle est pénétrée.

M. le secrétaire de l'Académie royale des sciences de Turin adresse à la Société le 5<sup>e</sup> volume de la seconde série des Mémoires publiés par cette savante compagnie.

M. Warden adresse le tableau de la population des États-Unis d'Amérique en 1840, d'après le dénombrement officiel fait en vertu d'un acte du congrès. Renvoi au comité du Bulletin.

M. le baron Tupinier écrit qu'il s'associe au projet de la Société d'élever un monument à la mémoire du contre-amiral d'Urville, et il adresse le montant de sa souscription.

M. Dantan aîné, sculpteur, écrit à la Société qu'ayant eu des relations intimes avec M. le contre-amiral d'Urville, il serait heureux de pouvoir concourir au témoignage public de gratitude qu'on se propose de rendre à sa mémoire ; il renouvelle à la Société ses offres de service pour l'exécution du monument.

M. Roux de Rochelle lit un extrait du *Mémorial de l'Ouest*, où il est rendu compte de la cérémonie qui a eu lieu à Mauzé pour l'inauguration du monument de René Caillié, né dans cette ville. M. Jomard rend compte de sa correspondance à cette occasion avec le préfet des Deux-Sèvres et la Société de Niort, et il communique une série de journaux du pays sur le même sujet ; il donne ensuite des explications sur la première pension accordée par un ancien ministre, M. de Salvandy, à la veuve de cet intrépide voyageur.

Le même membre communique les statuts de l'association littéraire égyptienne, dont il avait déjà entretenu l'assemblée dans la séance précédente.

M. Cochelet, qui a été président de cette Société pendant son séjour en Égypte, pense qu'il serait utile d'ouvrir avec elle des rapports scientifiques. Des relations ont déjà été établies, elles seront continuées.

M. Barbié du Bocage annonce le prochain départ pour Valdivia de M. Bardel, membre de la Société, où il va se rendre en qualité de consul, et il prie la Commission centrale de lui adresser une série de questions.

M. Eyriès rend compte de divers documents qui ont été renvoyés à son examen, et il présente l'analyse de l'un de ces documents qui est relatif aux négociations ouvertes entre les États-Unis, le Mexique et les États voisins au sujet de leurs limites respectives. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Dufflot de Mofras, chargé par le gouvernement

d'une mission en Californie, présente de vive voix un résumé des renseignements qu'il a recueillis pendant son séjour sur la situation actuelle de ce pays.

M. Noël Desvergers, qui arrive de l'Italie, où il avait été chargé d'une mission scientifique par le ministre de l'Instruction publique, offre à la Société plusieurs ouvrages sur les mathématiques et la géographie, de la part de M. Ferdinand de Lucas, membre de l'Académie royale des sciences de Naples. M. de Lucas est déjà porté comme candidat pour une des premières places vacantes de correspondant étranger.

Le même membre communique le calque d'une carte ancienne qui paraît remonter au xv<sup>e</sup> siècle, et il donne quelques détails qu'il a extraits d'un diplôme sur la longueur du pied normand et de la perche, en 1101 et 1115.

M. Jomard présente la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> parties de la mappemonde de Hereford, qu'il doit publier dans ses *Monuments de la géographie*.

MM. d'Avezac et Thomassy communiquent de nouvelles lettres qu'ils ont reçues de M. Antoine d'Abbadie. — Ces lettres sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. le Président rend compte de l'état de la souscription d'Urville; elle s'élève aujourd'hui à la somme de 1,944 fr. 50 c.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 15 juillet 1842.*

M. Philippe-Auguste de MORINEAU.

SOUSCRIPTION ouverte dans le sein de la Société de géographie, pour le Monument à élever à la mémoire du contre-amiral DUMONT D'URVILLE.

Liste des Souscripteurs du 6 juillet jusqu'au 5 août 1842.

MM. BERRIAT SAINT PRIX, membre de l'Institut.	10 fr.
MEISSAS, membre de la Société.	5
MARBEAU, trésorier général des Invalides de la marine.	25
BARON TUPINIER, président hon. de la Société.	20
A. Noël DESVERGERS, membre de la Commission centrale.	20
FLURY-HÉRARD, membre de la Société.	10
Hippolyte FLURY, <i>id.</i> , consul de France à Valence.	10
DE MORINEAU, membre de la Société.	10
E. ROBERT, membre des Commissions scientifiques du Nord.	5
BARON de BOUGAINVILLE, contre-amiral.	20
Le chevalier Adrien de BALBI, conseiller aulique, correspondant de la Société.	10
<i>Souscriptions recueillies dans les ports par MM. les trésoriers des Invalides de la marine, et transmises à la Société par M. MARBEAU, trésorier-général des Invalides de la marine.</i>	
CHERBOURG.	
LAMARCHE, capitaine de vaisseau, major de la marine.	15
SAINT-BRIEUC.	
Le CARDINAL, sous-commissaire de marine.	5
TOTAL . . .	165 fr.

	Report. . . .	165 <sup>fr</sup>
Le chev. de COURSON, contre-amir. en retraite.		10
DUBUS, professeur de navigation.		5
T. SEBERT, armateur.		5
Le PELLETIER, trésorier des Inv. de la marine.		5
MESNARD, armateur.		5
J. Le PELLETIER, enseigne de vaisseau.		5
L. VILLEFERON jeune, armateur.		5
F. VILLEFERON aîné, <i>id.</i>		5
L. SEBERT jeune <i>id.</i>		5
L. DENIS. <i>id.</i>		5
De la VILLÉON, lieut. de vaisseau en retraite.		5
H. BESNIER, armateur.		5
GUILLEMART, lieut. de vaisseau,		5
LANDEGREN, capitaine de l' <i>Éveil</i> .		5
CHARNER, capitaine de vaisseau.		10
QUIMPER.		
LE BASTARD DE KERGUIFFINEC, capitaine de frégate en retraite.		25
NANTES.		
DUCHESNE, officier de marine en retraite.		5
MARSEILLE.		
JACQUES, commissaire-général, chef du ser- vice de la marine.		25
ARNAUD, trésorier des Invalides de la marine.		5
TOULON.		
Ch. BAUDIN, vice-amiral, préfet maritime.		50
GAUTIER, contre-amiral, major-général.		10
MATTERER, capitaine de vaisseau, major.		10
BARRAL, capit. de corvette, aide-major.		5
JACQUINOT, capitaine de vaisseau.		20
COULOMB, capit. de corvette, aide-major.		5
TOTAL. . . .		408 <sup>fr.</sup>

	Report. . . .	408 <sup>h.</sup>
PAQUET, capitaine de corvette.		10
De GASQUET, <i>id.</i>		5
LEJEUNE, <i>id.</i>		10
CUNÉO D'ORNANO, capitaine de vaisseau.		20
HÉRAIL, capitaine de corvette.		5
LA ROCQUE DE CHANFRAY, capit. de vaisseau.		10
E. OLLIVIER,	<i>id.</i>	10
REGNIER, capitaine de corvette.		5
De SANDFORT, <i>id.</i>		5
DESCHAMPS, <i>id.</i>		5
GARIBOUT, capitaine de vaisseau.		10
Joseph GRAEB, <i>id.</i>		10
M <sup>c</sup> l BELLANGER, <i>id.</i>		10
DAVID DE SAINT-GEORGES, lieut. de vaisseau.		5
Ph. HENRI,	<i>id.</i>	5
De MARGON,	<i>id.</i>	5
GÉRIEU,	<i>id.</i>	5
C. de LACOUR,	<i>id.</i>	5
A. ALLIEZ,	<i>id.</i>	5
L. RIT,	<i>id.</i>	5
De LAJARD,	<i>id.</i>	5
COUPVENT-DESBOIS,	<i>id.</i>	50
DELASSAUX.		10
De RICAUDY, capit. de vaisseau, direct. du port.		20
Th. PELTIER, lieut. de vaisseau.		5
HUGON, écrivain de la marine.		5
SEIN.		5
REYNAUD, commissaire de la marine.		10
CHEILLANT, sous-commissaire.		5
BURLE,	<i>id.</i>	5
GUINGAN,	<i>id.</i>	5
	TOTAL. . . .	677 <sup>h.</sup>

	Report. . . . .	677 fr.
ROUBIN, commis principal.		5
A. JULIEN, <i>id.</i>		5
JENSOLEN, commis de marine de 2 <sup>e</sup> classe.		2
V. NÈGRE, sous-commissaire.		5
BONJOUR, commissaire.		10
CARTIER, commis principal.		5
A. de SOYE, sous-commissaire.		5
SIRAND, commissaire.		10
IMBERT <i>id.</i>		10
OLLIVIER, commis principal.		5
LIEUTAUD, sous-commissaire.		5
A. GARERT, <i>id.</i>		5
ROUQUIER, directeur des subsistances.		10
FRIOCOURT, sous-directeur.		5
LAUGAUDIN, garde-magasin.		5
MALCOR, <i>id.</i>		5
LE PESANT, <i>id.</i>		5
GRANDJEAN, commis principal des subsist.		5
POUVERIN <i>id.</i>		5
PERRENOT.		5
ARDEN.		5
BOMPAR.		5
P. BELLANGER.		5
A ajouter pour erreur d'addition dans la 1 <sup>re</sup> liste.		5
	TOTAL. . . . .	802 fr.
	Montant des premières listes. . . . .	1,859 fr.50
	TOTAL GÉNÉRAL. . . . .	<u>2,661 fr.50</u>



# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

AOUT 1842.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

PREMIER VOYAGE à la recherche des sources du Nil-Blanc,  
ordonné par MOHAMMED-ALY, vice-roi d'Égypte.

Article communiqué par M. JOMARD.

( Suite. ) ( 1 )

---

*Dimanche, 15 chawal.* — A notre départ, le matin, le temps était un peu brumeux. Cependant nous aperçûmes sur les g<sup>b</sup>, vers la rive orientale du fleuve, quelques cabanes ainsi que plusieurs individus que l'éloignement où ils se trouvaient nous empêcha de bien distinguer.

Les deux rives de cette partie du fleuve sont bordées de joncs et de roseaux.

A 11<sup>h</sup>, soit à cause du calme qui régnait, soit encore pour donner le temps à quelques barques qui étaient restées en arrière de nous rejoindre, nous plîames

(1) Voy. le Bulletin de juillet 1842, p. 5.

les voiles et nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Lundi, 16 chawal.* — Quoique nous soyons partis de bon matin, cependant la violence du vent et surtout un *kourda* (1) qui se trouvait sur notre route, nous empêchèrent d'avancer et furent la cause que plusieurs de nos barques restèrent en arrière.

A 1 mille et demi de la rive orientale du fleuve nous aperçûmes quelques cabanes ainsi que des hommes et des animaux.

Étant parvenus à l'extrémité du *kourda* et à la hauteur des cabanes, nous nous arrêtâmes.

Aussitôt dix individus sortirent des cabanes et vinrent droit à nous, menant un veau qu'ils tuèrent sur le rivage à coups de lance; après cela ils s'enfuirent à toutes jambes. Ces démonstrations m'ayant suggéré quelques soupçons, je fis appeler le nommé Méhémed, un de nos soldats noirs du Dinnkhah, et je lui demandai ce qu'il pensait de l'action de ces gens; il me répondit que leur intention était tout hostile et qu'ils désiraient nous montrer ainsi de quelle manière ils avaient le dessein de nous traiter.

A 8<sup>h</sup>, quarante individus ayant la chevelure longue et rouge, et ne ressemblant nullement à celle des autres noirs, les bras ornés de boucles en dent d'éléphant, en fer et en cuivre, et en forme de bracelet, les mains armées de lances et même de flèches, le corps bigarré comme celui des Schlouks et parlant un langage conforme à celui de Dinnkhah, vinrent jusqu'au rivage, accompagnés de quatre vaches que cependant ils laissèrent en arrière.

Ils nous échangèrent du dourah, du Semsem contre de la verroterie ce qui se fit à l'insu de leur cheikh,

(1) Le manuscrit porte quelquefois *Fowda* et *Khourdah*.

car nous ne fûmes pas long-temps à soupçonner que ce dernier s'en était formalisé, et surtout qu'il avait grondé ses subordonnés; c'est pourquoi j'ordonnai au susdit Méhémed d'aller le quérir. Cependant celui-ci ne vint point en personne, mais il nous envoya, par un autre, un chevreau et un peu de tabac en présent. Nous eûmes beau questionner ce dernier, nous ne pûmes rien savoir de lui, sinon que lui et les siens étaient des Nuvirs (1).

Nous le congédiâmes en lui donnant quelque peu de verroterie, et en lui disant qu'il eût à amener son cheikh, à qui nous avions l'intention de faire des présents; nous lui fîmes comprendre, à l'aide du soldat Méhémed, qu'il n'avait rien à craindre, après quoi nous le renvoyâmes accompagné de ce dernier. Cependant le cheikh ne voulut en aucune manière se rendre à nos instances amicales. Mais la sagesse divine voulut qu'un des leurs s'approchant du drogman Méhémed vint lui déclarer les projets perfides que ses compagnons nourrissaient à notre égard; il lui révéla que la chèvre avait été empoisonnée, et que leur dessein était d'entretenir notre confiance pour ensuite en abuser plus sûrement, après quoi il s'enfuit.

Méhémed s'étant empressé de me raconter ces circonstances, j'ordonnai aussitôt que la chèvre fût examinée, et le gonflement de toutes les parties de son corps, ainsi que l'écume qui lui sortait de la bouche, nous furent des preuves irréfragables de la mauvaise foi de ces gens.

Je donnai l'ordre à quelques soldats de la 1<sup>re</sup> dahabyéh de faire feu, ce qu'ils firent; un individu qui se tenait auprès du cheikh tomba, plusieurs autres bles-

(1) Ou *Nouvirs*; on prononce aussi *Nouevirs* et *Nouevirs*.

sés se sauvèrent, abandonnant leurs flèches et leurs lances.

Nous étant mis en mouvement, nous aperçûmes le hillé du susdit cheikh, situé à un demi-mille à l'orient, entouré de gros arbres et séparé du fleuve par un lac dont les rives sont bordées de broussailles et d'arbres.

Le fleuve, dans cet endroit, a ses rives parsemées de jones et de roseaux, et il s'y trouve deux flots mentionnés dans le tableau.

A 11<sup>h</sup>, les barques restées en arrière nous ayant rejoint, nous jetâmes l'ancre.

*Mardi, 17 chawal.*—Ce jour nous ne vîmes rien d'important: seulement, sur les 5<sup>h</sup>, nous aperçûmes à l'orient quelques girafes, et à environ 6 à 7 milles du fleuve la fumée de divers feux. Deux îlots près desquels nous passâmes ont été mentionnés dans le tableau. Les bords du fleuve, dans cet endroit, sont parsemés de roseaux et de jones qui s'avancent dans le fleuve jusqu'à la distance de 1 mille à 1 mille et demi.

*Mercredi, 18 chawal.*—Un officier m'apprit qu'un des soldats noirs étant tombé à l'eau par accident, s'était noyé. A 4<sup>h</sup>, nous vîmes du côté de l'orient plusieurs cabanes ombragées d'arbres et entourées d'hommes et d'animaux; plusieurs même se trouvant auprès du fleuve se sauvèrent à notre approche. A 7<sup>h</sup>, la violence du vent ayant jeté une de nos dahabyés sur un bas-fond, ce ne fut qu'à 10<sup>h</sup> que nous parvinmes à la dégager.

Quelques barques restées en arrière nous forcèrent à nous arrêter. Les rives du fleuve dans cet endroit sont clair-semées de jones et de roseaux. Nous aperçûmes aussi quelques petites cabanes desquelles les

habitants s'enfuirent. La plupart de ces hommes habitent les bords du fleuve et vivent de la pêche.

*Jeudi, 19 chawal.* — Sur les 5h, nous vîmes un petit hilléh, et quoique plusieurs de ses habitants se fussent approchés des bords du fleuve, cependant ils n'attendirent pas notre arrivée. A 5<sup>h</sup>, nous rencontrâmes un flot, et à 9h un autre; quoique ces flots ne soient que de 5 et 4 milles, la grande quantité de joncs et de roseaux empêchant de haler, et le courant du fleuve devenant un obstacle à l'emploi de la rame, les barques ne faisaient que dériver. Bien que nous n'aperçussions aucune habitation, cependant de la fumée que nous voyions, à de courts intervalles, nous donnait à penser qu'il devait s'en trouver.

La rive occidentale du fleuve est tant soit peu parsemée d'arbres.

Quant aux deux bords, ils sont assez fournis de joncs et de roseaux.

Nous jetâmes l'ancre à 11h...

*Vendredi, 20 chawal.* — A 5h nous rencontrâmes quelques arbres *dilib*(1) sur la rive occidentale. La rencontre d'un *kourda* fut cause que plusieurs barques restèrent en arrière. Nous fîmes peu de chemin. Nous aperçûmes un grand nombre d'éléphants sur les deux rives...

Les deux rives du fleuve sont fournies d'arbres clair-semés et bordées d'une grande quantité de joncs et de roseaux variés.

*Samedi, 21 chawal.* — Nous partîmes de bon matin, et nous aperçûmes à 4h un groupe d'arbres un peu éloigné du fleuve; du côté occidental nous vîmes quelques cabanes; à 5h, du côté oriental, nous découvrîmes quelques cabanes dont les habitants nous

(1) *Dilib* ou *dylib*: quelquefois le manuscrit porte d'*hilb*. Voir plus bas.

regardaient de loin; à 8<sup>h</sup>, on vit, des deux côtés, un grand nombre d'éléphants.

A 9<sup>h</sup>, nous découvrîmes sur le rivage du fleuve quelques cabanes entourées d'arbres épars, et à environ 2 milles du fleuve nous vîmes un grand *hilleh* dont les habitants s'enfuirent à notre arrivée; et comme les barques étaient dépourvues de bois à brûler, nous prîmes terre pour nous en procurer. Dans ce moment, un soldat noir de la deuxième dahabyéh, qui était malade, expira. Avant de partir, une femme s'étant trop approchée de notre dahabyéh, nous la prîmes, et nous la fîmes interroger par notre drogman Mèhémed. Après lui avoir demandé la raison pour laquelle les habitants de ce hilleh se sauvaient à notre aspect, elle nous répondit que ceux qui habitent l'occident étaient de la tribu des Nuvirs, que ceux qui habitent l'orient étaient de celle des Kyks et qu'elle était une Nuvir, que les cabanes qui se trouvaient près du rivage appartenaient à des habitants qui se nourrissent d'animaux qui vont dans l'eau, comme l'hippopotame et le crocodile, et que ce n'était que la crainte qui les portait à se sauver. Nous la renvoyâmes après lui avoir donné un peu de viande et de dourah, en lui recommandant de dire à tous ceux de sa tribu que ceux qui viendraient ne devaient rien craindre, qu'ils seraient fort bien reçus et qu'on leur donnerait des présents.

Les bords du fleuve sont pleins de homsonff, de roseaux et de joncs. Notre position le permettant, nous prîmes la hauteur du soleil ce jour-là, et nous jetâmes l'ancre.

*Dimanche, 22 chawal.* — Nous nous mîmes en route de grand matin; nous aperçûmes à l'occident, un peu

loin du fleuve, plusieurs cabanes de Nouvirs, entourées de quelques arbres, à l'orient, un grand nombre d'arbres de Dylb, très variés, et sur les bords du fleuve quelques cabanes de Kyks.

A 5<sup>h</sup> nous aperçûmes une espèce de lac, qui, après avoir été sondé, nous donna 1/2 brasse et même une brasse d'eau : l'eau en est stagnante.

Du côté de l'orient, toujours au bord du fleuve, nous vîmes quelques cabanes de Kyks, dont les individus s'enfuirent, et se cachèrent dans les joncs et les roseaux qui sont auprès. Ayant envoyé notre drogman Méhémed pour leur assurer qu'ils ne devaient rien craindre de notre part, et que nos intentions étaient toutes conciliantes à leur égard, trois d'entre eux sortirent de l'endroit où ils s'étaient cachés, et neuf enfants, sortant de leur cabane, vinrent auprès de nous. Après leur avoir demandé de quelle tribu ils faisaient partie, ils nous répondirent qu'ils étaient Kyks, et nous dirent que leur moyen d'existence était la pêche, et la chasse qu'ils faisaient aux hippopotames et aux crocodiles. Après leur avoir demandé quelques nouvelles, ils nous répondirent qu'un peu plus loin le fleuve Blanc était bordé d'une montagne dont le plateau était très fertile, qu'au-delà se trouvait la tribu des Kalklours qui sont anthropophages, et qu'encore plus loin on trouvait les tribus des Nouvhouns, de Batlyèh et de Bhourr. Nous les congédiâmes en leur donnant quelques cadeaux de verroterie, et en leur disant qu'ils n'avaient rien à craindre, ainsi que ceux des autres tribus qui auraient l'intention de venir nous voir; enfin que nous leur donnerions de pareils cadeaux.

Nous découvrîmes plusieurs cabanes dont les habitants se nourrissent pour la plupart du dourah propre-

ment dit et du dourah de Syrie qui abonde dans cet endroit, ainsi que le poisson.

La rapidité du courant est de 2 milles, l'emploi des rames et du halage est impossible. Dans cet endroit, le fleuve a beaucoup de sinuosités.

A 11<sup>h</sup> nous jetâmes l'ancre.

*Lundi, 25 chawal.* — Nous nous mîmes en route de bon matin. Nous fûmes obligés de haler à cause du kourda, et de nous servir des rameurs pour le franchir; deux de nos barques restèrent en arrière.

A 6<sup>h</sup> (midi), Zawal (1), nous aperçûmes quatre petites barques de la tribu des Kyks qui coururent sur nous en lançant des flèches. Nous ordonnâmes à quelques soldats de faire feu: deux des bateliers furent tués, les autres plongèrent dans l'eau et s'enfuirent. Cependant nous ne pûmes nous empêcher d'être étonnés de la hardiesse de ces individus qui, au milieu du jour, avec de si frêles moyens de résistance, avaient eu l'audace de nous attaquer.

Le côté oriental est un peu boisé; les deux rives du fleuve sont assez fournies de homsouff, de jones et de roseaux. Nous jetâmes l'ancre pour passer la nuit.

*Mardi, 24 chawal.* — Quoiqu'étant partis de bon matin, nous marchâmes peu; car pendant la nuit notre cinquième dahabyéh ayant fait une voie d'eau, des parties de dourah et cinq caisses de munitions furent mouillées; mais comme les bords du fleuve étaient un peu escarpés et surtout garnis de homsouff, de jones et de roseaux, il nous fut impossible de débarquer les caisses pour les faire sécher. Cependant on s'occupa le lendemain de faire boucher la voie d'eau, ouvrage auquel nous réussîmes complètement. Jusqu'à 10<sup>h</sup> nous

(1) Ce mot signifie *point culminant* -- N. du R.



fines très peu de chemin à cause du Kourda et de la violence du vent.

A cette heure nous aperçûmes un peu loin du rivage quelques cabanes de Kyks, et nous jetâmes l'ancre pour passer la nuit.

*Mercredi, 25 chawal.* — Le matin, à notre départ, le temps était un peu brumeux, et le vent contraire. A 3<sup>h</sup>, nous vîmes vers l'orient, un peu loin du rivage, quelques cabanes, un grand nombre d'arbres dylb, et une grande quantité d'autres arbres; à 4<sup>h</sup>, le vent étant tout-à-fait contraire, plusieurs de nos barques restèrent en arrière.

A 6<sup>h</sup>, nous aperçûmes plusieurs individus de la tribu des Kyks qui, nous faisant des signes hostiles et menaçants, jetèrent à l'eau un veau et un bœuf. Ayant ordonné de faire feu sur ces individus, ils abandonnèrent aussitôt leurs lances et leurs flèches, et s'enfuirent à toutes jambes.

Jusqu'à 9<sup>h</sup> nous avançâmes à l'aide du halage, des rames, et quelquefois des voiles.

A 11<sup>h</sup>, nous distinguâmes un grand nombre d'éléphants du côté de l'orient; et, à quelque distance du côté oriental du fleuve, quelques arbres et surtout beaucoup de fumée. Les deux rives du fleuve sont bordées de homsouff, de roseaux et de joncs.

Nous jetâmes l'ancre pour passer la nuit.

*Jendredi, 26 chawal.* — Le matin, à notre départ, le temps était un peu brumeux; nous aperçûmes à l'orient beaucoup d'éléphants et quelques arbres, et à l'occident quelques cabanes entourées d'arbres.

A 4<sup>h</sup>, en nous dirigeant du côté de l'orient, où se trouvaient plusieurs cabanes, nous rencontrâmes sur le rivage un homme et une femme desquels nous ne

pûmes rien savoir, malgré les nombreuses questions dont nous les accablâmes.

A 9<sup>h</sup>, du côté de l'occident, nous vîmes plusieurs cabanes ; nous nous emparâmes de trois femmes que nous interrogeâmes convenablement. Tout ce qu'elles purent dire fut qu'elles étaient les femmes d'individus qu'un parti de Nuvirs avait assassinés.

À l'occident, nous aperçûmes un étang, et après avoir fait un peu de chemin, nous en rencontrâmes un second de peu d'étendue.

Le soir, nous vîmes à l'orient plusieurs cabanes, et nous nous approchâmes, sans être aperçus, de six vieilles femmes qui étaient sur le fleuve et qui se lamentaient dans leur langue, en tournant leur visage vers le ciel ; nous les joignîmes ; ce que nous comprîmes de leurs réponses, c'est qu'elles étaient des femmes Kyks. Elles nous firent comprendre que nous trouverions devant nous une montagne dont le plateau est très fertile ; après cela nous les relâchâmes. Nous ne pûmes savoir si les étangs que nous avons rencontrés sur notre route provenaient du fleuve ou bien de l'eau de pluie ; quand bien même nous aurions cherché à en connaître l'origine, cela nous eût été impossible, car les joncs, les roseaux et la vase s'avançaient dans le fleuve d'environ un mille. Les habitants des cabanes construites sur les bords du fleuve vivent de la chasse qu'ils font aux animaux amphibies ; c'est pourquoi on rencontre beaucoup de leurs dépouilles dans les habitations. Au reste, pendant le cours de notre navigation de la journée, nous ne fîmes que voir de la fumée à l'E. et à l'O. Un grand nombre d'habitations sont situées à environ 6 milles du rivage. Comme nous avons indiqué dans le tableau à quelle heure nous avons rencontré ces

villages, ces cabanes, ces étangs, il est inutile de le répéter ici.

Les rives du fleuve sont bordées de joncs, de roseaux et de broussailles. Nous jetâmes l'ancre.

*Vendredi, 27 chawal.* — Nous nous mîmes en route, et nous aperçûmes à l'orient deux petits lacs, et à l'occident, quelques cabanes.

A 5<sup>h</sup>, nous vîmes également du côté de l'orient quelques cabanes; un grand nombre d'hommes et de femmes vinrent, levant leurs mains au ciel, et nous dirent que nous étions des envoyés de Dieu : ils conduisaient un veau. D'après tout ce que nous pûmes comprendre de leurs cris et de leurs signes, ils nous invitaient à venir le prendre; nous étant approchés de leurs habitations, notre drogman Méhéméd leur dit de ne rien craindre, et qu'ils devaient nous envoyer leur cheikh; celui-ci se rendit à notre invitation. Nous apprîmes de lui qu'ils étaient de la tribu des Kyks; nous lui donnâmes en cadeau quelques verroteries, ce que voyant les individus de sa suite, ils se réunirent pleins de confiance, plus de 500, sans armes, et vinrent nous entourer sur le fleuve. Le cheikh commanda à ses gens d'amener huit vaches. Après lui avoir demandé quelques explications, il nous dit qu'il se trouvait au milieu du fleuve une montagne très fertile, et qu'il ne pouvait nous donner aucun renseignement sur les habitants. Il nous dit également qu'en-deçà de cette montagne se trouvait aussi une tribu : lui ayant demandé s'il y avait quelqu'un des leurs qui eût été à cette montagne, ou bien s'ils n'en avaient connaissance que par ouï-dire, il nous dit qu'à la vérité personne des leurs n'y avait été, parce que toutes les tribus qui habitent ces endroits étaient

ennemies les unes des autres. Il nous dit que lui-même se trouvant ennemi de ces tribus-là, il n'avait aucune grâce à espérer s'il tombait en leurs mains ; qu'ainsi donc il ne connaissait ce lieu que par les renseignements qui lui avaient été donnés du dehors. Lui ayant demandé quelle religion il suivait, il me répondit qu'entre eux ils avaient un jour fixe, auquel tous se rendaient sous un arbre pour suivre des pratiques de dévotion. Enfin, on fit apporter huit génisses qui furent tuées et partagées entre les soldats. Les 500 personnes, hommes, femmes et enfants qui s'étaient réunis sur le fleuve, nous imploraient dans leur langage, comme des envoyés de Dieu ; ce qu'ayant vu, nous envoyâmes le drogman Méhémed, qui leur dit que nous venions avec la permission du Très-Haut pour punir les tribus rebelles et pour protéger les tribus obéissantes.

A 7<sup>h</sup> nous nous mimes en mouvement.

A 11<sup>h</sup> nous aperçûmes un étang, du côté de l'orient. Au reste, les bords du fleuve, dans cet endroit, sont, comme dans les autres, très fournis de homsouff, de roseaux et de joncs. Quelques barques étant restées en arrière, nous jetâmes l'ancre pour les attendre et pour passer la nuit.

*Samedi 28 chawal.* — Nous nous mimes en route de grand matin.

A 2<sup>h</sup> nous aperçûmes, du côté de l'orient, quelques arbres. A 3<sup>h</sup>, la rencontre d'un Kourda et la violence du vent nous empêchèrent de faire autant de chemin que nous le désirions ; nous rencontrâmes trois vaches qui nageaient sur la surface de l'eau, et qui sans doute avaient été jetées par des Kyks. Nous les primes et nous les partageâmes entre les soldats. Nous appro-

châmes du rivage pour haler les barques à cause des Kourdas , et nous vîmes plusieurs individus qui nous regardaient de loin. En ayant fait venir un auprès de nous, pour lui faire quelques questions sur le cours et la position du fleuve, nous ne pûmes parvenir à nous faire comprendre. Cependant, quand nous l'interrogeâmes sur les raisons qui les avaient portés à jeter trois vaches dans l'eau, il nous dit que, nous prenant pour des envoyés de Dieu, ils nous craignaient. Ensuite il nous fit amener une autre vache, après quoi nous le congédiâmes en lui donnant quelques verroteries. Bien que nous ayons fait descendre à terre un peloton de soldats pour protéger les haleurs, cependant sur les 5<sup>h</sup>, à l'extrémité du Kourda, plus de 4 à 500 individus, de la tribu des Kyks, armés de lances et de flèches, s'opposèrent au passage de nos hommes, en disant qu'il leur était défendu d'aller plus loin. Cela dit, malgré les représentations de notre drogman Méhémed, ils se mirent en position de nous résister. Ayant tout considéré, j'ordonnai à Suleïman-Kachef et à l'adjutant-major Rustem effendi de descendre à terre, accompagnés d'un nombre suffisant de soldats; mais après avoir marché sur eux, et en avoir tué quelques uns, sans que nous ayons eu aucune perte à déplorer, nous vîmes la plupart se sauver, et nous les poursuivîmes jusqu'à leurs cabanes, où nous prîmes environ huit de leurs femmes ou filles, avec un grand nombre de bestiaux. Mais sachant que faire des esclaves était une chose contraire aux intentions de S. A., notre auguste maître, après avoir donné quelques minces présents à ces femmes, et leur avoir fait comprendre que c'était ainsi que nous voulions en agir avec nos ennemis, nous les congédiâmes. Ces individus

ont à peu près les mêmes habitudes que les Schilouks, c'est-à-dire que, comme eux, ils passent leurs nuits dans les lacs, et qu'ils ornent leurs bras de bracelets en dents d'éléphant, en cuivre et même en fer. Leur idiome a beaucoup de ressemblance avec celui des Dinnkhal; chez eux, la circoncision est remplacée par l'extraction de trois dents, et ils vivent de dourah, de sésame et de courges qu'ils cultivent en assez grande quantité; ils nourrissent un grand nombre de bœufs, de vaches, de moutons et de chèvres. Les individus qui avaient jeté dans le Nil les trois vaches recueillies le matin, vinrent auprès de nous, nous apportant trois petites génisses. Leur ayant demandé quelle était la raison qui avait porté les indigènes à nous attaquer, ils nous répondirent qu'à la vérité ils faisaient partie de leur tribu, mais que c'étaient de méchantes gens dont on avait toujours à redouter quelques mauvaises actions, parce que leurs habitations sont situées loin du fleuve.

Nous jetâmes l'ancre en cet endroit, où nous passâmes la nuit.

*Dimanche, 29 chawal.* — Le matin, à notre départ, le temps était tourné à la pluie et de plus très brumeux. A notre passage, nous vîmes sur les deux rives du fleuve beaucoup d'individus, dont les uns semaient la terre, les autres levaient leurs mains vers le ciel et criaient dans leur langage que nous étions les envoyés de Dieu; la plupart nous offrirent du bétail et nous firent signe, avec leurs mains, de venir le prendre; ils jetèrent plusieurs petits chevreaux dans le fleuve.

A 5<sup>h</sup>, nous aperçûmes, du côté de l'occident, deux grandes cabanes entourées d'un grand nombre de bestiaux. A 7<sup>h</sup> nous vîmes à droite et à gauche deux lacs;

celui situé à droite était entouré de beaucoup d'arbres ; nous aperçûmes sur le bord de celui de gauche beaucoup de canards et de hérons. Ce dernier lac étant adjacent au fleuve, Suleiman Kachef et Ibrahim Effendi allèrent l'examiner. Ils trouvèrent que sa profondeur n'était pas de plus de 1, de 2 et de 3 palmes : à leur retour, nous continuâmes notre route, et à 11 h, nous vîmes, du côté de l'orient, un autre lac aussi couvert de canards. Le fleuve, dans cet endroit, est bordé de homsouff, de roseaux et de joncs. Le temps et la journée étant favorables, nous prîmes la hauteur du soleil et nous jetâmes l'ancre.

*Lundi*, 1<sup>er</sup> *zilkadé*. — Nous partîmes de bon matin et nous aperçûmes du côté de l'occident trois grandes hilléhs (cabanes (1)) entourées d'un grand nombre de vaches. Quelques personnes se détachèrent, et, après avoir jeté deux vaches à l'eau, se sauvèrent à toutes jambes. A 2 h le vent changea à l'orient, et la rencontre que nous fîmes d'un kourda ayant fait rester quelques barques en arrière, nous résolûmes, pour vaincre la résistance qu'il nous opposait, de passer à la rive orientale pour faire haler nos barques, et nous fîmes sortir, pour protéger nos haleurs, un peloton de soldats armés ; mais un groupe de 4 à 500 hommes de la tribu des Kyks s'étant présenté à environ vingt pas de nos haleurs, nous comprîmes, d'après leur manière d'agir, qu'ils étaient dans l'intention de nous attaquer ; alors nous les fîmes prévenir par notre drogman Méhéméd qu'ils eussent à nous laisser passer notre chemin, sans quoi il leur arriverait malheur. Cependant ils n'en continuèrent pas moins à persister dans leurs projets hostiles. Après toute considération, j'ordonnai à Suleiman

(1) *Hilléh* signifie cabane ou habitation.

Kachef et à l'adjudant-major Rustem-Effendi, de prendre avec eux 200 grenadiers et de descendre à terre. Après les premières décharges, un grand nombre ayant été tués ou blessés, le restant se sauva à toutes jambes. Sur ces entrefaites nous primes quelques bestiaux que nous partageâmes entre les troupes victorieuses.

La nuit précédente une voie d'eau s'étant déclarée dans une barque, les provisions des soldats se trouvèrent avariées et mouillées; vu l'urgence de les faire sécher et le manque total de vent, nous nous décidâmes à nous arrêter dans cet endroit sur les 8h.

Le cheikh du village avec lequel nous venions de nous battre vint nous joindre, accompagné de plusieurs individus des deux sexes, désarmés; il nous apporta cinq génisses, en nous disant dans sa langue que nous étions des envoyés de Dieu, et nous adressa des prières comme à des êtres surnaturels. Après avoir accordé quartier à ces individus, et leur avoir fait quelques cadeaux, nous leur dîmes qu'étant venus avec l'ordre et la permission de Dieu, comme ils avaient été rebelles, ils avaient trouvé le malheur; nous lui dîmes qu'il eût à prévenir les tribus qui se trouvaient devant nous qu'elles n'eussent pas à agir comme lui, en envoyant des individus armés pour s'opposer à notre passage, car nous étions disposés à les traiter de même. Ce après quoi (il s'engagea) sur sa tête et sur son œil, et il partit pour sa cabane. Outre cela quelques personnes de la rive occidentale vinrent sur le fleuve auprès de nous avec trois génisses, et nous ne fûmes pas peu surpris d'apprendre que nous devions ces offrandes aux avis donnés par le susdit cheikh à ces individus. Du côté de l'occident nous vîmes deux étangs, et un troisième étang entouré de plusieurs cabanes.



Les rives du fleuve, dans cet endroit, sont bordées de joncs, de roseaux et de homsouff. Nous jetâmes l'ancre.

*Mardi, 2 zilkadé.* — Nous partîmes de bonne heure, et nous rencontrâmes sur les 5<sup>h</sup>, du côté de l'orient, quelques cabanes dont les habitants, sans armes, vinrent nous offrir plusieurs animaux qui furent partagés entre les soldats. Le gouvernail de la troisième dahabyéh, ainsi que celui de la chaloupe, s'étant un peu avariés à cause de la violence du vent, nous nous arrêtâmes dans cet endroit pour les faire réparer. Les mêmes individus, accompagnés d'un grand nombre de femmes, tous également sans armes, vinrent nous offrir des génisses, des chèvres et des jattes de lait, ainsi que deux dents d'éléphant. Dans leur langue ils nous appelaient les envoyés de Dieu; ils firent des simulacres d'adoration en embrassant la terre. Leur ayant donné de la verroterie, nous entourâmes la tête de quelques uns d'entre eux de morceaux de camelot d'angoura (chalis). Ils se passaient cette étoffe les uns aux autres, s'en frottaient la figure et les yeux, et ensuite ils la baisaient avec de grands signes de joie. Nous prîmes d'eux une quantité suffisante d'animaux pour la nourriture des soldats; seulement nous nous abstinmes de prendre de leur beurre, qui, étant gâté, avait une odeur insupportable. Après cela nous nous mîmes en route.

Après avoir un peu navigué, un hippopotame ayant frappé contre un côté de la troisième dahabyéh, elle fit eau, et nous fûmes obligés de nous arrêter pour réparer l'endroit avarié. Il nous vint de la rive occidentale douze génisses que nous refusâmes d'accepter, n'en ayant pas besoin, ce qui attrista vivement les individus qui nous les offraient.

Tout l'espace que nous parcourûmes pendant ce jour paraissait extrêmement fertile jusqu'à 2 et 5 milles du fleuve ; mais notre navigation fut contrariée à cause des kourdas : le fond du fleuve est de sable, et ses bords sont couverts de joncs, de roseaux et de homsouff.

Au coucher du soleil ( à 12<sup>h</sup> ), nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Mercredi, 5 zilkadé.* — Nous partîmes de bon matin. A 5<sup>h</sup>, nous rencontrâmes un étang à l'occident.

A 5<sup>h</sup>, la rencontre d'un kourda nous ayant forcés de nous arrêter une heure, un grand nombre d'habitants de la rive orientale et occidentale vinrent, sans armes, nous offrir trente vaches que nous refusâmes, leur ayant fait comprendre, par l'entremise de notre drogman Mèhémed, que présentement nous n'avions pas besoin de bétail ; ils ne se rendaient pas à nos raisons et voulaient nous forcer à les accepter. Nous les priâmes de les garder en dépôt jusqu'à notre retour, mais ils nous répondirent qu'ils nous en réservaient d'autres pour cette époque. Enfin ils s'en retournèrent très chagrins de notre refus.

A 7<sup>h</sup>, du côté de l'occident, nous vîmes un étang. Le vent étant trop faible, nous fîmes haler environ une heure. Le temps et la position étaient très favorables, nous prîmes la hauteur du soleil, que nous observâmes également à midi.

Les bords du fleuve sont en cet endroit couverts de broussailles, de cannes et de joncs ; à 4 milles à l'occident, nous aperçûmes une grande quantité d'arbres.

Nous jetâmes l'ancre en cet endroit pour y passer la nuit.

*Jeudi, 4 zilkadé.* — De bon matin nous nous mîmes en route. Le bois manquant dans les barques, nous nous en pourvûmes sur la rive occidentale. Beaucoup d'habitants des cabanes situées sur cette rive vinrent à nous sans armes, et nous offrirent quelques bestiaux que nous acceptâmes.

Comme il a été indiqué au commencement de ce mois, le cheikh que nous avions puni avait fait prévenir de notre arrivée la plupart des habitants de ces parages, qui vinrent sur le fleuve en grand nombre et sans armes nous offrir du bétail. Hommes, femmes et enfants arrivèrent en élevant leurs mains au ciel, et nous suppliant d'accepter les bestiaux qui se trouvaient en grande quantité dans leurs cabanes, tels que moutons, chèvres, et même des chiens.

A 8<sup>h</sup>, la neuvième barque ayant fait une voie d'eau, et le vent étant très faible, nous avançâmes par le halage. A l'occident, nous aperçûmes quelques bois, ainsi que deux grands étangs; à l'orient, nous vîmes encore un autre étang. En cet endroit le fond du fleuve est sablonneux, et ses rives sont bordées de broussailles et de juncs.

Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Vendredi, 5 zilkadé.* — Au moment où nous partîmes le temps était brumeux et le vent très faible; nous n'avançâmes guère.

Sur la rive orientale nous aperçûmes une grande hilléh : plusieurs habitants en sortirent sans armes, avec dix vaches et plusieurs moutons qu'ils nous offrirent, et que nous partageâmes entre les officiers et les soldats.

A l'orient, nous aperçûmes un étang, et en face nous rencontrâmes un kourda.

A 10<sup>h</sup>, nous vîmes une grande hilléh dont les habi-

tants sortirent sans armes, avec des animaux qu'ils vinrent nous offrir et que nous n'acceptâmes pas. Plusieurs barques étant restées en arrière à cause des kourdas, nous nous arrêtâmes à 11<sup>h</sup> dans cet endroit. Nous aperçûmes à une distance assez éloignée à l'occident, des bois et un étang. Les bords du fleuve sont couverts de jones et de broussailles.

A la nuit nous jetâmes l'ancre en cet endroit.

*Samedi*, 6 *zilkadé*.—Le matin, le vent étant tout-à-fait contraire, et la rencontre des kourdas ayant rendu la navigation à voile très dangereuse, nous halâmes pendant environ 4 heures.

A l'orient, sur les 6<sup>h</sup>, nous aperçûmes un désert avec plusieurs habitations environnées d'animaux. La rapidité du courant dans cet endroit, ainsi que la découverte d'une branche du fleuve nous ayant donné des doutes, nous eûmes recours aux informations. On nous dit que le grand fleuve était à l'occident (1), et que ce bras d'eau était une branche qui se séparait du fleuve principal, et qui se portait à l'occident.

A 9<sup>h</sup>, nous vîmes à droite et à gauche deux habitations. L'habitation qui se trouvait à gauche était en ruines. Quelques barques étant restées en arrière, nous nous arrêtâmes dans cet endroit.

Un soldat de la sixième dahabyèh étant mort, nous lui rendîmes les derniers devoirs.

Les individus de ces habitations nous apportèrent . . . . . du bétail qu'ils nous pressèrent d'accepter. Les ayant interrogés sur la montagne dont on nous avait parlé précédemment, nous ne pûmes en obtenir aucun renseignement satisfaisant. Le fond du fleuve dans cet endroit est de sable, et ses rives sont bordées de broussailles, de jones, etc.

(1) Le sens voudrait à l'orient.

Sur la rive occidentale , à environ 5 milles du fleuve, il y a beaucoup de bois.

Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Dimanche, 7 zilkadé.*—Depuis quelque temps, ayant appris que les troisième et septième dahabyéhs , ainsi que deux barques , faisaient eau , et que des odeurs nuisibles à la santé des troupes s'en exhalaient, nous jugeâmes convenable de nous arrêter dans cet endroit, très favorable pour raccommo-der les dahabyéhs et les barques. Nous fîmes arranger et nettoyer les autres, et on passa la journée à veiller aux soins de propreté , en faisant laver le linge de la troupe. Après quoi nous leur fîmes faire une heure d'exercice.

*Lundi, 8 zilkadé.*—Nous restâmes jusqu'à 9<sup>h</sup> pour raccommo-der la neuvième et la dixième barque. Pendant ce temps, plusieurs individus, du côté occidental, vinrent nous offrir des bestiaux, dont on commençait à manquer, pour la nourriture des soldats; nous leur donnâmes en retour plusieurs morceaux de camelote, et nous fîmes faire l'exercice à feu aux soldats. Après avoir examiné les barques, nous vîmes qu'il s'était gâté environ cinq ou six ardebs de dourah et un peu de blé.

*Mardi, 9 zilkadé.* — A notre départ, le temps était brumeux, et le vent du sud soufflait avec quelque force.

A 2<sup>h</sup>, nous vîmes, du côté de l'occident, un étang ainsi que trois habitations. Du côté de l'orient, il y avait également quelques habitations, mais nous ne vîmes aucun être humain.

A 4<sup>h</sup>, à environ 1 mille à l'occident, nous vîmes un grand nombre d'habitations environnées de beaucoup de monde. Les hommes vinrent en grand nombre et sans armes, sur les bords du fleuve, pour nous voir.

Nous aperçûmes un étang; et quoique le vent fût favorable jusqu'à 6<sup>h</sup>, nous fûmes obligés de haler jusqu'à 10<sup>h</sup>.

La branche du fleuve que nous avons indiquée dans la journée du 6 finit dans cet endroit, d'où un autre bras se sépare, et dont le courant est tant soit peu rapide.

Les hommes des habitations que nous vîmes le matin vinrent en nous suppliant d'accepter leur bétail.

Le fleuve dans cet endroit est bordé de jones, de broussailles et de cannes.

A 10<sup>h</sup>, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Mercredi, 10 zilkadé.*—Le matin, le temps étant brumeux et le vent rare, nous fîmes sortir des soldats pour haler et un peloton armé pour les protéger. Le vent acquit un peu de force; après 2 heures de marche il cessa tout-à-fait.

Nous aperçûmes à l'occident plusieurs habitations; mais pendant toute cette journée nous ne vîmes aucune trace de végétation; le calme, ainsi que les courants, nous forcèrent à haler jusqu'au soir. Nous atteignîmes à 10<sup>h</sup> la fin du bras du fleuve que nous avions aperçu à cette heure (1). Nous vîmes plusieurs hilléhs dont les habitants vinrent nous offrir des bestiaux, que nous refusâmes à cause de la nuit.

Nous reconnûmes des bois, à environ 5 milles, à l'occident du fleuve, lequel, dans cet endroit, a ses rives bordées de roseaux, de jones et de broussailles.

A l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Jeudi 11 zilkarle.*—A notre départ, le temps était brumeux, le vent soufflait avec force du septentrion. Nous rencontrâmes à l'occident et à l'orient plusieurs habi-

(1) Peut-être sept heures.

tations et plusieurs lacs. Les bestiaux des habitants de ces endroits consistent en une quantité de bœufs et de vaches ; ils possèdent également une petite quantité de moutons et de chèvres. Ces habitants vinrent à nous, sans armes, portant sur leurs épaules des chèvres et des moutons ; d'autres , portant sur leur tête des calabasses ou jattes pleines de lait et de beurre, vinrent au bord du fleuve , conduisant plusieurs vaches. Ils suivirent nos barques pendant environ 5 heures en nous faisant signe avec les mains et en nous priant d'accepter leurs présents. Nous nous contentâmes de prendre un peu de lait et quelques uns des animaux qu'ils nous offraient, sans vouloir toucher au beurre, qui avait une très mauvaise odeur.

A 7<sup>h</sup>, le temps s'étant éclairci et le vent étant favorable ainsi que la position , on discontinua le halage , et nous nous arrêtâmes dans cet endroit.

*Vendredi, 12 zilkadé.* — Nous partîmes le matin. A l'orient nous vîmes deux hilléhs, et à l'occident un hilléh qui était environné d'un grand nombre de bestiaux. Les habitants du lieu vinrent comme les autres nous offrir des animaux et des jattes de lait qu'ils portaient sur leur tête , et ils nous suivirent 2 ou 3 heures en nous pressant d'accepter leurs présents. Il y avait également devant ces hilléhs , sur le rivage , quelques petites barques. N'ayant aperçu aucun enfant dans ces habitations, nous en demandâmes la raison ; ces gens nous répondirent que, comme nous étions des envoyés de Dieu, qu'étant tout craintifs pour leurs enfants, ils les avaient envoyés à d'autres habitations qui se trouvent à l'orient, et qu'ils avaient enterré leurs armes. Nous vîmes à l'orient deux étangs , et à l'occident deux autres.

A 8<sup>h</sup>, nous vîmes à l'occident, à environ deux pas du fleuve, un éléphant dans un bourbier. Nous le tuâmes à coups de fusil; nous sortîmes pour lui enlever les dents, et nous les laissâmes en dépôt dans une habitation voisine pour les prendre à notre retour.

A 9<sup>h</sup>, le vent ayant cessé, nous nous arrêlâmes à l'orient. Le fleuve dans cet endroit est bordé de roseaux, de jones et de broussailles.

A l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Samedi, 15 zilkadé.* — Nous partîmes le matin par un grand calme, et nous avançâmes la plupart du temps à l'aide du halage. A l'occident, nous vîmes quelques éléphants et un lac sur les bords duquel se promenaient des hérons. A 6<sup>h</sup>, le vent soufflait du côté du lever du soleil. Nous aperçûmes à l'occident un lac près duquel se trouvait beaucoup de bétail.

A 11<sup>h</sup>, nous découvrîmes du côté de l'est et du côté de l'ouest plusieurs hilléhs. Les habitations situées du côté de l'orient paraissaient avoir été incendiées, nous y vîmes même plusieurs cadavres. Nous étant approchés près des habitations situées à l'occident, nous prîmes des informations; nous apprîmes que, la nuit précédente, plusieurs individus de la tribu des Thouthouyeh étaient venus s'emparer des bestiaux et avaient tué dix hommes; on nous dit que, comme ils étaient ennemis, ils étaient continuellement en guerre. Les rives du fleuve dans cet endroit sont bordées de roseaux, de jones et de broussailles.

Nous nous arrêlâmes à l'occident pour attendre des barques restées en arrière et qui n'arrivèrent qu'à 11<sup>h</sup>.

A l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.



*Dimanche, 14 zilkué.* — A notre départ, le temps était brumeux, et comme un kourda se trouvait devant nous, nous fûmes obligés de haler la plupart du temps. Nous rencontrâmes un lac et six grandes hilléhs, comme il est indiqué au tableau.

A 6 heures nous rencontrâmes, du côté de l'occident, l'habitation du grand cheikh de la tribu de Bounderlé-hyal, nommé Beuhyour, qui vint à notre dahabyéli, et nous lui demandâmes des nouvelles de la montagne dont nous avons déjà parlé, et d'autres renseignements. Il nous répondit que du côté de l'occident se trouvait effectivement une montagne habitée par une tribu avec laquelle il était presque toujours en guerre pour les pâturages. Nous lui demandâmes si la montagne dont il nous parlait, et qui se nommait Bounderléhyel (1) était éloignée du fleuve et s'il s'y trouvait des mines ; il nous répondit qu'elle était éloignée tout au plus d'une journée du rivage, que la partie occidentale était couverte de bois qui l'empêchaient d'être connue parfaitement, et que quant à ce que l'on appelait mine, il n'en connaissait aucune. Le cheikh, les hommes et les femmes avaient pour la plupart les oreilles et les jambes ornées d'anneaux de fer et de cuivre. A notre demande d'où ils se procuraient ces métaux, le cheikh nous répondit qu'en un lieu sis à trois journées de leurs habitations, ils commerçaient et échangeaient leurs bestiaux contre les anneaux de fer et de cuivre qui s'y fabriquent ; ils nous dirent aussi que les habitants du lieu les tiraient d'autres endroits situés à l'occident. Lui ayant demandé où le fleuve prenait sa source, et s'il était vrai que nous devions rencontrer sur notre

(1) Bounderléval (tableaux).

route une montagne au milieu du fleuve , il répondit que ni lui ni personne de sa tribu n'étaient capables de résoudre un tel problème. Nous lui demandâmes également de quelle manière ils vivaient ; il nous dit que leur nourriture se composait de dourah , de sésame et de citrouilles , et qu'ils cultivaient aussi un peu de tabac. Nous le renvoyâmes lui et ses frères très satisfaits en leur donnant un peu de verroteries. Au reste, les habitants de ces lieux agirent comme les autres , c'est-à-dire qu'ils vinrent sur le bord du fleuve en grande quantité pour nous offrir des animaux domestiques, ainsi que des jattes de lait qu'il nous prièrent d'accepter ; et même plusieurs , s'approchant des haleurs , saisirent les cordes , et se mirent à les tirer de compagnie avec nos soldats. Leurs animaux , se trouvant là en grande quantité , se mirent à brouter les jones et les broussailles qui se trouvaient au bord du fleuve.

Le fond du fleuve est de sable. Nous aperçûmes beaucoup d'arbres du côté de l'occident , à environ 4 milles du fleuve.

A 11<sup>h</sup>, du côté oriental , nous vîmes le cadavre d'un éléphant dont nous retirâmes les dents.

A l'entrée de la nuit , nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

( *La fin au prochain numero.* )

ERRATA DU CAHIER PRÉCÉDENT.

Page 10 et ailleurs.	Dourrah ,	<i>lisez</i> Dourah.
15 , ligne 19.	Ddahabyeh ,	— Dahabyéh.
<i>Ibid.</i> à la note.	C'est le nom ,	— C'est le pays.
20 , ligne 8.	hélissant ,	— habillement.
22 , ligne 9.	Mardi ,	— mercredi.

## NOTICE DE DIVERS DOCUMENTS

ENVOYÉS A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PAR M. LE COLONEL  
POINSETT, MINISTRE DE LA GUERRE, ET PAR LA SOCIÉTÉ  
PHILOSOPHIQUE DE PHILADELPHIE.

---

La Société a reçu de M. le colonel Poinsett, ministre de la guerre, et de la Société philosophique de Philadelphie plusieurs cahiers imprimés par ordre du congrès des États-Unis de l'Amérique. Quelques uns n'ont qu'un rapport indirect avec l'objet des travaux de cette Compagnie; d'autres lui sont à peu près étrangers. Ceux-ci doivent être entièrement passés sous silence; il convient au contraire de donner connaissance des premiers. Enfin, le rapport relatif au territoire de l'Orégon entre complètement dans le cercle des attributions de la Société. Il doit donc faire l'objet d'un examen spécial. Commençons par un sujet qui, très intéressant pour l'Union américaine, ne peut fixer notre attention que parce qu'il présente des particularités qui ont des points de contact avec la géographie; nous passerons ensuite au rapport sur le territoire de l'Orégon.

---

*NÉGOCIATION entre les États-Unis de l'Amérique septentrionale et le Mexique sur leurs limites respectives.*

—

En 1825 , le Président des États - Unis chargea M. Poinsett, son ministre à Mexico, de demander au gouvernement de cette république que les frontières entre les deux pays fussent tracées et déterminées conformément à l'article 5 du traité conclu à Washington, le 22 février 1819, entre lesdits États et le roi d'Espagne.

« La frontière est ainsi fixée dans cet article 5 : A l'ouest du Mississipi, elle part de l'embouchure du Rio-Sabina dans la mer, court au nord, le long de la rive gauche de cette rivière jusqu'au 32<sup>e</sup> degré de latitude; de là, par une ligne tirée droit au nord, elle rencontre le Rio-Roxo de Natchitoché, dont elle remonte le cours à l'ouest jusqu'au 100<sup>e</sup> degré de longitude à l'ouest de Londres ou 25<sup>e</sup> degré à l'ouest de Washington; alors elle coupe ledit Rio-Roxo, et se prolonge droit au nord jusqu'à l'Arkansàs; elle suit la rive orientale ou gauche de cette rivière jusqu'à sa source sous les 42<sup>o</sup> de latitude, puis elle se dirige sous ce parallèle jusqu'au grand Océan. Si l'examen des lieux fait connaître que la source de l'Arkansàs est au nord ou au sud du 42<sup>e</sup> parallèle, alors la ligne ira au nord ou au sud de ladite source joindre le susdit parallèle qu'elle suivra jusqu'au grand Océan. Toutes les îles du Rio-Sabina, de Rio-Roxo et de l'Arkansàs appartiendront aux États-Unis; mais l'usage des eaux et de la navigation du Rio-Sabina jusqu'au golfe du Mexique, ainsi que du Rio-Roxo et de l'Arkansàs dans toute l'étendue

de la frontière, sur leur rives respectives, sera commun aux habitants des deux nations. »

L'article 4 du traité stipule que chacune des parties contractantes nommera un commissaire et un ingénieur qui fixeront avec précision la ligne décrite dans le troisième, et placeront des bornes indiquant avec exactitude la limite du territoire de chaque nation. Cet article n'était pas encore exécuté en 1837.

On voit par la date du traité que lorsqu'il fut signé, le Mexique faisait encore partie des possessions espagnoles en Amérique. Comme il était également obligatoire pour les États-Unis et pour le Mexique, M. Torrens, chargé d'affaires près de l'Union américaine, remit au département des affaires étrangères de cette puissance, le 15 février 1824, une note exprimant la volonté du gouvernement supérieur du Mexique, d'adopter les limites marquées par ledit traité, et de coopérer avec les États-Unis à l'exécution des deux articles précités.

Le président dit ensuite à M. Poinsett : « Des difficultés peuvent s'élever par la suite entre les deux pays au sujet de la frontière dont on est convenu ; il serait désirable de s'en garantir à l'avance, si c'est possible. Comme on peut supposer que le gouvernement du Mexique n'a pas de répugnance à fixer une nouvelle limite qui préviendrait ces difficultés, le président souhaite que vous sondiez ce gouvernement sur ce sujet, et que vous profitiez d'une disposition favorable que vous découvririez. La frontière du Rio-Sabina est trop rapprochée de notre grand marché de l'ouest. Peut-être le Mexique n'aurait pas d'objection à prendre celle du Rio-Brassos-de-Dios, ou celle du Rio-Co-

lorado, ou les Montagnes Neigeuses, ou le Rio-del-Norte.

» Le changement proposé doit prévenir toute espèce de collision qui deviendra inévitable, quand les pays traversés par la frontière actuelle auront une population plus considérable. Un motif doit porter le gouvernement du Mexique à souscrire au changement proposé : la capitale serait plus près du centre du territoire, et de plus, la plus grande partie, peut-être même la totalité du pays habité par les Camanches, peuple puissant, belliqueux et turbulent, serait le lot des États-Unis. Ceux-ci stipuleraient comme un équivalent de la cession d'une contrée si vaste, d'empêcher, autant qu'il serait en leur pouvoir, ces Indiens de commettre des hostilités et des déprédations sur les terres du Mexique.

» Si le gouvernement de ce pays est sourd à toute espèce d'arrangement, M. Poinsett est autorisé à se conformer aux clauses des articles 3 et 4 du traité ; mais, dans ce cas, il doit insister sur un article additionnel : Chacune des parties contractantes s'engage à s'opposer à ce que les Indiens établis sur son territoire commettent des hostilités sur les terres de l'autre. Toutefois, le refus d'insérer cet article ne sera pas un motif de rompre les négociations. »

Les États-Unis proposaient au Mexique de conclure un traité de commerce en même temps qu'un traité de limites. Le Mexique ne consentit pas à ce qu'une route fût ouverte du Missouri à Santa-Fé ; il craignait que ce ne fût un acheminement à une extension de territoire.

En 1827, une dépêche du 15 mars entretient M. Poinsett des concessions de terrains considérables

faites par le Mexique à des citoyens des États-Unis du Texas. On en peut inférer que le Mexique n'attache pas un grand prix à la possession de ce pays. Ces concessions semblent avoir été faites sans aucune espèce d'équivalent, si on en juge d'après l'opinion que l'on a de la valeur de la terre dans les États-Unis. Elles paraissent avoir été dictées par l'espérance de les voir occupées par des citoyens des États-Unis. Ceux-ci apporteront avec eux leurs principes de légalité, de liberté et de religion. Quoique l'on puisse espérer qu'ils s'accorderont avec les Mexicains pour ce qui concerne la liberté politique, ce serait se faire illusion que supposer l'absence de toute collision sur d'autres sujets; déjà quelques uns se sont manifestés, et probablement d'autres éclateront par la suite.

Une nouvelle tentative est recommandée pour proposer une des deux limites dont il a été question précédemment, et des indemnités en argent seront offertes.

Deux ans après, le 15 mars 1829, les États-Unis demandent qu'on leur cède la partie orientale du Texas: ils la paieront. Ce terrain est inutile aux Mexicains.

Ceux-ci ne voulurent pas écouter ces projets. Les troubles qui agitaient leur pays et les changements brusques et fréquents des hommes chargés du gouvernement retardèrent long-temps la nomination du commissaire et de l'ingénieur qui devaient concourir avec ceux des États-Unis à fixer et poser les limites.

En 1835, il est question de la cession aux États-Unis de la baie San Francisco sur la côte de Californie. Alors la frontière suivrait le parallèle du 37<sup>e</sup> degré de latitude. Monterey resterait au Mexique.

Dans le cours des négociations, le Mexique avait demandé que sa limite à l'est fût le Mississipi. De leur côté, les États-Unis prétendaient que le Mexique retenait de vastes terrains qui leur appartenaient légitimement.

Enfin, le 18 avril 1855, le chargé d'affaires du Mexique à Washington signa, conjointement avec le secrétaire d'État des États-Unis, une déclaration portant que l'échange des ratifications de la convention conclue, le 5 avril 1855, par un second article additionnel au traité des limites entre les deux pays, a eu lieu. Ce second article stipule que les gouvernements des deux pays nommeront chacun un commissaire et un ingénieur pour marquer les limites et poser les bornes.

#### *Territoire de l'Orégon.*

En conséquence du traité conclu en 1805 avec le gouvernement français, les États-Unis de l'Amérique septentrionale étant devenus possesseurs de la Louisiane et de tout le territoire qui en dépend, voulurent connaître l'étendue de cette acquisition. Il fut décidé qu'une expédition se dirigerait à l'ouest jusqu'au grand Océan. Lewis et Clarke, officiers d'infanterie, exécutèrent cette entreprise. Ils remontèrent le Missouri jusqu'à ses sources dans les monts Rocky, franchirent cette chaîne neigeuse, descendirent dans le bassin de la Colombia jusqu'à la mer; ensuite ils revinrent par une route un peu différente de la première, et terminèrent, le 25 septembre 1806, à Saint-Louis sur le Mississipi, leur immense pérégrination, que M. A. de Humboldt appelle avec raison un voyage admirable.

Leur relation, publiée en 1814 en 2 vol. in-8, avec une belle carte, n'a pas été traduite en français : on doit



le regretter. Nous ne possédons dans notre langue qu'un volume in-8, traduit sous le titre de *Voyage des capitaines Lewis et Clarke depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'entrée de la Colombie dans l'Océan Pacifique*, fait dans les années 1804, 1805 et 1806, etc. Paris, 1810, avec une petite carte. Ce livre est de N. Cass, qui avait fait partie de l'expédition.

Le pays situé à l'ouest des monts Rocky est très vaste, et offre de nombreux avantages aux colons qui voudraient s'y établir; mais il est si éloigné du Mississipi, qui coupe à peu près par le milieu la prodigieuse surface de l'Union, et celle-ci contient encore tant de terrains à défricher et à mettre en valeur, que très probablement bien des années se passeront avant que l'ardeur des Nord-Américains à se transporter sur des terres nouvelles les pousse à se fixer entre les monts Rocky et le grand Océan.

Ce pays est aujourd'hui désigné dans la langue administrative de l'Union par le nom de Territoire de l'Orégon. Quelques citoyens des États du Nord n'ont pas été effrayés par les obstacles qu'ils auraient à vaincre pour vivre dans cette contrée lointaine, habitée par les Indiens, et fréquentée seulement par des chasseurs.

Le gouvernement de l'Union, informé de ces circonstances, s'occupa de recueillir des renseignements authentiques. Le rapport qui les contient fut imprimé au nombre de dix mille exemplaires par ordre du congrès; on vous en a envoyé un. Comme il s'y trouve des détails très intéressants pour la géographie, vous avez pensé qu'il serait bon d'en faire un extrait, et vous m'avez chargé de ce travail; je vous le présente.

*Rapport du Comité des affaires étrangères auquel a été renvoyé un message du Président des États-Unis avec une résolution de la Chambre des représentants, relative au territoire au-delà des monts Rocky.*

Les instructions de la Chambre étaient ainsi conçues : Rechercher s'il est nécessaire d'établir un poste sur les rives de la Colombia pour défendre et occuper le territoire des États-Unis, arrosé par ce fleuve.

S'informer aussi de l'étendue du pays réclamé par les États-Unis à l'ouest des monts Rocky sur la côte nord-ouest, baignée par le grand Océan ; chercher le titre en vertu duquel on le réclame, son évidence, sa validité ; connaître l'étendue de la côte, le nombre et la position de ses ports, la nature du climat, du terrain, des productions et du commerce ; savoir s'il convient d'établir un gouvernement territorial, un ou plusieurs postes militaires pour assurer la possession de ce territoire ou d'une partie ; quelle dépense annuelle exigeront ces établissements et leur entretien ; quelles fortifications, et quel nombre de vaisseaux seront nécessaires pour ledit territoire, et quel nombre de soldats et de matelots il faudra pour le protéger tant en paix qu'en guerre.

Le comité soumet à la Chambre deux Mémoires qui traitent de la géographie, du climat, du sol, des productions, du commerce et des ressources du pays en général ; il y ajoute d'autres documents importants.

Ce rapport est daté du 16 février 1859 ; il est accompagné d'une carte du pays à l'ouest des monts

Rocky, dressée par le bureau topographique du département de la guerre. Le comité pense qu'il n'est pas à propos d'établir dans l'Orégon un gouvernement territorial, et il ne propose pas non plus d'y former un poste militaire, comme signe de la possession exclusive du pays, parce qu'il désire observer à la lettre, ainsi qu'en esprit, le texte des traités entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. Toutefois, pour obéir aux ordres de la Chambre, il lui soumet une lettre du secrétaire de la guerre, et une autre du secrétaire de la marine, contenant l'évaluation de la dépense qu'exigerait la défense par terre et par mer de l'Orégon dans certaines circonstances supposées, et prises en considération par l'ordre de la Chambre.

Indépendamment de ces documents, qui contiennent les renseignements demandés par la Chambre, le comité lui en soumet d'autres, qui lui ont été communiqués pour prouver la nécessité de pourvoir par une loi à la protection des citoyens des États-Unis déjà établis dans l'Orégon, ou ayant le dessein d'y aller pour y fonder une colonie.

Une lettre de M. Lee, datée de Middletown (Connecticut) le 17 janvier 1839, et adressée au secrétaire d'État, apprend divers faits curieux. Lee s'exprime ainsi :

« Nous avons présentement dans notre mission de l'Orégon,

Personnes de tout âge et de tout sexe . . . . .	45
Nous pensons à la renforcer de. . . . .	25
Personnes attachées à l'administration de l'Union. . . . .	16
Colons venus des États de l'Ouest, au printemps, missionnaires et autres. . . . .	20
Individus déjà établis dans le pays comme fermiers, et mariés pour la plupart à des femmes indiennes; quelques uns ont des enfants déjà grands. . . . .	45
TOTAL. . . . .	151

La plus grande partie de ceux qui se trouvent attachés à la mission méthodiste sont des laboureurs, des artisans, des instituteurs, des médecins. L'unique objet de la mission est l'utilité des tribus indiennes à l'ouest des monts Rocky. Pour atteindre ce but, il est nécessaire de cultiver la terre, de construire des maisons et des écoles ainsi que des moulins; enfin, d'introduire dans le pays tout ce qui est utile et convenable à une colonie d'hommes civilisés; car un des meilleurs moyens à employer pour améliorer le sort des indigènes est d'établir de grandes écoles, où les enfants et les jeunes gens apprennent les travaux manuels.

On croit que si le gouvernement de l'Union garantit aux colons la possession de la terre qu'ils occupent, ceux qui sont attachés à la mission resteront pour la plupart dans le pays, même quand elle n'aura plus besoin d'eux; ce sera un encouragement pour d'autres de venir les joindre, et le commencement d'établissements permanents.

La colonie demande la protection du gouvernement, sous l'autorité des lois, pour régler les rapports mutuels des particuliers, et les défendre contre les attaques des Indiens, et mettre ceux-ci à couvert des violences des blancs.

Pour y parvenir, on ne pense pas qu'une forte troupe militaire soit nécessaire. Une personne apte à remplir les fonctions de magistrat civil exercera aussi celle de gouverneur. Les colons soutiendront son autorité.

Il est très désirable que l'introduction des liqueurs spiritueuses soit prohibée; on sait que leur usage est aussi funeste au blanc qu'à l'Indien.

L'Orégon est encore peu important, mais certainement il contient les germes d'un grand État.

Cette lettre fait mention d'une pétition signée par 56 colons établis dans la vallée de l'Ouallametté; elle est datée du 28 janvier 1859, et adressée au congrès.

Les colons exposent que leur établissement remonte à l'année 1852, et que ses progrès ont dépassé les espérances les plus vives de ses fondateurs. Le pays est très fertile et bien arrosé; il est propre à l'agriculteur ainsi qu'à l'éleve des bestiaux; il abonde en bois de charpente; il est bien situé pour le commerce avec les autres contrées de l'Amérique baignées par le grand Océan, et avec la Chine, les Indes orientales et les îles du grand Océan, qui déjà consomment beaucoup de productions des régions septentrionales.

Les pétitionnaires demandent que le gouvernement de l'Union se hâte de prendre formellement possession du pays. Les agents de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson ont sur la rive droite ou septentrionale de la Colombia un fort entouré de vastes dépendances, et exercent autour d'eux une grande influence. « Cet établissement nous a été utile, ajoutent les colons; mais comme nous commençons à tirer nos ressources d'ailleurs, il convient que nous soyons sous la protection directe de notre patrie, et que nous ne restions pas exposés à voir arriver parmi nous le rebut des autres nations; il faut que la loi des États-Unis soit notre sauve-garde. »

On remarque parmi les signatures des colons sept noms qui annoncent une origine française.

Des questions sur l'Orégon, adressées par le secrétaire d'État à M. Wyeth, de Cambridge près Boston,

ont donné lieu à un mémoire très détaillé , et daté du 4 février 1859 : c'est une description complète du territoire en question. Il se termine par cette phrase relative aux employés de la Compagnie de la baie d'Hudson :

« Dans leurs rapports personnels avec les Américains qui arrivent dans le pays , ils sont constamment hospitaliers et bienveillants. Mais les circonstances qui nous rapprochent d'eux sont extrêmement mortifiantes , puisque trop souvent elles nous forcent à recevoir les bienfaits des autres , tandis que ce serait à nous , comme maîtres du pays , à les distribuer. Qui-conque a visité les postes de la Compagnie ne peut , je le présume , se plaindre de la réception qu'on lui a faite : quant à moi , mettant de côté tout ce qui concerne le commerce , je reconnais les attentions et les égards que l'on a eus pour moi.

» Je dois dire en finissant que les projets de cette Compagnie ont été conçus avec sagesse , poursuivis avec constance , bien secondés par le gouvernement britannique , et que le succès a été complet. Sans qu'on puisse accuser cette association d'aucune violation manifeste des traités existants , elle aura fait le pays à l'ouest des monts Rocky aussi complètement anglais qu'elle le peut désirer. Déjà les Américains sont inconnus comme nation ; et comme particuliers , leur pouvoir est méprisé par les indigènes. Une population provenant de la race qui occupe le pays s'accroît , ses préventions ne sont pas pour nous ; avant un petit nombre d'années , elle décidera qui sera le maître du pays , à moins que dans l'intervalle le gouvernement ne manifeste son autorité par des actes plus qu'il ne l'a fait jusqu'à présent. »

Une lettre du secrétaire de la guerre indique la

quantité de soldats qu'il serait à propos d'envoyer dans l'Orégon, et donne l'état de la dépense qui en résulterait; elle se monte à 74,560 dollars.

Une lettre du secrétaire de la marine entretient le comité des affaires étrangères de ce que son département doit faire pour la sûreté de l'Orégon. Il faut d'abord faire reconnaître la côte voisine de l'embouchure du fleuve par des officiers de terre et de mer expérimentés, puis remonter et sonder la Colombia jusqu'au confluent de l'Ouallametté. Une troupe d'au moins cinq cents à six cents hommes doit être postée dans une position susceptible de défense. Aucun armement naval que les États-Unis pourraient entretenir, maintenant ou à une époque quelconque dans cette région, n'équivaudrait à l'aide fourni par les colons, soit sur les rives de la Colombia, qui n'est pas assez profonde pour des vaisseaux de guerre, soit dans l'intérieur, soit sur la côte maritime. De plus, pour maintenir toujours une telle station, il serait nécessaire, soit d'avoir un établissement naval permanent, d'un accès facile et bien défendu, afin de pouvoir radoubler les vaisseaux, soit d'envoyer régulièrement des escadres comme aux autres stations étrangères. Dans l'un ou l'autre cas, le dépense serait très considérable. Il est impossible de l'évaluer exactement avant qu'un système d'opérations ait été adopté.

« Vancouver dit qu'il a découvert en dedans du détroit de Jean de Fuca un port large et sûr, protégé par une île, et susceptible d'être défendu. Je pense qu'il importe de l'occuper. J'ai donc chargé le commandant de l'escadre du grand Océan d'employer une corvette à la reconnaissance exacte de cette partie du détroit, afin de constater ses avantages comme station ou port

pour les vaisseaux de guerre au-dessus de la Colombia, qui, l'on sait, est d'un accès difficile pour les bâtimens de toute espèce.

• J'ai aussi mandé à un autre officier de la marine de consacrer autant de temps qu'il lui serait possible à un examen détaillé de ce fleuve, de la côte comprise entre son embouchure et la Californie, et notamment de la baie San Francisco, qui passe pour l'une des meilleures du monde.

» Pendant que les États-Unis sont en paix avec les nations dont les prétentions ou les empiétements graduels ont appelé l'attention du congrès, le ministre pense, et le conseil des commissaires de la marine partage à cet égard son opinion, qu'une visite d'un ou de plusieurs vaisseaux de la station du grand Océan, faite à des époques régulières dans les parages dont il s'agit, convaincra les sauvages, ainsi que les envahisseurs civilisés, que l'Union surveille et protégera ses droits et ses intérêts, et que cette démarche suffirait maintenant ou jusqu'à l'époque, probablement peu éloignée, qui dévoilera la politique de la Grande-Bretagne relativement à cette question importante, et fera connaître si, entre les prétentions des trois grandes nations venues là des extrémités opposées de la terre, il n'est pas possible de statuer sur une limite qui les satisfasse chacune.

» Les visites fréquentes et régulières, faites par des vaisseaux de la station du grand Océan, suffiraient aussi pour procurer aux premiers colons l'aide nécessaire d'une armée navale. Il convient d'y ajouter quelques vaisseaux de plus, à cause de l'énorme distance de cette région aux points qui réclament la protection de la marine américaine. »



Le ministre est d'avis que l'emploi de deux corvettes de plus remplirait l'objet qu'on se propose. La dépense serait de 150,000 dollars.

Le règlement de la Société provisoire des émigrants de l'Orégon, envoyé de Lynn en Massachussets, le 6 janvier 1859, par M. F.-P. Tracy, apprend qu'elle a été formée en août 1855. Son but est de civiliser les Indiens de cette contrée par le moyen du christianisme, et de profiter des avantages qu'elle offre pour l'agriculture, les manufactures et le commerce. L'éducation des jeunes enfants occupera surtout la Société ; elle leur enseignera des professions et des métiers qui leur donnent les moyens de vivre ; par-là ils seront préparés à exercer une heureuse influence sur leurs compatriotes pour les civiliser. On n'oubliera pas les adultes, et si on ne parvient pas à opérer en eux un changement radical, on espère qu'au moins on conservera la paix entre eux.

En 1855, le président de l'Union avait chargé le secrétaire de la marine de recommander à M. W<sup>m</sup> Slacum, capitaine du vaisseau *le Lorient*, partant pour le grand Océan, de recueillir des renseignements authentiques sur le pays voisin de la Colombia ou le territoire d'Orégon. La lettre de cet officier, datée de San Blas, le 26 mars 1857, confirme les détails que l'on connaît déjà sur le territoire de l'Orégon, notamment sur l'influence excessive qu'y exercent les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il trace l'histoire de cette association, et donne un aperçu très instructif de ses opérations actuelles. Aucune entreprise particulière ne pourrait soutenir sa concurrence ; des exemples en sont cités.

Les principaux facteurs étaient le docteur Maclaughlin et M. Finlayson. M. Slacum avait connu ce der-

nier aux îles Havai. Quand M. Slacum fut entré dans la Colombia, le 25 décembre 1856, des chefs indiens montèrent à bord de son bâtiment, et lui apportèrent en présent des canards et des oies sauvages, en lui demandant si son navire appartenait au roi George ou à Boston. Ils lui dirent que deux bâtiments étaient mouillés devant le fort George à la rive gauche du fleuve; ils étaient prêts à faire voile, chargés de marchandises pour le compte de la Compagnie, et destinés, l'un pour les comptoirs sur la côte au nord, l'autre pour le port San Francisco en Californie; un troisième était parti pour Londres, le 25 novembre précédent, avec une cargaison de pelleterie.

Le fort George est à peu de distance du point sur lequel s'élevait autrefois le fort Astoria, nommé ainsi d'après M. Astor, négociant de New-York, qui, le premier, conçut le projet de former un établissement dans ces cantons. En 1818, le fort Astoria fut remis à des commissaires américains par un capitaine de vaisseau de la marine britannique. Les premiers affichèrent en différents endroits des proclamations contenant le récit de ce qui venait de se passer. Alors aucun Anglais n'aurait mis en question la validité du titre de possession des Américains. Peu de temps après le départ des commissaires, le fort George fut détruit par un incendie. On raconte qu'il avait été allumé par les sauvages, qui arrachèrent également et déchirèrent les affiches dont il vient d'être parlé.

La Compagnie anglaise du nord-ouest établie au fort George qui avait acheté la part de M. Astor dans l'entreprise de commerce fondée par lui, continua de trafiquer avec les Indiens, et construisit une loge près de l'emplacement du vieux fort. Depuis que cette as-

sociation a été fondue dans celle de la baie d'Hudson, celle-ci est maîtresse du fort.

Le facteur qui y résidait se hâta d'expédier un canot au fort Vancouver pour annoncer à ses chefs l'arrivée du *Loriot*. M. Slacum profita de l'occasion pour demander à M. Finlayson un pilote; il en reçut un qui lui apporta une réponse contenant l'invitation de venir au fort; il sut aussi qu'un actionnaire de la Compagnie avait été dépêché au fort George, afin de s'informer du sujet de la venue du *Loriot*, puisque l'on savait qu'il n'avait pas de cargaison. Cet actionnaire, à son retour, vint à bord du *Loriot*, et réitéra l'invitation de M. Finlayson. En conséquence, le 1<sup>er</sup> janvier 1857, M. Slacum s'embarqua dans la pirogue de l'Anglais, et le lendemain fut accueilli amicalement au fort. Il est bâti sur un coteau en pente douce à peu près à 100 milles de l'embouchure de la Colombia.

M. Slacum, après avoir passé dix jours au fort, et visité les cabanes des Indiens du voisinage, reconnut qu'il était impossible, à cette époque de l'année, de réunir une troupe pour franchir les montagnes. Il se décida donc à visiter le seul établissement de blancs; c'était celui de M. J. Lee, sur les bords de l'Ouallametté, le Multnomah de Lewis et Clarke. Alors il remonta cette rivière dans une pirogue, et fut reçu par le chef de la mission qui vint à sa rencontre.

« J'essaierais vainement, dit M. Slacum, de décrire convenablement le bienfait immense que cette association de missionnaires a rendu à ce canton, non par ses préceptes, mais par son exemple; et je pense que le résultat dont je vais parler le prouvera.

» Pour me servir des propres expressions de M. Lee, ce fut après avoir entendu dire qu'un Indien Pallettè-

por avait traversé les monts Rocky pour apprendre de M. Clarke , gouverneur de Saint-Louis , quel était le Dieu adoré par les hommes à visage pâle , que l'idée me vint d'établir une mission à l'ouest des montagnes. Il y a deux ans , qu'à la fin d'octobre , M. Lee et ses compagnons campèrent sur le terrain où ils ont aujourd'hui leur maison sur les bords de l'Ouallametté. Ils commencèrent par abattre des arbres ; à Noël , ils élevèrent la charpente de leur habitation , et en couvrirent la moitié ; en même temps ils entourèrent de palis 24 acres de terre. »

M. Slacum donne le détail de ce qu'ils ont fait ; on le lit avec un vif intérêt. Tout , à peu d'exceptions près , est l'ouvrage des mains de ces hommes pieux et industrieux , aidés par les enfants indiens de l'école. Ces enfants apprennent la langue anglaise ; plusieurs la lisent très couramment ; ils sont bien vêtus et bien nourris , et déjà très propres dans leurs habitudes. Les plus grands garçons travaillent à la ferme quand le temps est beau ; ils savent labourer , récolter et faire tous les travaux ordinaires d'une ferme. Quelques uns montrent des dispositions remarquables pour les arts mécaniques. M. Lee assure que la plupart des garçons , en estimant leur peine au taux le plus bas des gages payés par la Compagnie , gagnaient leur nourriture , leur logement , leurs vêtements , leur instruction , et le soin que l'on prenait d'eux.

Les commissaires se louaient beaucoup de l'assistance qu'ils avaient reçue des facteurs du fort Vancouver. Ils ont réussi à fonder une société de tempérance parmi les chasseurs blancs. Un blanc nommé Young avait établi une distillerie , parce que c'était sa seule ressource pour vivre.

M. Slacum, informé de cette circonstance, jugea que si l'on pouvait l'empêcher de mettre en activité sa funeste industrie, on préserverait la colonie naissante du plus terrible des fléaux. Il dit donc à Young : « Je suis en état de vous procurer les moyens de subsister ; M. Finlayson vous accordera les mêmes rations qu'aux autres hommes, si vous renoncez à l'entreprise de distiller du whiskey. » Il y consentit. Je lui proposai de plus de lui prêter 150 dollars pour obtenir du fort des vêtements en mon nom, et de lui donner passage sur mon navire pour aller en Californie avec son associé pour une affaire personnelle. Young fut très sensible à mes offres.

Dans le cours de ma conversation avec M. Lee et les autres colons, je reconnus que rien ne pouvait mieux assurer leur bien-être que de posséder du gros bétail, tout celui qui est dans les pays appartenant à la Compagnie : elle refuse d'en vendre dans quelque circonstance que ce puisse être. J'offris donc de conduire gratuitement au port de la Bodéga, en Californie, les personnes qui voudraient s'embarquer sur mon navire. Mon offre fut acceptée. Dix hommes m'accompagnèrent ; je les débarquai le 20 février. J'avancai à M. Lee 500 dollars. Cette somme, jointe à la contribution des colons, produisit celle de 1,600 piastres, suffisante pour acheter 500 têtes de bétail en Californie. Le 2 mars, lorsque je quittai le pays, les colons pouvaient se flatter que leur affaire réussirait. Des Américains établis en Californie leur avaient même promis de les accompagner à l'Ouallametté avec leurs bestiaux, ce qui sera un double renfort pour la colonie ; tous sont des hommes accoutumés à travailler dans les forêts. Ils arriveront sans doute au mois de juin sans accidents ; la distance en

suivant la côte est de 600 milles. Ce seul résultat de mon voyage à la Colombia sera de la plus haute importance pour les progrès et la prospérité future de la nouvelle colonie. »

M. Slacum présente ensuite des considérations très intéressantes sur les produits que l'Orégon pourra fournir au commerce extérieur, sur son état physique et géographique, sur les navigateurs qui l'ont visité, sur les Indiens qui habitent cette contrée.

La Bodéga est occupée depuis 1815 par les Russes; cet établissement leur est très utile pour l'approvisionnement de Sitka ou Novo-Arkhangelsk, situé beaucoup plus au nord. Le commandant, M. Kostrométinoff, fit un bon accueil à M. Slacum, permit aux Américains de débarquer, et leur céda l'usage d'une maison en attendant qu'ils eussent réuni leur bétail. Il fournit des chevaux et un guide à M. Slacum pour aller par terre à la baie San Francisco. Plus tard, ce marin gagna par mer Monterey, d'où il fit voile pour les îles Havai.

Un Mémoire de M. H. Kelley, de Boston, daté du 31 janvier 1859, et adressé à un membre du comité des affaires étrangères, appelle l'attention du congrès sur le territoire de l'Orégon.

« La lecture du journal de Lewis et de Clark, dit-il, des entretiens avec des navigateurs et des chasseurs intelligents qui avaient visité ce pays, et exploré le territoire au-delà des monts Rocky; enfin des faits dérivés d'autres sources, et également dignes de crédit, m'ont prouvé depuis plusieurs années que cette région doit, à une époque peu éloignée, devenir d'une haute importance pour notre gouvernement, et d'un intérêt durable et général. Le climat en est salu-

bre, la terre fertile, la situation excellente pour toute espèce de commerce; la configuration de ses côtes et la variété de ses productions naturelles, la destinent à être un pays qui sera le centre et l'entrepôt d'un trafic immense, un vaste champ pour des entreprises, et un foyer de civilisation.

» Un grand objet de mes travaux a été d'engager le congrès par l'effet d'une sage prévoyance et d'une conduite prudente, et conforme aux lois de la bonne foi envers la Grande-Bretagne, à étendre la juridiction active et la protection du gouvernement général sur ce territoire, de telle sorte qu'il soit placé sous l'action et la sauve-garde de l'organisation politique et des lois du pays auquel il appartient légitimement. »

L'intention de M. Kelley a aussi été de donner à ses concitoyens des renseignements exacts, qui puissent les pousser à émigrer dans cette contrée faite pour des hommes tempérants, paisibles et industrieux. Ils y transporteront certainement tous les avantages de la civilisation, et y poseront les fondements d'une communauté vertueuse, dont l'exemple agira puissamment sur les Indiens vagabonds.

Continuellement occupé de son idée, M. Kelley éprouva de nombreux obstacles pour la réaliser; il les surmonta pourtant, et en 1833 partit de la Nouvelle-Orléans pour la Vera-Cruz et le Mexique. Après avoir séjourné quelque temps à Mexico, il traversa la haute Californie, et arriva dans l'Orégon, où il séjournna cinq mois. Il est d'accord avec les autres voyageurs sur la nature de ce territoire, sur l'autorité illimitée que la Compagnie de la baie de Hudson y exerce. Quand il arriva près du fort Vancouver il était souffrant. M. Mac-laughlin lui donna une généreuse hospitalité, mais

dans une maison séparée du fort; il lui prodigua ses soins et lui rendit la santé; cependant il lui interdit d'entrer dans le fort. M. Kelley ne tarda pas à s'apercevoir que ce facteur principal et ses agents se préparaient d'une manière très adroite à rendre son séjour dans ce canton incommode et même peu sûr. Les calomnies et les suppositions les plus absurdes avaient été répandues sur son caractère, sa conduite et ses desseins. Tous ses mouvements étaient surveillés, et quelquefois il fut menacé de violences de la part de personnes qu'il eut des motifs de soupçonner excitées par la Compagnie. S'il eût eu la volonté de se placer sous l'autorité et le contrôle de cette association, tout eût été au mieux; mais comme il était résolu à se conduire en Américain jouissant de son indépendance sur le sol américain, cherchant à se procurer des renseignements exacts pour les publier, et poursuivant franchement son objet d'ouvrir le commerce du pays à la concurrence de tous, il fut constamment en butte aux craintes et à l'aversion des agents du monopole. Il était traité à peu près comme un prisonnier, quoiqu'il ne fût pas privé de sa liberté personnelle.

Il ne resta donc dans l'Orégon que le temps suffisant pour recueillir les matériaux qu'il cherchait. D'ailleurs, il avait perdu dans le cours de son voyage presque tout ce qu'il possédait. Ces circonstances réunies le forcèrent de changer considérablement son premier plan. Il s'embarqua sur un navire destiné pour les îles Havaï, et revint dans sa patrie, infirme, presque aveugle et pauvre. Néanmoins il s'empessa de rédiger son Mémoire, persuadé qu'il servirait à corroborer les faits exposés dans la pétition des colons de l'Orégon. On le lit avec intérêt, à cause des notions



importantes qu'il renferme sur la haute Californie et sur le territoire de l'Orégon. L'auteur se montre ami sincère de l'humanité. Il déplore d'une manière touchante le sort des tribus indiennes, dont le nombre diminue avec une rapidité déplorable.

---

Nous avons dû nous abstenir de toute remarque sur le sujet traité dans le rapport adressé au congrès sur le territoire de l'Orégon. Une discussion des faits nous était interdite; elle eût exigé des développements qui auraient donné à notre travail une étendue démesurée; d'ailleurs la Société ne nous l'avait pas demandé. Nous répétons que les divers morceaux contenus dans le rapport sont précieux pour la géographie. La description du pays est faite avec soin, et ne peut être consultée qu'avec fruit; elle nous a paru exacte, car elle s'accorde parfaitement avec les notions acquises jusqu'à ce jour.

EYRIÈS.

---

## TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES SUR L'OURAL.

*Notice adressée à M. JOMARD, président de la Commission centrale de la Société de géographie, par M. J. DE KHANIKOFF, conseiller de S. M. l'empereur de Russie.*

---

La Société géographique, dans sa dernière séance, m'a fait l'honneur d'exprimer, par votre voix, le désir qu'elle a que je lui communique, par écrit, les explications verbales que je lui ai données en présentant mes deux cartes de l'Oural et de l'Asie centrale.

Si, d'une part, monsieur, ce désir de l'illustre Société est de nature à flatter mon amour-propre, d'autre part, ma situation pour répondre à ce vœu est difficile et embarrassante. En effet, je vous écris dans une langue qui ne m'est pas assez familière pour prétendre à un style suffisamment correct, et ma mémoire ne peut s'aider de documents à peu près indispensables, et qui me manquent complètement.

Ce qui peut m'enhardir à travers ces difficultés, c'est l'indulgence de la Société géographique et votre bienveillance particulière, monsieur. Je sollicite la faveur de la première, et j'ose compter sur la générosité de la seconde.

Il n'y a pas de doute que, dans le courant de ce siècle, la géographie de l'Asie centrale a fait d'immenses progrès. Tandis que les recherches des Anglais et des Russes rendaient de plus en plus précises et détaillées les notions que nous possédons sur le Caucase et sur les contrées situées entre l'Euphrate et l'Indus, les travaux des orientalistes et sinologues européens jetaient une nouvelle clarté sur les parties à l'est des sources de l'Amou et du Sir. Mais les données sur l'espace qui comprend les vallées de ces deux fleuves sont restées dans l'état que nous a légué le siècle précédent; il en est de même du lac d'Aral, du littoral oriental de la mer Caspienne, des steppes Klirgises et de l'Oural méridional. Les notions détachées que fournissaient là-dessus les auteurs arabes et tartares, ainsi que les voyageurs européens du moyen-âge, étaient très pauvres, confuses, et pour la plupart incompréhensibles. En revanche, les travaux des savants et voyageurs russes du xviii<sup>e</sup> siècle, tels que de Simonoff, Ritchkoff, Gmelin, Pallas, Lepechin, Georgi,

Falck , répandaient de plus grandes lumières. Mais il est à observer que sous le rapport orographique, ils ne donnaient que la description de quelques routes , sans préciser, en général, le caractère et la physionomie du pays. Sous le rapport météorologique et géologique , ces travaux étaient loin de satisfaire aux exigences de ces deux sciences , considérées dans leur état actuel ; enfin , pour la partie ethnographique et topographique , ils ne renfermaient que des documents incomplets et vieillis.

Cependant ce sont ces documents-là qui devaient nécessairement servir de base à tous les travaux scientifiques des savants de l'Europe ; car, à l'exception des voyages de MM. Mouravief et Nasaroff, je ne sache rien de remarquable qui ait paru, dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, sur la géographie de l'Oural ou du Touran.

Il était juste d'espérer, en Russie, des notions plus détaillées et plus en harmonie avec les exigences du siècle , et précisément à cette époque où , sous le gouvernement glorieux de S. M. l'empereur Nicolas, toutes les forces de l'empire ont reçu une impulsion nouvelle, et toutes les parties de l'immense territoire ont été soigneusement étudiées. Cette attente a été justifiée.

Dès le commencement du règne, plusieurs ouvrages remarquables, tels que le voyage de MM. Meyendorff à Bukhara, d'Eversman Pander, et les descriptions des steppes Khirgises par Levschin, ouvrirent une ère nouvelle à la géographie de cette partie de l'Asie, et furent bientôt suivis d'autres ouvrages non moins importants. Les voyages de MM. Helmersen, Hoffman, Humboldt, Rose, Kupfer, et, tout récemment, d'un professeur de l'Université de Moscou, fournirent des documents précis sur l'Oural méridional. Les

travaux de M. Eichvald ont éclairci plusieurs questions concernant la mer Caspienne. Le voyage de M. Gebel contient une description détaillée des steppes entre l'Oural et le Volga. M. Nessedief donne dans son travail, des renseignements du plus haut intérêt sur les habitants de ces contrées, les Kalmouks. Enfin, l'ouvrage de madame Fouss traite des mœurs et usages de deux peuples de race finoise, les Tchouvaches et les Teheremisses.

S'il est vrai que ces travaux firent faire à la géographie du pays des progrès immenses, il n'est pas moins vrai que ces descriptions partielles laissaient encore de grands vides à combler, et surtout beaucoup de contradictions à concilier. Le funeste effet de ces contradictions se fit sentir même dans les ouvrages renommés à juste titre, et qui pouvaient être regardés comme l'expression des connaissances géographiques actuelles sur la partie nord-ouest de l'Asie centrale : je veux parler des cartes de l'Oural de MM. Humboldt et Berghauss; de celles de l'Asie centrale de MM. Grimm et Zimmerman, et du travail sur les peuplades de la race hongroise de M. Muller. Ce vide à combler et la conciliation de ces nombreuses contradictions, tel a été l'objet d'un travail entrepris dans l'intervalle de 1835 à 1842.

Les nombreuses observations de MM. Federoff, Lemm, Vassilier, augmentèrent le nombre des points astronomiques qui devaient servir de base au travail des levés topographiques. Ce travail fut exécuté avec toute la précision, avec tous les détails possibles, dans tout l'espace compris entre le Volga, la Belaya, l'Oufa, Mias, Tobol, Irtisch et les lacs Balkasch,

Alsakal Barbi, l'embouchure du Sir, le plateau de l'Oust-Ourt et la mer Caspienne.

Le littoral oriental de la mer Caspienne fut étudié séparément, à deux époques, en 1835 et 1836. Le nivellement opéré entre cette dernière et la mer Noire, déjà très important par lui-même, servit encore de base à l'estimation de la hauteur absolue des steppes Khirgises et de l'Oural méridional, car c'est des bords de la mer Caspienne que le nivellement fut conduit, en 1825, jusqu'à la mer d'Aral; et en 1828, ce nivellement fut continué jusqu'à Orembourg, auquel se rapportent, pour la plupart, les observations barométriques faites dans l'Oural méridional.

En même temps la météorologie fut étudiée sur différents points entre le Volga et l'Oural. Des observations barométriques et thermométriques furent établies à Zlatoust, Oufa, Kazan, Astrakan, Ouralsk et Orembourg, et leur résultat, joint aux observations sur les débâcles de la Belaya pour cinquante années; de la partie méridionale du Volga pour dix années, et de l'Oural pour quarante années, sur la température des sources dans l'Oural, et du sol dans l'ouverture du puits artésien commencé à Orembourg, de même que plusieurs observations faites à diverses époques dans les steppes Khirgises, donnent le moyen de former des conclusions sur le climat de ce pays, si intéressant par les énormes variations de la température.

Le professeur Eversman, qui a fait le voyage de Bukhara, et a séjourné plusieurs mois dans l'Oural, a reçu la mission de faire la description géognostique, zoologique et botanique du pays; déjà la première partie de son travail a paru. En même temps un jeune savant (Lehman), qui a accompagné l'académicien

Beer à la Novaya-Zembla , a été envoyé pour des recherches plus détaillées encore. Le voyage qu'il vient de faire recommande d'autant plus ses travaux au plus vif intérêt , qu'il lui procurera les moyens de lier les observations faites dans l'Oural, avec les travaux qu'il a pu effectuer dans les steppes Khirgises , et les derniers échelons des monts Bolor , ainsi qu'avec les recherches que deux de ses confrères font maintenant sur le bord de l'Amou près de l'Aral, et dans les plaines entre le Tobol et l'Irtisch.

Enfin , l'ethnographie et la topographie des différentes peuplades soumises dans ces contrées à la Russie , telles que les Bachkiris , les Khirgises , les Tartares , les Mescheriaks , les Tcheremiss , les Kalmouks , etc. , ont été aussi l'objet des plus sérieuses études. Les recherches dans les archives fournissent des documents historiques sur leur passé , et sur les progrès immenses qu'a faits la civilisation dans ces contrées , dans l'espace d'un siècle , avec la propagation de la population russe. Les voyages que j'ai faits pendant cinq ans dans les habitations de ces peuplades , avec les documents officiels que je possède , me donnent le moyen d'apprécier leur nombre actuellement , et de communiquer des détails topographiques sur leur habitation , leur genre de vie , leur richesse et leur civilisation. Les cartes que j'ai eu l'honneur de soumettre à la Société géographique doivent servir de base à deux ouvrages différents. Le premier sera consacré à la géographie détaillée des pays situés entre le Volga , l'Oural , l'Oufa et le Tobol. La description orographique de ces contrées paraîtra prochainement dans le journal de la Société géographique de Londres. Elle sera suivie de l'hydrographie , la climatologie , l'eth-

nographie et la topographie des mêmes contrées, et si mes moyens me le permettent, de la statistique. Le second ouvrage sera consacré à la description de l'Asie centrale, concernant tous les pays entre l'Oural, le Tobol, l'Irtisch, les sources de l'Enissey, la Chine proprement dite, le Tibet, l'Afganistan, et la route de Méchid à Tabretz; le tout basé sur les derniers renseignements que l'on possède en Russie.

J. DE KHANIKOFF.

---

### PAYS D'ATECH, EN NUBIE.

*Extrait d'une lettre adressée d'Alexandrie le 30 mai 1842 à M. JOMARD, par M. ARTIN-BEY, premier secrétaire-interprète du vice-roi d'Égypte et dépendances.*

Un des chefs noirs de la province d'Atech, appartenant à Son Altesse, avait, il y a quelque temps, émigré en Abyssinie, dont le roi, disent les rapports (Oubi, probablement), l'avait fort bien accueilli. Le prince abyssinien avait été même jusqu'à concéder à titre de fief au chef atech, la partie du Soudan qui s'étend des confins de l'Abyssinie à la ville de Sennar. Or, vous savez que cette ville, et la province à laquelle elle donne son nom, ont été conquises, et sont gouvernées depuis près de 20 ans par Son Altesse. Avec l'investiture de ce vaste territoire, le roi d'Abyssinie donna au chef réfugié auprès de lui, une armée qui ne tarda pas à pénétrer dans les provinces de Calabat et d'Atech, à en soulever les peuplades contre les autorités égyptiennes, et à y former un rassemblement considérable d'Abyssins et de noirs émigrés des possessions égypt-

tiennes. C'est contre ces forces réunies qu'Achmet-Pacha, gouverneur-général du Soudan, avait à agir, et ses rapports du mois de moharrem font connaître l'heureux résultat de ses opérations militaires.

A la première nouvelle du rassemblement qui menaçait nos frontières, Achmet-Pacha s'était dirigé de Rasserès, où il se trouvait alors, vers le territoire envahi. Mais à six journées du point occupé par les troupes ennemies, dans la province de Calabat, il avait reçu l'avis que le colonel commandant les troupes, du vice-roi, chargées de défendre la frontière, avait déjà attaqué et dispersé l'ennemi. A la suite de ce fait d'armes, les chefs des tribus révoltées ayant reçu d'Achmet-Pacha des assurances de pardon, sont revenus d'Abyssinie, où ils s'étaient réfugiés, et ont reçu du gouverneur-général les vêtements d'honneur. Achmet-Pacha, pour mettre fin aux tentatives des Abyssins, se décida à les poursuivre dans l'intérieur même des montagnes qui séparent l'Abyssinie des possessions du vice-roi. Il y atteignit leurs troupes, et les ayant complètement battues, il leur fit beaucoup de prisonniers, et leur enleva 1,500 têtes de bétail. Découragés par une aussi prompte défaite, les Abyssins ont demandé la paix, et Achmet-Pacha la leur a accordée à la condition qu'ils renverraient dans le Sennar les émigrés, qui, au nombre de huit mille familles environ, étaient passés sur leur territoire, antérieurement aux derniers événements.

La tranquillité se trouve ainsi rétablie sur les frontières ; Achmet-Pacha annonce que pour en assurer le maintien, il va faire construire un fort à Koutbi, position élevée qui domine comme point central les provinces de Calabat, Ayarbi et Atech. Cette place aura



l'avantage de contenir les populations turbulentes de ces contrées , d'opposer une barrière aux invasions des tribus abyssiniennes , et de protéger contre leurs brigandages le commerce, auquel elle ouvrira une route sûre entre l'Abyssinie et les possessions égyptiennes.

Le succès d'Achmet-Pacha aura d'ailleurs des conséquences dont nous n'aurons pas moins à nous féliciter sous d'autres rapports ; je veux parler de la délivrance de M. Blondeel, consul-général de Belgique en Égypte , retenu captif par ces mêmes tribus abyssiniennes dans un voyage qu'il vient d'entreprendre par ordre de son gouvernement. Le vice-roi , informé de la triste situation dans laquelle se trouvait M. Blondeel , a déjà adressé à Achmet-Pacha l'ordre de réclamer sa remise , et il est probable qu'elle eût été la première condition de la paix accordée aux Abyssins , si les ordres de Son Altesse étaient parvenus à temps au gouverneur-général. Mais il est hors de doute que les relations étant maintenant d'une nature pacifique , les Abyssins s'empresseront d'accorder la mise en liberté de M. Blondeel , qu'Achmet-Pacha a , du reste, l'ordre d'obtenir à tout prix.

Le vice-roi attache le plus grand intérêt à la délivrance de cet agent d'une puissance européenne, que les vicissitudes d'une excursion fort aventureuse ont rendu captif d'une population barbare , et Son Altesse la considérera comme le plus beau résultat des succès obtenus par son armée du Soudan (1).

ARTIN-BEY.

(1) Depuis, on a appris l'arrivée en Égypte de M. Blondeel.

## NOTICE SUR LE GROENLAND ,

*Suivie de réflexions sur la pêche de la baleine et les jets d'eau que l'on voit au milieu des champs de glace flottante.*

—

Ayant eu occasion de m'entretenir, à Hambourg, avec trois capitaines qui sont allés fréquemment pêcher dans les mers du Nord, j'ai recueilli de leur bouche les détails suivants, qui m'ont paru offrir quelque intérêt.

Au mois de juin de l'année 1825, le capitaine Voss, natif du Holstein, aujourd'hui bourgeois de Hambourg, commandait *l'Harmonie* avec 47 hommes d'équipage. Parvenu dans les mers du Spitzberg et du Groenland, il espéra faire une pêche plus avantageuse en se dirigeant vers le pôle; il quitta les quinze navires au milieu desquels il se trouvait, et s'avança seul jusque par 81° 50' environ de latitude. (Je n'ai pu savoir la longitude.) Là, se trouvant enveloppé par les glaces flottantes, et obéissant à un fort courant qui se dirige du nord-est au sud-ouest, il fut emmené par elles jusque par 75° 50'; il en sortit cependant sain et sauf après y être resté six semaines, ayant parcouru ainsi la banquise dans l'espace de 240 milles anglais.

En 1858, à l'époque où nous étions au Spitzberg, le même navigateur étant par 79 degrés de latitude, aperçut la côte orientale du Groenland appelée Hantkes dans les anciennes cartes; tout l'équipage l'a vue comme lui du haut de la mâture, ainsi que son image réfléclnie dans le ciel; il en était alors à 12 ou 15 milles anglais.

Les montagnes qui la bordent lui ont paru aussi élevées que celles du Spitzberg ; elles sont pointues comme elles , et de même teinte ou jaunâtres. C'est en effet ce qui nous avait frappés en nous approchant de cette dernière terre.

Les capitaines Mehlen et Buter, l'un par 71 degrés , et l'autre par 74 , reconnurent également les côtes du Groenland à la même époque ; mais , à ces latitudes diverses , quoiqu'elles n'eussent pas changé de teinte , elles étaient cependant moins élevées ou moins montagneuses qu'à la latitude par où le capitaine Voss les avait observées.

Malheureusement ces trois capitaines ne purent pénétrer dans le canal qui règne tout le long de la côte orientale , les glaces et les courants les en ayant constamment empêchés.

Il est à remarquer que les degrés de latitude suivant lesquels les capitaines Mehlen et Buter ont vu la côte orientale du Groenland , correspondent précisément à ceux où la même partie de cette terre a été signalée la première fois , en 1655 , par Edam et Broër Ruys , et quinze ans plus tard par Lambert et Gale Hamkes , qui lui a donné son nom ; d'où l'on pourrait inférer, chose intéressante pour la physique du globe , que l'état de la mer , relativement aux glaces et aux courants , n'a pas changé depuis cette époque dans les mêmes parages.

On n'apprendra pas sans intérêt que le capitaine Voss a déjà fait une vingtaine de voyages dans les mers du Nord , et que le dernier bâtiment, *l'Alida*, sur lequel il se trouve , est employé depuis quatre-vingts ans à la pêche des animaux marins. A l'heure qu'il est, c'est encore un des navires les plus estimés de Ham-

bourg; il serait à souhaiter qu'on en eût de pareils pour explorer les régions du Nord!

En 1851, ce même capitaine, qui a déjà affronté tant de dangers inhérents aux parages qu'il a fréquentés si souvent, a eu le bonheur, étant par 75 degrés de latitude, de recueillir, sur une glace flottante, seize hommes échappés au naufrage du navire norvégien *Carl Johann* ( Charles-Jean ) de Hammerfest. Le capitaine Voss prodiga tous les soins possibles à ces malheureux, qui y étaient depuis trois jours, et eut la satisfaction de les ramener à Hambourg. Il faut que l'amour de la mer soit bien grand; car, à l'exception de trois, l'un Danois, le second Russe et le dernier Suédois, qui demandèrent à retourner dans leurs pays respectifs, les autres Norvégiens coururent de nouveau se livrer à la pêche sur les côtes du Groenland.

J'ai vu à bord de *l'Harmonie* une de ces grosses cloches dont on se sert dans les mers du Nord pour s'appeler dans la brume, et que le capitaine avait trouvée sur une glace flottante. On la croit d'origine hollandaise; quant à moi, elle m'a paru très ancienne, ce qui semblerait annoncer que les glaces une fois formées, ou d'une certaine dimension, peuvent se conserver indéfiniment au-delà du cercle polaire.

La pêche de la balaine, qui avait été autrefois si brillante dans les mers du Spitzberg et du Groenland, semble aujourd'hui tout-à-fait abandonnée. L'opinion commune est que les grands cétacés se sont totalement retirés de ces parages ou qu'ils y sont devenus assez rares pour ne plus mériter l'attention des pêcheurs et faire l'objet d'une seule spéculation. Cette opinion est-elle bien fondée? A en juger d'après ce que nous avons été à même de voir dans nos différents

voyages en Islande, au Groenland, et surtout au Spitzberg, les eaux qui baignent ces terres nous ont paru très fréquentées par les baleines; on les voit souffler de tous côtés.

J'aime mieux trouver la raison de cet abandon dans les faits suivants : au danger qu'offre l'approche des glaces, à l'incertitude de saisir une proie qui, souvent blessée à mort, disparaît pour toujours sous leurs grandes masses, à la cruelle perspective d'hiverner dans des lieux affreux au milieu des ours blancs, la plupart de nos pêcheurs, pour ne pas dire tous, ont préféré se livrer annuellement à la pêche certaine de la morue sur les côtes hospitalières de l'Islande et de Terre-Neuve. Depuis que l'on a reconnu que les mammifères marins d'un ordre inférieur, tels que les morses, les phoques, se tiennent de préférence et en grand nombre dans le voisinage des champs de glace, là où ces animaux espéraient rencontrer à la fois nourriture, repos et sécurité, les Hambourgeois, les Danois, les Norvégiens et les Russes ont disposé des navires pour mieux résister aux glaces, et trouvent aujourd'hui un avantage immense à faire la chasse aux vaches et aux chiens marins, que l'on dédaignait autrefois. A cet effet, il suffit de s'approcher en canot des glaces flottantes, et aussitôt que l'un d'eux, pourchassé et épuisé de fatigue, cherche à s'y réfugier, on lui assène sur la tête un violent coup de crochet, instrument que je ne saurais mieux comparer qu'à une pioche à long manche; l'animal étourdi se laisse tuer sans résistance. C'est ainsi que le capitaine Voss, dont j'ai déjà parlé, a pris, à ma connaissance, dans une seule campagne de quelques semaines au milieu des glaces, 1400 phoques, ce qui doit certainement équivaloir à plusieurs baleines.

Toutefois , si jamais on reprend activement la pêche de la baleine dans les mers du Nord , je crois pouvoir donner le conseil de ne pas s'en rapporter toujours à la vue des jets d'eau qui s'élèvent au-dessus de la surface des champs de glace , et semblent annoncer la présence des cétacés. Avant de courir après une prétendue proie , et de s'engager imprudemment dans les glaces, il sera facile, je crois, de savoir à quoi s'en tenir en portant son attention durant quelques instants sur le même point : si l'on voit un phénomène semblable s'y reproduire , on peut être assuré que c'est l'eau de la mer qui, refoulée au-dessous des glaces, et venant à rencontrer une ouverture circulaire comme elles en offrent tant, jaillit avec plus ou moins de force, et donne tout-à-fait l'image du souffle de la baleine. J'insiste sur ce fait , car j'ai eu occasion de l'observer devant des marins qui eurent d'autant plus de peine à adopter mon opinion , que dans le moment la mer était à peine agitée. Ils ne concevaient pas comment le refoulement des eaux pût avoir lieu , de manière à donner lieu à des jets d'eau. Mais j'avais devers moi l'exemple frappant des lacs du Nord, où, à l'époque du dégel , l'on voit la glace des bords se cribler de trous par lesquels, lorsqu'il règne une petite brise à la surface des parties opposées et entièrement dégagées, l'eau jaillit à 5 ou 6 pouces de hauteur. Les effets étant toujours proportionnés aux causes dans la nature , les champs de glace des mers polaires doivent donc offrir le même phénomène sur une plus grande échelle.

D<sup>r</sup> Eugène ROBERT , *membre des Commissions scientifiques du Nord.*

Paris , 30 mai 1842.

---

## STATISTIQUE.

*Population des États-Unis en 1840, d'après le dénombrement officiel fait en vertu d'un acte du Congrès.  
(Note communiquée par M. WARDEN.)*

États, territoires et districts.	Habitants.
Maine,	501,793
New-Hampshire,	284,574
Massachusetts,	737,699
Rhode-Island,	108,830
Connecticut,	309,978
Vermont,	291,948
New-York,	2,428,921
New-Jersey,	373,306
Pensylvania,	1,724,033
Delaware,	78,085
Maryland,	469,232
Virginia,	1,239,797
North-Carolina,	753,419
South-Carolina,	594,398
Georgia,	691,392
Alabama,	590,756
Mississipi,	375,651
Louisiana,	352,411
Tennessee,	829,210
Kentucky,	779,828
Ohio,	1,519,467
Indiana,	685,866
Illinois,	476,183
Missouri,	383,702
A reporter. . . .	<u>16,580,479</u>

	Report. . . .	16,580,479
Arkansas,		97,574
Michigan,		212,267
Florida-Territory.		54,477
Wisconsin,		50,945
Iowa,		45,112
District de Colombia,		45,712
		<hr/>
		17,062,566
Marins des forces navales,		6,100
		<hr/>
	TOTAL. . . .	17,068,666
		<hr/>

*Population des blancs, gens de couleur et esclaves compris dans le tableau ci-dessus, savoir :*

Blancs libres.	{ Hommes,	7,249,276	14,189,218
	{ Femmes,	6,939,942	
Gens de couleur libres.	{ Hommes,	186,457	386,235
	{ Femmes,	199,778	
Esclaves.	{ Hommes,	1,246,408	2,487,113
	{ Femmes,	1,240,705	
			<hr/>
			17,062,566
Marins,			6,100
			<hr/>
	TOTAL GÉNÉRAL. . . .		17,068,666
			<hr/>



## ÉGYPTE.

*Travaux d'irrigation dans le Saïd. — Extrait d'une lettre de M. LINANT, ingénieur en chef des canaux, ponts et chaussées d'Égypte, adressée à M. JOMARD.*

—  
Basse-Égypte, 28 février 1842.

MONSIEUR,

Depuis près de six mois je suis en voyage dans les provinces pour les travaux de canalisation. Je fais tout mon possible pour seconder l'activité infatigable de S. A., qui, maintenant que, ni la guerre, ni la possession de la Syrie et de l'Arabie, ne lui donnent plus d'occupation comme par le passé, a mis toute cette activité à améliorer ses affaires intérieures. Le vice-roi parcourt les provinces pour faire travailler aux digues et aux canaux. Cette année il a fait terminer dans la Haute-Égypte tous les projets de canalisation : il a fallu organiser quatre cent mille ouvriers à peu près, leur donner de l'ouvrage, et cela n'est pas peu de chose ; on a fait en quatre mois plus de quarante millions de mètres cubes en terrassements de digues et canaux ; aussi la Haute-Égypte est maintenant pour ainsi dire à l'abri des événements fâcheux causés par une mauvaise inondation ; on a commencé aussi tous les ponts, barrages, déversoirs nécessaires, et l'année prochaine tout sera terminé. Il ne manquera plus pour compléter tout le système de canalisation et d'irrigation, et pour la prospérité de l'Égypte, que le grand canal de Gebel-Selséléh pour la Haute-Égypte, les grands barrages du Nil à la pointe du Delta pour

la Basse-Égypte , et enfin la communication des deux mers.

Dans ce moment j'arrive à El-Atfet , à la prise d'eau du canal le Mahmoudiéh , où je dois rencontrer MM. Mougel et Gallice pour m'entendre avec eux sur la construction et l'exécution de l'écluse que l'on va décidément bâtir pour permettre la navigation libre du Nil à Alexandrie. C'est un travail que j'ai projeté depuis bien long-temps , et qui était indispensable ; j'espère bien que l'année prochaine il sera terminé. . . .

*Signé* LINANT.

*NOTE au sujet des travaux de canalisation dans la Haute-Égypte.*

La Haute-Égypte se divise en deux parties ; le Saïd proprement dit , entre la dernière cataracte et Monfalout , et l'Égypte moyenne , de ce dernier point au Caire. La seconde partie possède de temps immémorial le *canal Joseph* , qui baigne la chaîne libyque , et pénètre à l'ouest dans le Fayoum , par une gorge qui a été creusée artificiellement pour arroser cette fertile province. Ce canal a été l'objet particulier de l'attention du prince. Les ouvrages d'art qui existaient autrefois à l'entrée de la province Arsinoïte , à présent le Fayoum , avaient pour objet de contenir les eaux de l'inondation dans le lac Mœris et ses affluents , et de leur livrer passage pour arroser les parties inférieures du pays , quand l'exhaussement du Nil avait été insuffisant. Cette condition ne pouvait être remplie aujourd'hui : mais il n'en est pas de même des provinces de Miniéh et de Beny-Soueyf ( partie du haut ) , qui pouvaient recevoir par un bon aménagement des eaux des canaux venant directement du Nil , et de celles du Bahr-

Yousef , une irrigation beaucoup plus abondante que par le passé. A l'égard du pays supérieur au canal Joseph, jusqu'ici l'on n'avait jamais fait un travail général d'irrigation ; quelques portions de canaux baignaient le pied de la chaîne libyque , étaient sans profondeur , sans pente suivie , sans continuité , sans ouvrages d'art. Les eaux , sans courant , n'étaient guère que le résidu de celles qui proviennent des débordements annuels , et portées dans ces localités par l'effet de la pente transversale. On sait en effet que la vallée du Nil est plus abaissée d'un ou plusieurs mètres au pied des montagnes qu'aux berges du fleuve. Les travaux de canalisation entrepris en dernier lieu remédieront à cet état de choses , qui remonte peut-être jusqu'à l'administration romaine. Mohammed-Ali Pacha est le premier qui ait porté cette attention aux parties supérieures de l'Égypte , où l'agriculture , faute d'irrigation suffisante , laissait à désirer. Il reste à terminer , à l'extrémité même du haut.Saïd , une opération qui n'a jamais été tentée. Dans cette région , le Nil est encaissé en beaucoup d'endroits entre des rochers de grès d'une élévation médiocre. Il ne serait pas impossible de tracer un canal continu qui aurait sa prise d'eau à Gebel-Selsé-léh , et qui procurerait un volume d'eau suffisant dans les mauvaises années jusqu'à Syout et Monfalout. La rive droite n'a pas besoin de travaux semblables , étant généralement plus rapprochée du Nil , d'où l'on tire aisément des canaux directs pour l'irrigation.

J.-D.

---

NOUVELLES d'Abyssinie et de l'Égypte, d'Alexandre, les 27 juillet et 17 août, transmises par M. GAUTIER d'ARC, consul-général.

MM. Petit, Vigneau et Lefebvre ont quitté Adoua dans les premiers jours de mars. M. Beel, voyageur anglais, rentre en Égypte avec M. Blondeel, consul-général de Belgique. Ces messieurs ont quitté Gondar le 10 février. L'abbé Zapetta, atteint par les fièvres du pays, est obligé de quitter l'Abyssinie, et rentre au Caire.

Le docteur Keik, attaché à la mission anglaise dans le royaume de Choa, vient de déterminer la latitude d'Ankober (qui jusqu'à ce jour n'avait point été obtenue), ainsi qu'il suit : Latitude N.,  $9^{\circ} 54' 44''$ ; longitude E., Greenwich,  $59^{\circ} 54' 0''$ .

Le naïb d'Arkeeko et ses subordonnés sont disposés de la manière la plus favorable pour nos voyageurs.

L'abbé Guérin, missionnaire français, arrive de l'Inde où il a passé treize ans; il rapporte une fort belle collection de manuscrits sanscrits sur l'astronomie.

En faisant des fouilles près des jardins de M. Gibarra sur la route d'Alexandrie à Rosette, on a mis à nu les fondations d'une construction gigantesque. Le fût des colonnes est en granit rouge, la base et le chapiteau en granit gris; le chapiteau se rapproche du style corinthien; les colonnes sont monolithes: la hauteur du fût est de  $10^m,50$ . Autour, sont un grand nombre de colonnettes en granit et des fragments de mosaïque. Les fondations sont d'un travail soigné; le sol s'élève à  $4^m$  au-dessus de l'édifice. Le même pro-

priétaire a recueilli deux statues près d'un village voisin; l'une d'elles est une copie réduite de la *Vénus de Milo*. On continue les fouilles dans ce dernier endroit situé entre l'Affèh et Aboukir.

---

NOUVELLES transmises par le D<sup>r</sup> CLOT-BEY.

---

Caire, 4 juillet et 4 août.

M. l'ingénieur français Mougel vient de présenter un nouveau projet pour le barrage ; il serait établi précisément au Ventre de la Vache, c'est-à-dire au point de séparation des deux branches du Nil. Les travaux se feraient dans le lit du fleuve, ce qui éviterait de creuser un canal. M. Mougel se propose d'employer le béton ; il remplace la pouzzolane par des briques faites avec de l'argile et  $\frac{1}{300}$  de chaux. Le devis de la dépense est de moitié moindre que dans les précédents projets. On s'occupe aussi du canal des Deux-Mers. Selon MM. Linant et Mougel, il suffirait de 3 à 4 millions de francs pour l'exécution.

*Communiqué par M. JOMARD.*

---

## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

---

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

---

*Séance du 5 août 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Cunin-Gridaine remercie la Commission centrale des renseignements qui lui ont été transmis sur le but et les travaux de la Société. M. le ministre annonce qu'il sera heureux de pouvoir, dans le cours de sa présidence, contribuer à son extension, et il s'associe dès à présent à ses travaux, comme souscripteur, pour une somme annuelle de 100 francs.

M. le comte de Montalivet, intendant-général de la liste civile, annonce à la Société que le Roi a bien voulu lui accorder un encouragement de 1,000 francs pour l'année 1842, comme un nouveau témoignage de l'intérêt que prend S. M. à ses utiles travaux.

M. Drouyn de Lhuys, nommé l'un des scrutateurs de la Société à la dernière assemblée générale, lui adresse ses remerciements, et lui annonce qu'il s'efforcera de seconder ses travaux.

M. Charles Balaresque, admis récemment dans la Société, lui adresse aussi ses remerciements, et lui promet sa coopération.

M. l'amiral Baudin, préfet maritime à Toulon, écrit qu'il s'est empressé, comme tous les corps de la marine placés sous son autorité, de s'associer au vœu de la Société pour l'érection d'un monument à la mémoire de M. le contre-amiral d'Urville. Le produit de cette souscription a été envoyé à Paris.

M. Marbeau, trésorier-général des Invalides de la marine, adresse à la Société une somme de 652 fr. qui lui a été transmise par divers trésoriers dans les ports, comme provenant de souscriptions recueillies par eux pour le monument de M. le contre-amiral d'Urville.

M. le baron Walckenaer, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, adresse à la Société des billets pour ceux de ses membres qui désireraient assister à la prochaine séance publique de cette Académie.

M. Eyriès, du Havre, donne des renseignements sur un envoi de M. Lavallée, vice-consul de France à la Trinidad de Cuba. Cet envoi, qui n'est point parvenu à la Société, consistait dans une grande carte en 6 feuilles de l'île de Cuba. La Commission décide qu'il sera fait des recherches au bureau des diligences pour retrouver cette carte.

M. Albert-Montémont fait hommage de vingt exemplaires d'une ode qu'il a consacrée à la mémoire de M<sup>gr</sup> le duc d'Orléans.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages offerts à la Société. La Commission vote des remercie-

ments aux auteurs, et ordonne le dépôt de ces ouvrages à la bibliothèque.

M. de Khanikoff, conseiller aulique de S. M. l'empereur de Russie, met sous les yeux de l'assemblée, en y ajoutant des explications verbales, plusieurs cartes manuscrites de diverses contrées de l'Asie centrale qu'il se propose de publier, entre autres une grande carte topographique de la chaîne de l'Oural, fondée sur des observations astronomiques et un grand nombre de levés spéciaux. M. de Khanikoff a résidé longtemps sur les lieux, ainsi que son frère, conseiller de Russie à Bokhara. M. le Président, sur la proposition de M. de Laroquette, invite M. de Khanikoff à vouloir bien communiquer au comité du Bulletin une Note sur ces intéressants travaux.

M. Eyriès rend compte de l'ouvrage de M. Boré ayant pour titre : *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*. Renvoi de ce rapport au comité du Bulletin.

Le même membre annonce qu'il a reçu une lettre de M. de Angélis, correspondant étranger de la Société à Buenos-Ayres. Ce savant, dit-il, continue de prendre un vif intérêt aux travaux de la Société, mais l'état politique du pays ne lui permet pas d'y coopérer activement.

M. Jomard annonce qu'il a reçu de M. Antoine d'Abbadie une lettre contenant d'intéressantes communications sur l'ancienne Adulis ; l'heure avancée ne lui permet pas d'en donner lecture.

Le même membre fait hommage du Recueil de documents sur l'Arabie par M. le baron de Hammer, dont il avait donné communication dans une des séances précédentes.



M. le Président annonce ensuite que la Commission du monument à élever à la mémoire de M. le contre-amiral d'Urville s'est réunie avant la séance, et il rend compte des mesures qu'elle vient de prendre. Sur sa proposition, la Commission décide 1° que le monument sera élevé à Paris, sur l'emplacement concédé par la ville dans le cimetière du Sud; 2° que des démarches seront faites dans ce but auprès de l'administration; 3° que M. Vincendon-Dumoulin, ingénieur-hydrographe de la marine, sera adjoint à la Commission du monument comme représentant des compagnons de voyage de l'amiral d'Urville, et comme intermédiaire de la famille. M. le Président ajoute que la souscription s'élève aujourd'hui à la somme de 2,661 fr. 50 c., y compris celle de 652 fr. versée par M. Marbeau, trésorier-général des Invalides de la marine.

*Séance du 19 août 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Morineau, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciements, et promet de concourir à ses travaux.

M. le Président annonce la présence de M. Martius, de l'Académie royale des sciences de Munich; de M. Frisiani, astronome de l'observatoire de Milan, et de M. Pascal Coste, voyageur en Perse.

Il fait connaître ensuite la perte douloureuse que la Société vient de faire dans la personne de M. le D<sup>r</sup> Edwards, membre de la Commission centrale.

Il annonce enfin qu'il a été écrit à M. le préfet de la Seine au sujet du monument du contre-amiral

d'Urville, ainsi qu'à M. Dumoulin, récemment ad-  
joint à la Commission du monument.

M. Jomard communique une lettre qu'il a reçue de M. Gautier d'Arc, consul-général de France en Égypte, et qui contient des offres de service pour la Société, avec des renseignements sur plusieurs voyageurs qui reviennent de l'Abyssinie ou des contrées voisines.

Le même membre fait connaître que l'*Association littéraire* d'Égypte, dont il a communiqué les statuts dans une précédente séance, est distincte et indépendante de la Société égyptienne qui compte déjà six années d'existence. Il communique ensuite les observations météorologiques faites au Caire par M. Destouches pendant les années 1840 et 1841, et il donne lecture d'une lettre que lui a écrite M. de Khanikoff, conseiller aulique de l'empereur de Russie. Cette lettre est relative au rapport verbal fait par ce voyageur dans la dernière séance au sujet de l'Oural et de l'Asie centrale, et renferme des notions précises sur l'état actuel des connaissances géographiques et ethnographiques dans ces vastes contrées. Renvoi de cette lettre au comité du Bulletin.

M. Jomard termine ses communications en présentant la dernière partie de la mappemonde de Hereford, faisant partie de son travail sur les *monuments de la géographie*.

M. Berthelot annonce qu'il est chargé par M. le chevalier de Balbi d'offrir à la Société, de la part de l'auteur, M. Salari, employé à la comptabilité centrale lombarde, une statistique générale de la ville et de la province de Milan. Il lit une Note succincte sur ce travail, qui, présenté sous la forme d'un tableau mo-

numental, contient tous les renseignements historiques, topographiques et statistiques, et donne le résumé le plus complet qui ait été publié jusqu'à ce jour sur la ville de Milan.

M. le vicomte de Santarem offre à la Société un N° de la Revue trimestrielle, publiée par l'Institut historique et géographique du Brésil, et il appelle son attention sur les importants documents contenus dans ce cahier. M. de Santarem est prié de remettre au comité du Bulletin une analyse de cette intéressante publication.

M. Coste met sous les yeux de l'assemblée les cartes itinéraires de son voyage en Perse. La Commission les examine avec intérêt, et elle invite ce voyageur à lui communiquer une Note à ce sujet.

M. Eyriès rend compte de l'ouvrage publié récemment par M. Ferdinand Perrier, aide-de-camp de Soliman-Pacha sous le titre de : *La Syrie sous le gouvernement de Méhémet-Ali*. Renvoi de ce rapport au comité du Bulletin.

M. de Castelnau lit une Notice sur deux itinéraires de Charleston à Salahassée dans la Floride. Il est prié de communiquer un résumé de ces itinéraires au comité du Bulletin.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 5 août 1842.*

M. Frédéric AYRTON, lieutenant d'artillerie au service de la Compagnie anglaise des Indes orientales.

*Séance du 19 août 1842.*

M. Adolphe BARROT, consul-général de France dans l'Indo-Chine.

M. LAVAUX, avocat à la cour royale.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 1<sup>er</sup> juillet 1842.*

*Par le Bureau des longitudes*: Annuaire pour 1842. — *Par M. Constant Sicé*: Almanach de Pondichéry pour les années 1858 et 1859, 2 vol. in-8. — Annuaire statistique des établissements français dans l'Inde pour 1840, 1 vol. in-8. — *Par M. Berthelot*: Rapports présentés au congrès de Venezuela par les ministres de l'intérieur, de l'agriculture et de la guerre et de la marine sur les divers services de ces départements, 5 vol. in-8. — *Par M. Dully*: Éléments de l'histoire du genre humain, 2<sup>e</sup> cahier, géographie. — *Par les Académies et Sociétés des sciences et d'agriculture de Dijon, d'Évreux, de Versailles, de Troyes, de Rouen, d'Angers, de Lons-le-Saulnier et de Meaux*: suite des Mémoires de ces Sociétés pour 1859, 1840 et 1841. — *Par M. Tassin*: This new and improved Map of various routes between Europe and India, comprehending Western and Northern Asia; together with Asia Minor and Egypt. Calcutta, 1854, 4 feuilles. — Map of the North Western frontier of British India, including the protected Sikh States, Lahore, Cashmeer, Cabul, Herat, Candahar, Shikarpore et Bhawalpore; together with Sindh and Rajpootana, the Indus river and part of Beloochistan. Calcutta, 1858, 4 feuilles.

— Map of Upper Assam, comprising the districts of Joorhat Luckimpore and Sudiya, shewing the thea tracts discovered by C. A. Bruce, also the roads proposed to be opened from Sudiya to the Booree Diling. Calcutta, 1859, 3 feuilles. — Map of Eastern Asia comprising, China, parts of Tibet and Mongolia, Bootan, Assam, Burma and Eastern Bengal; together with Anam, Cambodia, Siam, Laos, the Malay Peninsula and the Indian archipelago. Calcutta, 1840, 2 feuilles. — Hind bá Hindusthanka' Nakska' (carte de l'Inde en indostani). Calcutta, 6 feuilles. — A new and improved Map of the provinces of Bengal and Behar, with Benares and adjoining territories, exhibiting the district divisions, the civil and military stations and police thamas, and likewise the principal Indigo, Silk and Sugar Works. Calcutta, 12 feuilles. — *Par M. Ramon de la Sagra* : Mapa de la isla de Cuba, y tierras circunvecinas segun la division de los naturales, con las derrotas que siguió el Almirante Don Cristobal Colon en sus descubrimientos por estos mares, y los primeros establecimientos de los Españoles; para servir de ilustracion à su Historia Antigua, por D. Jose de la Torre y de la Torre, 1 feuille. — *Par M. Viquesnel* : Carte géologique d'une partie de la Servie et de l'Albanie, dressée par le colonel Lapie, d'après les renseignements recueillis en 1856 et 1858 par M. Visquesnel, 1 feuille.

*Séance du 15 juillet 1842.*

*Par la Société géologique de France* : Mémoires, tome V, 1<sup>re</sup> partie. — *Par M. Ferdinand de Luca* : Nuovi elementi di geografia ecc. quinto periodo di

geografia secondo l'ordine degli studi geografici che contiene lo studio elementare della geografia antica, 1 vol. in-8. — *Instituzioni elementari di geografia naturale topografica astronomica, fisica e morale ordinate con nuovo metodo in otto periodi*, 1 vol. in-8. — *Geometria piana*, 1 vol. in-8. — *Geometria analitica analisi a due a coordinate*, 1 vol. in-8. — *Geometria analitica a due coordinate*, 1 vol. in-8. — *Trigonometria piana analitica*, 1 vol. in-8. — *Instituzione pratica di agrimensura da servire per l'istruzione popolare*, 1 vol. in-8. — *Par les éditeurs : Nouvelles annales des voyages*. — *Annales maritimes*, juin. — *Annales des sciences géologiques*, mai. — *Recueil de la Société polytechnique*, mai. — *L'Écho du Monde savant*.

*Séance du 5 août 1842.*

*Par M. le baron Walckenaer : Mémoire sur la chronologie de l'histoire des Javanais, et sur l'époque de la fondation de Madjapahit*, 1 broch. in-4. — *Par M. Marcel : Annuaire algérien pour 1842 (1258 de l'hégire)*, 1<sup>re</sup> partie, 1 vol. in-8. — *Par M. de Larroquette : Notices historiques sur MM. de Lesseps (extraites de la Biographie universelle)*, in-8. — *Par la Société royale géographique de Londres : Address to the anniversary Meeting (23 may 1842)*. — *Par M. Albert-Montémont : Ode sur la mort du duc d'Orléans, Prince Royal*. — *Par M. Browning : History of the Huguenots from 1598 to 1838*, 1 vol. in-8.

*Séance du 19 août 1842.*

*Par l'Académie royale des sciences de Turin : Mémoires de cette Académie*, 2<sup>e</sup> série, tome III. — *Par*

*la Société philosophique américaine de Philadelphie* : Transactions de cette Société, vol. VIII, 1<sup>re</sup> partie. — *Par M. G. Salari* : Statistica generale della Regia Città e Provincia di Milano, compilata da G. Salari, vol. in-f°. — *Par M. Stanislas Julien* : Exercices pratiques d'analyse, de syntaxe et de lexigraphie chinoise, 1 vol., in-8. — *Par les auteurs et éditeurs* : Revue trimestrielle de l'Institut historique et géographique du Brésil, n° 13. — Nouvelles Annales des voyages, juillet. — Annales maritimes, juillet. — Bulletin de la Société de géologie, tome XIII, feuilles 17 à 22. — Revue scientifique, juin. — Recueil de la Société polytechnique, juin. — Journal de l'Institut historique, juillet. — Journal des missions évangéliques, août. — Mémoires encyclopédique, juin. — L'Écho du monde savant.

---

SOUSCRIPTION ouverte dans le sein de la Société de géographie, pour le Monument à élever à la mémoire du contre-amiral DEMONT D'URVILLE.

Liste des Souscripteurs du 5 août jusqu'au 15 septembre 1842

MM. CHEVALIER, d'Amiens, membre de la Société.	5 fr.
GAILLARD, s.-intendant militaire, <i>id.</i>	10
HOMBERG, chirurgien de 1 <sup>re</sup> classe de l'expédition au pôle Sud.	15
BOYER, enseigne de vaisseau de l'expédition.	20
GIDE, éditeur du voyage au pôle Sud.	57
GRANGE, chirurgien de 5 <sup>e</sup> classe.	50

SOUSCRIPTIONS DU PORT DE ROCHEFORT.

MM. BAUDIN, capitaine de corvette.	10
LES AGENTS de la direction des travaux hydrauliques.	22
TOTAL. . .	149 fr.
Montant des premières listes. . . .	2,661 fr.50
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	2,810 fr.50



# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

SEPTEMBRE 1842.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

#### PREMIER VOYAGE

*a la recherche des sources du Nil-Blanc, ordonné  
par MOHAMMED-ALY, vice-roi d'Égypte.*

Article communiqué par M. JOMARD.

( Fin. ) (1)

---

*Lundi, 15 zilkadé.*—Le matin, à notre départ, le vent soufflait du septentrion.

A 2<sup>h</sup> 1/2 le gouvernail de la troisième dahabéyh ne fonctionnant pas convenablement, nous fûmes obligés de le raccommoder un peu ; dans ce moment trois sacs de soldats tombèrent dans l'eau et se perdirent, par la faute de plusieurs individus, qui furent punis d'après les règlements, et on porta la perte sur leur compte.

(1) Voy. les Bulletins de juillet, p. 5, et août, p. 81.

A 7<sup>h</sup>, nous nous mîmes en route. Le vent était contraire, et la rencontre de plusieurs kourdas nous força à haler jusqu'à 11<sup>h</sup>. Quelques uns des habitants de ces parages vinrent, et embrassant les cordages du halage, se mirent à les tirer en compagnie des soldats; et comme il est indiqué dans le tableau, les habitants de neuf hilléhs que nous rencontrâmes se présentèrent sur le bord du fleuve en nous priant d'accepter le bétail qu'ils amenaient avec eux; ils nous suivirent pendant 2 ou 3 heures; mais ayant refusé leurs présents, ils s'en retournèrent tout contrits.

A l'occident nous reconnûmes un étang couvert de hérons; nous vîmes aussi beaucoup de bois dans cet endroit. A 11<sup>h</sup> nous aperçûmes un hilléhs; l'un des habitants nous apporta une dent d'éléphant.

Le fleuve, dans cet endroit, est couvert, jusqu'à 2 ou 3 milles du rivage, de roseaux et de joncs que les bestiaux broutent; dans d'autres endroits il y a des traces d'incendie.

Le fond du fleuve est de sable, et les bords sont garnis de joncs et de broussailles, mais en très petite quantité.

Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve à l'entrée de la nuit.

*Mardi, 16 zilcade.* — Le matin, à notre départ, le temps étant calme, nous fûmes obligés d'avancer tantôt à l'aide du halage, tantôt avec le peu de vent qui soufflait.

Du côté de l'occident et de l'orient nous aperçûmes une dizaine d'habitations, ainsi qu'un étang à l'occident.

Les habitants de cet endroit vinrent, comme les autres, nous offrir leurs présents en nous suivant

Dans les habitations que nous vîmes il se trouvait du tabac , du dourah et du sésame en quelque quantité. Nous y trouvâmes également deux dents d'éléphant ; ils les emploient comme des piquets et les enfoncent dans la terre. Ce jour ils nous en apportèrent quatre , mais toutes petites. A 11<sup>h</sup> nous nous arrêtâmes du côté de l'occident un jeune homme d'environ 20 à 21 ans vint se présenter à notre drogman Méhémed, et lui dit que, se trouvant malheureux et sans moyens d'existence, son dessein était de nous suivre. Tout examen fait, nous consentîmes à le prendre avec nous, et nous le fîmes habiller.

Les bords du fleuve sont couverts de restes de jones et de broussailles qui, pour la plupart, ont été ou broutés par le bétail ou dévorés par l'incendie.

Le fleuve est plein de crocodiles et donne asile à quelques hippopotames ; sa vase est de sable ; il a environ 5 milles de large. Sur la rive occidentale se trouve du bois en assez grande quantité.

A l'entrée de la nuit nous jetâmes l'ancre.

*Mercredi, 17 zilkadé.* — Le matin, à notre départ, plusieurs petits animaux de menu bétail ayant été apportés des rives orientale et occidentale, ils furent distribués aux soldats, qui en avaient grand besoin. Les habitants, voyant leurs présents acceptés, retournèrent pour prendre leurs meilleures bêtes ; et à leur arrivée, ils nous suivirent en nous priant de ne pas refuser leurs présents, et ils se mirent à haler comme les soldats. La tribu d'El-Hyabb (1) habite la rive occidentale, et la rive orientale est habitée par celle de Blhour (2). Ces deux tribus sont presque toujours en guerre pour les pâturages.

(1) Les tableaux portent *la tribu d'Elyab*. On dit aussi le pays des Héliabs. — N. du R.

(2) On trouve aussi *Bhour* dans le manuscrit.

Quoique nous ayons avancé pendant plus de deux heures à l'aide du vent, cependant la plupart du temps nous avons été obligés de nous en tenir au halage.

A 5<sup>h</sup> nous aperçûmes une branche du fleuve. Dans cet endroit le fond du fleuve est du sable, et les bords en sont garnis de roseaux et de joncs; nous aperçûmes également, au côté oriental et près du fleuve, plusieurs arbres d'Europe ainsi que d'autres espèces d'arbres.

Les instruments du halage nous manquant pour les barques, nous coupâmes plusieurs de ces arbres, et nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Jeudi, 18 zilkadé.* — Le matin le temps était calme; après avoir un peu halé, le vent faisant sentir son influence favorable, nous naviguâmes jusqu'à 5<sup>h</sup>. Mais quelques kourdas s'étant rencontrés devant nous, nous fûmes obligés de recourir au halage. Les habitants aidèrent les soldats à haler jusqu'à 9<sup>h</sup>; ils vinrent des deux rives en grand nombre, sans armes, accompagnés de bétail: ce qu'ayant vu, nous abordâmes la rive occidentale. Le grand cheikh Ryann (1) Kandjack vint se présenter à notre dahabyéh; et l'ayant interrogé sur le pays, il nous répondit que devant nous se trouvait la tribu des Schirs, qui parlait une autre langue et qui était leur ennemie. Ils s'occupent de la culture du dourah, du sésame, du tabac et des citrouilles. Il paraît que cet individu est également le cheikh de la tribu des El-Hyabb; il avait amené avec lui plus de 1,000 personnes sans armes. Ils ont l'habitude d'attacher à leur corps la queue et les cornes des vaches, animal qui est le plus honoré parmi eux.

(1) Ryân (Tableaux.)

Entre les animaux qu'ils amenèrent, nous ne prîmes que ceux dont nous avons absolument besoin. Nous donnâmes en retour au cheikh quelques verroteries et plusieurs paquets de toile de coton pour se faire un habillement, en lui disant que nous étions très satisfaits de ses présents. Il resta jusqu'au soir à haler avec les soldats.

Ag<sup>h</sup>, en approchant de la rive orientale, trois grands cheikhs des Bhourrs vinrent à notre dahabyéh. Pour les satisfaire nous leur donnâmes un peu de verroterie et un peu de camelot blanc. Les ayant interrogés, ils nous répondirent que leurs habitations se trouvaient un peu loin du fleuve, et que leur agriculture se composait de la culture du sésame, du tabac et des citrouilles; ils nous dirent également qu'ils étaient presque toujours en hostilité avec la tribu d'El-Hyabb et une autre tribu.

La tribu de Bhourr ayant amené cinquante têtes de vaches, nous choisîmes les plus convenables, et nous renvoyâmes le restant.

Le fleuve dans cet endroit est peuplé d'une grande quantité de crocodiles et de quelques hippopotames; les bords sont garnis de jones et de roseaux.

Sur la cote occidentale se trouve une grande quantité d'arbres; du côté de l'occident se trouvent sept habitations, et du côté de l'orient, une habitation et six îlots.

A l'entrée de la nuit nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Vendredi, 19 zilkadé.* — Le secrétaire de Suleïman-Kachef et un effendi constantinopolitain, qui depuis deux mois souffrait de la dysenterie, trépassèrent dans

le milieu de la nuit. Nous nous arrêtâmes le matin pour leur rendre les honneurs funèbres ; à la reprise de notre route , comme il a été indiqué dans le tableau ci-joint, un grand nombre d'habitants , sortant de leurs cabanes , sans armes comme hier , nous amenèrent beaucoup d'animaux d'espèces différentes.

A l'occident , plusieurs individus de la tribu d'El-Hyabb vinrent nous offrir des bêtes choisies ; les gens de la tribu de Bhourr , située sur la rive orientale , voulant s'obstiner à surpasser les autres , nous choisirent ce qu'ils avaient de mieux parmi leurs bestiaux. Enfin , il nous fut offert ce jour-là plus de cinquante bêtes , et nous donnâmes en conséquence aux cheikhs quelques morceaux de châle blanc , ce qui les contenta au plus haut degré ; ils s'en retournèrent tout joyeux à leurs habitations.

A 9<sup>h</sup> nous aperçûmes du côté de l'orient quelques éléphants , ainsi qu'un grand nombre de crocodiles et plusieurs hippopotames.

A l'occident nous aperçûmes des bois éloignés d'environ 4 milles du fleuve , et , près du fleuve dans quelques endroits , des arbres épars. Ces arbres sont de sept espèces , savoir : arbre d'Europe , nabak , debker , endirâab , ekkliôj , thalilh , essim. Les bords du fleuve , du côté de l'occident , sont élevés environ d'une coudée.

Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Samedi, 20 zilkadé.* — A notre départ , le matin , le temps était calme et un peu brumeux. Nous avançâmes quelque temps à l'aide du halage. A 4<sup>h</sup> nous arrivâmes à un endroit où le fleuve se bifurquait ; les eaux étaient toujours de la même couleur : une branche allait à l'occident et l'autre à l'orient. Nous reconnûmes que le territoire de la tribu d'El-Hyabb finissait

la. Nous ignorions si ces deux branches du fleuve restent toujours séparées, ou si elles se rejoignent plus loin. L'observation de cette circonstance devenant nécessaire, nous nous arrêtâmes en cet endroit pour prendre des informations. Nous fîmes venir plusieurs individus de la tribu d'El-Hyabb qui se trouve à l'occident, et nous leur demandâmes si ces deux branches restaient toujours séparées, quelle pouvait être leur étendue, et s'il était vrai que nous devions rencontrer sur notre route une montagne. Ils nous dirent que ces deux bras étaient des rivières séparées; que chacune d'elles avait son lit à part; seulement que celle qui se trouve du côté de l'occident est très peu fournie d'eau; qu'au contraire celle qui se trouve à l'orient est plus considérable que l'autre et en tout temps pourvue d'eau. Mais ils nous assurèrent aussi qu'ils ne connaissaient pas leur étendue, et qu'en outre ils ignoraient qu'il y eût une montagne plus en avant, et que même ils n'en avaient jamais entendu parler; seulement, dirent-ils, il se trouve en haut plusieurs tribus qui parlent un langage différent du nôtre et avec lesquelles nous sommes presque toujours en guerre, ce qui nous empêche d'avoir des relations avec elles et d'être instruits des circonstances qui peuvent les regarder. Dans l'intention de constater la véracité des déclarations de ces individus, nous fîmes venir de la rive orientale deux cheikhs de la tribu de Bhourr. Leur ayant adressé les mêmes questions, ils nous firent, à peu de chose près, les mêmes réponses, ce qui nous confirma que les individus de la tribu d'El-Hyabb avaient été vrais.

L'exploration de ces deux branches faisant partie de la mission dont nous sommes chargés, S. A. M. le Ka-

chef, accompagné de l'adjutant-major Rustem-Effendi, du Français Ibrahim-Effendi, et du capitaine Fez-houllah, furent envoyés pour explorer la branche occidentale; on envoya par terre un petit nombre de soldats, et par eau une chaloupe avec trois marins pourvus de sonde; après avoir marché en longueur environ 2 milles, on trouva que la largeur de ce bras était d'environ 8 à 10 kouladjis, et sa profondeur de 1 1/2 et de 2 kouladjis; la vitesse de l'eau était de 1 mille 1/2 par heure.

Pour explorer également la branche orientale, les mêmes personnes montèrent dans un canot et se dirigèrent sur ce bras. Après avoir navigué la distance de 2 milles, ils remarquèrent que la largeur était dans certains endroits d'un mille 1/2, et dans d'autres d'un 1/4 de mille; la profondeur, à son embouchure, de 1 1/2, de 2 et même de près de 2 kouladjis 1/2, et sa vitesse d'un 1/2 mille par heure; comparativement à la branche occidentale l'eau y est bien plus considérable, et la rivière plus large. Nous jugeâmes donc convenable de naviguer sur cette branche; mais le temps n'étant pas favorable, nous jugeâmes convenable de passer la nuit dans l'endroit où nous nous trouvions.

*Dimanche, 21 zilkadé.* — Nous nous mîmes en route; le temps n'étant pas très favorable, nous halâmes jusqu'à midi. Après avoir gagné l'espace d'environ 5 milles, l'endroit où nous étions arrivés n'offrait plus qu'un 1/2 kouladj, et même moins. Nous ordonnâmes de maintenir toujours les barques au milieu de la rivière, et après avoir examiné de côté et d'autre, nous remarquâmes que l'eau gardait à peu près la même profondeur. On réunit tous les officiers, et on leur



exposa l'état des choses ; dans leur réponse ils dirent que tout ce qui s'était passé la veille et aujourd'hui devait être inscrit et noté dans le journal ; que , d'après ce que l'on avait vu , la branche occidentale n'offrait pas assez d'eau pour naviguer , et qu'en tout cas la branche orientale était beaucoup plus large et était pourvue plus abondamment d'eau , qu'on avait résolu de l'explorer , et même qu'on était en disposition de la faire jusqu'à midi ; mais que la profondeur de l'eau allant toujours en diminuant , et que n'ayant plus trouvé qu'un  $1\frac{1}{2}$  kouladj et même moins , il devenait impossible de continuer le voyage , et qu'enfin les barques étaient restées au milieu de la rivière sans pouvoir avancer ; toutes ces circonstances étaient connues des officiers. Les capitaines des dahabyés et des barques ayant été également appelés en conseil , on leur dit que s'ils avaient quelque chose à dire , ils eussent à s'expliquer. Ces capitaines étaient les nommés Harron, Ferradji, Akhmed, Méhémed, Achry, Hellaly, Hussein, Chabénil, Osman, Mohammed et Hassan-Taouil. Ils dirent que depuis quelques jours il était à la connaissance de tout le monde que l'eau diminuait , mais qu'ils n'avaient pas osé en parler au chef ; qu'avant-hier ils avaient vu deux branches se réunir ; qu'après l'exploration on avait conclu à l'unanimité pour naviguer sur la branche orientale ; que , quoique l'on se fût avancé sur cette branche jusqu'à midi , et que cette branche , à son embouchure , eût 2 et même 2 kouladjis  $1\frac{1}{2}$  de profondeur , cependant , qu'en réalité , à l'endroit où l'on était parvenu , elle n'offrait plus qu'un  $1\frac{1}{2}$  kouladj , et qu'il devenait impossible désormais d'avancer davantage ; qu'au reste la décision appartenait aux membres du conseil.

Les membres du conseil récapitulèrent ce qui précède ainsi qu'il suit : Considérant qu'après avoir parcouru la branche orientale jusqu'à midi, nous n'avons pu trouver qu'un 1/2 kouladj de profondeur, et qu'il devient certain, par l'immobilité de nos barques, qu'il est impossible d'aller plus en avant; après avoir discuté les diverses circonstances dans un conseil composé des officiers et des capitaines des barques, et après avoir inséré dans le procès-verbal les demandes et les réponses sus-mentionnées, il a été reconnu qu'il n'y avait aucun moyen de continuer notre navigation; qu'ainsi donc on résolvait à l'unanimité de retourner sur ses pas et de recommencer le voyage en sens inverse le jour suivant.

*Lundi, 22 zilkadé.*—Le matin, comme c'était la première fois que les sujets de S. A. paraissaient dans ces parages écartés, nous déployâmes les drapeaux en son honneur, et nous fîmes tirer vingt et un coups de canon; ensuite nous partîmes de cet endroit.

#### OBSERVATIONS QUI CONCERNENT NOTRE RETOUR.

*Le samedi 27 du mois de zilkadé.* — Le matin, une femme de la tribu des Kyks vint sur le rivage, sans mari ni parents, et très malheureuse; elle témoigna le désir de nous suivre, ce à quoi nous consentîmes. Nous lui donnâmes quelques verroteries. Le vent se trouvant très fort, nous attendîmes environ 5 heures, après quoi nous nous mîmes en mouvement. Outre cela, le mercredi 1<sup>er</sup> de zilladjé, le besoin de bois se faisant sentir à bord des embarcations, nous nous approchâmes de la côte orientale pour nous en pourvoir. Une habitation de la tribu des Dourrhahs se trouvait

par hasard située de ce côté, les habitants s'enfuirent là; l'un d'eux montrant l'intention de se précipiter sur l'un de nos soldats noirs, celui-ci, qui avait remarqué le dessein de son adversaire, le frappa avec son fusil, et il prit deux petits enfants qu'il emmena avec lui. Après délibération, nous nous décidâmes à garder ces enfants auprès de nous.

*Le mercredi 8 du même mois*, le vent étant contraire et le temps brumeux, et ce jour se trouvant être le jour d'arafah, nous nous approchâmes du bord oriental pour veiller aux soins de propreté; là un soldat qui se trouvait indisposé depuis quelques jours mourut à notre arrivée.

Nous passâmes la nuit dans cet endroit.

*Le jeudi*, c'est-à-dire le lendemain, étant le jour du baïram, au lever du soleil on tira vingt et un coups de canon, et après que les officiers et les soldats eurent accompli leurs devoirs religieux, nous partîmes.

*Dimanche*, 12 *zilhadjé*. — A 5<sup>h</sup> nous arrivâmes à l'endroit où, le lundi, 9 chawal, nous avions trouvé, du côté de l'orient, une rivière dont l'eau est rougeâtre, et que l'on nomme en arabe Bahr-Sé bath, et dans la langue des Schlouks Bahar-Chelfyh (1); nous avions jugé convenable de l'explorer à notre retour.

*Lundi*, 15 *zilhadjé*. — De bon matin nous nous engageâmes dans cette rivière. La couleur de son eau est peu différente de celle du fleuve Blanc. Sa profondeur est de 3 à 5 kouladjis; la saveur de son eau est très bonne; les bords sont escarpés de 2 à 5 kouladjis, à la largeur d'un demi-mille. La vitesse de l'eau est d'un quart de mille par heure.

(1) On lit plus haut Bahr-el-Seboth, et aussi Bahr Telkhy, selon les Schlouks (voy. p. 23); les tableaux portant Telqy. — N. du B.

A 5<sup>h</sup> le vent d'ouest soufflait avec quelque force ; la rencontre des kourdas nous empêchant de haler ou de ramer, nous passâmes environ 5 heures dans cet endroit ; après quoi le vent s'étant un peu calmé, nous continuâmes notre route.

A 11<sup>h</sup> nous rencontrâmes six arbres dilb à l'occident, et un hilléh composé de plusieurs toukoulis ; mais nous ne pûmes pas savoir à quelle tribu appartenaient les habitants, et ils s'enfuirent dès qu'ils nous aperçurent.

Les deux rives du fleuve sont escarpées et semées de quelques arbrisseaux rares et d'un peu de broussailles : du reste la terre en est fort belle.

A l'occident, à 5 ou 4 milles du fleuve, nous aperçûmes quelques feux.

A l'entrée de la nuit nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Mardi, 14 zilhadjé.* — De bon matin nous nous mîmes en route ; à 5<sup>h</sup>, à l'occident, sur le fleuve, nous vîmes un grand hilléh. A l'occident de ce hilléh se trouvait une petite branche, et nous remarquâmes parmi les roseaux et les broussailles qui bordaient le fleuve plusieurs petites barques. Dans les parties élevées on cultive du tabac. Les hommes s'enfuirent à notre approche ; nous trouvâmes dans l'intérieur du hilléh quatre femmes et un individu mâle qui s'étaient cachés. Nous les fîmes venir auprès de nous ; nous leur demandâmes de quelle tribu ils faisaient partie et quelle était la raison qui avait porté les habitants à fuir ; ils nous répondirent qu'ils étaient des Dinkhahs, et que les individus s'étaient enfuis par crainte ; mais qu'eux, se trouvant malades, ils n'avaient pas eu la force de suivre leurs camarades. Il y avait un

grand nombre de provisions dans les hilléhs , et entre autres des poules et du dourah. Nous les engageâmes à rester dans leur hilléh sans crainte de nous , et à engager les habitants à leur retour à devenir plus confiants, ce que nous leur fîmes comprendre à l'aide de notre drogman Mèhémed.

Nous continuâmes notre route. Mais le fleuve , plein de sinuosités dans cet endroit , et les courants de beaucoup de kourdas , nous forcèrent de recourir au halage ; c'est pourquoi nous envoyâmes un peloton de soldats armés pour protéger les haleurs , et nous continuâmes ainsi jusqu'à 11<sup>h</sup>.

A un mille environ du fleuve , du côté de l'orient , nous aperçûmes un hilléh ; le fleuve dans cet endroit a une profondeur quelquefois de 5 et quelquefois de 4 kouladjis. L'escarpement des bords est de 2 à 3 kouladjis. La terre en est excellente et garnie de roseaux et de broussailles : il s'y trouve également quelques crocodiles et des hippopotames.

A l'entrée de la nuit nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Mercredi, 15 zilhadjé.* — A notre départ du matin , le vent n'étant pas favorable , nous organisâmes le halage.

A 5<sup>h</sup> nous aperçûmes à l'orient et à l'occident un hilléh. Les habitants de celui de l'orient s'enfuirent à notre approche ; ceux du hilléh de l'occident , au contraire , sortirent de leur hilléh et vinrent sans armes au bord du fleuve. Après en avoir fait venir quelques uns d'entre eux dans nos barques , nous les interrogeâmes sur leur tribu et surtout sur le motif pour lequel les autres avaient pris la fuite. Ils nous dirent qu'ils étaient des Dinukhals , et que les autres s'étaient enfuis

seulement par crainte. Après les avoir rassurés nous les engageâmes à inviter leurs autres compatriotes à venir nous voir. Nous leur donnâmes de la verroterie et quelques pièces de camelot blanc, et ils nous apportèrent trois bœufs que nous partageâmes entre les soldats. Leur ayant fait d'autres questions, ils nous répondirent qu'à cinq ou six journées devant nous se trouvait la tribu des Nouvirs, avec lesquels ils ne cessaient d'être en guerre, et qu'ils avaient toujours à redouter. Après quoi nous les relâchâmes en les assurant de notre amitié.

À 11h nous aperçûmes à l'orient sur le fleuve un hilléh, et à l'occident un autre petit hilléh; un troisième en était éloigné d'environ 1 mille. Le vent n'étant pas favorable, nous marchâmes très peu et à l'aide du halage. A l'est et à l'ouest nous aperçûmes quelques constructions et quelques animaux sauvages. La terre de cette partie du pays est généralement brune; les rives du fleuve sont élevées d'un kouladj et d'un kouladj et demi. Les bords sont parsemés de quelques arbrisseaux rares; on aperçut parfois des hippopotames et des crocodiles. On trouve là en grande quantité des canards, des cygnes, des cigognes et une grande variété d'autres oiseaux.

À l'entrée de la nuit nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Jeuûi*, 16 *zilhadjé*. — La quatrième dahabyéh, les neuvième et dixième barques faisant eau depuis quelques jours, et la réparation devenant plus nécessaire de jour en jour, on les tira de l'eau et on les fit raccommoder. Les troupes s'occupèrent de propreté, à l'asr on fit environ une heure d'exercice. Nous passâmes la nuit dans cet endroit.

*Vendredi, 17 zilhadje.* — Le raccomodage de la dixième barque n'étant pas achevé, et le temps surtout étant peu favorable, nous séjournâmes dans cet endroit jusqu'à 7<sup>h</sup>, et ensuite nous halâmes jusqu'à 11<sup>h</sup>.

Nous aperçûmes, à 1 mille du fleuve à l'ouest, deux hilléhs, mais nous ne vîmes pas d'habitants. Les rives du fleuve sont escarpées, et leur hauteur est de 2 à 5 kouladjis; la terre est très brune, et on y voit des animaux sauvages en très grande quantité. A l'entrée de la nuit nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Samedi, 18 zilhadje.* — Pendant la nuit, le canot ayant fait une voie d'eau, était sur le point d'être submergé; la sentinelle qui se trouvait dedans s'en étant aperçue, donna l'éveil; on fit approcher le canot de la rive occidentale, après en avoir sorti tous les effets des soldats qui étaient mouillés. On fit appeler le reis Hassan Taouil, qui nous dit que c'était une chose due à la malveillance; après quoi, on assembla le conseil pour juger les individus coupables, on appela aussi la sentinelle, on dressa procès-verbal, et ils furent punis d'après les règlements. Le desséchement des objets et le raccomodage du canot nous ayant conduits jusqu'au soir, nous restâmes à l'ancre au milieu du fleuve.

*Dimanche, 19 zilhadje.* — A notre départ, le temps étant calme, nous fîmes sortir tous les haleurs accompagnés d'un peloton de soldats armés pour les protéger; on continua ainsi de haler jusqu'à midi.

A 5<sup>h</sup>, nous aperçûmes à l'occident quelques arbres sur le bord du fleuve; du même côté, à environ 2 milles, nous vîmes un hilléh dépourvu d'habitants. A cette heure, le soleil était extrêmement chaud; c'est pourquoi nous nous arrêtâmes jusqu'à 9<sup>h</sup>, après quoi nous continuâmes de haler jusqu'au soir.

Du côté de l'orient, à 1 mille 1/2 du fleuve, nous vîmes un hilléh dépourvu d'habitants; à notre droite et à notre gauche nous vîmes un grand nombre d'animaux sauvages. Les bords du fleuve sont fournis de broussailles et de roseaux, et escarpés de 5 à 4 kouladjis. La terre est très belle et partout uniforme. Le fleuve est habité par quelques hippopotames et crocodiles; les bords sont fréquentés par les oiseaux aquatiques.

A l'entrée de la nuit nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Lundi, 20 zilhadjé.* — A notre départ, le temps étant très calme, nous halâmes jusqu'à 4<sup>h</sup>; le vent d'ouest étant très fort et contraire, nous fûmes obligés de nous arrêter sur la rive orientale.

A 7<sup>h</sup>, le vent ayant un peu perdu de sa force, nous passâmes à l'occident pour haler, et nous vîmes quelques arbres dilb; nous naviguâmes à la voile jusqu'au soir. A 5 ou 6 milles de la rive orientale, nous aperçûmes la fumée de plusieurs feux, et, comme il est indiqué au tableau, nous vîmes un grand hilléh dépourvu d'habitants. A droite et à gauche il y avait beaucoup d'animaux sauvages, ainsi que dans l'intérieur du fleuve, dans lequel se trouvent quelques hippopotames et des crocodiles. Les bords sont peuplés d'oiseaux aquatiques; ils sont garnis de quelques arbrisseaux rares, et leur escarpement est de 5 ou 4 kouladjis.

Nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Mardi, 21 zilhadjé.* — Le temps étant très calme le matin, nous fîmes sortir comme d'habitude quelques haleurs protégés par un peloton de soldats armés, et nous continuâmes notre route jusqu'à environ 5<sup>h</sup>, heure à laquelle l'ardeur du soleil nous força de cesser tout mou-



vement. Après nous être reposés environ 2 heures, nous continuâmes notre route, toujours à l'aide du halage. A l'occident, nous rencontrâmes un hilléh; deux hommes et une femme s'en détachèrent et vinrent auprès de nous. Nous demandâmes pourquoi les autres habitants s'étaient enfuis, car nous avions remarqué qu'ils avaient pris la fuite; ils nous répondirent que c'était à cause de la crainte que nous leur inspirions. Nous les contentâmes en leur donnant quelques verroteries et en les invitant à aller vers leurs compatriotes, pour leur faire comprendre qu'ils n'avaient rien à craindre de nous.

A 10<sup>h</sup>, cinq individus arrivèrent accompagnés de deux vaches et d'un mouton qu'ils nous offrirent, et que nous acceptâmes pour partager entre les soldats. Nous leur donnâmes en retour quelques verroteries. Nous les engageâmes à dire à leurs amis qu'ils n'avaient qu'à venir pour être traités avec honneur et munis de présents.

A l'occident, à 2 milles environ du fleuve, nous aperçûmes un hilléh avec des êtres humains.

A l'orient, nous vîmes beaucoup de bêtes sauvages et des oiseaux de diverses espèces.

La hauteur des rives est d'environ 2 et 3 kouladjis. Dans cet endroit du fleuve, elles sont fournies de broussailles; il est habité par quelques hippopotames et crocodiles.

A l'entrée de la nuit nous jetâmes l'ancre.

*Mercredi, 22 zilhadjé.* — Le matin, le vent étant favorable, nous fîmes assez de chemin pendant environ 2 heures; après quoi le vent devenant contraire, nous fûmes obligés de haler jusqu'à 5<sup>h</sup>.

A environ un demi-mille de la rive orientale, nous

aperçûmes un hilléh ; comme les barques étaient dépourvues de bois , nous jugeâmes convenable de nous approcher du rivage pour nous en pourvoir. Plusieurs habitants vinrent nous apporter un bœuf que nous acceptâmes en échange de quelques verroteries ; ils ne témoignaient aucune crainte de nous.

La grande chaleur du soleil nous força à rester dans cet endroit jusqu'à 8<sup>h</sup>, après quoi nous continuâmes notre route à l'aide du halage , et à 11<sup>h</sup> nous rencontrâmes un petit îlot de sable. L'eau qui baignait la partie occidentale de cette rive n'avait pas plus d'un kouladj et d'un demi-kouladj de profondeur, ce qui nous empêcha de passer de ce côté ; cependant le côté occidental ayant été exploré, il nous fut permis de passer, car l'eau y était d'un kouladj, et sa vitesse de 2 milles par heure.

A gauche et à droite nous aperçûmes un grand nombre de bêtes sauvages , ainsi que plusieurs oiseaux , et même une girafe.

L'intérieur du fleuve est habité par quelques hippopotames et un nombre assez considérable de crocodiles.

La nuit étant venue , nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve.

*Jouidi, 25 zilhadjé.* — Le matin , le temps étant brumeux et le vent un peu en travers , et ayant vu des kourdas pendant environ 2 heures , nous halâmes jusqu'au milieu du jour. L'ardeur du soleil nous força de nous arrêter 5 heures , après quoi nous continuâmes notre route , toujours en halant.

D'après ce qui a été dit dans le tableau , nous rencontrâmes à l'orient quatre hilléhs dont les habitants s'enfuirent à droite et à gauche. Nous vîmes beau-

coup d'animaux sauvages , ainsi que plusieurs espèces d'oiseaux. Il se trouve également dans le fleuve des hippopotames et des crocodiles. La hauteur des bords est de 5 ou 4 kouladjis.

Nous jetâmes l'ancre au milieu de la nuit.

*Vendredi, 24 zilhadjé.* Le matin , à cause du calme, nous fûmes obligés de haler jusqu'à 4<sup>h</sup>, heure à laquelle la grande chaleur du jour nous força d'aborder à l'orient. On ordonna aux soldats de s'occuper des soins de propreté. A 8<sup>h</sup> nous nous mîmes en route, et jusqu'au soir, nous avançâmes à l'aide du halage. A l'occident , à 2 milles du fleuve, nous aperçûmes un hilléh, mais sans individu humain. Les bords du fleuve sont fournis de broussailles. L'escarpement des bords du fleuve est de 5 et 4 kouladjis.

Nous jetâmes l'ancre à l'entrée de la nuit.

*Samedi, 25 zilhadjé.* — Le temps étant très calme le matin, nous halâmes jusqu'à 2<sup>h</sup> environ. Le vent du sud ayant commencé à souffler, nous avançâmes jusqu'au soir tantôt à l'aide du halage, et tantôt à l'aide des voiles. Comme il est inscrit dans le tableau ci-joint, nous aperçûmes à 1 et 2 milles du fleuve plusieurs hilléhs dont nous ne vîmes pas les habitants, et d'heure en heure nous jetâmes des sondes pour connaître la profondeur, que nous inscrivîmes au tableau ; elle était dans certains endroits d'un kouladj, et dans d'autres de moins d'un kouladj. A droite et à gauche nous aperçûmes un grand nombre de bêtes sauvages, ainsi que plusieurs espèces d'oiseaux. L'escarpement des rives est comme toujours de 2 ou 5 kouladjis; elles sont bordées de broussailles, et on voit au fond du fleuve quelques rares crocodiles et hippopotames.

La nuit étant arrivée, nous jetâmes l'ancre.

*Dimanche, 26 zilhadje.* — Le matin, à notre départ, le vent du kébléh étant favorable, et le calme se faisant un peu sentir, nous marchâmes jusqu'à 5<sup>h</sup>. A cette heure la chaleur du soleil devenant très ardente, nous nous arrêtâmes environ 5 heures dans cet endroit. Le vent de l'ouest ayant soufflé pendant environ 1 heure, nous en profitâmes pour avancer un peu, puis nous fûmes obligés de nous servir du halage jusqu'au soir. A l'occident, nous aperçûmes un îlot de sable; dans cet endroit, l'eau a une profondeur d'un demi-kouladj, et même d'un kouladj, ce qui est indiqué au tableau.

A l'orient et à l'occident nous rencontrâmes un hil-léh; le rivage est quelque peu fourni de homsouffs; l'escarpement est de 2 et même de 5 kouladjis.

Nous jetâmes l'ancre dans cet endroit pour y passer la nuit.

*Lundi, 27 zilhadje.* — Ce jour, nous nous arrêtâmes dans l'endroit où nous avions jeté l'ancre.

Ayant considéré que l'eau allait tous les jours en s'amointrissant; que deux ou trois jours avant que d'arriver à cet endroit nous avions eu toutes les peines du monde à naviguer; qu'enfin la profondeur de l'eau n'était plus que d'un demi-kouladj; que depuis notre navigation sur ce fleuve, nous n'avions presque jamais eu de vent favorable; que nous devions le peu d'espace que nous avions parcouru seulement au halage: toutes ces considérations nous décidèrent à opérer notre retour. Le temps et la position étant favorables, nous prîmes la hauteur du soleil; il fut ordonné aux troupes de donner des soins à la propreté, et nous passâmes la nuit dans cet endroit.

*Mardi, 28 zilhadje.* — Ce jour, nous nous occupâmes

de mettre à exécution la décision que nous avions prise la veille , ce qui ne put s'effectuer sans obstacle, car la profondeur de l'eau n'était pas égale, et ne faisait que varier, ainsi qu'il est constaté par le tableau ; les sinuosités du fleuve nous contrariaient surtout beaucoup dans notre navigation. La terre en cet endroit n'est pas très fertile ; nous reconnûmes à certains indices qu'il devait exister quelques hilléhs à 1 mille environ du fleuve. Cependant les habitants ne nous montraient pas plus de confiance que ceux que nous avions rencontrés précédemment, et malgré les assurances de paix et de protection que nous leur donnions, cela ne les empêchait pas de nous fuir.

L'escarpement des rives est de 5 et 4 kouladjis.

Le terrain est assez bon , mais presque uniforme , peuplé de beaucoup d'animaux sauvages et d'une grande variété d'oiseaux.

Le fleuve est habité par des crocodiles et par un petit nombre d'hippopotames , et l'eau a une excellente saveur.

Enfin, après le 29 zilhadjé, ayant fini l'exploration du Bahar Séboth, et l'impossibilité de pousser notre navigation plus loin nous forçant à retourner sur nos pas, nous repartimes, et nous arrivâmes le 9 de *moharrem*, au hilléhs habité par le grand cheikh des Schlouks; nous attendîmes environ 2 heures, personne ne se présenta de sa part; après avoir observé le soleil au méridien, nous continuâmes notre route.

Le 14 de *moharrem*, nous rencontrâmes les cheikhs de Boukharah, avec lesquels, le 28 ramadan, au commencement de notre voyage sur le Bahar-el-Aïbiad, nous avions eu quelques relations; ils continuèrent de nous manifester les sentiments d'amitié qu'ils nous

avaient témoignés auparavant; car ils nous apportèrent quelques vaches, plusieurs moutons, ainsi que des chèvres, qui furent partagés entre les officiers et les soldats. Un de leurs cheikhs, nommé Adhar, descendit avec nous dans les dahabyéhs pour se rendre à Khar-toum, où des affaires l'appelaient.

Notre navigation devint très pénible à cause de l'eau qui allait toujours en diminuant. La profondeur, dans certains endroits, était d'un demi-kouladj. Nos barques refusaient d'avancer.

Les peuplades de Dinukhah se trouvent situées à l'occident, et mènent paître leurs troupeaux au pâturage de Yaoubéh, qui est dans la partie de l'occident. Ayant été effrayés par les avis de quelques cavaliers Boukharahs qui les avertirent de l'arrivée des Turks, ils commencèrent par fuir, et les cavaliers Boukharahs profitèrent du désordre pour s'emparer de quelques bestiaux; ils finirent même par s'emparer du restant des bestiaux, et s'enfuirent à l'occident.

Quelques unes de nos barques s'étant arrêtées à cause du peu d'eau, on vint nous avertir qu'à l'orient il se trouvait beaucoup plus d'eau. Nous profitâmes de cet avis pour nous tirer d'embaras.

Les habitants de ces tribus sont presque toujours en guerre les uns contre les autres; lorsqu'ils se sont emparés de plusieurs prisonniers, ils s'abstiennent de les mettre à mort, et ils les échangent chacun contre trente vaches ou dix génisses. Nous passâmes ces parages, sains et saufs.

Nous étant approchés de la rive orientale, le grand cheikh des Dinukhahs, nommé Edrys (1), vint à notre

(1) Hydriss, voy. p. 12 ci-dessus.

dahabyéh; nous lui donnâmes un habillement et de la verroterie de différentes couleurs. Nous en donnâmes également à ceux qui l'accompagnaient, ce qui les rendit très joyeux.

L'espace qui s'étend depuis le fleuve de Seboth jusqu'à la montagne de Djémathy est habité par des Dinukhahs, qui possèdent une grande quantité de bestiaux.

La rive occidentale est habitée par des Schlouks et des Boukharahs, qui sont riches en bestiaux et en moutons.

Le 19 de ce mois, un vent du sud ayant soufflé, nous arrivâmes à Maassah de Zélach (1), où le peu d'eau fit engraver nos barques à l'exception de deux; à force de bras nous parvînmes à les désengraver.

A 7<sup>h</sup> nous arrivâmes à un endroit où il y avait moins d'une demi-coudée d'eau; nous parvînmes cependant à nous tirer de ce lieu.

*Le jeudi 22 moharrem*, le capitaine Hafiz-Agha, qui était malade depuis quelques jours, mourut; après l'avoir enterré, nous continuâmes notre route.

*Le lundi 26 moharrem*, à 9<sup>h</sup>, nous arrivâmes à Khartoum, où nous tirâmes, en réjouissance de notre arrivée, vingt et un coups de canon.

A notre arrivée à Khartoum, nous expédiâmes au gouverneur-général du Sennar une lettre signée de tous les officiers de l'expédition, pour porter à sa connaissance notre heureux retour, et lui notifier que, conformément aux ordres de S. A., nous avons exploré par terre et par eau le cours du fleuve Blanc.

— *Signé*: SÉLIM, capitaine; SULEÏMAN-KACHEF, RUSTEM SACOLASSY, IBRAHIM-EFFENDI, FEZ-HOULLAH; HUSS-BACHI, ABDOUM-RAÇOUL, ASSAD-ALLAH.

(1) Peut-être Zélath ou Dzélath, voir p. 14. — N. du R.

*Extrait des Tableaux de l'itinéraire du capitaine Seim  
sur le Bah-el-Abiad (1).*

AN 1255.	AN 1839.	ROUTE.	LARGEUR DU FLEUVE.	PROFONDEUR DU FLEUVE.	VITESSE DU COURANT PAR HEURE.	TEMPÉRATURE.
Ramadan.	Novembre.	mil, bras.	millis	kouladjs.	millis.	degrés.
9	S. 16	4,5	1 1/2	"	"	"
10	D. 17	25,34	1 1/2 à 3	3 à 4 1/2	1 1/2	19° à 26°
11	L. 18	17,15	1 1/2	3	"	27
12	M. 19	19 17	1 à 1/2	4 à 4 1/2	1/4	18 à 27
13	M. 20	26,6	1 à 1/2	3 1/2 à 4 1/2	1/4	20 à 27
14	J. 21	10,8	1 à 1/2	4	"	18 à 27 1/2
15	V. 22	18,14	1 1/2	4 à 5	1/4	18 à 30
16 à 19	23 à 26	Station	.....	.....	.....	.....
20	M. 27	25,25	1 1/2 à 1 1/4	3 à 4	1/2	18 à 31
21	J. 28	31,24	1 à 1 1/4	2 1/4 à 4 1/2	1 2	20 à 29
22, 23	29, 30	Station	.....	.....	.....	.....
	Decembre.					
24	D. 1	31,33	1 2 à 1	3 1/2 à 4	1/2	17 à 27 1/2
25	L. 2	26,48	1/2 à 1 1/4	3 1/2 à 4	1/2 à 1 1/4	20 à 25 1/2
26	M. 3	12,20	2/3 à 1 1/2	3	1/2	17 à 32
27	M. 4	26,14	1 1/4 à 1	2 1/2 à 4	1/2	20 à 32
28	J. 5	17,28	1 2 à 1	2 1/2 à 4	1 2	20 à 29
29	V. 6	27,46	1 1/4 à 1 1/2	2 à 4	1/2	19 à 28
30	S. 7	41,26	1 7 à	3 à 6	1 2	19 à 28
Chawal.						
1	D. 8	31,20	1/4 à 1/2	3 à 6	1 2	22 à 29
2	L. 9	Station	.....	.....	.....	.....
3	M. 10	4,8	1/2	3 1 2	"	15 à 26
4	M. 11	21,12	1 2	2 à 3 1/2	2/3	18 à 29
5	J. 12	41,39	1/4 à 1 2	2 à 6	2/3	17 à 27
6	V. 13	17,12	1/2	3 à 5	1	19 à 25
7	S. 14	Station	.....	.....	.....	.....
8	D. 15	33,29	1/4 à 2/3	2 à 4	1	17 à 27
9	L. 16	50,31	1/5 à 1/2	2 à 3 1 2	1	29 à 26
10	M. 17	39,46	1/7 à 1/4	2 1/2 à 4 1/2	1	17 à 27
11	M. 18	18,15	1/6 à 1/4	2 à 3	1	17 à 29
12	J. 19	22,12	1/6 à 2 1/2	1 à 2 1/2	"	20 à 29
13	V. 20	17,19	1 6 à 1/3	1 à 1 1/2	"	17 à 29
14	S. 21	Station	.....	.....	.....	.....
15	D. 22	31 26	1/6 à 1/3	2 à 5	1 1/5	18 à 29
16	L. 23	13,11	1/5 à 1/4	3 à 3 1/4	1 1/5	18 à 30
17	M. 24	39 26	1/4	2 à 3	1 1/4	17 à 29
18	V. 25	Station	.....	.....	.....	.....
19	J. 26	19,23	1 3	2 1/2 à 3	1 1/5	16 à 28
20	V. 27	19,34	1 5 à 1 1/4	2 1/2 à 3	1 1/5	16 à 29
21	S. 28	30,39	1/4 à 1/2	2 à 3	1 1/5	15 à 27
22	D. 29	8,15	1/5 à 1/4	2 1 2 à 3	1 1/4	15 à 26
23	L. 30	6,10	1/5	3	2	16 à 27
24	M. 31	10,19	1 6	2 à 3	1 1 4	10 à 30

(1) L'itinéraire consiste en 20 tableaux en folio renfermant 11 colonnes, composées comme il suit : heures, route, courant, thermomètre, longueur, profondeur, numéros d'ordre des îles, noms des îles, direction des vents, observations.



*Extrait des Tableaux de l'itinéraire du capitaine Sélim  
sur le Bahr-el-Abiad (suite).*

AN 1255.	AN 1840.	ROUTE.	LARGEUR DU FLEUVE.	PROFONDEUR DU FLEUVE.	VITESSE DU COURANT PAR HEURE.	TEMPÉRATURE.	
		mil. bras.	milles.	kouladj.	milles.	degrés.	
Chawal.	Janvier.						
25	M. 1	19.15	1/5 à 1/6	2 1/3 à 3	1 1/4	17° à 28°	
26	J. 2	36.26	1/6 à 1/4	2 à 3	1 1/4	19 à 29	
27	V. 3	19.18	1/5	2 1/2 à 6	1 1/4	15 à 29	
28	S. 4	11.17	1/5	2 à 2 1/2	1 1/4	17 à 28	
29	D. 5	32.47	1/5 à 1/4	2 à 3	1 1/2	18 à 29	
Zilkadé.							
1	L. 6	10.13	1/5	3	1 1/5	18 à 30	
2	M. 7	16.21	1/6 à 1/5	2 1/2 à 3 1/2	1 1/4	18 à 28	
3	M. 8	22.26	1/5 à 1/2	2 à 3	1 1/2	17 à 31	
4	J. 9	21.53	1/4	2 à 3	1 1/2	17 à 30	
5	V. 10	19.29	1/5	3	1 1/2	18 à 29	
6	S. 11	17.41	1/6 à 1/5	2 à 3	1 1/2	19 à 30	
7, 8	12. 13	Station	.....	.....	.....	.....	
9	M. 14	20.25	1/6	2 à 3 1/2	1 1/2	19 à 30 1/2	
10	M. 15	15.31	1/5 à 1/6	2 1/2 à 3 1/4	1 1/2	18 à 30	
11	J. 16	23.28	1/5 à 1/2	2 à 3 1/2	1 1/2	18 à 30	
12	V. 17	25.38	1/2	2 à 2 1/2	1 1/2	19 à 30	
13	S. 18	25.48	1/3 à 1/2	2 à 3	1 1/2	20 à 31	
14	D. 19	20.44	1/3	2 à 2 1/2	1 1/2	19 à 30	
15	L. 20	16.21	1/3 à 1/2	2 à 4	1 1/2	19 à 29	
16	M. 21	26.55	1/3 à 1/2	2 à 3	1 1/2	19 à 30	
17	M. 22	17.38	1/4 à 1/3	1/2 à 2 1/4	1 1/2	18 à 30 1/2	
18	J. 23	22.32	1/3	1 1/2 à 2 1/2	1 1/2	18 à 30	
19	V. 24	18.29	1/4 à 1/3	1 1/2 à 2	1 1/2	18 à 31	
20	S. 25	4.10	1/4	1 1/2	1 1/2	19 à 30	
21	D. 26	5.15	1/4	1/2 à 2 1/2	1/2	18 à 29	
22	L. 27	Descente du fleuve, point d'observat.				.....	.....
	Février.						
23 à 30	28 à 4	Id.	id.	id. ....	.....	.....	
Zilhadie.							
1 à 12	5 à 16	Id.	id.	id. ....	.....	.....	
13	L. 17	13.33	1/5 à 1/4	3 1/2 à 5	1/4	19 à 39	
14	M. 18	11.29	1/5 à 1/4	2 1/2 à 4 1/2	1/4	20 à 31 1/2	
15	M. 19	9.25	1/5	2 à 3	1/3	19 à 29	
16	J. 20	"	1/5	2 1/2	"	22 à 32 1/2	
17	V. 21	4.15	1/5	1 1/2 à 2	1/3	31 à 33	
18	S. 22	"	1/5	1 1/2	"	22 à 33 1/2	
19	D. 23	9 25	1/5 à 1/4	1 1/2 à 2 1/4	1/2	22 1/4 à 33	
20	L. 24	12.27	1/4	1 1/2 à 3	1/2	21 à 33	
21	M. 25	9 22	1/5	2 à 2 1/2	1/2	21 à 33	
22	M. 26	12 27	1/4 à 1/3	1 1/5 à 3	1/2	23 à 33	
23	J. 27	18.30	1/4 à 1/2	1 à 3	1/2	26 à 33	
24	V. 28	7.5	1/3	1 à 1 1/2	1/2	25 à 34	
25	S. 29	8.28	1/3	2/3 à 1	1/2	25 à 35	
	Mars.						
26	D. 1	12.37	1/5 à 1/3	1/2 à 1	1/2	24 à 34 1/2	
27 au 29, et jours suivants, du 1 <sup>er</sup> moharrem 1256 (5 mars) au 10 safar 13 avril), point d'observations notées.							

LETTRES

DE M. ANTOINE D'ABBADIE A M. D'AVEZAC

SUR DIVERS POINTS

DE GÉOGRAPHIE ÉTHIOPIENNE.

—

I.

N<sup>o</sup> 7. Omokoullou près Mouszawwa', ce 20 décembre 1841.

MON CHER MONSIEUR,

Vous avez sans doute partagé depuis long temps les regrets des géographes qui laissaient presque en blanc sur nos cartes tout le pays compris entre l'Atbara, la mer Rouge, et les frontières septentrionales du plateau abyssin. Un de nos plus savants orientalistes, qui a reconstruit à force d'érudition l'histoire des fameux Blemmyes, n'a pu trouver dans aucun voyageur moderne des données sur le pays qu'a dû occuper cette nation. M. Rædiger, qui, dans un recueil littéraire de Halle, a traduit en partie des inscriptions en vieux éthiopien conservées à Axum et rapportées par M. Rüppell, n'a pu se rendre compte d'un des titres des empereurs éthiopiens qui se disent rois de Käs : il ignorait, et des voyageurs seuls pouvaient le lui apprendre, qu'une grande partie des tribus (Ha'dendwa, Melhitkena, etc.) qui parlent la langue bödja, appellent leur pays Khäs, mot identique avec celui de l'inscription si l'on se rappelle que le *khá* arabe n'existe pas dans le vieux alphabet éthiopien.

Il est une autre considération qui attache un profond intérêt aux recherches sur les frontières septentrionales

de l'Abyssinie : c'est par là que s'écoulaient vers Méroé et vers l'Égypte des Ptolémées les marchandises apportées de l'Inde à Adulis, et qui enrichissaient tous les peuples sur leur passage, comme le prouvent les ruines de monuments religieux à Adulis, à K'āhhayto et à Axum. C'est encore sur les frontières du nord que vinrent se briser les aigles romaines, qui, triomphantes jusqu'alors, et les derrières appuyés sur le riche pays de Gach, ne réussirent cependant point à envahir les royaumes du sud. Dans le reste de l'Abyssinie, sauf quelques détails qui se rattachent à l'histoire des missions portugaises, un fait géographique est presque stérile et ne fait vibrer l'âme que du petit nombre d'hommes supérieurs qui savent que toute vérité nouvelle deviendra tôt ou tard le point central d'un réseau de lumière. Au nord, au contraire, dès qu'on a quitté le *Dāga* éthiopien pour descendre vers Méroé ou Sawakin ou l'Atbara, ce n'est plus le géographe seulement, c'est aussi l'antiquaire qui vient écouter et critiquer. On reprend les vieux auteurs, ces flambeaux des siècles passés, on veut retrouver le site de Napata, on veut identifier le mystérieux Astusaspes avec quelque rivière, on veut rechercher si ces pasteurs si terribles devant les légions romaines ont conservé dans leur langage ou leurs coutumes quelques traits de la mystérieuse puissance des Coptes.

J'é mets ici ces réflexions, non pour appeler l'intérêt sur le petit travail que je vous envoie, mais pour vous montrer quelle suite d'idées m'avait fait attacher une grande importance à l'étude de ces frontières. Malheureusement, il est très difficile de les visiter, et les donneurs de renseignements, quoique en assez bon nombre ici et à Ilhareckicko, ne sont pas faciles à

rencontrer ; on peut même dire qu'il faut autant de bonheur que d'habileté pour les déterrer et les faire parler. D'ailleurs il faut que le voyageur s'entende directement avec celui qui lui parle de pays nouveaux ; car, selon l'expression pittoresque d'Ibrahim Pacha à un consul de France qui lui parlait en ture , les drogmans sont la deuxième peste de l'Orient : ils infectent tout ce qu'ils touchent. S'entend-on directement avec le voyageur éthiopien , on a vaincu la moindre des difficultés : il faut bien se garder de le questionner comme on ferait en parlant à un Européen ; encore bien moins faut-il laisser percer sur son visage l'intérêt qu'on éprouve : alors , si le voyageur éthiopien ne s'attend pas à une récompense , il a peur et ment : si pour appuyer ses importunités on a le malheur de prononcer le mot *bakchich* , l'Éthiopien grossit son budget d'une foule de noms que le malheureux Européen reçoit par force , puisqu'il n'a pas de moyens de critique. En général , comme le disait plaisamment M. Fresnel , il faut prendre ces hommes rudes par les sentiments , il faut les faire manger et boire ; puis on cause de ce qui les intéresse , de leurs terres , de leurs troupeaux , des contributions , de la guerre , et des prétentions exorbitantes des peuplades voisines ; et si l'on est adroit , on fait dire tout ce que l'on veut sans avoir fait une seule question. Cette méthode a bien des avantages , car il est rare qu'une déclaration spontanée soit fautive , tandis qu'une réponse à une question l'est presque toujours. Il est bien d'autres observations que je pourrais faire à cet égard ; mais je crains qu'en faisant l'exposé complet de ma méthode d'investigation , je n'encoure le reproche de vouloir critiquer les voyageurs qui suivent une voie plus expéditive. Bien loin de

moi cependant la pensée de m'exalter aux dépens des autres ! Je reconnais que le plus humble maçon d'un temple a aussi sa part de gloire.

Le 12 mars 1840, je vis à Mouszawwa' un vieillard halanga nommé 'Aly fils de Hämäd, qui me donna, sur les environs de sa patrie, des renseignements précieux, mais un peu confus, et que je transmis à M. Jomard. Au mois de septembre dernier, mon frère ayant acheté des cornes de rhinocéros à Mouszawwa', demanda d'où elles venaient ; on lui répondit : « de Barka, par A'ylat » ; sans qu'il fût possible d'avoir d'autres explications. Quelques jours après, un vieillard du Hamasen, à qui je fis la même question, me répondit : « de A'nsäba ». J'allai séjourner à 'Aylät pour éclaircir ces faibles renseignements. — Ce village est situé dans la vallée de Moutha't, vallée longitudinale de formation alluviale, et dont la direction coïncide avec celle de l'axe des montagnes orientales d'Abyssinie. La hauteur de 'Aylät au-dessus de la mer est d'environ 280 mètres ; sa latitude, conclue de douze hauteurs circumméridiennes de Fomalhaut, prises au sextant tabatière, est  $15^{\circ} 54' 5''$ . Par malheur les plaies de l'Yémen, dont je souffre beaucoup, et qui ne me permettent pas de rester debout auprès du théodolite, ne m'ont pas permis d'avoir une latitude plus exacte. Avec celle-ci, j'ai calculé l'immersion d' $\gamma$  du Taureau, que j'ai observée le 31 octobre dernier, et qui m'a donné  $2^{\text{h}} 57^{\text{m}} 55^{\text{s}}$  ( $56^{\circ} 55' 45''$ ) pour longitude d'Aylät à l'E. de Paris.

'Aylät est peuplé de pasteurs, en général fort oisifs, et qui tous font de temps en temps des voyages à Barka et chez les Bilen, pour échanger le beurre fondu de ces peuples contre du drap rouge et quelques autres objets manufacturés qu'ils vont acheter à Mou-

szawwa'. Je parvins à réunir trois de ces négociants pasteurs, et ce qui suit est le résultat de plus d'un mois de causeries avec eux.

« Les gens de Kābāsa ( mot par lequel les gens de 'Aylāt désignent le *Daga* ou haut plateau d'Abyssinie ) ont la tête singulièrement faite. Ils disent que toutes leurs eaux sont des affluents de Mārāb, tandis qu'il y a deux rivières distinctes dont la ligne de partage des bassins est près Dōbarwa. L'une de ces rivières, qui est le vrai Mārāb, passe par Gwōndāt et Kwōhhayn, puis entre chez les Barea, reçoit le Hawachayt, gros torrent de Barka inférieur, et s'en va quelque part joindre le Nil. Nous avons là dessus le témoignage de Daoud, pasteur à Dokhono, qui parle bōdja et barea, et a long-temps voyagé dans ces contrées. Nous ne connaissons le vrai Mārāb que par ouï-dire. Quant à l'autre rivière qui reçoit toutes les eaux du Hamasen, du Karchoum, du Dimbijān, de Beyt-Māmān, de Beyt-Tawkey, du Sānheyт et de Halhal, les gens du Kābāsa peuvent bien l'appeler Mārāb, mais ses riverains le nomment 'Ansāba à partir de Beyt-Māmān, et nous ne voulons pas lui reconnaître d'autre nom, quoique certaines gens disent que le haut de son cours se nomme Mārāb, et la partie inférieure seulement 'Ansaba. Pour nous, nous donnons ce nom non seulement à la rivière, mais aussi à tout son bassin jusqu'au Dimbijān, et 'Ansāba est un nom collectif de pays, aussi bien que Kābāsa. L'un des affluents les plus remarquables de l'A'nsāba est le Dāmba', qui reçoit le Soulat, ainsi que tous les ruisseaux de Berka supérieur, de même que les torrents qui s'échappent du versant oriental des montagnes de Barea. Dans la saison sèche, le Damba est un ruisseau des plus chétifs. Pendant les pluies

seulement il grossit l'A'nsäba, et leurs eaux réunies vont jusque tout près de Sawakin (selon Daoud) ou d'A'ekyek (selon les autres pasteurs). Il me semble qu'on peut mettre ces gens d'accord en s'en référant aux renseignements d'A'ly le Halanga, qui dit que le Märäb meurt à Tökhar à une journée de Sawakin, c'est-à-dire entre ce dernier lieu et A'ekyek. Si l'on admet l'authenticité de la route de Mohammed-Beg, marquée dans la carte d'Arrowsmith, et qui aurait traversé le Märäb tout auprès de l'Atbara; si l'on songe au grand détour que devrait faire le vrai Märäb pour traverser les monts Langay vus par Burckhardt; si l'on joint à tout cela le témoignage des habitants de la frontière du Chöré qui font couler le vrai Märäb vers le Takaze ou Atbara; que l'on y joigne enfin le témoignage positif des pasteurs d'A'yilat, qui affirment que l'A'nsäba est souvent confondu avec le Märäb, on sera du moins très porté à croire que la rivière qui dépense ses dernières eaux dans le *Wadey* de Tökhar n'est autre que l'A'nsäba. La découverte de l'existence de cette rivière m'a suggéré un rapprochement que je vous prierai de vérifier par la comparaison des textes anciens, car je n'ai pas un seul auteur près de moi. L'A'nsäba ne serait-il pas l'Astusaspes des auteurs? On a voulu l'identifier, soit avec le Moghren, soit avec le Märäb, deux cours d'eau dont les riverains n'ont jamais atteint aucune importance politique. D'ailleurs le Moghren ne sera jamais la route d'un conquérant, et les rives notoirement malsaines du Märäb n'appelleront jamais une armée. Il en est tout autrement de l'A'nsäba. Ses eaux abreuvant d'immenses troupeaux, dont les maîtres sont, les uns montés sur de beaux chevaux et bardés de cottes de

mailles, ce sont les Na-Tab ; les autres, qu'on appelle Bilen, dernier boulevard de la chrétienté éthiopienne, sont de fameux guerriers qui ne se rendent jamais, et ont déjà repoussé deux invasions de Mohammed-Aly. D'ailleurs en suivant le bassin de l'A'nsäba, on entre, presque sans montée brusque, jusque sur le haut plateau abyssin. Il me semble que toutes ces considérations réunies doivent avoir appelé l'attention des Romains sur l'A'nsäba plutôt que sur le Märäb ou le Moghren. D'ailleurs, si l'on a trouvé une certaine ressemblance entre l'orthographe de l'Astaboras et de l'Albara, on en trouvera aussi entre l'Astusaspes et l'A'nsäba. Je serais bien heureux que vous voulussiez commenter mes idées à cet égard.

(Le pasteur Chängäb prit un jour mon crayon, et me donna ce qu'il appelait son idée du Barka supérieur : il se bornait à faire de gros points, en disant : Ceci est Changäreyn, ceci est El-Gadeyn, etc.)

(Comme j'objectais à Chängäb que si Beyt-Mäman est à 5 jours d'El-Gadeyn, ce dernier n'est pas à 6 journées de Tehäläma, il répondit obstinément que le papier n'est pas le terrain, et ne voulut jamais convenir que les proportions pouvaient exister. Du reste, il convint qu'il n'y a que 6 journées de Dabra Salah au Dambala, ce qui donne la largeur de *Barka*.) Tous les pays qui entourent Barka sont beaucoup plus élevés : Barka est un kwalla, et comprend seulement le bassin de Damba', lequel reçoit tous les petits ruisseaux de Barka, et coule au milieu de palmiers à nattes. Les villages bilen qui forment les frontières de Barka au N.-E. sont : Tsälale, Djoufa, Kärän, Mägareh, Beyt-Gabärou, Däkke-Käfana, Djängäreyn, Harawya, Däbrä-Salahh (*hill fort*, comme on dit dans l'Inde an-



glaise), enfin Dögöla sur les confins de Barea. Deux routes mènent de Barka chez les Bilen : l'une qui va de Tänkälähas à Mägareh dans le Sänheytt ; l'autre qui va de Bägou à Tsaladi-Intchänak', pays de pâturage.

Voici les noms de quelques lieux dans Barka :

1. Asma't-Mänädouk.
2. Käraray.
3. Däbänä-Tsawra.
4. Ebn-Wägär.
5. Chägälgäl, plaine sans pierre ni arbres, couverte d'herbe et ayant de l'eau.
6. Däbädäb, qui confine au Dämbälas.
7. Kalam.
8. Thämäräd, où il y a beaucoup de gros arbres.
9. Gärgär, près du Hamasen.
10. Mägawda.
11. Gärawit.
12. Barbarou, qui a une eau courante.
13. Koch, qui a aussi une eau courante.
14. A'chöra, près des montagnes, et sans eau courante.
15. Mämith, sans ruisseau.
16. Bägou, vallée et ruisseau qui coule par Mägawa, et va ensuite à Mänädouk.
17. Sēti.
18. Öngärsa.
19. Örovalateg, avec un ruisseau qui va au Dämba'.
20. Wäsaka, ruisseau.
21. Thahäm, sans ruisseau.
22. Täkälet, sans ruisseau.
23. Hotsit sur le Dämba'.
24. Säbär.
25. Chelab.

26. Rahea , avec ruisseau.

27. Mäskälahit.

28. Sombourtouk'.

29. Gäldämit, où l'on reste trois mois à faire paître ; ce lieu est tout près des chrétiens de Beyt-Mämän.

( Comme tout ce qui se rapporte à un pays nouveau est en général intéressant, je n'ai pas cru devoir omettre les détails suivants : ils donnent d'ailleurs une base pour le calcul approximatif de la population du Barka supérieur. )

Barka est plein de troupeaux, surtout de chameaux. Les eaux y abondent, ainsi que les girafes, rhinocéros, éléphants, et je crois aussi l'hippopotame. Le pays n'a pas de villages fixes : on change de place avec les troupeaux. En conséquence, dans l'énumération suivante, on donne seulement le nom du chef de chaque campement. Digäläl commande à tout Barka. Zämät, qui lui est subordonné, gouverne 22 camps, comprenant 2,940 lances ainsi réparties :

1. A'därey, 200 guerriers portant lances.

2. A'ly-Bäkit, fils du N° 1, 150 lances.

3. Ökoud, fils du N° 1, et riche en chameaux, 100 lances.

4. Näsour, fils du N° 6, 250 lances.

5. Idris Dar, fils du N° 6, 100 lances.

6. Mousa Chängäb (Moïse le Gaucher), 70 lances.

En devenant vieux, celui-ci a perdu l'autorité de persuasion, que ses fils lui ont enlevée.

7. Camp de Zämät lui-même, 500 lances.

8 et 9. Ses deux fils, 500 lances.

10. Bäyd, fils de Ökoud, 500 lances.

11. Ökoud, fils de Hhämmäd, 60 lances.

12 à 14. Ökoud Käläch, 3 camps: 100, 50 et 50 lances.

15. Hammèda, fils d'Ökoud, 150 lances.

16 à 19. Ömar, fils d'A'ly-Bakit, 4 camps et 400 lances.

20 et 21. Hhämmäd, 2 camps et 200 lances.

22. Ökoud, fils d'Ömar, 160 lances.

Tous ces chefs sont issus d'un même père. Le dernier a en outre 50 chevaux et 100 chameaux. Les chevaux et les cavaliers sont entièrement couverts de cottes de mailles, et par conséquent très redoutés dans un pays où l'usage du fusil est encore fort peu connu. Quant aux autres camps du Barka supérieur, nous connaissons :

25 à 27. Asala, qui commande à 5 camps de 500 lances chacun. Il a aussi 50 chevaux, n'a pas de frères, et ne craint personne au monde fors son suzerain Digäläl. Il fait de fréquentes incursions chez les Barea, et leur enlève de jeunes enfants pour les vendre.

28. Goula't Koukouy, 700 lances et point de chevaux; mais *beaucoup*, *beaucoup* de chameaux.

29. Beyt-Bijal, 500 lances dans un seul camp.

30-31. Was gouverne 2 camps: l'un sous A'ly-Mäntalib, fils de Mansour, 200 lances; l'autre sous Adärä, frère du précédent, 150 lances.

32. Mohammed, fils d'Abrahim, 170 lances.

33. A'ray, fils d'Ibrahim, 250 lances.

34. Antitäräy, nom de lieu, a le plus souvent un camp de 250 lances.

La moitié de Barka est plus grande que tout le Hamasen. Faisant le tour de Barka par les frontières, il y a :

De Dimbijän à Tsälale une journée;

De Tsälale à Däbrä-Salah, il faut toujours marcher tant que le soleil est à l'horizon ;

De Däbrä-Salah au Dämbälas, 10 journées ( réduites ensuite à 8, enfin à 6 ). Nous ne connaissons pas les noms des villages de la frontière du Dämbälas.

D'El-Gädeyn ( Barea ) à Dämbälas, 5 journées ;

D'El-Gädeyn à Tehäläma, 8 journées ;

De Dämbälas au Hhämäsen, 2 journées ;

De Tehäläma au Dimbijan, 2 journées ; d'autres disent 1 1/2 ;

De Hhämäsen à Beyt-Mämän, 1 journée.

Tehäläma est un pays chrétien plus grand que Beyt-Mämän, qui est aussi plus petit que Dimbijan.

Dögölal, sur les frontières de Barea et de Sänheyt, est un camp nomade, et n'y reste pas toute l'année.

De Beyt-Mämän à El-Gädeyn, 4 journées ;

D'El-Gädeyn à Däbrä-Salah, 5 journées.

A'di-Baro (marqué dans la carte de Salt (1) et dans celle de Berghaus) est dans Tehäläma. La rivière qui l'arrose s'appelle. . . . . ( le nom m'a échappé, mais ne ressemblait en rien à celui de Lidda ) : nous ne connaissons pas dans toutes ces contrées de rivière qui s'appelle Lidda. Nous ne connaissons pas de peuple qui se nomme Bidel.

( Ce dernier nom est donné par les chrétiens du Dämbäla et du Särawe aux habitants musulmans du *kāwalla* voisin ; je crois les avoir identifiés avec les Hhadarebe du Barka. Un habitant du Särawe, qui m'a confirmé les renseignements relatifs au Lidda, m'a dit Tsäläma, et non Tehäläma : on conçoit que les pasteurs d'A'ylät étant étrangers au pays dont ils

(1) 15° 20' N. 36° 40' E. P.

me rendaient compte, leur manière de prononcer les noms propres est fort sujette à caution. Le même chrétien du Särawe qui me dit avoir visité le Tsäläma, affirme que ce pays est séparé par le Dämbälas du kwalla des Bidel; et sur l'observation que j'en fis à mes pasteurs, ils répondirent qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire les frontières méridionales du Barka.)

Les villages du Hhamasen qui forment la frontière du côté de Barka, sont, en allant du sud au nord :

1. Hazäga.
2. Tsa'da-Zäga : c'est le plus grand de ces villages et le plus guerrier; il fournit 300 lances.
3. Bäläzanay.
4. Chäha.

Puis viennent Dachöm et Beyt-Mämän.

( J'avais un tel désir d'esquisser au moins la carte de Barka, que je voulus avoir des distances prises d'après une méthode analogue à celle qu'on emploie dans les levés à la planchette. Je pris pour base la distance qui sépare Beyt - Mämän d'El-Gädeyn. On verra que je n'ai pas réussi, soit à cause du vague de la journée de marche, seule mesure que je pusse employer, soit plutôt à raison de l'horreur qu'a tout Africain de répondre directement à une question géographique. Comme néanmoins il peut y avoir quelque vérité dans les nombres qui suivent, je n'ai pas cru devoir les supprimer.)

De Beyt-Mämän

à Tchäläma,	3 journées.
à Dmähälas,	3
à El-Gädeyn,	3
à Däbrä-Salah,	1 1/2
à Djängäreyn,	1 1/2
à Beyt-Gäbarou,	1

à Mäga'reh ,	1 1/2 jour.
à 'Tsälale ,	3 heures.
D'El-Gädeyn	
à Tchäläma ,	6 journées.
à Dämbälas ,	3
à Däbrä-Salah ,	3
à Djängäreyn ,	3 1/2

Les Hhadarebé de Barka viennent du Hadramot en Arabie, et parlent la même langue ( le bödja ) que la tribu du même nom qui demeure près de Sawakin. Les principaux du pays s'appellent Nätäb (qu'on prononce souvent Nätätäb avec un fort *hamza* médian), et sont dans Barka comme les Bilaw ( espèce de noblesse héréditaire ) dans les États du Nayb, qui est lui-même, par ses ancêtres, issu des Nätäb de Barka. ( Comme les grands camps ou villages des peuples de langue bödja n'ont en général d'autre nom que celui de la tribu elle-même, il n'est peut-être pas présomptueux de placer chez les Nätäb la ville de Napata, dont parle Pline à propos d'une expédition romaine : *diripuerunt et Napata*; mais le passage est trop bref pour fournir des preuves à cette hypothèse.) Les Nätäb, même enfants, ne vont jamais à pied, et se servent de chevaux ou de chameaux. L'un d'entre eux, nommé Was, chef dans le haut Barka, avait contracté des alliances par ses fils avec Beyt-Mämän, Dämbälas et Barea; il eut une querelle avec un autre, chef comme lui de cinq camps, et ne se trouvant pas en force, il appela ses alliés : Beyt-Mämän envoya 20 fusiliers, Dämbälas en envoya 120, et Barea fournit 200 cavaliers armés de lances. Le chef rival n'attendit pas des forces aussi imposantes, mais s'enfuit dans Barka inférieur, qui est à 5 journées de distance du haut Barka lorsqu'on

descend vers la mer, et à 5 ou 6 journées si l'on remonte.

Les saisons et la température de Barka sont les mêmes que celles de Mouta't. (On peut donc provisoirement estimer la hauteur de Barka à 3 ou 400 mètres.)

( Quelque intérêt qui puisse s'attacher à Barka, j'en ai éprouvé bien moins que pour la terre des Bilen. Cette peuplade, presque entourée de musulmans, presque isolée de l'Abyssinie, qui n'a souci d'elle et ignore son existence, a néanmoins conservé sa foi chrétienne à la pointe de sa lance; et dans le combat, où un Bilen préfère toujours mourir que de se rendre, elle a si bien établi sa réputation de valeur, que les tribus limitrophes les plus guerrières tremblent devant les 1,500 lances du Sänheyt. D'ailleurs une certaine ressemblance entre le nom de Bilen et celui des Blemmyes m'avait fait espérer de trouver plus tard des preuves qui pussent justifier ce rapprochement; mais ayant appris que les Saho donnent le nom de Bälän à tous les habitants du haut plateau éthiopien, j'ai été amené à craindre que le nom Bilen ou Bälän ne soit un terme générique chez les habitants des *kwälla*, et qui indique seulement une nationalité de position. Quoi qu'il en soit, une nouvelle découverte est venue raviver l'intérêt que m'avaient inspiré ces fiers chrétiens: j'eus la bonne fortune de découvrir à A'ylat une jeune esclave bilen, et dès les premiers mots qu'elle me dit, je reconnus dans la langue des Bilen un dialecte hhamthönga ou agaw. Cela était tellement vrai, que prenant mon petit vocabulaire hhamthönga fait l'an dernier à Adwa, je dis à l'esclave étonnée un grand nombre de mots qui étaient identiques avec son dialecte. Malheureusement je ne parle pas tögéré, et je dus bientôt re-

noncer à continuer mon vocabulaire bilen à l'aide d'un interprète. Je vais transcrire mes renseignements relatifs aux Bilen).

Les pays qui entourent Sänheyт sont :

- |                                  |                                |
|----------------------------------|--------------------------------|
| 1. Dimbijän.                     | 5. Halhal ( <i>id.</i> ).      |
| 2. Mansah.                       | 6. Gäbeyläbo ( <i>id.</i> ).   |
| 3. Bedjibebrou ( langue bilen ). | 7. Däbrä-Salah ( <i>id.</i> ). |
| 4. Beyт-Tankey ( <i>id.</i> ).   | 8. Barka et Beyт-Mämän.        |

Les Bilen sont chrétiens, mais leurs chefs seulement portent le *matāb* ( cordon de soie bleue qui dans toute l'Abyssinie est le symbole et même la preuve de la profession du christianisme : on porte le *matāb* autour du cou). Ils ont des prêtres, et des livres qu'on garde dans la Maison de Marie, à laquelle on offre tous les ans, vers le 1<sup>er</sup> novembre, tout le lait des vaches, rassemblé dans un vase énorme ; ce vase est déposé dans la Maison de Marie, puis tous les troupeaux font trois fois le tour de l'église. Ces gens révèrent la croix. Ils aiment beaucoup le drap rouge, et les tapis, qu'ils gardent chez eux comme valeurs, car ils n'en font aucun usage. Ils sont très hospitaliers, n'épousent qu'une femme, et ont de grands jeûnes. Leur pays abonde en éléphants ; mais les girafes et les rhinocéros, si abondants dans Barka, y sont fort rares.

Les noms des villages de Sänheyт sont :

- |                   |                |
|-------------------|----------------|
| 1. Azafa.         | 7. Kārän.      |
| 2. A'd Bröhhanou. | 8. Djoufa.     |
| 3. Una.           | 9. Tsälali.    |
| 4. Thantharwa.    | 10. Dögi.      |
| 5. Beyт Gäbrou.   | 11. Hhachala.  |
| 6. Mägaräh.       | 12. Ghichörama |



- |                    |                    |
|--------------------|--------------------|
| 15. Komfou.        | 20. Sälädaröb.     |
| 14. Hhädadouck.    | 21. Farhheyn.      |
| 15. Hhabib-Mäntäl. | 22. Konné'.        |
| 16. Gäweyläbou.    | 25. Ömer.          |
| 17. Azämat.        | 24. K'analkheylay. |
| 18. A'di Zaz.      | 25. Gädjila.       |
| 19. Mäaddey.       | 26. Kouräba.       |

Les noms des villages de Beyt-Tankey, pays bilén, sont :

- |  |                           |
|--|---------------------------|
| 1. Henboub.  | 6. Örkoöna.               |
| 2. Sänk'ak.  | 7. Waleko.                |
| 5. Märädjen.   | 8. K'oüch.                |
| 4. Ckarwat.  | 9. Nawd.                  |
| 5. Bedjäbebrou, colonie de Saho-Toroua', qui ne sait plus d'autre langue que le tögré. | 10. Douarba.              |
|  | 11. Djängäreyn.           |
|  | 12. Tsada-Hhoga.          |
|  | 15. O'rös, montagne-fort. |

Halhal, au milieu des montagnes, comprend les villages suivants :

- |   |   |
|---|---|
| 1. A'd Kälb.  | 6. A'd Tsämfay.   |
| 2. A'd Tsäfay.  | 7. Mehel Anbatä.  |
| 5. A'd Gäbcha; ce village a 700 lances, et a dernièrement enlevé 1,500 bœufs à Barka. | 8. Tadjba.  |
|   | 9. Zäroun.  |
| 4. A'd Hhözbay.   | 10. Mämbär - Öndjuna, ayant trois ruisseaux avec de l'eau jusqu'à mi-corps. |
| 5. A'd Tsafa'.  |   |

Däbrä-Salah est bilén, mais ne fait pas partie du Sänhey. Gäbeyäläbo, patrie de la jeune esclave d'A'y-lät, est tout près de Halhal. Un de ses ruisseaux va à Marianoir et l'autre à Däbrä-Salah. En descendant de Halhal, on arrive à Mänabär dans Barka.

Sänheyt est plus élevé que Moutha't, mais pas beaucoup; Halhal est très élevé et froid.

La tribu des A'döklés vit à environ 3 journées N.E. du Sänheyt sur l'A'nsäba, qui, là, n'a de l'eau en été que lorsqu'on a creusé à environ une coudée de profondeur. Cependant il y a encore de l'eau à Tsäbab, lieu du désert où les A'döklés, les A'dömariam, les Ha'dendwa, et parfois même les Bilen, s'établissent pour détrousser les voyageurs.

Hakin gouverne la partie du Sänheyt la plus voisine de nous. Il a douze *asa* de vaches (c'est-à-dire 1,800 têtes); lui et Tedros se partagent le commandement de tous les Bilen. Je ne sais rien de la contrée qui sépare les deux Barka. On la dit déserte.

Mansah se compose de deux petits pays dont le site est très élevé, et où il fait froid. Beyt-Chähän est le plus au sud: Beyt-Ebrehe, nommé aussi Galäb, est à une journée plus au nord. Les eaux de Mansah vont au Wackayrou, qui se jette dans la mer. Les gens de Mansah sont chrétiens et parlent tögéré.

Bazen, Törbidda, Chilko, Bichkou<sup>1</sup>, et les trois Lagodo, ainsi que Hachburé, El-Gadeyn et Arnadda (tout près du précédent) sont des noms de lieux dans Barea. Les habitants de Barea se disent musulmans, mais ont l'infamie de manger tout ce que Dieu a créé, même les serpents. Ils ne sont pas Chank'öla, mais leur peau est noire.

(Plusieurs gens d'A'ylat m'ont affirmé à plusieurs reprises que les Barea ne sont pas nègres ou Chauk'öla. Cependant leur habitude de dormir entre trois feux et de manger des serpents ne permet pas de les séparer des Chank'öla, que les Abyssins placent autour du Märäb, et sur les frontières du Chöré et du

Walk'ayt. Les Barea me paraissent être , comme disait Bacon , dans une position *cruciale* , et tenir autant à la race caucasienne qu'à la race nègre : c'est là qu'on devra étudier comment l'une de ces races passe par degrés insensibles dans l'autre.

Me voilà parvenu au terme de mes renseignements. Je ne parlerai pas en ce moment de tribus , enfants de Naoud , qui occupent l'espace compris entre A'ylät , Ras-Harab , le Sänheyt , et A'ckyck ou Badour , parce que j'espère compléter mes données à leur égard. J'ai bien du regret de vous envoyer tant de noms de lieux sans distances ni directions ; mais c'est là ce qu'il est à peu près impossible de tirer d'un Éthiopien. Mon orthographe des noms de lieux subira sans doute de grandes variations si je parviens à trouver des Bilen ou des Ilhadarebé du Barka. Faire plus et mieux n'a certainement pas été en mon pouvoir.

Votre bien dévoué confrère ,

ANTOINE D'ABBADIE.

P. S. 26 décembre 1841.

Un homme de la tribu bödja d'El-Gädeyn , qui va en pèlerinage à la Mecque , et à qui je demandais hier s'il parlait la langue de ses voisins les Barea , m'a répondu : « Je ne parle que trois langues : un peu d'arabe , le bödja , qui est ma langue , et le khasy , que les gens d'ici qui le parlent appellent tögray , mais les Arabes l'appellent khasy. » J'ai ensuite passé une grande partie de la journée avec cet homme , qui a commencé à me donner une idée de la grammaire bödja. Il a mis tant de simplicité et de précision dans ses réponses , il avait tant peur de m'avoir trompé sur le

genre d'un substantif ou d'un adjectif, que je n'hésite pas à placer sa valeur morale comme informateur bien au-dessus de celle des deux *chāykh* qui, à une année d'intervalle, m'ont tous deux dit que Khasy et Bōdja étaient synonymes. J'ai cru mieux faire en vous racontant comment la chose s'est passée qu'en effaçant ce que j'ai écrit plus haut, afin de vous montrer combien il est difficile d'arriver à la vérité, et pour avoir une nouvelle occasion de vous prier de n'être pas trop sévère sur mes renseignements de géographie africaine. Le pays de Khas serait donc identique avec le Sámhār.

## II.

N° 8.

Adwa, 27 mars 1842.

### MON CHER MONSIEUR,

Dans mon n° 7, daté d'Omokoullou, 20 décembre, je vous parlai de Barka et de Sānheyh avec plus de détails qu'à l'ordinaire, dans la pensée que ces contrées avaient été jusqu'ici négligées par les voyageurs. Je vous fis part en même temps de mon opinion sur le cours de l'A'nsāba, qui a été souvent confondu avec le Mārāb. Depuis, j'ai eu le plaisir de voir changer mes conjectures en certitude.

Étant à Hharekio le 1<sup>er</sup> janvier de cette année, je rencontraï un homme de la tribu d'El-Gadeyn dont la langue est le tōgrāy ou khasy, à peu près la même qu'on parle à Mouszāwwa'. Il se rendait au pèlerinage de la Mecque, et était venu par le pays des Ihābab, au lieu de suivre la route directe qui passait par le Sānheyh. Près de lui était un autre pèlerin, natif de Dongola, et qui se nommait El-Emin. Il était venu par le

pays de Gach, et parlait bien arabe. Selon lui, le Mārāb se jette dans le Gach, ou, pour mieux dire, la partie inférieure du Mārāb se nomme Gach. Le pays de Gach doit son nom à cette rivière, qui inonde pendant quatre mois un vaste pays plat. Le Gach se joint à l'Atbara (Takazé) au-dessus de Goz-Radjeb. Près de là le Gach a 2 mètres de profondeur. Je demandai à cet homme si une barque légère flottant sur le Gach atteindrait l'Atbara et le Caire : il me répondit que non, à cause des arbres qui sont grands et nombreux. On doit conclure de là que la jonction des deux rivières n'a lieu que pendant la saison des pluies.

Mes questions sur le Mārāb excitèrent une vive discussion entre l'homme de Dongola et celui d'El-Gādeyn, qui prétendait, comme je l'avais entendu dire à d'autres, que le Mārāb se jette dans la mer Rouge à Tokhar (mentionné par Burekhardt) près de Sawakin. Il y avait plusieurs pèlerins d'El-Gādeyn présents, et ils finirent tous par convenir qu'il y avait deux Mārāb, l'un qui prend le nom de Gach, l'autre que les riverains de la partie inférieure de son cours appellent A'nsāba. C'est ce dernier seulement, selon le pèlerin de Dongola, qui atteint Tokār (ou Tokhār) au sud de Sawakin, et qui pendant le pluie mêle ses eaux aux eaux salées (mer Rouge). Le pays de Tokār, bien arrosé au milieu des contrées stériles qui l'avoisinent, a été nommé Bārākā, et c'est là sans doute le *Baraka inférieure* des pasteurs d'A'ylāt.

Le même pèlerin me dit avoir voyagé dans le Fa Zoglo, le Fa-Dosi, et dans la plupart des 99 Fa ou régions de ce pays-là, que leurs voisins galla appellent Gouba. Les Galla nommés Rebich (ou un nom très approchant, car il faisait nuit et je ne pouvais pas écrire)

viennent vendre dans Gouba des chevaux, plus estimés que ceux du Dongola, parce qu'ils courent autant et supportent mieux la fatigue.

Si maintenant vous voulez me suivre par la pensée jusqu'au sommet du mont Börk'ak'o, qui est aux environs de Halay, un peu plus élevé que la côte des montagnes orientales d'Abyssinie, vous verrez cette crête s'abaisser au col de K'ayöhhk'or pour se relever dans le Hamasen, s'abaisser par le Dömböjän et le pays bilen jusqu'à ce qu'elle atteigne l'Astusaspes. Vers le S.E., les montagnes vont dans le pays inconnu qui sépare les Galla Azäbo de leurs voisins A'fär. A l'est, de nombreuses vallées presque longitudinales à la crête relient le Kăbäsa (haut plateau abyssin) au Samhar. Vers l'ouest, ces montagnes, hautes de plus de 2 600 mètres, descendent par des pentes moins brusques jusqu'au kwälla (pays bas) de Lägo, qui n'a plus que 1 600 mètres de hauteur. Au sud, le kwälla s'arrête au pied du mont Köcha't; au nord, il devient de plus en plus large jusqu'au mont Tabwilä, reçoit le Măräb avant d'aller dessiner les hauteurs de Gwändät, et va enfin par K'wähhayn se mêler aux basses plaines des Barca. Ce kwälla, qui se nomme Tsama', sépare du Tôgray proprement dit une contrée fort distincte par ses mœurs et ses coutumes, et qu'on nomme dans le langage officiel Akälä-Gouzay d'après ses deux provinces principales. Des circonstances particulières m'ont permis d'arriver à un devis approximatif de sa population, d'après une méthode très scientifique en théorie, qu'il serait trop long d'expliquer ici, et dont les données seront au moins un bon travail pour apprécier les forces et les richesses du pays, bien qu'il soit toujours difficile de la bien mettre en pratique.

56 villages de la province de Sārawe (1)		19 300 âmes.
73	—	Gouzay 17 800
20	—	Akälä 11 880
14	—	Ögälä-Hamous 13 630
21	—	Ögälä-Hathön 3 970
18	—	Tsäläma (2) 9 780
5	—	Öngana' 2 370
8	—	Däge'yn } 11 280
19	—	Tädärär }
18	—	Māratha 5 900
<hr/>		
252 villages		<hr/> 95 830 âmes. <hr/>

Ces notions sur la population de la pente occidentale de la première terrasse abyssine s'arrêtent au sud à l'Agamé et au Lāgo. Du côté du nord, les noms de 28 villages du Hamasen et de 12 villages ou bourgs du Dömbijän m'ont été donnés par des étrangers qui ne pouvaient me fournir aucun renseignement sur leur population. Quant au Dämbālas et au Safa', provinces qui, selon les Abyssins, confinent aux Bidel (Na-Tab de Barka), je n'ai pas la moindre donnée sur leur étendue. Il en est de même de Gwändät et de K'wä-hlayn.

Pour établir ce devis, j'ai relevé un à un et nominativement tous les villages de chacune des provinces Gouzay, Akälä, Ögälä - Hamous, Ögälä-Hhathön, Öngana', Dege'yn, Tädärär et Maratha. Quant au Sārawé et au Tsäläma, il manque peut-être 6 à 8 villages dans ma liste.

Cette dernière province contient deux bourgs qui méritent un mot en passant : le premier est A'di-

(1) Non compté dans Akälä-Gouzay.

(2) Souvent compris sous la même dénomination que le Hamasen.

Baro, mentionné sur la carte de Salt, et près duquel il fait couler une rivière à laquelle d'autres cartes donnent le nom de Lidda. Le ruisseau d'A'di-Baro, qui se joint au Mārāb du Hamasen ( A'nsāba ) se nomme Tsa'da-Kālay, et les gens du pays que j'ai interrogés ne connaissaient pas de rivière qui se nommât Lidda.

Près de A'di-Baro est Döbarwa, bien connu des voyageurs portugais, et qui se ressent encore des ravages d'Oubi; la source du vrai Mārāb est tout près de là. Bruce, qui écrit Dobarwa, attribue la fondation de cette ville aux Dobas. J'ignore de mon côté si les Dobas, qui n'ont pas aujourd'hui de langue à eux, ont eu originairement des rapports avec les Agaw; mais ce qui est certain, c'est que le mot Döbarwa, qui ne signifie rien en tögray, se laisse très bien traduire dans la langue hhamthōnga: il signifierait alors *lieu bas et qu'on voit de loin*. Le mot *arwa*, qui correspond à *aguerre* des Basques, s'applique à tout lieu que sa position rend visible de plusieurs côtés, et se retrouve comme terminaison dans Tantarwa, village bilen du Sānbhey, comme aussi dans K'ärtcharwa, K'atsōnrwa, Ararwa, et Figiarwa, qui sont des villages du Lasta. Il n'est donc pas hors de propos d'attribuer la fondation de Döbarwa aux colons Hhamtä qui, partis du Lasta, allaient s'établir dans le Sānbhey, et qui auraient possédé jadis la terre du Tsälāma.

Dans le Sarawé, province limitrophe du Tsälāma, et située au nord du Mārāb, on affectionne encore aujourd'hui le nom Arwa comme nom de femme. On peut voir dans ce fait une preuve additionnelle du séjour d'une population hhamthōnga pendant les temps antiques, car il est dans les affections de la nature hu-



maine de transmettre un même nom de génération en génération comme une tradition de famille. C'est ainsi que le nom de Sophia est encore usité dans Zoulla, village voisin des ruines d'Adulis, tandis que ce nom est inconnu dans toutes les autres parties du pays Saho. Les traditions de ces tribus n'offrent pas d'autre vestige du souvenir d'une antique colonie grecque.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de M. Ruppell, qui est jusqu'ici la meilleure qu'on ait publiée, pour se convaincre que la chaîne orientale des monts abyssins, composée de pentes roides et de profondes vallées du côté du pays Saho, forme dans Akälä-Gouzay une haute terrasse inclinée vers le sud, et surtout vers l'ouest. La terrasse d'Axum, et celle du Tögray qui la soutient, sont aussi inclinées dans le même sens. Pour bien voir le revers nord-est de cette dernière terrasse, il faut s'établir au soleil levant sur les collines de Gwändät : on comprend alors les détails du revers de ce pâtre de montagnes, qui s'élevant du kwälla de Tsama', forme de hautes collines dans les provinces d'Ahsa et d'Ögala-Walesti pour se couronner plus loin par les sommités du Ilötha et du Samayata, cette dernière étant à 1 600 mètres au-dessus des plaines fertiles mais incultes du Tsama'. Adwa, situé là où commencent les plaines qui s'étendent jusqu'au Takazé, a une hauteur d'environ 1 950 mètres au-dessus de la mer Rouge. Axum serait plus élevé de 200 mètres ; mais n'ayant pas encore l'observation correspondante dont M. de Goutin, agent consulaire de France à Mouszäwwa', a bien voulu se charger, je ne puis pas indiquer encore ce chiffre d'une manière bien positive.

Les données suivantes comprennent tout ce que nous avons pu réunir jusqu'à présent sur la population du Tôgray.

45	villages de la province d'Ödä - Maryam, y compris Axum dont elle est le fief	30 500 âmes.
19	villages de la province de Gandälta	2 400
10	— Mözbör, fief du nayb de Iharcikiko	2 133
28	— Mägäla-Tsämiri	6 813
41	— Yahha	4 147
85	— A'di-Aboun, fief de l'évêque d'Abyssinie	20 680
	Chahagni, district de A'di-Aboun	3 600
14	— Ödä Abouna Pentheleou	3 500
<hr/> 250 villages.		<hr/> Environ, 73 800 âmes. <hr/>

Des données moins positives que celles qui font la base des chiffres ci-dessus permettent d'assigner une population de 50 à 60,000 âmes aux 145 villages du Lasta, dont je possède la nomenclature. J'ai aussi une liste de 149 villages du Gojam, mais sans aucune donnée sur leur population. Il en est de même de 100 villages de l'Öndärta.

Quant à la carte de cette partie du pays abyssin dont j'ai esquissé la population, j'ai fait dernièrement, pendant les troubles qui me tiennent encore enfermé à Adwa, une série de calculs dont je vous transmets les résultats pour servir de canevas approximatif de la carte du Tôgray.

Lieux.	Latitudes.	Genre d'obs.	Longitud	Genre d'observ.
Adwa . . . . .	14° 9' 50''	étoiles	36° 30' 38''	imm. de x des Gémeaux.
Mont Säloda . . . .	14 11 22	angles	36 30 35	angles.
Mont Samayata . . .	14 11 7	<i>id.</i>	36 36 14	<i>id.</i>
Mont Hötcha . . . .	14 15 45	<i>id.</i>	36 36 13	<i>id.</i>
Dögsa . . . . .	14 58 30	soleil	36 50 3	<i>id.</i>
May-Ouray . . . . .	14 41 55	étoiles	" "	"
Anfö-Ana . . . . .	14 38 12	<i>id.</i>	" "	"
Ruisseau de Bäläsa.	13 31 45	soleil	36 54 36	angles au mt Köcha't
Kokma dans Yäha.	14 17 17	étoiles	36 38 46	angles
Mont Damogälila . .	14 2 52	angles	36 29 23	<i>id.</i>
Mont Köcha't . . . .	14 35 20		36 58	
Gwändät . . . . .	14 33 56	angles	36 25 1	angles
Axum . . . . .	14 7 44 (Rüppell)		36 19 10	azimuth du mt Damogälila.

Quant aux observations dont ces résultats sont déduits, il est bon de remarquer que les latitudes conclues des hauteurs circumméridiennes du soleil sont probablement les plus incertaines, à cause du grand éclat de cet astre, qui rend les observations du midi fort pénibles en Abyssinie. Bien qu'il soit possible d'observer des longitudes indépendantes ailleurs qu'à Adwa, j'ai préféré toujours les longitudes déduites de triangles ou d'azimuths combinés avec les latitudes observées, parce que cette méthode lie entre eux tous les points de la carte, qu'on portera alors tout entière, et sans découpages dans ses détails, à l'est ou à l'ouest, selon le résultat tiré de mes occultations observées à Adwa, dont je n'ai pu, faute de tables, calculer qu'une seule. Le mont Köcha't ne se voit pas du mont Säloda, et j'ai dû provisoirement en conclure les coordonnées *par construction* d'après les azimuths calculés de Dögsa et de May-Kanöi, ce dernier lieu étant tout près (un mille)

de Kokma. La position de Gwändät a été calculée, 1° d'après l'angle sous lequel j'ai vu de ce lieu la distance du mont Hötcha au mont Samayata, 2° d'après le triangle ayant pour base la ligne qui joint les monts Hötcha et Damogälila; j'ai préféré le résultat tiré de la plus grande base : la différence entre les deux résultats est de 17" sur la latitude, ce qui montre approximativement jusqu'à quel point on peut se fier à un réseau trigonométrique observé sans signaux, et à une base mesurée, selon M. Chazallon, par la vitesse du son. Pour la position d'Axum, j'ai dû prendre la latitude de M. Rüppell, qui s'accorde fort bien avec moi pour celle d'Adwa; mais le mont Damogälila n'étant pas visible de la maison de l'hôte du zélé voyageur allemand (où je suppose qu'il a dû observer), j'ai mesuré au pas une distance jusqu'au premier lieu d'où le mont Damogälila est visible, et j'ai eu ainsi une réduction de 5" dans la latitude, ce qui explique la petite différence entre ma latitude d'Axum et celle de M. Rüppell.

Si maintenant vous voulez excuser le pêle-mêle de cette lettre, écrite au milieu de bavardages sur la guerre entre Oubié et son frère, nous allons transcrire les stations de la grande caravane depuis Mouszäwwa' jusqu'à Limmou ou Önarya, d'après un jeune homme fort intelligent qui demeure avec moi depuis plus d'un mois, et que j'ai interrogé, selon mon habitude, peu à peu, à diverses reprises, et sans laisser percer le grand intérêt que j'attachais à ses réponses. Bien que le pays entre la mer Rouge et Adwa soit un terrain rebattu, j'ai cru devoir ne pas omettre les stations des caravanes, soit pour montrer comment elles voyagent, soit pour établir des points de comparaison pour des contrées plus lointaines et moins accessibles.

## 1° A Adwa par le Hmasen

<i>Stations. Lieux.</i>	<i>Stations. Lieux.</i>
0. Mouszäwwa'.	9. Tsälamt-Oman.
1. Omokoullou.	10. Chaha.
2. Waynögous.	11. Koudäfälasé ( Sarawé ).
3. Ma-Achena.	12. A'di-Ahhwé.
4. Af-Araza des Saho, nommé Mö- domar par les chrétiens. C'est la limite des courses des cha- meaux.	13. A'di-Ohlwaia. 14. Gwändät. 15. Märäb, composé ici en été d'une suite d'étangs.
5. Bamba.	16. Mähätsabalabo.
6. Adäräso.	17. Da'ro-Täkhlé.
7. K'ayöhhkor, 1 <sup>er</sup> village chrét.	18. Adwa ( longue journée pour une caravane ).
8. Goura' Ögala-Hamous).	

Cette route est plus longue que la suivante ; mais les péages étant plus fréquents sur la route d'Ögör - Zäbo ( il y en a plus de douze ), les stations sont bien plus nombreuses.

## 2° A Adwa par Akälä-Gouzay.

<i>Stations. Lieux.</i>	<i>Stations. Lieux.</i>
0. Mouszäwwa'.	13. Orret.
1. Hharekicko.	14. Agamäton.
2. Thä Rathör.	15. . . . .
3. Wia' (Oha de M. Rüppell).	16. Ögör-Zäbo, commencement du Tsama'.
4. Tombeau de Hot.	17. Sarana, lit de ruisseau.
5. Hhamhhamo.	18. Bälasa, ruisseau.
6. Af-Ölile.	19. Nongwot, 1 <sup>re</sup> station du To- gray ( Ögala-Walesti ).
7. Ebäräriga.	20. May-Mänän ( <i>id.</i> ).
8. Tabhtay-Täbo.	21. Wahabit ( Mägäla-Tsämrä )
9. Lalay-Tabo.	22. Räbi-ar-Öäni.
10. Choumfayto.	23. Adwa.
11. Hhalay, terre de Bour, tribu de Gouzay.	
12. Maarda.	

## 3° Route d'Adwa à Gwändar par le Choré.

	milles.	Report	milles.
0. Adwa			104.3
1. May-Dola'ta.		13. A'di-Ark'ay ,	8
2. May-Abak'ät (tout près d'Axum' ,	12	14. Önzö , rivière ,	8.1
3. Tsaa'da-K'alay ,	8.1	15. Zarema , rivière ,	12
4. Tamboukh ,	9	16. Dagousit , ruisseau ,	4.1
5. Bidas ,	8.1	17. Dobobahr ,	4.1
6. May-Tanän ,	12	18. Woukolit ,	1
7. Dombagwöna ,	12	19. Dabarok' ,	5 envr.
8. May-Thäm'k'ät ,	9	20. Tchera-Wanz ,	12
9. Takaze ,	4.1	21. Tchambolge ,	12
10. May-Vym ,	9	22. Andjoba-Meda ,	8.1
11. May-Tabri ,	12	23. Argof ,	8.1
12. May-Lahum ,	9	24. Kokotch ,	8.1
		25. Gwändar ,	0.7
à reporter. . . .	104.3	TOTAL . . . .	195.6

## 4° Route de Gwandar à Baso ( Gojam ).

	milles.	Report. . . .	milles.
0. Gwändar .			66.7
1. Thada ,	8.1	10. Thoul ,	8.1
2. Wayn-Aräh (1) ,	9	11. Agäta ,	4.1
3. Yfäg ,	12	12. Gochogue ,	8.1
4. Däräta ,	8.1	13. K'ölo-Gabia ,	8.1
5. Manto-Goral ,	1.1	14. Amäd-Amid (2) ,	8.1
» Rob , riv.	»	15. Aräg ,	8.1
6. Wouratha ,	8.1	16. Gomänzär (3) ,	12
7. Goumara ,	8.1	17. Dämbätcha ,	8.1
8. Önk'ok'o-Bar ,	4.1	18. Madatcha ,	4.1
9. Tokour-Waba , rivière ,	8.1	19. Amwatha ,	12
» Abay , rivière ,	»	20. Tchomoga ,	9
		21. Baso ,	4.1
à reporter. . . .	66.7	TOTAL . . . .	160.6

(1) C'est-à-dire la distance de Râbi-Ra-Oäni, plus celle de May-Gogwa.

(2) Fortes montée et descente.

(3) Plaine bousée.

## 5° De Baso à Sak'a ( Önarva ).

	milles.		milles.
		Report . . .	66.7
0. Baso,		couler vers l'O. dans	
1. . . . , lieu de rassem-		Limmou,	4.1
blement près Baso, "		12. Lofé,	8.1
2. Abay, rivière,	12	" Gwädäb, rivière cou-	
3. Aradawrou,	8.1	lant vers l'E.,	
4. Asändabo,	6	13. Leka,	8.1
5. Märowa,	8.1	14. Gole,	4.1
6. Goudrou,	8.1	15. Tadäli,	12
7. Thoubbe,	4.1	16. . . . .,	8.1
8. Djimma,	8.1	17. Gäbabe,	4.1
9. Toum-e,	4.1	18. Mogada,	8.1
10. Lägämarr (dans Djim-		19. Kara-Tchabbi, 1 <sup>er</sup> lieu	
ma),	8.1	de Limmou,	12
11. Göbe, rivière coulant		20. Mäsäraba-Djobär,	12
vers l'E., et qui revient		21. Sak'a,	12
sur elle-même pour			
à reporter. . . . .	<u>66.7</u>	TOTAL. . . . .	<u>159.4</u>

La méthode employée pour estimer les distances consiste à décomposer la route dans le plus grand nombre possible de stations, ce qui se fait en prenant celles de la grande caravane. Je demandais ensuite quelle était la longueur de chaque journée en prenant pour points de comparaison des distances sur la route d'Adwa à Dögsa, et que j'avais mesurées. Mon jeune marchand se borna à 4 distances; 1<sup>re</sup> d'Adwa à May-K'anoi, dont la position est fixée par des observations astronomiques, distance de 12 milles, que j'ai parcourue en 5.1 heures; j'ai supposé la marche uniforme, ce qui s'écarte peu de la vérité, et j'ai eu ainsi 8.1 milles pour la distance d'Adwa à Rabi-ar-Öäni, et 4.1 pour la distance d'Adwa aux ruines de Manyah; je ne crois

pas qu'il soit possible d'employer une meilleure méthode lorsqu'on interroge un Abyssin. La 4<sup>e</sup> distance était d'Adwa à May-Gogwa, ou 1 mille.

Cependant en prenant la position de Gwändär d'après M. Rüppell, et celle d'Adwa d'après mes observations, on aurait, en suivant les sinuosités de la route sur la carte du voyageur allemand, 155 milles seulement, au lieu de 195 que donne l'itinéraire de mon marchand. Il est plus que probable que ce dernier aura exagéré les distances, parce que les caravanes marchant avec des charges pesantes, on se fatigue beaucoup. Si l'on réduisait les routes dans la proportion de 195 à 155, on aurait 106 milles pour la distance horizontale parcourue de Gävndär à Baso, et 110 seulement pour la distance de ce dernier lieu à Sak'a. Mais il est difficile de prouver que l'exagération suit la même proportion dans tous les cas.

Dans la transcription des noms propres, j'ai suivi un système uniforme d'après les signes de convention que j'ai adoptés pour exprimer les lettres abyssines. Pour ce qui est de la principale ville d'Abyssinie, je l'ai écrite Gwändär, d'après la chronique d'Axum, et après avoir vérifié cette orthographe auprès de deux savants ici. Pour éviter les erreurs résultant, dans toutes les écritures, de la ressemblance entre des caractères semblables, j'ai toujours écrit mes noms de lieux (dont j'ai déjà plus de mille) d'abord en caractères éthiopiens, ensuite en caractères européens. Malheureusement pour les personnes étrangères aux langues orientales, on ne s'est pas encore accordé sur le système à suivre pour transcrire les noms arabes, et bien moins pour ceux de l'Éthiopie, qui possède plusieurs sons



étrangers à l'Europe il est vrai , mais dont la confusion choque toute personne instruite et consciencieuse.

Votre bien dévoué confrère ,

ANTOINE D'ABBADIE.

---

*Noms de lieux sur la côte orientale d'Afrique depuis A'sab (mer Rouge) jusqu'à Mozambique. — Recueillis par ANTOINE D'ABBADIE.*

---

Säna'bour , île ; au N. du suivant.

Bändär-A'säb ( dit jadis Saba , selon les A'fär ).

Ghoubbäh ( dit Me'dgeb'da par les gens du pays ).

Kouläymäh , ancrage ; puits et village.

Rähhäytä , bändär , à 6 heures de marche de la mer ;  
bonne eau dans Wadi-Melouk.

Djebeläh , cap élevé.

Sountyad , écueil.

Détroit de Mandeb.

Säwabe' , sept îles.

E'ndjar , port où l'on va prendre du bois rouge.

Djisyäräh , port ; bois ; l'eau est loin.

Djäyn , port et mont. ( Selon la tradition , c'est ici que les Amhara émigrés d'Arabie débarquèrent pour entrer en Afrique. Les Abyssins disent Gīēn ).

Ras el Bir , long cap ; port au N. ( Les Szomal disent Obokh. )

Toudjourrah , village de 160 à 180 maisons ; possession anglaise.

Golfe de Toudjourrah. Le golfe intérieur se nomme Ghoubbah-el-Khārab.

Meshha, île déserte où les Anglais ont planté leur drapeau.

Sa'd ed dyn, île.

E'bad, île.

Zêla', Zeilah des Portugais.

Filfil, nom de l'écueil de Zêla'.

Meskân, écueil.

Medhodji, écueil; pas d'ancrage.

Kouangâréd, trois rochers; terre voisine boisée.

Kêwerfa, ancrage; bois.

Donkal, cap; bonne eau.

Weryr, puits; point de port.

Dymis, puits près du rivage.

Boulâhar, eau, et port médiocre.

G'eyry, port médiocre, et station de caravanes; eau.

Mâtagyso, puits, et station de caravanes.

Goudhâdlây, *id.* *id.*

Gerylleh, puits.

Dabâsâlys, petit port; bois épais.

Awliyâh Kombo, cap.

Nesyâh, station de caravanes; point d'eau.

Adda' Koudouddâh.

Boulâh Frândjy, eau saumâtre.

Goudedkâh. Les Arabes disent El-Djeraf.

Bârberâh, dit Sahhel par les Szomal, et Bândâr ech Chaykh par le Portulan arabe.

Ellanty, cap et petit port.

El-Gerdy, mont formant cap; port et eau.

Siârah, bonne eau; une maison en pierre. Ce village a grandi considérablement par le commerce des bestiaux depuis que les Anglais ont pris A'den.

Cap Kâtyb, port.

Läbä Goumbär Bedäw , c'est-à-dire les deux montagnes noires.

Wälälhoun , port.

Käbiddäh , port bien fermé , mais sans eau.

A'yn 'Drä'd , bändär ; une maison en pierre.

Soudäh , port , bon par les vents d'E.

Yos , eau.

Mont Ahilmär , dit *Ihāmṛā'da* par les Szomal.

Gibaw , écueil séparé du continent.

Bändär Käräm ; une maison en pierre.

Mont et cap Khänzyräh , bon port par les vents du N. et de l'O. ; fond de roc à 7 brasses.

Tikhay , port ; point d'eau ; beaucoup de bois.

O'ngor , maison en pierre ; bändär plus grand que Syärä , sans port.

Las Mousa , port ; eau.

Mägour , mont élevé près la mer.

Chäläw , port médiocre ; eau , beaucoup de bois ; pas de maisons.

Roukoudäh-Wady , plein d'eau et de bois.

Doubgäh , mont sans eau ni mouillage.

Mouubilähli Bäylē , eau et bois sans port.

Fra Mou'delē , port très petit.

Bour Medäw ( c'est-à-dire montagne noire ) ; port sans eau.

Häys ; une maison ; port ; dedans , un écueil qui découvre à basse mer.

Ma'djaläyn , ile , et port entre elle et le continent.

Gylbo , port ; eau.

Mäyd , maison en pierre ; port , bon par les vents d'E.

Kälaläho , port.

Sänäkhat , port excellent ; eau.

Rabch, ile élevée, blanchie par la fiente des oiseaux,  
à 5 milles de terre.

Ihoumbäys, eau et *un* grand arbre.

Ou'gouby, eau, sans bois ni port.

Arämady ( les Arabes disent bändär Djedid ); une  
maison; petit port comme Käräm, entièrement  
détruit par Faräh Hörsi en mars 1841.

Helam-Bähäyläh, écueil.

Söreh, cap; eau et port.

Bäghdäryäh, rivage.

Gelwētäh, port.

Lohh; grands arbres dans un *wady* loin du rivage; il  
n'y a point d'eau près de la mer.

Gouribär; arbres; ni eau ni mouillage.

Bändär Gora'd, 4 à 5 maisons.

Las Ghoräy, 5 maisons de pierre; port, mauvais par  
les vents d'O.

Dor-Layeh, port médiocre.

Las Ma'n. ( Las veut dire un puits creusé à volonté à  
l'aide des mains seulement. )

Ga'n, une maison de pierre; grand comme Käräm;  
port.

Loftoulē.

Dourdouri, maison en pierre; gros comme Käräm.

El-A'do, cap, sans port.

E'layo, une maison de pierre; port et bonne eau.

Ckaw *id.* *id.* *id.*

Cap Gya'da, cap blanc et bas.

Gasim, nommé Bosaso par les Szomal; 4 à 5 maisons  
en pierre; port en dedans du récif; 4 canons de  
bronze, il y a peu d'années. Ce bändär est très  
grand, moins pourtant que Bärberäh, qui a parfois  
12,000 habitants.

Ba'd , 5 ou 6 maisons , dont une en pierre ; port.

Ilha'ntara , mont ; bonne eau.

Bouré' , port ; une maison en pierre.

Ghändälo.

Bändär Khor ; les Szomal disent Boutyalo. La baie s'avance à une journée ou 20 milles, avec la mer, jusqu'au village.

'Dourbo ; 2 maisons de pierre ; bonne eau.

Moura'yo , port.

Täyath , nom du puits de Moura'yo.

Gersäh , maison en pierre ; bonne eau ; grand comme Käräm.

Gäysiläy , huttes et bonne eau.

Eau entre ces deux , sans nom.

Hhabo , maison en pierre ; grand comme Ga'sim.

Boulimouk , mont.

Alölë , huttes et beaucoup d'arbrisseaux.

A'syr , cap.

Yärdäf , mont au-dessus du cap A'syr.

Bännäh , grand golfe.

Cap Kena'deh.

Golfe Herdyyääh.

Cap Hhafoun.

Golfe Hhafoun.

Cap Ma'aber. Ici est un joli ruisseau qui se jette dans la mer.

Le petit Ma'aber , port et ruisseau.

El-Khözayn , ruisseau sans port.

Dhārah-Saleh , port et ruisseau.

Cap El-Kheyl, *id.*

Gära'd , village szomali ; une maison en pierre.

Cap A'wädh ; mauvais port ; eau loin de la mer.

Seif , rivage uni , de sable , sans port ni villages.

El-Hhayārah, rivage uni, de sable; mauvais mouillages; arbres entre celui-ci et le suivant.

Māroti, très petit port derrière les écueils.

Écueils de Māroti.

Écueils de Fchout.

Wārchāykh, petit port.

Ruines de Māgādoucho.

Minaret de Māgādoucho.

Bāndar Māgādoucho.

Hhamārā-Weyn.

Ruines de Merkāh.

Merkāh; 5 à 6,000 habitants.

Ruines de Brawāh.

Bāndar Brawāh : il y a deux ports, l'un dit Frawāh, l'autre le Minareh.

Golfe du Jib (dit aussi Jeb et Djeb).

Baie du Jeb.

Hawāwyn, île. } En arabe, on met l'article devant ces  
Giamāh, île. } noms, par exemple, Djezyrāh el-  
Khāwādhir, île. } Giamāh.

Thouālāh, île; eau et habitants.

Thoulāh, *id.* *id.*

Regab, *id.* *id.*; petit marché.

Ziṅgātāyni ( ūg consonne sanskrite *nga*); port au fond de la baie, et marché.

Baie du Fazāh. )

Bāndar Syoui. ) Ces trois villes sont dans le golfe Fazāh.

Bnādār Batha. )

Sept îles; point de port.

Golfe Kwayou.

Cap Mandāh.

Écueil des Sept, au-dehors des 7 îles.

Cap Kithāw.

Baie et bändär Lamou ( on dit aussi Lama ).

Thenäynäh, petit port où l'on charge du blé.

Ile Thenäynäh.

Sept îles.

Golfe et bändär Ouzy.

Gomeny, port et petit bändär.

Faṅg de Gomeny : Faṅg est un mot sawahily qui veut dire haut-fond de sable. Celui-ci a un bon mouillage.

Bändär et baie de Kelify.

Baie d'Enthafäh.

Mombasah.

Baie Kelendini; bon mouillage pour de gros bâtiments.

Ile Wasyn.

Baie Wasyn.

Bändär-Thaṅga.

Ile Yamby; ancrage.

Écueils Yamby, au loin dans la mer.

Mäzywah, île déserte; ancrage.

Ile de verdure, dite Penba par les gens du pays.

Baie Ihässen,

Bändär Touwagäh; grande ville, } dans l'île Penba.

Ile Chekchek,

Ville et Baie Chekchek,

De là au S.-E. à l'île Dyay.

Līngwi, cap septentrional de l'île Zinchebar.

Sur le continent, Bändär Makokotoni.

De là, 6h à la voile, à Yinzibar; ( j'ai entendu aussi Djindjibar et Jinjibar ).

Tournant dans le golfe de Zinjebar, et allant vers le sud, île Mathony.

Ile Bawäh.

Ile Wad-Nady.

Il y a encore deux îles dont j'ai oublié les noms.

Ile Kwaläh.

Dans l'île Zinjibar, cap Kāzmākaz : c'est l'extrémité méridionale.

Golfe et bāndār Kotini.

Ile Sendäh.

Bāndār Bourmay ; 56 brasses dans le port.

Bāndār Dēgäh.

Cap Dēgäh.

Deux écueils Dēgäh.

Écueil Māmbankou , nommé par les Arabes Skouty.

Ile Skouty.

Cap Nazy ou Mnazy.

Ile Kwaleh.

Ile Koumäh.

Terre Kwaleh.

Terre Koumäh.

Golfe et ville de Kesouñgo ; nous y achetons du bois.

Trois îles : Choungou , Nāndjeroro , et . . .

Écueil et Fañg Mafi.

Ile Mafi.

Baie Chouläh.

Ile ( Sunaya ? ).

Ile Ibondó.

Écueil Ibondó , au S. de l'île.

Ile Thoutyäh.

Ile de l'Oiseau ( en sawahily , Kiswa-nouni ).

Ile Sčūgasčñg.

Baie Fiji.

Ile Kouzäh ; bon mouillage entre cette île et la terre.

Fouñg el-Banian , île de sable.

Bāndār Semañga.



Bändär Mingerä ( le plus septentrional ).

Bändär Kelouäh ( le plus méridional ). Ces deux bändär se touchent.

Écueil de Kilouäh , très long.

Kilouäh , l'île ; bändär avec château dans une baie.

Chambätt es Solthan , baie (les naturels disent Sēūga-Minara).

Bändär , baie et rivière de Kiswērah (hippopotames).

Bändär Möchiūga.

Bändär Lindi.

Baie et bändär Ngawmoūāñ.

Bändär Mikindany.

Penbä Mnazy (Penbe signifie corne ; Mnazy est le nom du cocotier ).

Baie et bändär Mösimbaty.

Baie du Foumäh ( grande rivière ).

Ici sont trois caps ( sans doute cap Delgado ).

Bändär Thiñ (le son du ñ est demi-nasal, demi-ñg).

Ile Thēkamay , jadis occupée par les Espagnols.

Ile Wamizy.

( J'ai oublié ici les noms de deux îles et d'un écueil ).

Bändär Wybou , première possession portugaise.

Baie et bändär Kerimbäh.

Ile. . . . ( j'ai oublié le nom ).

Bändär Giwah el-Añgāmilāh (Giwah veut dire pierre).

Cap et bändär-Thary.

Baie Mambi , large d'une portée de canon ; 60 brasses.

Bändär Mambi : Mambi du sud appartient aux Portugais , celui du nord aux musulmans. Il s'y vend beaucoup d'ivoire.

Cap Sourzy.

Baie Semoukäh ; ville au fond de la baie.

Ville Semoukah. Il y a une petite île au N. On range la côte de ce côté-là, et on ancre par 9 brasses.

Golfe. . . . dont j'ai oublié le nom.

Mambänko ( Mambäm veut dire *écueil*; ko signifie *grand* ).

Baie. . . . entre l'écueil et le cap. (J'ai oublié le nom).

Bändär Miñämkou; 12 brasses dans le fond de l'anse.

Cap Mousimbäh.

Bändär Mousimbäh.

Baie et bändär Sawa-Sawä.

Île Sawa-Sawä qui forme cap, et sépare le précédent du suivant.

Bändär Cabaccira.

Bändär Mosambique.

Baie et bändär Mökango.

Petit port et bändär Myäkwaleh.

Bandar Öügoy.

Bändär Yoüga.

---

*Commentaire du pilote arabe sur les noms de lieux de la côte orientale d'Afrique.*

---

Bayoun est le nom qu'on donne aux habitants des ports entre Brawa, dernier port szomaly, et Lamou, qui est le premier lieu säwahily. Je crois que c'est aussi le nom du pays. Le langage des Bayou fait transition de la langue szomaly au säwahily.

Le Doara ( marqué comme rivière sur la carte d'Arrowsmith ) n'entre dans la mer que lors de la saison des pluies : ordinairement son embouchure ou sa terminaison est à 5 milles de la plage.

La rivière Koutini, vis-à-vis Yinzibar, remonte à deux mois de distance dans les terres : j'y suis entré, et y ai navigué deux jours. La tête de la baie (la barre) n'a que 1.75 brasses à la haute mer ; mais en-dedans, il y a 6 et 7 brasses. J'y ai chargé du bois, et personne à Yinzibar ne pouvait me dire d'où venait cette belle eau douce. L'embouchure m'a paru avoir 450 pas (500 mètres) de large.

J'ai oublié de vous nommer Faṅgany, belle rivière droit à l'ouest de l'île Māziwāh. Les gens du pays la nomment Pāṅgany ; à son embouchure, cette rivière est large d'un mille et profonde de 5 à 6 brasses. Il s'y trouve beaucoup de crocodiles.

Le fleuve Fomāh me paraît plus grand que le Jeb et plus petit que l'eau de Bassorah. Les Arabes disent que la meilleure eau du monde se compose de sept éléments : 1. eau du Nil ; 2. eau de l'Euphrate ; 3. eau du Jeb ; 4. eau du Fomāh. J'ai oublié les trois autres.

De l'île Wanizy jusqu'à Mouma (un peu au-delà d'Oṅgōy) on parle la langue mākṳwā. De Kiswerāh à Thiñ, c'est la tribu Makonde ; de Thiñ à Oṅgōy vit la tribu mākṳwā ; de Wasin à Kelifi, les habitants sont Wānīka. Les Galla sont immédiatement à l'ouest. (Kelifi paraît être le *Mélinda* de nos cartes.)

De Ras-Ma'aber à Ras-el-Kheyl, le rivage s'appelle El-Khāzayn : puis vient Bar-es-Seyf (terre du Sabre), terrain bas et sablonneux qui finit au mont Hheyrah. On sait que Hheyrah est passé quand on arrive à un arbre grand comme un homme, et qui est tout isolé sur la plage ; puis vient la terre de Méroty.

Wārchāykh est dans deux îles au sud d'une autre. L'île la plus méridionale est la plus grande ; il y a 4 brasses d'eau dans le port. De là jusqu'à Māgādoucho,

le rivage est de sable blanc ; de Magādoucho à Brawa la plage est rouge, ainsi que les montagnes ; de là au Jeb tout est sable blanc. De Mägädoucho au Jeb, on nomme le rivage Bär-el-Bänadär ; du Jeb à Bātha on dit Bär-el-Djezayr ; de Lamou à Kilwa, c'est proprement la terre des Sāwahil ; de Seṅga-Muara à Thiū, c'est la terre Ngaw ; de Thiū à Wibou, terre de Wibou ; puis terre de Mosambeg.

Les îles Comoro se nomment îles Gāmār. Allant du nord au sud, on y trouve 1. l'île Mōualy ; 2. l'île Öṅga-zyäh ; 3. l'île Hhinzouan ; 4. Moutäh.

L'île Juan de Nova grandit tous les jours ; il s'y trouve des cocotiers, et sous l'un d'eux de l'eau de pluie. Il y a un haut-fond attendant à l'île du côté du nord, et un autre du côté du sud ; ce dernier est le plus long.

Au sud de Faṅg-Gomeny, il n'y a pas de hauts-fonds gênant la navigation jusqu'à Wasyn, qui a un écueil ( cha'b ), mais contre terre.

Entre les îles ( Wasyn et ses voisines ) et la terre, il y a plusieurs criques ayant 6 à 7 brasses, et cela jusqu'à Ras-Thaṅga, où il y a 2 brasses sur un haut-fond. Excepté du côté de l'ouest, Mäzywäh est entouré d'un écueil attendant à la terre. Il y a plus de trois écueils ou hauts-fonds entre Mäzywäh et Märimä.

Au nord du cap Liṅwi, il y a un écueil de rochers long d'environ demi-mille. Mäkokotoni est séparé par une crique de Toumbatou, île qui est entre Dyay et Mäkokotoni. Cette île et le cap Liṅwi dessinent les limites de la crique, dont le centre a 4 ou 6 brasses d'eau. Cette crique est rétrécie par deux hauts-fonds de sable, courant est et ouest, et joignant chacun sa terre ; pour entrer, on range la terre du côté de l'est. Près du cap

Lūngwi est un rocher-ilot situé dans la crique. Un haut-fond ayant une brasse d'eau court parallèlement à l'axe de l'île Yinzibar et divise le *khoryāh* (anse?) en deux autres, dont le plus oriental est le plus grand et baigne Mākokotoni de 5 brasses d'eau.

Le cap Zilzalah est immédiatement au nord de Zinzibar et au nord de Māthouny, endroit où réside le souverain de Māskāt quand il visite ces pays. Les habitants de Zinzibar appellent leur île Ouŋgouya. Le nom local de Mombasā est Mfitta : celui de Lama ou Lamou est Amou.

On fait route entre Māthouny et la petite île à l'ouest. Au sud de Zinzibar est le cap Sākwan, à deux têtes séparées par un haut-fond de sable : au sud de celui-ci, s'en trouve un autre ayant 2 brasses d'eau. Au sud du cap Sākwan, il y a trois îles toutes petites, et de là à l'ouest, est un brisant jusqu'à Ras-Kwalāh. Près du cap Kāzmākaz est une île assez grande et un *khoryah* entre elle et la terre de Zinzibar ; vis-à-vis du cap Kotini, est un brisant à moins d'un mille de terre. Sendāh comprend deux îles et un bon ancrage à 6 ou 7 brasses, fond de vase et sable, sur le cap. Il n'y a pas de passage pour les bâtiments entre les deux îles : entre Sendāh et Bourmay est un *khoryāh* : la route passe entre Sendāh et un rocher à brisants ; entre le brisant et le haut-fond, il y a un *khoryāh*. Ensuite vient Dēgāh : le port-*khoryah* de Dēgāh est entre deux brisants tenant à la terre : on trouve bonne eau à Dēgāh.

Après les deux écueils Dēgāh est le cap Kembigi, port à 12 brasses, fond de vase. Pouna est un cap au sud du précédent ; puis vient Ras-Mambankou qui est un écueil. Vient ensuite une baie, avec un mouillage par 4 brasses ; puis le cap Mnazy. Un arbre indi-

que les brisants de Skouty. Entre le cap Mnazy et Kwaleh ou Skouty se trouvent deux hauts-fonds de roches n'ayant que 1.25 brasse d'eau , et parallèles à la côte. De Kwaleh, vers l'ouest, il y a un haut-fond de sable et une baie entre les brisants et la terre-ferme : ces brisants ont beaucoup d'algues. Kwaleh tire son eau du continent. Entre Kwaleh et Koumah, il y a deux petits îlots ou rochers ayant 4 ou 5 mètres au-dessus de l'eau.

A Koumah est un brisant (*cha'b*) de sable du côté nord et un de rochers au sud : entre ces deux brisants est le port, avec fond de vase, et reconnaissable à ses cocotiers ; les deux puits donnent de la bonne eau. Entre Koumah et Kesoungo est un golfe où l'on mouille par 2.5 brasses, fond de vase. Le port de Choungou est dans l'île septentrionale du côté de l'ouest : entre cette île et le continent est un grand brisant de roches. Pour aller à Zinzibar, on se dirige au nord jusqu'à ce qu'on ait dépassé l'écueil ; puis on met le cap sur l'ouest.

Entre Sëngäsëng et Kouzah, dans le *khoryah*, sont deux brisants avec passage entre les deux. Kiswa nouni a un mouillage entre l'île et le brisant oriental ; il y a aussi un haut-fond de roches du côté de terre : du mouillage on relève l'île par le sud, 6 brasses, fond de vase. De là à Sëngäsëng, il y a 4 à 5 brasses sur un fond couvert d'algues : au cap Sëngäsëng il y a un brisant du côté du nord : à côté du mouillage est une tout petite île de sable ; fond de sable, 6.5 brasses.

A Kilouah, il y a trois hauts-fonds de sable, un près de terre, deux dans la mer ; et au sud-est une tout petite île avant le brisant Kilouah ; fond d'algues jusqu'à ce brisant. Entre le cap du côté de terre et le cap

de Keswerah, il y a au-devant du khoryah un haut-fond de roches avec 3 brasses d'eau. On connaît Mōchiūga par un rocher de 5 à 6 mètres du côté du nord.

La balise de Ngawmwañ consiste en deux rochers-îlots du côté du nord : on ne passe pas entre, mais on les laisse tous deux à droite. La balise de Mikindauy est un rocher-îlot au nord : au devant de la baie est un haut fond de roches avec une brasse d'eau ; il y a trois tout petits *bānadār*. Il y a deux îlots au nord de Mōsimbaty et une baie entre deux brisants : les îlots sont près du brisant septentrional. Un petit brisant signale du côté du nord l'embouchure du Founāh, où il y a très peu de huttes.

Au premier cap Delgado est un petit brisant ; le quatrième cap a un brisant sur la terre : c'est Thiñ, et le port est à une heure à l'ouest de deux écueils qui forment passage ; on reconnaît Thiñ à ses cocotiers. Il y a deux brisants de sable qui joignent presque Tekamay à la terre : on passe entre eux. Puis vient une île dont j'ai oublié le nom, petite, près terre, avec un passage tortueux parmi les rochers ; puis un deuxième îlot, et toujours par une brasse seulement jusqu'à ce qu'une sonde de 2 brasses ait annoncé la fin du passage ; on atteint ensuite un fond d'algues par 4 brasses ; puis Wamizy après un cap de brisants. Du côté du sud est encore un brisant formant cap : il y a un petit passage entre l'île et la terre-ferme ; le port est à l'ouest de l'île par 2.5 et 3 brasses, fond de sable.

Puis viennent trois îles dont je ne sais pas les noms : la plus méridionale, qui est aussi la plus grande, a un mouillage au nord, par 7 et 8 brasses ; ensuite est une quatrième petite île, et une cinquième à l'ouest,

près de la terre ; il y a un brisant entre la quatrième et la cinquième île : cet écueil laisse deux passages , un à côté de chaque île. Plus au sud , et du côté de la mer , est encore une île avec mouillage à l'ouest par 5 brasses. De là à l'ouest , près de la terre , il y a deux îles plus grandes et sans ancrage , car elles ont un écueil à l'est. Après vient un brisant de sable contre la terre mais laissant un passage dont on peut profiter ; ensuite dans la mer , il y a un gros écueil de rochers et sable qui laisse une passe entre lui et l'écueil contre la terre. L'écueil oriental a un îlot-rocher avec arbres , et qui forme le cap méridional de l'écueil : entre cette île et un îlot de sable à l'ouest , il n'y a pas de passage ; mais seulement plus loin , entre l'îlot de sable et le continent. L'écueil contre la terre a un îlot rocher , et court vers l'est : il y a au sud une anse nommée Fāngany avec mouillage par 6 à 7 brasses , fond de vase.

L'île Sānāb , au sud de Fāngany , a appartenu aux Portugais , qui l'ont abandonnée : c'est une grande île. Entre le cap Fāngany et Sānāb , il y a un *khoryāh* (baie ou anse) où l'on entre par 2 1/4 brasses. De Sānāb , vers l'ouest , s'étend un écueil sec. Le port est au sud de l'écueil et en dedans ; mouillage par 5 , 6 et 4 brasses. Au-delà est encore un écueil contre terre , s'avancant dans la mer un peu vers le sud. De là vers une autre île , à mi-chemin , est un danger avec 2 1/4 brasses d'eau dessus , et le passage est entre ce danger et l'île méridionale , laissant ce danger à l'est , et à gauche. Au sud de cette île en est une autre , et un *khor* (anse) qui est entre les deux îles , et qui grandit à la haute mer.

Au nord-est de Wybou est l'île Mathemo. Au nord-ouest de Wybou est son *khor* (anse) où l'on mouille par



6 brasses entre deux écueils, l'un contre Wybou et l'autre contre le continent. Puis vient la baie qui s'étend à Kerimbäh, et qui a de 1 à 2.5 brasses. *Bāndār* Kerimbäh, et dans une île au sud une deuxième baie s'ouvre jusqu'à Giwah et Aṅgamiläh; une troisième va de là à Pomba. Je ne suis pas entré dans les deux dernières.

Au sud de Mambi, et au sud d'un petit écueil contre terre, est un petit *bāndār* avec 15 et 20 brasses, fond de vase devant lui, bien qu'on soit contre terre : ce *bāndār* se nomme Château de Mākouäh (et dans le pays Öngō-ma-ya-Mākouäh). De là à Sourizy, on peut ancrer partout. Il en est de même jusqu'à Semoukäh, car on trouve toujours de 5 à 50 brasses.

Ensuite il n'y a plus d'écueil jusqu'à Catapouta.

*Note sur les renseignements qui précèdent.*

La première partie du travail ci-dessus reproduit, mais avec plus de détails, et, nous devons le croire, avec plus d'exactitude, l'ébauche que nous eûmes l'honneur de présenter à la Société de géographie en 1859. Nous croyons surtout avoir amélioré l'orthographe des noms propres; et les noms des principaux ports szomal ont été écrits pour nous par un négociant arabe. Quant aux autres, il y a deux remarques à faire : 1° les Szomal confondent le *tha* et le *ta*, et ne distinguent pas un *s* d'un *z*, du moins dans la plupart des cas; 2° malgré tous nos scrupules et le soin constant que nous avons pris de corriger le défaut de sensibilité de nos oreilles, nous n'avons pu encore nous façonner à bien entendre toutes les lettres arabes : nous entendons mal le *he* final, le *szud*, le *zhu* ou *dh* emphatique, et lorsqu'on pro-

nonce un *a'in*, il nous est souvent difficile de savoir de quel point-voyelle cette lettre est affectée; car la plupart des Arabes la prononcent très sourdement. Quant aux voyelles, si brèves, et comparativement si peu importantes en arabe, il est bon de remarquer que les habitants de l'Yemen, du moins selon le témoignage de nos oreilles, emploient habituellement les sept voyelles éthiopiennes, c'est-à-dire : *ā* bref, *a* long, *i*, *e*, *ou*, *o*, et *ö*, son inconnu en Europe peut-être, et qui approche beaucoup plus d'un *i* bref que d'un *e* muet. Il s'ensuit de là que nous avons écrit en caractères arabes comme nous avons pu, vu leur insuffisance, et en caractères français comme nous avons entendu. Nous avons inventé le *'d* pour exprimer le *d* cérébral des anciens idiômes indiens; ce son, également étranger à l'Européen et à l'Arabe, abonde chez les nations Bödja, Szomal, A'far et Galla. Malgré tous nos soins, il n'est pas du tout impossible qu'on découvre plus tard des fautes d'orthographe dans nos noms de lieux, soit à cause de la mauvaise prononciation des pilotes qui nous donnaient des renseignements, soit par un peu d'inattention de notre part. Il est bien à regretter qu'on n'ait pu encore adopter un système uniforme pour la transcription des noms arabes et éthiopiens, et la diversité des méthodes en usage excuse jusqu'à un certain point la négligence qu'on met à rendre l'orthographe locale. Un capitaine européen, forcé de consulter son pilote par l'intermédiaire d'un mauvais interprète, sera peut-être le seul à sentir tout le prix de nos scrupules à cet égard.

En faisant le travail ci-dessus, nous avons sous les yeux une récente carte anglaise de l'Afrique qui, entre autres disparates, fait couler le Webi par Magädoncho,

et ne fait aucune mention, soit de Gāra'd, soit des îles de Wārchäykh. Nous avons cru cependant pouvoir nous fier à nos renseignements, puisque les détails de la côte szomaly, c'est-à-dire de Zēla' à l'équateur, nous ont été donnés par trois personnes, savoir : un pilote de Szour près de Mäskät, un négociant de Mäkälläh, et un pilote szomaly né dans Ongädeyn sur les rives du Webi. D'un autre côté, il nous est impossible de croire que M. Arrowsmith, que nous avons eu le plaisir de connaître à Londres, et qui nous a toujours paru très zélé pour le progrès de la géographie, eût pu oublier des détails aussi saillants sur une côte nue d'ailleurs, s'ils n'avaient été omis par les derniers voyageurs qui ont visité la côte orientale d'Afrique. La reconnaissance la plus récente a été faite, nous le croyons, par M. le capitaine Owen; mais, soit qu'il ait été trop pressé pour mettre la dernière main à son travail, soit qu'il ait été mal renseigné par ses pilotes, nous émettrons ici le vœu qu'un hydrographe instruit et zélé aille refaire ce travail de fond en comble depuis Toudjourah jusqu'aux possessions portugaises. Des capitaines européens que j'ai vus dans la mer Rouge se plaignaient vivement du manque de bons renseignements sur les atterages des ports szomal, et les recherches que nous avons faites oralement sur toute cette côte auraient été bien plus nombreuses et plus fertiles si nous avions pu les appuyer sur de bons levés hydrographiques.

ANTOINE D'ABBADIE.

Aylat, 5 décembre 1840.

PUBLICATION

DES RÉSULTATS DE L'EXPLORATION AMÉRICAINE

DANS LES MERS AUSTRALES.

—  
*Lettre de M. William Brown HODGSON à M. D'AVEZAC.*  
—

Paris, 21 septembre 1842.

MONSIEUR,

Je prends la liberté de communiquer par votre intermédiaire, à la Société de géographie de Paris, la teneur d'une loi rendue le 26 août dernier, par le Congrès des États-Unis, pour la publication prochaine d'une relation des découvertes faites par la dernière expédition d'exploration dans les mers australes sous les ordres du lieutenant Wilkes.

La nouvelle que l'histoire d'un aussi important voyage de découvertes va être préparée et publiée sous les auspices du gouvernement des États-Unis, sera reçue avec satisfaction par tous les amis de la science en général, mais par aucun avec plus d'intérêt que par la Société de géographie de Paris. Et il ne sera pas, je l'espère, indifférent à votre Société de savoir que la haute supériorité de la France, sous le rapport de la science et de l'art, a été proclamée par le gouvernement des États-Unis, qui a désigné le *Voyage de l'Astrolabe* comme le modèle d'après lequel la Relation de l'expédition d'exploration doit être offerte au public.

Je suis avec une haute considération, etc.

W. B. HODGSON.

*Teneur de la loi.*

« Soit arrêté par le Sénat et par la Chambre des représentants des États-Unis d'Amérique, assemblés en congrès :

» 1. Qu'il sera publié, sous la surveillance et la direction du Comité de la Bibliothèque, une Relation des découvertes faites par l'expédition d'exploration commandée par le lieutenant Wilkes, de la marine des États-Unis; laquelle Relation sera préparée avec des figures, et publiée dans une forme semblable au *Voyage de l'Astrolabe* publié dernièrement par le gouvernement français.

» 2. (Disposition relative à la livraison de cent exemplaires pour l'usage du gouvernement.)

» 3. Que, en attendant qu'il soit pourvu par une loi à la conservation et au classement des objets d'histoire naturelle qui seront en la possession du gouvernement, ils seront déposés et arrangés dans la galerie supérieure (1) de l'Hôtel des Postes, sous la garde des personnes qui seront désignées par le Comité de la Bibliothèque. »

(1) C'est un local spacieux, maintenant occupé par l'*Institution nationale*, à Washington.

---

---

## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

---

PRÉSIDENTICE DE M. JOMARD.

---

*Séance du 2 septembre 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Berthelot, secrétaire-général de la Commission centrale, annonce qu'étant chargé d'une mission par M. le ministre de l'agriculture et du commerce, il regrette vivement de ne pouvoir remplir jusqu'à la fin de l'année les fonctions dont ses collègues avaient bien voulu l'honorer.

M. le Président fait connaître que M. Noël Desvergers, qui a été le prédécesseur de M. Berthelot, veut bien se charger de le suppléer pendant son absence. M. Desvergers assure la Commission centrale de son zèle à remplir cette fonction temporaire.

M. le baron Walckenaer adresse à la Société plusieurs exemplaires de la Notice sur la vie et les ouvrages du major Rennell, qu'il a lue à la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein écrit à la

Société pour lui offrir un ouvrage que vient de publier son compatriote M. Van der Monde. Cet ouvrage, dont l'auteur est très versé dans la connaissance de l'histoire, de la topographie et de la statistique de la Hollande, contient une description exacte de la ville d'Utrecht.

MM. de Laroquette et Thomassy offrent, le premier, une Notice sur Duval de Leyrit, ancien gouverneur de Pondichéry, et le second, une Notice sur les anciennes relations de la France avec le Maroc.

M. le comte de Rambuteau, préfet de la Seine, écrit à la Société qu'en attendant l'accomplissement de quelques formalités administratives, la Commission spéciale du monument d'Urville peut dès à présent prendre les mesures préliminaires pour l'érection de ce monument.

M. Chevalier, d'Amiens, membre de la Société, écrit qu'il s'associe avec empressement au projet d'élever un monument à la mémoire du savant navigateur, et il adresse sa souscription au trésorier de la Société.

La Commission spéciale du monument d'Urville annonce qu'elle s'est réunie pour prendre connaissance des propositions de plusieurs artistes, relatives à l'exécution du monument. Parmi les artistes qui s'étaient empressés d'offrir leurs services à la Société, la Commission a distingué M. Gau, l'un des architectes de la ville de Paris, connu par son voyage en Nubie, et M. Dantan aîné, statuaire, artiste non moins estimable. Elle a jugé nécessaire de faire un double choix dans l'intérêt de l'ouvrage, et elle le soumet à l'approbation de la Commission centrale. Plusieurs membres prennent la parole, et appuient cette proposition.

La Commission centrale décide que MM. Gau et Dantan aîné seront chargés de l'exécution, l'un comme architecte, l'autre comme sculpteur, et qu'ils seront priés de se concerter pour présenter un projet en commun à la Société.

M. le Président annonce la mort de M. le capitaine de vaisseau Louis de Freycinet, membre l'Académie des sciences et du bureau des longitudes, ancien membre de la Commission centrale, et l'un des premiers fondateurs de la Société. Il rappelle les travaux de ce savant navigateur, et paie un tribut de regrets à sa mémoire.

M. d'Avezac commence la lecture d'un Mémoire sur la géographie ancienne de l'Afrique.

( *La suite des séances et la liste des ouvrages offerts au numéro prochain* ).

SOUSCRIPTION ouverte dans le sein de la Société de géographie, pour le Monument à élever à la mémoire du contre-amiral DUMONT D'URVILLE.

Liste des Souscripteurs du 16 septembre au 15 octobre 1842.

MM. LOTTIN, capitaine de corvette.	25 fr.
CHASSANT, graveur.	5
DU CORPS, commis de marine de 1 <sup>e</sup> classe.	50
VINCENDON DUMOULIN, ingénieur hydrographe de l'expédition au pôle Sud.	50
LES HÉRITIELS D'URVILLE.	1,800
LEBRETON, chirurgien de 5 <sup>e</sup> classe de l'expédition au pôle Sud.	50
DE BOVIS, enseigne de vaisseau, membre de la Société.	20
TOTAL. . .	1,940 fr.
Montant des premières listes. . .	2,810 fr. 50
TOTAL GÉNÉRAL. . .	<u>4,750 fr. 50</u>



# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

OCTOBRE 1842.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

NOTE sur deux Itinéraires de Charleston à Tallahassee  
(Floride), par le comte Francis de CASTELNAU.

---

Il existe deux routes pour se rendre par terre de Charleston en Floride : les ayant parcourues toutes les deux, et n'en trouvant de description dans aucun ouvrage, je pense que la Société me permettra de lui soumettre quelques observations à cet égard.

Le 7 novembre 1837, à 6 heures du matin, je quittai Charleston par le chemin de fer d'Augusta, qui, malgré ses imperfections, peut être considéré comme un magnifique ouvrage ; il a 120 milles de long, et traverse presque continuellement sur pilotis des marais et des terres inondées. Il est du reste très fatigant pour les voyageurs, car ceux-ci doivent s'attendre à éprouver une

longue succession de secousses et de sauts. Cet état de choses a été pourtant je crois, bien modifié depuis cette époque, car partout où il était suspendu sur pilotis, on a dû construire des terrassements; et d'ailleurs, sans s'étendre sur les défauts d'un tel ouvrage, ne doit-on pas admirer le génie et l'esprit d'entreprise qui le fit accomplir au milieu de savanes noyées, surtout lorsqu'on réfléchit aux immenses avantages qu'il a rendus à l'humanité et au commerce ?

Le pays qu'il parcourt, lorsqu'il est inondé, est des plus pauvres, et couvert de pinacées, de lauriers et de magnolias. Dans les marais, on voit le cyprès si remarquable par sa base démesurément renflée, et, à cette saison de l'année, par son feuillage, de couleur orange.

Vers midi, nous côtoyâmes la rivière d'Édisto qui est très sinueuse, et près de laquelle nous vîmes d'assez beau coton, et une heure après, nous traversâmes le village de Midway; à 4 heures  $1/2$ , nous arrivâmes à Eakin, qui a environ 1,000 habitants et prend chaque jour de l'accroissement. Ce village est à 16 milles de Hambourg. A sa sortie, l'on rencontre une descente très rapide et d'un  $1/2$  mille. Les chariots sont retenus par un câble sans fin qui a 1 mille de long, et qui a été fait en Angleterre; il a coûté environ 6,000 fr. S'il venait à se rompre, les chariots seraient lancés avec une force irrésistible et brisés en mille morceaux, ainsi qu'on en fit l'expérience sur une voiture hors de service. Un peu plus loin, sur la gauche du voyageur, coule une jolie rivière au milieu des bois. A 6 heures du soir nous étions à Hambourg, village fort peu considérable. Là, des espèces d'omnibus nous attendaient pour nous conduire à Augusta, de l'autre côté d'un

magnifique pont sur la rivière de Savannah. Ce pont est droit, il a seize arches, et sépare les États de la Caroline du Sud et de la Géorgie. La rivière est très large ; son nom indien est Isnndiga.

Augusta est une charmante petite ville d'environ 8,000 habitants ; elle renferme beaucoup de jolies maisons ; les rues sont droites et très larges avec des arbres de chaque côté. Sous le rapport des affaires, c'est une place fort importante ; mais son climat est peu salubre.

Je fis ici mes arrangements pour le voyage que j'allais entreprendre à Tallahassée. Je devais parcourir une région fort peu habitée, et dont une partie avait été quelque temps auparavant dévastée durant la guerre contre les Creeks ou Muscogis, à laquelle on venait seulement de mettre un terme. Comme il n'existait pas encore de diligence régulière, je fis ce trajet, tantôt en voiture et tantôt à cheval. Je quittai la ville le 10, à 8 heures du soir, par un orage épouvantable ; nous voyageâmes toute la nuit sur une route très étroite et détestable, dans une contrée très sablonneuse et couverte de pins. A 7 heures du matin, nous arrivâmes à Louiseville, village très malsain, situé à 45 milles d'Augusta, à un tiers de lieue de la rivière Ogochée, et qui contient de 250 à 300 habitants. En sortant, nous eûmes à descendre une colline assez rapide ; puis nous traversâmes sur un pont de bois la rivière qui est très étroite. Le sol est généralement d'un brun rouge ; la végétation consiste en pins. Le soir, nous arrivâmes à Faisbridge, qui est sur la même rivière. Il n'y a que quelques maisons, toutes habitées par les membres d'une même famille ; à l'entour s'étendent quelques plantations.

Dans l'après-midi , nous atteignîmes le petit établissement de Sanderville. Le lendemain , nous passâmes en bac les rivières Oconée et Ocmulgee , et nous atteignîmes vers le soir le village de Hawkensville , situé sur la dernière de ces rivières. Il est assez considérable, et généralement formé de longues maisons de bois peintes en jaune avec des volets verts , et n'ayant qu'un rez-de-chaussée ; elles sont pour la plupart recouvertes en toiles. L'Ocmulgee est une branche de l'Alatamaha qui se jette dans l'Atlantique : c'est le dernier cours d'eau que l'on rencontre qui ait cette direction , les autres se déchargeant dans le golfe du Mexique. Le 12 , nous partîmes au point du jour , et traversâmes sur un pont en bois le Big-Indian-Creek , dont les bords sont charmants , bien ombragés , et remplis de petits palmiers. Plusieurs serpents noirs traversèrent la route , presque sous les pieds de nos chevaux. Nous étant égarés , nous fûmes obligés de camper cette nuit-là. En cherchant vers le soir à retrouver le chemin , je fus témoin d'un fait qui m'a semblé digne d'intérêt.

Je venais de pénétrer dans un bois très épais , lorsque le caquetage d'un grand nombre d'oiseaux attira mon attention ; j'en distinguai bientôt un groupe nombreux et composé d'espèces différentes qui entourait un écureuil alors perché sur une branche à environ 20 pieds de terre. Ce dernier semblait immobile , tenant sa queue élevée au-dessus de sa tête ; bientôt je le vis sauter , ou plutôt se laisser tomber sur une branche inférieure , et il fut suivi de son escorte ailée , qui continuait à l'accompagner de ses cris variés. Un autre saut le conduisit encore plus près de terre. Étonné de cette singulière manœuvre , je m'approchai sans bruit,

et distinguai bientôt un gros serpent noir (*coluber constrictor*), arrondi en spirale, et tenant sa tête élevée dans la direction de sa pauvre victime, qui bientôt, par un dernier bond, se laissa tomber à terre à environ un pied du reptile, sur lequel, mû par un sentiment de pitié, je déchargeai mon fusil chargé à plomb. Les oiseaux s'envolèrent, et je ramassai le pauvre écureuil, qui, immobile et roide, me parut mort, mais qui revint bientôt à lui, et que je vis avec plaisir s'élancer dans les branches. Je sais que des faits de ce genre ont été souvent observés; mais comme beaucoup de personnes les révoquent en doute, et que j'étais moi-même de ce nombre, j'ai cru qu'il était bon de consigner ici celui dont j'ai été témoin. Je ne chercherai pas à expliquer par quelle force bizarre la victime se trouve entraînée vers le serpent; si c'est, comme on l'a souvent répété, que, glacée d'effroi, elle n'ait pas la force de s'enfuir! mais pourquoi dans ce cas ne reste-t-elle pas immobile? pourquoi vient-elle d'elle-même au-devant de sa destruction?

Quel peut être aussi l'effet produit sur les oiseaux, dont l'agitation était extrême? Comprenaient-ils le danger que courait l'animal, et s'étonnaient-ils qu'il ne cherchât pas à s'y soustraire? Je soumetts seulement ces questions aux naturalistes, et je recommande ce sujet aux investigations futures des voyageurs.

Mais revenons à notre récit. Au point du jour, ayant retrouvé notre chemin, nous parvinmes bientôt à un groupe de maisons désertes et dont les habitants avaient été tous, peu de temps auparavant pendant la guerre des Creeks, massacrés par les Indiens.

J'ai souvent parlé des routes: ce terme a peut-être besoin de quelques explications. Ces routes ont

d'ordinaire de 6 à 8 pieds de large et sont toujours percées dans les bois de pins. Les arbres sont simplement coupés à environ un pied de terre. Le choix de ces arbres est motivé par la grande facilité qu'offrent ces régions pour cet objet, comparativement aux massifs d'autres arbres qui sont presque impénétrables, et que l'on nomme *hammocs*. Pour éviter ces *hammocs*, on fait souvent faire aux routes des détours considérables. Beaucoup de ces routes avaient été ouvertes par les Indiens, et ont seulement été élargies par les blancs, de manière à ce qu'une charrette pût y passer.

Le voyageur s'arrête dans toutes les maisons qu'il est assez heureux de rencontrer, ce qui n'a généralement lieu qu'à de très grandes distances. Là on lui donne du pain, du maïs, des patates, et ordinairement du porc et des choux. En Géorgie et en Floride, le maître de la maison s'attend généralement à une rémunération en argent, tandis que dans la Caroline du Sud une simple offre de ce genre serait considérée comme une insulte. Le prix ordinaire d'un dîner de ce genre est de 75 sous, et celui du déjeuner et du souper (ou thé) de 50.

Un des traits les plus remarquables de la partie du pays que nous traversons alors est l'absence complète de broussailles, ce qui a presque toujours lieu dans les parties où règne le grand pin austral; car nous commençons ici à rencontrer la disposition végétale qui s'étend sur toute la Floride; je veux parler des espaces immenses de sables recouverts seulement d'arbres verts, et au milieu desquels existent les *hammocs* que nous avons déjà mentionnés, et qui, par la fertilité de leur sol, la beauté et la variété de leur végétation, sont de véritables oasis dans le désert. Ces

espaces fertiles varient singulièrement en étendue , puisqu'ils couvrent depuis une fraction d'arpent jusqu'à plusieurs lieues carrées. Les bords immédiats des cours d'eau sont aussi le plus souvent couverts d'une semblable végétation. Bien que la journée fût très très chaude, nous avons, la nuit, à souffrir du froid; ce qui est, du reste, un caractère particulier du climat de tout le continent de l'Amérique du Nord jusqu'au cap des Florides, et surtout de la partie orientale du continent; car, de l'autre côté du Mississipi, ces changements se font beaucoup moins sentir. Je pense que le voisinage de la baie d'Hudson, et surtout des grands lacs du Canada, est la cause principale de ce phénomène. Il est cependant à remarquer que la partie orientale des grands continents est généralement plus froide que le côté opposé. Le 14, nous atteignîmes la Flint-River ( rivière du Silex ) que nous longeâmes jusqu'au village de Bainbridge; les bois de pins s'étendent jusqu'aux bords de la rivière, mais, à quelques milles dans l'intérieur, les terres sont fertiles et propres à la culture du coton. Le village n'est formé que de dix à douze maisons, dont une seule est en briques; le nombre des habitants est d'environ 200, y compris les nègres, qui en composent la grande majorité. Ici je pus me former une idée du caractère des peuples de cette région en voyant l'état délabré de la maison commune, dont toutes les fenêtres étaient brisées et les portes défoncées. J'en demandai la cause, et j'appris que peu de jours auparavant les habitants s'étant tous enivrés avaient commis ces dégâts. La rivière est étroite, très sinueuse, avec des bords élevés et escarpés.

Pendant que j'étais dans le village, environ cent

Indiens Chattahoutchis, qui sont les alliés des blancs, arrivèrent, amenant avec eux près de soixante Creeks ou Muscogis hostiles, qu'ils avaient faits prisonniers dans les bois, et qu'ils étaient depuis long-temps occupés à poursuivre. Ces malheureux furent attachés à des arbres, et leurs capteurs semblaient disposés à les soumettre à toute la rigueur de la loi indienne, lorsque quelques habitants influents obtinrent leur grâce par leur intercession.

Les Chattaoutchis passèrent la nuit entière à danser, à boire et à hurler, et au point du jour ils partirent avec leurs prisonniers pour leur village, sur la rivière d'Apalachicola. J'appris par la suite que l'acte d'humanité que je viens de mentionner fut mal récompensé; car peu de temps après les prisonniers Creeks parvinrent à s'échapper, se réfugièrent dans les forêts et les marais inaccessibles qui couvrent une partie de cette région, et n'ont cessé jusqu'à ce jour de sortir de leur retraite pour porter le feu et la mort au milieu des malheureux habitants blancs, qui sont dispersés à de grandes distances les uns des autres. Les deux tribus d'Indiens que je viens de mentionner, bien qu'en état d'hostilité l'une contre l'autre, appartiennent cependant à la même nation, ou plutôt à la même confédération, celle des Muscogis, dont les Séminoles ne sont aussi qu'un démembrement. Ils portent généralement la partie postérieure de la tête rasée avec des cheveux très longs en avant; quelques uns ne conservent que le simple scalpe ou mèche sur le sommet de la tête. Leur habillement consiste en un mouchoir rouge roulé autour de la tête en forme de turban, en une sorte de chemise de chasse en peau de daim, ordinairement bordée et galonnée un peu dans le goût espa-



gnol, et en de longues guêtres de cuir. Ils vont sans pantalon, mais avec un mouchoir roulé entre les jambes, et qu'ils rattachent par les deux bouts à une ceinture. Aux pieds, ils ont comme tous les Indiens des mocassins, ou souliers en peau, plus ou moins couverts de perles et d'ornements. Ils se servent du fusil assez adroitement, mais bien moins cependant que les blancs de la frontière, chez qui frapper un écureuil ailleurs qu'entre les deux yeux, est considéré comme une preuve honteuse de maladresse. Ces derniers se servent du rifle ou longue carabine.

Le 15, à 5 heures du matin, je quittai ce petit établissement pour suivre ma route vers Tallahassée, la capitale des Florides. Nous eûmes d'abord à traverser des forêts de pins, au milieu desquels nous vîmes beaucoup de gros écureuils (*Sc. capistratus*) et plusieurs bandes de dindons sauvages. Ceux-ci sont remarquables par la beauté de leur plumage, qui est d'un vert de bronze très éclatant; ils se tiennent ordinairement en petites familles de quatre à sept individus; ils volent lourdement, se laissent approcher d'assez près, puis s'envolent de nouveau pour se percher à peu de distance.

Je remarquai aussi combien, en avançant vers le Sud, les jeunes pins semblaient prendre la forme des palmiers, ce qui est surtout remarquable dans les très jeunes individus du *pinus australis*. Nous vîmes ensuite de belles plantations de coton, et dans l'après-midi nous atteignîmes Quincy, qui est un assez misérable village, dont les maisons sont très écartées les unes des autres. En étant reparti le lendemain matin, je parvins bientôt à un point de la route d'où je jouis d'un spectacle délicieux. Du haut d'une colline, je vis tout-

à coup que j'étais parvenu à la limite des arbres verts, et que des forêts d'une apparence tropicale étendaient partout devant mes yeux leur majestueux feuillage ; le colossal magnolier semblait étaler avec orgueil ses feuilles, semblables à d'immenses spatules. Le *quercus virens* ou chêne vert se faisait remarquer dans le voisinage, et plusieurs espèces de la famille des palmiers ne contribuaient pas peu à l'éclat de la végétation. Nous passâmes la rivière d'Oclockoné et la Little-River, dont les bords sont ravissants ; puis retrouvant les bois de pins, nous atteignîmes le soir Tallahassée, le but de notre voyage.

L'auberge dans laquelle je descendis, et qui passait pour la meilleure des deux qui seules existaient dans la ville, n'avait cependant rien de remarquable sous le rapport du luxe, car le déjeuner se composait de café sans lait, de venaison et de pain de maïs ; le dîner, de porc, de choux et de patates ; et le souper, de thé sans lait, et de l'éternel pain de maïs. Le prix de ces comforts est de 5 dollars  $\frac{1}{2}$  par jour (un peu plus que 18 fr.), et les autres dépenses sont toutes sur le même pied. Quelquefois pour changer, nous avions un racoon (ratton), bouilli ou rôti ; mais j'avoue que cela ajoutait fort peu à mes jouissances.

Tallahassée, la capitale des Florides, est une petite ville d'environ 1,500 habitants, située sur des collines, mais dans une région très malsaine. Il s'y publie deux journaux ; il y a une banque et plusieurs églises. Près de la ville est une petite cascade située dans les bois, et d'un très joli effet. A l'est de cette ville, s'étendent les terres offertes par le gouvernement des États-Unis au général Lafayette, et qui contiennent un joli lac qui porte son nom.

Le mot de Tallahassée signifie en langue indienne vieux champs. Cette ville fut fondée en 1825 par le gouverneur Duval, qui, dans l'intention de diriger l'émigration des blancs vers cette région, quitta Saint-Augustin, l'ancienne capitale, et vint s'établir au milieu des sauvages.

Saint-Marc, petite ville sur le golfe du Mexique, sert de port à Tallahassée; un fort mauvais chemin de fer s'étend de l'une à l'autre. Je fis de nombreuses excursions dans les environs; l'une d'entre elles me conduisit à Monticello près du lac Mikasouki, et célèbre par le caractère querelleur de ses habitants et le grand nombre d'assassinats qui y ont lieu chaque année.

Le 25 février, je quittai Tallahassée vers le soir. Toutes les rivières étaient débordées, et plusieurs nous opposèrent des difficultés assez sérieuses. Le lendemain, à 6 heures du matin, nous atteignîmes Quincy. Je m'empressai d'aller voir M. Chapmann, jeune médecin qui s'occupe de l'étude des sciences naturelles; son accueil fut des plus fraternels. Il venait de découvrir dans les bois des environs un bel arbre forestier, non encore décrit, et en avait envoyé les détails au Dr Toney. A 8 heures, je repartis dans une détestable diligence pour Mont-Vernon. Nous traversâmes comme de coutume d'immenses forêts de pins, entremêlés d'hammocs. Nous vîmes plusieurs groupes d'enfants à cheval allant à l'école; les plantations sont souvent, dans ces régions, situées à de grandes distances les unes des autres, et les écoles étant placées au milieu des bois, les enfants ont quelquefois à parcourir plusieurs lieues pour s'y rendre. Avant d'arriver à Mont-Vernon, nous vîmes l'arsenal. Je visitai ensuite

les villes d'Apalachicola et de Saint-Joseph; mais ayant déjà décrit dans mon travail sur la Floride toute cette région, je dirai seulement ici que, de retour à Mont-Vernon le 15 mars, j'en repartis le lendemain en bateau à vapeur pour retourner à New York en remontant la rivière d'Apalachicola. Nous atteignimes bientôt le lieu où celle-ci reçoit le Flint-River, et prend dès lors le nom de rivière de Chatahouchie. A 22 milles plus haut, nous passâmes la limite de la Floride, et nous eûmes alors à notre gauche l'État de l'Alabama, et à notre droite celui de Géorgie. Dans l'après-midi, il y eut beaucoup de broillard, et le bateau donna deux fois contre ces immenses souches d'arbres qui rendent si dangereuse la navigation des grands fleuves d'Amérique. Le 17 au matin, je trouvai les rives très élevées des deux côtés, et vers les 9 heures, nous atteignimes le fort Gaines, construit pendant la guerre indienne, et aujourd'hui métamorphosé en un village assez considérable; il est situé sur la rive géorgienne. A côté est une jolie cascade sur laquelle on a construit un moulin; plus loin une autre cascade, puis le magasin de la ville: le tout est construit sur un monticule (bluff) de 180 pieds au-dessus de la rivière, et devant, on voit un banc d'un sable très blanc; en face, du côté de l'Alabama, est Franklin, petit village d'une centaine d'habitants. Au-dessus, la rivière est encaissée dans des banes calcaires très élevés, recouverts de bonnes terres, et couronnés d'une belle végétation; elle est partout tortueuse, mais très profonde, et les bateaux à vapeur se tiennent sans danger à 8 ou 10 pieds de la rive.

Plus nous remontions vers le nord, et moins nous voyions de parasites (*tillandsia*) sur les branches des

arbres ; ce qui , selon les habitants du pays , est un signe certain que nous gagnions des régions moins insalubres. Plusieurs fois nous passâmes devant de jolies cascades , dont l'une particulièrement , bien qu'elle ne tombât que d'une douzaine de pieds , était remarquable par sa largeur. Du côté de l'Alabama , la rive a près de 150 pieds de haut , et est tellement coupée à pic , que l'on ne peut en descendre qu'au moyen d'échelles. Dans quelques endroits on a établi des dépôts de bois pour les bateaux à vapeur , et l'on jette les bûches du haut des collines. La végétation perdait à chaque instant de son apparence tropicale , et en tout me paraissait bien moins belle que celle de la Floride.

Au pied d'un escarpement , nous vîmes le corps d'un daim qui s'était tué en tombant du haut de la falaise , et de nombreux vautours s'en partageaient les restes. Nous restâmes une heure à Irwington en Alabama , village situé sur une colline d'environ 200 pieds. On aborde à quelque distance au-dessus sur un banc de sable ; le nombre des habitants est d'environ 1,200. Nous passâmes ensuite au milieu d'immenses forêts de cannes ou de joncs que l'on nomme dans le pays canebrakes ; du côté de l'Alabama , nous vîmes les chutes de la Cowadgee-Creek. Vers le soir , nous nous arrêtâmes à Roanoke en Géorgie : c'est un village aujourd'hui abandonné , mais qui était considérable il y a peu d'années. Pendant la guerre des Creeks , les Indiens s'en emparèrent , massacrèrent tous les habitants qu'ils purent saisir , et en se retirant y mirent le feu. A bord était un homme qui s'y trouvait pendant cette affreuse nuit ; autour de lui , il avait vu tomber son père , sa femme et ses dix enfants ; enfin , affaibli par plusieurs blessures , il résolut d'en finir avec la

vie le plus promptement possible , et il se précipita au milieu des sauvages. Le désespoir lui donna des forces surhumaines ; car en moins de trois minutes il se trouvait en sûreté dans les bois , après avoir traversé seul une bande de plus de 800 Indiens. A 2 milles au-dessus est Florence , joli village nouvellement construit et généralement habité par des hommes échappés au massacre de Roanoke. Si on songeait à la quantité de sang répandu pour former les nouveaux établissemens , peut-être trouverait-on que malgré la richesse du sol et les autres avantages qu'ils peuvent offrir , ils coûtent toujours trop cher à l'humanité.

Il avait plu toute la journée , et le soir le brouillard était tellement épais , que nous fûmes obligés de rester immobiles durant toute la nuit.

Le 18 au matin , nous passâmes sur des bas-fonds. Du côté de la Géorgie , des bois entièrement composés d'arbres verts s'étendent jusque dans l'eau ; plus loin , nous vîmes un blockaus en bois aujourd'hui abandonné , mais construit durant la guerre indienne ; puis nous serrâmes la rive de la Géorgie , celle de l'Alabama étant dangereuse , et remplie de roches et de récifs. De ce côté est le fort Michel , construit en bois à 1 mille de la rivière. A environ 15 milles de Columbus , je vis deux monticules qui me parurent être d'énormes tumuli ; il sont situés auprès d'une belle plantation.

A 5 heures , nous arrivâmes devant la ville que nous venons de nommer et qui est grande et fort jolie ; elle peut avoir 5,000 habitans , et ressemble beaucoup à Augusta. Un énorme bateau à vapeur s'était échoué sur le sable à la suite du dernier débordement , et tous les habitans de la ville étaient réunis

sur la rive, examinant avec anxiété les efforts que faisaient deux autres steamers qui cherchaient à le mettre à flot : le travail dura long-temps, mais enfin la masse se mit en mouvement, et bientôt le succès fut assuré. Les blancs témoignèrent leur contentement par un hourra, et les nègres par leurs gambades habituelles. Une énorme quantité de balles de coton étaient amoncelées sur les quais. Un fort beau pont couvert joint les deux rives, dont l'une appartient à l'État d'Alabama et l'autre à celui de Géorgie. La crise financière était alors dans toute sa force : et d'un côté du pont le papier-monnaie du premier de ces États perdait 10 p. 100, et de l'autre, celui de la Géorgie éprouvait une baisse semblable de 6 p. 100. Je fis une promenade au village de Gérard du côté de l'Alabama situé en face de la rivière sur une côte très élevée; une autre excursion me mena aux chutes de la Chatlahoutchie située au-dessus de la ville. La rivière, qui est fort large et peu profonde en cet endroit, se précipite avec violence au milieu d'une immense quantité de roches en partie submergées. La nature est remarquablement belle et sauvage, et la scène me rappela assez les chutes de James-River près de Richemond. Le 20, je partis à 5 heures de l'après-midi, seul dans une mauvaise diligence, et me dirigeant vers Charleston.

Au milieu des bois de pins, nous trouvâmes quelques jolies habitations. Le sol est ochracé et d'un rouge vif; dans quelques endroits on voyait beaucoup de pierres calcaires, également de la même nuance. Après avoir passé une petite rivière, nous traversâmes un pays très inégal; et grâce au mauvais état de la route et de la voiture, nous fûmes secoués de la manière la plus effroyable pendant toute la nuit, durant laquelle il ne cessa

de pleuvoir ; et il faisait tellement froid , que le cocher arrêta la voiture vers les deux heures du matin , et me déclara qu'il lui était impossible de continuer. Comme j'étais moi-même en proie à de vives souffrances , je descendis de voiture ; nous fîmes un grand feu , et malgré une pluie battante , nous passâmes le reste de la nuit couchés à la belle étoile.

Je n'avais pas à ma disposition de thermomètre ; mais bien qu'il est probable qu'il ne gelait pas , jamais je n'ai autant souffert du froid ; la grande chaleur de la journée , et les extrêmes variations qu'éprouve dans ces régions la température dans l'espace de quelques heures , motivèrent l'impression que je ressentis alors si vivement.

Je me réveillai au point du jour , et je fus très surpris de voir auprès de moi deux nègres tenant des couteaux à la main ; je tirai mon poignard , et m'élançai sur eux ; ils s'enfuirent en paraissant plus épouvantés que je ne l'avais été moi-même. Le cocher avait été voir ses chevaux , et pendant ce temps deux nègres , probablement marrons , s'étaient approchés du feu pour se réchauffer , et avaient tiré leurs couteaux , soit pour couper du bois , soit pour m'assassiner.

Nous repartîmes à 5 heures du matin , et traversâmes successivement le Sandy-Creek , la North-White-Water-Creek , la Patscliga , qui sont tous des branches de la Flint ; puis enfin , nous passâmes cette dernière elle-même dans un bac , et à 10 heures nous arrivâmes à Knoxville , qui est un pauvre petit village. Nous parcourûmes ensuite d'immenses forêts d'arbres verts , dont le sol était d'une argile jaune ; puis nous passâmes l'Échonna et le Tobaxantkée , qui sont des branches de



l'Ocmulgee , et à 5 heures nous arrivâmes à Maçon , jolie ville de 3 à 4,000 âmes qui fait un commerce considérable , ainsi qu'on peut en juger par ses immenses magasins ; elle est sur l'Ocmulgee , que l'on passe sur un pont couvert. A 11 heures du soir, nous arrivâmes à Milledg, ville qui est à 50 milles de Maçon.

Je me sentais affreusement fatigué, et j'y restai deux jours.

La ville a environ 1,500 habitants. La State-House ( maison de ville ) est un assez beau bâtiment imitant le style gothique. Les maisons sont généralement jolies. Le sol est formé d'argile rouge. La ville est à un mille de l'Oconée , qui est l'un des bras de la rivière d'Alatamaha. Le typhus y faisait en ce moment de grands ravages , et le climat passe pour assez malsain. Le pays, aux environs, est très rocailleux, et au milieu même de la ville, l'on voit d'énormes roches. La pluie tomba sans discontinuer pendant tout le temps que j'y restai.

Le 23, je partis à une heure du matin dans une sorte de diligence dans laquelle se trouvaient deux autres personnes. La route était affreuse ; et bien que Sparte ne fût qu'à 18 milles, nous n'y arrivâmes que le lendemain à une heure du matin : c'est un misérable village de 800 habitants. J'y pris une tasse de café que l'on me fit payer un dollar ( 5 fr. 50 c. ). Le pays est très montagneux, et le sol de couleur rouge ; les arbres sont des pins à courtes feuilles. Nous passâmes devant d'immenses blocs erratiques qui ont dû être amenés du nord , puis nous traversâmes en bac la rivière d'Ogechéé ; nous vîmes beaucoup de cailloux de quartz blanc , qui , dans quelques endroits , sont tellement nombreux , que des espaces considérables de terres

sont entièrement perdus pour l'agriculture. A midi , nous atteignîmes Warrengton , assez pauvre petite ville , et le lendemain 24 , je pris le chemin de fer d'Augusta , et je partis à midi et demi. Nous traversâmes un joli pays très inégal et montueux : tantôt nous passions dans des vallées , tantôt sur des chaussées élevées au-dessus de la tête des pins. Le sol est partout argileux et rouge. Au-dessous l'on voit des couches stratifiées quartzieuses et à couleurs très variées. Nous faisons 25 milles à l'heure ; nous arrivâmes à 5 heures à Augusta. Des omnibus attendaient au dépôt pour conduire les voyageurs dans les hôtels.

Le 24 , j'allai me promener sur la rivière de Savannah , et fis un dessin du magnifique pont qui lie Augusta à Hambourg , ou plutôt la Géorgie à la Caroline du Sud ; et le lendemain je repartis pour Charleston. Cette malheureuse ville avait été visitée par un affreux fléau ! l'incendie venait d'en détruire une grande portion , et tout était dans la consternation.

Je revins à New-York par mer , et j'eus occasion de faire quelques observations sur le phénomène si important appelé *golfo stream* , ou courant du golfe , qui se forme vers le sud , fait le tour du golfe du Mexique , en ressort en doublant le cap des Florides , se prolonge vers le nord de la côte de l'Amérique en rasant le cap Hatteras , s'étend au sud de Terre-Neuve ; puis , suivant l'opinion généralement reçue , se dirige vers la côte d'Afrique. Cependant je crois qu'une portion au moins de ces eaux doit s'échapper vers le nord ; car le canot de sauvetage du paquebot *la Ville de Lyon* , qui fut emporté par une lame dans la traversée d'Amérique , fut retrouvé sur la côte d'Irlande.

Ce courant est remarquable par la température élevée de ses eaux, et les tempêtes presque continuelles qui les agitent. A sa sortie du golfe du Mexique, sa rapidité est de près de 3 milles à l'heure, de 1 mille  $\frac{3}{4}$  au cap Hatteras, et de 1 au sud du banc de Terre-Neuve.

Nous arrivâmes à New-York après une très rapide navigation de trois jours et demi.

---

NOTICE sur l'Europe antique ; chapitre extrait d'un ouvrage inédit de M. DARTTEY, ayant pour titre : *Recherches sur l'origine des peuples du nord et de l'occident de l'Europe.*

( Ce chapitre a été lu à la Société de géographie dans sa séance du vendredi 16 septembre 1842. )

---

Le plan de l'auteur, qui a déjà publié comme essai deux chapitres de ses *Recherches* : le *Résumé* de l'histoire de la *Linguistique* et la monographie des *Ibères*, est fort simple. Son travail se divise en deux parties : l'histoire de la science, qui n'est souvent qu'un long récit des erreurs de l'humanité, et l'exposé de l'état actuel de cette science elle-même.

Dans le chapitre de l'*Europe antique*, dont il est ici question, M. Darttey applique les découvertes les plus récentes de la géologie et de la géographie physique aux traditions des anciens, qui regardaient l'Europe comme entièrement ou presque entièrement environnée d'eau. La démonstration de ce fait concourra, avec

une foule de preuves développées dans d'autres chapitres, à constater que l'espèce aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la peau blanche et colorée, au tempérament lymphatique - sanguin, est autochtone de l'Europe moyenne.

En effet, l'Europe, à une antiquité qui peut être appréciée, n'offrait aux hordes blondes venues de l'Asie, s'il en est jamais venu, aucun passage pour aborder la Germanie, encore noyée sous les eaux. Par conséquent, les races blondes dont on retrouve des traces en Europe dès 5,000 ans avant J.-C., et qui y ont encore leur foyer, ne sont point venues d'Asie, comme Josèphe et Isidore de Séville l'ont dit les premiers.

Forcés constamment, si nous voulons obtenir quelques résultats, à passer du connu à l'inconnu, l'auteur, pour arriver à prouver que les confins de l'Europe décrits par les historiens et les géographes anciens avaient existé tels qu'ils les retraçaient au moyen de la tradition, quoique cette forme, ces limites n'existassent plus au moment où ils écrivaient; l'auteur, disons-nous, constate l'état présent de cette partie du monde et ses limites positives, non celles arbitrairement imposées par la politique, mais ses limites normales, telles que la nature elle-même semble les avoir tracées.

Suit la description de l'Europe antique. L'observateur, placé sur les côtes de la Lybie (l'Afrique des anciens), avait en face de lui la Sicile séparée de l'antique Ausonie; à sa gauche, le détroit de Calpé et d'Abyla, ouvert par Alcide triomphant. En regard de ce détroit, avait existé l'île ou le continent de l'Atlantide, englouti, dit Platon, en un seul jour et en une nuit fatale. En remontant l'océan Atlantique au nord,

on côtoyait l'Espagne, la Gaule et la Germanie, et l'on entrait dans l'océan Septentrional, mer *Amalchienne*, ce qui signifie *glaciale* dans la langue du pays, selon Hécatée. Là, on rencontrait une île nommée *Baltie* ( racine de Baltique ) ou *Scandinavie*. La Germanie était fermée par un océan scythique ou sarmatique qui aurait été un prolongement en ligne droite vers l'est, de la mer de Germanie, aujourd'hui la Baltique, ce qui supposait que la Russie septentrionale était ou inconnue, ou n'était point encore sortie du sein des ondes.

Un golfe de cet océan Sarmatique rentrait dans les terres et venait former la mer Caspienne, appelée aussi mer Hyrcanienne. Cette mer, qui comprenait le lac Aral actuel, mêlait ses eaux à celles du Pont-Euxin, qui n'avait point encore d'issue du côté de Byzance, issue qu'il se créa cependant en séparant violemment les roches cyanées. On pouvait, en traversant le détroit du golfe Caspien, et entrant dans l'océan Sarmatique, contourner à droite le continent, et arriver dans l'Inde, c'est-à-dire en Asie par mer, de même qu'en contournant à gauche on revenait au détroit de Calpé. « L'Asie, dit Pomponius Méla, est baignée de » trois côtés par l'Océan, qui, changeant de nom suivant » la différence des lieux, se nomme Oriental à l'est, In- » dien au midi, Scythique au septentrion. »

Long-temps on avait jugé qu'il était impossible de traverser les Palus méotides. Ce furent des chasseurs asiatiques montés sur des chevaux qui les passèrent d'abord. « La mer, dit Aristote, sous le nom » d'Atlantique ou d'Océan, environne l'Europe, sauf » l'étroit espace ou isthme qui sépare la mer Hyrcanienne du Pont-Euxin. »

Maintenant, voici comment la géographie physique confirme ces traditions des anciens.

La direction des courants qui ont jadis heurté et séparé des terres réunies se trouve indiquée par la forme évasée de l'excavation dont l'étranglement répond toujours, non à l'entrée, mais à la sortie du courant. Ainsi, l'évasement du détroit de Messine vers le sud indique que ce sont les eaux venant du midi qui ont séparé la Sicile de la péninsule italique. L'évasement du détroit de Gibraltar démontre que c'est l'Océan qui s'est frayé un passage dans la Méditerranée, et non la Méditerranée vers l'Océan. Ce fracassement fut sans doute dû à la catastrophe de l'Atlantide.

L'Ibérie, avant l'ouverture du détroit, devait être, par l'isthme, une dépendance de l'Afrique. Il est évident qu'à cette époque un large passage existait entre la chaîne des Pyrénées et celle de la Montagne-Noire, là où se trouve aujourd'hui le canal du Languedoc. Le point le plus élevé de ce passage est le bassin de Nourousse, où se fait le partage des eaux, et qui ne surpasse que peu le niveau des deux mers. C'est dans cette région que se remarquent les cours opposés de l'Hérault et de la Garonne. Le sol calcaire de la contrée, les landes, immenses dépôts de sables, concourent à prouver cette issue de la Méditerranée.

Les côtes de la Bretagne portent des traces de submersion. Si l'on remonte vers le nord par la Manche, on trouve des vestiges de la séparation de l'île de Bretagne de la Gaule, et l'on peut considérer les régions riveraines depuis Calais jusqu'au golfe de Finlande, dans la Baltique, comme un seul et vaste marais. La mer du Nord couvrait encore plus récemment qu'on ne

croît, ce qu'on nomme les Pays Bas, l'Oldenbourg, le Hanovre, le Danemark, le Mecklenbourg, etc., et l'on peut reconnaître aisément la série non interrompue des dunes qui bordaient le rivage d'alors. Les lacs de Ladoga, d'Onéga, de Paypus en Russie, sont les plus grands de l'Europe; ils se touchent presque tous les uns les autres, et, se liant par de petits cours d'eau de la Baltique à la mer Blanche, démontrent que ces mers furent jadis réunies.

La Gaule elle-même renfermait des marais, selon César; et l'on peut dire que les marais et les forêts, telles que celles des Ardennes et d'Hercynie, se disputaient la Germanie antique.

De la mer Baltique à la mer Noire et à la mer Caspienne, le sol est fort bas. On ne sort pas d'un marais qu'on est obligé de couvrir de gros troncs d'arbres, pour former une sorte de route pontée. A l'occident de ces plaines noyées, il y a un amas de marais dans la Polésie, à Smolensk, qui forme la séparation des eaux entre la Baltique et la mer Noire. Il y a entre le Niémen et la Duna, d'un côté, et le Dniéper et le Dniester de l'autre, un point de partage qui n'offre aucune élévation sensible. C'est sur une grande échelle le même fait que présente le bassin de l'Hérault et de la Garonne.

Que si nous consultons la géologie sur les mêmes lieux que nous venons de considérer sous le point de vue géographique, elle nous rendra raison de cette opinion, que la péninsule ibérienne était jadis unie à l'Afrique, en nous montrant les traces évidentes de la violence qui dut les désunir. Elle nous fait connaître que dans le bassin de l'Hérault et de la Garonne, on trouve un mélange de coquilles marines et fluviales, qui in-

clique que les eaux des torrents durent se confondre avec les flots dans les invasions de la mer.

Sur toutes les côtes de la Bretagne , même auprès de Rennes , au fond du golfe qui s'avancait dans le continent que le promontoire de Paris limitait, on trouve des amas de coquilles marines. Il y a dans les fonds, en Belgique , des os de cétacés ; à Bruxelles , le parc , point si élevé, renferme des osselets d'étoiles de mer. Sur le côté nord du bassin du Rhin jusqu'à Bâle dans les vallées de Veinheim et de Flacheim , on trouve des coquilles d'huîtres , des glossopètres , et des côtes d'un grand cétacé.

Il y a plus : le terrain marin s'étend d'un côté dans la Bavière et dans la haute et basse Autriche , la Hongrie , les plaines de la Volhynie et de la Podolie. Ce terrain semble se relier avec les marais scythiques.

Enfin , une foule d'observations géologiques de Pal-las et d'autres savants modernes, font penser que la mer Noire s'est autrefois étendue beaucoup plus vers le nord et le nord-ouest, jusqu'à avoir eu communication avec l'océan Septentrional et la mer Caspienne.

Telles sont les preuves qu'apportent la géologie et la géographie physique à l'opinion des anciens qui formait de l'Europe une grande presqu'île. A la vérité , les faits produits par la géologie se rattachent à un âge bien antérieur à celui indiqué par la géographie physique. Mais si les flots de la mer à une époque tellement éloignée qu'on ne peut l'assigner, époque peut-être antérieure à la présence de l'homme sur la terre , ont pu baigner les côtes de l'Autriche , de la Volhynie et de la Podolie , n'est-il pas évident qu'ils ont pu plus tard côtoyer les lieux mentionnés par les anciens ?



CORRESPONDANCE et *Mémoires d'un voyageur en Orient*,  
par Eugène BORÉ. — Paris, 1840. 2 vol. in-8 avec  
une carte.

---

Le but principal de M. Boré en allant visiter les pays de l'Orient était de travailler à y ranimer la lumière de l'Évangile, et par ce moyen puissant, d'y rappeler les peuples aux bienfaits d'une civilisation qu'ils ont perdue. Ce noble objet n'a pas empêché le voyageur de s'occuper de la géographie des contrées qu'il a parcourues. C'est principalement sous ce rapport que nous examinerons son livre.

M. Boré quitte Paris en 1857, passe par Vienne, et s'embarque à Venise pour Constantinople. La première lettre qu'il écrit de cette capitale de l'empire ottoman est datée du 6 décembre. Le 2 mai de l'année suivante, il gagne la côte de l'Asie-Mineure, et avec sa petite caravane marche au nord. Le 5, il était sur les bords de la mer Noire. Le triste aspect de mâts rompus, de carènes brisées, et d'autres débris de navires naufragés annonçait que l'épithète d'inhospitalière peut encore être appliquée avec raison à cette mer intérieure. A peu de distance de cette scène de désolation, la petite ville de Chilé est gracieusement assise sur un promontoire dont les flancs offrent des jardins plantés de vignes. Le côté le plus gai et le mieux aéré est habité par les Turcs; ils ont relégué près du port la centaine de familles grecques échappées à leur glaive. Ce n'est guère que sur les côtes que l'on trouve çà et là des restes de ces premiers possesseurs du sol;

ils y vivent opprimés et misérables ; ils ont été exterminés systématiquement dans l'intérieur du pays.

En descendant au port, on observe la tour qui en défendait l'entrée du temps des Génois. M. Bôré pense qu'elle occupe l'emplacement du temple de Vénus, remarqué par Ammien-Marcellin devant Chilé, et dont on découvre les ruines au fond des eaux quand la mer est calme. Une chaloupe conduisit le voyageur et ses compagnons au promontoire de Calpé; on aborda près de l'ancienne *Psyllis*; on avait cru distinguer ses restes; on reconnut que l'on avait été déçu par l'aspect de couches de rochers qui imitaient parfaitement l'architecture des hommes.

Quand on eut débarqué à Calpé, on chercha l'ancienne ville de ce nom. Trois cabanes en bois occupent l'emplacement de ce lieu, où Xénophon venant d'Héraclée atterrit avec une partie de sa troupe. Les collines ne sont plus comme de son temps tapissées de vignes, donnant un vin délicieux; les figuiers n'ombragent plus la maison des laboureurs, et la source perpétuellement jaillissante coule inutilement à la mer. Ce cap, qui protège la baie contre la force des vents du nord, n'offre à son extrémité que les fondations d'une tour. Ni sa forme ni son élévation ne sont comparables à celles du rocher de Gibraltar, auquel il a été faussement assimilé, comme portant l'ancien nom de *Colonnes d'Hercule*.

A l'embouchure du Sakariah (*Sangarius*), chanté par Homère, et dont la largeur dans cet endroit égale celle de la Seine à Paris, quelques petits navires russes chargeaient, en échange des blés de la Crimée, les bois de construction abattus dans les montagnes, et charriés par le fleuve en longs radeaux. On mar-

chait dans un pays qui n'est qu'un vaste bocage , et tire sa principale ressource des troupeaux de vaches et de brebis parqués dans des étables , construites comme les chalets de la Suisse. L'année précédente , la peste avait emporté la moitié de la population humaine.

Aktché-Tcharchou , situé sur le rivage de la mer Noire , a de vastes ateliers où se fabriquent les agrès des vaisseaux de la marine ottomane. Une multitude d'ouvriers y travaillaient sous la surveillance d'un aga. Les renseignements que cet officier donna aux voyageurs sur Uskoub , lieu éloigné de six heures de la côte , les convainquirent que là se trouvaient les ruines de *Prusias ad Hypium* , appelée auparavant *Cicras*. On y arriva en traversant de vastes solitudes bien boisées , que les Turcs nomment *la mer des Arbres*. Les restes de la ville antique montrent qu'elle devait être très peuplée , et que les arts y florissaient. Une visite exacte et détaillée d'Uskoub est réservée aux voyageurs futurs qui viendront dans ces cantons peu fréquentés ; leurs recherches doivent produire des résultats importants.

On approche d'Érékli (*Heraclea Pontica* ou *ad Lycum*) par une contrée délicieuse , bien boisée , fertile et bien cultivée. Le *Lycus* se jette dans la mer un peu au-dessous de la ville , après avoir serpenté à travers une campagne où le froment , l'avoine et le lin prospéraient dans une terre légèrement remuée et vide d'engrais. Les ruines d'Érékli méritent l'attention. Son industrie consiste entièrement dans des tanneries ; on y prépare des maroquins rouges et jaunes. La mer voisine abonde en poissons excellents ; les Turcs , qui en mangent fort peu , ne tirent aucun parti des ressources de la pêche.

On suivit au sud-est, en remontant la vallée du Lycus, une ancienne route indiquée par des pavés épars et l'égalité du terrain, et on atteignit au point où ce fleuve n'est plus qu'un faible ruisseau. Ses sources sortent d'un plateau qui est le point culminant du territoire d'Héraclée. Une suite de vallées graduellement descendantes et ombragées de forêts aboutit à Tcharbembé. Les ruines d'un château éloigné d'une lieue ont fourni aux habitants d'un village voisin des matériaux pour bâtir leurs maisons ; ils n'ont épargné qu'une tombe, dont la façade, large de 14 pieds, est tournée vers la citadelle comme pour lui présenter exprès le nom inscrit dans son épitaphe grecque. Ce monument était environné de plusieurs autres, dont il ne subsiste que les fondements. Le château ou fort était autrefois un poste militaire, et la clef des défilés menant à Héraclée, à Tium, ou dans l'intérieur de la Paphlagonie.

M. Boré pense que ces indications sont utiles pour fixer dans cet endroit la position de *Claudiopolis*, que divers écrivains ont placée plus loin à Bertan. Le nom de *Castromœna* que les auteurs ajoutent à celui de *Claudiopolis*, conviendrait à ce campement romain. Toute cette contrée est peu connue des géographes ; elle est, non pas au sud, mais à six lieues au nord de Tcharbembé, et ce même village, marqué sur les cartes à l'ouest du Falios (*Billeus*), en est à plus de deux heures à l'est.

Le Falios est la plus large et la plus rapide des rivières de la Bithynie ; on le passa au moyen d'un gros tronc de pin, creusé comme les pirogues des sauvages, mais avec moins d'art que chez eux.

Après avoir reconnu la position de *Tium*, dont les

environs, quoique très fertiles, sont si peu et si mal cultivés que les voyageurs y manquèrent de pain, on gagna Bartan, qui tire son nom de *Parthénus*, rivière qui séparait autrefois la Bithynie de la Paphlagonie. Les Turcs l'appellent Batine; elle est navigable seulement de la mer à Bartan, c'est-à-dire jusqu'à six heures de son embouchure.

Cette petite cité turque, la plus considérable que l'on eût rencontrée depuis Constantinople, a un air d'aisance, et surtout de propreté fort rare en Orient; elle est l'entrepôt de quelques marchandises qui y sont apportées de la capitale, où elle envoie en échange des chanvres, des fruits, et des bois de construction.

Amessérah (*Amesthus*) offre des ruines intéressantes. L'inscription d'un temple apprend qu'il avait été élevé à l'honneur de Septime Sévère par la quatrième légion gauloise. « Un Français, s'écrie M. Boré, ne contemple pas sans émotion, aussi loin de sa patrie, un signe inattendu de la valeur de ses barbares ancêtres, valeur héréditaire et comme inamissible qu'ils ont si bien transmise à leurs enfants. »

On gagne par la mer le port de l'ancienne *Cytore*. Les Turcs appellent *Kidros* les ruines qui marquent l'emplacement de cette ville. La bourgade moderne est à une lieue de la mer: une ou deux barques à l'ancre représentaient l'état d'abaissement où est tombé le commerce de ce lieu. Autrefois les montagnes voisines étaient couvertes de forêts de beaux arbres, d'où la marine ottomane tirait les bois de construction de ses escadres: ces forêts ont été abattues; on ne les a pas replantées; aucune route n'a été ouverte, ce qui rend inutiles les autres forêts plus éloignées dans l'intérieure des terres.

Retournés par terre à Bartan , les voyageurs cheminaient au sud-est vers Castémoni , lorsque s'étant arrêtés à Olos , ils furent à leur extrême surprise salués de loin en français par un Turc coiffé d'un turban vert , et qui accourut avec empressement au-devant de la petite caravane : il s'appelait Osman Ibrahim. Incorporé à vingt ans dans les troupes que le grand sultan envoyait à Alger , depuis huit ans il y était , quand les Français s'emparèrent de cette ville. Alors il voulut quitter l'Afrique ; mais voyant qu'au lieu de tuer tous les musulmans et de saccager les maisons , les Français relevaient les murailles , et appelaient dans leurs rangs tous les soldats algériens qui voulaient loyalement servir la France , il resta , et devint volontaire dans le corps des Zouaves. Ayant rempli son engagement de sept ans , il revint à sa maisonnette pour revoir son vieux père. Ce dernier était mort. En montrant son tombeau , Osman Ibrahim essuya ses larmes , puis il reprit : « J'étais heureux en Afrique , bien vêtu , bien nourri , payé régulièrement ; ici je manque de tout , même de pain quelquefois ; mais comment oublier Olos où j'ai vu le jour ? Arrivé depuis quelques mois , je n'ai pu encore mettre en pratique ce que j'ai appris sur le labourage et la culture des terres ; mais à l'automne , je commencerai , et j'espère qu'un travail plus industriel améliorera mon sort et celui des miens. Mes épargnes , je les destine à la dot de la femme que je dois épouser dans deux semaines. Combien je voudrais qu'alors votre présence complétât la joie de la famille ! »

Questionné sur sa conduite avec sa femme , il répondit qu'il n'en aurait qu'une ; qu'il l'aimerait , la respecterait ; qu'elle serait son amie , sa compagne ; enfin ,

avec lui , la maîtresse de la maison , et non une esclave. »

Quoiqu'il ne fût âgé que de trente-six ans au plus , Osman Ibrahim , malgré sa constitution robuste , portait les traces des fatigues de la guerre. Il avait montré avec un air de satisfaction sa feuille de congé , qu'il conservait respectueusement dans un étui de fer-blanc.

M. Boré observe avec raison que ce Turc obéissait à son insu à l'influence de la civilisation transplantée par les Français sur le sol de l'Afrique septentrionale , et il pense que notre nation est visiblement appelée à y opérer un grand et salutaire changement.

Au-delà d'Olos il fallut cheminer dans le lit d'un torrent fougueux. De même que dans quelques parties des Alpes , le sentier que l'on gravit ensuite sur la pente d'une montagne était pavé de troncs de sapin couchés transversalement , mais tellement usés par le temps , l'humidité et le fer des chevaux , que des ouvertures les séparaient les uns des autres , et que , percés de trous , le moindre faux pas eût été fatal aux hommes et aux animaux. Enfin , on parvint au village de Dourodani , suspendu au flanc d'une haute montagne.

Le lendemain , on remonta pendant cinq heures la même vallée , coupée de bois et de prairies ; on fit halte à un caravansérai , qui est une fondation pieuse du sultan Mahmoud II dans cette solitude. Bientôt on fut dans la Paphlagonie , terre sur laquelle les historiens et les géographes anciens nous laissent sans renseignements complets. On se trouvait sur un plateau très élevé , immense , uniforme , parsemé çà et là de quelques massifs de pins , balayé par une bise froide ;

il s'étend entre les pics encore neigeux du bord de la mer Noire au nord, et la chaîne lointaine du Taurus, qui se déroule parallèlement au sud. A cette hauteur, les blés sortaient à peine des sillons, et l'herbe des prairies ressemblait à un gazon naissant.

On apprit à Kiras que de ce lieu à Kidros, éloigné seulement de trois journées, les difficultés du trajet dans un pays marécageux et fourré rendent les communications rares et très difficiles. Les bois de construction qui abondent dans les forêts ne peuvent être transportés à la côte faute de routes, et comme le bey de Kiras n'en tire aucun revenu, il en allait brûler une partie pour semer de l'orge. Ce que les voyageurs lui disaient à ce sujet de l'état des chemins en France, lui semblait fabuleux. Il était surtout émerveillé de l'idée d'un village s'ouvrant lui-même des routes qui donnent la vie à son commerce, accroissent la prospérité publique, et dédommagent bientôt les habitants des sacrifices qu'ils se sont imposés.

Jadis, Castémouni (*Germanicopolis*) situé au cœur de la Paphlagonie, était à la fois la cité et la place forte de la province. Tash-Kapri a succédé à *Pompeïopolis*; les débris de monuments antiques y sont nombreux; le canton où est bâti Samsoun présente un coup d'œil enchanteur. A l'est du petit fleuve côtier, qui a là son embouchure dans la mer Noire, s'étend le Djanik, pays que les Turcs appellent le jardin de Constantinople, parce qu'il lui envoie en abondance ses fruits. M. Amédée Jaubert l'a très bien décrit (1). M. Boré ne le traversa pas; il marcha au sud vers Ladik, petite ville située au pied d'une montagne

1) *Voyage en Arménie et en Perse*, p. 100.



dont la neige blanchissait encore la crête. Son nom et les ruines que l'on y voit annoncent que l'on est là sur l'emplacement d'une *Laodicea*, dont il paraît que les géographes modernes ne se sont pas occupés de déterminer le surnom qui la distinguait d'avec ses nombreux homonymes en Asie-Mineure.

Après trois heures de marche dans la montagne, M. Boré entre sur le territoire d'Amasiéh (*Amasia*), patrie de Strabon. Ce grand géographe a tracé un tableau fidèle de sa ville natale, que la nature et l'art ont, dit-il, fortifiée merveilleusement. Le temps n'a changé ni la forme ni l'aspect des montagnes, et la main de l'homme a été impuissante à détruire plusieurs restes de ses antiques monuments, tels que ses cavernes sépulcrales, ses deux ports et sa citadelle colossale.

Le 21 juin, M. Boré partit à la recherche de l'ancienne *Magnopolis*, dont il est surpris que la position ait embarrassé les géographes, puisque Strabon l'a indiquée avec une précision extrême. Notre voyageur la découvrit dans le voisinage de plusieurs villages turcs et dans une plaine inculte que l'Iris arrose de ses eaux qui ne sont plus contenues par des digues. Le nom de *Jéni chéher-kalessi* (Forteresse de la ville neuve) traduit le nom de la ville restaurée et agrandie par Pompée. Quant à la forteresse, ses constructions sont byzantines et turques. Le temps n'a épargné ni l'ouvrage ni les inscriptions des Romains. L'emplacement de cette côte, jeté au hasard sur les cartes, n'est qu'à douze lieues d'Amasiéh.

Un peu au-delà de Bouhama, petit village, les voyageurs furent arrêtés par la rencontre de pierres sculptées d'un travail moderne. Le village a pour nom

*Ladik*, de même que la petite ville qui avait été la dernière station avant Amasiéh. Cette coïncidence de noms dans des lieux aussi rapprochés l'un de l'autre est remarquable.

De là jusqu'à Estin, autre village, la route se prolonge par-dessus la côte d'une montagne couverte de forêts. Elle est la limite des pays boisés quand on se dirige vers le centre de l'Asie occidentale. Le voyageur doit ensuite s'avancer à plus de deux cents lieues, c'est à-dire jusqu'au revers des montagnes du Curdistan, pour retrouver le silence et la fraîcheur des bois.

Au village de Ziveret, on voit le tombeau de saint Jean Chrysostôme. Plus loin, des fragments de pierres sculptées, qui rappellent le beau temps de l'art grec, indiquent la position de *Comana*, qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom située en Cappadoce. Les collines environnantes, où l'on recueillait autrefois un vin renommé, sont nues et arides. Ce n'est qu'aux portes de Tokat que l'œil est réjoui par le retour de la fertilité et de l'abondance. Cette ville a été visitée par un grand nombre de voyageurs européens. La vue dessinée par Aubriet, dans le livre de Tournefort, est, suivant le témoignage de ceux qui sont allés à Tokat, bien plus exacte que celle qui se trouve dans l'ouvrage de Ker Porter.

En sortant de cette cité, dont le commerce a singulièrement diminué de nos jours, M. Boré se dirigea au sud en gravissant une haute colline. Quand il fut à son sommet, il aperçut une contrée complètement différente du Pont et de la Paphlagonie : elle a un aspect rude et sauvage. Les rangs des montagnes sont comme désordonnés ; ils courent et s'entrechoquent dans

toutes les directions; leurs sommets dépouillés sont ou des rocs bizarrement fendus ou des terres brûlées par le soleil et lavées par la fonte des neiges; les vallons sont étroits comme des ravins peu cultivés, mais rafraîchis par des eaux limpides et murmurantes. On est dans le voisinage de l'Arménie. Le voyageur n'y trouve plus la même sécurité que dans les provinces où il vient de passer; il doit être circonspect et défiant, veiller sur ses bagages le jour et la nuit. Autrefois des tribus nomades de Turcomans et de Curdes poussaient leurs incursions en été jusque dans ce canton; aujourd'hui des corps de troupes placés dans le Diarbékir et sur les frontières du Cardistan, où l'on voit encore des traces de leurs campements, s'opposent aux invasions de ces brigands; mais on est exposé à d'autres rencontres plus redoutables: ce sont celles de cavaliers qui, sans être accompagnés de leurs femmes ni de leurs troupes, courent le pays en cherchant aventure.

Le 21 juillet, M. Boré était à Sivas (*Sébasté*), où le commerce et l'industrie sont complètement nuls. Cette ville a perdu son importance politique depuis que le pacha réside à Karpousch.

En se dirigeant au nord-est, on reconnaît, après avoir parcouru une lieue depuis Sivas, que là finit la Cappadoce, et qu'une nouvelle contrée commence: c'est la petite Arménie, qui, de ce côté, est comprise entre le Kizil-Irmak et l'Euphrate. Des villages entiers sont arméniens sans qu'il s'y trouve de Turcs. Le sol, nu comme celui du désert, est coupé par des chaînes de collines ou de hautes montagnes blanchies par les neiges qui se croisent dans toutes les directions, présentant sur leurs flancs d'excellents pâturages où s'en-

graissent ces beaux troupeaux de moutons qui servent à l'approvisionnement de Constantinople, et font la principale richesse du pays. A leurs pieds s'étendent des vallées qui sont plutôt des plaines, et où le froment, l'orge et le seigle croissent avec une abondance égale, mais à des époques bien différentes, selon que le terrain est plus ou moins élevé. De toutes parts s'échappent du sein des rochers et des entrailles de la terre des sources d'une eau si fraîche et si limpide, et d'un goût si délicieux, que véritablement elle fait perdre le souvenir et le regret des boissons européennes. Un grand nombre de sources thermales de toutes les températures et de toutes les qualités révèlent un autre genre de richesses que la terre recèle, et garde inutilement enfouies à cause de l'ignorance ou de l'apathie de ceux qui la possèdent. L'année se divise en deux saisons, et l'hiver dure huit mois. L'aspect du pays, où nul ombrage ne repose la vue, inspire la tristesse; et l'on n'est pas tenté d'envier le sort des habitants, dont les maisons sous terre se confondent de loin avec les aspérités d'un sol complètement nu.

A six lieues de Sivas, cette perspective déplaisante change brusquement. Les montagnes qui partent comme autant de rameaux du tronc gigantesque du Quouzé-Dagh, sont ombragées de pins et de hêtres, et forment comme une oasis de deux lieues jusqu'au village de Kurdatchi, près duquel coule un large torrent, que M. Boré reconnut pour la source de l'Iris, qui arrose Comana, Tokat et Amasiéh. Il descend des sommets neigeux du Quouzé-Dagh.

Heibesché, où M. Boré coucha ce jour-là sous sa tente, à une altitude de 5,525 pieds, est une espèce de iala ou d'habitation d'été qui offrait l'étrange as-

semblage de Curdes et de Grecs vivant en bonne intelligence.

Impatient de trouver les sources du Lycus que Strabon fait venir de l'Arménie occidentale, sans ajouter d'autre renseignement, et les ruines de *Nicopolis*, ville bâtie par Pompée à 6 milles de cette rivière, M. Boré n'y parvint qu'après beaucoup de recherches et de fatigues. Enfin, le 10 juillet, il fut arrêté au pied d'énormes montagnes par un cours d'eau considérable qui, selon l'indication de ses guides, descendait droit à Nikissar (*Neo-Cesarea*). Alors notre voyageur se souvint que cette rivière était la même qu'il avait vue se mêler à l'Iris près des ruines de *Magnopolis*, et que par conséquent elle devait être le Lycus. Il devenait donc évident qu'au lieu d'avoir perdu la route de *Nicopolis*, il s'en rapprochait au contraire, d'après la *Notice* de Hiéroclès. Il poursuivit donc son chemin en longeant cette chaîne, qui sans doute formait autrefois le rempart de la contrée connue anciennement sous le nom de *Paryadres*, et que les Turcs désignent vaguement aujourd'hui sous celui de Djanik, en comprenant sous la même désignation toutes les autres montagnes qui coupent le Pont, et vont aboutir à la plaine de Themiscyre.

Dès le lendemain, M. Boré était au village de Pirec, qu'on lui avait désigné comme renfermant quelques antiquités. Les Arméniens qui l'habitent exclusivement l'accueillirent avec une curiosité mêlée d'intérêt en l'entendant parler leur langue, et lui dirent que ce lieu avait été une ville considérable. Il s'en convainquit en parcourant l'emplacement qu'elle occupait; il fit le tour des remparts, qui ne sont plus que des monceaux de pierres écroulées, où apparaissent, par intervalles,

des vestiges de tours. Ses guides lui indiquèrent dans la maison du chef du village une pierre écrite en caractères inconnus. Il y courut, et réussit à déchiffrer un fragment d'inscription où il lut distinctement le nom de *Nicopolis*. Après quatre jours de marche de plus dans la même direction, il reconnut le point de la naissance du Lycus.

Le grand chemin de Constantinople à Erzeroum par Kara-Hissar et Mamakhatour était resté à environ douze lieues plus au nord à la gauche de M. Boré. C'est celui que les voyageurs avaient suivi ordinairement, parce qu'auparavant il n'y avait pas de sûreté à pénétrer dans l'intérieur du pays, et que les Curdes faisaient continuellement des incursions dans les villages; mais depuis que Hafiz-Pacha commande dans le Diarbékir, on jouit de la tranquillité.

Toutefois, les Curdes ne sont pas entièrement soumis comme l'annoncent les bulletins officiels de la Porte Ottomane. Il faut, ainsi que l'observe M. Boré, distinguer les bandes de malfaiteurs connus sous ce nom, qui, quelques années auparavant, parcouraient avec impunité toutes les parties méridionales de l'Asie turque, d'avec ces autres tribus ayant une constitution semblable à celle des anciens clans d'Écosse, et toujours en état de révolte flagrante contre la Porte, dont elles ont constamment repoussé les visirs avec leurs armées.

Erzingham, ville du pachalik d'Erzeroum, et la plus importante après celle-ci, est souvent mentionnée par les anciens auteurs arméniens sous les noms d'*Eriza* et d'*Erez*. M. Boré, qui se trouvait là près des solitudes qui attirent les pèlerins d'Arménie, partit avec ses compagnons pour les visiter. Le 20 juillet, il atteignit le

lit pierreux et desséché du Kaïl (*Loup*) qui court du nord-ouest au sud vers l'Euphrate, et dont les sources avoisinent celles de l'autre Lycus (*Loup*) qui court dans une direction opposée. A quelque distance sur la rive méridionale du Kaïl, s'élèvent des ruines de chapelles, que l'on croit bâties sur l'emplacement de Tilm, lieu choisi pour la sépulture de quelques patriarches successeurs de saint Grégoire l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie. M. Boré pense que Tilm était un peu plus éloigné vers l'ouest.

On marcha de ce côté, et on descendit dans un vallon resserré où il n'existait pas de traces du moindre sentier. Il fallut mettre pied à terre, et au bout d'une heure, on atteignit un plateau d'où l'œil embrassait la vallée ovale d'Erziugham. L'Euphrate se dérobaît à travers les champs couverts de moissons jaunissantes. Tous les sommets des monts de la Haute-Arménie dressaient au nord leurs têtes blanches, brunes ou rougeâtres comme celle d'un volcan. Enfin, derrière les voyageurs s'élevaient en amphithéâtre les gradins verdoyants du Séboub, dont la cime était couverte de neige.

On continua de monter vers l'ouest par une large esplanade d'où l'on découvrit dans les vallées voisines plusieurs tentes noires des Curdes. Quelques uns de ces nomades, effrayés de l'approche des étrangers, chassèrent devant eux vers leur camp une troupe d'étalons et de génisses.

On descendit ensuite par une vallée plantée de pins chétifs, et après avoir franchi plusieurs inégalités de terrain, on pénétra dans les profondeurs d'un vallon solitaire où s'élevait le monastère d'Avak-Vank, entouré d'un bosquet de mûriers, de saules et de bou-

leaux. Des sources jaillissantes de tous les côtés entretenaient dans sa fraîcheur le champ de blé tardif qui servait d'avenue au couvent.

Tout ce que M. Boré y observait réveillait plutôt des idées d'exploitation rurale que de science monastique. Il avait quitté la route de Tortan ; il la reprit par un défilé sombre, où l'on aurait pu craindre une embuscade de Curdes. Les habitants d'un petit village que l'on traversa s'étaient enfuis à la vue des voyageurs ; un peu plus loin, des hommes et des femmes moissonnaient un champ de blé, et on ne tarda pas à rencontrer des maisons de Curdes et d'Arméniens livrés à la culture agricole. Enfin, on s'engagea dans des ravins, et l'on entra dans Tortan, lieu célèbre chez les Arméniens par son église où reposent les corps de saint Grégoire l'Illuminateur, et ceux de plusieurs personnages éminents par leur sainteté et par leur rang. Une visite au couvent de Lousavoritch, que les moines avaient abandonné la veille pour échapper aux vexations sans cesse croissantes des Curdes, mit les voyageurs en rapport direct avec un bey de ces nomades. Il se montra très courtois envers les Francs, dont il vanta la bravoure et l'industrie. « Nous ne sommes pas vos ennemis, ajouta-t-il, et vous verrez combien est généreuse l'hospitalité des Curdes envers des hôtes qu'ils estiment. »

Le temps et le plan de l'itinéraire des voyageurs ne leur permirent pas d'accepter cette aimable invitation ; et M. Boré remarque que la parole d'un Curde n'est pas sûre, car l'amour de l'argent éteint en lui tout sentiment d'honneur. On passa ensuite le long du Séboulh, qu'un Arménien montre avec orgueil, comme



le véritable Masis ou Ararat sur lequel s'arrêta l'arche de Noé.

Les voyageurs, revenus à Erzingham, continuèrent leur route vers Erzeroum, qui maintient son rang parmi les villes les plus importantes de l'empire ottoman. Arrivés le 8 septembre aux frontières de Russie, ils firent vingt jours de quarantaine dans le lazaret d'Alexandropol, ville qui a reçu son nom de l'empereur Nicolas lui-même, lorsqu'il vint visiter cette partie orientale de son empire. Cette ville est la même que Gumru, situé sur les confins de la Géorgie. On y construit une forteresse énorme, qui semble aussi bien destinée à contenir dans l'obéissance le pays vaincu, qu'à se défendre des invasions des Turcs.

Le 14 septembre, M. Boré partit avec une caravane d'Erivan, et se dirigea au sud-est, afin de gagner Echemiazin en tournant l'Alagbez, haute montagne qui est l'Arakadz des Arméniens. Les neiges n'abandonnent jamais son sommet, et dès la fin d'août, l'atmosphère de sa vallée septentrionale est froide et brumeuse. Après deux jours de marche, il atteignit le versant méridional, au pied duquel s'étendait le pays d'Arkadzoden. Il y retrouva les bois de la petite ville de Garpi et de plusieurs couvents fameux. Un seul, celui de Mougne, a échappé aux dévastations des guerres. Le patriarche d'Echemiazin vient y passer les mois d'été. M. Boré fut gracieusement accueilli de ce chef spirituel de la nation arménienne, et reçut de lui la faveur inouïe de visiter la bibliothèque. Les religieux de ce couvent sont en très petit nombre, comparativement aux maisons du même genre en Europe. M. Boré en rencontra deux ou trois réellement versés dans la connaissance de la langue et de l'histoire de leur nation.

Les autres semblent occupés de tout autre soin que de celui de la science.

Echemiazin, depuis son incorporation à la Russie, a perdu son importance et sa grandeur; il ne lui reste que l'autorité de son nom, qui chaque jour s'affaiblit. Le patriarche ne jouit plus de cette prééminence réelle qui lui appartenait jadis.

Arrivé à Van, ville de l'empire ottoman, M. Boré obtint du pacha la faculté d'aller à Agathamar, île du lac de Van, où réside le patriarche de l'Arménie méridionale. Bientôt il côtoya heureusement les bords de ce lac d'eau salée, et atteignit en une journée le château de Paklévan, qui ressemble à nos anciens manoirs féodaux. On était au 8 octobre, et déjà l'hiver avait commencé dans ces lieux. La neige blanchissait le sommet des montagnes voisines, et une bise glaciale la chassait jusqu'aux portes du château.

De toutes les constructions royales dont parlent les historiens arméniens, il ne reste plus à Agathamar que l'église ou plutôt la chapelle, dont l'architecture médiocre n'a d'autre originalité que de grotesques et informes bas-reliefs sculptés sur les murs extérieurs, et représentant l'histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Au commencement de 1859, M. Boré était à Tauris; il a séjourné long-temps dans cette ville de la Perse occidentale; il y a établi, pour l'instruction de la jeunesse persane, une école qui a prospéré sous la direction du gouvernement de la province d'Ourmiah. En août, il alla passer ses deux mois de vacances à Khosrova, village catholique chaldéen sur la frontière du Kurdistan, à trois lieues de Tauris. M. Boré avait laissé à son école un substitut persan assez habile pour

être le moniteur des autres élèves. Il avait dessein de fonder une autre école à Kosrova, ainsi qu'au pays d'Ourmiah parmi les Nestoriens, où il pense qu'elle serait très nécessaire.

Il apprit à Khosrova que le roi de Perse lui envoyait un nouvel acte d'approbation de son école, et désirait qu'il prolongeât son séjour à Tauris. Ces circonstances le forcèrent de renoncer à un plan qu'il avait formé d'accompagner l'évêque, devenu patriarche, dans la visite de son diocèse, qui s'étend jusqu'à Bagdad, et dans le Diarbékir.

En automne, il fonda une école à Ardescher, village de la vallée d'Ourmiah; il y était autorisé par Mélik-Mansour-Mirzah, oncle du roi et tenancier du fief. L'édit prononçait des peines contre quiconque s'opposerait à son exécution.

Vers la fin de 1839, M. Boré fut réjoui par l'arrivée de M. Texier et de deux autres voyageurs français. Le 22 janvier 1840, l'ambassade française, à la tête de laquelle était M. le comte de Sercey, fit son entrée solennelle dans Tauris, au bruit d'une salve de canons qui étaient restés sur leurs affûts depuis la mort d'Abbas-Mirza, père du roi.

M. Boré partit de Tauris avec l'ambassade française. La multitude des bagages contribua autant que la rigueur de la saison à ralentir la marche; le terme moyen de la journée était à peu près de six lieues. Partout, et notamment sur le plateau élevé de la Médie qui se termine à la chaîne des monts Quaplankou, la neige était épaisse. On eut à braver un froid vif et piquant, inconnu à cette époque de l'année dans la partie moyenne de la France.

A Sultanieh, la belle mosquée admirée par Char-

din et d'autres voyageurs, offre toujours les restes d'une grandeur imposante. A Casbin, ville considérable, toute la population se porta au-devant des Français avec un enthousiasme remarquable.

Le châh avait quitté Téhéran pour marcher sur Is-pahan avec une escorte de 50,000 soldats. L'ambassade française se dirigea donc vers cette ancienne capitale du royaume. Les villes que l'on traversait montraient des ruines de palais, de bazars, de mosquées : tel est l'état de toutes les anciennes cités de la Perse, image trop vive de la décadence de ce pays.

Sur les deux rives du Mazlagan, qui fut passé à gué, s'élevaient des campements d'Iraks, tribus qui tiennent le milieu entre le Garde vagabond et le Perse sédentaire. Leurs femmes, occupées à filer la laine des tapis, ou à façonner les feutres nommés *nemedo*, jouissent d'une liberté absolument inconnue dans les villes. Elles sortent le visage découvert, et conversent publiquement avec les hommes.

Au mont Ghiden-Ghelmès, remarquable par ses crevasses et par la multitude de ses mamelons rougeâtres et friables, mine inépuisable de sel gemme, où l'on vient de tous côtés s'approvisionner, la plaine est rétrécie par une chaîne parallèle de montagnes découpées bizarrement; elles sont un rameau de l'Alakend qui file vers le Kurdistan. Le sol imprégné de nitre est stérile, et produit à peine les mousses que brouillent les gazelles.

Le 29 mars, on pénétra dans le défilé où Chardin et d'autres voyageurs pensent que Darius fut assassiné. Une montée roide et taillée dans le roc mène à une vallée que Châh-Abbas fit fermer par une digue qui arrêta les eaux des montagnes; elles forment un

petit lac, dont la vue surprend dans cette région desséchée. Bientôt l'on aperçoit des champs plantés d'arbres, et couverts de moissons tardives : ce sont les jardins de Kouroud, village bâti en amphithéâtre, à l'extrémité de la vallée. Ses maisons à plusieurs étages le font ressembler à un village de Suisse ou de Savoie.

Le 30 mars, la température très froide annonçait que l'hiver régnait encore dans la partie supérieure du défilé. Les neiges obstruaient le passage. Une suite de vallons tortueux et incultes conduit au village de Sau, où commence le plateau d'Ispahan, très élevé au-dessus des plaines de Koum et de Cachan, ce qui y rend, quoique sous une latitude plus méridionale que celle de ces villes, les chaleurs de l'été moins énervantes que dans le reste de la Perse. L'air sec et vif est rafraîchi par une brise continuelle.

Le 12 avril, les Français firent leur entrée dans Ispahan. Ce fut avec un sentiment d'admiration mêlé de tristesse. De vastes quartiers de l'intérieur de la ville sont changés en jardins, et on n'y voit plus s'élever au-dessus des ruines que le minaret d'une mosquée ou le portique d'un édifice public. Il ne reste plus que 60,000 habitants dans une cité dont la population égalait celle de Paris du temps de Louis XIV. Les bazars sont vides; et si l'on ne voyait à l'autre extrémité de ce désert la place royale, l'école de Châh-Husseïn, et les avenues de platanes qui conduisent au palais des Abbas, on ne pourrait reconnaître ce centre magnifique de la monarchie persane, si bien décrit par Chardin.

M. Boré pense que si Mohammed-Châh fixait sa résidence à Ispahan, cette ville recouvrerait pomptement sa population et sa splendeur. Placée plus au centre

du royaume, l'action du gouvernement serait plus prompte et plus régulière; les provinces, régies par des chefs qui se regardent à peu près comme indépendants, rentreraient bientôt dans le devoir de l'obéissance qu'elles ont presque oublié. D'ailleurs le climat est plus salubre à Ispahan qu'à Téhéran, qui manque d'eau, et n'a qu'une enceinte très circonscrite pour le nombre de ses habitants.

Djulfâ est le séjour le plus agréable que M. Boré ait rencontré en Perse. Tous les voyageurs ont également fait l'éloge de ce faubourg d'Ispahan. C'est de là qu'est datée la dernière lettre de M. Boré, le 29 avril 1840.

Le titre de son livre montre qu'il n'a pas eu dessein d'écrire une relation de voyage. Nous en avons extrait ce qui concerne spécialement la géographie, et l'on a vu que l'auteur a bien mérité de la science par ses recherches. Il a résolu avec succès des doutes relatifs à la position des divers lieux; il décrit bien l'aspect du pays, et ne manque pas les occasions de faire connaître sa température, ses productions et ses antiquités. Il parle aussi très sensément des mœurs des habitants.

Une jolie carte, extraite de la nouvelle édition ( 1839 ) de la *carte de l'empire ottoman* en 12 feuilles, par MM. Noël et Vivien, présente la route de M. Boré depuis Constantinople jusqu'à Tauris. L'éditeur regrette avec raison de n'avoir pu la prolonger jusqu'à Ispahan.

M. Boré a voyagé comme chargé d'une mission scientifique par le ministre de l'Instruction publique, et par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Plusieurs des mémoires contenus dans l'ouvrage sont adressés à cette compagnie. On apprend avec peine,

par des notes de l'éditeur, que tous ceux qu'il avait envoyés ne sont pas parvenus; accident fâcheux que les amis de la science déploreront. Dans sa séance du 22 janvier 1842, l'Académie a reçu de M. Boré une lettre datée du mois de juin 1841, et contenant des détails curieux sur la Perse occidentale, où il avait fait des excursions. E—s.

---

*Carte ethnographique de l'Europe.*

---

L'ethnographie est une science presque toute neuve encore pour nous. Plusieurs savants s'étaient livrés avec succès aux recherches ethnologiques pour tâcher de remonter à l'origine des peuples; mais il était en quelque sorte réservé à notre siècle d'exprimer sur des cartes géographiques les différents âges de la géographie ethnologique. En Allemagne, M. O'Etzel; en France, M. Ober Müller, ont publié des cartes ethnographiques de l'Europe. La carte de M. Ober Müller forme la première feuille d'un atlas dans lequel l'auteur se propose de représenter sur des cartes, à même échelle, les diverses localités de l'Europe habitées aujourd'hui par les peuples de même race, de même origine, de même religion, et parlant la même langue, ou au moins des langues dérivées de la même souche. On sait que Adelung, Balbi et d'autres savants avaient entrepris des recherches de cette nature; mais ils n'avaient point offert à l'œil de tableau géographique, résumant ou plutôt peignant les localités qui renfermaient chacune de ces races. M. Ober Müller a tenté

aujourd'hui de le faire ; et sa carte , que nous n'approuvons pas complètement , surtout dans son exécution graphique , offre néanmoins un intérêt puissant sous le rapport du classement des peuples de l'Europe.

Son travail a pour but d'offrir en quelque sorte le résumé actuel des migrations des peuples , et des diverses révolutions qui ont amené tant de changements dans la nationalité.

Il a cherché à faire voir au linguiste quels sont les points de contact et de fusion des peuples en nuancant et fondant suivant les couleurs les diverses affinités de chaque nation. Sa carte , qui comprend les pays de l'Europe , de l'Asie occidentale et du nord de l'Afrique , présente toutes les populations de race blanche avec leurs divers degrés de transition jusqu'aux limites des Mongols , des Malais et des nègres dans leur état actuel.

La difficulté consistait surtout à établir la limite des régions occupées par chaque peuple , par chaque tribu et chaque *clan* ou *gow*. C'est ce que M. Ober Müller s'est efforcé de faire par des teintes plus ou moins fortes , plus ou moins mélangées ; mais ces teintes nombreuses , et variées à l'infini , nous paraissent nuire parfois à la clarté de son travail.

Il a voulu faire voir l'influence que le sol a pu exercer sur les institutions et les destinées des peuples ; mais nous trouvons que la gravure qui devait faire ressortir cette influence ne se prête pas assez à ces indications. M. Ober Müller pense que les centres de populations se trouvent toujours dans les contrées où la plus grande masse de terres fertiles ont été déposées , et où le climat est le plus doux et le plus



attrayant, c'est-à-dire dans les pays bas, dans les fonds des vallées, sur les pentes douces des collines, le long des rivières, au bord des lacs et de la mer. Il a donc regardé les marais, les hautes montagnes, les steppes, les landes, comme des solitudes qui devaient former la limite naturelle des peuples et des races, et il s'est appliqué à tracer les systèmes de montagnes, de steppes et de marais. Mais sa manière d'exprimer le terrain jusque dans ses plus petits détails sur une échelle qui ne permet pas toutes ces distinctions, nous a paru faire également un peu confusion.

M. Ober Müller pense que les rivières n'ont jamais été un obstacle qui ait séparé deux peuples d'une même race : c'est, dit-il, l'opinion de ses compatriotes les Allemands, opinion qu'il adopte entièrement, bien que des écrivains français et d'autres nations aient manifesté un sentiment contraire. Il ne voit d'exception à sa règle que celle qui se rapporte à des rivières marécageuses, bordées de vastes et immenses étangs et lagunes qui interceptent toute communication entre les deux rives. Tel est, dit-il, le bas Danube dans le bassin Bulgaro-Valaque, etc.

En étudiant avec soin la carte publiée par M. Ober Müller, on distingue avec lui d'abord trois grandes races européennes, les *Romains*, les *Germaines* et les *Slaves*, qu'il fait tous descendre de la souche indo-européenne, ou arienne ou sanscrite.

Les Romains, issus comme les Grecs et les Albanais, de la famille thraco-pélasgique, ont conservé la pureté de leur origine dans plusieurs parties de l'Italie, en Provence, en Languedoc et en Catalogne où leur langue présente moins d'éléments étrangers que partout ailleurs ; les pays occupés par ces peuples sont indi-

qués par une même teinte jaune, tandis que les autres pays romanisés, tels que la France septentrionale, l'Espagne centrale, le Portugal et les Pays Valaques ont des teintes mixtes, selon les éléments qui sont entrés dans la composition des peuples modernes qui les habitent.

Les Germains sont une race pure, et tous les pays occupés par des peuples qui ont une connexité plus ou moins directe avec eux sont teintés de différentes nuances, ayant pour base le rouge. Ainsi, l'on trouvera sous le carmin les hauts Allemands, sous l'écarlate les bas Allemands, sous le vermillon les Frisons. Le rouge brun indique les Scandinaves; le rouge amarante les Anglais, etc. Mais en reportant les yeux sur la partie orientale de l'Allemagne, on voit par le mélange des teintes rouge et verte que le mélange s'est opéré aussi dans les races, surtout entre les Allemands et les Wendes, peuple slave, qui, pendant les guerres entre les Germains et les Romains, s'était emparé de cette partie de l'Allemagne, reconquise plus tard par les Germains.

Les colonies allemandes dans la Prusse orientale, en Russie, en Hongrie et dans la Transylvanie sont indiquées de manière à être facilement distinguées des peuples qui les entourent. On retrouve jusqu'aux Néardes dans les gorges de l'Atlas, et les Gottschéens, peuple germanique au nord de l'Istrie; ces deux dernières races sont peut être les descendants de ces Vandales qui saccagèrent Rome après avoir refondé Carthage.

La race slave, représentée par la teinte verte, comprend les peuples suivants :

(a) Antes : 1. Illyriens ou Slaves méridionaux ou

Raizes, en général, divisés en Serbes, Bulgares, Bosniaques, Croates, Morlaques, Monténégrins et Esclavoniens ; ils sont désignés par le vert jaunâtre.

2. Russes, qui se divisent en Ruthènes (Russiennes ou Rousniacs) et qui habitent le midi de la Russie, l'est de l'ancienne Pologne, le midi de la Lithuanie et le nord-est de la Hongrie, et dont les Cosacs font partie. Ils sont la véritable souche de tous les peuples slaves, et pour cette raison ils sont désignés par le vert pur. Les Russes sont en outre partagés en Moscovites ou Russes proprement dits, ou Grands-Russes; et, comme ceux-ci, sont fortement mêlés de Finnois. On leur a donné une couleur vert-brun.

(b) Slovènes ou Sclavines (vert bleuâtre), qui comprennent les Polonais (sur les bords de la Vistule et de la Wartha) et les Czecho-Slovacs, nations qui toutes les deux luttent pour conserver leur nationalité, l'une contre les Russes, l'autre contre les Allemands et les Magyares.

Enfin, au milieu des Slaves, et protégés par de vastes marais, nous trouvons les Lettons, qui à leur tour n'ont conservé qu'avec peine leur nationalité contre les Polonais. Leur langue, sœur germaine du sanscrit et des langues pélasques, leur a fait donner une couleur analogue : c'est la teinte jaunâtre.

Maintenant, si nous nous reportons d'un autre côté, nous trouvons les extrémités boréales et orientales de l'Europe, les contrées limitrophes de la Sibérie et les plaines de la Hongrie habitées par des peuples de la race finnoise, qu'on appelle maintenant ouralienne, ougrienne (ou tschoude). Tels sont les Magyares ou Hongrois proprement dits, les Finlandais, les Esthons, les Lapons, et cette foule de peuples placés le long du

Volga et de la chaîne de l'Oural, dont le type s'efface de plus en plus, absorbé qu'il est par l'élément russe. Leur couleur distinctive sur la carte est le brun.

Au midi de ceux-ci s'étendent les vastes contrées habitées par les Turcs (couleur lilas), que l'on divise : 1° en Ottomans ou Turcs proprement dits, vivant épars dans la Turquie d'Europe, mais formant le noyau de la population de l'Anatolie; 2° en Tatars (ou Tartars) proprement dits, répandus depuis les hauts plateaux de l'Oural jusqu'aux montagnes du Caucase et du Liban, et depuis les bouches du Danube jusque dans la Sibérie et la Tartarie.

Quatre nuances de bleu distinguent les Keltes, mot que l'on écrit et prononce trop souvent, mais à tort, en français Celtes. Les Keltes comprennent :

Les Gaëls, divisés en Erses ou Irlandais, et en Caldonnacs ou Écossais, qui habitent, les premiers l'Irlande, les seconds les montagnes de l'Écosse.

Les Kymres, dont les sous-branches sont les Gallois dans la principauté de Galles, et les Bretons dans l'ancienne Armorique.

Les Wallons, dont la couleur indique le mélange des Keltes, des Romains et des Germains, mélange qui s'est fait depuis les temps les plus reculés.

Enfin, les Gaulois ou Français proprement dits, dans la composition desquels sont entrés, outre les Keltes, les Ibères, les Romains et plusieurs peuples germaniques, surtout les Francs, les Bourguignons, les Visigoths dans le centre, les Saxons, les Normands, les Ripuariens et les Allemands proprement dits, le long des frontières et des mers.

Les Keltes, d'abord romanisés, se sont mêlés aux Germains. Ce mélange est indiqué par une fusion des

trois couleurs bleue, jaune et rouge ; mais on a tâché de faire dominer dans les contrées les plus fertiles, le long des rivières, la couleur du dernier conquérant qui a refoulé les vaineus vers les hauteurs et dans les montagnes.

Dans le midi, où les Goths, quoiqu'ils en aient été les maîtres pendant plusieurs siècles, n'étaient pas assez nombreux pour produire un changement notable sur la nationalité gallo-romaine, la couleur rouge des Germains s'éteint pour laisser le dessus au jaune, couleur qui représente la race romaine ; tandis que le bleu, couleur keltique, devient très saillant dans le Bugey et la Bresse, parce que les dialectes de ces provinces ont conservé un grand nombre de mots keltiques.

Les Basques sont désignés par le vert de gris (couleur de la race ibérienne) ; un mélange de cette couleur avec le jaune indique que dans la Gascogne ou Baskogne (Vascogne), la branche romaine a été greffée sur une tige ibérienne.

En Espagne, il existe des rapports analogues ; mais l'élément arabe y devient prédominant dans les provinces méridionales.

En Afrique, on a désigné par le vert de gris les Berbers (Ibères), dont les Kabayles et les Zouaves font partie ; çà et là cette couleur tire sur le bleu noirâtre, couleur des Arabes, qui, conquérants de ces contrées, s'y sont maintenus, surtout dans les plaines.

En Syrie, on trouve dans les gorges et sur les hauteurs inaccessibles du Liban plusieurs peuplades sémitiques, comme les Druses, les Maronites, les Nozairis, qui, en opposition avec les Arabes nomades de la plaine, y ont des demeures fixes, et ont su conserver leur indépendance et leur religion contre les croi-

sés et les Mongoles , aussi bien que contre les sultans de Constantinople et du Caire. Un rouge analogue au carmin rappelle que les Perses ont une origine commune avec les peuples du centre de l'Europe , origine prouvée par la comparaison des langues germanique , romane , slave , avec le zend et le sanscrit.

Enfin , le groupe des peuples caucasiens termine le tableau. Ce sont les Arméniens , les Géorgiens , diverses peuplades du Daghestan , les Ossètes , ancêtres des Alains , qui dévastèrent l'Europe en même temps que les Vandales , et les Tscherkesses et les Abasses , ces héros qui depuis dix ans disputent les Thermopyles de l'Asie au vainqueur de la Pologne.

*Cartes en relief.*

On sait que l'on doit à un Français, Pierre Lartigue , premier ingénieur-hydrographe de la marine , l'heureuse idée de représenter en relief plusieurs parties de notre globe. Ces reliefs, exécutés sur des projections plus ou moins convexes, et quelquefois planes suivant l'étendue des régions qu'ils embrassent, furent modelés par lui en plâtre et en cire, parfois aussi en argile.

Nous avons de ce célèbre hydrographe des reliefs représentant l'Europe, l'Amérique, la France, la Suisse et d'autres contrées. Dans sa carte de l'Amérique, cet artiste hydrographe s'est attaché particulièrement à faire connaître le sol sous-marin que la mer recouvre de ses eaux. C'était une des questions les plus difficiles à résoudre, et cependant il est parvenu à nous donner une idée assez exacte de ses profondeurs ou vallées, vastes bassins bordés

de chaînes de montagnes d'où s'élèvent des sommets qui peuplent sous le nom d'Iles l'entrée du golfe du Mexique.

Sous l'empire, M. Lartigue présenta à diverses expositions publiques du Musée ses reliefs, fruits d'un travail long et pénible. Il voulait par ce procédé propager et étendre l'étude de la géographie en frappant ainsi l'œil en même temps que l'intelligence. Mais les dépenses, l'embaras, les risques qu'exigeait l'exécution de pareils reliefs, en portaient la valeur commerciale à un prix trop élevé pour l'enseignement; et son procédé n'eut pas ou presque pas d'imitateurs.

Depuis Lartigue, on a fait de nouveaux et grands efforts pour arriver, au moyen d'une fabrication plus simple et moins dispendieuse, à établir des reliefs semblables, au meilleur marché possible.

L'Allemagne et surtout la Prusse sont parvenues à vaincre en grande partie les difficultés par l'emploi de pâte de carton plus facile à manier, et surtout moins fragile.

Aujourd'hui la France elle-même a imité l'exemple des Allemands, et nous jouissons aussi des avantages de la fabrication des reliefs en pâte de carton, qui, il faut l'espérer, vont contribuer puissamment à faciliter et à étendre le goût de la géographie; car, on n'en saurait douter, le prix modique de ces cartes, leur format commode et léger, et au-dessus de tout leur clarté, les feront rechercher et adopter pour l'enseignement.

C'est à M. Bauer Keller que nous sommes redevables de cette nouvelle branche d'industrie scientifique. Nous avons sous les yeux des cartes du *Mont-Blanc*, de la *Suisse* et de l'*Europe*. On nous promet incessamment

celles de la *France*, de l'*Allemagne* et de l'*Angleterre*. C'est le commencement d'une collection qu'il serait à désirer qu'on adoptât dans nos écoles, et surtout dans nos établissements universitaires, parce que ce système donne une idée assez juste de la configuration du sol.

Ces reliefs, qui peuvent être mis dans le commerce au prix de 12 à 25 francs, et qui par la facilité du procédé employé à leur fabrication seront livrés peut-être un jour à beaucoup meilleur marché, offrent par la variété des couleurs et l'application de teintes propres à chaque localité, une clarté et une netteté complètes. Ce qu'il y a seulement à redouter pour la science, c'est que ce procédé peut et doit nécessairement amener parfois dans l'exécution quelques défauts d'exactitude mathématique; mais il faut espérer que M. Baner Keller, qui a appelé à son aide M. Ober Müller, déjà connu par sa carte ethnographique de l'Europe, arrivera à perfectionner ce nouveau mode d'enseignement.

Le relief de la Suisse est accompagné d'une carte plane coloriée, sur laquelle sont imprimés les noms de toutes les montagnes remarquables, et d'une petite brochure explicative dont la rédaction, entièrement nouvelle, a été revue par M. Eyriès, membre de l'Institut et de la Société de géographie.

B. DU B.

---



## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

---

PRÉSIDENTE DE M. JOMARD.

---

*Séance du 16 septembre 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Adolphe Barrot, consul-général de France dans l'Indo-Chine, remercie la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et il lui annonce qu'il s'occupe de mettre en ordre les divers matériaux qu'il a rapportés de ses voyages pour lui offrir ce travail.

M. le colonel Jackson, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, annonce qu'il a reçu les médailles décernées par la Société à M. Dease et à M. le chevalier de Schomburgk, et qu'il s'empresera de transmettre à ces deux voyageurs ces honorables récompenses.

M. Pickering, secrétaire de la Société américaine des antiquaires de Boston, écrit à la Société pour la remercier de l'envoi de ses publications si utiles aux progrès de la science. Cette lettre est transmise à la

Société par M. Weiss , voyageur américain , qui se propose de revenir à Paris après avoir visité les diverses contrées de l'Europe.

M. le trésorier de la marine , à Rochefort , transmet à la Société le montant des souscriptions qu'il a recueillies dans ce port pour le monument de M. le contre-amiral d'Urville. M. le Président annonce que cette souscription s'élève aujourd'hui à la somme de 2,810 fr. 50 cent. , non compris la somme votée par la famille ; il ajoute que MM. Gau et Dantan s'occupent déjà du projet de monument.

M. le Président prie M. Daussy de donner communication à la Société de la Note qu'il a lue à l'Académie des sciences sur un volcan sous-marin observé dans l'océan Atlantique , et confirmé par les rapports de deux capitaines anglais. M. Daussy présume que ce volcan est placé par 0° 20' de latitude S. et par 22° de longitude O.

M. de Castelnau lit une Note sur l'emploi du baromètre dans les déterminations des hauteurs, et sur les erreurs possibles dont il faut tenir compte. Cette Note est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Dartley lit un Mémoire sur l'Europe antique , formant un chapitre inédit de ses Recherches sur l'origine des peuples du Nord et de l'occident de l'Europe. Plusieurs membres présentent des observations au sujet de ce Mémoire , et M. le Président invite l'auteur à vouloir bien communiquer son intéressant travail au comité du Bulletin.

*Séance du 7 octobre 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire de la Société royale asiatique de

Londres remercie la Commission centrale de l'envoi de son Bulletin, et lui adresse un nouveau cahier du journal publié par cette Société.

M. Hyp. Flury, consul de France à Valence, membre de la Société, renouvelle ses offres de service à la Commission centrale, et lui transmet une lettre de MM. les directeur et secrétaire de la Société des Amis du pays de Valence, contenant l'expression de leurs remerciements pour les relations qui viennent de s'établir entre les deux Sociétés.

M. Charles Texier, chargé d'une mission scientifique en Asie-Mineure, et membre de la Commission centrale, écrit de Scala-Nova pour annoncer à la Société qu'un voyageur allemand, M. le baron de Wrède, dont il a fait la rencontre à Smyrne, se propose d'entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'Afrique. M. de Wrède, qui a déjà exploré une grande partie de l'Égypte, de la Palestine et de l'Asie-Mineure, réclame les conseils et les lumières de la Société pour le voyage qu'il médite aujourd'hui. Son projet est de partir du Caire au mois de janvier prochain, et de se rendre à Choâ par Tadjour et Houssa en suivant l'Hawasch; de Choâ, il veut tenter de pénétrer dans le pays situé au sud-ouest pour découvrir les sources du Nil-Blanc, du Tchadda et du Quilimança en suivant le cours de ce dernier fleuve jusqu'à la mer. Son retour s'effectuera par Hurrur et Barbera.

Plusieurs membres présentent des observations sur ce vaste itinéraire, et signalent les obstacles qui s'opposent à son entière exécution. Il sera répondu en ce sens à M. Texier, et on lui fera connaître les sources qui sont à consulter pour la partie praticable de l'entreprise.

M. Cortambert, membre de la Société, adresse un numéro de la Revue de l'instruction publique, où il a présenté sur l'enseignement de la géographie quelques observations qu'il serait heureux de voir obtenir les suffrages de ses collègues.

Le même membre soumet à la Commission centrale une proposition dont le but serait d'honorer la mémoire de l'amiral d'Urville en donnant son nom à la rue qu'il habitait avant sa mort. Il pense que l'administration accueillerait avec empressement la demande que la Société lui adresserait à ce sujet.

M. Roux de Rochelle communique une lettre qu'il a reçue de M. Perrottet, voyageur-botaniste-agriculteur du gouvernement.

M. Perrottet remercie la Commission qui a fait le rapport sur le prix fondé par M<sup>gr</sup> le duc d'Orléans, pour la bienveillance avec laquelle le rapporteur a rappelé ses voyages et loué ses efforts pour importer en France des plantes utiles à l'agriculture et à l'industrie. M. Perrottet annonce qu'il va entreprendre un nouveau voyage dans les Indes orientales en passant par l'Égypte et Suez; il serait heureux de mériter encore les éloges de la Société. Ce sera vers ce but qu'il dirigera ses recherches. Il désire également se rendre utile à l'industrie séricène, qui est aujourd'hui l'objet de la sollicitude et des préoccupations de M. le ministre de l'agriculture et du commerce. M. Perrottet joint à sa lettre trois exemplaires d'un Mémoire qu'il a publié en 1855 sur deux espèces de mûriers, le *Morus multicaulis* et le *Morus indica*, qu'il a introduites en France. L'un est destiné à la Société, et les deux autres à son président, M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce.

M. Jomard présente , au nom de M. le chevalier de Balbi , un Recueil en 5 volumes de ses écrits géographiques , statistiques et mélanges , publiés en italien par son fils , Eugène Balbi ; et au nom de M. Gallatin , ancien ministre plénipotentiaire des États-Unis en France , un Tableau des tribus indiennes de l'Amérique du Nord , publié dans le tome II des Transactions de la Société américaine des antiquaires. M. Roux de Rochelle est prié de rendre compte de ce dernier ouvrage.

M. d'Avezac lit un Mémoire sur les îles fantastiques de l'Océan occidental.

*Séance du 21 octobre 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'Académie royale des sciences de Berlin adresse à la Société le volume de ses Mémoires pour l'année 1840, ainsi que les comptes-rendus de ses séances du mois de juillet 1841 au mois de juin 1842 ; elle remercie en même temps la Société de l'envoi des tomes xv et xvi de son Bulletin.

M. le professeur Reinganum écrit à la Société pour lui faire hommage du 1<sup>er</sup> volume de son Histoire des cartes géographiques des Anciens , ainsi que d'un Mémoire qu'il vient de publier sur l'île de Sicinos.

M. Fr. Lavallée écrit à la Société pour lui rappeler divers envois qui ne sont pas parvenus à la Commission centrale , et il lui adresse une Notice historique et géographique sur Trinidad de Cuba. Ce document , que M. Lavallée regarde comme le plus nouveau et le plus complet qui existe sur ce point central de l'île , est renvoyé au comité du Bulletin.

M. le prince de Démidoff écrit de Saint-Petersbourg à M. le Président, pour l'informer qu'il vient de faire verser à la caisse de la Société la somme de 500 fr., montant de sa souscription au monument qui doit être élevé à Paris en l'honneur de l'amiral d'Urville. A cette occasion, M. le Président annonce que la Commission spéciale, de concert avec MM. Gau et Dantan, continue de s'occuper des travaux préparatoires du monument. La souscription s'élève aujourd'hui à 4,750 fr. 50 cent.

M. Eyriès annonce la mort de M. Arthus-Bertrand, libraire de la Société; il exprime, de la part de sa veuve, le désir que la Commission centrale veuille bien lui conserver sa confiance, ainsi que le titre de libraire de la Société.

La Commission centrale, sur la proposition de M. Eyriès, décide que le titre dont il s'agit sera conservé à sa veuve, et arrête de plus, que l'expression de ses regrets sera consignée au procès-verbal.

M. Jomard communique un arrêté de M. le préfet des Deux-Sèvres, relatif à l'érection du monument de René Caillié, inauguré à Mauzé le 24 juin 1842; d'après cet arrêté, une fête commémorative aura lieu chaque année dans cette ville, le jour anniversaire de l'inauguration du monument.

M. d'Avezac lit la suite de son Mémoire sur les îles fantastiques de l'Océan occidental.

M. Barbié du Bocage lit une dissertation géographique de M. G. Platé sur un passage de Constantin Porphyrogenète, concernant les fleuves du Palus-Meotis, et l'existence d'un ancien Bosphore sous le nom de Bourlik. Ce document, accompagné d'une carte, est renvoyé au comité du Bulletin.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 7 octobre 1842.*

M. Alfred MAREY-MONGE.

*Séance du 21 octobre 1842.*

M. Alfred BLANCHE, avocat à la cour royale.

M. DELILE, professeur à la faculté des sciences de Montpellier.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séances des 2 et 16 septembre 1842.*

*Par M. le baron Walckenaer* : Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le major Rennell, in-4, 1842. — *Par M. Thomassy* : Des relations de la France avec l'empire de Maroc (suite), in-8, 1842. — *Par M. de La-roquette* : Notice historique sur Georges Duval de Leyrit, in-8, 1842. — *Par M. Revel* : Carte des étapes de France, publiée par ordre de M. le ministre de la guerre, et gravée au Dépôt de la guerre, 2 feuilles, 1842. — *Par M. Dubois de Montpéroux* : Voyage en Crimée, au Caucase, en Arménie, etc. Atlas, 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> livr., 1842. — *Par M. Darttey* : Fragments de statistique administrative sur l'arrondissement de Savenay (Loire - Inférieure), in-8, 1855. — Recherches sur l'origine des peuples du nord et de l'occident de l'Europe, in-8, 1859.

*Séances des 7 et 21 octobre.*

*Par M. Adrien de Balbi* : Scritti geografici, statistici e vari di Adriano Balbi, raccolti ed ordinati per la prima volta da Eugenio Balbi, 5 vol. in 12, 1841 - 1842. — *Par M. Gallatin* : Tableau des tribus indiennes de l'Améri-

que du Nord, 1 vol. in-8. — *Par M. Perrottet* : Observations sur le *Morus multicaulis* et sur une nouvelle espèce voisine, in-8. — *Par M. de Castelnau* : Vues et souvenirs de l'Amérique du Nord, 4<sup>e</sup> liv. — *Par l'Académie de Berlin* : Mémoires de cette Académie pour 1840. — Comptes-rendus des séances de juillet 1841 à juin 1842. — *Par M. Reingauum* : Geschichte der Erd- und Länderabbildungen der Alten besonders der Griechen, 1 vol. in-8, 1859. — Die Sporaden Insel Sikinos Ein Beitrag zur hellenischen Alterskumskunde, in-8, 1859. — *Par les auteurs et éditeurs* : Journal de la Société asiatique de Londres, n<sup>o</sup> 15. — Journal asiatique, juillet et août. — Bulletin de la Société économique des Amis du pays de Valence, n<sup>os</sup> 1 à 9. — Nouvelles annales des voyages, juillet, août et septembre. — Annales maritimes, août et septembre. — Revue scientifique, juillet, août et septembre. — Bulletin de la Société de géologie, tome XIII, feuilles 25 à 26. — Annales de géologie, juin et juillet. — Journal de l'Institut historique, juillet, août et septembre. — Recueil de la Société polytechnique, juin et juillet. — Journal des missions évangéliques, août, septembre et octobre. — Mémorial encyclopédique, juin et septembre. — L'Écho du Monde savant.

ERRATA du Bulletin du mois de juin.

Page 361, ligne 33, au lieu de a adopté ici, lisez SANS CE RAPPORT.

— 364,	— 16,	—	Alex. Makensie,	—	Alex. Makenzie.
— 365,	— 13,	—	1830,	—	1838.
— 370,	— 6,	—		—	l'Ocampo.
— 371,	— 3,	—	Cazoni,	—	Caroni.
— 373,	— 1,	—	connus,	—	connues.
— 375,	— 2,	—	jésuite astronome,	—	jésuite et astronome.
— id.,	— 14,	—		—	supprimez en.
— 376,	— 14,	—	et apprécier,	—	et à apprécier.



# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

NOVEMBRE 1842.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

DISSERTATION GÉOGRAPHIQUE *sur un passage de Constantin Porphyrogenète concernant les fleuves du Palus-Meotis et l'existence d'un second détroit nommé Bourlik, donnant issue aux eaux de la mer d'Azof dans la mer Noire; par Guillaume PLATÉ, membre de la Société de géographie.*

( Communiqué par M. B. du B )

---

La démonstration de l'existence, à une époque déjà éloignée de nous, d'un second canal par lequel la mer d'Azof aurait déversé, même encore au moyen-âge, ses eaux dans la mer Noire, nous a semblé d'un intérêt assez grand pour mériter les recherches de la science critique. Si ce fait était prouvé et reconnu, à lui se rattacheraient une foule de questions de la plus haute im-

portance pour l'histoire, la géographie, la géologie, la navigation, et le commerce lui-même.

Le Mémoire de M. Platé était déjà imprimé en entier lorsque le 5<sup>e</sup> volume du grand et bel ouvrage de M. Dubois de Montpéroux qui vient de paraître avec le millésime de 1843 (1) nous fut communiqué. Ce volume, qui est accompagné de planches, publiées à Neuchâtel en Suisse, comprend la partie des voyages de l'auteur dans la Crimée et la presqu'île de Taman. La question relative à l'état actuel des localités, à la formation du Bosphore cimmérien et à la première rupture de la barrière qui a pu exister entre la mer d'Azof et la mer Noire y est traitée avec beaucoup de détails. La carte qui accompagne ce volume, et sur laquelle nous regrettons de n'avoir pas trouvé d'échelle, donne l'opinion de l'auteur sur l'état des lieux,

1<sup>o</sup> A la fin de l'époque de la formation des terrains tertiaires ;

2<sup>o</sup> Après le soulèvement des terrains tertiaires, et avant les éruptions des volcans de boue ;

3<sup>o</sup> Avant les temps historiques, à l'époque où les volcans de boue ont commencé à former une polynésie, polynésie composée d'îles qui, ainsi que les continents voisins, ont pris chaque jour plus de développement et d'extension, et ont fini par se lier entre elles et avec le continent caucasien, par suite des attérissements qui se sont formés et des dépôts que les eaux des grands fleuves ont apportés sur ce point ;

4<sup>o</sup> A l'époque historique, et particulièrement au commencement de notre ère, temps auquel Strabon écrivait sa géographie, dont M. de Montpéroux cherche à expliquer le texte ;

5<sup>o</sup> Et enfin vient un tracé comparatif de l'état actuel des lieux.

C'est plus de neuf cents ans après Strabon que l'empereur Constantin Porphyrogenète écrivait ses préceptes à son fils. M. Platé

(1) Le voyage de M. de Montpéroux a remporté en 1838 le prix fondé par la Société de géographie.

tend à prouver que, à cette époque, les attérissements n'avaient pas encore entièrement fermé toutes les issues qui, en dehors du véritable canal Bosphore cimmérien, auraient précédemment existé entre les deux mers. M. Platé en trouve une preuve évidente dans le texte de Constantin Porphyrogénète, qu'il appuie encore des textes de Strabon et de Pomponius Mela; il pense même que Ptolémée et Pline n'ont pas entièrement ignoré l'existence de cette issue, que Constantin désigne sous le nom de Bourlik.

On voit par l'ouvrage de M. Daboïs que ce voyageur, loin de contredire M. Platé, apporte au contraire des preuves plus authentiques encore (l'étude des lieux) pour confirmer l'assertion de M. Platé sur l'existence d'un second canal, au moins quant au temps où vivait Strabon. Seulement si nos deux écrivains sont d'accord sur un point, celui de l'existence de ce second canal entre la mer d'Azof et la mer Noire, il y a cependant dissidence entre eux sur le point où se trouvait à ces époques historique cet autre débouché du Palus-Méotis.

Dans sa carte, M. de Montpéreux signale comme la dernière communication existant encore à l'époque de Strabon en dehors de la partie septentrionale du Bosphore, celle qui serait aujourd'hui remplacée par une suite de lagunes et de terres basses et marécageuses situées un peu au N.-O. du village de Temrouk dans l'isthme de ce nom, entre le golfe ou Liman de Temrouk au N.-E., et le lac de Temrouk ou *Liman d'Aftaniz* au S.-O.

À l'époque de Strabon, le Kouban aurait déversé ses eaux dans ce même lac d'Aftaniz, dont la seule issue probable du côté du Pont-Euxin se serait trouvée, toujours suivant M. de Montpéreux, aboutir par l'isthme d'Alibey à la baie de Taman, pour rejoindre le Pont-Euxin conjointement avec les eaux du Bosphore.

M. Platé pense au contraire que la dernière issue existant parallèlement à la partie septentrionale du Bosphore (aurait été placée directement entre la mer d'Azof et la baie de Taman à l'isthme de Khoun.

Quelle que soit la dissidence d'opinion des deux écrivains mo-

dermes, ils semblent se réunir pour prouver l'existence d'un second canal entre la mer d'Azof et la mer Noire, et leurs dissertations deviennent une source de lumière pour l'explication de plusieurs auteurs de l'antiquité. Ainsi, il y aurait aujourd'hui accord parfait entre Strabon, Pomponius Mela, Ptolémée, Plin, Constantin Porphyrogenète, et MM. Platé et Dubois de Montpéreux sur l'existence ancienne d'une double issue entre le Palus-Meotis et le Pont-Euxin, issue ou canal que l'empereur de Byzance appellerait Bourlik.

Pour vider cette grande question géologique et historique, il faut avoir recours au grand et bel atlas publié aujourd'hui par M. de Montpéreux, et particulièrement à sa *carte ancienne et moderne de l'extrémité de la presqu'île de Kertch, et de celle de Taman avec une partie de la Circassie*, carte dressée en 1835.

B. ou B.

C'est près des rives du Bosphore que s'élevaient ces magnifiques colonies grecques rivales de Smyrne et de Marseille ; c'est là que les Goths tetraxites surent conserver leur nationalité lorsque déjà depuis huit siècles leurs frères en Espagne avaient échangé le nom de leurs ancêtres contre celui du peuple vaincu ; là enfin, les nations du moyen-âge vinrent admirer la splendeur de Kaffa, cette célèbre colonie de Génois, surnommée la petite Constantinople. Ces contrées méritent donc à tous égards de fixer notre attention. Elles ont été le but des recherches et des études des géographes les plus célèbres des temps modernes, et le gouvernement russe lui-même, dans son désir d'encourager les travaux sur l'histoire et les antiquités, ne vient-il pas de changer les noms tatares de plusieurs villes pour leur rendre ceux qu'elles portaient aux temps des Grecs et des Romains !! Si l'on peut quelquefois restituer à certaines localités leurs noms anciens, il n'est pas aussi

facile de reconnaître et de constater la forme du sol que ces localités présentaient jadis. Déjà Strabon et Pline ont su apprécier les changements qu'avaient subis de leur temps les rivages de la mer d'Azof. Aujourd'hui cette mer est devenue pour les géologues un but spécial d'étude. Les formes si caractéristiques des nouveaux terrains que produisent actuellement les attérissements, ont attiré leurs réflexions. Ces terrains, ainsi que plusieurs langues de terre d'une étendue souvent fort considérable, ont une analogie frappante avec ces barrières qui, dans le golfe du Mexique, enferment de vastes étangs entre la mer et la côte, ou avec celles qu'on voit aussi, quoique de dimensions plus petites, entre Agde et les embouchures du Rhône, dans les lagunes de Venise, ou dans la Prusse orientale sur les côtes de la mer Baltique.

La prédiction des géographes anciens, que le Palus-Méotis cesserait bientôt d'être une mer, était assurément hasardée; mais il n'en est pas moins vrai que cette présomption avait quelque fondement, puisque la navigation y trouve déjà des obstacles qui vont chaque jour croissant. Cette circonstance ne peut même rester sans influence sur le projet d'un canal entre la mer d'Azof et la mer Caspienne, canal que le gouvernement russe exécutera sans doute tôt ou tard dans l'intérêt de son commerce et de sa navigation.

Quel serait en effet le résultat de nos recherches, si nous parvenions à prouver que les sables et le limon dont la mer d'Azof charrie d'aussi prodigieuses quantités, ont fermé une partie de ce même Bosphore, dont le passage offrait une double issue, l'un sous le nom de *Bosphore* qui existe encore; l'autre, sous le nom de *Bourlik*, fermé depuis le moyen âge? N'aurait-on pas à crain-

dre ou à espérer encore de nouveaux changements ? Car si le seul canal qui existe aujourd'hui venait à s'encombrer, que deviendrait la navigation, et quel serait le moyen d'obvier à cet inconvénient ? D'un autre côté, les eaux, continuellement augmentées par les flots du Don, ne devront-elles pas se frayer un autre passage, et ne peut-on pas prévoir que la mer d'Azof se dégorgera de nouveau un jour par ce même *Bourlik* ou canal, dont aujourd'hui nous ne voyons plus que le lit desséché ? Prouver que ce deuxième Bosphore a existé, tel est le but principal du Mémoire que nous avons l'honneur de soumettre aux lumières de la Société de géographie.

C'est à l'aide de la géographie critique, c'est par l'interprétation des auteurs anciens, et particulièrement du texte de Constantin Porphyrogénète, que nous avons cru reconnaître l'aspect qu'offrait autrefois ce détroit qui servait de passage aux flottes pour aller échanger les précieuses productions de la Grèce contre le cuivre et les fourrures de la froide Scythie.

Nous n'entrerons pas en matière sans exprimer ici notre véritable reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu nous aider de leurs savants avis ; et nous devons placer en première ligne M. Hase, de l'Institut, et M. Barbié du Bocage, qui nous ont témoigné tant d'intérêt dans le cours de nos travaux.

Le ix<sup>e</sup> et surtout le x<sup>e</sup> siècle ont été une époque fatale pour l'empire de Byzance, alors constamment menacé par les invasions des Russes, que dirigeait l'esprit de conquête des Warègues ou Normands leurs dominateurs. Fidèles aux habitudes qu'ils avaient exportées de leur patrie, ces hardis conquérants, sortis de

la Scandinavie , poussaient à des guerres maritimes leurs nouveaux sujets du continent , façonnés par eux à l'existence de corsaires. Kiew , alors leur résidence , était à cent lieues de la mer Noire ; mais en suivant le cours du Dniepr sur lesbords duquel elle était située , il fallait pour arriver jusqu'aux rivages de la mer parcourir le double de cette distance. C'est cependant à Kiew même que les Russes armaient leurs flottes redoutables. Ils descendaient le Dniepr , bravaient les embuscades des Patzénègues , habitants des plaines qui avoisinent l'embouchure de ce fleuve , pénétraient dans la mer Noire , et venaient planter leurs étendards jusque sous les murs de Constantinople. Alors , comme aujourd'hui , les souverains de l'Orient tremblaient au nom et à l'approche des nations qui peuplaient la Russie.

Pour opposer une digue à ces redoutables pirates , les empereurs de Byzance avaient grand soin de former des alliances avec les Patzénègues et les Khazars , dont l'empire s'étendait depuis le Don jusqu'au-delà du Jaïk.

L'empereur Constantin Porphyrogète , en léguant à son fils son livre *De administrando imperio* , lui recommande vivement ces alliances , dont il s'efforce de rendre l'utilité évidente en appelant l'attention du jeune prince sur la position géographique des pays occupés par ces peuples. Le livre de Constantin Porphyrogète est un des plus précieux documents pour la topographie du moyen-âge. Il a été le sujet de plusieurs dissertations , et entre autres de deux Mémoires qu'a publiés le savant académicien Bayer (1). Mais Bayer vivait à une époque

(1) Celui de ces mémoires qui concerne les contrées méridionales de la Russie a été imprimé dans le 9<sup>e</sup> volume des *Commentarii Academiae petropolitanae*

ou presque tout le midi de la Russie était encore au pouvoir des Turks. Il ne pouvait avoir recours à des cartes aussi détaillées que celles que le gouvernement russe a fait publier dans le courant de ce siècle. Il ne pouvait non plus s'aider des écrits de Pallas, cet illustre voyageur qui, sans contredit, nous a donné la meilleure description des pays compris entre le Don, le Volga, et la chaîne du Caucase. C'est pourquoi Bayer, tout en donnant l'étymologie des noms anciens, n'ose souvent pas se prononcer sur les véritables localités qu'ils désignaient; quelquefois aussi il tombe dans des erreurs manifestes.

Si cette observation est juste et fondée, c'est surtout quand il s'agit de la dénomination actuelle des fleuves que l'empereur Constantin dit se jeter dans le Palus-Méotis, aujourd'hui la mer d'Azof.

En effet, voici comment s'exprime à ce sujet le royal auteur byzantin, dont nous conservons le texte, en changeant toutefois la ponctuation adoptée par Bandurius (1).

« Plusieurs fleuves, dit Porphyrogenète, se jettent  
 » dans la partie orientale du Palus-Méotis. Ce sont d'a-  
 » bord le *Tanaïs* qui vient (des environs) du château  
 » de Sarkel, et le *Khorakoul*, dans lequel on pêche le  
 » (poisson) Berzéticon, puis le *Bal*, le *Bourlik*, le *Kha-*  
 » *der* (Khadir), et plusieurs autres rivières. *Le canal*  
 » *nommé Bourlik est une embouchure du Palus-Méotis par*  
 » *laquelle cette mer prend son écoulement dans le Pont-*

(1) — Εἰς δὲ τὸ ἀνατολικώτερον μέρος τῆς Μαιωτίδος λίμνης εἰσέρχονται πολλοὶ τινες ποταμοί· ὃ τε Τάναϊς ποταμὸς, ὃ ἀπὸ τοῦ κάστρου Σάρκελ ἐρχόμενος, καὶ τὸ Χωράκουλ, ἐν ᾧ καὶ τὸ Βερζητικὸν ἀλιεύεται. Εἰσὶ δὲ καὶ ἕτεροι ποταμοί, ὃ Βάλ, καὶ ὃ



» *Euvin*, à l'endroit même où s'écoule le Bosphore. Vis-à-vis de la ville du Bosphore est situé le château de Tamatarkha; la largeur du canal y est de 18 milles. Dans le milieu du canal est située une île basse et peu considérable, mais longue (*μεγξ*), appelée Atekh. A la distance de 18 à 20 milles du château de Tamatarkha est le fleuve *Oukroukh* qui sépare l'île de Tamatarkha de la Zikhi (Circassie), pays qui s'étend depuis l'Oukroukh jusqu'au fleuve *Nicopsis*. »

« Il est difficile, dit Bayer à ce sujet, de discerner les noms modernes et la situation de ces fleuves, parce qu'il ne reste plus sur les lieux aucune trace des noms anciens. Cependant il est évident qu'il faut les placer dans l'espace compris entre le Tanais et le Khader. »

Malheureusement, le commentateur nous laisse dans une incertitude complète sur l'identité du fleuve désigné par le nom Khader. C'est selon lui une des embouchures par lesquelles le Kouban s'écoule dans la mer d'Azof, ou c'est le bras principal de ce fleuve qui se jette dans la mer Noire.

Bayer ne détermine donc rien, sinon que, parmi les fleuves orientaux du Méotis, le Tanais est le plus septen-

Βούρλικ, ὁ Χάδηρ καὶ ἄλλοι Αλειῖσαι ποταμοί. Ἐκ δὲ τῆς Μικωτιδῶς λίμνης, ἐξέρχεται σφοῖον τὸ Βούρλικ ἐπωνομαζόμενον καὶ πρὸς τὴν τοῦ Πόντου Θάλασσαν καταρρεῖ, ἐν ᾧ ἐστὶν ὁ Βόσπορος Ἄντικρὺ δὲ τοῦ Βοσπόρου τὸ Ταματάρχα λεγόμενον κάστρον ἐστὶ τὸ δὲ διάστημα περάματος τοῦ τοιοῦτου σφοῖου ἐστὶ μίλια ἰή. Ἐν δὲ τῷ μέσω τῶν αὐτῶν ἰή μιλίων ἐστὶ νήσιον μέγα χαμηλόν, τὸ λεγόμενον Ἄτεχ. Ἀπὸ τοῦ Ταματάρχα ἐστὶ ποταμὸς ἀπὸ μιλίων ἰή, ἢ καὶ κ' λεγόμενος Οὐκρουχ, ὁ διαχωρίζων τὴν Ζιχίαν καὶ τὸ Ταματάρχα, ἀπὸ δὲ τοῦ Οὐκρουχ μέχρι τοῦ Νικοφείως ποταμοῦ..... ἐστὶν ἡ χώρα τῆς Ζιχίας. — De admin. imp. edit. de Bandurius. Paris, 1711, in 4<sup>o</sup>, I, p. 113.

trional, ce que tout le monde sait, tandis que le Khader en serait le plus méridional, parce que c'est lui que l'empereur nomme en dernier. Cependant un examen attentif du texte nous a convaincu que l'empereur n'énumère pas ces fleuves dans l'ordre successif où on les rencontre sur le terrain en partant du Don<sup>o</sup> pour aller au midi, et c'est pour cette raison que nous avons cru devoir modifier la ponctuation adoptée par Bandurius. En effet, ne semble-t-il pas qu'en mentionnant de prime abord le Tanaïs et le Khorakoul, en appelant sur eux dès le début l'attention du lecteur par un rapprochement spécial dans les termes d'une même phrase; en énumérant à part les autres rivières, l'empereur ait voulu désigner les deux fleuves les plus considérables qui trouvent leur embouchure dans le Méotis, sans s'assujettir, suivant la manière de Ptolémée, à l'ordre résultant de leur disposition géographique? Or, parmi les fleuves qui se jettent dans cette mer, après le Don, les deux grandes branches du Kouban qui remontent au nord et vont déboucher dans le Palus-Méotis ont une bien plus grande importance que le Yéi et le Béïsou, remarquables seulement par les lacs que forment leurs embouchures. Le plus oriental de ces deux bras du Kouban s'appelle aujourd'hui Kazatchei-Erik: il est le moins considérable des deux. L'autre, qui porte le nom russe *Tchernaïa-Protoka* ou *Tchernoï-Protok*, est d'une largeur presque égale à celle du bras principal du Kouban qui se jette dans la mer Noire. Il a même, près de la mer, plus de profondeur que ce dernier, dont l'embouchure est guéable, tandis que l'entrée de la *Tchernaïa-Protoka*, près du fort d'Atchouïef, sert de lieu de station à la flottille et aux galères que le gouvernement russe entretient dans la mer d'Azof.

Aussi la carte du Caucase, publiée à Saint-Pétersbourg en 1834, range-t-elle la Tchernaiâ-Protoka parmi les grands fleuves en la désignant, comme le Kouban lui-même, par une ligne bleue.

Il semble qu'au siècle de Constantin Porphyrogène, la Tchernaiâ-Protoka fût plus importante encore qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le pays qu'elle parcourt est très marécageux; des joncs et des roseaux d'une hauteur prodigieuse couvrent les abords de toutes les rivières et de tous les lacs dont cette contrée malsaine est couverte(1); enfin, à l'embouchure de la plupart de ces cours d'eau, la mer d'Azof entasse de grandes quantités de sable et de limon. Les deux issues du lac de Temrouk, jadis navigables, ne le sont plus aujourd'hui: partout la terre empiète sur l'eau.

On conçoit donc facilement pourquoi la plupart des cartes des xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles que nous avons vues, donnent à la Tchernaiâ-Protoka une largeur égale à celle du Kouban lui-même, et que sur plusieurs de ces cartes le Kouban n'offre qu'une seule embouchure par laquelle il dégorge toutes ses eaux dans la mer d'Azof (2).

D'abord l'importance de la Tchernaiâ-Protoka nous fait croire que c'est cette rivière que l'empereur Constantin a voulu désigner sous le nom Khorakoul. Des faits d'une autre nature viennent ensuite corroborer

(1) Voyage du docteur Clarke dans la Russie, 2 vol. in-8°. Paris, 1812, vol. I, p. 518.

(2) Telles sont la carte qui se trouve dans la belle et rare édition de Ptolémée, publiée à Rome en 1490; celle d'Ortelius, dans le Ptolémée du xvi<sup>e</sup> siècle; la carte de la mer d'Azof, par Matthieu Steuter, et bien d'autres que nous ne citerons pas.

notre opinion en la mettant à l'abri des chances d'une hypothèse.

Les noms russes que portent aujourd'hui tant de localités entre la mer Noire et la mer Caspienne sont généralement la traduction des noms primitifs, dont la plupart appartiennent originairement à la langue des Khazars. Ce peuple, qui, à l'époque de Constantin Porphyrogénète, dominait dans les contrées caspiennes, était d'une origine turco-tatare; il n'y a donc pas d'inconvénient à expliquer les noms Khazars par la langue turque. Déjà Bayer a observé que Khorakoul est sans doute le mot turc *KARA-KOL*, altéré par la prononciation grecque, et qui signifie le *bras noir*, c'est-à-dire le *fleuve noir* (1). Or, les mots russes *tchernaiâ protoka* ont absolument le même sens, et ne sont en conséquence que la traduction littérale du tatare *kara-kol*, nom qui ne peut avoir été remplacé que depuis l'établissement des Cosaks entre le Kouban et le Don. Nous regrettons d'ignorer le nom que donnent à ce fleuve les Talares-Nogaïs qui demeurent sur les îles et le long du cours inférieur du Kouban. Du reste, l'usage alternatif de *kara* et de *tchernoï* dans ces lieux mêmes est constaté par d'autres faits encore; car sur quelques cartes la Tchernaiâ Protoka est appelée *Kara-Kouban* ou *Tchernoï-Kouban* (2); d'autres nomment ainsi un bras mort du Kouban situé à l'ouest de la Tchernaiâ-Protoka (3). Enfin, ce double nom

(1) *KARA-KOL* signifie *bras, division*, *KARA-GHEUL* ou *Göl étang noir*, pourrait également servir d'étymologie.

(2) *Atlas de Russie* de 1745 et autres.

(3) *Cartes manuscrites de la mer d'Azof* par d'Anville, N° 3097 de la riche collection géographique du ministère des affaires étrangères que M. Barbié du Bocage a bien voulu nous ouvrir, et dans

appartient encore de nos jours et à un des principaux affluents du Kouban et à l'un des bras de ce même fleuve, bras qui le quitte près de Kara-koubanks, pour le rejoindre plus bas dans les environs de Kalaous (1).

L'empereur appelle la Tchernaiâ-Protoka το Χωράκουλ. Le Khorakoul était donc un fleuve d'une nature particulière; car, autrement, il l'aurait appelé ὁ Χωράκουλ. Cependant cette exception de genre s'explique très bien quand à l'article το on supplée par le substantif *σομιον*, désignation qui convient parfaitement à un cours d'eau formant une des embouchures d'un grand fleuve (2).

Enfin, l'auteur désigne le Khorakoul plus spéciale-

laquelle nous avons puisé un grand nombre de renseignements du plus haut intérêt. Nous nous empressons d'exprimer encore ici à M. Barbié du Bocage tous nos remerciements des conseils et des renseignements que nous devons à ses lumières et à son amitié.

(1) Les noms des localités suivantes présentent des analogies frappantes avec le mot Khorakoul. Nous les avons tirées de l'atlas de Russie, dressé au Dépôt de la guerre d'après l'original russe; quoique nous ayons conservé l'orthographe, nous observerons qu'elle est très défectueuse: les mots *kol* et *gol* surtout s'y présentent sous plus d'une forme. En Crimée, on trouve les villages suivants, presque tous situés sur des rivières ou des ruisseaux: *Saraghioul*, à 4 1/2 lieues S.-S.-O. d'Arabat; *Karaghoz*, à 4 lieues O. de Kaffa; *Chakoul*, à 8 lieues N.-O. de Kaffa; *Korbokoul*, à 8 lieues N.-E. de la pointe S. de la Crimée; *Karacoula*, non loin de Mariopol. — Rivières: *Kharsoukoul*, affluent du Manytsch; *Jachkoul*, cours d'eau de la steppe des Kalmuks, se jetant dans le lac des Tcherkesses; *Tsarighol* qui tombe dans le golfe de Télighoulskoï, à 6 lieues E. d'Odessa; *Drahoul* qui va joindre l'embouchure N. du Danube, *Tchouïgoul* et *Kouroukoudah*, affluents du Tormak. Enfin, plusieurs rivières de noms à peu près semblables et situés dans le Turkestan, et un grand nombre de lacs appelés Karagöl ou Karaköl.

(2) Dans le même passage, l'auteur désigne le fleuve Bourlik par ὁ Βουρλικ, tandis qu'en parlant du canal Βουρλικ, il l'appelle το Βουρλικ.

ment encore en y ajoutant : « Ce fleuve nourrit le poisson appelé *berzétikon*. »

Quant à l'espèce à laquelle appartient ce poisson, nous nous en rapportons entièrement aux auteurs cités par Bandurius dans son commentaire (1). C'est, sans aucun doute, l'esturgeon dont le Méotis fourmillait déjà au temps de Pline et de Strabon, poisson qui alors se pêchait principalement dans les deux Rhombites, aux embouchures du Yéi et du Béïsou. L'embouchure de la Tchernaiïa-Protoka est aujourd'hui une des stations principales pour cette pêche (2).

Après ces diverses preuves, il ne nous semble plus douteux que le Khorakoul ne désigne la Tchernaiïa-Protoka.

De là, il suit qu'il faut placer le *Bal*, le *Bourlik* et le *Khader* dans l'espace compris entre le Don au nord, et la Tchernaiïa-Protoka au sud.

On croit généralement que le *Bal* est le Béïsou; mais nous ne connaissons rien qui puisse justifier cette opinion. Nous croyons au contraire que le *Bal* désigne la rivière Tchalbasch ou Tchelbasou, dont le cours est parallèle à celui du Béïsou qu'elle surpasse en longueur. Si l'on doit se fier à nos cartes, le Tchelbasou ne se jette pas dans la mer, mais termine sa course dans un des lacs qu'on remarque au nord de l'embouchure du Béïsou. S'il est vrai que l'embouchure du Tchelbasou soit souvent fermée, il n'y a cependant au-

(2) Tome II, p. 126, 127.

(2) Le *Berzétikon* est vraisemblablement le poisson au sujet duquel le géographe arabe Massouli, contemporain de Constantin Porphyrogénète, raconte une singulière fable. On prenait également ce poisson dans le Kouban.

cun doute qu'à la saison des grandes crues ce fleuve ne se jette directement dans la mer (1).

Le **BOURLIK**, mot turk que Bayer traduit bien par *unio, consociatio*, est peut-être le Kazatchéi-Érik, cet autre bras du Kouban qui *marche* en compagnie de la Tchernaiâ-Protoka, depuis son origine près du fort Kopil jusqu'à son embouchure dans la mer d'Azof.

Enfin, le Khader serait le fleuve que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Yéi (2).

Poursuivons l'examen du texte.

« Le canal Bourlik, dit l'empereur, est une embouchure du Palus-Méotis par laquelle cette mer prend

(1) Le mot Tchelbasch nous semble être identique avec un autre nom qu'on rencontre plusieurs fois sur cette côte, et qui renferme le radical *Bal*. Nous voulons parler du mot *Callballnar*, qui, sur la carte de Matthieu Steutter, désigne la contrée autour de l'embouchure du Yéi, tandis que *Callver* serait un canton situé près de l'embouchure du Béisou. A la vérité, sur la carte de la Petite Tartarie par Pierre Schenki, ce mot changé en celui de *Kellbarna* désigne le fleuve Yéi lui-même, qui, sur l'atlas de Russie, ainsi que sur plusieurs autres cartes du siècle passé, porte le nom de *Cabanar*. Sur les quarante ou cinquante cartes que nous avons pu comparer, il y a tant de différences entre les noms, tant de confusion, tant d'erreurs manifestes, qu'il faut se tenir au seul fait sur lequel ces cartes sont à peu près d'accord, c'est qu'on rencontre sur cette côte un nom de fleuve qui renferme le radical *Bal*, qui paraît avoir subi plusieurs modifications, et qui semble être changé aujourd'hui en celui de Tchelbasch. Peut-être même ce dernier nom est-il antérieur à tous ceux que nous venons de citer. — Nous avons trouvé les analogies suivantes du nom *Bal*: *Tchalbalda*, vil. à 16 lieues N. de Simféropol; *Balkoïa*, vil. à l'embouchure d'un ruisseau à 6 1/2 lieues S. de Pérécop; *Tchalbasou*, vil. sur la rivière du même nom; *Tchelbasou*, nom d'un canton et d'un village à 5 lieues S.-E. de Kherson.

(2) Le mot de Khader se retrouve dans *Khadjéder*, nom d'une rivière qui se jette dans l'anse d'Alibéi à l'O. d'Akerman.

» son écoulement dans le Pont-Euxin, à l'endroit même  
 » où s'écoule le Bosphore. »

Ce passage présente dans l'original grec de grandes difficultés que Bayer s'est efforcé de surmonter ; mais sans succès.

Il importe d'abord de bien distinguer le détroit appelé Bourlik et le fleuve Bourlik dont nous avons parlé plus haut.

Selon Bayer, le fleuve Bourlik ne serait autre que le Kouban, tandis que le canal Bourlik serait le Bosphore Cimmérien lui-même. Le fleuve Bourlik, après s'être jeté dans le Palus-Méotis, traverserait cette mer sans mélanger ses eaux ; et, en conservant leur couleur primitive, arriverait jusque dans le Bosphore, auquel il donnerait son nom.

Le fleuve Bourlik ferait ainsi un véritable voyage par mer de vingt lieues au moins. Parmi tant de rivières dont le courant est aussi rapide, et dont les eaux ne sont pas moins bourbeuses, le Bourlik serait donc le seul qui, traversant les flots de la mer, arriverait jusqu'au détroit du Bosphore. Cela est impossible, et ne vaut guère mieux que l'histoire du poisson de Massouli (1).

Quelque obscur que soit l'auteur grec, il nous laisse néanmoins le choix entre deux hypothèses : ou le Bos-

(1) Selon le dire des Tatares, ce phénix parmi les habitants de la mer, possédait une force vitale si extraordinaire que ses intestins, jetés par les pêcheurs dans le Kouban, descendaient ce fleuve jusque dans le Pont-Euxin, où ils se transformaient en véritables poissons. L'année suivante, le merveilleux animal remontait le fleuve pour se laisser prendre encore par les bons Tatares qui ne pouvaient s'expliquer la multitude incroyable d'esturgeons, qu'en renonçant au bon sens.



phore et le détroit appelé Bourlik sont identiques, ou le Bourlik est une autre embouchure du Méotis qui n'existe plus aujourd'hui. Si les deux noms sont identiques, nous sommes obligés de croire que le mot Bourlik était le nom barbare du Bosphore. Cependant Procope nous dit que ce détroit était appelé Tanaïs par les indigènes. Le Bourlik n'était donc point identique avec le Bosphore ou Tanaïs des indigènes. Ainsi, il ne nous reste que la deuxième hypothèse, celle qui ferait du Bourlik une autre embouchure du Méotis; et ce dernier cas a paru invraisemblable à Bayer.

L'empereur Constantin, en ajoutant à la description du Bourlik les mots ἐν ᾧ ἔστιν ὁ Βόσπορος, fait certainement une distinction entre le Bourlik et le Bosphore. « Or, » dit Bayer à ce sujet, on peut séparer ces mots de la phrase précédente en traduisant : *Le Bourlik est une embouchure du Méotis par laquelle cette mer s'écoule dans le Pont-Euxin; c'est dans cette embouchure qu'est situé le Bosphore.* » Enfin, selon cet auteur, le Bourlik désignerait toute l'étendue du détroit, tandis que le Bosphore n'en serait qu'une partie, c'est-à-dire le trajet entre Panticapaeum et Tamatarkha.

Mais il est prouvé par le témoignage de tous les auteurs grecs et romains, quel que soit le siècle auquel ils appartiennent, que le nom du Bosphore a toujours désigné le détroit actuel en entier depuis sa naissance jusqu'au Pont-Euxin. Pline et Strabon le disent dans les termes les plus précis. Et, enfin, l'empereur ne se serait-il pas exprimé clairement s'il avait voulu faire allusion à cette double dénomination?

Le Bourlik et le Bosphore étaient donc deux embouchures ou détroits différents, dont le dernier était si

universellement connu que l'empereur pouvait s'y rattacher pour déterminer la position de l'autre.

Où cette autre embouchure du Méotis était-elle située ?

La solution complète d'une question si importante exigerait peut-être des recherches faites sur les lieux mêmes. Cependant jusqu'à un certain point, on doit se fier à des cartes faites avec soin, et à des descriptions topographiques telles que nous en trouvons dans Pallas. Si nous ne parlons pas du docteur Clarke, c'est que ses descriptions manquent de précision géographique, et que la carte de l'île de Taman qui accompagne son ouvrage donne une image peu exacte de la figure de cette île et de la direction des chaînes de collines qui la traversent.

Il serait inutile de dire que ce n'est pas sur la côte de la Crimée qu'il faut chercher les traces de ce prétendu détroit : la nature du sol ne le permet pas. Nous les chercherons dans l'île de Taman, la Tamartarkha de Constantin Porphyrogénète.

« L'île de Taman, dit Pallas (1), est un pays singulièrement découpé, présentant tantôt des hauteurs, » tantôt des plaines. Des affaissements du sol, des éruptions d'une nature volcanique, des irruptions de la mer, et enfin les inondations du Kouban sont les causes des changements de terrain qui s'y sont opérés, et qui probablement s'y opéreront encore. » Nous complétons cette description en y ajoutant, avec M. Dureau de la Malle, que « des attérissements provenant de l'immense quantité de limon introduit dans la mer d'A-

1) Reise. . . Voyage dans les provinces méridionales de la Russie, 2 vol. in-8°. Leipzig, 1803, tome II, p. 153.

zof par les fleuves qui s'y jettent, ont sans doute produit ces langues de terre si caractéristiques sur les côtes de cette mer, langues de terre qui, dans l'île de Taman, séparent de la mer des lacs et des étangs qui jadis étaient des anses et des baies. »

Ainsi le dessèchement d'un canal ou bras de mer qui jadis traversait cette île n'appartiendrait nullement aux phénomènes extraordinaires dans un pays dont le sol a subi tant de changements : aussi est-ce aux atterrissements que nous attribuons le dessèchement du Bourlik.

En ne jugeant que d'après la carte qui fait partie de l'atlas de Russie, dressé au ministère de la guerre d'après l'original russe, on serait tenté de placer ce détroit dans l'isthme qui sépare la baie de Taman du lac de Temrouk. Sur cette carte, la chaîne de hauteurs qui traverse l'isthme dans toute sa longueur est interrompue près du village d'Alibéi par une plaine étroite, et dont la direction tend de l'est à l'ouest. Mais la description que fait Pallas (1) de cet isthme prouve qu'il y a erreur sur cette prétendue plaine, et que la chaîne est continue dans toute sa longueur, quoiqu'elle diminue en hauteur à mesure qu'elle s'approche du village de Khoum, où commence une autre chaîne de collines, dont les contre-forts sont assez élevés. Près du village d'Alibéi, cette chaîne est seulement creusée sur le revers oriental, par une large vallée inclinée doucement vers une plaine qui s'étend entre ces collines et le lac de Temrouk. Cette vallée doit son origine aux eaux de pluie qui s'y sont frayé une voie d'écoulement jusque dans le lac; elle contient quelques sources d'une eau

(1) Vol I, p. 260, comp. avec p. 264.





s'est fermé d'abord du côté de son écoulement dans la baie de Taman. Il s'y forma alors un petit isthme large d'une verste d'abord, et c'est ce même isthme que les habitants auront fortifié au moyen d'un rempart flanqué de bastions pour opposer une digue aux hordes tatars ou tcherkesses. Le Bourlik, devenu un bras mort de la mer d'Azof, s'est peu à peu rempli de sables jusqu'à ce qu'enfin il n'en restât plus de traces que cette plaine couverte de dunes que l'on voit encore de nos jours.

Un fait d'une haute importance vient corroborer notre opinion sur l'existence du Bourlik en ce lieu. Sur les bords de la plaine sablonneuse, dit Pallas (1), s'élèvent un grand nombre d'anciennes tombes d'une origine tcherkesse. La distribution de ces monuments est analogue à celle de beaucoup d'autres tombeaux qui couronnent les rives voisines du Bosphore et de la baie de Taman, et dont le plus remarquable est celui qu'on appelle le tombeau d'Achille. Or, les habitants de Tamartarkha, qui aimaient à ensevelir leurs morts près du rivage de la mer, auraient-ils choisi pour cimetière les alentours d'une plaine aride? Ne devons-nous pas au contraire conclure de la présence de ces monuments qu'alors la plaine était couverte par les flots de la mer? Et, si cela est vrai, nous pouvons fixer l'époque de la construction de ces mausolées, et, de là, conclure encore qu'évidemment, dans le siècle de Constantin Porphyrogénète, le Bourlik était resté une embouchure particulière de la mer d'Azof; car les tombes

(1) A la vérité, cet auteur dit d'abord que les tombes se trouvent dans la plaine même; mais en revenant à ces monuments, il parle de leur distribution dans des termes très-précis. Elles finissent, dit-il, avant qu'on arrive au vieux rempart, et l'on n'en voit d'autres que sur le terrain fertile qui s'élève au delà de cette barrière, de sorte que ce n'est pas la plaine, mais les bords qui en sont couverts.

n'étant ni grecques, ni romaines, ni tatares, mais plus probablement tcherkesses, et ce peuple n'ayant pris possession de l'île de Taman que dans le xi<sup>e</sup> siècle au plus tôt, il devient positif que les tombes n'ont été construites qu'après cette époque; d'où il suit que le Bourlik n'a cessé de servir de communication entre la mer d'Azof et la baie de Taman que plusieurs siècles après Constantin Porphyrogenète.

Il est présumable que la ligne qui suit les plus grandes profondeurs de la baie de Taman indique la direction que prenait autrefois le courant du Bourlik (1). Ces profondeurs ne correspondent pas seulement à celles du Bosphore; mais encore leur direction et celle du courant du Bosphore présentent un parallélisme qui semble prouver que les deux détroits ont été formés à la fois par une même force, agissant sur un sol de même nature. La direction des deux courants est d'abord du nord-nord-est au sud-sud-ouest jusque vis-à-vis de Yénikalé. Là le courant du Bosphore se divise en deux branches qui vont à l'ouest, le Bourlik suivait une ligne parallèle depuis le milieu de la baie de Taman jusque dans les environs de l'île d'Atekh. Au-delà de cette île, les courants tendent au sud, et même un peu au sud-est. A l'ouest d'Atekh, coulait et coule encore le Bosphore, tandis que le Bourlik passait sans doute à l'est entre cette île et la pointe Younaïa.

(1) Voy. la carte. — Afin de déterminer cette ligne, nous avons comparé les cartes marines suivantes : *Carte manuscrite du détroit de Taman*, par J.-B. Cloquet. Collection géographique du ministère des affaires étrangères, n<sup>o</sup> 3104. — *Plan manuscrit de la mer d'Azof*, levé en 1774 par le capitaine de *Kinsbergen*, ibid., n<sup>o</sup> 3099. — *Carte réduite de la mer Noire*, dressée au Dépôt de la marine en 1822.

Après avoir franchi ce double détroit, les deux courants se jetaient conjointement dans la mer Noire.

C'est ainsi que s'explique le passage qui a présenté tant de difficultés à Bayer; car rien ne s'oppose plus à ce que les mots « τὸ Βούρλικ πρὸς τὴν τοῦ Πόντου Θάλασσαν » καταρρέει, ἐν ᾧ ἐστὶν ὁ Βόσπορος » signifient que le Bourlik se jette dans le Pont-Euxin, à l'endroit même où s'écoule le Bosphore. De plus ils désignent d'une manière très précise le prétendu phénomène que le Bosphore et le Bourlik, bien qu'ils formassent deux détroits séparés, se trouvaient néanmoins l'un dans l'autre.

Enfin, s'il faut avoir recours à des étymologies, le mot turk BOURLIK, *unio, consociatio*, exprime assez clairement le parallélisme, et la réunion ultérieure plus complète des deux courants en un seul (1).

Le nom actuel de l'île d'Atekh nous est inconnu; mais c'est bien cette île basse, peu considérable, et, comparativement aux autres, longue (μεγα) que nous voyons au milieu du Bosphore, entourée de plusieurs îlots, et ceinte d'un banc de sable très étendu que couvrent quelques pieds d'eau seulement. Le Bourlik ayant cessé de se frayer un passage entre Atekh et la terre-ferme du Korokondama, les sables charriés par le Bosphore se seront arrêtés dans les parages où ils trouvaient une eau morte. Quant au groupe d'îles et d'ilots dont nous venons de parler, c'est toujours làqu'on fait passer d'abord à la nage, et ensuite à gué, les trou-

(1) Voici quelques analogies du nom Bourlik: *Bourlouk*, village à l'embouchure du ruisseau Alma, à 7 lieues S.-O. de Simpféropol. *Bourlakh*, vill. à l'embouchure d'une anse de la mer Putride, à 4 lieues N.-O. de l'embouchure du Salghou (Salsou). *Bouraki*, petite rivière qui se jette dans la mer Putride, à 9 lieues N.-E. de Perckop



peaux de bœufs destinés à s'engraisser sur les riches pâturages de Taman. Le Βοσπορος sert toujours au passage des bœufs.

Nous allons démontrer par d'autres citations combien la description de l'empereur fait supposer l'existence d'un deuxième détroit.

En fixant la distance entre Panticapæum et la ville de Tamatarkha, l'auteur s'exprime ainsi : « τὸ διάστημα τοῦ περάματος τοῦ τοιούτου ζομίου ἐστὶ μίλια ιή. »

Les mots τοῦ τοιούτου ζομίου ne peuvent se rapporter qu'aux précédents ζόμιου τὸ Βούρλικ, de sorte qu'il parle de la largeur du Bourlik, qui, en ce lieu, confondait ses eaux avec celles du Bosphore. Mais aujourd'hui la plus grande partie de ce trajet s'effectue à travers l'embouchure de la baie de Taman, qui, autrefois, était la partie la plus large du Bourlik.

L'existence d'une deuxième embouchure du Méotis n'était pas inconnue à Pomponius Mela.

« Une contrée d'une largeur peu considérable, dit cet auteur, s'étend entre le Pont-Euxin et le Méotis » jusqu'au Bosphore. *Le Palus-Méotis dégorge ses eaux » par deux canaux, dont l'un s'écoule dans un (le) lac, » l'autre dans la mer (le Pont-Euxin), en formant ainsi » la presqu'île de Korokondama (1). »*

(1) Lib. I, cap. 19. — Regio in latum modice patens, inter Pontum paludemque Mæotin ad Bosphorum occurit : quæ duobus alveis in lacum et in mare profluens, Corocondamam peninsulam reddit.

Tschukke, dans son édition de Pomponius Mela en 7 vol. in-8°, n'a pas rempli moins de cinq pages de conjectures sur ce passage, dont l'explication lui a paru impossible au point qu'il croit le texte corrompu. Compileur plutôt qu'écrivain, il a eu recours aux opinions des commentateurs, au lieu d'étudier la nature des localités. Mais la seule possibilité de l'existence du Bourlik une fois démontrée.

Quel est ce lac ? Ce ne peut être le lac de Temrouk ; car loin de recevoir les eaux du Méotis , il y dégorge au contraire les siennes par deux canaux : aussi ne croyons-nous pas nous tromper en supposant que l'auteur ait voulu désigner la baie de Taman qui ressemble assez à un lac. Ce qui nous confirme dans cette opinion , c'est que le nom de Korokondama (1) appartenait autrefois à la partie de l'île de Taman qui , en forme de presqu'île , s'étend entre la baie de Taman au nord , et la mer Noire au sud. Il n'est guère possible que par les mots *duobus alveis* , l'auteur ait voulu désigner les deux extrémités du Bosphore ; car ce n'est pas le Bosphore , mais bien la baie de Taman , qui , avec le Pont-Euxin , forme et entoure la presqu'île de Korokondama.

Il est facile de voir que la péninsule , bornée au nord par la mer d'Azof , à l'ouest par le Bosphore , au sud par la baie de Taman , et à l'est par le Bourlik , était une île complète tant que ce dernier détroit existait. Et au sujet de cette île nous allons citer encore ici quelques passages de Strabon , de Ptolémée et de Pline , qui semblent prouver que ces géographes ont connu le détroit de Bourlik , quoiqu'ils n'en parlent que d'une manière indirecte. Dans la mention que Strabon fait des îles situées dans le Méotis , cet auteur s'exprime ainsi :

« A cent stades de la ville de Tanais , est située l'île

ce passage de Pomponius Mela , loin de présenter la moindre difficulté , dit au contraire de la manière la plus précise et la plus simple que le Palus-Méotis s'est jeté dans le Pont-Euxin par deux embouchures

(1) Le nom ancien de l'île de Taman était *Ἰέωρ*. — Pline , Hist. nat. , 17 , 6.

» d'Alopékia, habitée par des gens de différentes nations. Le Méotis contient encore plusieurs autres îles, » mais elles sont petites (1). »

Ptolémée (2) connaissait aussi l'île d'Alopékia; mais il la place à une distance plus grande du Tanais, tandis que Pline (3) la fixe dans le détroit du Bosphore.

Les trois auteurs n'étant pas d'accord sur la position géographique d'*Alopékia*, il faut bien qu'au moins deux parmi eux se trompent. Mais comme il n'y a pas d'îles à la distance de 100 stades (4 1/4 lieues), soit de la ville de Tanais, soit de l'embouchure du fleuve de ce même nom, l'erreur est apparemment du côté de Strabon et de Ptolémée. Du reste, dans toute la mer d'Azof, il n'y a aujourd'hui aucune île tant soit peu considérable ou même habitée, si ce n'est périodiquement, et par quelques pêcheurs seulement. Si donc Alopékia a vraiment existé, il faut la placer avec Pline, à l'entrée du Bosphore, du côté de la mer d'Azof. L'erreur de Ptolémée et de Strabon peut s'expliquer. Nous savons que Tanais ne désignait pas seulement le Don, mais que ce mot était aussi le nom barbare du Bosphore. Peut-être les deux géographes en se fondant sur des récits, mais trompés par l'identité des noms, ont-ils placé dans le voisinage du Don l'île située près du Bosphore. C'est ce que nous sommes d'autant plus porté à croire que les cent stades que donne Stra-

(1) XI, 26. Πρόκειται δε ἐν ἑκατὸν σταδίαις τοῦ ἐμπορείου νῆσος Ἀλωπεκία, κατοικία μεγάλων ἀνθρώπων. Ἔστι, δὲ καὶ ἄλλα νησίδια πλησίον ἐν τῇ λίμνῃ

(2) Cap. V in fine. Il lui donne aussi le nom de Tanais. Cependant il est évident qu'il ne veut pas désigner l'île située entre les deux embouchures du fleuve Tanais.

(3) IV, 26

bon pour la distance entre Alopekia et le Tanaïs ou Don, forment juste l'intervalle compris entre le tombeau d'Achille sur la pointe sud de cette île et l'îlot d'Atekh, situé au milieu du Tanaïs ou Bosphore.

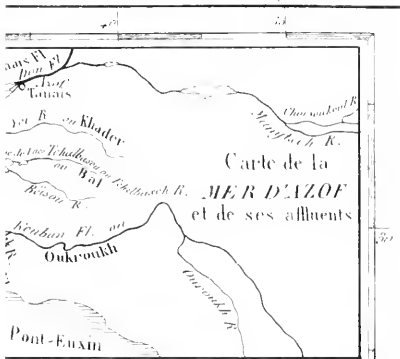
D'après ces données, ne serait-on pas tenté de reconnaître dans *Alopékia* la grande île formée autrefois par le Bosphore et le Bourlik, île où, certainement, des gens de toutes nations pouvaient se rassembler pour faire le trafic? Cela admis on ne s'étonnera plus des notions que Ptolémée, Strabon, et surtout Pline, ont pu avoir sur le détroit qui séparait Alopékia de l'île d'Eion. Or, ce détroit, c'est le Bourlik.

Il nous reste à dire un mot au sujet du fleuve *Oukroukh*. C'est sans contredit, et comme l'a déjà observé Mannert, le bras principal du Kouban, dont l'affluent le plus considérable s'appelle encore *Oukouki*, et non *Ourop*, comme on lit sur la plupart des cartes.

La carte de l'île de Tamatarkha et du Bosphore cimmérien qui accompagne le *Mémoire* a été calquée sur l'atlas de Russie dont nous avons parlé plus haut. Cependant nous avons rectifié, d'après la description de Pallas, la figure de la Sévernaïa-Kossa, et la position des îles qui forment le groupe d'Atekh. Nous avons également rectifié le dessin des hauteurs et de la plaine sablonneuse près du village de Khoum, et nous y avons ajouté les noms anciens écrits en caractères romains et les cotes indiquant la profondeur des eaux du détroit et de la baie de Taman, ainsi que la direction des courants du Bosphore et du Bourlik.

*Questions posées par M. Platé à la suite de son Mémoire, et dont il demande la solution aux personnes qui seraient dans le cas de faire des observations sur les lieux.*

1° De combien de mètres le niveau de la mer Caspienne est-il inférieur à celui de la mer Noire?

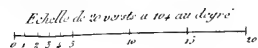
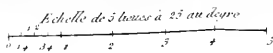
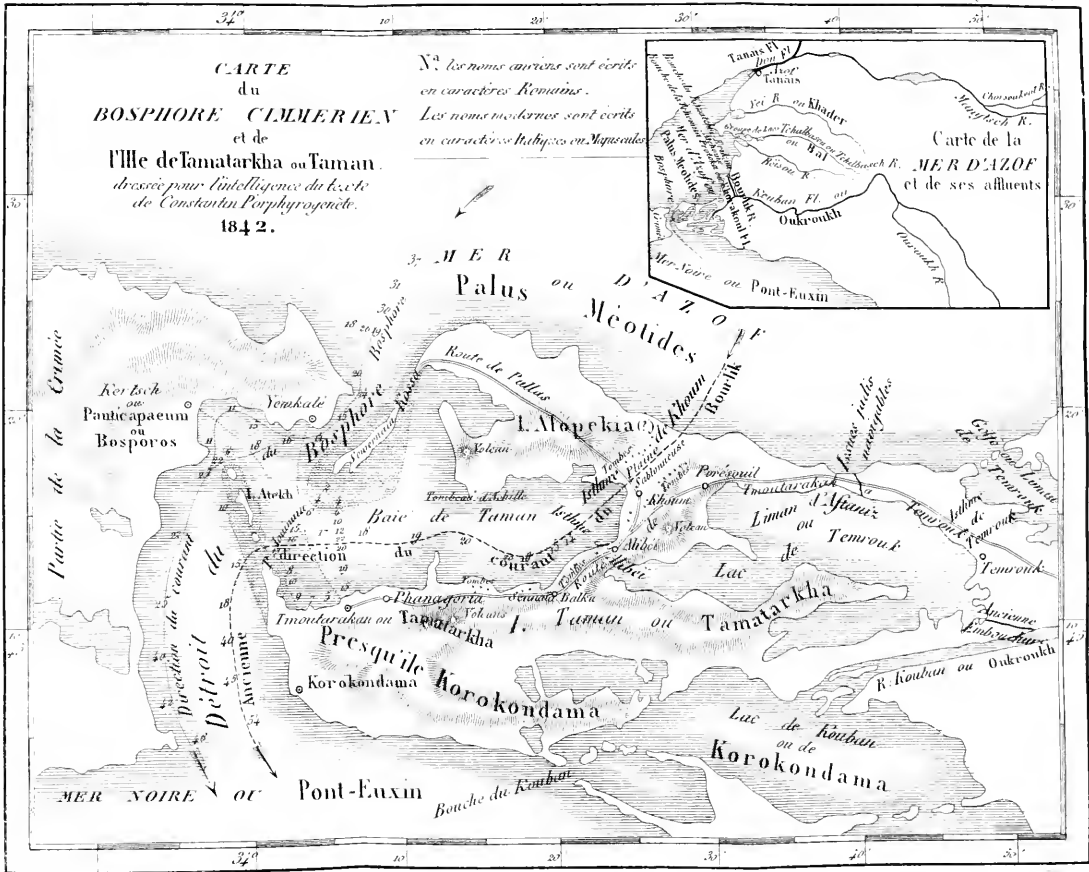
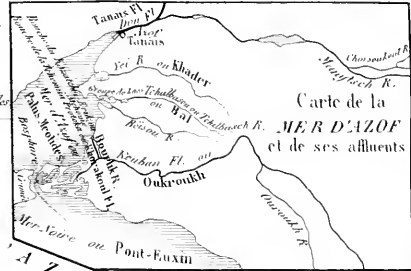


de 20 cotes à 104 au degré



**CARTE**  
du  
**BOSPHORE CIMMERIEN**  
et de  
l'île de Tamatarkha ou Taman.  
dressée pour l'intelligence du texte  
de Constantin Porphyrogène.  
1842.

N<sup>o</sup> les noms anciens sont écrits  
en caractères Romains.  
Les noms modernes sont écrits  
en caractères Russes ou Grecs.



2° Le résultat obtenu par M. de Humboldt, est-il généralement adopté ?

3° Quels sont les autres résultats obtenus par d'autres personnes ?

4° Y a-t-il des différences remarquables entre les résultats obtenus au moyen du baromètre et ceux obtenus au moyen de l'eau bouillante ?

5° Quelle est l'élévation de *Sarepta*, sur le Wolga, au-dessus du niveau de la mer Caspienne ?

6° On désirerait connaître, dans le bassin de la mer Caspienne, l'altitude du plus grand nombre de points possible au-dessus des niveaux de la Baltique et de la mer Noire.

7° On demande l'élévation de Novo Tcherkask, sur le Don, au-dessus de l'embouchure de ce fleuve.

8° L'élévation de l'embouchure du Don, au-dessus de la mer Noire.

---

## VOYAGE EN ABYSSINIE.

LETTRE DE M. ANTOINE D'ABBADIE A M. JOMARD.

---

A'ylat, 3 décembre 1841.

MONSIEUR,

J'ai reçu au mois d'août seulement votre lettre du 30 mars, et comme je n'avais à cette époque que très peu de nouvelles à vous communiquer, j'ai retardé ma réponse jusqu'à ce que j'eusse visité quelques inscriptions qui m'étaient annoncées sur la frontière d'Abyssinie, et dont la localité me faisait espérer qu'elles pouvaient se rattacher au temps où florissaient Axum et Adulis.

La chaîne ou plutôt le rebord oriental du plateau abyssin, qui, dans les environs de Halay, s'élève à plus de 2,600 mètres de hauteur, se relie au rivage de la mer Rouge par une suite de vallées généralement parallèles, et dont la direction s'écarte peu de celle du méridien. Nous avons très peu de notions sur les vallées orientales du Sanheyt et de Mansah; celles qui s'étendent à l'ouest de la plaine de Mouta't, et que j'ai parcourues dans un état de souffrance trop grand pour pouvoir en fixer la position, s'élèvent jusqu'aux plateaux du Hamasen, qui forment la partie supérieure du bassin de l'A'nsaba. Plus au sud est la vallée de Damas, parcourue jadis par une poignée de braves Portugais, sous Christofe de Gama, plus tard par Poncet, et enfin par MM. Combes, Tamisier et de Kat. Cette route se joint au plateau de Goura' par le col de K'ayöhkör, qui est fort bas et ouvert. La quatrième vallée, toujours en allant du nord au sud, est celle dite A'ly-Göde, qui longe le tombeau et la montagne d'Aa'sa-Oli, et a été parcourue par Salt. La route dite Seah-Göde est au sud de la précédente, et débouche aussi un peu au sud de Harckicko. La 6<sup>e</sup> vallée est celle d'Anazo qui part de Seah sur le terrain des Sana'dögle, et se confond ensuite avec la vallée de Chaykh-Ara, fissure étroite à pentes brusques qu'on ne peut parcourir en plusieurs endroits qu'à pied, et qui débouche dans la vallée de Hadas à Af-Elile un peu au sud de Hambamo. La huitième vallée est celle de Hadas, parcourue par Bruce, Salt, et par la plupart des voyageurs actuels. Près de sa partie supérieure elle se bifurque en deux hautes vallées, celle du Choumfayto et celle de Soulouh. Les eaux de Hadas se perdent dans la terre, excepté pendant les torrents énormes mais très éphémè-



res des mois d'été. Alors ces eaux grossies par les pluies qui tombent sur des pentes nues, se réunissent à Wia' (Oha de M. Rüppell), et se rendent à la baie d'Ansley en longeant les ruines d'Adulis. La même baie reçoit aussi les torrents de la vallée de Koumoyle, dont l'entrée est plus près d'Adulis que celle de Hadas, et dont l'extrémité supérieure débouche par le col de Zartalamo sur le plateau de Kahayto.

Les ruines d'Adulis ont été visitées par M. Rüppell, qui les place par  $15^{\circ} 15' 44''$ , position trop septentrionale par rapport à Afta, dont la distance mesurée au pas est de 1,540 mètres au lieu de 2,700 pieds seulement. Le souvenir d'Azouli n'est pas encore éteint parmi les habitants d'Afta et de Zoula, situés, l'un au sud, l'autre au nord de l'ancienne métropole grecque. Les visages des pasteurs ont un air européen qui frappe surtout un nouveau venu, et l'on donne encore aux jeunes filles le nom de Σοφία, nom inconnu dans tout le reste du pays. La catastrophe qui a détruit Adulis ne saurait être fort ancienne; en effet, d'un côté, d'après sir Alex. Johnston, les habitants de l'île de Ceylan en parlent encore comme d'un port commerçant jadis avec l'Inde; d'un autre côté, les traditions des pasteurs Saho sont très positives et très nombreuses sur l'ancien état florissant du port des Ptolémées. On se plaît à raconter à l'étranger combien étaient beaux et nombreux les magasins de pierre où les marchands entassaient les richesses de l'Inde; combien était beau le débarcadère, où les matelots sans quitter leur bord déchargeaient les chameaux avec leurs galhaubans; enfin combien étaient grandes et lourdes les églises de pierre où les citoyens de la ville détruite priaient un autre Dieu que celui de Mohammed. Lors de la fa-

meuse invasion de l'imam Ahmed, surnommé Graï ou gaucher par les Abyssins, une troupe d'Azar ou de Szomal, la même probablement qui avait détruit les villages de Kahayto, alla attaquer Adulis, dont les habitants se défendirent bravement. Le chef des envahisseurs mordit la poussière avec plusieurs des siens, et l'on montre encore leurs tombeaux au sud de Zoula. Plus tard, à une époque que je n'ai pas pu déterminer, les Belaw de Harekiko, venus depuis peu de cette partie de la vallée du Damba' qu'on nomme Barka supérieur, et qui appartenaient à la tribu Bôdja des Natlab, voulant faire passer le commerce par Mouszawwa', allèrent ravager Adulis. C'est probablement à cette époque que les Adoulay, qui sont la plus ancienne famille de Mouszawwa', quittèrent la ville grecque pour se conformer à la volonté des Belaw. Cependant, il resta encore du monde dans Adulis, qui fut définitivement détruit par un tremblement de terre, selon la tradition de Harekiko. Les vieillards de Zoula disent avec plus de naïveté et de précision que les gens d'Azouli étant devenus pervers, la mer entra un jour par-dessus leurs têtes et leurs temples, fit disparaître les rues sous des monceaux de sable, et se retira après avoir jeté la mort partout. Plusieurs circonstances tendent à confirmer la vérité de cette tradition. En effet, tout le terrain d'Adulis est évidemment un terrain transporté; les pierres de lave noire dont le sol est jonché ne suffisent pas pour les nombreuses maisons qui doivent avoir existé, et le peu qui reste des temples consiste surtout en chapiteaux, car les fondations auront été englouties. D'ailleurs, le grand torrent de Hadas et Wia' passe, non pas sur le site de la ville, qui est une légère éminence, mais bien à côté; et lorsqu'il

détache parfois des lambeaux du sol d'Adulis, on y découvre des vases très fragiles, mais souvent entiers, ce qui implique évidemment une catastrophe inattendue et soudaine. Dans les environs, se voient encore plusieurs fragments de marbre blanc, et l'un d'entre eux, qui est un objet de vénération pour les gens du pays, a tout l'air d'avoir été le pied d'un siège, peut-être de la fameuse chaise dont parle Cosmas Indicopleustes. Quoi qu'il en soit, il est probable que la fameuse inscription existe encore enfouie quelque part dans le pays, et pour m'en assurer, je dis aux gens du pays que l'inscription existait. Un Saho séduit par l'appât d'une récompense offrit de m'y conduire, et nous nous mîmes en route le 21 septembre dernier. Après avoir quitté Harckicko, nous passâmes entre les monts Gadam et Khabon-Farray, et après une marche de six lieues et demie, nous arrivâmes au misérable ruisseau de Tarakaba. Tout près de cette eau, qui ne tarit jamais, se voient encore les ruines d'un bâtiment construit sans chaux il est vrai, mais avec un soin aujourd'hui inconnu dans le pays. Il dut servir de station pour les caravanes d'Adulis, et les Saho l'appellent *maa'nan* tout comme les énormes tas de pierres répandus çà et là aux environs du mont Gadam, et qui passent pour être des tombeaux.

De Tarakaba, trois heures de marche nous conduisirent au commencement de la vallée de Koumoyle. Quatre heures de plus nous menèrent à un point où la vallée resserrée entre des rocs de granit et encombrée par un beau ruisseau coulant à gros bouillons, ne laisse pas un passage même pour un mulet. Nous perdîmes du temps à former un pont provisoire; mais les gens m'assurèrent que de mémoire d'homme cette

passe était très praticable, même pour une mule chargée. De là, une marche de six heures et quart nous mena au pied de la montée roide qui relie la vallée au haut plateau supérieur. En deux heures de plus, nous atteignîmes le col, d'où je relevai l'azimuth de l'extrémité septentrionale de la plaine de sel. Peu après nous arrivâmes au hameau Saho-d'Orör. Ce hameau de pasteurs est situé à quelques mètres seulement au-dessous du niveau du plateau de Kahayto, dont il forme le prolongement. La température de l'eau bouillante (91.519 grades) comparée avec les observations du baromètre faites simultanément à Mouszawwa', donnent 2,645 mètres pour la hauteur de ce plateau au-dessus de la mer Rouge. J'ai pris, de trois points de Kahayto, des angles azimuths pour relier cette terrasse aux montagnes d'Adwa, où j'avais mesuré une base géodésique dans mon deuxième voyage; mais n'ayant pas encore calculé ces angles, je ne puis pas dès à présent vous donner le résultat en longitude et en latitude. Kahayto est un plateau extérieur au point culminant de la chaîne, et une vallée très profonde du côté du nord le sépare du plateau de Halay. Le sol est formé du même grès blanc quartzeux qui abonde dans tout le Tôgray, et se montre même çà et là à l'ouest du Takaze. Ce grès est presque toujours horizontal, et disposé souvent en grands blocs à cassure droite comme le grès de Fontainebleau. Le quartz chalcédoine qui sillonne ce grès dans le Tôgray, sous forme de veines parallèles à la direction des montagnes orientales d'Abyssinie, ne s'est pas rencontré dans les courses rapides que je fis à travers le plateau; mais, à Kahayto comme ailleurs, le fer hydroxidé se montre souvent à la surface du grès, et en la préservant de l'action des éléments il a conservé

les inscriptions informes qu'on m'avait annoncées avec tant d'emphase.

D'Orör nous nous dirigeâmes vers le sud-est dans la direction des monts Sawayra, par un sentier qui serpente tantôt dans de petites prairies mêlées d'arbustes en fleurs, et tantôt sur le grès nu, qui était souvent disposé en degrés brusques. Le premier point que nous visitâmes fut une large surface de grès dénudé, nommée aujourd'hui pierre de Salomon, et offrant une foule d'inscriptions en caractères éthiopiens modernes, des croix et plusieurs lignes tellement jetées au hasard, que si je n'avais trouvé des lettres bien tracées à côté, j'aurais été tenté de les attribuer à des veines du grès. On nous mena ensuite à deux cavernes très peu creusées, où il y a une foule de dessins faits avec une substance rouge, très grossiers il est vrai, mais encore trop au-dessus des forces des habitants actuels pour qu'on ne soit forcé de les attribuer à un temps beaucoup plus ancien. De là nous allâmes visiter, vers le sud, une extrémité du plateau légèrement penchée vers l'est. Là est comme une auge carrée, longue de 1<sup>m</sup>,85 et large de 1<sup>m</sup>,14 environ, creusée dans le grès avec beaucoup d'art et de régularité. Le fond est encombré de fragments de pierre, qui selon les Saho formaient jadis une bâtisse au-dessus. On l'appelle le tombeau d'Aphar, et son grand axe est à peu près est et ouest. Près de là, est le commencement d'une autre fouille dans le grès; une partie est remplie de sable fin, j'y enfonçai ma lance à plus de 0<sup>m</sup>,2 sans trouver fond. A quelques centaines de mètres de là, sur une petite éminence et près d'une belle source se dressent trois piliers, dont la section est un parallélogramme à pans

coupés, long de 0<sup>m</sup>,5 environ. L'axe est à peu près nord et sud. Le pilier est poussé de côté par un gros arbre, ce qui rappelle le beau daro qui pousse lentement vers la terre le dernier obélisque d'Axum. On aperçoit encore les traces des coups de ciseau qui taillèrent ces piliers.

Les mesures que je donne ici ne sont pas rigoureuses, car je les fis seulement en posant ma lance comme par mégarde le long des monuments; les gens de Tokhonda et d'Adi-K'ayöhh, qui revendiquent Kahayto comme leur patrimoine, avaient expressément stipulé que je ne prendrais ni notes ni mesures. Ces scrupules, que je ne m'explique pas, furent tellement vifs, qu'il fallut négocier deux jours entiers avant de visiter Söfora, monument fort simple et beau qui annonce une civilisation aujourd'hui inconnue en Abyssinie. C'est un vaste bassin borné sur trois côtés par les roches de grès blanc : le quatrième côté étant ouvert dans la pente, on l'a barré par un mur de 67 mètres de long, haut de 5 mètres au milieu, et formé de blocs sans mortier, taillés au ciseau et assemblés avec un soin remarquable. Les grandes assises hautes de 0<sup>m</sup>,5 alternent avec d'autres assises de 0<sup>m</sup>,08 de haut. Cette citerne avait deux portes et une grande maison aujourd'hui en ruines, que la tradition attribue à son gardien. Non loin de là est un monument, nommé Maryam Wak'hayro, formé de six piliers, dont la forme est pareille à ceux déjà décrits, mais dont la hauteur est de 3<sup>m</sup>,5, le grand axe de la section ayant 4 décimètres. Cette section et la forme très simple des chapiteaux me rappelèrent vivement les fragments de colonnes qui gisent sur les décombres d'Adulis, et il est impossible de ne pas attribuer les uns et les autres à

la même époque. Ces six colonnes dessinent un carré long et sont espacées de 2<sup>m</sup>,5. Rien n'indique ni un toit ni une enceinte. A 200 pas plus au sud, sont deux colonnes seulement dans une direction perpendiculaire à celle des six piliers de Maryam-Wak'hayro. L'une d'elles est tombée, et l'autre a un chapiteau plus fini que tout ce que j'avais vu encore. Ce chapiteau est adalitin. Ces colonnes sont dans les ruines d'une enceinte carrée, et près de là est le fond d'une coupe en granit fin large de 2<sup>m</sup>,5, et qu'on m'a assuré avoir vu avec ses deux anses taillées dans la même pierre.

A dix minutes de là est un tombeau taillé dans le grès blanc, qui forme ici une sorte de promontoire au-dessus d'une fissure profonde de 60 à 100 mètres. Ce tombeau a 1<sup>m</sup>,97 de largeur (ou de longueur si l'on regarde l'extérieur seulement). La profondeur est d'environ 1<sup>m</sup>,60 jusqu'au rebord sur lequel repose le mur intermédiaire. Sous ce rebord, sont deux croix grecques taillées en relief, ce qui indique évidemment une origine chrétienne. Le caveau souterrain a environ 5 mètres de long, et son plafond est noirci par la fumée; mais les angles (car le caveau est un parallépipède) sont blancs, comme si jadis on les avait remplis de mortier pour simuler une voûte. Le fond de l'excavation est rempli de débris. L'axe est exactement est et ouest, et la tradition appelle ce monument le *Tombeau de l'Égyptien* (Makabar gyptsi), et prétend qu'on y sacrifiait tous les jours un *etnam* de blé et deux bœufs.

Le dernier monument que j'ai visité est composé de quatre colonnes, peu belles et entourées d'une double enceinte comme les églises actuelles d'Abyssinie. Ou

Il y monte par trois degrés, reste d'un antique escalier. Il y a quelques années qu'on y déterra une croix de bronze, ornée d'une inscription éthiopienne, et qui existe encore dans la province de Gouzay.

Dans la fissure près du tombeau de l'Égyptien, est un précipice naturel, presque cylindrique et rempli d'eau lors de ma visite. On m'a assuré que lorsque, vers la fin d'avril, le soleil devient vertical à midi, l'eau se dessèche, et qu'on voit alors un puits d'une immense profondeur construit de pierres de taille. Si cela est vrai, ce serait le plus beau monument de tout le plateau.

Le 1<sup>er</sup> octobre, nous visitâmes, à environ sept à huit milles d'Orör, vers le sud-est, une caverne dont les parois sont remplies de dessins grossiers et d'inscriptions informes, mais que la forme de leurs lettres ne permet pas d'attribuer à une haute antiquité. Il y a encore un grand nombre de chiffres entrelacés et des croix à anse, ce qui permet, je crois, d'affirmer que ces inscriptions sont l'ouvrage d'Égyptiens. Il est du reste fort difficile de former un sens avec les mots épars qui existent encore sur les rochers.

Je joins ici un échantillon de ces inscriptions, que je serais tenté d'attribuer aux Égyptiens qui évangélisèrent l'Abyssinie païenne. L'un d'eux dit que l'écrivain est de Yaho, province bien connue du Togray. Cette caverne se nomme Mata-Libanos, ce qui est un nom religieux.

Près de là est une vallée étroite d'une grande profondeur, dessinée par trois collines. De l'une d'elles se projette une colline petite, isolée, ornée aujourd'hui d'un bel arbre qui se penche du côté de l'Éthiopie. Selon la tradition, cette petite éminence était l'autel où les premiers apôtres de l'Abyssinie offraient



le sacrifice divin, et la foule se prosternait sur les pentes de cette profonde vallée, car on était alors dans un siècle de ferveur et de foi.

Nous quittâmes Kahayto le 4 octobre, et j'allai prendre au col de Zartalamo des angles avec un théodolite pour fixer la position de l'extrémité de la plaine de sel. Ces gens, accoutumés à présent à chercher des inscriptions, s'amusèrent à lever la couche mince de gazon dont le roc horizontal était revêtu. Ces inscriptions contiennent à la fois la forme ronde du waw éthiopien et la forme anguleuse et plus antique du w. La pierre de Salomon a les deux formes du *m* éthiopien, ce qui indique une époque de transition. Du reste, aucune inscription n'offre un sens suivi.

Je suis entré dans quelques détails sur ces monuments bien simples d'ailleurs, parce que je ne me rappelle pas qu'ils aient été décrits par les voyageurs, et parce qu'ils tendent à faire croire que c'est par Kahayto que passait la route commerciale d'Adulis à Axum. Selon la tradition, deux frères, Falouk et Malouk, vinrent de la mer. Le premier s'établit dans le Hamasen, le dernier dans Kahayto, et eut pour fils Akala et Gouzay, dont les noms désignent encore aujourd'hui des provinces voisines. Kahayto fut le premier lieu où s'établirent les apôtres de l'Abyssinie, et les temples adulitains (probablement jadis des temples païens) furent leurs premières églises. Ce genre de construction s'étendit dans Gouzay, car le village de Marta a encore aujourd'hui une église de cette forme antique. Il y aurait eu soixante-dix églises dans Kahayto, mais aujourd'hui il reste à peine les vestiges de quatre. La tradition attribue la destruction de ces villages au roi Malasay, nom populaire du conquérant de Harar, que

ses compatriotes nomment l'Imam-Ahmed, et que l'histoire abyssine désigne sous le nom de Grañ. Sans recourir aux témoignages des indigènes, on peut voir dans Alvarez combien l'Éthiopie était riche avant la venue de ce Tamerlan africain, qui régna depuis l'embouchure du Jeb ou Wabi jusqu'à Sennār, et depuis Sawakin jusqu'au plateau presque fabuleux d'O-narya.

ANTOINE D'ABBADIE.

## LETTRES

DE M. ANTOINE D'ABBADIE A M. D'AVEZAC

SUR DIVERS POINTS

DE GÉOGRAPHIE ÉTHIOPIENNE.

N° 9.

Adwa, ce 3 juin 1842.

MON CHER MONSIEUR,

Je profite du départ de MM. Ferret et Galinier, capitaines d'état-major, pour vous faire parvenir quelques nouveaux renseignements sur la géographie de l'Éthiopie. Ces zélés voyageurs se sont occupés presque exclusivement de la carte du pays qu'ils ont visité. Partis l'an dernier d'Adwa pour Ihöntalo, ils ont fait des reconnaissances dans l'Öndäarta, l'Agamé, et jusque sur les rivières des Thalthal ou A'fär. Ils ont ensuite visité le Salowa, l'Abärgällé, pays agäw, et traversant le Takazé, sont allés mesurer le mont Dadjän, qui est la plus haute montagne du Sömen, et peut-être de

toute l'Afrique, car elle dépasse 4 500 mètres. Après un séjour de plus d'un mois à Gwändär et dans les environs, ils sont revenus ici par le Chöré, et comptent aller à Mouszäwwa' par Ögäla-Goura' et K'ayöhlkor. Je ne doute pas que la Société de géographie ne prenne un bien vif intérêt au travail de ces jeunes officiers.

Pour moi, qui me suis vu retenu à Adwa depuis près de trois mois, je n'ai pas à vous entretenir de travaux positifs; mais les pays voisins de l'Abysinie sont encore enveloppés de tant de mystères, qu'on peut être excusable en ne transmettant sur eux que des détails recueillis oralement. Dans ma lettre à M. Daussy, datée de Mouszäwwa', le 18 août 1841 (1), j'ai donné au long mes renseignements sur le pays des Szomal, c'est-à-dire la contrée jusqu'ici laissée en blanc dans nos cartes, et comprise entre Ilhärär, le cap Guardafui et l'embouchure du Djeb. J'ai donné mes raisons pour croire que ce dernier fleuve est identique avec le Wäbi des Szomal, qui est d'ailleurs mentionné dans les chroniques abyssines à propos d'une victoire remportée par le roi Claudios. Il est naturel de faire un rapprochement entre le Djeb ou Jeb des Arabes et le Zebee des Portugais ou Kibbee de Bruce, assez ressemblant d'ailleurs au Gibé des Gallas du Limmou, qui,

(1) Cette lettre, qui paraît avoir été écrite entre le 21 juillet et le 8 août 1841, est insérée, à la première de ces dates, dans le *Bulletin* de janvier 1842, pages 43 à 50. Les renseignements sur le pays des Szomal, joints à cette lettre, et que M. d'Abbadie recommandait spécialement à mon étude personnelle, sont imprimés dans le *Bulletin* de février, pages 89 et 99. Suivant le vœu exprimé par le voyageur, ils ont été, de ma part, l'objet d'un travail particulier, imprimé dans le même *Bulletin* (pages 81 à 88 et 100 à 113), et accompagné d'une esquisse géographique où se trouve rempli pour la première fois l'intérieur de grande presqu'île orientale de l'Afrique. — \* A.....

selon mes derniers rapports, coule d'abord vers l'est , ensuite vers le sud et l'ouest, formant autour d'Önarya une courbe semblable à celle de l'Abay autour du Goujam, du Damot, etc. Le jeune marchand qui demeure chez moi vient de me répéter qu'au marché de Dambi, situé sur la rive gauche du Gibé, qu'on traverse là sur un pont de bois, les eaux de cette rivière coulent vers l'ouest : selon lui, d'ailleurs, elles ne se réunissent pas à l'Abay. Quoi qu'il en soit, il était intéressant de chercher si, dans l'espace de 700 ou 800 milles qui séparent Önarya de l'embouchure du Djeb, il y avait une pente suffisante pour le cours d'un fleuve. Pour déterminer ce point si important sans sortir d'Adwa, je dus avoir recours à la complaisance de M. Schimper, consciencieux botaniste allemand, à qui ses longs travaux en Abyssinie permettent d'assigner, à 100 mètres près, la hauteur d'un plateau dont il connaît la végétation, ou, ce qui revient au même, les plantes désignées par leurs noms Tögray. Il est permis de croire qu'un voyageur abyssin fait peu de cas de plantes annuelles ou herbacées ; mais les arbres doivent attirer son attention, surtout s'ils sont de la même espèce que ceux qu'il connaît dans son pays.

NOMS D'ARBRES CROISSANT A ÖNARYA,

<i>en Ilmorma,</i>	<i>en Amharña,</i>	<i>en Tögray.</i>
Mäkänisa.	Mösanna.	Tamboukh.
Kombältha.	Atat.	Atat.
Kwalati.	Iche.	Koumä.
Wadesa.	Wanza.	Awhhey.
Edjersa.	Wayra.	Awle.
Doukono.	Loukwata.	Soukia.
Lafto.	Görar.	Ttchähb

Avaŋgama.	Gämäro.	Andel.
?	?	Keroalh.
Kosorro.	Kochächilla.	?
Oda.	Chola.	Sagla.
Harbou.	?	Kodo.
Agamsa.	Agam ( <i>jasmîn</i> ).	Agam.
?	Kötköta.	Tasos.
Ebitcha.	Grawa.	?
Lougo.	Bäläs.	Bäläs,
?	Goukwa.	Goule'y.
K'otcho	Önsal.	Gounagouna.
Hiddi ( <i>solanée</i> ).	Ömbway.	A'ngoule.

J'ai cru devoir transcrire la nomenclature ci-dessus , parce qu'un botaniste français , M. Dillon , tombé victime de son zèle pour la science , a dû envoyer sa collection en France avec les noms Amharña et Tôgray de chaque plante , ce qui permettra aux savants de vérifier l'assertion de M. Schimper , qui assigne au plateau d'Önarya une hauteur de 2 000 ou au plus 2 200 mètres.

Parmi les incidents d'un voyage en Afrique , il n'en est peut-être pas de plus curieux que ma rencontre ici avec le chérif . . . . (1) son nom m'est échappé) et son compagnon le hadji A'bd-er-Rahhman , du pays le Ching'ethi sur le versant méridional du mont Atlas. Comme je n'avais malheureusement pas votre *Canevas* (2) , et que la géographie anglaise de Murray ne

(1) Il s'agit probablement de Sydy Ahmed ben Thour-el-Genneh , au sujet duquel une notice , et quelques recherches sur le pays de Ching'ethi ou Changuit , ont été insérées dans le *Bulletin* de juin 1833 , pages 43 à 356. — \* A....

(2) L. d'Abbadie veut parler ici de la carte intitulée : *Essai d'un nouveau canevas géodésique d'une partie de l'Afrique septentrionale* ,

dit rien de ce pays ; qu'enfin , je souffrais beaucoup de la fièvre lors des deux ou trois visites du pèlerin arabe, j'ai peu tiré de renseignements de lui. Il était parti de son pays il y a quatre ans pour se rendre à Fez , puis à Tanger , où il s'embarqua pour Tunis et Alexandrie. Ayant fort souffert en mer jusqu'au pèlerinage de la Mecque , il prit la résolution de s'en retourner chez lui en évitant, autant qu'il serait possible, les barques et les chameaux.

Selon ces hardis pèlerins , le pays de Ching'ethi est sablonneux , a beaucoup de puits, et pas de rivières. Les céréales sont le froment et l'orge. Les chevaux sont très nombreux , mangent de l'orge , et boivent le lait des chamelles. La plus grande ville est Walata. De là à Tefilât , 40 journées : de ce dernier lieu à Fez (Fas) , 10 journées ; 50 jours en tout , sans grandes montagnes. De Walata à Tenboktou , 20 journées. De Walata à Fouat , 40 journées : de là à Tounis , 50 journées. Il y a quatre ans qu'on se battait à Tenboktou pour le gouvernement , et les Touarik semblaient devoir l'emporter sur l'autre parti. Voici des noms de lieux dans le Ching'ethi , qui est compris dans le pays de Ihaw : Tichit , El-Na'ma , Wada , Atar , Tijöggä , Rachid , Cheuft , Tongbä , Mähäyröt , Täränni. Au nord du Ching'ethi est Backna ; à l'ouest , Tefilât ; au sud Sabeyt , Ihaliäcklä , Chäsändy , et puis le Nil (kwarra?). Il est bon de remarquer cependant qu'en désignant u doigt le sud , le pèlerin disait *ila el djä*.

Quoi qu'il en soit , le hadji A'bd-er-Rahman ebon

jointe à mes *Études de géographie critique* (in-8°, Paris, 1836) et insérée aussi dans le *Bulletin* de février 1836, page 144. Mais le pays de Schioqéthy n'est pas compris dans le cadre de cette carte qui ne s'étend pas, vers le sud, au-delà de Touât. — A ...

ami le chérif sont déjà arrivés à Gwändär, d'où ils se proposent de passer par Sennar, Kordofan, Darfour, Bornou, Hawsa et Tenboklou. Comme le hadji A'bd-er-Rahhman, qui est beaucoup plus communicatif que le chérif, me dit connaître la maison du consul de France à Mogador (1), qu'il se promet de visiter, je lui donnai une lettre adressée à MM. les consuls de France dans les États barbaresques, en les priant d'accueillir et de questionner le porteur, et en outre de lui donner deux piastres fortes : moyennant cette récompense que je lui ai annoncée, il m'a promis de rendre compte de tous les pays qu'il aura visités dans son vaste trajet. Je ne me dissimule pas ce qu'a d'irrégulier ma lettre, adressée à tous les consuls de la Barbarie, ou à Alger à M. l'interprète en chef; mais j'ai cru que l'espoir d'ajouter quelque chose au peu que nous connaissons sur l'intérieur de l'Afrique, pouvait faire pardonner une démarche auprès de mes compatriotes. Peut-être même que, sur une proposition faite par la Société de géographie, M. le ministre des affaires étrangères, toujours si bon quand on le sollicite au nom de la science, pourrait inviter, par une circulaire, MM. les consuls, à accueillir, payer et interroger le hadji A'bd-er-Rahhman de Ching'ethi s'il se présente chez eux; et je suis sûr que la Société de géographie rembourserait avec plaisir leurs modiques débours. Ma lettre d'Adwa est du 2 mai 1842, et doit être déjà parvenue près de Sennar.

(1) Il voulait parler sans doute de M. Delaporte, qu'il avait d'abord connu à Thangeh, et qu'il a pu revoir à Mogador. Aujourd'hui M. Delaporte est en retraite à Paris, rendant encore des services à l'étude de l'Afrique par le cours de langue hébraïque qu'il professe à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — A....

Avec les pèlerins de Ching'ethi était le hadji Ahmed, du Sennar, retenu encore ici par une blessure au pied. Il me répondit, comme la plupart de ses compatriotes, sur le Nil-Blanc : « Loué soit celui qui sait où est sa source ! » Dans les environs de son pays il distingue les langues suivantes : 1° celle de Danka ; — 2° celle du Fa-Zoglo ; — 3° celle des Ghilouk ; — 4° celle du Djanga ; — 5° celle des Nouba ; — 6° celle de Goumôs près Fa-Zoglo ; — 7° celle de Barta, à côté du précédent ; — 8° celle des Hamadj, qu'il distingue des Galla ; — 9° la langue tågälawi près du Kordofan.

Selon le hhadji Ahmed, de Sennar à Sibou (1) il y a 7 journées de mulet, car la distance est plus grande que d'Adwa à Mouszäwwa' ; de Sibou au fleuve Blanc, 5 journées. Le Yabous a sa source dans Dileb, pays de tribus arabes. Le Maleb a sa source chez les Galla-Iba, et se jette dans le Nil, et non dans l'Abiäd, car c'est ainsi que les gens du pays nomment ces deux rivières. — Chäkouryäh est le nom de la grande île comprise entre l'Atbara et le Nil. Dans cette île se trouvent deux grandes villes antiques, en ruines aujourd'hui : la plus grande se nomme Souba ; l'autre, à 2 journées de la première, s'appelle Märawi, mot qui est presque identique avec Méroé. — De Goz-Rädjeb à l'embou-

(1) Sibou est un point au sud de Limmò, d'après un renseignement recueilli, le 18 mai 1839, de la bouche du jeune galla Ouari-Killo, si malheureusement enlevé depuis aux soins paternels et à la sollicitude éclairée de M. Jomard, qui s'initiait aux sciences de l'Europe, dans l'intérêt d'une exploration future de l'Afrique intérieure. Le même renseignement, un peu modifié, se retrouve (pag. 8) dans l'intéressant mémoire de M. Jomard sur les Gallas de Limmou, inséré au *Bulletin* de juillet et août 1839, pages 5 à 25. et sans modification dans la carte dressée par le savant académicien. — A....



chure du Gach ( Märah ) dans le Takazé ou Atbara , il y a 5 journées ; de Goz-Rädjeb à Baharaz , 8 journées ; de Goz à Ghändy , 12 journées ; de Fa-Zoglo à Sandjä , 5 journées ; de Sandjä à Akalou , 3 journées ; d'Akalou à Fa-Siing , à côté du fleuve Blanc , 5 journées. — La rivière Touma se jette dans le fleuve Blanc.

Je ne sais si je vous ai déjà fait part des renseignements qui suivent , et dont je ne connais pas la valeur. Je les ai reçus du chäykh Idris , aujourd'hui établi à Mouszäwwa' , dont le père est Fellatah , mais qui est né à Maroc ; il fut élevé dans le Darfour , et passa ensuite de longues années dans le pays de Gach. Je crois , d'après les variations de ses nombres , que les distances qu'il donne sont pour la plupart imaginaires ; cependant il entend ( m'a-t-il dit de son propre mouvement ) , par heure de chemin , la distance de Mouszäwwa' à Dókhono ou environ 4.5 milles.

*Liste d'une portion des villages du Dar-Four,  
d'après le chäykh Idris.*

Des chameaux chargés , qui ne s'arrêteraient pas en route , iraient en 15 journées ( 240 milles environ ) d'El-Obeyd dans le Kordofan , à Kobé , qui est , dans le Dar-Four , la ville où s'arrêtent les caravanes : Kobé est bien moins grand que la ville où réside le roi , et qu'on nomme Thändälti ; cette capitale est à l'est de Kobé , à 2.25 journées de distance. De Kobé à Käb-käbyäh , 15 journées — de là à Abou-Adjoüra , 8 journées — de là à Dadjo , 5 journées — de là à Bärgöd , 2 journées — de Dadjo à Gömr , 8 journées et une heure — de là à Mäsälat , 4 journées — de là à Taa'sa , ville fortifiée , 1.5 journées — de là à Beni-Alba , 2 heures — et en suivant : à Salwa , grande ville 4 journées —

à Tourra, 1.5 journées — à Djäbäl-Merra, 4 heures — à Rotoke, 2 journées — à Koussou, 5 jours — à Beni-Rachid, 2 jours — à Käbäbich, 4 jours — à Fou-naro, 7 jours — à Thämbäl-Mouzen, 5 jours — à Kotko, 5 jours — à Dadjo, 1.5 jours — à Beni-Rachid, 5 jours — à Rödima, 2 jours — à Ahmed-Thithi, 5 jours — à Abou Omoüg, 2 jours — à Rokädjer, 2 jours — à Rübända, 4 jours — à Goula', 6 jours — à Parda, 6 jours — à Bända-Wada, 8 jours — à Rokädjer, 2.5 jours — à Se'yd, 2 jours — à Bända-Wada, 6 jours — à Bända-Djougourou, 6 jours — à Bända-Parda, 2 jours — à Bända-Roudou, 4 jours — à Goula', 6 jours — à Namüam (pays d'anthropophages), 8 jours — à Kweykom, 10 jours. — De Namüam à Tourba, 4 heures — à Märarit, 5.5 jours — à Säga, 4 jours — à Baya, 9 jours. — De Dadjo Beyt-Hasen à la ville de Koundjari, 11 jours — à la ville de Wäläd-A'ly, 8 jours — à Soba, grande ville et ancienne capitale du Darfour, 7.5 jours — à Abou-el-Ghasim, 4.5 jours — à Salon (*n* naasl), 6 jours — à Therab, 8 jours — à Märarit, 2 jours — à Beni-Djameh, 4 jours — à Chäykh-Zäroug, 5.5 jours — à Olgos, 2.5 jours — à Dar-Thama, 16 jours — à Saladou, 9 jours — à Hadji-Wadi, 4 jours, ou 6 en allant lentement — à Kisänouräyn, 2 jours — à Thämbäl-Nouräyn, 7 jours — à Haz-ed-Dyn, 8 jours — à Chäykh-Mahlmoud, 4 jours — à Ahmed-ebn-Daoud, 7 jours — à Seyd-Nokili, 4 jours; cette ville a sept mosquées, — à son frère Daoud, 8 jours — à Abäkr (Abou Bekr?) 9 jours — à Saleh, 4 jours — à Waran-Douloum, 4.5 jours — à Abäforeh, 5 jours — à Abael-Mahhdi, 4 jours — à Aba-Base, ville du neveu du roi, 6 jours — à la ville d'Abäkr, fils du roi, 9.5 jours — à Mousa, 2 heures — D'Abäkr à la ville de Yambousa, mère du

roi, 3. 6 jours — à Robase, 11 jours — à Ammet-Sahan, 13 jours — à Thama, 9 jours, allant vite — à Ri'äh, 20 jours — à Oroth, 15 jours — à Béni-Nafé, allant vite, 8 jours — à Sokkor, 8 jours — à Rondou, 15 jours — à Ri'äh-el-Dakhän, 26 jours sans aller très vite — à Gömr-'Doumo, 7 jours — à Chäykh-Sa'at, 4 jours — à Madädoumo, 3 jours — à Nour-ed-Dyn, 15 jours — à Oren-'Douloum, 19 jours — à Boulboul, grand *wadi* coulant avec bruit, 8 jours — à Golol, 9 jours — à Rotoke, eau chaude sortant à gros bouillons, 3 jours ( ce mot signifie lavage, parce qu'on va s'y laver comme remède ) — à Bas-Udou, 13 jours — à Kotkodomo, 4 jours — à Olgos, 11 jours — à Dardjamous, 13. 5 jours — à Amäras, 15 jours — à Bayädero, 4 jours — à Daledoumo, ville du trésorier du roi, 4 jours — à la ville d'Ibris, 9 jours — à Saboun (nom de roi), 11 jours — à Abrich, 7 jours — à Djawamiäh, 3 jours — à la ville d'A'bd-er-Rahhman, fils du roi, 9 jours — à Yatoy, 4 jours — à Doubayn, 1 jour — à Kéradoum, ville de ceux qui fabriquent la boisson fermentée (Ihamar), 4 heures — à Fägiroun, 4 heures — à Outou, 4 heures — à Korokwa, 6 jours — à Djouenga, 4 jours — à Thabeldikoa, 2 heures — à Märga-Kwañgele, 7 heures — à Sona-Kwañgele, 4 jours et une heure — à Batel-Kwañgelé, 3 jours — à Kera-Kwañgele, 3. 5 jours — à Riäh-Kwañgele, 7 jours — à Bornou-Kwañgele, ville des gens du Bornou, 4.5 jours — à Thasa'-Kwañgele, 4 heures — à Argel-Kwañgele, 1. 5 heures — à Base-Kwañgele, 5 heures — à Base-Oudou, 5 heures — à la ville d'A'ly, fils de Yackoub, 8 heures — à Djoungour, 4 jours — à Fägi-Wada, 3.5 jours — à Hadji-el-Bedawwi, 7.5 jours — à Fägi-Foka, 1.5 heures — à

Mārarit, 7. 5 jours — à Zārou-Kwañgele, 2. 5 jours — à Maya-Kwañgele, 4 jours — à Kani-Kwañgele, 2. 5 jours — à Djouryañgele 1. 2 jours — à Karne, 4 jours — à Oumangele, 5 jours — à Dalyangele, 8 jours — à Soba-Kwañgele, 6 heures — à Gildöñg, 5 jours — à Thourou, ville où l'on enterre les rois du Darfour, 6 jours — à Kouloukourian (*n nasal*), 5 jours — à Fogo'dö'do, 5.5 jours — à Motöñgä-Kwang-Mödil, 8 jours (Mödil veut dire *Wadi*) — à Abdian (*n nasal*) Mödil, 8 heures — à Fogo'dö'do, 4 jours — à Mourou-Mödil, *wady* plein de lions, 5 jours — à Däbe, 4. 5 jours. —

(Le trait — signifie que chaque distance est comptée du lieu qui précède; ainsi, — à Däbe veut dire: de Mourou-Mödil à Däbe.)

Cette liste contient, selon le Chäykh-Idris, les noms d'environ la moitié des villages du Dar-Four. Comme je n'ai plus vu cet homme, il m'a été impossible de contrôler ce travail par des questions, et je n'ai d'ailleurs trouvé par ici personne qui connût le Dar-Four. Les renseignements suivants, du même Idris, sont plus intéressants.

Les rivières de Boulboul et de Golol sont d'abord séparées par une montagne: elles se joignent ensuite et vont dans le Bournou. L'eau de Rotoke passe par Saga, et puis entre dans le Dar-Frötit (ainsi prononcé). La rivière de Thouroro va à Djäbäl-Mära, puis à Amäras, puis à Käbkäbya et puis à Fez (!!!), car toutes les eaux de notre pays s'en vont dans cette grande mer qui mène à Stamboul. Chez nous les petits ruisseaux vont se reposer dans les grands, ceux-ci dans de plus grands, et à la fin tout s'en va dans la mer Tchad; l'eau de cette mer s'en va dans la grande mer de Stamboul par une rivière qui la dé-

charge du côté du nord-ouest ; mais j'ai oublié le nom de cette rivière : elle ne s'appelle pas Yéou. Toutes les eaux du Dar-Four s'en vont du côté de l'ouest : il y a bien quelques rivières qui coulent vers l'est, mais elles finissent toutes par rebrousser chemin. Le pays de Dar-Four est agréablement frais et non pas comme Mouszawwa', dont le climat est de feu.

NOTE SUR LE Kafa ,

*fournie par un esclave âgé, de ce pays, qui parlait bien ilmorma.*

Kafa est le nom des Gallas : les Abyssins disent Sidama, et les indigènes appellent leur pays Gomara. La plus grande rivière est le Godom, puis vient l'Ouma (il peut y avoir quelque incertitude ici (1), car j'ai appris plus tard qu'en ilmorma, *ouma* veut dire lac). Konta est un village gouverné par Gobe, près du Kafa, mais n'en faisant pas partie. Les villages de Kafa sont : 1° Boûnga sur l'Ouma, régi par le roi (ou chef) Ilälalo ; — 2° Gemöro sur l'Ouma ; — 3° Doko, id. ; — 4° Tsämbaro (Thambaro des Gallas?), id. ; — 5° Zala ; — 6° Golda ; — 7° Wälaytsa ; — 8° Gōfa, sur les bords d'une grande mer (lac?) salée ; — 9° Chora. — Koutcha est une grande montagne de pierre blanche. Tsitso est une montagne de pierre rouge, et très élevée.

Kafa est près de Gouma ; dans la saison sèche, l'Ouma

(1) Ce scrupule du consciencieux voyageur est levé par un renseignement recueilli, le 29 mai 1841, à Angolalla, par le docteur Charles Tilstone Beke, et publié dans le *Journal de la Société géographique de Londres*, tome XII, page 87. Il y est parlé de la rivière Omo, venant de Doko, et se jetant, derrière Kafa, dans la grande rivière Gojob, qui coule au sud-ouest de Naréa. — \* A.....

est très petit; pendant les pluies, on le passe sur un radeau d'outrés. La mer qui baigne Gofa est d'eau amère, et on ne la boit pas; elle porte de vilains petits bateaux qui amènent du cuivre et des perles de verre des pays inconnus; cette mer n'a pas de bâtimens à mâts, et les blancs n'y sont jamais venus; il faut un mois pour traverser cette mer. Les montagnes du Kafa n'ont pas de neiges éternelles. Waratha est au sud-est de Kafa; Limmou est au sud-ouest de Waratha. Waratha, arrosé par l'Ouma, ne produit ni maïs ni *sorghum*, mais on y sème le froment et l'épeautre.

RENSEIGNEMENTS DONNÉS PAR DES A'FAR,

et recueillis à *Hhodāyḏāh*, *Hhanfālāh* et *Mouszāwwa'*.

Awsa est composé de huit *wady*, chacun arrosé par une branche de l'Awach: ces huit branches se réunissent ensuite pour former un grand lac, où il y a des hippopotames et des crocodiles. Il n'y a pas de lac natron. D'A'yd à Awsa 7 journées (d'après un habitant d'A'yd.)

Selon A'ly, de Hhanfālāh, il y a une journée de chemin de chez lui au commencement de la plaine de Sel, qu'on nomme, en a'fār, Dāgā'd: elle est attenante à un lac salé où il y a des marsouins, et qui diminue de trois coudées dans la saison sèche, pour croître de nouveau en hiver. Ce lac est très profond et poissonneux. De là une journée de chemin à Talfenta, gros village dankaly, d'où le nom de Tālen, usité chez les Abyssins de l'Agamé. Le 3<sup>e</sup> jour on arrive à Ifiso, où réside le dardar ou suzerain des Danakil; il gouverne la moitié de la ville; l'autre moitié est chré-

tienne, et obéit à Găbră-Gouro. D'Iliso à A'di-Grat il y a 3 journées.

La baie d'Ansley se nomme, en a'far, mer de l'éléphant, à cause de l'excellente fontaine qui est tout-à-fait au fond de la baie, et qui est, en hiver, très fréquentée par les éléphants. Selon le même A'ly les Arabes nomment cette baie Ckoubbăh-el-Ckafăr, à cause des sautes de vent, fréquentes surtout pendant les vents du nord, et qui ont fait périr plus d'une barque. L'ancienne grande ville, dont il ne sait pas le nom (Adulis?), était autour de cette fontaine, et l'on y voit encore des ruines de maisons, tandis qu'il n'y en a pas une seule entre Afta et Zoulla, où n'aurait été, selon A'ly, que le cimetière de la grande ville. Aujourd'hui il y a un village un peu éloigné de la fontaine des Éléphants, mais qui s'y abreuve: on le nomme Adgoub; et un peu plus haut est le village de Gôla'.

Tout près de Hhanfălăh est une plaine aujourd'hui déserte et nommée Hhedălou, où, selon la tradition, les Fours (Gréco-Égyptiens?) avaient des blés, des bananes, et de belles plantations de toute espèce. Dans les montagnes, mais en vue de la mer, et près de Hhanfălăh, est Adgă, où il y avait jadis une belle ville des Fours: mais en partant ils ont caché l'eau, car on n'a jamais pu la retrouver (seraient-ce les  $\Delta\theta\alpha\gamma\alpha\sigma\upsilon$  de l'inscription d'Adulis?). Gammelă ( $\gamma\alpha\mu\beta\epsilon\lambda\alpha$ ), au sud d'A'yd, était aussi une ville des Fours; il en était de même de Gabala ( $\gamma\alpha\beta\alpha\lambda\acute{\alpha}$ ) entre Rahhaytă et la mer.

D'après A'ly, la mer de Dăgă'd aurait plus de deux milles de large: elle est fréquentée non seulement par des marsonius, mais encore par des oiseaux maritimes; à son rivage occidental, près du mont de Soufre, sous les restes de l'ancien *băndar*, on y trouve des fragments

de poutres, etc. Lors des vents du sud, les vagues sont très graves. Bien sûr, cette mer est plus basse que la grande mer, car on descend beaucoup pour y arriver. Ses eaux sont fort lourdes. Près de là est un gros bloc de sel rouge, employé dans la médecine vétérinaire, et provenant d'une femme nommée Acha'lia, dont on raconte une histoire tout-à-fait pareille à celle de la femme de Lot. A côté du lac est un roc à caverne, où, pendant les vents du sud, l'eau s'engouffre et se jette en haut comme des narines d'un marsouin. Près de là est une montagne qui fume toujours.

Selon A'bd-Allah, de Ilhanfālāh, Asāb se nommait jadis Saba; les Fours y avaient une grande ville. — Entre ce lieu et Ralhaytāh est Medgeb'da, nommé Goubbāh par les Arabes; et tout près, au sud, est l'Alali, rivière qui a plus de deux mètres de profondeur et qui coule toute l'année; elle s'abîme devant un bois qui la sépare de la mer. A'bd-Allah place le site de l'ancienne grande ville (Adulis) tout-à-fait au sud de la baie d'Ansley, au lieu occupé aujourd'hui par Gombouldé; le nom ancien est Ilfa'dou; on y voit encore les fers qui servaient à attacher les bâtiments au débarcadère, où les chameaux étaient déchargés par les bâtiments sans l'intermédiaire de chaloupes. La fontaine des Eléphants est au sud-est de Gombouldé.

Le nom a'fār de l'eau d'Awsa (la rivière ou le lac?) est Wī'ayto. Je ne connais, dit A'bd-Allah, ni le Yasso, ni l'Anazo, ni même aucune grande rivière entre A'yd et Awsa. La distance entre ces deux derniers lieux est 6 journées, sans charge: les chameaux chargés la parcourent en 15 jours.

Je n'ai transcrit ici que ce qui me semble vrai; mais je connais plus que personne le danger qu'il y a



à se fier aveuglément à des renseignements oraux : la Société de géographie pourrait néanmoins les admettre comme on transcrit en astronomie ou en géodésie des observations provisoires et hâtives qui servent à préparer un calcul ou à esquisser un canevas.

Je suis toujours votre humble et dévoué collègue,

ANTOINE D'ABBADIE.

---

### NOTE SUR LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

—  
*Coup d'œil général sur les derniers travaux géographiques de M. d'Abbadie.*

—  
La lettre de M. Antoine d'Abbadie, que nous publions aujourd'hui, porte le N<sup>o</sup> 9 dans la série des communications qu'il nous a successivement adressées durant le cours de son voyage. Ce chiffre, inscrit par lui-même en tête de son envoi, nous a paru rendre convenable, pour nos lecteurs aussi bien que pour nous, une récapitulation générale de sa correspondance antérieure, afin de reconnaître et de coordonner l'ensemble des documents que nous devons à son zèle.

Nous allons les rappeler succinctement d'abord, suivant l'ordre des numéros et des dates, en intercalant, chronologiquement, les lettres adressées à quelques autres personnes, avec l'indication précise des divers cahiers du *Bulletin* où les unes et les autres ont été imprimées.

N<sup>o</sup> 1. — En mer, 26 septembre 1839.

Listes des villages Hhâbab et Ghohou qui recon-

naissent l'autorité du Nāyb de Ihārkyckou. — Itinéraire des caravanes entre Adwa et Mouszawwa'. — Itinéraire de Gōndār à Ōnāryā, et renseignements sur les pays voisins.

( *Bulletin* de septembre et octobre 1839, pages 181 à 190. )

N° 2. — Alexandrie, .. octobre 1839.

( Cette lettre, qui devait accompagner les papiers du voyageur Dufey, ne nous est jamais parvenue, et n'a pu, conséquemment, donner lieu à aucune insertion dans le Bulletin. )

— Le Caire, 20 novembre 1839. — A. M. Jomard.

Nouvelles de divers voyageurs en Abyssinie.

( *Bulletin* de janvier 1840, pages 41 à 45. )

— Mouszawwa', 29 février 1840. — A. M. Jomard.

Aperçu général des principaux résultats du voyage de M. Arnaud d'Abbadie dans le Gojam et le Damot.

( *Bulletin* de juillet 1840, pages 57 à 61. )

— Adwa, 8 avril 1840. — A. M. Jomard.

Renseignements sur le pays de Gach, entre Sawakin et Mouszawwa', et sur les peuples qui l'habitent.

( *Bulletin* d'août 1840, pages 114 à 117. )

N° 3. — Le Caire, 7 octobre 1840.

Renseignements sur le pays de Limmou. — Observations astronomiques pour la position d'Adwa et de quelques autres points. — Liste d'azimuths observés à Dōgsa, à Adwa et au mont Sāloda. — Observations barométriques.

( *Bulletin* d'octobre 1840, pages 259 à 256. )

— Le Caire, 11 octobre 1840.

( Simple lettre d'introduction apportée par M. Rouchet, et qui n'a point dû être insérée au Bulletin. )

— Le Caire, 13 octobre 1840. — A. M. Jomard.

Itinéraire de Barbara à Harar.

( *Bulletin* de mars 1841, pages 175 à 175. )

— A'ylat, 5 décembre 1840. — A. M. Daussy.

Noms de lieux sur la côte orientale d'Afrique depuis A'sab jusqu'à Mozambique.

( *Bulletin* de septembre 1842, pages 217 à 235. )

— Barbarah, 15 janvier 1841.

( Simple lettre d'introduction, apportée par M. Ayrton, et qui n'a point dû être imprimée. )

— Mouszawwa', 21 juillet 1841. — A. M. Daussy.

Observations astronomiques à Bärberäh et Toudjouräh. — Renseignements sur le pays des Szomal.

( *Bulletin* de janvier 1842, pages 45 à 50, et de février, pages 89 à 99. )

N° 4 (?). — Mouszawwa', 28 août 1841.

Renseignements sur divers idiomes de l'Éthiopie.

( *Bulletin* de février 1842, pages 120 à 126. )

N° 5. — . . . ? . . . ? . . . ?

N° 6. — A'ylat, 14 novembre 1841.

Renseignements géographiques sur la côte méridionale de l'Arabie.

( *Bulletin* de février 1842, pages 126 à 139. )

— A'ylat, 3 décembre 1841. — A. M. Jomard.

Visite aux ruines d'Adulis.

( *Bulletin* de novembre 1842, pages 555 à 541. )

N° 7. — Omokoallon, 20 décembre 1841.

Renseignements géographiques et statistiques sur le pays de Barka et sur celui des Bilen.

( *Bulletin* de septembre 1842, pages 186 à 204. )

N° 8. — Adwa, 27 mars 1842.

Géographie du Tôgray. — Itinéraires de Monszawwa' à Adwa, et de là à Önarya.

( *Bulletin* de septembre 1842, pages 204 à 217. )

N° 9. — Adwa, 3 juin 1842.

Hauteur du plateau d'Önarya. — Renseignements sur le pays de Ching'ethi. — Liste d'une partie des villages du Dar-Four. — Note sur le pays de Kafa. — Renseignements donnés par des A'far.

( *Bulletin* de novembre 1842, pages 544 à 559. )

Tel est le bilan général des informations que nous a transmises M. Antoine d'Abbadie sur la géographie des contrées éthiopiennes dont il a visité une partie, et dont l'autre partie a été pour lui fatalement inabordable.

On voit par ce résumé que ses investigations se sont portées sur quatre principaux cercles d'étude géographique, savoir :

1 Le Tôgray, qu'il a exploré lui-même. Les travaux de Bruce, de Salt, de Rüppell, même ceux de MM. Combes et Tamisier, quand leur itinéraire aura

été plus soigneusement construit , ainsi que nous nous proposons de le faire quelque jour, devront se combiner avec les données du nouveau voyageur, qui trouveront à leur tour un convenable contrôle, et sans doute une pleine confirmation, dans les levés plus récents de MM. Ferret et Galinier.

2° La région comprise entre l'Atbarah, la mer Rouge, Souâkyn et Mosçawwa'. Les pays de Gach, de Barka, et autres cantons de ce territoire, étaient restés presque inconnus jusqu'à ce jour aux géographes; les indications recueillies sont trop vagues, trop insuffisantes, pour permettre d'en esquisser, quant à présent, un tracé quelconque; mais il y a lieu d'espérer que le zélé voyageur parviendra à rassembler à ce sujet quelques données plus précises et plus étendues.

3° Le pays des Sçoumâl. C'était aussi une contrée tout-à-fait inconnue; nous avons essayé d'en dresser une petite carte, en combinant entre elles les informations que M. d'Abbadie avait rassemblées à ce sujet. (Voyez le *Bulletin* de février 1842.)

4° Le pays d'Enarya. On ne possédait à l'égard de ce canton reculé de la haute Éthiopie que l'itinéraire d'Antonio Fernandez, assez vaguement décrit dans le livre de Tellez, où l'ont puisé pour le reproduire, notre curieux Melchisédec Thévenot, et à long temps de là le voyageur Bruce, qui en a donné le tracé en s'aidant de renseignements obtenus par lui-même en Abyssinie. Les informations que nous avait apportées de sa terre natale le jeune Ouari, et que M. Jomard a consignées dans son intéressante Notice sur les Galas de Limmou, les indications que M. Rochet et que M. Charles T. Beke ont recueillies en dernier lieu dans le Schoa, doivent aussi être comptées parmi les rares ma-

tériaux que nous possédons à ce sujet, et dont nous pourrions nous aider pour tenter une esquisse graphique des données que nous a transmises sur ce pays M. d'Abbadie.

Le zélé voyageur n'a point négligé d'enrichir son portefeuille de notes géographiques sur divers autres parages, tels que la côte méridionale de l'Arabie, le Dar-Four, le Schinqéthly; mais ce n'est qu'à titre de contrôle des travaux antérieurs, ou qu'accidentellement, qu'il s'en est occupé.

*Observations particulières.*

Nous terminerons cette note par quelques observations qui devaient prendre place à la suite des lettres N<sup>o</sup> 7 et 8 insérées dans le *Bulletin* de septembre dernier, mais que le défaut d'espace avait fait ajourner.

Ces lettres, aussi bien que celle que nous publions aujourd'hui, offrent une nouvelle preuve du zèle infatigable et consciencieux, disons aussi de la sagace intelligence, que M. Antoine d'Abbadie consacre avec une si noble abnégation de santé et de fortune, à l'étude des contrées éthiopiennes.

Les réflexions qui terminent sa lettre N<sup>o</sup> 8 témoignent de son scrupule à recueillir et à reproduire avec une minutieuse exactitude les nomenclatures géographiques indigènes; mais elles révèlent en même temps les incertitudes que lui laissent l'indécision de certaines articulations, la variabilité de prononciation entre les individus: et ce qu'il fait en pareil cas (recueillir et mettre en parallèle toutes les variantes) est ce que devaient désirer, ce que devaient attendre de lui les amis d'une étude critique et approfondie des sources géographiques.

Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer, dans les

documents qu'il nous envoie, des imperfections, des diversités, des anomalies orthographiques. Il est à cet égard une observation à consigner ici : c'est que le consciencieux voyageur se préoccupe bien plus de constater ce qu'il apprend de la bouche de ses informateurs, que de faire montre de son propre savoir : aussi, en plaçant nous-même, à la suite de ses communications, quelques observations sur divers points de leur contenu, nous sommes loin de croire qu'elles lui aient échappé, mais seulement qu'il a négligé d'en faire part à ses lecteurs.

Ainsi, personne ne doit douter qu'en écrivant tour à tour Zanzibar, Jinzibar, Djindjibar et Yinzibar, au gré des prononciations arrivées à son oreille, il n'ait pas su que la véritable orthographe de ce nom devait se conformer à l'étymologie historique de *Terre des Zendj* ou *Zeng*, signification bien connue de la dénomination de *Zeng-barr*, d'où les géographes routiniers de l'Europe ont tiré à la fois les deux prononciations de *Zanguebar* pour la terre-ferme, et de *Zinzibar* pour l'île placée vis-à-vis.

Il appelle *Sāwahil* les habitants de la côte comprise entre Lamou et Kilwa (ou Quilwa suivant l'orthographe vulgaire empruntée aux Portugais). Nous avons nous-même entendu des voyageurs qui avaient hanté ces parages nous parler de la langue *souély*, des peuples *souély*s, sans faire sentir d'aspiration ; nous n'en sommes pas moins persuadé que ce mot se doit écrire avec l'aspiration forte, et qu'il le faut rapporter au radical arabe *Sáhhel*, rivage ; *Souáhhel*, les côtes ; *Souáhhély*, *Souáhhyt*, les gens des côtes ; il s'agit en effet des Arabes établis sur le littoral africain au sud des *Sçoumál* et au nord des populations *Zeng* et *Kafres*.

La détermination des aspirations offre beaucoup de difficultés et d'incertitudes; ainsi, M. d'Abbadie a reconnu l'aspiration forte dans le nom de *Hharqyqou*, que Bruce nous avait habitués à écrire *Arkiko*. Mais nous pensons que l'aspiration forte mise par notre voyageur au commencement du nom Hhadarebé est contraire à l'étymologie naturelle du mot. Les peuples ainsi appelés étant des Arabes venus du Hhadhramaut, il est tout simple qu'ils aient gardé leur dénomination ethnique, précédée du vocable généralement employé dans le pays pour désigner une tribu, un corps de population; or, ce vocable, M. d'Abbadie l'écrit 'Ad, comme on peut le voir dans 'Ad-Kelb, 'Ad-Tesfay, 'Ad-Qabscha, 'Ad-Ilhozbay, 'Ad-Tsafa'; 'Ad-Tsamfay, 'Ad-Brohhanou; il nous semble donc qu'il faut écrire aussi 'Ad-'Arebeh. Et faisant application du même principe de décomposition, nous écrirons encore de même 'Ado-Klés, 'Ado-Mariam, où la forme 'Ado offre le *dam*, ou *o* bref grammatical, inséré ici pour l'euphonie. Peut-être, mais c'est une conjecture sans autre appui qu'une simple analogie, peut-être le nom des *Ha'dendwa* doit-il être pareillement ramené à l'orthographe 'Ad-Dendwah.

On pourrait être disposé à considérer également comme surabondante l'aspiration insérée dans la dénomination du mont *Tahvila*, qui offrirait, sous la forme *Thaouyl*, un nom souvent appliqué en pareil cas, et signifiant montagne *longue* ou *allongée*.

L'aspiration est probablement surabondante aussi dans le nom du village de *Haz-el-Dyn*, compris dans la liste de ceux du Dar-Four : on ne peut guère douter qu'il ne faille lire 'Az-el-Dyn.

Bornons là ces observations : elles suffisent pour



montrer, ce nous semble, le véritable point de vue sous lequel doivent être considérées les transcriptions orthographiques de M. d'Abbadie, savoir, qu'elles représentent scrupuleusement les prononciations *individuelles* de ses informateurs, mais qu'elles réclament une discussion attentive avant d'être admises définitivement dans une nomenclature géographique épurée.

D'AVEZAC.

Paris, décembre 1842.

---

## SECOND VOYAGE

A LA DÉCOUVERTE DU NIL-BLANC.

Depuis l'époque la plus reculée de l'histoire jusqu'à ces derniers temps, les efforts des Européens pour pénétrer au cœur de l'Afrique avaient été à peu près sans succès. Jamais fable n'a été mieux réalisée que celle du jardin des Hespérides, placé à l'une des portes de ce continent : de redoutables dragons en défendaient les approches ; c'étaient aussi des mœurs barbares, des hommes féroces, un climat inhabitable, les prodiges les plus effrayants, c'est-à-dire un air enflammé, Typhon et sa suite ; en un seul mot, et selon l'expression des anciens historiens, l'Afrique était le pays des monstres.

Presque rien n'avait changé jusque vers 1792 ; mais depuis une cinquantaine d'années, les travaux des Sociétés de découvertes, aidées surtout du courage des explorateurs, ont réussi à vaincre de grands obstacles ; on a enfin pénétré jusqu'à plusieurs points très avancés dans l'intérieur ; toutefois, ces points restaient isolés entre eux.

L'Europe, entraînée par des intérêts bien différents, et inattentive de ce côté du globe, a peu songé aux résultats obtenus par des hommes intrépides, par les voyageurs français, anglais et allemands, successeurs de Bruce, Browne, Mungo-Park et Hornemann. C'était là cependant un spectacle bien digne d'intérêt, que ces nombreuses trouées faites dans l'intérieur de l'Afrique. En 1825, M. Frédéric Cailliaud, entrant par le nord, parvient au 10<sup>e</sup> degré de latitude sous le méridien de l'Égypte; en 1824, Oudney, Denham et Clapperton pénètrent jusqu'à la grande mer centrale sous le méridien de la Cyrénaïque; en 1826, le major Laing et René Caillié pénètrent jusqu'à la mystérieuse Tombouctou : l'un par une ligne oblique partant de Tripoli; l'autre en venant de Sierra-Léone, et marchant de l'occident à l'orient, puis sortant de l'Afrique par le nord. Plus récemment, nombre de voyageurs français et anglais pénètrent, les uns par l'orient de l'Afrique, les autres par la vallée du Nil au royaume de Choa, jusqu'à Ankobar et jusqu'aux Gallas intérieurs. En 1859, un voyage mémorable est exécuté sur le Nil-Bleu par le vice-roi d'Égypte jusque près du 9<sup>e</sup> degré, et deux autres le sont par ses ordres, en 1840 et 1842, sur le Nil-Blanc jusqu'au 6<sup>e</sup> et au 4<sup>e</sup> degré 42 min. de latitude N. Je pourrais citer encore d'autres explorations dans la moitié septentrionale de l'Afrique, pour ne pas parler de l'autre moitié, ceux du cheykh Ibrahim (ou Burckhardt), ceux du Dr Rüppell, ceux de M. Li-nant; enfin, ceux de voyageurs plus récents, comme MM. d'Abbadie, Krapf, Rochet d'Héricourt, etc., etc.

Ainsi, de tous les côtés, par le nord, par l'orient, par le couchant, le continent africain est attaqué et entamé. Tout annonce que le moment n'est pas très loin

où il sera traversé de part en part , où les points isolés dont la science a pris possession se rejoindront de proche en proche , et formeront des lignes continues , sur lesquelles se rencontreront quelque jour les voyageurs de tous les pays.

Les voyages que vient d'ordonner le maître de l'Égypte dans ces contrées qui touchent à l'équateur , ne contribueront pas peu à ce résultat. En effet , le Soudan oriental est en rapport habituel par les caravanes avec le Soudan central , et , par là , avec la région du Dhioliba ; il n'est donc pas impossible que nos voyageurs du haut Sénégal se donnent un jour la main avec ceux qui explorent en ce moment les rives de l'Aouach ou bien celles du Bahr-el-Abiad , en se rencontrant sur les rives du lac Tchad. Certes , les résultats déjà obtenus ne seront pas sans fruit pour le commerce de l'Europe , pour l'ethnographie , l'étude des races et les sciences naturelles ; ils ne manquent pas de grandeur , et ils sont faits pour fixer l'attention des hommes d'État.

En publiant dans le *Bulletin* du mois de juillet dernier la relation du premier voyage à la recherche des sources du Nil-Blanc , j'ai fait espérer la relation officielle de la seconde expédition égyptienne. De récentes nouvelles m'apprennent que cette relation n'est point encore parvenue au gouvernement égyptien , mais qu'elle est attendue incessamment. Pour satisfaire , au moins en partie , à l'impatiente curiosité des amis de la science , je crois devoir publier les lettres non moins authentiques que je reçois par le dernier courrier d'Alexandrie : l'une est du voyageur français M. d'Arnaud , qui accompagnait Selim Binbachy ; l'autre est de M. le con-

sul-général de France en Égypte, M. Gauttier d'Arc (1).

Ce n'est pas ici le lieu de faire ressortir tous les résultats que fournissent déjà ces deux voyages remarquables : un tel travail serait prématuré : mon but est seulement d'en noter les phases principales, et d'abord de faire remarquer plusieurs circonstances géographiques.

Depuis le Mémoire de D'Anville, qui date de 1745, les géographes s'étaient accordés à faire descendre du sud-ouest, et à une grande distance, les premières sources du Bahr-el-Abyad, c'est-à-dire le fleuve Blanc, regardé comme le véritable Nil ou sa branche principale. Ils avaient en conséquence placé vers le 6° et le 7° degré de latitude N., entre le 21° et le 25° de longitude E., les montagnes de la Lune, autrement le *Djebel-el-Kamar* ou *el-Koumri* des écrivains arabes, considéré comme l'origine du fleuve. Aussi, lorsque James Bruce, en 1788, publia son voyage d'Abyssinie, où il donnait le *Bahr-el-Azraq* (ou la rivière Bleue) comme le vrai Nil, son opinion fut vivement contestée, et depuis elle a été constamment mise en oubli par les cartographes, qui continuent tous à placer les sources dans le sud-ouest. On fut surtout surpris de la hardiesse du tracé de la carte de Bruce, lequel ne pouvant méconnaître l'existence de la branche occidentale (le fleuve Blanc), la rapprochait extrêmement dans tout son cours de la branche orientale (ou le fleuve Bleu), et

1) En faisant connaître l'intéressante correspondance de M. d'Arnaud, je regarde comme un devoir de mentionner M. Louis Sabatier, de Beziers, qui faisait aussi partie de la deuxième expédition du Bahr-el-Abyad, et qui en a rapporté des observations géographiques avec une collection intéressante.

la faisait fléchir à l'orient en forme d'un arc parallèle, ne nommant pas même sur sa carte le *Djebel-Koumri*. Depuis ce temps jusqu'au moment où Mohammed-Ali porta ses armes au Sennâr et au Korlofan, les connaissances de l'Europe n'avaient fait aucun pas, même en tenant compte du séjour de Browne au Darfour, lequel n'avait rien éclairci sur la position des sources du Nil, question tant controversée depuis l'antiquité. C'est alors que plusieurs Européens remontèrent le Bahr-el-Abiad, à quelques lieues au-dessus du grand confluent de Râs-el-Khartoum; entre autres un ingénieur français M. Linant, un Anglais M. Hay, un savant allemand le Dr Rüppell, et quelques autres. Le voyage du Defterdar bey, le gendre du vice-roi d'Égypte, nous procura une carte itinéraire du Kordofan.

En 1851, un voyage de découvertes fut organisé à Paris pour le même objet; une somme suffisante fut accordée, des instruments furent envoyés à Alexandrie avec des instructions. M. Linant, très instruit sur ce qui regarde le pays supérieur, et au fait des mœurs et des idiomes, devait diriger l'expédition: des circonstances qu'il est inutile de rapporter la firent ajourner.

Enfin, en 1857, le vice-roi étant allé voir par lui-même les travaux d'exploitation des sables aurifères du Fazoglo et de Fazangoro sur la rivière Bleue (vers le 10<sup>e</sup> degré de latitude N.) résolut de faire explorer la branche occidentale, et ordonna une expédition *toute égyptienne* de 400 hommes, montés sur un grand nombre de barques. A sa tête, il plaça un capitaine de sa marine, Selim Binbachy: j'ai donné sa relation dans le Bulletin du mois d'août. On a regretté qu'aucune observation précise de géographie ne l'accompa-

gnât; cette lacune est réelle; mais ceux qui ont lu avec quelque attention ce document original en ont aisément vu l'importance sous plusieurs rapports; car il résulte assez clairement du journal du voyage, tenu à l'euro péenne heure par heure, 1° que l'on ne trouve sur la rive gauche, c'est-à-dire vers l'occident, aucun affluent, mais seulement des marécages; 2° que vers la fin de la navigation, l'on remarqua une branche assez importante (*Bahr-el-Seboth* ou *El-Telkhy*), mais venant du sud-est; plus loin, une bifurcation, qui est simplement produite par une grande île; 3° qu'aucune chaîne de montagne n'existe dans ces parages au dire des naturels; 4° que la profondeur et la largeur du fleuve étaient considérablement réduites, au point d'arrêter la navigation; 5° enfin, que le *Bahr-el-Abiad*, au terme de l'expédition, vers le 6° degré de latitude, ne s'écartait pas sensiblement du méridien de Khartoum, et même était à l'orient de celui du Kaire (1).

Un nouveau voyage a été prescrit à Selim Binbachy par le souverain de l'Égypte, impatient d'atteindre par ses officiers jusqu'aux sources du Nil. Cette fois, des Européens étaient associés au chef égyptien (2). Examinons quels résultats a procurés l'expédition: elle a remonté plus haut que la première d'environ deux degrés; elle n'a point vu, ni entendu parler de chaînes de montagnes, quoiqu'elle fût parvenue au 4° degré 42 min.; pas d'affluents venant de l'ouest ou du sud-ouest; pas de cataracte; direction de la branche

(1) Je passe ici d'autres rapprochements résultant du voyage, et qui trouveront leur place ailleurs.

(2) Outre MM. d'Arnaud et Sabatier, il faut nommer M. Thibaut, connu en Égypte sous le nom d'Ibrahim-Effendi, déjà associé à la première expédition (Voy. *Bulletin de pillot* dernier.)

maitresse vers le sud ; le fleuve prenant parfois une plus grande largeur , mais toujours moins profond , du moins dans la saison des basses eaux ; enfin , le dernier point atteint par les voyageurs , placé sous le 29° 1/2 environ , c'est-à-dire encore à l'est du méridien du Kaire. Ce résultat est , comme le premier , tout contraire à l'opinion reçue.

Mais que faut-il penser maintenant de Djebel-Koumri , des montagnes de la Lune , placées jusqu'ici vers le 6° et le 7° degré de latitude ? Faut-il les chercher sous l'équateur , ou même au delà , comme le supposait Ptoïémée ? Ou faut-il croire qu'elles sont très loin à l'ouest , et alors , que l'expédition n'a pu en avoir connaissance , surtout si leur direction n'est pas de l'ouest à l'est , mais du sud au nord ( ou à peu près ) ; qu'enfin , un affluent du sud-ouest , déguisé par les marais immenses du 9° degré , aura échappé aux explorateurs ? Entre ces deux suppositions l'opinion peut flotter encore. Ce qui permet le doute , c'est que Selim dit dans sa relation que les nombreuses peuplades des deux rives , différentes de race et de langage , souvent hostiles entre elles , lui ont souvent dit n'avoir aucune connaissance de ce qui existe au-delà de leur territoire.

Ce qui est encore à noter relativement à l'opinion des anciens , c'est qu'ils placent les *Lunæ montes* au-delà de l'équateur. D'un autre côté , M. d'Arnaud parle du Misselad de Browne ; on sait que cette rivière douteuse , tracée par Browne au sud-ouest du Darfour , du 10° au 15° degré de latitude N. , à 6 et 8 degrés à l'occident du fleuve Blanc , n'a ni source ni issue connue. Comment concevoir son existence tout auprès du Bahr-el-Abiad ? Mais , si , en effet , vers le 7° degré de lati-

tude, il y a un grand affluent venant de l'ouest appelé Keilak ou Misselad (peu importe), cela n'expliquerait-il pas la donnée généralement admise? On voit qu'il reste encore de l'incertitude sur cette partie de la question.

Ce qui en présente moins, et offre peut-être plus d'importance, c'est le fait de l'existence de plusieurs nations, distribuées sur les rives du Nil-Blanc, toutes intéressantes par leurs mœurs, leurs usages, leur caractère de race. Ici les voyageurs ont fait de curieuses découvertes. Depuis le grand confluent d'El Khartoum, vers le 15° degré 1/2 jusqu'au 4° deg. 1/2, et au-delà des tribus arabes, on trouve six ou sept peuplades distinctes, savoir : les Dinnkhas, les Schlouks, les Nowers, les Heliabs, la tribu des Kyks, les Bhours ou Behrs, et encore les Bouderas. Les *Dinnkhas* révèrent la lune ; quand deux peuplades sont aux mains, le combat cesse dès que la lune s'est levée. Les *Schlouks* sont d'une haute taille ( 1<sup>m</sup>,80 ) et d'une belle physionomie ; les *Nowers* ont la peau tirant sur le rouge, et des cheveux lisses ou non crépus ; les *Behrs* se distinguent par une *douceur de mœurs* singulière, puisqu'au lieu de vivre de la chair de leurs bestiaux, ils se nourrissent uniquement de racines et de fruits.

Ce fait est important pour la sécurité des explorations futures : voici qui le confirme encore. Au mois de janvier 1840, les troupes égyptiennes avaient sévi contre les indigènes ; en 1841 ceux-ci ont accueilli avec bienveillance la seconde expédition, et cependant la population est armée, elle est très dense et les hommes sont belliqueux ; ils pouvaient aisément se venger, et se défaire de quelques centaines d'hommes, bien



que pourvus d'armes à feu. Ils ont des lances de 4 mètres; le fer a un mètre de long.

On voit encore que la facilité du voyage sera bien plus grande qu'elle ne l'a été, si l'on part au mois de septembre pour profiter des hautes eaux; alors le haut Nil demeure navigable, au moins jusqu'au 5° de degré de latitude.

Un des points les plus curieux à éclaircir pour une expédition européenne, si elle pouvait se réaliser, serait la nature des rapports que les Behrs entretiennent avec les Indes. On a trouvé chez eux des marchandises qui sembleraient mettre ces relations hors de doute; ce sont des étoffes de Surate.

Si la différence radicale des races dans un espace qui n'a pas trois cents lieues en ligne droite est un objet digne d'attention, il en est un autre encore plus curieux que tous; je veux dire la présence d'un corps militaire uniquement composé de femmes, lequel compose la garde du roi des Behrs. L'antiquité ne nous a parlé que des amazones de l'Asie; encore sont-elles contestées par la critique (1); celles de l'Amérique sont plus certainement une fiction; mais l'on n'avait pas encore connaissance des amazones du Nil. Toutefois, un religieux portugais, le père Jean de Los Santos, a mentionné en Éthiopie une république guerrière de femmes. Quant aux amazones d'Afrique, comme on peut l'entendre des bataillons de femmes dont parle M. d'Arnaud, il est difficile de révoquer en

(1) Elles habitaient, dit-on, entre autres lieux, sur les bords du Pont-Euxin; elles avaient pour armes une hache et un bouclier échancré. — Le mémoire de Fréret (Ac. des inscriptions, tome XXI) a réduit à leur véritable valeur l'existence des amazones, du moins comme nation.

doute le témoignage d'une personne qui voyageait en compagnie de près de *trois cents* autres. Peut-on en dire autant de ce fait, « que les ministres du roi ne sont ad- » mis auprès de lui que lorsqu'il est en danger de mourir, et cela pour empêcher qu'il ne succombe à une » maladie ou meure de mort naturelle comme les plus » vulgaires de ses sujets » ? Je n'oserais l'affirmer, puisque personne ne dit en avoir été le témoin. Quoi qu'il en soit, on doit se féliciter que deux observateurs français aient été associés à ce lointain voyage, et qu'ils aient sauvé du naufrage leurs journaux.

—

Liste des documents et objets rapportés par les voyageurs : Journaux de route, — Observations météorologiques et astronomiques, — Profils en travers du Nil, — Largeur et vitesse du fleuve, — Vues prises chaque jour des rives du Nil, — Portraits des naturels.

Vocabulaires, — Collections, etc., etc.

NOTA. Les lettres suivantes pourraient donner lieu à un plus grand nombre de remarques qui ne peuvent trouver ici leur place.

1<sup>re</sup> décembre 1842.

JOMARD.

—

1<sup>re</sup> LETTRE de M. D'ARNAUD à M. JOMARD, *membre de l'Institut* (1).

—

Le Kaire, 12 octobre 1842.

MONSIEUR,

L'intérêt que vous prenez à toutes les découvertes

(1) Voy. la relation de la première expédition de Selim Boubachi, N<sup>os</sup> de juillet, d'août et de septembre 1842.

africaines m'engage à vous adresser quelques lignes , bien que je n'ose me flatter de vivre encore dans votre souvenir.

En 1853, S. A. Mohammed-Ali m'engagea à l'accompagner dans son voyage au Fazoqlo, pour y analyser les terrains aurifères avec M. Lefèvre, décédé dans le pays. Ce voyage, qui a duré deux ans, nous a valu quelques renseignements géographiques ; mais ce n'est pas de ceux là que je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Au retour du vice-roi d'Égypte, il fut question d'une expédition scientifique sur le fleuve Blanc. Déjà un premier voyage avait été fait par M. Selim capitaine, officier turc de la marine d'Alexandrie ; mais il manquait un homme spécial. Les occasions de rendre quelques services à la science sont rares, et j'acceptai avec empressement cette tâche, malgré le mauvais état de ma santé.

Le 25 novembre 1840, nous partîmes de Khartoum, pointe nord de l'île de Sennâr avec onze dahabiés ; de retour au même point, le 18 mai 1841 pour nous ravitailler, nous repartîmes encore le 26 septembre 1841, à l'effet de relever des détails, ne pouvant mieux faire pour diverses causes qu'il serait trop long et trop peu intéressant d'énumérer.

Nous avons parcouru le fleuve Blanc sur un développement de 518 lieues de 25 au degré ; nous avons atteint le 4° 42' de latitude N. et le 29° 42' de longitude E. estimée, chez un peuple nombreux nommé Behr. Ainsi que vous l'avez pressenti depuis longtemps, monsieur, sous le 9° 17' de latitude N. et 26° 47' de longitude E., nous avons trouvé d'immenses marais ; mais bientôt après nous avons trouvé des pays plus

riants habités par des peuples plus nombreux, et d'une race infiniment plus belle. Depuis les Schlouks jusqu'aux Behrs, nous avons distingué quatre peuples différents par le type physique et le langage. J'ai fait quelques collections d'histoire naturelle, géologie, plantes, graines; d'armes, flèches empoisonnées, ustensiles divers, etc. Une de ces collections ne tardera pas d'arriver au Jardin des Plantes de Paris, où vous pourrez la voir. Il y a divers objets fort curieux, entre autres un casse-tête de corne de rhinocéros, etc.

A la hauteur du 9° 11' de latitude N. et 28° 41' de longitude E., nous avons trouvé sur la rive droite l'embouchure d'une grande rivière nommée *Saubat* (1), seul affluent E., et sur la rive opposée un autre que tout me porte à croire être le Keilak ou le Misselad de Browne.

Aucun indice sur les deux rives, aucun vestige de monument égyptien ou arabe.

Dans tout le cours du fleuve parcouru, aucune cataracte, mais quelques bas-fonds seulement, coquilliers sablonneux.

Nous n'avons rencontré de montagnes que dans le pays des Behrs. Là, le lit du fleuve étant devenu très large et couvert de pierres et d'îlots, nous n'avons pas pu aller au-delà avec les eaux de la saison; mais dans les hautes eaux, le fleuve serait encore navigable, au dire des naturels, au moins une cinquantaine de milles, point où se réuniraient différentes branches, dont la plus considérable vient de l'est, ce qui prouve d'une manière assez évidente que l'hypothèse gé-

(1) Bahr-el-Seboth du premier voyage, autrement Telqy ou *Telkhy* selon les Schlouks. Voyez la relation du premier voyage, *Bulletin de* septembre 1842, p. 171.

néralement adoptée , que les sources du fleuve Blanc viennent de l'ouest , est mal fondée. Nous avons trouvé chez le roi des Behrs des conteries et un *mélanyé* de Surate , articles importés , je le présume , par la mer Rouge , et qui vraisemblablement sont arrivés là par l'Abyssinie , la caravane *N'naréa* et le marché *Berry* , où , d'après les renseignements des naturels , viennent des hommes de *couleur cuivre* , qui ne peuvent être que *Gallas* ou chrétiens de *Sidama* , d'après un renseignement de M. Blondeel Van Guelebrook , consul-général de Belgique en Égypte , qui vient d'arriver de ces pays au Sennâr.

Tout ceci , monsieur , n'est qu'une simple annonce que je crois devoir au doyen des explorations d'Afrique. Ma route a été faite avec beaucoup de soins ; à chacune des stations j'ai fait des observations astronomiques , mais l'absence d'éphémérides m'a empêché de calculer les longitudes surtout. C'est ce que je vais faire ici ; car bien que j'aie fait naufrage au retour dans la quatrième cataracte de Cailliaud , où j'ai perdu tous mes effets , j'ai néanmoins sauvé tous mes journaux de route. Ce n'est qu'après deux heures à la nage que je suis parvenu à gagner la rive.

Je vais m'empresser , monsieur , de mettre ordre à mon travail , de dresser une carte de ma route , et je prendrai la liberté de vous adresser copie du tout.

Veillez agréer , etc.

D'ARNAUD.

*P. S.* J'ai fait , il y a un an environ , pour satisfaire à l'impatience de S. A. , une carte approximative de ma route ; mais , à vous , monsieur , je ne puis communiquer que celle que je vais dresser.

2° *EXTRAIT d'une lettre de M. E. GAUTTIER D'ARC, consul-général de France en Égypte, au même.*

Alexandrie, 28 octobre 1842.

MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE,

Je vous ai adressé à la hâte, au commencement du mois, quelques détails fort incomplets sur le beau voyage de M. d'Arnaud; j'ai obtenu de lui-même pour vous une lettre fort complète, qui suffira pour vous mettre à même d'apprécier tout ce que les découvertes de l'expédition ordonnée par le vice-roi ont de précieux pour la science et le commerce.

J'ai remarqué, toutefois, que M. d'Arnaud ne vous a donné des renseignements étendus que sur les dernières populations découvertes par lui. Mais avant de pénétrer jusqu'à celles-là, l'expédition avait eu à reconnaître diverses autres peuplades, moins importantes sans doute, mais cependant fort dignes d'intérêt, puisqu'elles sont à peu près inconnues. Voici ce que j'ai appris à cet égard des compagnons de voyage de M. d'Arnaud, et notamment de M. Thibaut, Français qui voyage dans le sud de l'Égypte depuis plus de vingt ans, et qui m'a communiqué des notes excessivement précieuses sur les pays limitrophes de la Nubie et du Sennaar, et de Selim-Capitan, musulman instruit qui commandait l'expédition.

A 100 milles environ au-dessus de Khartoum se trouvent les îles Schlouks; là le cours du fleuve Blanc s'embarrasse de pierres granitiques à fleur d'eau. Son cours est d'une lenteur extrême. Les populations sauvages qui habitent ces îles et des rives du fleuve, pil-

lent fréquemment les voyageurs ; elles se retranchent derrière les bosquets de mimosa qui couvrent ces parages , et profitent surtout d'un bas-fond , où l'on ne trouve guère en avril et en mai que 14 pouces d'eau.

Plus loin les bois disparaissent, et font place à de hautes herbes marécageuses qui s'élèvent à plus de 15 pieds au-dessus du niveau de l'eau (*homsof*). Les hippopotames deviennent très nombreux dans ces parages. On les chasse pour manger leur chair.

Au-dessus de cette région commence la végétation de tamarins. Là se trouve sur la rive gauche du fleuve la peuplade des Dinnkas, qui révère la lune, et ne se permet jamais d'attaquer ses ennemis tant que cet astre brille sur l'horizon. Là croît aussi le palmier *Deleb*, dont le tronc est bombé vers le centre de l'arbre, de sorte qu'il est extrêmement difficile d'avoir son fruit. Les populations de plus en plus nombreuses apparaissent au voyageur qui remonte le fleuve. Les toits couverts en chaume abritent de nombreuses tribus, qui vivent sous la domination du meck. Tel est le spectacle que l'on rencontre pendant un espace de 260 milles.

On ne peut toutefois apercevoir du fleuve la bourgade de Fachoura, résidence du meck. Elle est située dans l'intérieur, à 4 milles environ du Nil-Blanc. Ses abords sont défendus par une épaisse forêt, et par des ravins profonds qui se remplissent d'eau durant l'inondation, et qu'il a fallu traverser à la nage avant d'arriver. Les abords de la maison royale sont mieux défendus encore par une garde composée de deux bataillons de femmes, qui ne laissent approcher du souverain que ses deux ministres. Ceux-ci ne pénètrent point dans l'enceinte sacrée, mais le roi

sort pour les entendre. Ils ne sont admis dans l'intérieur du palais que lorsque le roi paraît atteint d'une maladie mortelle. Alors leur devoir est, dit-on, d'étrangler le souverain pour empêcher qu'il ne meure de maladie comme le plus humble de ses sujets.

En quittant ce pays, les voyageurs atteignirent *le Telfi*, ou rivière Bleue, dont le cours rapide et profond vient du sud-est; les Dinukas la nomment Kety (1). Les habitants, pasteurs nomades, l'ont paître des troupeaux de bœufs sur ses bords.

C'est au-dessus de cette embouchure que l'on aperçoit dans l'est, à 25 ou 50 milles, une très haute montagne où se trouvent, à ce qu'on assure, des mines de fer.

Par 8° latitude N., on rencontre un lac qui n'a pas moins de 9 milles de circonférence, que les voyageurs ont relevé et sondé. C'est là que commence le pays des Nouers, peuple cultivateur qui entoure ses bœufs et ses habitations de clôtures, et construit des cabanes vastes et bien aérées. On dit ces peuplades rusées et cruelles. La couleur de leur peau tire sur le rouge; les cheveux ne sont point crépus.

Par 7° 45' le Nil se divise en quatre branches, au S.-O. — S.-S.-O. et S.-E.; les affluents ont moins d'importance, et paraissent provenir des marécages voisins; mais le rameau principal vient de l'E.-S.-E. Ici l'expédition, dit-on, répondit aux avances bienveillantes des peuplades guingués (Keks) par des actes de cruauté (premiers jours de 1840) (2). Telle

(1) Ce nom est écrit Telky ou Telkhy dans la relation de Selim.

(2) Ce fait se rapporte à la première expédition, à la date du 28 chawal ou 4 janvier 1840. Voy. *Bulletin* d'août 1842, p. 93.



est la douceur des mœurs de ces sauvages, qu'ils ne tuent jamais pour s'alimenter les immenses troupeaux de bœufs dont ils sont environnés. Ils vivent de pêche, de grains, de racines et de laitage, et suppléent au sel, qu'ils ne connaissent pas, par l'urine de vache.

L'expédition, faute d'eau, s'arrêta le 25 janvier devant une nouvelle bifurcation du Nil (1) au milieu des peuplades behrs, boudèras et héliabs, sur lesquelles M. d'Arnaud vous donne des détails.

Ce résumé, fort incomplet, vous montre, monsieur et cher collègue, tout l'intérêt qui doit s'attacher à l'exploration courageuse de nos compatriotes. Il y a tout lieu d'espérer que le vice-roi, que le succès de cette entreprise signale à la gratitude de tous les amis de la science, donnera aux voyageurs les moyens de faire connaitre avec détail au monde savant toutes les particularités qui se rattachent à cette magnifique exploration.

Agréez, etc.

GAUTTIER D'ARC.

3<sup>o</sup> *EXTRAIT d'une lettre de M. le D<sup>r</sup> PERRON, directeur de l'École de médecine du Caire, au même.*

—

Le Kaire, 24 octobre 1842.

..... M. d'Arnaud, qui était parti à la découverte des sources du Nil, aux frais du pacha, est de retour ici depuis deux jours. Il est allé jusque par-delà le

1 On remarque, dans la relation du premier voyage, que l'expédition a rencontré, aussi le 25 janvier, une bifurcation du Nil-Blanc.

4° 42' de latitude. Il avait fait de nombreuses collections de plantes, de graines, de minéraux, de des-  
sins; malheureusement il a naufragé sur le Nil à la  
quatrième cataracte, et c'est tout ce qu'il a pu faire  
que de se sauver la vie après avoir nagé plus de deux  
heures à travers les écueils de ce passage. Toutefois,  
il a pu sauver son journal. Quelques objets qu'il avait  
fait passer par terre ont été aussi sauvés. Il est revenu  
sans ressources, ayant tout perdu, hardes, argent, etc.,  
par son naufrage. C'est une perte énorme que celle de  
la collection de M. d'Arnaud. ....

PERRON.

---

---

## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

---

*Séance du 4 novembre 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Cunin Gridaine, président de la Société, annonce qu'il vient d'appeler de nouveau l'attention de M. le maréchal, président du conseil, sur l'utilité que présente aujourd'hui la publication du Dictionnaire berbère de Venture; il espère que M. le ministre de la guerre, dans l'intérêt de nos relations avec l'Afrique, s'empressera de seconder les vues de la Société en lui facilitant les moyens de s'occuper promptement de cette importante publication.

M. l'amiral comte Werhuell, président, et M. de Grand Pierre, directeur de la Société des missions évangéliques, écrivent à la Société pour lui offrir un exemplaire de l'ouvrage de MM. Arbousset et Daumas, ayant pour titre : *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance*. La Commission centrale accueille cette nouvelle publication avec beaucoup d'intérêt, et elle apprécie les efforts que fait l'honorable Société des missions pour concourir au progrès des lumières, tout en travaillant à répandre le christianisme et la civilisation chez les peuples idolâtres.

Plusieurs autres ouvrages sont également offerts à la Société par MM. de Castelneau, Dubois de Montpérenx, le colonel Poinsett, le major Jervis et Wappäus. La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Jomard fait les communications suivantes : Par une lettre du Caire, M. Chedufau, membre du conseil de santé d'Égypte, ancien médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie, et qui a résidé plusieurs années dans ce pays, manifeste le désir d'entrer en relation avec la Société. Il offre de répondre à une série de questions qui lui seraient adressées par la Commission centrale.

M. Clot-Bey écrit du Caire que MM. Feret et Galinier, officiers d'état-major envoyés en Abyssinie par le ministre de la guerre, sont de retour, et rapportent plusieurs cartes du pays. — La crue du Nil a été cette année de 25 pies; les eaux sont restées vertes très longtemps. — Une fâcheuse épizootie a régné en Égypte, et a enlevé 90,000 bœufs. — M. Fulgence Fresnel a traduit en français un conte en langue galla, qui donne une idée des opinions morales de ce peuple. — On annonce le retour de M. Kraft et de M. Sapeto d'Abyssinie. Le premier, après avoir séjourné plusieurs années à Ankober, et étudié le galla, l'amharique et le geez, a rapporté, entre autres manuscrits, une géographie ancienne de la Palestine du vi<sup>e</sup> siècle, écrite en éthiopien ou geez; il suppose l'ouvrage traduit du copte ou du grec. Le père Sapeto a rapporté un grand nombre d'inscriptions éthiopiennes.

M. d'Avezac annonce que M. Charles d'Ochoa est sur le point de partir pour un voyage dans les pays au

nord-ouest de l'Indostan , et qu'il recevrait avec reconnaissance les instructions de la Société.

M. Thomassy lit un Mémoire sur les caravanes de l'Afrique septentrionale.

M. Gabriel Lafond lit une Notice sur un projet de canal de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique dans l'Amérique centrale. MM. Cochelet et Jomard présentent à ce sujet diverses observations qui confirment l'opinion émise par M. Lafond sur l'avantage que présente le projet de canal par le lac de Nicaragua.

M. Jomard rend compte de l'état de la souscription au monument de l'amiral d'Urville et du commencement des travaux. M. de Laroquette fait observer , à cette occasion , que des journaux quotidiens ayant paru attribuer à l'administration l'idée de ce monument, il conviendrait, dans l'intérêt de la vérité, de rectifier cette erreur, qui enlève à la Société le mérite de l'initiative dans l'hommage rendu à la mémoire de son illustre président. L'observation de M. de Laroquette est prise en considération.

M. le Président annonce que l'absence de M. le secrétaire-général doit se prolonger , et que M. de Laroquette a bien voulu se charger de rédiger le rapport annuel.

*Séance du 18 novembre 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de la marine informe la Société que , par une ordonnance du 16 octobre , le Roi a approuvé la concession de 4 mètres de terrain , faite par la ville de Paris dans le cimetière du Sud , pour la sépulture perpétuelle de M. le contre-amiral d'Urville. Des remerciements sont adressés à M. le ministre.

M. le ministre du commerce accuse réception de

la lettre que le Président de la Commission centrale lui avait écrite au sujet du prochain voyage de M. Perrottet dans l'Inde. Les termes dans lesquels cette réponse est conçue font regretter que les offres désintéressées de ce voyageur et les recommandations de la Société n'aient pas été comprises sous leur véritable point de vue.

M. le ministre de l'Instruction publique transmet à la Société, de la part de l'auteur, M. Antoine Madini, de Milan, un Mémoire ayant pour titre : *Il Segestan ovvero il corso del fiume Hindmend.*

M. Lüdde écrit de Magdebourg pour offrir à la Société la suite de son journal géographique, et pour lui exprimer le désir d'être admis au nombre de ses correspondants étrangers. La Commission centrale, prenant en considération la demande de M. Lüdde, décide que le nom de ce savant sera inscrit sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

M. le Dr Vizer, noble hongrois, fait hommage à la Société d'une grande carte qu'il vient de publier du diocèse de Weszprim en Hongrie et des contrées limitrophes. Cette carte, qui est appuyée sur des observations astronomiques et des opérations trigonométriques, lui a coûté dix années de travaux pénibles et de nombreux sacrifices; il s'estimerait heureux qu'elle fût accueillie favorablement par la Société. M. Vizer annonce qu'il s'occupe de divers travaux de cosmologie, de géologie et géognosie, et qu'il compte publier incessamment une description physique et géologico-géognostique des monts Carpathes de la Hongrie.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein adresse la description d'Utrecht et de ses environs, dont il avait annoncé l'envoi dans une des précédentes séances. M. Fyriès est prié d'en rendre compte.

D'autres ouvrages sont offerts à la Société par MM. Desjardins, Lafond et Pauthier. La Commission vote des remerciements aux auteurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Alfred Blanche, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciements, et promet de faire ses efforts pour contribuer à ses utiles travaux.

Madame veuve Arthus Bertrand écrit à la Commission centrale pour la remercier du titre de libraire de la Société qu'elle a bien voulu lui conserver.

M. Jomard fait les communications suivantes :

1° A propos de la lecture faite par M. Lafond à la dernière séance, il fait connaître un projet de communication entre l'océan Atlantique et la mer du Sud (par la rivière S. Juan et le lac de Nicaragua) qui remonte à 1791, et qui avait été proposé à la cour d'Espagne, comme une entreprise utile et glorieuse, par M. Martin de la Bastide. M. Jomard met sous les yeux de la Société la carte de l'Isthme, publiée par l'auteur du projet à l'appui de son Mémoire; celui-ci, à défaut de la cour d'Espagne, proposait de former une compagnie avec certaines concessions; l'idée fut accueillie par Laborde dans son *Histoire abrégée des voyages dans la mer du Sud*. Paris, 1791.

2° Il annonce le départ des deux derniers Africains de Saint-Louis, instruits en France par les soins d'une association provoquée par M. le baron Roger, alors gouverneur du Sénégal, et adoptés ensuite par le ministre de la marine. Sur dix-sept noirs ou hommes de couleur, deux sont retournés précédemment, douze ont payé tribut au climat d'Europe, et trois ont fait des études assez avancées pour être admis à la prêtrise; ils ont appris le français, le latin, le dessin, la géographie, l'histoire naturelle. Le premier parti, l'abbé

Moussa , noir , âgé aujourd'hui de vingt-sept ans , est curé à Gorée ; les deux autres , M. l'abbé Fridoil , âgé de vingt-huit ans , et M. l'abbé Boilat , âgé de vingt-neuf ans , se rendent à Saint-Louis pour y exercer le saint ministère. Ces messieurs doivent s'occuper de former des vocabulaires , notamment de l'idiôme ser-rère peu connu , et du bambara. Ils se proposent aussi de faire des observations géographiques et des recherches sur les mœurs , les usages , les productions ; enfin , de compléter nos connaissances sur la langue wolofe.

5° Il donne lecture d'une lettre de M. d'Abbadie , relative aux restes de l'ancienne ville d'Adulis. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Thomassy lit la suite de son Mémoire sur les caravanes de l'Afrique septentrionale.

M. Albert-Montémont communique un fragment du nouveau Tableau de Paris qu'il se propose de publier.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 4 novembre.*

M. Charles D'OCHOA.

*Séance du 18 novembre.*

M. Casimir GUÉRIN.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 4 novembre.*

*Par la Société des missions évangéliques de Paris :*  
Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance , entrepris dans les mois de mars , avril et mai 1856 , par MM. Arbousset et F. Daumas , missionnaires de la Soc. des miss. évang. Paris , 1842 , 1 vol. in-8 avec carte , vues et cos-



tumes. — *Par M. le colonel Poinsett* : Synopsis of the cruise of the U. S. exploring expedition, during the years 1838, 39, 40, 41 et 42 ; delivered before the national Institute by its commander, Chartes Wilkes. Washington, 1842 ; broch. in-8 avec une carte générale du voyage. — *Par M. J. E. Wappans* : Unsterslichungen über die geographischen Entdeckungen der Portugiesen unter Heinrich dem Seefahrer, Ein Beitrag zur Geschichte des Seehandels un der Geographie im Mittelalter. Gottingen, 1842, 1 vol. in-8. — *Par M. de Castelnau* : Vues et Souvenirs de l'Amérique du Nord, 5<sup>e</sup> livraison, in-f°. — Map of the disputed territory ( Maine ) reduced from the original of M<sup>rs</sup> Featherstonhaugh et Mudge British commissioners, 1839, 1 feuille. — Map of the Louisiana, 1 feuille. — *Par M. F. Dubois de Montpéroux* : Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkhases, etc. Tome V, in-8 Paris (1845). — *Par M. le major Jervis* : Records of ancient science, exemplified and authenticated in the primitive universal standard of weights and measures. Communicated in an essay transmitted to capt. H. Kater, by capt. Jervis. Calcutta, 1835, broch. in-8. — Geographical and statistical Memoir of the Konkun. The revenue and land tenures considered with reference to their first institution and present working. Calcutta, 1840, 1 vol. in-8. — Contributions to the statistics of western India. Extracted from a memoir of the Konkun. Drawn up by major Jervis in 1823-1830, broch. in-8. — Frize essays on the condition of hindu females, by Hari' Kesavaji and Da' doba' Pa'ndurang, with an introductory by the rev. D<sup>r</sup> Stevenson, broch. in-8. — *Par l'Institution nationale de Washington* : Second bulletin of the National institution for the promotion

of science, march 1841 to february 1842. Washington, 1842, broch. in-8 avec 5 planches.

(La suite des ouvrages offerts au numéro prochain).

SOUSCRIPTION ouverte dans le sein de la Société de géographie, pour le Monument à élever à la mémoire du contre-amiral DUMONT D'URVILLE.

Liste des Souscripteurs du 16 octobre au 25 décembre 1842.

MM. de PARNAJON, capitaine de corvette.	5 fr.
PARIS, <i>id.</i>	10
DE VATRY, député.	40
LAFOND, enseigne de vaisseau.	10
DESGRAZ, commis d'administration de la marine.	50
VIVIEN, membre de la Société.	10
ARCHÉACON, agent-de-change honoraire.	20
Casimir GUÉRIN, membre de la Société.	10
JACQUINOT, chirurgien de la marine.	15
SIFRAY, ancien principal du collège de Toulon.	10
Le docteur MERAT.	20
TOTAL. . .	180 fr.
Montant des premières listes. . . .	4,750 fr. 50
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	4,930 fr. 50

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

DÉCEMBRE 1842.

---

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 30 DÉCEMBRE 1842.

---

### DISCOURS

PRONONCÉ

**PAR M. CUNIN GRIDAINE,**

Ministre de l'Agriculture et du Commerce, Président  
de la Société.

---

MESSEURS,

En appréciant avec une profonde reconnaissance tout ce qu'a d'honorable pour moi personnellement le choix de la Société de géographie qui m'appelle à la présidence de cette assemblée, j'y vois surtout un témoignage de la haute intelligence des besoins de l'époque dont vous vous montrez animés. La géographie, en effet, comme toutes les sciences vraiment dignes de ce nom, et plus qu'elles toutes peut-être, n'est pas destinée à s'égarer dans le domaine de la spéculation abstraite, pour n'étaler qu'une pénible éru-

dition ou ne satisfaire qu'une vaine curiosité. Elle est appelée à concourir, dans sa sphère, au progrès de la civilisation en nous révélant l'étendue et les ressources de ce domaine terrestre que l'homme a pour destination de féconder et d'embellir. Elle favorise en même temps les progrès de la nation en perfectionnant, en éclairant par ses observations l'agriculture et le commerce, désormais les gages les plus assurés de la grandeur et de la moralité des peuples.

C'est en considérant à ce point de vue, messieurs, les travaux de votre Société, qu'à l'exemple des ministres qui m'ont précédé, je me félicite de manifester, en ce qui me concerne, l'empressement du gouvernement à seconder vos efforts. Je ne négligerai rien de ce qui pourra y contribuer, soit directement par tous les moyens qui rentrent spécialement dans mes attributions, soit indirectement par l'influence que peuvent exercer sur le progrès des sciences géographiques les documents recueillis par mes ordres. J'attacherais un grand prix à réaliser l'espérance que votre Société a fondée sur ma coopération.

Je m'appliquerai donc, comme vous l'attendez de moi, messieurs, à vous faciliter l'obtention des moyens et ressources nécessaires pour reprendre la coutume si utile et si appropriée au but de votre institution, d'encourager par des prix le progrès des découvertes, et de subvenir à la publication des relations de voyages qui peuvent servir à l'extension de nos rapports commerciaux. Je sais combien il importe à l'honneur scientifique de la France de ne pas se laisser prévenir dans cette carrière par les nations étrangères.

Le temps n'est pas éloigné, messieurs, où me hâtant de répondre à l'honneur que vous m'avez conféré.

et de m'associer aux généreuses intentions d'un prince dont la mort prématurée a fait tressaillir d'une douleur unanime la France, l'Europe et le monde civilisé, j'ai fait publier et répandre le programme du prix de 2,000 fr. fondé par S. A. M<sup>te</sup> le duc d'Orléans, pour récompenser le navigateur ou le voyageur dont les travaux géographiques auraient procuré à la France ou à ses colonies la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. Ce dernier et solennel hommage rendu à la grandeur de votre œuvre, ajoutera, n'en doutez pas, à l'efficacité des efforts que votre Société a déployés malgré l'exiguïté de ses ressources, et vous assure en même temps de nouveaux droits à la reconnaissance publique, à l'émulation des savants, et à la protection du gouvernement.

Je saisis cette occasion solennelle pour vous témoigner mon intention de coopérer à la publicité du Dictionnaire de la langue berbère de Venture, que vous m'avez signalé avec tant de raison comme indispensable au maintien et au développement de nos relations politiques et commerciales avec l'intérieur de l'Afrique.

Persévérez, messieurs, dans la noble tâche que vous vous êtes imposée. Vous facilitez l'œuvre de l'administration en propageant par votre exemple le goût des connaissances fécondes, en donnant l'essor à des explorations qui ont exercé et exerceront de plus en plus une action salutaire sur la prospérité publique. Par vous les peuples apprennent tout ce qu'ils gagnent mutuellement à se rapprocher, aujourd'hui surtout que, grâce aux progrès de la morale humaine, ils ne se recherchent plus que pour se communiquer leurs richesses scientifiques et industrielles, et prendre tous

part aux avantages spéciaux dont chacun est doué , soit par la munificence de la nature , soit par les conquêtes de son activité. Les succès que vous avez obtenus sont les garants infailibles de ceux qui vous attendent , et votre Société compte déjà assez de titres pour prendre place parmi les institutions dont s'enorgueilleront la France et l'humanité.

---

# NOTICE ANNUELLE

DES PROGRÈS

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

ET DES TRAVAUX

## DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

PENDANT L'ANNÉE 1842.

**Par M. de la Roquette ,**

Vice-Président de la Commission centrale.

MESSIEURS ,

Appelé, en l'absence de votre secrétaire-général, à vous rendre compte des progrès de la géographie et des travaux de la Société pendant l'année qui va bientôt s'écouler, je vais essayer de remplir cette tâche difficile, que je n'ai acceptée qu'après de longues hésitations. Je m'estimerai heureux si vous ne trouvez pas trop mal placée la confiance que mes collègues de la Commission centrale ont bien voulu avoir en moi dans cette circonstance.

J'avais d'abord conçu un vaste projet ; je voulais dérouler devant vos yeux, et vous faire comprendre les progrès et les conquêtes de la géographie pendant cette dernière année, par l'examen comparatif, pays par pays, des cartes, des relations de voyages, et en général de tous les ouvrages géographiques les plus exacts,

qui auraient donné le *statu quo* de la science au commencement de cette période, avec ce qui a été produit dans le même genre durant la totalité de cette même période. Les différences résultant de cette comparaison eussent offert les progrès réels faits par la géographie dans l'intervalle de temps que j'avais à examiner. Mais je me suis bientôt aperçu que je serais entraîné fort loin en suivant une semblable voie, que je manquerais la plupart du temps de matériaux méritant confiance, qu'à chaque pas j'éprouverais des difficultés, pour ainsi dire insurmontables.

Une autre route, celle que j'ai suivie, se rapproche, en quelques points, de celles que d'autres ont déjà parcourues, et elle ne diffère pas essentiellement du plan adopté par moi-même dans le Bulletin de 1825, dont vos prédécesseurs m'avaient confié la rédaction. Elle consiste dans une revue méthodique et sommaire de toutes les cartes, hydrographiques, géographiques et autres, et de tous les ouvrages relatifs à la géographie qui ont été publiés pendant l'année 1842 sur chaque portion du globe. Cette revue n'offrira souvent qu'une nomenclature par ordre de pays, et j'ai eu trop fréquemment à regretter de ne pouvoir vous donner que les titres d'ouvrages publiés à l'étranger, dont l'importance m'a seulement été indiquée par le nom des auteurs, ou par la mention concise qu'en ont faite des recueils périodiques justement estimés. Parfois, il ne me sera même pas possible de vous présenter ces faibles indications. Les lacunes qui en résulteront, et qui proviennent du manque de renseignements, un rapport subséquent les remplira, il faut l'espérer. Il est à espérer aussi qu'à l'avenir les honorables correspondants de la Société la mettront en état d'offrir un



tableau plus complet des progrès de la géographie.

Je n'ai point disposé en groupes séparés les informations de toute espèce que chaque nation a pu fournir à la géographie du globe pendant la période qui nous occupe. Mais, divisant mon travail par parties du monde, et le subdivisant ensuite par pays, j'ai cherché à réunir en un faisceau tous les renseignements que j'ai eu la possibilité de recueillir sur chacun de ces pays, sans me préoccuper en aucune manière de la nation à laquelle pouvait appartenir le voyageur, l'auteur, le compilateur, le géographe auquel je devais ces renseignements, tout en l'indiquant néanmoins.

Après avoir examiné les ouvrages et les faits géographiques spéciaux, c'est-à-dire concernant particulièrement chaque partie du monde, prise séparément, et chacune de ses subdivisions, je m'occuperai des atlas et des cartes générales, des dictionnaires géographiques, des traités et abrégés de géographie; enfin, des ouvrages géographiques généraux, et vous rendrai ensuite compte des voyages de circumnavigation, des autres voyages effectués, soit par mer, soit par terre en différentes parties du Globe, et des voyages projetés.

Je vous parlerai, sous le titre de mélanges, des différents ouvrages qui ne se rattachent que d'une manière indirecte à la géographie; puis viendront les Mémoires des Sociétés savantes qui s'occupent de géographie, les Recueils et Journaux géographiques de tous les pays publiés dans l'année. Je consacrerai un chapitre aux Nouvelles et Faits divers, et je terminerai mon rapport en vous entretenant des travaux particuliers et des actes de la Société.

Tel est, messieurs, l'ordre que j'ai cru devoir adopter.

## NECROLOGIE.

Avant de commencer la revue que je me propose de passer devant vous, messieurs, je vais vous exposer les pertes que la Société et la science ont eu à déplorer cette année : c'est un bien triste devoir que j'ai à remplir ; mais avant de nous occuper des progrès de la géographie, n'est-il pas juste de jeter quelques fleurs sur la tombe de ceux qui lui ont donné de nobles encouragements, et aux quels elle doit d'importants travaux.

L'une des pertes les plus cruelles pour nous, comme pour la France, est celle d'un auguste prince qui a péri à la fleur de son âge le 15 juillet dernier, victime d'un accident, aussi funeste qu'inattendu ; je n'ai pas besoin de vous nommer M<sup>le</sup> le duc d'Orléans. Une voix plus éloquente que la mienne vous tracera sa vie si courte et si utilement remplie, et vous dira combien il prenait intérêt aux progrès de la science que nous cultivons, et que le roi s'honore d'avoir professée. Je vous parlerai plus tard du prix que feu le duc d'Orléans, notre illustre protecteur, avait fondé en faveur du voyageur qui aurait fait la découverte la plus utile à l'humanité, cherchant ainsi à diriger vers un but d'utilité immédiate les recherches de la science.

Parmi les collègues que nous avons perdus cette année, messieurs, quatre avaient concouru à la fondation de la Société de géographie : le lieutenant-général comte de Tromelin ; le capitaine de vaisseau Freycinet ; le vicomte de Morel-Vindé, et le contre-amiral Dumont d'Urville.

Les deux premiers faisaient en même temps partie de cette Commission centrale dont le célèbre Malte-Brun était le secrétaire général, et dont les membres furent élus par votre première assemblée générale, présidée par l'immortel Laplace, et qui comptait M. de Chateaubriand au nombre de ses vice-présidents.

Le lieutenant-général comte de Tromelin, que je viens de nommer, était né à Morlaix en 1772. Appartenant à une famille noble de Bretagne, élevé à l'école militaire de Vendôme, et nommé en 1788 sous-lieutenant au régiment de Limousin, le jeune Tromelin se crut obligé par devoir de quitter la France au commencement de nos troubles civils. Je ne vous tracerai pas, messieurs, ses courses aventureuses en Allemagne, en Turquie, en Syrie et en Égypte, où on le trouve attaché comme lieutenant-colonel au grand vizir Joussof-Pacha et au Capitan-Pacha Hussein. Je ne vous dirai point ce qu'il fit au siège de St-Jean-d'Acre où il servait à côté de son ami Phélippeaux, ni quels moyens romanesques il employa pour faire évader du Temple l'amiral sir Sidney Smith dont il avait été l'aide-de-camp. Enfermé lui-même à l'Abbaye en 1804, après son retour en France, il sort de cette prison militaire pour entrer dans nos rangs dans le 112<sup>e</sup> de ligne; attaché ensuite à l'état major du duc de Raguse en Dalmatie, il est chargé plus tard, avec le général Guillemillot, de la démarcation de la nouvelle frontière résultant de la paix de Vienne. Après avoir commandé comme colonel le 6<sup>e</sup> régiment de Croates, il devient maréchal-de-camp le lendemain de la bataille de Leipzig où il s'était distingué. Placé à la tête d'une brigade à Waterloo, il est élevé le 22 mai 1815 au grade de lieutenant-

général. Pendant cette vie errante, Tromelin passionné pour les sciences, et surtout pour les sciences géographiques, nourri de la lecture des bons écrivains, et observateur habile, étudiait avec soin tous les pays qu'il était appelé à parcourir, et recueillait des notes et des itinéraires. C'est ainsi que, se rendant par terre en 1800 de Saint-Jean-d'Acre à Constantinople, il décrit cette route peu connue; que pendant son commandement en Dalmatie il fait, toujours le crayon et la plume à la main, un grand nombre d'excursions dans cette contrée et dans la Croatie. Tous les voyageurs qui ont écrit sur l'Orient lui étaient familiers; il les lisait tous, et en faisait des extraits. C'est en comparant leurs relations entre elles et avec les notes qu'il avait prises lui-même qu'il a pu contribuer avec le général Guillemillot au perfectionnement des belles cartes de la Grèce et de la Turquie d'Europe qu'a publiées notre collègue M. le colonel Lapie. Tromelin s'occupait dans les derniers temps de la traduction de l'ouvrage du colonel Leake sur la Macédoine, et faisait des recherches sur l'Asie-Mineure, lorsque la mort a interrompu ses travaux, le 5 mars 1842, dans une terre qu'il possédait près de Morlaix.

Vous vous rappelez tous, messieurs, la catastrophe qui nous a privés du contre-amiral Dumont d'Urville. Ce fut le 8 mai 1842 que ce navigateur, après avoir sillonné les mers pendant plus de trente ans, et échappé aux dangers de sa périlleuse carrière, a péri, encore dans la force de l'âge, sur un chemin de fer à quelques lieues de Paris. Né à Condé-sur-Noireau, en Normandie, le 25 mai 1790, Jules-Sébastien-César Dumont d'Urville, entra en 1808 dans la marine militaire, comme élève de seconde classe.

La première expédition scientifique à laquelle il prit part fut celle de la gabarre *la Chevette*, commandée par M. le capitaine de vaisseau Gauttier qui avait été chargé en 1820 de faire l'hydrographie de l'Archipel, de la mer de Marmara, du Bosphore et de la mer Noire. Pendant ses courses à terre dans l'île de Milo, d'Urville, alors enseigne, vit et admira une statue de Vénus qu'un pâtre venait par hasard de trouver enfouie dans la terre. Le jeune marin rédige immédiatement sur ce chef-d'œuvre de la sculpture antique, auquel il donne le nom de *Vénus victrix*, une notice chaleureuse qu'il s'empresse de mettre sous les yeux du marquis de Rivière, notre ambassadeur à Constantinople. Il lui fait partager son enthousiasme, et la *Vénus de Milo*, acquise au nom de la France, devient le plus bel ornement de notre musée.

Deux ans après, d'Urville commandait en second, sous les ordres du capitaine Duperrey, avec le grade de lieutenant de vaisseau, la corvette *la Coquille* expédiée en 1822 pour exécuter dans l'Océanie des explorations d'après un plan conçu en partie par lui. Passionné pour les sciences naturelles, et surtout pour la botanique, d'Urville recueillit pendant cette campagne plus de 3000 espèces de plantes et plus de 1100 espèces d'insectes dont un grand nombre étaient nouvelles, et se livra en outre à de profondes études d'ethnologie. Nommé en 1825 capitaine de frégate, il obtint le commandement de *la Coquille* qui prit le nom de *l'Astrolabe*, pour entreprendre un autre voyage, pendant lequel il corrigea la configuration des côtes de la Nouvelle-Zélande, traça celle de la côte N. de la Nouvelle-Guinée, et rapporta de nombreux débris du naufrage de *la Pérouse*. Ce voyage, entrepris en 1826, se termina en 1829, et sui-

vant l'expression de G. Cuvier, *encombra* le muséum d'histoire naturelle de richesses dans tous les genres. Le troisième grand voyage d'exploration autour du monde de d'Urville, fut exécuté de 1837 à 1840. Sans entrer ici dans le détail des travaux auxquels se livra le commandant de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*, je ne mentionnerai que ses deux campagnes dans les glaces polaires, dont la première amena la découverte de la *Terre Louis-Philippe*, au sud des Nouvelles-Shetland, et dont la seconde signala enfin ce nouveau continent austral qui avait fait l'objet des recherches infructueuses de l'intrépide Cook; ces découvertes lui valurent votre grande médaille. Il venait d'être élu président de votre Commission centrale, et s'occupait de la publication de son dernier voyage, lorsqu'il a péri avec sa femme et son fils dans un misérable wagon enflammé.

Un autre navigateur célèbre, comme d'Urville, l'un des fondateurs de la Société de Géographie, Louis-Claude de Saulses de Freycinet, capitaine de vaisseau et membre de l'Académie des sciences, a terminé également sa carrière pendant le cours de cette année. Né à Montélimar le 8 août 1779, Freycinet entra le 29 janvier 1794 comme aspirant dans le corps de la marine. En 1800 il accompagna le capitaine Baudin dans le voyage de découvertes aux terres australes, fait par ordre du gouvernement par les corvettes *le Géographe* et *le Naturaliste*. Vers la fin du voyage, Freycinet, alors lieutenant de vaisseau, eut le commandement de la goëlette *la Casuarina*, frétée au port Jackson pour accompagner les deux corvettes. A son retour, après avoir rédigé la partie hydrographique du voyage il fut chargé, après la mort de Péron, de continuer et de terminer

la relation historique dont un volume seulement avait été publié. Il entreprit ensuite en 1817, sous les auspices des ministres de l'intérieur et de la marine, un voyage autour du monde, sur la frégate *l'Uranie* ; il était à cette époque capitaine de corvette. Le but principal de l'expédition, qui dura quatre ans, était la recherche de la figure du globe et celle des éléments du magnétisme terrestre ; plusieurs questions de météorologie avaient aussi été indiquées par l'Académie des sciences comme très dignes d'attention. Quoique la géographie ne dût être dans ce voyage qu'un objet secondaire, on pouvait croire que des officiers expérimentés, pleins de zèle et munis de bons instruments, ne feraient pas le tour du globe sans ajouter quelques précieux résultats à ceux qu'on possédait déjà. L'attente de l'Académie et des savants ne fut pas trompée ; aucune partie des sciences physiques, nautiques ou naturelles, ne fut négligée, et la multitude d'observations de tout genre faites par M. Freycinet et par ses collaborateurs, le grand nombre d'objets divers rapportés par eux, montrèrent quel avait dû être leur zèle et leur constance. Nommé, à son retour en 1821, capitaine de vaisseau, Freycinet concourut la même année à la fondation de la Société de géographie et fut, ainsi que je l'ai déjà dit, élu membre de votre première Commission centrale. En 1826, l'Académie des sciences, dont M. Freycinet avait été longtemps le zélé correspondant, l'appela dans son sein, section de navigation et d'hydrographie. Depuis lors il se consacra tout entier à la rédaction du voyage de *l'Uranie*, dont la majeure partie est publiée, et à quelques travaux particuliers, parmi lesquels je me bornerai à citer ses *Mémoires sur la distillation de l'eau de mer*, et *sur les eaux thermales*

*d'Atx.* Admis à la retraite en 1855, la perte de sa femme, personne aussi aimable que spirituelle, à laquelle il était tendrement attaché, et quelques années plus tard celle du contre-amiral Freycinet, son frère, distingué par sa bravoure et par ses connaissances nautiques et administrateur intègre et habile, le plongèrent dans la douleur. Sa seule consolation était le travail, lorsque le 18 août dernier, la mort vint l'enlever à la science et à ses amis, au nombre desquels il voulait bien me compter. Il habitait alors sa campagne de Freycinet dans le département de la Drôme.

Une semaine est à peine écoulée depuis que M. de Morel Vindé, pair de France, membre de l'Académie des sciences, l'un des fondateurs de la Société de géographie, a terminé sa longue et honorable carrière. Né le 20 janvier 1759, Charles-Gilbert de Morel Vindé était à vingt-un ans conseiller au parlement de Paris. Pendant les temps difficiles qui précédèrent et suivirent la chute de la monarchie, il ne quitta pas la France; mais il crut devoir s'éloigner des fonctions publiques pour se livrer exclusivement aux travaux agricoles et à la publication de nombreux et utiles Mémoires sur la culture et sur l'élevage des bœufs. Ces écrits, fondés tous sur une pratique éclairée, lui valurent le titre de correspondant de l'Académie des sciences, qui l'admit plus tard dans son sein, dans la section d'économie rurale, et de membre ou associé des Sociétés d'agriculture de Paris, de Versailles, de Lille, de Caen, de Toulouse. L'énumération de tous les ouvrages publiés par de Morel Vindé sortirait du cadre étroit que j'ai dû me tracer, et que je crains d'avoir trop agrandi; je n'en citerai qu'un seul, parce que le sujet est, ce me semble, de nature à vous intéresser :



il a pour titre : *Des révolutions du globe, conjecture formée d'après les découvertes de Lavoisier sur la décomposition et la recomposition de l'eau*, et a paru en 1797. Élevé sous la restauration à la dignité de pair de France, de Morel Vindé fut tout étonné de voir les honneurs venir le chercher ; lui si simple, si modeste, qui, tout occupé de faire le bien et de cacher le bienfaiteur, a désiré que son convoi eût lieu sans aucune pompe extérieure, et n'a pas voulu que les corps savants auxquels il appartenait fussent convoqués pour assister à ses obsèques, ni même que sa mort fût annoncée à ses nombreux amis. Il s'est éteint à Paris, le 19 décembre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

La Société a encore fait cette année quelques autres pertes. M. le baron Costaz, l'un des membres les plus distingués de l'Institut d'Égypte et de l'Académie des sciences, connu par plusieurs Mémoires insérés dans la *Décade égyptienne*, dans la *Description de l'Égypte*, dans la *Collection de l'Institut*, et enfin dans le *Bulletin de la Société de géographie* dont il était vice-président en 1829, a cessé de vivre le 9 mai 1842.

Un autre de nos collègues, M. Chaumette des Fossés, est mort le 4 octobre 1841, en revenant en France de sa mission au Pérou, où il exerçait depuis plusieurs années les fonctions de consul-général. On lui doit des relations de *Voyages en Bosnie*, et dans le nord de l'Europe, la *Carte de la Paupa del sacramento*, et quelques *Mémoires sur la Norvège et sur l'Amérique*.

Les deux derniers membres de la Société dont j'ai à vous entretenir sont :

MM. Arthus-Bertrand et Edwards.

Joseph-Jean-Baptiste Arthus-Bertrand, libraire de la Société de géographie, l'était en même temps de la

Société des antiquaires du Nord de Copenhague. Suivant les traces de son père, également notre collègue, il a rendu comme lui d'essentiels services aux sciences géographiques en surveillant avec une consciencieuse exactitude la publication de plusieurs des grands voyages entrepris pour le progrès des sciences, et parmi lesquels je me bornerai à citer les voyages autour du monde de *la Favorite* et de *l'Artemise*, et le *Voyage en Islande et au Groenland*. Il donnait une nouvelle vie à ce recueil si justement célèbre, les *Annales des voyages*, fondé par Malte-Brun, et continué par de dignes successeurs, lorsque la mort est venu le frapper, le 10 octobre dernier, à peine âgé de quarante-trois ans.

William Frédéric Edwards, né à la Jamaïque en 1776, et mort à Versailles le 25 juillet 1842, était membre de votre Commission centrale et de l'Académie des sciences morales et politiques. Edwards est connu par un *Mémoire sur l'influence des agents physiques sur les animaux vertébrés*; il constata le premier dans un autre *Mémoire sur la liaison du règne végétal et du règne animal*, que les parties des conferves, en se décomposant, peuvent acquérir une vie indépendante. On lui doit aussi des *recherches sur l'anatomie de l'œil et sur l'influence, soit des saisons sur l'économie animale, soit des agents physiques sur la vie*. Enfin, en 1829, Edwards fit paraître une brochure, dont le sujet se rattache beaucoup plus à la géographie que ses précédents travaux; elle est intitulée: *Des caractères physiologiques des races humaines dans leurs rapports avec l'histoire*. Cette publication attira l'attention générale des savants, et depuis, les amis d'Edwards voulurent prendre part à de nouveaux travaux du même genre, et étudier

sérieusement avec lui la question des races humaines qui ont peuplé la terre. De là naquit la Société ethnologique dont on peut ainsi le considérer comme le fondateur.

J'ai terminé, messieurs, la pénible nomenclature des pertes que la Société a faites cette année ; elles sont immenses, et laissent dans son sein des vides difficiles à remplir. Mais il est d'autres hommes remarquables qui ont disparu depuis un an, et dont je dois vous parler aussi. La mort de tous ceux qui prennent un vif intérêt aux sciences géographiques et contribuent à leurs progrès, à quelque Société, à quelque nation qu'ils appartiennent, ne saurait vous trouver indifférents. Je citerai d'abord parmi nos compatriotes :

Nestor l'Hôte, voyageur et naturaliste distingué, mort récemment à Paris, à l'âge de trente-huit ans, épuisé par ses travaux sous le climat brûlant de l'Égypte, et dont notre dernier président, M. Villemain, ministre de l'instruction publique, a fait un si bel éloge dans l'assemblée générale du 17 juin.

Un autre Français, né à Paris, célèbre surtout par ses malheurs, Pierre-Joseph Dumont, après une rude captivité de trente-cinq ans en Afrique, revient en France, fait le récit touchant de ses longues souffrances et des contrées qu'il a été forcé de visiter comme esclave, et retourne en Afrique où il est mort au mois de juin 1842, à Alger, où il exerçait les fonctions d'interprète (1).

La société et la science ont aussi à regretter la mort de plusieurs étrangers auxquels la géographie est émi-

(1) Ses Mémoires, intitulés : *Histoire de l'esclavage en Afrique*, 1819, in-8°, ont été rédigés par M. J. S. Quesné en 1830, et ont eu cinq éditions.

nemment redevable. Et d'abord je vous parlerai d'un illustre voyageur anglais, de sir Alexander Burnes, qui a péri assassiné le 2 novembre 1841, victime de la terrible insurrection qui éclata à cette époque à Caboul. Né à Montrose, en Écosse, le 16 mai 1805, Burnes, lieutenant-colonel de l'armée britannique, est le premier européen qui ait suivi le cours de l'Indus depuis son embouchure jusqu'à sa source. Ses voyages à travers le Caboul et l'Hindu-Koosh jusqu'à Bokhara par lesquels il a constaté une route et une ligne de communication continue entre l'Asie occidentale et la mer Caspienne, ont établi sa réputation. Vous avez, messieurs, apprécié dans le temps le mérite des mémorables explorations du voyageur anglais en lui accordant votre grande médaille; le même honneur lui fut décerné par la Société de géographie de Londres.

Une autre perte récente que l'Angleterre et la science déplorent est celle du docteur Fréd. Forbes, auquel on doit des observations sur les contrées arrosées par l'Helمند, à l'ouest de l'Afghanistan, et qui a péri, comme Burnes, victime d'un assassinat.

L'Allemagne a perdu au mois de mars 1842, le célèbre Heeren (Arn. Herm. L.), professeur d'histoire à l'université de Göttingue, auteur de *l'Essai sur l'influence des Croisades*, du *Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de ses colonies*, depuis la découverte des deux Indes; de la *Politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, ainsi que d'un commentaire plein d'érudition sur la géographie de Strabon.

C'est aussi en 1842, et le 8 juin, qu'un savant italien, le général Campana, Napolitain de naissance, directeur de l'Institut géographique de Vienne, est mort dans cette ville. J'aurai occasion, dans le cours de ce

rapport, de vous signaler les beaux travaux géographiques qu'on lui doit, au nombre desquels il faut placer sa coopération à la carte chorographique d'Italie.

Je terminerai cette liste funèbre par la mention d'un savant et laborieux voyageur et archéologue danois, Pierre Oluf Brönsted, né le 17 novembre 1780, en Jütland, dans la paroisse de Fræring. Brönsted visita dans sa jeunesse la France, l'Italie, la Grèce et l'Asie-Mineure, et consacra la majeure partie de sa fortune à des recherches scientifiques. Parmi ses travaux figurent au premier rang ceux qu'il entreprit pour le déblaiement de deux grands temples situés aux environs de Paulizza, l'ancienne Égine. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants ont été publiés à Paris, ami de Malte-Brun, qui avait une haute idée de son érudition et de la rectitude de son jugement, Brönsted venait d'être nommé conservateur en chef du cabinet royal des monnaies et médailles, et en outre recteur dirigeant (*rector magnificus*) de l'Université de Copenhague, lorsqu'il est mort à soixante et un ans, le 27 juin dernier, à la suite d'une chute de cheval.

Après vous avoir entretenus des hommes qui ont rendu des services à la géographie, et que vous avez perdus, je vais vous parler des progrès que ces hommes distingués, et ceux qui leur ont survécu, ont fait faire dans l'année à cette science.

Je commencerai par l'Europe, en m'occupant d'abord de la France.

## EUROPE.

## FRANCE.

La géographie de la France a fait cette année quelques acquisitions remarquables. Je vais passer successivement en revue les travaux qui la concernent, en signalant, non seulement ceux qui sont entièrement terminés, mais aussi ceux qui sont, ou en voie de l'être ou simplement préparés.

*Cartes.*

Le Dépôt hydrographique de la marine et le Dépôt de la guerre figurent, comme à l'ordinaire, en première ligne. En m'occupant de ces deux établissements, je ne parlerai ici que de ceux des travaux dont on leur est redevable, relatifs soit aux côtes, soit à l'intérieur de la France proprement dite, me réservant de faire mention des autres lorsque j'aurai à traiter les pays auxquels ils se rapportent.

*Cartes hydrographiques.*

La publication par le Dépôt de la marine des cartes, qui sont le résultat de la reconnaissance hydrographique des côtes occidentales et septentrionales de France, avance avec rapidité. Tout fait présager que cet immense travail, commencé en 1816 par le corps presque entier des ingénieurs hydrographes, sous la direction de son illustre chef, M. Beautemps-Beaupré, terminé, quant au levé en 1858, sera bientôt entièrement livré au public. La cinquième partie du *Pilote français*, comprenant les

côtes septentrionales de la France depuis Barfleur jusqu'à Dunkerque, levées en 1853, 1854, 1855 et 1856, a paru dans le courant de cette année. Elle contient cinq cartes générales, dix huit cartes particulières, huit plans et soixante-deux tableaux. Dans le nombre de ces cartes, neuf ont été complètement terminées en 1842, les autres l'avaient été antérieurement (1).

Le marin qui a déjà tant de dangers à affronter lorsqu'il approche du littoral, connaîtra au moins avec certitude les moindres détails de nos côtes et tous les lieux où il peut espérer trouver un abri, comme ceux qu'il doit éviter. Les renseignements que M. l'ingénieur Givry avait recueillis pendant les deux années précédentes pour rédiger les instructions nautiques destinées à faciliter la navigation de ces côtes, sont déjà en partie imprimés et paraîtront incessamment.

D'un autre côté, l'exploration de notre littoral sur la Méditerranée, commencée en 1859 sous la direction de M. Monnier, ingénieur-hydrographe, par MM. Duperré, Bégat, Lieussou et Delamarche, ses

(1) Les neuf cartes des côtes de France dont il s'agit comprennent les parties situées :

- 1<sup>o</sup> Entre le cap Griz-Nez et la frontière de Belgique ;
  - 2<sup>o</sup> Entre la pointe de Saint-Quentin et Calais ;
  - 3<sup>o</sup> Entre Fécamp et la pointe de Saint-Quentin ;
  - 4<sup>o</sup> Entre Dives et Saint-Valery - en - Caux, embouchure de la Seine ;
  - 5<sup>o</sup> Entre la pointe de Barfleur et le cap de la Hève ; baie de la Seine ;
  - 6<sup>o</sup> Entre Beg-An-Fry et l'île Tomé, rivière de Lannou, plateau de Tragos; les Sept îles ;
  - 7<sup>o</sup> Entre l'île de Bas et Beg An-Fry ;
- Enfin ,
- 8<sup>o</sup> Le cours de la Seine, depuis le Trait jusqu'à Houffem ,
  - 9<sup>o</sup> Plan des passes et de la rade de Morlaix.

collègues, a été achevée cette année : ainsi, en quatre campagnes, toute cette partie si importante de nos côtes aura été reconnue. La publication des cartes qui sont le résultat de ce travail a dû se ressentir nécessairement de la grande activité mise dans les opérations du levé : aussi deux plans seulement ont été publiés cette année (1) ; mais plusieurs autres cartes et plans sont à la gravure et ne tarderont pas à paraître. Nous n'avons pas besoin de dire que toutes les cartes du *Pilote français* sont levées avec une scrupuleuse exactitude et qu'elles sont exécutées avec le plus grand soin, puisque c'est M. Beautemps-Beaupré qui a dirigé le travail. Les dernières qui ont paru, sont comme les précédentes, des modèles de gravure.

C'est ici le lieu, ce me semble, de vous signaler trois ouvrages qui ont un rapport immédiat et direct avec l'hydrographie de la France, ce sont :

La *Description sommaire des phares et fauux allumés sur les côtes de France*, publiée par ordre du directeur général des ponts et chaussées, et les *Annaires des marées des côtes de France*, pour les années 1842 et 1845, dont l'auteur est M. Chazallon, ingénieur hydrographe de la marine.

Pour terminer ce qui concerne l'hydrographie de nos côtes, je dirai que le dépôt hydrographique de Madrid a publié, en 1841, une *Carte de la côte occidentale de France, depuis les bancs de Flandre jusqu'aux sables d'Olonne*, et que le même dépôt fait graver en ce moment le *plan de l'Adour, depuis son embouchure jusqu'à Bayonne*, ainsi que la *carte des côtes occiden-*

(1. Plan de la rade de Toulon et de ses divers mouillages : plan de la rade, des ports et passes de Port-Caïs (île d'Hyères).)



*tales de France, depuis les sables d'Olonne jusqu'à la pointe du Raz.* Ces cartes ne sont au reste que des copies de cartes françaises.

*Cartes géographiques.*

Le Dépôt de la guerre poursuit l'exécution du grand canevas trigonométrique de la *Nouvelle carte de France*. Ce travail a reçu, pendant le cours de la présente année, toute l'extension possible. Les opérations géodésiques du premier ordre, confiées comme de coutume à des officiers d'état-major, sous l'habile direction du lieutenant-général Pelet, directeur-général du Dépôt, ont été portées à l'occident de la méridienne de Paris, depuis le parallèle de Cordouan jusqu'à la chaîne des Pyrénées (1). On peut donc espérer que, dans deux campagnes au plus, la triangulation primaire des départements de la Gironde et des Landes qui sont encore à explorer de la sorte, complétera la nouvelle description géométrique de notre patrie.

Indépendamment de cette triangulation, celle du second ordre qui devance la topographie d'un an ou deux, en s'avancant vers le sud, a embrassé à l'occident de la méridienne les départements de la Corrèze et du Lot, et à l'orient de cette ligne, les départements du Cantal, de la Haute-Loire et de l'Ardèche. Elle a ajouté à l'immensité des résultats numériques déjà obtenus, une multitude d'autres données précieuses sur les positions relatives des lieux et sur leurs hauteurs au-dessus du niveau de la mer; connaissance si utile à

(1) On a fait ou presque terminé en 1842 (en ce qui concerne la géodésie du premier ordre ou grands triangles) les départements de Haute-Pyrénées, de la Haute-Garonne et de la Dordogne.

acquérir pour l'étude de tout projet relatif à de grandes communications par terre et par eau, qu'on serait dans l'intention d'établir, dans l'intérêt de la défense du pays, du commerce ou de la navigation.

Les opérations des levés topographiques faites à l'échelle de  $1/400000^e$ , et réduites de moitié pour la gravure, c'est-à-dire à  $1/800000^e$ , ont concurremment été portées dans les feuilles de Bourbon-Vendée, Guéret, Montluçon, Aubusson, Gannat, Roanne, Limoges, Ussel, Clermont et Montbrison.

Par les travaux faits dans l'intérieur du Dépôt, on est arrivé à terminer la gravure des feuilles de Berneville, les Pieux, Falaise, Châteaudun, Mortagne, Chaumont, Châtillon, Nantua, Belley et Bernay; on a de plus continué ou commencé la gravure de 27 autres. A la fin de 1841, 68 feuilles étaient déjà publiées; et comme les dix désignées ci-dessus ne tarderont pas à l'être, le nombre total des feuilles mises en circulation s'élèvera à 78 avant la clôture de l'année 1842.

Outre la nouvelle carte de France dont je viens de vous entretenir, et celles d'Algérie et de Grèce dont je parlerai plus tard, le Dépôt de la guerre a entrepris et exécuté successivement un autre travail dont l'utilité a été généralement reconnue, je veux parler des *cartes départementales*. Les feuilles de la nouvelle carte de France étant divisées en rectangles, sans avoir égard à la circonscription ou aux limites des départements, on a jugé utile d'exécuter des reports sur pierre des feuilles ou portions de feuilles qui comprennent la totalité d'un même département. Ces reports, qui permettent de conserver intacts les cuivres originaux, sont exécutés avec un tel soin qu'il est quelquefois difficile de distinguer la feuille tirée de l'autographie de celle qui l'a été du cuivre original. Déjà dix-sept départements ont leurs

cartes (1), et on entreprend l'autographie des autres au fur et à mesure que de nouvelles feuilles sont tirées. Je crois devoir mentionner encore ici un travail du Dépôt de la guerre, admirablement gravé à une très grande échelle. C'est la *Carte du département de la Seine*, en 9 feuilles, exécutée en 1859 sous la direction du général Pelet au 1/40000<sup>e</sup>, d'après les levés des officiers du corps royal d'état-major. Quoique terminée il y a trois ans, cette belle carte, par des circonstances particulières, n'a point encore été livrée au public.

#### *Cartes géologiques.*

Immédiatement après les cartes, qui sont les résultats des travaux des Dépôts de la marine et de la guerre, doit figurer la *Carte géologique générale de la France* en six feuilles, dont MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont, ingénieurs des mines, avaient été chargés par l'administration des ponts et chaussées et des mines sous la direction de feu M. Brochant de Villiers, auquel on en doit le plan présenté par lui il y a plus de trente ans, et qui a été publiée à la fin de l'année dernière. Ce fut en 1825 que MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont commencèrent l'exploration géologique de la France, et chaque année jusqu'en 1856, c'est-à-dire pendant onze ans, ils ont consacré six mois à leurs recherches sur le terrain. La France ayant été partagée en deux divisions géologiques par une ligne tirée de Honfleur sur Alençon, de là tournant au sud-est, vers Avallon et Châlons-sur-Saône, puis suivant le cours de la Saône et du Rhône jusqu'à la Méditerranée, M. de Beaumont explora toute la partie à l'est de cette ligne, et M. Dufrenoy se chargea de l'étude de la division de l'ouest.

(1) Ces dix-sept départements sont ceux du Pas-de-Calais, de la Meuse, de la Moselle, du Pas-de-Calais, de la Somme, de la Marne, de la Meurthe, de l'Oise, de l'Eure, du Nord, du Haut-Rhin, de Seine-et-Marne, de l'Aisne, des Ardennes, de la Seine-Inférieure, de Doubs, et de la Haute-Saône.

Pour mettre l'ensemble nécessaire dans ce travail , ils se communiquaient chaque hiver leurs observations, et les soumettaient à M. Brochant de Villiers. C'est ainsi que la carte géologique est devenue un ouvrage dont toutes les parties sont en rapport entre elles, et les nombreuses collections que MM. Dufresnoy et Élie de Beaumont ont recueillies, et qui se composent de trente mille échantillons de roches et de fossiles , prouvent le soin qu'ils ont apporté dans leurs déterminations géologiques. Le dépouillement des matériaux que le lieutenant-général Pelet communiqua à ces deux savants ; pour la topographie de la France, le dessin et la gravure du relief par M. Desmadryl, dessinateur du Dépôt de la guerre, et par M. Collin, l'un de nos plus habiles graveurs, employèrent encore plusieurs années. Enfin, le tracé des indications industrielles que renferme la carte entraîna, en outre, des retards qu'on n'avait pu prévoir ni éviter. Mais ces retards ne furent pas sans avantage, car ils mirent à même de faire plusieurs rectifications. On ne trouvera, sans doute, pas superflus les détails dans lesquels je suis entré sur ce travail extrêmement remarquable, qu'un écrivain anglais appelle *l'une des productions scientifiques les plus importantes du siècle actuel*, et qui, suivant M. A. Rivière, surpasse sous tous les rapports la *Carte géologique de l'Angleterre et du pays de Galles*, publiée, en 1819, en six feuilles, et un volume de texte, par M. Greenough, et qui est parvenue à sa seconde édition. Cet éloge a d'autant plus de prix, que M. A. Rivière, dans un fort long article publié par lui en 1842 dans ses *Annales des sciences géologiques*, sous le titre de : *Coup d'œil sur les cartes géologiques, et en particulier sur la carte géologique de France comparée à celle d'Angleterre*, considérait l'ouvrage de M. Gree-

nough comme un des plus beaux modèles qu'on puisse donner aux géologues qui désirent exécuter une carte générale.

Dans l'exécution de cette carte, on a adopté le tracé de la carte hydrographique, publiée par l'administration des ponts et chaussées à l'échelle de  $1/500000$  ; on y a ajouté un relief spécial dans lequel on s'est attaché à combiner l'orographie du sol et les caractères pétrographiques de sa surface avec la petitesse de l'échelle. Le texte ou l'explication de la carte géologique comprendra 2 vol. in-4°, dont le 1<sup>er</sup> seul a été publié avec une réduction de la carte à l'échelle de  $1/2000000$ . Quelques cartes géologiques de départements ont été gravées vers la fin de 1841. Je me bornerai à citer celle du département des Ardennes en 5 feuilles grand-aigle, que l'on doit à MM. Sauvage et Buvier, et qui doit être jointe à une description de ce département, pour concourir au prix de statistique, ainsi que celle des départements de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, accompagnée d'un Mémoire descriptif, dont l'auteur est M. de Sénarmont. Je mentionnerai simplement aussi un projet de carte agronomique de la France par départements, que M. de Gaumont a proposé au conseil-général d'agriculture, qui a approuvé cette idée.

Les nombreuses études auxquelles se livrent les ingénieurs des ponts et chaussées, soit pour la rectification des routes existantes, soit pour le tracé des grandes lignes de navigation et de chemins de fer, permettront un jour d'enrichir la science géographique par la connaissance exacte des hauteurs respectives des principaux points de la France rapportés à un niveau commun. Mais il paraît que les études ne sont pas encore assez complètes pour que l'administration s'occupe de leur publication.

La troisième et avant-dernière livraison de l'*Atlas physique, politique et historique de la France* que M. le colonel Denaix a mise sous vos yeux dans le courant de cette année mérite de fixer l'attention. Cette publication, accompagnée d'un volume de texte imprimé aux frais du gouvernement, fait honneur à l'érudition et au talent de notre savant collègue. Sa carte physique est exécutée d'une manière tout-à-fait neuve, et sa carte féodale, dans laquelle sont groupées les principales possessions seigneuriales mentionnées dans l'histoire, offre un intérêt particulier. J'en dirai autant de la dernière livraison de la *Géographie prototype de la France* du même auteur, dont il n'est plus nécessaire de faire l'éloge.

L'*Atlas en miniature de la France en 86 départements* de M. Noël; la *Carte générale demi-topographique du tracé du chemin de fer de Paris à Orléans par Etampes, avec embranchement sur Corbeil*, en une grande feuille au 1/80000<sup>e</sup>, par M. Donnet, et la *Carte des étapes de France en 2 feuilles*, par M. Revel, sous-intendant militaire, publiée par ordre du ministre de la guerre, et gravée au Dépôt de la guerre en 1842, termineront la nomenclature des cartes relatives à la France qui ont paru dans le courant de l'année, et qui méritent d'être citées.

#### *Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Parmi les voyages et autres ouvrages géographiques publiés sur la France depuis les derniers mois de 1841, je citerai d'abord, sur l'ancienne France, le magnifique *Voyage pittoresque* de M. le baron Taylor et de MM. Charles Nodier et de Gailleux. Ce monument élevé

à la gloire passée de la France doit former 25 volumes grand in-folio, et contenir environ 4,000 planches; les provinces de la haute Normandie, de la Franche-Comté, de l'Auvergne et du Languedoc sont terminées; la Picardie, le Dauphiné et la Champagne sont sous presse.

La *Statistique de la France* publiée par le ministère du commerce et de l'agriculture est parvenue à son 4<sup>e</sup> volume, dont deux ont été publiés de 1841 à 1842. Les tableaux statistiques compris dans ces derniers volumes se rapportent aux départements du nord-ouest et du sud-ouest. On ne peut que féliciter le ministre de la suite qu'il fait donner à ce beau travail, d'autant plus précieux que les données qu'il renferme sont puisées dans des sources officielles. L'administration des douanes aussi rend des services à la géographie de notre pays par la publication annuelle de ses *Tableaux généraux du commerce de la France avec les colonies et avec les puissances étrangères*, et par ses *Tableaux de navigation*. Ceux qui concernent l'année 1841-1842 ont paru dernièrement sous le format in-4.

Je vous signalerai aussi :

Une *Excursion pittoresque dans l'ancien duché d'Albret*, par M. d'Andiran, qui est en voie de publication; un *Voyage dans les Landes de Gascogne*, par le baron de Mortemar-Boisse, dont je fais mention, quoiqu'il ait déjà paru en 1840; les *Esquisses sur les Pyrénées*, écrites par une dame anglaise, madame la vicomtesse de Satgé Saint-Jean, et dont M. Émile Deschamps publie en ce moment la traduction française (1); le *Tableau*

(1) Deux livraisons de cette traduction contenant de belles lithographies ont paru cette année.

*pittoresque des Pyrenées* que M. Oliver vient de publier à Londres avec 26 planches in-folio, et une notice de M. de Quatrefages sur l'*Archipel de Chausey*, groupe d'îlots placé au nord-ouest de la baie du mont Saint-Michel, bien que ces îlots désignés sous le nom pompeux d'archipel, n'aient guère plus de dix habitants. Je dois ajouter à ce sujet que l'archipel de Chausey avait déjà été exploré en 1829 par MM. Milne-Edwards et Audouin. La *Statistique de la France* de M. Schnitzler, dont la deuxième partie, qui traite de la création de la richesse et des intérêts matériels, a été publiée en 2 vol. in-8° en 1842, ne doit pas être passée sous silence; et je ne dois omettre non plus ni la 8° édition du *Précis de l'histoire et de la géographie du moyen-âge*, etc., de M. Desmichels, ni deux autres ouvrages que l'Académie des sciences vient de couronner. L'un est le *Traité de statistique*, ou théorie d'après laquelle se développent les faits sociaux, suivi d'un *Essai de statistique physique et morale de la population française*, par M. Dufau; et l'autre, dont l'auteur est M. Surell, ingénieur des ponts et chaussées, a pour titre : *Études sur les torrens des Alpes*.

Je crois devoir mentionner encore ici, mais seulement pour mémoire, les *Observations statistiques, topographiques, géologiques, minéralogiques, agricoles, industrielles et commerciales sur la Corse*, que M. Bellaire a adressées pour le concours au prix de statistique, et qui ont été renvoyées par l'Académie des sciences à la future commission.

#### ILES BRITANNIQUES.

Je suivrai en parlant de l'Angleterre, et en général, lorsque j'aurai à m'occuper des autres pays, la marche que, pour plus de clarté, j'ai cru devoir adopter pour



la France; c'est-à-dire que je ne vous entretiendrai d'abord, autant que cela me sera possible du moins, que des travaux géographiques qui concernent les Iles-Britanniques proprement dites. De même que pour la France, je commencerai par les *cartes*.

*Cartes hydrographiques.*

Les levés maritimes des côtes de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, se poursuivent avec autant d'activité que de talent par les soins du bureau hydrographique de l'amirauté anglaise.

Dix bâtiments de l'État sont actuellement employés à lever la carte de toutes les mers qui baignent les côtes britanniques, depuis l'embouchure de la Tamise jusqu'à celle du Shannon, et de l'île de Wight à l'extrémité septentrionale des îles Shetland. Le capitaine Bulloch a complété le levé de la Tamise, du pont de Londres au *Nore*, sur une telle échelle que tous les changements futurs dans les bancs seront facilement reconnus. Il est occupé maintenant à l'embouchure de la rivière, et unit son travail avec celui qui s'exécute dans la mer du Nord. Le levé de la partie de cette mer comprise entre le 52° 10' de latitude nord, et les côtes de Hollande et de Belgique va être complété par le capitaine Washington, qui déjà avait avancé ce travail en 1841.

Dix années de travaux habilement dirigés avaient presque mis le commodore Slater à même d'avancer la carte difficile des côtes d'Écosse; les parties les plus orientales de la côte septentrionale de ce royaume étaient à peu près achevées, et les reconnaissances avaient atteint Thurso, lorsque cet officier périt, au mois de février dernier, en tombant dans la mer du haut du rocher de Holburn-Head. Le lieutenant Otter a été chargé de continuer ce travail.

Quant au levé de la côte occidentale d'Écosse, il est déjà avancé au nord depuis le *Solway Firth* jusqu'au *Firth of Clyde*, et il sera probablement terminé dans la saison prochaine. Six feuilles de la carte des côtes orientales d'Écosse ont été publiées cette année par l'amirauté anglaise.

La première, d'*Eyemouth* jusqu'au *Tay*, comprend le *Firth of Forth*; elle a été dressée par le capitaine George Thomas, de la marine royale, à l'échelle de 4 pouces anglais pour un degré de longitude. (101 millim. 1/2.)

Deux autres feuilles s'étendent du *Firth of Tay* à *Aberdeen*; elles ont été levées à la même échelle que la précédente, sous la direction de feu le *commander* Slatter.

Les trois autres feuilles, également à la même échelle, comprennent l'espace *entre Aberdeen et Banff*.

Ces feuilles sont accompagnées des plans de

*Peter-Head*, à l'échelle de 4 pouces par mille. (101 millim. 1/2.)

*Fraserburgh*, id. de 8 id. id. (295 millim.)

*Banff et Macduff*, à l'échelle d'environ 4 pouces par mille.

Le levé des îles *Shetland* et des îles *Orkades* (Orkney) se continue par les soins de M. George Thomas; malheureusement, par suite de la brièveté de la saison et de l'âpreté du temps dans ces parages, il est impossible d'avancer rapidement.

La carte très détaillée de *Spithead*, que le *commander* Sherringham a terminée, en 1841, sur une grande échelle, va s'étendre maintenant par ses soins jusqu'à la rade de Sainte-Hélène et aux bancs des Owers.

Le levé du canal d'Irlande, longtemps très impar-

faitement exploré, a déjà fait de grands progrès sous la direction du capitaine Beechey. Quand il sera terminé, le marin qui voudra faire un usage judicieux de la sonde, se verra en état de traverser cette mer avec une égale sécurité pendant la nuit, et avec le brouillard, aussi bien qu'en plein jour lorsque le temps est clair.

La côte orientale d'Irlande, depuis la baie de Donegal jusqu'à la baie de Dublin, levée par feu le commandeur Mudge, a été publiée; et le commandeur Fraser s'occupe, vers le sud du côté de Wexford, d'examiner cette série dangereuse de rocs qui s'opposent presque à toute navigation dans ces parages.

Le levé du *Shannon*, terminé depuis Limerick jusqu'à la baie de Fergus, s'avance en ce moment avec rapidité, sous la direction du lieutenant Wolfe, vers l'entrée de cette rivière.

La première feuille de la carte de la mer du Nord qui a été publiée cette année comprend depuis Douvres et Calais jusqu'à Orfordness et Schewingen; elle est le résultat de 100,000 sondages. Plusieurs des bancs anciennement connus se sont trouvés placés d'une manière erronée ou mal sondés; on s'est assuré que d'autres étaient d'une longueur double, et l'on en a enfin découvert un grand nombre dont l'existence était inconnue. Celui de *Falls*, par exemple, est de 10 milles plus long qu'on ne le pensait, et n'a, en certains endroits, que 4 toises d'eau à la basse marée, tandis qu'il forme, ainsi que tous les bancs de la mer du Nord, une crête si étroite qu'un vaisseau pourrait avoir sous sa poupe et sous sa proue à la fois un fond considérable, sans se douter de l'existence du banc en travers duquel la quille se trouverait placée.

Quant aux travaux hydrographiques que les officiers de la marine anglaise ont exécutés sur divers points de la Méditerranée, aux îles Açores, aux Malouines, sur les côtes de la Chine, de l'Australie, du golfe du Mexique, du Saint-Laurent et des îles de Bahama, je vous en entretiendrai lorsque je parlerai de ces différentes parties.

Outre les cartes des côtes du royaume uni déjà mentionnées, le bureau hydrographique de l'amirauté en a publiées en 1841 et 1842 plusieurs autres dont je donne la liste en note (1).

*Cartes géographiques, etc.*

La carte officielle de l'Angleterre (*Great ordnance map*), commencée en 1796 à l'échelle de 1 pouce anglais pour 1 mille ou au 1/65,000 environ, et qui depuis, du moins quant aux six comtés septentrionaux de l'Angleterre et à l'Écosse, doit être à l'échelle de 6 pouces

(1) *Cartes de la côte occidentale d'Écosse.*

1. *Loch-Ryan* ; levé par le capitaine Robinson, en 1839, publié en 1841.
2. *Port d'Ardrossan* ; par le même, en 1840, 1841.
3. *Loch-Eil* conduisant au canal calédonien ; par le même, en 1841, 1842.

*Carte des côtes orientales d'Angleterre.*

1. Feuille V, de *Trusthorpe* à *Flamborough-Head* ; par le capitaine Hewett, en 1830, 1841.
2. Feuille VI, de *Flamborough-Head* à la *Tees* ; par le même, en 1830, 1841.
3. Feuille VII, de la *Tees* à *Blyth* ; par le commandant Hatter, en 1832, 1842.
4. Feuille VIII, de *Blyth* à *Eyemouth* ; par le même, en 1836, 1842.

pour 1 mille ou au 1/10,560, se poursuit en ce moment avec activité. Au 51 mars 1842, toute la partie située au midi d'une ligne tirée est et ouest en partant de Leeds, était publiée, à l'exception de trois feuilles encore dans les mains des graveurs. Le levé se continue dans les comtés de *Lancaster* et d'*York*, dont une partie, ainsi que les comtés de *Westmoreland*, de *Cumberland*, de *Durham* et de *Northumberland*, formaient les seules portions de l'Angleterre dont le levé restât à terminer. Les villes dont la population excède 4,000 âmes sont levées à l'échelle de 5 pieds pour 1 mille ou au 1/1056<sup>e</sup>.

L'Écosse, restée longtemps sans carte nationale, verra la sienne s'achever après celle de l'Angleterre, tandis que le docteur Mac Culloch l'a dotée d'une belle et bonne carte géologique.

Quant à l'Irlande, sa carte, qui porte le nom de *Town land survey* ou *Irish-Survey*, est, à ce qu'on dit, l'entreprise la plus colossale que l'on connaisse en ce genre. Elle comptera plus de 2,000 feuilles, à l'échelle de 6 pouces pour 1 mille. Ce travail, auquel on n'emploie pas moins de 2,000 personnes, marche avec rapidité, et sur 52 comtés dont se compose l'Irlande, trois seulement restent à publier. Suivant le rapport que M. Hamilton a fait, le 25 mai 1842, à la Société géographique de Londres, tous les comtés de l'*Irish-Survey* avaient été publiés à l'exception de sept, dont quatre étaient dans les mains du graveur; et sur les 115 villes (*cities and towns*) d'Irlande, 74 avaient été levées à l'échelle de 5 pieds pour 1 mille ou au 1/1760<sup>e</sup>, 22 à de plus petites échelles; 19 plans de villes n'avaient pas été encore reçus. Il n'avait encore paru qu'une

seule feuille des cartes des grandes villes (*large town maps*), c'était celle du château de Dublin.

M. Paul Chaix, auquel j'ai fait plus d'un emprunt, exprime le regret que le gouvernement anglais ne publie pas, comme la France, la Suisse et la Sardaigne, les bases de ses travaux dans un ouvrage spécialement destiné à faire connaître les coordonnées géodésiques de toutes les stations; il faut espérer que cette publication aura lieu plus tard.

Les travaux de la *Carte géologique de l'Angleterre* (*ordnance geological map*) se poursuivent; les feuilles du *Cornwall*, du *Devon* et du *West-Somerset* sont complètes, et deux volumes in 8° de texte ont été publiés par ordre des lords commissaires de la trésorerie. Le premier contient un Rapport sur la structure géologique des districts ci-dessus, avec une Notice détaillée sur leur industrie géologique; et l'on trouve dans le second la description des débris organiques rencontrés dans les mêmes lieux. On s'occupe maintenant de la partie méridionale de la principauté de Galles, et des comtés de *Montmouth*, d'*Hereford*, de *Gloucester* et d'*East-Somerset*. Les cartes de ces districts sont avancées, et lorsqu'on les publiera elles seront accompagnées de rapports spéciaux. L'importance de cette entreprise sous le point de vue scientifique et économique est trop évidente pour chercher à la démontrer, et l'on doit avoir une parfaite confiance dans l'exactitude de ses détails, puisqu'elle est confiée à un géologue aussi distingué que sir H. T. de La Bêche.

Je ne dois pas passer sous silence l'*Atlas des Cartes et Plans des principaux lieux où l'armée anglaise a combattu pendant les guerres de 1808 à 1814*, quoique cette mention puisse être considérée avec raison comme n'étant pas ici tout-à-fait à sa vraie

place. Cet atlas publié par M. James Wild, géographe de la reine, doit être composé de 55 sujets en 45 feuilles de cartes ou plans. Une partie a déjà paru, et le reste ne tardera probablement pas à être livré au public. Les cartes que j'ai vues sont admirablement gravées sur un très grand format; je dois supposer qu'elles sont exactes.

*Voyages , ouvrages géographiques , etc.*

Quoique j'aie pu citer beaucoup de travaux cartographiques faits sur l'Angleterre depuis un an environ , je crains fort d'avoir laissé plus d'une lacune. Je serai plus concis , faute de renseignements, en parlant des voyages faits dans le Royaume Uni et des autres ouvrages géographiques qui le concernent, car je n'en relaterai que deux. Le premier est la *Nouvelle Statistique de l'Écosse*, qui se publie à Édimbourg et à Londres , dans le format in-8°, sous la surveillance de la Société en faveur des enfants des membres du clergé, et dont un volume a paru en 1841; et la *Relation d'une excursion agronomique en Angleterre et en Écosse* faite en 1840, par le comte Conrad de Courcy, et qui a été imprimée à Lyon l'année suivante.

ROYAUME DES PAYS-BAS.

Le gouvernement des Pays-Bas n'a pas négligé les travaux géographiques, et on en doit aussi de remarquables à des particuliers. Je n'ai point à vous entretenir ici de la magnifique carte de l'archipel indien de M. le baron Derfelden de Hinderstein, ni des cartes du Japon de M. le professeur Siebold qui ont paru cette année, car il ne s'agit en ce moment que des travaux concernant spécialement les Pays-Bas.

*Cartes géographiques et autres.*

Les premières cartes géographiques que j'aurai à vous citer forment l'*atlas du royaume des Pays-Bas et de ses possessions d'outre-mer*. C'est M. F. Desterbecq, graveur, qui vient de le publier à La Haye. Quoique l'auteur ne soit pas géographe, on doit reconnaître que son atlas est très exact en ce qui concerne le royaume des Pays-Bas proprement dit, que c'est même le meilleur qui ait paru sur ce pays. On ne peut en dire autant de la dernière feuille, représentant les colonies néerlandaises dans l'archipel Indien. Elle est copiée d'ouvrages surannés, quoique, pour lui donner du relief, l'auteur ait tracé la route du gouverneur-général baron de Capellen dans son voyage aux Moluques en 1824, route prise sur la carte de l'archipel Indien de M. de Derfelden.

Je mentionnerai encore la *grande carte provinciale topographique du royaume des Pays-Bas*, dont 4 ou 6 feuilles doivent être consacrées à chaque province. La base de cette carte est le relevé cadastral augmenté de tous les détails physiques, géographiques, industriels, etc. Le levé des provinces de Gueldre et d'Overyssel est le plus avancé. Des ingénieurs se livrent dans les différentes provinces du royaume à un travail extrêmement minutieux; car on veut que ces cartes indiquent le plus petit sentier, et les élévations du terrain assez variées dans la Gueldre. On sait que le terrain n'est totalement plat que dans les provinces de Nord et de Sud-Hollande, de Frise et de Groningue.



*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Aucun voyage remarquable exécuté en 1842 dans le royaume des Pays-Bas n'est venu à ma connaissance. Quant aux ouvrages géographiques publiés sur ce royaume, je dois me borner à citer :

*L'Histoire générale de la patrie* ( en allemand ) depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, avec planches et cartes, dont l'auteur est M. J.-P. Arend. Les premières livraisons de cet ouvrage ont paru à Amsterdam en 1840 ; il n'est point encore terminé et se continue.

*La Description d'Utrecht et de ses environs*, ( en langue française ) est une espèce de manuel orné de petites cartes et de vues qui a paru récemment. M. le baron de Derfelden qui vous a envoyé cet ouvrage, garantit l'exactitude de M. Vander Munde, son auteur.

Un grand *Dictionnaire géographique des Pays-Bas* ( en hollandais ) publié par M. Vander Aa, sous les auspices du gouvernement, d'après les meilleurs matériaux, mérite aussi de fixer votre attention. Quatre volumes grand in-8° ont déjà paru à Gornichen ; le dernier, imprimé en 1842, s'étend jusqu'aux lettres GOL.

*Le Journal pour l'histoire, les antiquités et la statistique de la province d'Utrecht*, en hollandais comme le précédent ouvrage, renferme des articles fort intéressants. Il en paraît chaque mois un numéro, toujours accompagné de cartes et de plans.

## BELGIQUE.

Le gouvernement belge apporte aussi son tribut annuel dans cette revue des progrès de la géographie. J'aurai occasion de parler, en traitant de l'Amérique,

des expéditions scientifiques qu'il a envoyées au Nouveau-Monde. Je vais indiquer ici ce qui a été publié sur la Belgique même.

*Cartes.*

M. Vander-Maelen continue la publication de son grand atlas. Sa *Nouvelle carte topographique de la Belgique*, dont la commission pour l'industrie nationale a reconnu l'exactitude et le fini de l'exécution en lui accordant une médaille d'or, doit se composer de vingt-cinq feuilles à l'échelle de 1/80,000°. Quatre ont déjà été publiées, et quatre autres, terminées en partie, doivent paraître dans les premiers mois de 1845.

Parmi les autres cartes récentes qu'on doit à l'établissement géographique de M. Vander-Maelen, je citerai la *carte minière*, ou carte topographique des mines, minières, usines et carrières de Belgique, et d'une partie des pays limitrophes, publiée en 1842, par ordre du gouvernement belge, dressée et gravée sous la direction de M. Cauchy, ingénieur en chef des mines. Cette carte, composée de neuf feuilles, offre les limites de toutes les concessions de mines; toutes les usines qui tirent leurs matières premières du règne minéral y sont représentées par des signes particuliers; et des chiffres placés dans chaque concession correspondent à ceux placés dans un index donnant le nom de toutes les exploitations qui se trouvent dans chaque district des mines. Un mémoire volumineux l'accompagne.

La *Carte de la navigation de la Belgique et des pays limitrophes*, publiée par ordre du gouvernement belge, sous la direction de M. Vifquin, ingénieur en chef des ponts et chaussées. Cette carte, en une grande feuille,

divisée par bassins, et accompagnée d'un mémoire in-4°, va être présentée aux chambres belges.

Les *Cartes des évêchés de Belgique*. La carte *des évêchés de Tournay et de Bruges*, présentant le relevé de la population et le nombre des ecclésiastiques, a été publiée en deux feuilles; celles *des évêchés de Liège et de Namur* paraîtront dans le courant de janvier prochain.

La *Carte des limites de la Belgique et de la Hollande* en sept feuilles. Cette carte doit accompagner le traité conclu entre ces deux puissances.

Le *Plan des faubourgs de Bruxelles*, comprenant le tracé de la nouvelle enceinte projetée, gravé à l'échelle de 1/5,000<sup>e</sup> est sur le point d'être terminé.

#### *Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Je n'ai point à mentionner de voyages faits cette année en Belgique. Quant à d'autres ouvrages relatifs à la géographie, je citerai : *la Belgique sous ses rapports statistiques, techniques et industriels*, que M. Heeren, fils du célèbre historien, a fait paraître à Hanovre, en 1842, sous le format in-4°.

Le *Coup d'œil sur la géologie de la Belgique*, publié la même année à Bruxelles, par M. d'Omalius d'Halloy en un vol. in 8°.

La *Notice sur la différence des longitudes des observatoires royaux de Greenwich et de Bruxelles, déterminée au moyen du chronomètre*, par MM. Sheepshanks et Que-telet, et qui est extraite du tome XII des *Mémoires de l'Académie des sciences de Bruxelles*.

Le *Tableau synoptique et comparatif des neuf provinces de la Belgique*, par M. Pirlot d'Ath.

Le *Dictionnaire géographique, topographique, historique, statistique, ecclésiastique, administratif, judiciaire et postal des communes, section de communes et hameaux de la Belgique*, avec les cartes des neuf provinces, et une carte générale du royaume, précédé d'un Essai géographique sur la Belgique, par J.-M. Havard, commis-rédacteur au ministère de la justice, publié à Bruxelles, en un vol. in-8°.

Le *Dictionnaire géographique et statistique du royaume de Belgique*, contenant la description générale des provinces, et la description particulière de toutes les communes de ce royaume, rédigé sur les publications officielles, et d'après un grand nombre de documents particuliers, avec une carte générale du royaume, et des cartes des neuf provinces, par M. Charles Maerts. Il a paru à Bruxelles, en 1841.

Le même auteur a aussi fait paraître la même année :  
1° le *Tableau des communes urbaines et rurales du royaume de Belgique par province*, en un vol. in-12 ;

2° La *Géographie de la Belgique*, d'après le traité du 19 avril 1839 ; ce dernier ouvrage est tout-à-fait élémentaire.

C'est enfin à Leipzig que le Dr Ferdinand Gobbi a publié en 1842 un écrit remarquable intitulé : *Des forces physiques de la population, avec application spéciale à la statistique de la population de la Belgique*.

#### DANEMARK.

Les sciences géographiques reçoivent en Danemark des encouragements des Sociétés savantes, aussi bien que du souverain éclairé de ce royaume, qui les protégeait déjà comme toutes les autres sciences, n'étant encore que prince royal. Depuis qu'il est monté sur le

trône, plusieurs voyages de découvertes ont été entrepris sous ses auspices, soit entièrement, soit en partie à ses frais. J'aurai occasion d'en parler lorsque je m'occuperai de l'Amérique.

*Cartes hydrographiques.*

Le Dépôt de la marine de Copenhague (*Søe kaart archiv.*), dirigé par M. le capitaine Zahrtmann, l'un des meilleurs élèves du célèbre astronome Schumacher, a publié depuis la fin de 1841 plusieurs nouvelles cartes hydrographiques; ce sont :

1° Le *golfe de Neustadt* (*Neustadt Bugten*), en une feuille. Cette carte avait déjà paru en 1858; elle a été reproduite en 1841 avec des corrections.

2° Le *Sund* (*Oresund*) depuis Kullen jusqu'à Hveen, également en une feuille.

3° La *Mer du Nord* (*Nordsøen*) en 2 feuilles.

4° Le *Golfe d'Heligoland* (*Helgolauder Bugten*) en une feuille.

5° Le *Kattegat*.

Les numéros 2 et 3 ont été publiés cette année, et c'est en 1841 que le n° 4 a été livré au public; quant au n° 5, publié d'abord en 1851, il a été corrigé et reproduit en 1842; et l'on prépare en ce moment au dépôt de la marine de Copenhague les cartes suivantes, qui paraîtront probablement dans le courant de 1843 :

1° *Carte du Skagerak depuis Færder jusqu'à Hans-tholmen;*

5° *Carte du Sund et des Belts, ainsi que de la portion de la mer Baltique jusqu'à Oland;*

4° *Carte du Sund depuis l'île de Hveen jusqu'à celle de Møen;*

5° *Carte de la partie septentrionale de la Sclande depuis Sjælland-Odde et le Sund jusqu'à Copenhague ;*

2° *Carte du petit Belt*, dressée d'après de nouveaux matériaux. Les trois dernières cartes sont entièrement nouvelles.

Je dois citer aussi une *Description de la partie de la mer Baltique depuis Bornholm jusqu'à Gottland*, que M. J. Hiorth, commissaire de marine, vient de faire paraître à Copenhague.

*Cartes géographiques et autres.*

La Société royale des sciences de Copenhague a publié en 1841 une *carte du royaume de Danemark et du duché de Schleswig*, dressée par le major O.-N. Olsen en 2 grandes feuilles à l'échelle de 1/480000<sup>e</sup>, accompagnée d'esquisses géognostiques, de profils, etc. Cette carte doit être coloriée de manière à montrer les divisions politiques et la constitution physico-géognostique du terrain; toutes les sondes le long des côtes, les bancs, les rescifs, etc., doivent aussi être indiqués. Le soin extrême avec lequel est exécuté ce coloriage, sans lequel l'ouvrage perdrait beaucoup de sa valeur, exige infiniment de temps, et n'a pas permis jusqu'ici d'annoncer la vente de cette carte, quoique la majeure partie des feuilles soient prêtes.

Une autre *carte du royaume de Danemark* en 10 feuilles, dressée, dessinée et lithographiée par J.-H. Maus à l'échelle de 1/160000<sup>e</sup>, a été commencée en 1857, et est en ce moment terminée. On dit qu'elle est exécutée avec autant de soin que d'exactitude.

C'est en 1841 qu'a paru la *carte du duché de Schleswig* de la Société des sciences.

On fait espérer qu'en 1845 nous posséderons une carte exacte et détaillée de l'Islande d'après des relevés faits par M. Gundloksen, Islandais de naissance, qui, pen-

dant plusieurs années, a voyagé à cet effet dans sa patrie aux frais de la Société des sciences. Cette carte aura 4 feuilles, et on assure qu'à juger des autres par la première qui est terminée, elles formeront un ouvrage remarquable.

Une direction supérieure doit être chargée en Danemark de tout ce qui concerne les cartes de ce pays, en sorte que l'état-major général, qui, jusqu'à présent, ne s'est occupé que de la partie technique (1), confondra ses travaux avec ceux du professeur Schumacher et de la Société des sciences. Le premier et le plus important résultat de cette concentration sera *une nouvelle carte du royaume* en 70 feuilles, dressée d'après une nouvelle triangulation effectuée par les officiers de l'état-major eux-mêmes. Ce projet n'a pas encore reçu la sanction du roi, mais on ne doute pas qu'elle ne soit accordée par ce monarque, juste appréciateur de l'utilité des travaux scientifiques.

La Société des antiquaires du Nord a publié plusieurs cartes des districts du Groënland, sur lesquelles je reviendrai en parlant des ouvrages géographiques.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Des travaux hydrographiques dans le petit Belt et dans les golfes de la côte orientale du Jutland ont été effectués cette année, et se poursuivront l'année prochaine dans le golfe dit Liimfjord. Deux naturalistes distingués, MM. Schjödte et Krøyer, ont fait en Islande un voyage dont les résultats ne sont pas encore publiés, et la Société royale des antiquaires du Nord de Copenhague,

(1) Les opérations relatives aux triangulations et à la confection des cartes sont placées sous la direction du major O. N. Olsen, officier distingué, que j'ai déjà eu occasion de citer plus haut.

qui donne une si vive impulsion aux explorations, surtout en Islande et au Groënland, en a fait faire plusieurs en 1841, dont j'ai déjà rendu compte dans votre Bulletin. Le golfe d'*Igalikko* dans le district de *Juliauhaab* a été examiné, et sa description a été publiée avec une carte représentant les ruines qu'on y a découvertes. On a publié également la même année, avec une carte, la relation d'un voyage exécuté à *Amaraglik* et dans plusieurs golfes du district de *Godthaab*, par M. Möller (H.-P.) ; il en est de même de la relation du voyage au golfe *Tunnudliarbik* qu'on doit au pasteur *Jørgensen*. La carte qui accompagne cette dernière et celles dont j'ai déjà parlé, formeront d'excellents matériaux pour une carte générale du Groënland, quoiqu'il me semble que les recherches n'embrassent pas l'ensemble de ce vaste pays, que nous n'appellerons pas un continent, et que je ne saurais nommer une île. Les recherches prescrites par la Société sur les antiquités du Groënland ont produit un certain nombre de documents, remis à M. le docteur *Pingel*, qui a longtemps résidé dans ce pays, que peu de personnes connaissent aussi bien que lui ; ils serviront à former une *Chorographie d'antiquité*. Elle sera illustrée par des cartes, des plans et des vues, et formera la troisième partie de l'*Histoire monumentale du Groënland*. On doit au même savant un *Mémoire sur l'abaissement de la côte occidentale du Groënland*, inséré dans la collection des *Mémoires de la Société de physique de Scandinavie*.

Le *Voyage en Islande et au Groënland* exécuté pendant les années 1855 et 1856 sur la *Recherche*, par ordre du roi, sous la direction de M. *Gaynard*, nous apportera sans doute de nouvelles lumières sur la géographie de ces colonies danoises, lorsque le texte sera



entièrement publié. Déjà l'*Atlas pittoresque*, dû à l'habile crayon de M. Mayer, et l'*Atlas géologique* de M. Eugène Robert ont paru, ainsi que la *Description géologique et botanique de l'Islande* dont ce dernier est également l'auteur. Enfin, M. Lottin a terminé la partie physique, et donné un plan de Reikiavik, dont l'exactitude a excité l'admiration du gouverneur et des habitants de la ville; nous devons un plan de la baie du même nom, levé en 1840, à M. de la Roche-Poncée, ingénieur hydrographe. Espérons que les autres livraisons du voyage de *la Recherche* ne tarderont pas à être livrées au public, et que l'ouvrage entier sera bientôt terminé.

Un savant anglais, M. G.-S. Mackenzie, membre de la Société royale de Londres, a fait paraître cette année une nouvelle édition de son ouvrage sur l'Islande. Je crois devoir me borner pour le moment à le citer, en annonçant que M. Wilhelmi a publié à Heidelberg, en 1842, un ouvrage intitulé : *Les Normands en Islande et en Groënland, et leur voyage en Amérique fait 500 ans avant Christophe Colomb*, avec une carte.

Je mentionnerai ici un excellent ouvrage géographique de M. le capitaine A. Baggesen, intitulé : *l'État danois, ou Description de ce royaume et de ses dépendances*, quoiqu'il ait été publié en 1840, et je recommanderai la *Statistique de l'état danois*, dont l'auteur M. A.-F. Bergsøe, a fait paraître la première livraison en 1842; ainsi que les *Tables statistiques* du même royaume publiées par une commission royale, et dont 6 livraisons sont déjà dans les mains du public. Je citerai enfin la *Description de l'Amt* (préfecture) *de Thisted*, dans le Jutland, publiée cette année par les soins et aux frais de la Société d'économie domestique du Danemark, et dont l'auteur est le pasteur Djörup. C'est

dans cette préfecture que notre célèbre Malte-Brun a pris naissance.

SUÈDE.

La Suède, placée dans les premières années du xvii<sup>e</sup> siècle, au temps du célèbre Burœus, et sous le règne de Charles IX, parmi les nations qui cultivaient avec le plus de succès la géographie, et qui a produit plus tard de fort bonnes cartes hydrographiques, et quelques cartes géographiques dont le mérite a été apprécié, semble aujourd'hui négliger totalement cette science. Depuis la mort de l'amiral G. de Klint, on ne voit pas que ce pays ait produit de géographes vraiment distingués. ni d'ouvrage géographique remarquable; et ce qui a lieu d'étonner, c'est qu'aucune des académies suédoises ne s'occupe de géographie comme science particulière. Je n'ai point appris que le gouvernement ait ordonné aucun grand travail pour la reconnaissance de la Suède proprement dite, et le levé de ses provinces et de ses côtes si étendues, ni qu'il ait provoqué des voyages scientifiques. Je dois reconnaître toutefois que le souverain de ce pays a encouragé autant qu'il était en lui l'expédition que la France a envoyée en Scandinavie. Le roi de Suède et de Norvège, comme celui de Danemark, ont rendu un grand service à la *Commission scientifique du Nord* en autorisant des savants suédois, norvégiens et danois à s'adjoindre aux membres de cette Commission, et à les aider de leurs lumières.

*Cartes hydrographiques.*

On doit néanmoins à M. G. de Klint, fils du défunt amiral, deux cartes des côtes de Norvège, qui ont été publiées à Stockholm en 1842. J'en parlerai en traitant de ce royaume.

*Cartes géographiques.*

Depuis la carte de la Suède et de la Norvège méridionales, que Carl-Forsell a publiée en 8 feuilles à Stockholm de 1815 à 1826, je n'ai point appris qu'il en eût paru d'autre qui mérite d'être signalée, ni que la partie septentrionale des deux royaumes eût été faite.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Je ne connais que deux ouvrages imprimés en Suède pendant l'année 1842 qui aient quelque rapport avec la géographie; et même le premier est un ouvrage général, un *Traité de navigation*, en suédois, dont l'auteur est M. Gustaf de Klint, cité plus haut. Le second de ces ouvrages est la *Description des phares et fanaux établis sur les côtes de Suède, depuis Haparanda jusqu'à la frontière de Norvège*, publiée par la direction du pilotage.

M. de Hogguez a fait paraître en 1841, à Berlin, son *Voyage en Laponie et dans la Suède septentrionale*; cet ouvrage est accompagné d'un atlas de 20 cartes.

## NORVÈGE.

*Cartes hydrographiques.*

Vous avez vu dans la notice que j'ai insérée au mois de mai dernier dans le Bulletin de la Société sur les *cartes hydrographiques des côtes de Norvège*, quels ont été les travaux de cette nature exécutés dans ce royaume depuis 1785. Je me bornerai à rappeler ici qu'une carte hydrographique, comprenant l'espace qui s'étend du 68° 9' au 69° 16' de latitude nord, et renfermant la portion des îles Lofoten qui restait à

décrire, les Vesteraalen et une partie du continent située à l'est, a été terminée à la fin de 1841. Cette carte, la douzième de celles qui ont été publiées depuis 1785, et la cinquième de celles qui l'ont été depuis que la Norvège a été séparée du Danemark pour être unie à la Suède, a été levée par le capitaine du génie Broch, le lieutenant de vaisseau Due, et le lieutenant d'infanterie Rynning, dressée et dessinée par M. le lieutenant du génie Vibe. Elle est, comme les quatre précédentes, accompagnée d'instructions nautiques, rédigées par M. le professeur Hansteen. J'ajouterai, ainsi que je le disais dans ma notice, que tous les travaux à faire sur les lieux sont aujourd'hui terminés. On a donc l'espoir de posséder avant peu d'années une collection complète de bonnes cartes des côtes de Norvège, ainsi que de la série de bancs de sable connus sous le nom de *Havbroen*, qui s'étendent le long de la côte occidentale du cap Lindesnæs à Vardöehus. J'ai déjà annoncé, en parlant de la Suède, que M. Gustaf de Klint, capitaine de la flotte suédoise, avait fait paraître à Stockholm, en 1842, deux cartes des côtes de la Norvège. La première comprend l'espace situé entre Frederiksværn et le cap Lindesnæs; et la seconde s'étend du même cap au golfe ou détroit de Karmö. Il est probable qu'elles ont été dressées d'après les anciennes cartes hydrographiques des côtes de Norvège, sans doute avec quelques améliorations.

*Cartes géographiques et autres.*

Il n'a point été publié récemment, à ma connaissance du moins, de carte géographique de Norvège; j'apprends seulement par ma correspondance que deux

cartes de ce royaume, en ce moment terminées, et prêtes à être livrées au graveur, contiennent des améliorations considérables. La première est du capitaine de génie Roosen, auquel on en doit déjà une qui a paru en 1829; cet officier se propose de se rendre bientôt à Paris pour l'y faire graver; l'autre est du professeur d'histoire Munch. Il est fâcheux que les cartes des *amt* ou préfectures de Norvège, commencées par les capitaines Munthe et Ramm, et qui se gravaient à Paris, n'aient point été continuées, faute de souscripteurs en nombre suffisant pour couvrir les frais. Le storthing vient d'allouer des fonds pour acheter les cuivres et tout le matériel, et pour poursuivre cette belle entreprise trop longtemps suspendue.

Une *carte géologique* des environs de Christiania accompagne la première partie de la *Gaea Norvegica*, publiée en 1858, par M. Keilhau, professeur de géologie et de minéralogie à l'université de Christiania, aux frais et sous les auspices de la Société royale des sciences de Norvège; d'après ce que mande ce savant professeur, plusieurs autres cartes géologiques de la Norvège paraîtront avec la seconde partie de la *Gaea* qui ne pourra être terminée avant deux ans.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

*La Norvège et les Lapons en 1841*, tel est le titre d'un ouvrage en un volume que M. John Milford vient de faire paraître à Édimbourg. Sans faire faire de grands progrès à la géographie, l'opuscule de M. Milford contient des informations utiles sur les mœurs et sur les coutumes des Lapons, ainsi que sur la pêche du saumon. Deux journaux anglais l'*Edinburgh Review* et le *Quarterly Review*, en rendent un compte avan-

tageux ; et la *Bibliothèque universelle* de Genève a cru devoir le reproduire en français dans son numéro du mois de septembre.

M. Keilhau , déjà cité , M. Blytt , professeur de botanique , et d'autres professeurs de l'Université de Christiania , sont dans l'usage de faire à peu près chaque année des voyages , ou , si l'on veut , des excursions en différentes parties de la Norvège dans l'intérêt de l'avancement des sciences qu'ils cultivent. Les relations de ces voyages qu'ils publient ordinairement à leur retour , ne laissent pas que de contribuer au progrès de la géographie , quoique ces voyages soient entrepris dans un but tout spécial. Je crois donc utile de mentionner ceux qui ont paru récemment. Je commencerai par le *Voyage botanique* de M. Blytt , exécuté pendant l'été de 1857 dans la partie orientale du *Stift* d'Aggershuus , bien que déjà un peu ancien , puisqu'il a été publié en 1859 , et qu'on n'y trouve aucun renseignement proprement géographique. La même observation s'applique , quant aux époques de la publication , aux deux *Voyages géognostiques* , faits par M. le professeur Keilhau , le premier dans l'*Amt* de Lister et Mandal , pendant l'été de 1859 , et imprimé en 1840 ; et le second de Christiania à la partie orientale du *Stift* de Christiansand pendant l'été de 1840 , et imprimé en 1841. Ces derniers sont accompagnés de deux petites cartes , ou plutôt d'esquisses de cartes des contrées que le professeur a visitées. *Les Recherches magnétiques pendant un voyage en Danemark et dans une partie de l'Allemagne septentrionale* , exécuté en 1859 , par M. le professeur Hansteen , ont été publiées en 1842. Une autre relation d'un voyage , fait également en Norvège , et qui renferme beaucoup plus d'observations géographiques que les

précédents, quoique entrepris également dans le but spécial des progrès de la botanique, est celui que M. N. Lund, candidat de philosophie, a effectué à la fin de 1841, dans le Nordland et le Finmark oriental, et qui a paru à Christiania en 1842. Parti de Christiania dans les derniers jours du mois de juin, M. Lund arrive à Trondhiem au commencement de juillet. C'est de cette ville que commence, à proprement parler, son voyage, rédigé sous la forme de journal. On y trouve des renseignements utiles sur l'ancienne capitale de la Norvège et ses environs, sur les côtes du Nordland, sur la pêche qui s'y fait pendant l'été, et sur l'influence qu'elle exerce, etc., sur les golfes nombreux, les villes ou plutôt les habitations clair-semées de ces contrées boréales dont la végétation fixe particulièrement l'attention du voyageur, et dont il donne la Flore phanérogame, etc.

M. Blom, *amtmand* (préfet) de Drammen, vient de faire paraître à Leipzig (1842), en langue allemande, une *Description statistique du royaume de Norvège*, en 2 volumes in-8°. La préface de cet ouvrage, qui est accompagné d'une carte géographique, est due à M. Karl Ritter. Déjà, en 1840, M. Schweigaard, professeur à l'Université de Christiania, avait publié en norvégien la première partie d'une excellente *Statistique de la Norvège*; on attend encore la seconde partie. Des *Recherches géognostiques sur les montagnes primitives de la Norvège* ont paru à Iéna, en 1841, en un volume in-8°; cet ouvrage est de M. Suckow.

Un fait que je ne dois pas omettre de vous signaler, c'est que la Société royale des sciences de Norvège a décidé qu'un observatoire serait construit à Trondhiem, qu'elle a pris les dispositions nécessaires pour qu'on

y fasse une suite d'observations météorologiques et magnétiques; et enfin, que sous les auspices et aux frais de la même Société, une géologie, une flore et une faune norvégiennes vont être publiées prochainement.

Quoiqu'il n'ait encore paru qu'une 1<sup>re</sup> livraison de planches du *Voyage en Scandinavie, au Spitzberg et aux îles Féroë*, fait par ordre du roi et sous les auspices du ministre de la marine, pendant les années 1838, 1839 et 1840, sur la corvette la *Recherche*, et sous la direction de M. Paul Gaymard, il me paraît convenable de parler ici des travaux particuliers que quelques uns des membres de l'expédition ont récemment livrés au public, soit par l'impression, soit par la communication à l'Académie des sciences. *L'Aperçu des observations géologiques faites pendant les années 1837 et 1838 dans le nord de l'Europe, principalement sur les traces anciennes de la mer*, que M. Robert a inséré dans le Bulletin de la Société géologique de France, et dont M. Cordier a rendu compte à l'Académie des sciences, est une véritable relation de voyage, et une relation remplie de faits intéressants sur la Norvège septentrionale, la Laponie et le Spitzberg. Suivant M. Robert, la plupart des côtes de la Scandinavie portent des traces évidentes du séjour de la mer à des hauteurs qu'il est généralement difficile d'apprécier sous le rapport des différences de niveau, si toutefois il existe réellement des différences, ainsi que l'ont avancé les géologues suédois. D'après les terrasses et les rivages anciens qu'il a été facile de compter distinctement sur plusieurs points du littoral, le phénomène d'exhaussement du sol entier de la Scandinavie ou plutôt du retrait de la mer a peut-être subi des intermittences, à moins de ne voir dans ce caractère qu'une disposition propre à tous les délais-



sements de mer, de lacs et de fleuves qu'on appelle relais. A une grande hauteur dans l'intérieur des terres, et notamment au point de partage des eaux de l'Allen qui se rendent dans la mer glaciale et de celles du Muonio qui se jettent dans le golfe de Bothnie, le plateau offre des traces analogues à celles des côtes. M. Robert croit donc pouvoir conclure avec quelques historiens de Suède, notamment avec Dalin, que la Scandinavie a été jadis une île vaste en forme de croissant séparée originairement de la Finlande; ou bien qu'elle a formé avec cette contrée, séparée jadis aussi de la Russie, là où existent aujourd'hui les grands lacs Onega et Ladoga, un grand archipel hérissé de hautes montagnes arides; puis toutes ces îles s'étant réunies entre elles, par l'effet des atterrissements aussi bien que par suite de l'abandon de la mer, se sont trouvées enfin annexées au continent. L'opinion émise ici par M. Robert sur un abaissement du niveau de la mer, abaissement que l'astronome Celsius a signalé le premier, et qui ne serait pas de moins de 45 pouces par siècle, est partagée par M. Morin, ingénieur des ponts et chaussées, dans un Mémoire lu au dernier congrès scientifique tenu à Besançon au mois de septembre 1841, et qui depuis a été publié.

M. Bravais, membre, comme M. Robert, de la Commission scientifique du Nord, et comme lui membre très actif, croit au contraire au soulèvement des côtes scandinaves. Dans un *Mémoire sur les lignes d'anciens niveaux de la mer dans le Finmark*, soumis à l'Académie des sciences, et qui a été examiné par une Commission dont M. Élie de Beaumont était rapporteur, M. Bravais passe en revue les principales hypothèses, discute les opinions, et invoque l'autorité de son confrère

Robert, et celle du savant géologue norvégien, le professeur Keilhau. Il se prononce enfin positivement en faveur de la théorie du soulèvement du sol, tantôt d'une manière lente et graduée, tantôt par des sauts plus brusques; ce qui donne un grand poids à son opinion, c'est qu'elle est partagée par M. Élie de Beaumont.

La même question a occupé depuis peu l'Académie des sciences de Suède, et l'on voit dans ses Mémoires que M. Almloef, un de ses membres, en recherchant en 1859 les marques faites au niveau de la mer à des époques précédentes sur la côte entre Haparenda et Söderköping, a trouvé que plusieurs étaient au-dessus du niveau précédemment indiqué, d'où il conclut l'élévation progressive et graduelle des côtes de Suède.

Dans son Mémoire intitulé : *Observations sur le phénomène diluvien dans le Nord de l'Europe*, dont M. Élie de Beaumont a également rendu compte à l'Académie des sciences, M. Durocher, ingénieur des mines, et membre de la Commission scientifique du Nord, décrit l'ensemble des phénomènes d'érosion et de transport des blocs nommés erratiques. Il désigne souvent ce phénomène dont M. Robert avait déjà parlé dans le Bulletin de la Société géologique, sous le nom de *diluvium* du Nord ou de *diluvium* scandinave; mais M. Élie de Beaumont, tout en reconnaissant que cette expression est consacrée par l'usage, quoique la théorie des phénomènes dont il s'agit soit un objet de controverse, pense qu'il vaudrait peut-être mieux appeler *phénomène erratique* le phénomène ou l'ensemble de phénomènes, qui a abouti au transport des *blocs erratiques* depuis le point d'où ils ont été arrachés jusqu'à leur position actuelle.

Suivant M. Durocher, le transport des blocs erratiques est le résultat de deux actions successives ; la première serait celle d'un grand courant parti des régions polaires ; la seconde serait celle d'une mer soumise à des hivers plus rigoureux que les nôtres , et dans laquelle le phénomène connu du déplacement des blocs de rocher par les glaces aurait eu un grand développement. M. Eugène Robert , dans un Mémoire dont je vous ai déjà entretenu , a aussi traité la question des *blocs erratiques* de la Scandinavie , qu'il ne résout pas tout-à-fait de même que M. Durocher.

Enfin, M. Charles Martins , notre collègue , membre de la même Commission scientifique du Nord , a adressé dernièrement à l'Académie des sciences un *Mémoire sur la distribution des grands végétaux le long des côtes de la Scandinavie , et sur le versant septentrional de la Grimsel en Suisse.*

#### RUSSIE.

La Russie occupe un rang distingué parmi les puissances qui ont fait faire depuis la fin de 1841 des progrès remarquables à la géographie ; et son gouvernement a droit à la reconnaissance du monde savant pour les importantes explorations exécutées par ses ordres dans différentes parties du monde , sous la direction de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Je ne parlerai ici que des travaux relatifs à la Russie d'Europe , et pour me faire mieux comprendre , je remonterai au-delà de l'année 1841.

#### *Cartes hydrographiques.*

Le gouvernement russe avait ordonné en 1828 l'exploration des côtes du golfe de Finlande. Il désirait

que ce travail fût digne de l'état avancé de la science géodésique, et qu'il pût se lier aux opérations semblables que la Suède, le Danemark et la Prusse ont fait exécuter sur leurs côtes respectives. On résolut de commencer par mesurer une chaîne de triangles le long de la côte et sur les îles, afin de déterminer un certain nombre de points, et les espaces entre ces points furent remplis par des sondages et autres opérations nautiques. Les observations devaient être raccordées à la triangulation exécutée par les généraux Schubert et Tenner, et à la mesure de l'arc du méridien faite par M. Struve.

Les opérations trigonométriques et astronomiques commencées en 1829 arrivèrent à leur terme en 1858. On mesura une base à Revel et une autre à Aland en Finlande. Plus de 600 points furent déterminés trigonométriquement, et pour obtenir une plus grande précision, la latitude et des azimuths astronomiques ont été observés en dix points différents. On se servit pour mesurer les angles de théodolites d'Ertel, et d'un instrument universel de 12 pouces du même artiste pour les observations astronomiques. La triangulation fut liée à une de ses extrémités à travers le *Aland-Haaf* avec la triangulation exécutée par le professeur Cronstadt en Suède, et à l'autre aux opérations de Bessel en Prusse par l'intermédiaire des triangles du général Tenner en Courlande. L'expédition chronométrique du lieutenant-général Schubert dans la Baltique en 1855 eut pour but de s'assurer de l'exactitude de ces opérations.

Ces travaux préliminaires terminés, le levé de la côte de Finlande commença en 1855. On employa des bateaux à rames pour le sondage en dedans des récifs,

et à dix verstes au large ; et pour plus d'exactitude , la surface de la mer fut divisée en carrés d'une verste de côté au moyen de bouées à pavillons dont l'exacte position était assurée par des observations trigonométriques. Quatre ou cinq brigs ou schooners furent mis à la disposition du capitaine Reinecke , qui commandait l'expédition , afin de prendre les sondages à de plus grandes distances de la côte. Par ce moyen, les sondes furent terminées dans l'été avec autant d'exactitude qu'on en a obtenu à Cronstadt et à Revel pendant l'hiver en perçant la glace. Le levé du golfe de Finlande depuis Pétersbourg jusqu'à Hangöudd est complété, et on prépare les cartes à une échelle de 1 pouce pour 400 yards, ou 1/14400 ; quelques unes sont déjà dans les mains du graveur.

Le capitaine Reinecke était chargé en même temps, d'après les désirs exprimés par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, d'établir sur les rochers qui garnissent les côtes de Finlande, des marques inaltérables pour mesurer l'abaissement successif du niveau de la Baltique, travail dont il a rendu compte dans un mémoire accompagné de plusieurs plans. Ce document, si important pour les observations futures, sera publié par ordre de l'Académie dans le recueil des Mémoires des savants étrangers, et les plans seront déposés aux archives de ce corps savant. On sait que le ministre des finances de Russie a ordonné que de semblables observations sur les changements de niveau de la mer Caspienne fussent faites dans certains intervalles de temps à Bakou, d'après des instructions dressées par M. Lenz.

Des opérations semblables furent commencées dans le golfe de Riga au printemps de 1840, par le baron

Wrangell, déjà connu dans le monde savant pour avoir coopéré à la mesure de la méridienne de M. Struve. Au commencement de 1842 l'expédition relevait l'entrée du golfe entre Swalferort et la côte de Courlande.

Un autre résultat des opérations hydrographiques prescrites par le gouvernement russe est l'*Atlas des côtes de la mer Noire*, qu'on grave en ce moment, et dont les matériaux ont été réunis pendant une série d'années par le capitaine Manganari, et par d'autres officiers de marine, sous la direction de l'amiral Greig.

*Cartes géographiques et autres.*

Tandis que les officiers de la marine russe s'occupaient de l'hydrographie des côtes de Finlande et de celles de la mer Noire, de savants voyageurs visitaient les provinces de l'empire, et en dressaient des cartes géographiques. Ainsi, pendant un voyage statistique exécuté en 1840 dans quelques gouvernements de la Russie centrale, M. Köppen leva la *carte des sources du Volga et de la Dwina occidentale*, travail qu'il accompagna d'un rapport détaillé indiquant les points les plus convenables pour y établir des stations météorologiques. Le but principal de ce voyage était de rechercher quelle pouvait être l'influence exercée par la destruction des forêts sur la diminution des eaux dans les fleuves; question à laquelle avaient donné lieu les annonces souvent répétées d'un prétendu abaissement successif du niveau du Volga. On doit au même observateur une *carte en quatre feuilles de la partie méridionale de la Crimée*, péninsule sur laquelle M. Montandon a fait paraître un ouvrage intéressant. Au *Voyage dans la Russie méridionale et dans la Crimée*, exécuté en 1857,

sous la direction de M. de Demidoff, et dont la publication a été entièrement terminée cette année, se trouvent jointes trois cartes, savoir : la *carte générale du voyage*, une grande *carte de la Crimée* coloriée géologiquement par M. Huot, membre de la Société, et une *carte du terrain carbonifère du Donetz*, exploré par M. Le Play, ingénieur en chef des mines de France. Je dois ajouter que ces deux savants français ont accompagné M. de Demidoff dans son voyage, et ont consigné le résultat de leurs investigations sur ces cartes, que notre confrère M. Pierre Tardieu a gravées avec grand soin.

Une *carte du district de Kola*, que M. le professeur Middendorf a levé lors du voyage qu'il a fait dans la Laponie avec M. Baer, pendant l'été de 1840, rectifie le cours de la rivière du même nom. Suivant le travail du savant voyageur, la direction de cette rivière s'accorde assez bien avec celle qui se trouve indiquée sur une ancienne carte publiée par l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, et forme un angle presque droit avec la direction que lui donne la carte détaillée (*podrobniaia karta*).

Une autre carte non moins importante que celles que je viens de mentionner est la *carte géognostique générale de la Russie européenne*, la première de cette espèce qui ait paru sur l'empire russe. M. Helmersen, auquel on en doit la publication, avait été chargé en 1841 d'examiner les gisements houillers dans les gouvernements de Toula et de Kalouga, et d'en déterminer l'âge relatif; il a accompagné cette carte d'un mémoire justificatif. Ce travail, dont l'exécution a nécessité de longues et laborieuses études, ne tardera sans

doute pas à être complété et rectifié par des recherches ultérieures.

On ne tardera pas non plus, il faut l'espérer, à publier, si elles ne le sont déjà, les cartes dressées par MM. Ruprecht et Savelieff, des contrées visitées par eux pendant leur nouvelle exploration des régions polaires de la partie européenne de l'empire de Russie, ainsi que les plans qu'ils ont levés de la partie méridionale de l'île de Kolgouieff, des environs du cap Mi Koulkine, du cours de l'Indéga, à une distance de 50 verstes dans l'intérieur du pays, et du cours entier du Kouloï sur un espace de 200 verstes.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

La partie la plus occidentale du pays des Samoièdes, et surtout la presqu'île de Kanine, non encore visitée par des naturalistes, ont principalement attiré l'attention des voyageurs que je viens de nommer. Dans cette expédition, pendant laquelle MM. Ruprecht et Savelieff ont fait une ample moisson au profit des sciences naturelles, ce dernier a observé la déclinaison de l'aiguille aimantée sur quatre points, l'inclinaison sur dix points, et l'intensité des forces magnétiques terrestres sur sept. On a observé la latitude dans huit endroits, et la longitude géographique de deux points situés sur la côte de la mer Glaciale a été déterminée par les distances de la lune au soleil et à Vénus. Des mesures barométriques faites à Kolgouieff, le long des côtes Timanski et à Kanine, ont prouvé que les élévations indiquées comme de hautes montagnes par les indigènes, ainsi que sur les cartes géographiques, méritent à peine



le nom de collines; que la chaîne prétendue qui est censée couper la presqu'île de Kanine du nord au sud, n'existe réellement pas. On a observé aussi que le sol de l'île de Kolgouieff reste constamment gelé à la profondeur de plus d'une archine (0<sup>m</sup>,71). Un fait qui a frappé les voyageurs pendant leur exploration, c'est que les forêts s'éloignent visiblement et de plus en plus de la côte. On a trouvé des indices incontestables qui prouvent que des arbres à tige épaisse croissaient autrefois tout près de la mer, tandis que leur distance actuelle de la côte est de plus de 50 verstes.

La détermination géométrique de la surface des gouvernements et des districts de la Russie d'Europe, est une grande opération géographique commencée en 1841 sur les instances de M. Köppen, et sous la direction de M. Struve, premier astronome de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, par MM. Schweizer de Zurich. Cette opération s'exécute d'après la nouvelle carte spéciale publiée par l'état-major, en ayant égard, comme de raison, aux déterminations astronomiques existantes; elle aura nécessairement pour résultat des rectifications aux cartes déjà publiées.

Je ne ferai que mentionner ici le *Voyage dans la Russie méridionale* de M. J.-G. Kohl, publié en langue allemande à Dresde en 1841, et qui forme 2 volumes in-8° (1), en me bornant à citer une phrase du

(1) Voyage dans les parties intérieures de la Russie et de la Pologne, par Kohl. Tome I<sup>er</sup>, *Moskow*, avec un plan de la ville. Tomes II et III, la Bukowine, Galicie, Cracovie et la Moravie, Dresde et Leipzig, 1841, in-8°.

voyageur : « Les contrées situées au nord de la mer Noire, dit M. Kohl, sont au nombre des provinces les moins connues de l'empire russe. Bien que des personnes instruites, venues de Pétersbourg, d'Odessa, de Tangarog, les parcourent chaque année, il est très rare qu'elles soient l'objet d'une relation de voyage. »

Les *Tables de population* que M. Köppen vient de dresser par gouvernements et selon les conditions, en s'aidant des registres des tailles et impôts, et la formation d'un Recueil qu'il prépare et qui doit contenir des Notices ethnographiques, tirées des rapports officiels et de ceux des auteurs les plus récents, sur les différentes nations qui habitent le vaste empire de Russie, me paraissent devoir être cités ici, quoiqu'ils se rapportent, non seulement à la Russie européenne, mais aussi aux autres parties de cet empire situées en Asie et en Amérique. La même observation s'applique aux travaux de la commission chargée de fixer les mesures et poids de l'empire de Russie, qui forment 2 grands volumes in-4° avec un atlas. La description détaillée des opérations de la commission pour établir sur des bases invariables les unités de poids et mesures russes, et leur comparaison avec les poids et mesures des pays étrangers, faites sur des copies authentiques, des étalons originaux que le gouvernement s'est procurés à cet effet, ne me paraît pas étrangère à la géographie.

Parmi les ouvrages publiés sur la Russie européenne, ou au moment de l'être, dont il me reste à vous entretenir, je citerai : 1° *La Russie d'Europe et les monts Oural* décrits géologiquement, par M. Roderick Impey Murchison, président de la Société de géologie de

Londres, Ed. de Verneuil et le comte A. Von Kayserling, avec une carte géologique, des tables, etc., en ce moment sous presse en Angleterre (1) ; 2° *la Russie et les Russes en 1842*, par M. J.-G. Kohl, que j'ai déjà eu occasion de mentionner. Cet ouvrage est en 2 volumes, dont le premier a paru en allemand, à Saint-Petersbourg, et a été traduit en anglais. Il contient des renseignements un peu prolixes, mais intéressants, sur les mœurs et sur les coutumes des différentes classes du peuple russe ; 3° un autre ouvrage du même auteur qui a pour titre : *Description de la ville de Pétersbourg*, a été imprimé à Dresde, en 1841, en 2 volumes in-8°.

Une dame anglaise a voulu aussi fournir son contingent, et ses *Lettres écrites des bords de la mer Baltique*, et imprimées à Londres en 1841, montrent une finesse d'observation et une justesse de coup d'œil remarquables. Elles renferment sur la province d'Esthonie, sur sa capitale, sur ses nobles, ses paysans, son agriculture, et particulièrement sur l'économie domestique et les habitudes de la noblesse qui vit dans ses terres, des notions plus complètes que celles qui ont été données jusqu'ici. Un ouvrage d'une haute importance, offert récemment à la Société, doit fixer votre attention : c'est l'*Annuaire magnétique et météorologique du corps des ingénieurs des mines en Russie*, publié cette année à Saint-Petersbourg, en un volume in-4°, par ordre de l'empereur et sous les auspices

(1) M. Eugène Robert avait déjà publié en 1840 dans le *Bulletin de la Société géologique de France* un Mémoire intitulé : *Observations géologiques faites en Russie en 1839, depuis Saint-Petersbourg jusqu'à Arhangel et de cette ville à Nijni-Nowgorod, Moscou, etc.*, dont M. Murchison et ses collègues ont eu connaissance.

du comte de Cancrine , chef de ce corps savant. Ce volume, dont l'auteur est M. A.-T. Kupffer, membre de l'Académie des sciences de Russie, est le 6<sup>e</sup> d'une collection commencée en 1857, et contient la dernière série des observations magnétiques et météorologiques, faites sur six points de la Russie, savoir : Saint-Pétersbourg, Catherinenbourg, Bogoslowsk, Zlatovuste, Lougan et Barnaoul, et six tableaux graphiques de la déclinaison de l'aiguille et des variations de l'intensité horizontale.

Avant de clore la liste des ouvrages qui ont paru cette année sur la Russie, je vous signalerai une série de bons articles que le *Spectateur militaire*, dirigé par M. Noirof, a publiés sur la *Statistique des armées russes*, et dont l'auteur est M. Haillot, capitaine d'artillerie; je vous recommanderai aussi les *Annales* consacrées à la connaissance scientifique de la Russie, que M. Erman publie à Berlin, depuis 1841.

#### ALLEMAGNE.

L'Allemagne, appelée à si juste titre la terre classique de l'érudition, n'est pas restée étrangère aux progrès de la géographie, et les productions sorties de ses presses, du burin de ses graveurs ou des mains de ses lithographes, méritent d'occuper un rang distingué, non pas seulement par le nombre, qui surpasse, sous ce dernier rapport, ce qui s'est fait dans les autres pays, mais aussi par la valeur intrinsèque.

Dans la masse de documents dont je n'ai eu, pour la plupart, que les titres sous les yeux, et dont je dois une grande partie à l'obligeance de M. Reinganum, notre savant collègue, faire un choix n'est pas chose facile. Je réserve pour une autre place ce que j'aurai

à dire des travaux géographiques faits en Allemagne , soit sur d'autres contrées de l'Europe , soit sur d'autres parties du monde. Ici , je ne m'occupe que de ce qui concerne l'Allemagne proprement dite.

*Cartes hydrographiques.*

L'*atlas maritime prussien* est le seul travail hydrographique que j'aie à citer. C'est sous les auspices du ministre du commerce de Prusse que paraît cet atlas, qui sera composé de deux cartes générales à l'échelle de 1/400000, et de sept cartes particulières, devant former en tout vingt-deux feuilles à l'échelle de 1/100000<sup>e</sup>; et enfin d'une série de vues de côtes, avec la description des phares. Déjà les deux cartes générales, ainsi que la cinquième carte particulière, ont été publiées à Berlin en 1841; cette dernière, divisée en 4 feuilles, donne toute la baie de Dantzig, depuis le cap Brusterort jusqu'au cap Rixhoff. Ce sont les opérations trigonométriques et topographiques exécutées depuis 1835 jusqu'à 1859 par l'état-major-général, qui ont servi de base à la reconnaissance hydrographique des côtes, et l'on a pris tous les soins nécessaires pour rendre le travail des sondes aussi exact que possible.

*Cartes géographiques.*

PRUSSE.

Puisque j'ai commencé par la Prusse, je continuerai à m'occuper de ce royaume, qui, possédant dans son sein les géographes les plus éminents de l'Allemagne, ne pouvait rester en arrière sur tout ce qui se rattache aux sciences géographiques. Si son gouvernement, par

des motifs que je n'ai pas à apprécier, n'a point encore rendu publics les travaux de ses habiles ingénieurs en ce qui concerne la carte officielle du royaume, des particuliers remplissent les lacunes. Tandis que M. Engelhardt prépare une *carte générale de la monarchie prussienne*, en 24 feuilles, on vient de publier à Berlin (1842), la première livraison en 4 feuilles in-folio, des *cartes des cercles de la monarchie prussienne*, dont l'auteur ne s'est point fait connaître. Un autre anonyme a fait paraître la même année et dans la même ville une *carte de Prusse*, spécialement destiné aux commerçants; M. Peschel publie à Posen (1842) la *carte du grand-duché* de ce nom; déjà M. Grube avait donné, en 1841, la *carte topographique du gouvernement de Dusseldorf* dans la Prusse-Rhénane, en 8 feuilles in-folio; et celle du *cercle d'Oppeln*, dans la Silésie prussienne, avait paru à Berlin. M. Læwenberg a publié, en 1841, dans la même capitale, les troisième et quatrième livraisons de son *Atlas historique de la monarchie prussienne*, contenant 8 cartes grand in-8, et l'année 1842 a vu se terminer, à Berlin, la *carte spéciale du Warthe-Bruch*, en Prusse, partie des pays de l'Oder, la *carte des environs de Cologne, Duren, Munsterfeld, Bonn et Bruhl*, et le *plan en profil du chemin de fer de Berlin et de Francfort-sur-l'Oder*, par Zimpel; et à Magdebourg la *carte du chemin de fer de Berlin à Potsdam*, dont l'auteur est M. Werner.

#### AUTRICHE.

En même temps que le gouvernement autrichien fait dresser une belle carte du royaume Lombardo-Vénitien, et travailler à la confection d'une carte générale de l'Italie, ainsi que nous le verrons plus tard, cette

puissance ne perd pas de vue ses possessions allemandes, dont ses ingénieurs s'occupent simultanément de terminer les cartes, sous la direction du colonel Schribanech. On a préparé le dessin de celle d'*Autriche*, qui doit avoir 47 feuilles, de celle de *Salzbourg* en 15 feuilles, du *Tyrol* en 24 feuilles, de la *Styrie* et de l'*Illyrie* en 37 feuilles, et les travaux géodésiques de toutes ces cartes sont achevés. La première feuille a paru en 1811, et une soixantaine sont aujourd'hui publiées. La triangulation de la *Moravie* est terminée, et l'on s'occupe de continuer cette opération dans la *Bohême*, la *Hongrie*, et *jusqu'aux frontières de la Valachie*. En 1841, deux chaînes de triangles furent portées à la frontière de Transylvanie, et cinquante triangles du premier ordre furent obtenus dans la direction de Sainte-Anne en Hongrie, vers Hermanstadt, où l'on fit plusieurs vérifications par de nouvelles observations astronomiques. De semblables triangulations seront portées sur toute la Transylvanie. On doit encore au bureau topographique militaire de Vienne des cartes de détail, parmi lesquelles je citerai celles des *environs de Vienne et de Baden* en basse Autriche, sur lesquelles diverses couleurs indiquent les différents genres de culture.

Pendant que le gouvernement autrichien occupe ses ingénieurs à des cartes générales à grands points, nécessairement fort coûteuses, et que lui seul peut entreprendre, des particuliers zélés pour la science en dressent de leur côté. C'est ainsi que Schultz a publié en deux feuilles une *carte routière des routes et montagnes de l'Autriche, du Salzbourg, de la Carinthie, de la Styrie et du Tyrol jusqu'à Munich*, renfermant les Alpes autrichiennes et les hautes terres de la Bavière; que

M. de Fleckler a fait paraître à Vienne, en 1842, une *carte des contrées montagneuses du Schneeberg, des Raxalpes et de Wechsel dans la basse Autriche*; qu'on doit à Pokorny une *carte de la frontière militaire de l'Autriche* en six feuilles; que Schwarzer a publié cette année à Prague la *carte statistique et topographique du royaume de Bohême* en deux feuilles in-folio; qu'on doit à Schenk la première partie des *cercles de la Moravie*, contenant le *cercle de Brunn* qui a paru dans cette ville en 1841; qu'on a publié, en 1842, à Lemberg, en une petite feuille in-folio, la *carte de la Buckowine* ou du *cercle de Czernowitz* en Galicie; que Schoenfelder a tracé la même année à l'Institut militaire impérial de Vienne la *carte de la Styrie*; et qu'on est redevable à Holger de la *carte géognostique du pays situé au nord du mont de Manhart* en Autriche en une feuille in-folio, qui a été publiée à Vienne en 1842. Je citerai encore la *carte topographique du cercle de Mühl* dans l'Autriche au-dessus de l'Ens, par Benediet Pelwein, format grand-atlas, une autre *carte topographique et statistique de l'Autriche* par Schmidt, une *carte du diocèse de Weszprim* en Hongrie, construite en une feuille, en 1841, par M. Étienne Viser, et dont il vous a fait hommage, et enfin une *carte géologique complète de l'Esclavonie, de la Croatie et de la Styrie* que le comte Breuner a rapportée de ses voyages, et qui comble une lacune.

#### SAXE.

Les autres États de l'Allemagne montrent chacun de leur côté autant de zèle. Le gouvernement de la Saxe, qui avait terminé en 1805 la triangulation et le levé du royaume, commencés en 1781, s'est servi de ces éléments pour faire dresser une carte en 20



feuilles, à l'échelle de 1/57600, et sur laquelle la hauteur de tous les points se trouve indiquée; elle a été achevée en 1855 : M. J.-G. Wiemann travaille en ce moment à Dresde à une *carte de la Saxe* qui sera très importante pour la géographie physique, puisqu'elle fera connaître surtout les hauteurs et les mouvements de terrain, ainsi que les sources des principales rivières. La première section embrassera le pays autour de Dresde, entre le 31° 5' et le 31° 40' de longitude orientale de l'île de Fer, et depuis le 50° 33' environ, jusqu'au 51° 20' de latitude nord. On a fait paraître à Dresde en 1841 la 25<sup>e</sup> feuille de la *Carte du royaume de Saxe et des pays voisins*, d'après les levés exécutés par ordre du gouvernement, et en 1842, le n° 18 de la *Carte géognostique* du même royaume. Le *Plan de Dresde et des environs*, en une feuille in-folio, et la *Carte du royaume de Saxe*, de Riedig, publiée par Leutmann, ont aussi paru cette année. Enfin, l'école des mines de Freyberg a dressé une *Carte géologique de la Saxe* accompagnée de notes explicatives; j'ajouterai que la Saxe possède depuis 1841 une *Carte cadastrale* commencée en 1834.

#### BAVIÈRE.

La *Bavière* a presque terminé sa carte en 105 feuilles, commencée en 1818. La Bibliothèque Royale de Paris n'en possède que 50 feuilles, et une note semblerait indiquer qu'il ne doit y en avoir en définitive que 97. On a encore publié, en 1841, trois autres cartes concernant la Bavière, savoir : à Spire, la *Carte du palatinat bavarois*, en 4 feuilles in-folio, dont l'auteur ne nous est pas connu; à Munich, la *Carte ecclésiastique de la Bavière*, en une feuille

in-folio ; et enfin à Nuremberg, la *Carte du royaume de Bavière*, également en une feuille in-folio. On doit la seconde à M. Mayr, et la dernière à M. Siebert.

WURTEMBERG, HANOVRE, etc.

La grande *Carte du royaume de Wurtemberg* est fort avancée, et on a publié à Stuttgard, en 1841, en 4 feuilles in-folio, une *Carte du royaume de Wurtemberg et du grand-duché de Bade*. On travaille sous la direction du capitaine Papen à celle du *Hanovre* ; elle doit avoir 65 feuilles à l'échelle de 1 pouce pour 5 milles géographiques, tandis que M. Siebert a publié à Nuremberg en 1842, une carte en 6 feuilles in-folio qui comprend à la fois le *royaume de Hanovre*, les *duchés d'Oldenbourg et de Brunswick*, les *principautés de Lippe*, et les *villes libres de Hambourg, Lubeck et Brème*.

GRAND-DUCHÉ DE HESSE, BADE, etc.

C'est à M. Eckhardt que le grand-duc de Hesse a confié l'exécution de la carte de ses États à l'échelle de 1/50000 en 50 feuilles, dont plus de la moitié est terminée. MM. Roth et Meyer, qui s'occupent de la confection d'une carte du *grand-duché de Hesse-Darmstadt*, d'après les levés trigonométriques faits par l'état-major hessois, ont publié à Darmstadt en 1841, en une feuille in-folio, la partie qui contient le district de *Scholten*, et en 1842 celle qui renferme les *districts de Lauterbach et de Herbstein*.

L'*Atlas topographique du grand-duché de Bade*, qui se publie par livraisons depuis 1859, est le résultat du cadastre général exécuté par le bureau topographique militaire du grand-duché. Ce travail repose sur une trian-

gulation, terminée en 1827, époque à laquelle ont commencé les opérations géodésiques du second ordre. Le levé topographique a été exécuté à l'échelle de  $1/25000^e$ , et depuis 1853 on s'occupe d'un nivellement géométrique. La carte a été dressée sur la projection de Flamsteed modifiée, et sa graduation fait suite à celle de la nouvelle carte de France. L'atlas, réduit de  $1/25000$  à  $1/50000^e$  pour être livré au public, doit se composer de 56 feuilles de 18 pouces carrés, dont chacune renferme une superficie de 9,22 milles carrés. Depuis 1859, quatre livraisons de 6 à 8 feuilles chacune, ont paru; la dernière est composée des feuilles de *Rastadt*, *Bretten*, *Carlsruhe*, *Wertheim*, *Dertingen* et *Mondfeld*. La gravure est correcte, et si les autres feuilles de l'atlas répondent à celles qui ont déjà été publiées, il rivalisera avec ceux du Wurtemberg et de la Bavière, si même il ne l'emporte pas sur ces derniers en quelques parties. M. Montoux a fait paraître à Carlsruhe en 1842, en 4 feuilles in-folio, la seconde édition de sa *Carte du grand-duché de Bade*; et M. Niebour a publié la même année, à Oldenbourg, en une feuille in-folio, une *Carte historique des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst*.

Je citerai encore parmi les cartes particulières :

- 1° La *Carte générale du Palatinat*, publiée par W. Becker, à Deux-Ponts, en une feuille in-folio;
- 2° La *Carte spéciale du district du gouvernement d'Arensberg en Westphalie*, qui a paru à Magdebourg également en une feuille in-folio, et qu'on doit à Ratt;
- 3° Une *Carte du Rhin* sans nom d'auteur, publiée à Cologne également en une feuille in-folio;
- 4° La *Carte de la Moselle* que Hensen a donnée en une feuille in-folio, à Deux-Ponts;

5° La *Carte topographique du pays situé entre Magdebourg, Leipzig et Dresde*, que Platt a publiée à Leipzig, en 4 feuilles à l'échelle de 1/50000° ;

6° L'*Atlas historique et topographique du Rhin* depuis sa source jusqu'à ses embouchures, qu'un anonyme a publié à Deux-Ponts ;

7° Le *Nouveau Panorama du Rhin et des environs de Spire à Mayence*, par Delkeskamp, qui a paru à Francfort-sur-le-Mein ;

8° La *Carte de la vallée du fleuve d'Iuu, de Zeile au pont de Folders*, par Mayr et de Gutrath, publiée à Inspruck, en une feuille in-folio.

Les cinq premiers numéros ont paru en 1841, et les trois derniers en 1842.

Outre la *Carte routière et postale de l'Allemagne* avec indication spéciale des directions suivies par les bateaux à vapeur et les chemins de fer, publiée à Munich en 1841, en une feuille in-folio, sous les auspices des postes royales de Bavière, par MM. de Hagedorn et Lochle, j'aurai à mentionner plusieurs autres cartes générales, publiées en totalité ou en partie en 1842, telles que :

La *Carte militaire de l'Allemagne* en 25 feuilles in-folio, dont 12 ont déjà paru à Munich sous la direction de M. Klein ;

L'*Atlas géographique et historique de l'Allemagne*, de Kutscheit, dont nous ne possédons encore que la 1<sup>re</sup> livraison en 5 feuilles in-folio, sans indication du lieu où ce travail a été exécuté ni du nombre de livraisons dont l'*atlas* doit se composer.

La *Carte murale géognostique de l'Allemagne et des pays voisins* en 6 feuilles in-folio, que Voelter a fait paraître à Erlangen.

La *Carte murale de l'Allemagne, de la Belgique et de la Suisse*, de Montoux, publiée à Carlsruhe.

La *Carte militaire des chemins de fer de l'Allemagne*, publiée à Berlin sans nom d'auteur.

La *Carte des chemins de fer de l'Allemagne* qu'on doit à Ruhlant et qui a paru à Glogau.

La *Carte des chemins de fer entre la Saxe et la Bavière*, de Werner, dont on ne connaît encore qu'une feuille in-folio, publiée à Plauen.

La *Carte des chemins de fer de Cologne à Hanovre, par Minden*, en 6 feuilles, exécutée à l'établissement géographique de M. Vander Maelen, à Bruxelles pour le compte de la Société des chemins de fer rhénans, et publiée à Trieste.

La *Carte des chemins de fer exécutés ou en construction en Allemagne et dans les pays limitrophes*.

Je ne dois pas omettre deux *Cartes du duché de Holstein* qui sont en voie d'exécution. L'une est de M. Geertz; et la seconde, dressée sous la direction du célèbre astronome Schumacher à l'échelle  $1/240\,000^{\circ}$  est le résultat des mesures trigonométriques qu'il a prises pendant plusieurs années. Le *plan de Glückstadt* vient de paraître.

Je vous citerai enfin la *Carte des chemins de fer, des canaux, de la navigation à la vapeur dans les États de l'Union allemande, des douanes et des pays limitrophes*, que nous devons à notre collègue M. C. Desjardins.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

PRUSSE.

Parmi les ouvrages géographiques qui ont paru en 1842 sur ce royaume, je mentionnerai: les *Recherches*

sur l'ancienne ville de Tolbiac et ses environs, publiées à Neuss par M. Broix; la *Description statistique complète des Etats de Prusse*, de Kux, dont la seconde édition vient d'être publiée à Leipzig; le *Nivellement trigonométrique du fleuve Oder, depuis Oderberg jusqu'aux frontières de l'Autriche*, fait par ordre du ministre des finances de Prusse en 1839 et 1840, imprimé à Berlin, en un volume in-4°, avec 2 cartes in-folio.

On trouve enfin dans le *Bulletin* de notre ministère du commerce du mois de septembre 1842, un *Recensement officiel* fait par ordre du gouvernement prussien, contenant des renseignements sur les divisions administratives de la Prusse, sur l'étendue territoriale de chaque régence, avec le nombre de chevaux et de bestiaux existant dans la monarchie prussienne en 1841.

#### AUTRICHE.

La *Description topographique et historique de l'empire d'Autriche* que l'on doit à M. Schimmer, se publie à Darmstadt par livraisons, dont cinq ont paru en 1841, avec 18 planches, et deux en 1842.

M. Schmidl donne aussi à Stuttgart une *Description de l'empire d'Autriche*. Les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> parties, contenant le *royaume Lombardo-Vénitien*, ont paru en 1841, sous le format in-8°, avec des figures. On doit à M. Kohl un *Voyage dans l'empire d'Autriche*, dont le tome V, qui traite de la *Styrie*, a été publié à Dresde en 1842. Le *royaume de Bohême*, tel est le titre d'un ouvrage de M. Sommer, dont le tome IX comprenant la *Description statistique et topographique du cercle de Budweis*, a paru à Prague en 1841, format in-8°. Le même écrivain a donné à Darmstadt, en 1842, la *Description de Teplitz et de ses environs*, avec des figures; et M. Volny

dans sa *Description topographique, statistique et historique de la Moravie* a consacré au *Cercle d'Iglau* le tome VI qui a paru à Brunn en 1842, avec 2 cartes; M. Hal-laschka a publié la même année, à Prague, la *Description géographique, topographique et historique de la ville de Bautsch en Moravie*, et c'est aussi en 1842 que le *Voyage dans les Carpathes centrales* de M. Reyemholl a paru à Neisse, avec une carte.

Enfin, on doit à M. Geinitz une *Description géo-  
gnostique des montagnes Saxo-Bohémiennees*, avec des planches et des figures, qui a été publiée, à Dresde, sous le format in-4°.

#### SAXE, BAVIÈRE, WURTEMBERG, HESSE, etc.

Je n'ai point trouvé d'ouvrage à citer sur la Saxe. J'en indiquerai deux pour la Bavière : la *Géographie du royaume de Bavière*, qui est à sa seconde édition. La 8<sup>e</sup> et la 9<sup>e</sup> livraison, contenant *la basse Franconie et Aschaffembourg*, ont paru à Nuremberg en 1841; l'auteur est M. Hohn. Le second, dont l'auteur n'est point désigné, a pour titre : *la Bavière décrite sous les rapports géographiques, historiques, etc.* Les 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> livraisons, ornées de figures, ont paru à Munich en 1842.

Le bureau statistique et topographique du royaume de *Wurtemberg* a publié à Stuttgart en 1842, un volume in-8° des *Annales géographiques, historiques, statistiques et topographiques de ce royaume*; Moser a fait paraître la même année, dans la même capitale, la *Description géographique, topographique et statistique de Wurtemberg*, en 2 volumes, et Wittmann a publié, à Ulm, la *Géographie* du même pays en un volume in-8°; enfin,

Griesinger a fait paraître également en 1842, format in-8°, le *Dictionnaire universel, c'est-à-dire, géographique, statistique, etc., du Wurtemberg et des principautés de Hohenzollern-Hechingen et Sigmaringen*; et Gerling a publié à Hesse-Cassel la même année la deuxième partie des *Mémoires consacrés à la géographie de la Hesse et des pays voisins, d'après les levés et travaux géodésiques faits en 1855, 1856 et 1857.*

GRAND-DUCHÉ DE BADE , etc.

On doit à M. Huhn une *Description* très détaillée du grand-duché de Bade , qui se publie par livraisons , et par ordre alphabétique. Les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> livraisons comprenant de Lauda à Ramberg , ont paru à Carlsruhe en 1842 ; et un journal intitulé *Badenia* , rédigé par M. Bader , et paraissant à Carlsruhe , est consacré à la connaissance géographique du même duché.

Tscharer a publié à Chur , en 1842 , la *Description historique, statistique et géographique du canton de Graubünden* , avec des figures ; on doit à Stein la *Description des contrées du Neckar, depuis Heilbronn jusqu'à Heidelberg* , publiée la même année , à Heilbronn ; les 9<sup>e</sup> , 10<sup>e</sup> , 11<sup>e</sup> , 12<sup>e</sup> , 15<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> livraisons de la *Description de l'Odenwald et des contrées du Neckar* , par Grimm , ont paru à Darmstadt en 1842 ; Storch a donné à Gotha , la même année , le *Guide du voyageur dans les montagnes de la Thuringe* ; Malten a publié , à la même époque , à Darmstadt , la *Description de Wisbade et de ses environs* ; de Ring a fait paraître , à Fribourg (1842) , un ouvrage sur les *Établissements celtiques dans le sud-ouest de l'Allemagne* ; Jean de Schræder , en 1841 , à Oldenbourg , en 2 volumes , la *Topographie du duché de Holstein , de la*



*principauté de Lubeck et des villes libres de Hambourg et de Lubeck*, et Hansen a publié à Kiel, en 1842, la *Description de l'Amt (préfecture) de Bordesholm*.

Je terminerai cette nomenclature passablement aride par la citation de quelques ouvrages qui me paraissent se rattacher à la géographie, ce sont : les *Observations magnétiques et météorologiques* faites par Kreil dans l'observatoire de Prague, et publiées en 1842 dans la même ville, en un volume in-8°; un *Mémoire* de MM. Koch et Schmid, *sur les traces d'animaux gigantesques récemment découvertes dans les environs d'Iéna*, publié dans cette ville en 1841, in-4°, orné de figures.

Les *Observations géognostiques sur la Forêt-Noire*, avec une carte de Fromherz, imprimées à Fribourg en 1842, in-8°.

*La vallée du fleuve Weser, depuis Munden jusqu'à Minden*, dont les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> livraisons in-8° ont été publiées à Hesse-Cassel, 1842.

*La Description spéciale du pays situé sur le Mein*, avec figures, par Menk-Dittmarsch, in-8°, 1<sup>re</sup> livraison, 1841.

Parmi les ouvrages qui ont paru en 1842 *sur l'Allemagne en général*, je mentionnerai :

*Le Voyage en Allemagne fait de 1837 à 1840*, par Jagemann, et publié à Leipzig en 2 volumes in-8°.

*Le Voyage dans différentes parties de l'Allemagne*, de Ratzeburg, imprimé à Berlin en un volume in-8°, qui traite principalement des animaux destructeurs des forêts et de leurs ennemis, avec indication des moyens de les détruire.

*L'Allemagne pittoresque*, publiée à Leipzig par une réunion de savants et d'artistes. Les livraisons qui ont paru en 1842 contiennent la description du *Tyrol et de la Styrie*, par Leide, celle de *la mer Baltique et de*

la mer du Nord, par MM. de Kobbe et Cornelius, celle de la Hesse, par M. Landau, et celle de la vallée du Weser, par M. Dingelstedt. On publie enfin à Stuttgart le *Journal trimestriel de l'Allemagne*, consacré en partie à la géographie et à la statistique de ce pays.

#### MONTENEGRO.

Le petit pays appelé Montenegro ou Tsernogore, forme depuis près d'un siècle un État indépendant. Dominant la Dalmatie, l'Herzégowine et tout le nord de l'Albanie, la longue montagne du Tsernogore se déroule en face de l'Italie comme le rempart extérieur du peuple serbe.

On sait que le colonel Vialla, qui fut de 1807 à 1815 gouverneur pour la France de la province de Cattaro, a publié à Paris en 1820 deux volumes sur le Montenegro, et qu'il existe dans la bibliothèque de Saint-Marc de Venise un manuscrit en langue italienne contenant la *Description du Sangiacat de Scutari*, dont l'auteur, le commissaire vénitien Bolizza, visita en 1614, par ordre de son gouvernement, les guerriers monténégrins. Plus récemment, M. Stieglitz, voyageur allemand, a fait paraître à Stuttgart en 1841 un *Voyage au Montenegro*, et la même année, M. Kovalevski a publié à Pétersbourg en langue russe, une brochure de 7 à 8 feuilles intitulée : *Quatre mois dans le Montenegro*. Elle réfute, dit-on, quelques unes des assertions du prince des Wasoevitchs, et mérite de vous être signalée malgré sa concision. En la lisant cependant, vous ne perdrez pas de vue que le prince des Wasoevitchs se présente comme un adversaire de la Russie, ce qui doit faire admettre avec des réserves la critique qu'un Russe fait de son ouvrage.

On trouvera aussi dans la *Revue des Deux Mondes* une série d'articles que M. Cyprien Robert a publiés en 1842, sous le titre du *Monde gréco-slave*, renfermant de curieuses informations sur les Monténégrins et sur les autres peuples de race slave. Enfin des *Recherches géographiques, historiques et linguistiques sur les races slaves* par M. Kauffuss ont paru en 1842, à Berlin, en un volume in-8°.

#### TURQUIE D'EUROPE.

##### *Cartes hydrographiques.*

Les beaux travaux de triangulation de l'Archipel faits par le capitaine Gauttier, en 1818 et 1819, ont produit deux cartes hydrographiques de ces parages publiées en 1827. Depuis, le capitaine anglais Copeland a passé plusieurs années dans la même mer pour faire les détails hydrographiques; mais rien n'a encore paru, quoique les cartes manuscrites existent dans les bureaux de l'amirauté anglaise. Telle est la situation actuelle de l'hydrographie dans cette partie de l'Europe.

##### *Cartes géographiques et autres.*

Quant aux *cartes géographiques*, toutes les personnes qui prennent intérêt à la science, ont vu la grande et belle *carte de la Turquie d'Europe*, que M. le colonel Lapie a publiée en 1822, d'après les matériaux recueillis par les généraux Guillemillot et Tromelin. Sept ans après, c'est-à-dire en 1829, le Dépôt de la guerre autrichien crut devoir copier cette carte, en y introduisant plusieurs corrections heureuses. Aujourd'hui M. Lapie a repris son travail en sous-œuvre, et s'occupe des rectifications à y

faire. Il est à désirer que le monde savant puisse bientôt jouir du résultat de ses élucubrations. Le même géographe travaille en ce moment à une *carte de la Haute-Macédoine et de l'Épire*, dressée à l'échelle du 1/80000°, d'après les itinéraires de MM. Viquesnel, Boué, Tromelin, Foy, Haxo, Andréossi, Favier et Leake, et il a publié en 1842 à la même échelle une *carte géologique de la Haute-Albanie et d'une partie de la Serbie*, d'après les itinéraires de M. Viquesnel et les renseignements recueillis par ce voyageur. Cette carte, faite avec le soin et le goût qui distinguent les ouvrages de M. le colonel Lapie, renferme des parties entièrement neuves, telles, par exemple, que les environs du lac de Scutari. Elle est jointe au *Journal du Voyage dans la Turquie d'Europe* de M. Viquesnel, dont je parlerai dans la section suivante. Un juge compétent, M. Boué, auquel on doit l'un des ouvrages les plus récents et les plus considérables qui aient paru sur la topographie de l'intérieur de la Turquie d'Europe, accuse les meilleures cartes de la Turquie de fourmiller encore d'erreurs, qu'il attribue à l'impossibilité où sont les Européens d'exécuter des travaux géodésiques sans l'autorisation du gouvernement turc. Cette lacune ne peut, suivant lui, se combler que lentement et partiellement. Le comte Karaczay, ajoute M. Boué, vient d'y travailler par la construction d'une belle *carte manuscrite de l'Albanie*; et les officiers de l'état-major russe, par la détermination astronomique de quatre-vingt-neuf positions de la Turquie orientale qui ont été insérées en 1857 dans le Bulletin scientifique de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, et reproduites dans le huitième volume du Journal de la Société royale de géographie de

Londres. M. Moltke a publié à Berlin, en 1842, une *carte de Constantinople, de ses faubourgs et de ses environs*, etc., levée en 1856 et 1857 à l'échelle de 1/25000<sup>e</sup>.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Le deuxième tome de *l'île de Chypre dans l'antiquité*, de M. Engel, a été publié à Berlin en 1842 en un volume in-8°. L'un des ouvrages les plus remarquables sur la Turquie d'Europe, est le *Journal du voyage géologique fait par M. Viquesnel dans la Serbie, la Bosnie, l'Albanie, la Haute-Mésie et la Macédoine*. Quoique l'auteur ait la modestie de ne considérer sa relation que comme l'itinéraire du voyage qu'il a fait en 1856 avec MM. Boué et de Montalembert, elle contient cependant des notions si importantes sur ces pays peu connus, que la Société géologique de France l'a fait insérer en 1842 dans le tome V de ses Mémoires, en l'accompagnant de la carte dont j'ai déjà parlé. M. Viquesnel a divisé son journal en six chapitres; le premier renferme la route directe de Belgrade à Kragonievatz, et une excursion dans les montagnes de Roudnik; le deuxième, la route de Belgrade à Kroupagn, avec retour par Sokol à Kragonievatz; il décrit dans le troisième la route de Kragonievatz à Novi-Bazar, par Krouschevatz et le mont Kapaonik, et par Karadrovatz, Stoudenitza et la vallée de l'Ibar, ainsi que la route de Novi-Bazar à Uskiup, par Ipek, Pristina et le défilé de Katschanik; il place dans le quatrième la route de Novi-Bazar à Skoutari, par Rojai (Rosalia des cartes), Gouzinié, Schalia et Boga; le cinquième chapitre contient la route de Uskiup à Salonique, et le sixième celle de Skoutari à Janina en Albanie.

C'est dans la *Romélie et à Brusa* que le docteur Grisebach a effectué en 1859 son voyage, publié à Göttingue en 1841, en deux volumes in-8°, avec deux planches in-4°. Parti de Constantinople, il se rend par terre à Enos où il s'embarque; puis après avoir passé le mont Athos, et traversé toute la Macédoine, il arrive de Salonique dans la Haute-Albanie. Le docteur Grisebach a visité la Turquie d'Europe en botaniste, et MM. Murchison, de Verneuil et Keyserling l'ont explorée en géologues. Les résultats de leurs observations sont consignés dans un ouvrage sur la *structure géologique des régions centrales et méridionales de la Turquie d'Europe et des monts Ourals*, imprimé à Londres en 1842. Une *Description de Constantinople*, par M. Barrata, est en ce moment en voie de publication à Turin; il a paru cette année à Rome une brochure in-8° sur la *Moldavie et la Valachie*, extraite du Voyage en Orient de l'abbé Dominique Zanelli; enfin, déjà en 1841 M. Blumenbach avait publié à Vienne sa *Description des pays formant la frontière militaire de la Valachie*.

#### GRÈCE ET ILES IONIENNES.

##### *Cartes hydrographiques.*

Les dernières cartes hydrographiques que nous possédons sur les îles Ioniennes sont déjà anciennes; on les doit au capitaine W. H. Smyth. Depuis 1820, époque à laquelle elles ont paru, rien de nouveau n'a été fait à ce sujet.

##### *Cartes géographiques et autres.*

Je citerai d'abord l'*Atlas topographique et historique de l'ancienne Grèce et de ses colonies*, de M. Kiepert. Il doit être composé de 24 feuilles in-folio, et se publie à

Berlin par livraisons. La première feuille a paru en 1841 et la seconde l'année suivante.

Les officiers d'état-major français employés au levé de la carte de Grèce ont achevé dans le courant de cette année, par le levé du cours supérieur de l'Aspro Potamos, les opérations dont ils avaient été chargés. Sur les 12 feuilles dont la carte générale doit se composer, 6 consacrées à la *Morée* sont complètement terminées, et sur les 6 autres consacrées à la Grèce dite continentale, 3 le sont également, et les 3 dernières sont en voie d'exécution.

La *Carte de la Grèce* de Bobrik, qui a paru à Leipzig en une feuille, ne peut qu'être mentionnée pour mémoire après le travail de nos officiers.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

On doit au même géographe que je viens de citer, M. Bobrik, une *Géographie de la Grèce ancienne*, publiée à Leipzig en 1842. M. Hermann a fait paraître en 1841, à Marbourg, les *Antiquitatum Laconicarum libelli quatuor* en un volume in-4°; M. E. Curtius a donné en 1842, à Halis, un ouvrage intitulé : *de Portibus Athenarum Commentatio*, avec une carte géographique, et on a de M. S.-J.-W. Hoffmann *la Grèce et les Grecs dans les temps anciens*, en un volume in-8° imprimé à Leipzig en 1841.

Parmi les ouvrages qui ont paru cette année sur la Grèce moderne, je citerai d'abord le *Journal d'une excursion en Grèce et dans les îles Ioniennes* par M. William Mure de Cadevell, en 2 vol. in-12. Le rédacteur du *Quarterly Review* appelle ce journal l'ouvrage d'un observateur plein de finesse et d'intelligence, et d'un littérateur profond, quoique modeste; et c'est en même

temps, suivant lui, un livre très agréable à lire. Le second ouvrage à mentionner est dû à M. Frédéric Strong, consul de Bavière et de Hanôvre à Athènes : il a été imprimé à Londres en 1842, sous le titre de *La Grèce considérée comme royaume*, ou description statistique de ce pays depuis l'arrivée du roi Othon, en 1853, jusqu'au moment actuel : il a été rédigé d'après des documents officiels, et est dédié au Roi. C'est pour ainsi dire un ouvrage officiel sur l'exactitude duquel on peut à peu près compter. J'ignore l'époque précise à laquelle M. Ferdinand Aldenhoven a publié en français, à Athènes, son *Itinéraire descriptif de l'Attique et du Péloponèse*, avec des cartes et des plans, bien qu'il soit probable que cette publication ait été faite en 1841. Mais c'est en 1842 qu'a été imprimée en un vol. in-8°, à notre imprimerie royale, *l'Histoire et phénomènes du volcan et des îles volcaniques de Santorin*, avec un coup d'œil sur l'état moral et religieux de la Grèce moderne, par M. l'abbé Pègues, ancien missionnaire dans le Levant, supérieur de la mission de Santorin.

M. Ross a publié à Berlin ses *Voyages en Grèce*, dont le 1<sup>er</sup> volume, renfermant son *Voyage dans le Péloponèse* avec deux cartes et des inscriptions, a paru l'année dernière ; M. Merleker a fait paraître également cette année le 1<sup>er</sup> tome in-4° de sa *Description historique et géographique de l'Épire et de ses habitants* ; M. Brandis, ses *Rapports sur la Grèce*, en 5 volumes, publiés à Leipzig en 1842, dont le premier contient la relation de son voyage, et enfin Athènes a attiré spécialement l'attention de MM. Sander, Forchhammer et Stademann. On doit au premier la *Description d'Athènes et de ses environs*, avec un plan de cette ville, publiée à Mayence



en 1841 en un volume in-8°; au second la *Topographie d'Athènes* avec un plan de l'ancienne ville, en un volume in-folio qui a aussi paru à Kiel en 1841; et au troisième le *Panorama d'Athènes* en 17 feuilles, publié la même année à Munich.

Le journal de Cadewell, dont j'ai parlé plus haut, ne contient que quelques pages sur les îles Ioniennes, tout étonnées de n'être plus grecques, tandis que M. John Davy, inspecteur-général des hôpitaux de l'armée, leur consacre un volume tout entier qui a paru récemment, et qui est intitulé : *Sur les îles Ioniennes*. J'ai sous les yeux un manuscrit fort intéressant sur ces mêmes îles, rédigé en 1813 par feu le comte de Lesseps, à cette époque commissaire impérial aux Sept Îles, mort en 1852, consul général de France à Tunis. Le manuscrit de M. de Lesseps est sous la forme de rapport : c'est un exposé de la situation des îles Ioniennes sous leurs différents aspects, fait par un administrateur habile qui a eu à sa disposition les meilleurs renseignements, et qui en outre a vu par lui-même.

## ITALIE.

### ROYAUME DES DEUX-SICILES.

Le bureau topographique du royaume de Naples, dirigé par l'habile colonel Visconti, continue ses importants travaux.

#### *Hydrographie.*

Vous avez pu voir dans l'extrait d'une Note que M. Visconti m'a adressée, et que j'ai publié dans votre Bulletin du mois de mai dernier, quels ont été les travaux hydrographiques exécutés dans le royaume des

Deux-Siciles avant la fin de l'année 1841; je ne vous en entretiendrai donc pas. Depuis cette époque, les *plans des ports et rades de Brindes et de Trapani* ont été publiés à l'échelle de 1/18000<sup>e</sup>; une *carte topographique du phare de Messine* a été commencée à l'échelle de 1/1000 et se continue; la partie topographique devait être terminée cette année. Quant au sondage des côtes, tout porte à croire qu'il ne restera plus rien à faire en 1845; il en sera probablement de même de la gravure de la première des trois grandes feuilles d'une *carte hydrographique de la Méditerranée à l'usage de la marine*.

Parmi les cartes et plans publiés cette année par l'amirauté anglaise, concernant l'Italie et les pays voisins, je citerai :

La *Carte de la mer Adriatique* à l'échelle de 3 pouces anglais (environ 76 millimètres) pour un degré de latitude; les *plans des ports d'Ancône et de Trieste* à l'échelle de 6 pouces anglais (152 millimètres) pour 1 mille, et celui de la *rade de Corfou*, à l'échelle de 3 pouces pour un mille.

Le Dépôt hydrographique de Madrid a publié aussi, en 1841, une *carte de la partie méridionale de la mer Adriatique*.

#### *Cartes géographiques et autres.*

La grande carte militaire et topographique du royaume des Deux-Siciles qu'on lève à l'échelle de 1/20000<sup>e</sup> pour la graver au quart, c'est-à-dire à 1/80000<sup>e</sup> fait des progrès rapides sous la direction de M. Visconti. En 1840, la triangulation du premier ordre fut portée le long des Calabres, et de la côte septentrionale de la Sicile jusqu'à Palerme et Sciacca. En 1841, la même triangulation fut conduite sur le parallèle de Naples,

dans le but de mesurer un arc du parallèle d'environ 4 degrés et demi, entre l'île de Ponza et Fazana dans la terre de Bari, près l'Adriatique. On se propose de mesurer ensuite un autre arc de parallèle de 4 degrés entre l'île de Maretimo, et le cap Spartivento dans la Calabre, comme aussi un arc du méridien d'environ 5 degrés, entre l'île de Tremiti et le cap Passaro en Sicile. Le colonel Visconti avait aussi le projet de faire exécuter dans le cours de 1842 une série d'observations pour déterminer de quelle quantité et dans quelle direction la montagne de San Angelo, près de Castellamare, élevée au-dessus du niveau de la mer d'environ  $5\frac{1}{4}$  de mille, attire le fil à plomb et le fait dévier de la perpendiculaire. On a aussi observé que le sol volcanique des environs de Naples éprouve des changements de niveau, à de longs intervalles de temps. M. Visconti doit déterminer exactement avec le cercle répétiteur la différence de niveau entre différents points marqués d'une manière permanente, et fixés à une petite élévation au-dessus de la mer, le long de toute l'étendue de la côte d'Ischia et de Procida, le long des golfes de Pozuoli et de Naples, jusqu'à Amalphi et autour de Sorrento, et de la pointe de la Campanella. Cette opération devra être répétée tous les dix ans.

Un *atlas des Deux-Siciles*, par M. Mazzola, a été terminé en 1841.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN, ÉTATS SARDES, etc.

L'Institut géographique et militaire de Milan, auquel on doit la belle carte des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, en 8 feuilles, dessinée à l'échelle de  $1/28800^e$  et gravée à celle de  $1/86000^e$ , publiée sous la

direction de feu le général Campana, a fait paraître une *carte du royaume Lombardo-Vénitien*, en 43 feuilles, à la même échelle que la précédente. Après la publication de cette dernière carte qui donne un tableau de l'étendue, de l'élevation et de la plus grande profondeur des lacs du pays, ainsi que des variations qu'éprouve habituellement leur niveau au-dessus et au-dessous de la hauteur moyenne, l'empereur d'Autriche, sur la proposition du général Campana, s'est déterminé à faire exécuter une *Carte générale de l'Italie entière*, à l'échelle de 5 lignes pour 1000 toises ou au 1/288000. Avec le consentement des cours de Rome, de Florence et de Lucques, une triangulation a été commencée au mois de mai 1841, depuis le Pô, à travers l'État romain, et amenée jusqu'à Rome. Cette triangulation, qui est en ce moment terminée, a été raccordée par les ingénieurs autrichiens avec les triangles observés en Toscane et dans le duché de Lucques par le père Inghirami. A son extrémité méridionale, elle se rattache à celle du royaume des Deux-Siciles par le colonel Visconti, dont j'ai déjà parlé, et c'est à cette occasion que cet officier a fait et se propose de faire les opérations signalées plus haut. Ces diverses opérations formeront la base d'une *Carte générale de toute l'Italie* qui sera la continuation de celle du royaume Lombardo-Vénitien, et se liera aussi à celle des *États de S. M. Sarde en terre ferme*, que le corps royal d'état-major dresse et publie sous la direction de son chef, M. le général de Saluces. Cette dernière carte, qui doit avoir six grandes feuilles, est à l'échelle de 1/250000°. Elle est fort bien gravée, et accompagnée d'un exposé en une brochure in-8°, des opérations géodésiques fondamentales et des di-

vers procédés mis en usage pour sa confection. Notre confrère, M. le colonel Corabœuf, que la Commission centrale a chargé de lui rendre compte de cet ouvrage, annonce dans son rapport, dont la première partie a été lue dans une des séances de votre commission centrale, qu'il a trouvé une concordance très satisfaisante en comparant ces opérations avec les travaux géodésiques que les ingénieurs français ont exécutés dans les mêmes contrées pendant les années 1808, 1809 et 1811.

Outre les cartes que je viens d'énumérer, on a publié, ou on achève de publier en Italie et sur l'Italie :

Une *Carte topographique des environs de Milan*, dont l'auteur est M. Brenna, ingénieur géographe du royaume Lombardo-Vénitien; une *Carte d'Italie et de ses confins*, d'Antonio Litta Biumi; et enfin, les cartes qui accompagnent la *chorographie de l'Italie* dont je parlerai plus bas.

#### *Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Je mentionnerai d'abord les *Recherches sur la géographie et l'histoire de l'ancienne Italie*, d'un savant allemand, M. Grotefend; la cinquième partie de cet ouvrage qui traite, spécialement *des noms des peuples de l'ancienne Italie*, a paru à Hanôvre, en 1842, et forme un volume in-4<sup>o</sup>; je citerai ensuite trois ouvrages de statistique, savoir : la *Statistique des différents départements de l'ancien royaume d'Italie*, ouvrage posthume de Melchior Gioja qui se publie en ce moment à Milan; la *Statistique générale de la ville et de la province de Milan*, et la *Statistique médicale* de la même ville, du docteur Giuseppe Fer-

rario, œuvre remarquable dont il n'a paru encore qu'un volume, imprimé à Milan, et accompagné d'un grand nombre de tableaux statistiques ; le 2<sup>e</sup> volume était sous presse au commencement de 1842. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur compare tous les faits semblables observés dans les autres pays, est rédigé d'après des documents officiels analysés avec infiniment de sagacité. La *Description des États Sardes*, de Bartolomeis, imprimée à Turin, grand centre des publications de l'Italie, peut être consultée avec fruit ; lorsqu'elle sera terminée, ce sera le complément de l'ouvrage du général de Saluces sur le même royaume. Un écrivain anglais resté anonyme a publié à Londres un volume intitulé : *l'Italie septentrionale et l'Italie méridionale*, accompagné de deux cartes. Les *Souvenirs de voyage* de M. le baron d'Hombres Firmas, décrits dans une lettre de Naples, qui porte la date du 28 octobre 1841, fournissent quelques informations assez curieuses. Ils nous apprennent, par exemple, que l'on construit à San Salvador, non loin du Vésuve, un observatoire, dont aucune relation n'a parlé, qui sera pourvu d'instruments de physique, d'un laboratoire de chimie, etc., et dans lequel une commission de savants, sous la direction de M. Melloni, associé de l'Institut, ira s'établir pendant les éruptions, pour étudier, sous tous les rapports, le volcan, les laves et les modifications atmosphériques. Je dois encore faire mention des *Observations géologiques sur les phénomènes et sur les formations volcaniques dans la basse Italie* de M. Abich, dont le tome premier a été imprimé à Brunswick en 1841, in-8°, avec un atlas in-folio, et des *Souvenirs d'un voyage en Allemagne, en France et en Italie*, par Norden, dont le 5<sup>e</sup> volume, imprimé à Hambourg en 1841, est consacré

à l'Italie. La *Chorographie physique, historique et statistique de l'Italie et de ses îles*, grand ouvrage d'Attilio Zuccagni-Orlandini, qui se publie à Florence, mérite une mention spéciale. Commencée en 1855, on a déjà fait paraître, outre la principauté de Monaco, les États sardes de terre-ferme, les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, le duché de Lucques, les fractions territoriales italiennes, incorporées dans la confédération helvétique et dans l'empire d'Autriche, et enfin le grand-duché de Toscane et les États de la maison d'Est. L'atlas géographique et topographique qui accompagne le texte, contient des plans et des vues assez médiocrement gravés. Je citerai encore le *Coup d'œil sur la constitution des provinces méridionales du royaume de Naples*, que M. de Tschitschagoff a publié à Berlin en 1842, en un volume in-8°; le *Dictionnaire géographique, physique et historique de la Toscane*, par Repetti, imprimé à Florence et mentionné avec éloge par Adrien Balbi, et enfin, le *Manuel du voyageur en Italie* de Forster, dont la 2<sup>e</sup> édition a paru à Munich en 1842, en un volume in-8°.

#### SUISSE.

##### *Cartes.*

Les travaux de la *Carte générale de la Suisse*, qui doit avoir 25 feuilles, et se grave à l'échelle de 1/100000<sup>e</sup> se poursuivent, dit-on, avec activité, toujours sous la direction du colonel Dufour. Vers la fin de 1841, 5 feuilles de cette carte étaient entre les mains des graveurs. Il est à espérer que quelques unes de ces feuilles ont été publiées, et que le travail des autres a fait des progrès. La seule *carte du territoire de Genève* est, à notre con-

naissance, tout-à-fait terminée à l'échelle de 1/25000<sup>e</sup>

La *Carte physique, administrative et routière de la Suisse* que vient de publier à Paris M. Th. Duvotenay, notre collègue, n'offre pas le caractère officiel de la carte du colonel Dufour, mais elle a du mérite, et sera par sa dimension d'un usage plus général. Gravée à l'échelle de 1/450000<sup>e</sup>, elle a été dressée d'après les meilleurs documents existants en ce moment sur la Suisse.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Depuis les *Souvenirs d'un voyage en Suisse* que M. Krug de Nidda a fait paraître à Querfurt en 1840, Kapff a publié à Stuttgart, en 1842, son *Voyage en Suisse* en un volume in-8<sup>e</sup>; M. de Fulda a donné la même année à Leipzig un autre *Voyage en Suisse et dans l'Italie septentrionale par la Hesse, le pays de Bade et de Wurtemberg*, et vous verrez mentionnés à l'article consacré à l'Europe considérée d'une manière générale, deux autres voyages, dont les auteurs ont aussi visité et décrit la patrie de Guillaume-Tell.

ESPAGNE.

Le gouvernement espagnol donne, à ce qu'il paraît, de faibles encouragements aux travaux géographiques, et le zèle des particuliers ne semble pas très actif, car on ne voit pas qu'il ait été effectué un seul voyage dans l'intérêt de la science, et qu'on ait entrepris d'ouvrage un peu remarquable, à quelques travaux hydrographiques près. Tout cela peut s'expliquer par l'état politique de la péninsule. Voici au surplus ce que je puis citer :



*Cartes hydrographiques.*

Quelques cartes hydrographiques des côtes d'Europe, d'Afrique, d'Amérique et de l'Océanie ont été publiées en 1841 et même en 1842 par le Dépôt hydrographique de Madrid. J'aurai l'honneur de vous en entretenir en traitant l'hydrographie de ces différentes parties du monde. Mais je crois devoir faire observer d'avance, qu'à l'exception des cartes hydrographiques des possessions espagnoles, les cartes publiées à Madrid ne sont guère que des copies de cartes déjà anciennes, et de cartes françaises et anglaises.

Le Dépôt hydrographique de Madrid, toujours dirigé par mon savant ami Don Martin Fernandez de Navarette, a fait paraître, en 1841, une *carte des côtes de la péninsule d'Espagne, de France et d'Italie jusqu'au cap Venere avec la côte correspondante d'Afrique*; et une *carte de la côte d'Afrique depuis Tlemecen jusqu'à Bougie, comprenant la côte d'Espagne depuis Aguilas, dans le royaume de Murcie jusqu'à Denia dans celui de Valence, avec des parties des îles de Ivizà et Formentera*, ne tardera pas à être publiée par le même Dépôt. Un plan de Santander est à la gravure au moment où j'écris, ainsi qu'une *carte des côtes septentrionales d'Espagne*.

*Cartes géographiques.*

Une commission spéciale a été formée à Madrid pour arriver à la construction d'une *nouvelle carte géographique d'Espagne*, avec les matériaux déjà recueillis, mais dispersés dans les divers établissements du génie civil et militaire, du Dépôt hydrographique et du département des routes, canaux et ponts. Le principal objet de cette carte doit être de mettre la division territoriale

des provinces en harmonie avec les dernières déterminations des Cortès.

La *carte de Galice*, levée à l'échelle de 1/100000<sup>e</sup> par M. Domingo Fontan, directeur de l'Observatoire royal de Madrid, et qui est gravée par notre collègue M. L. Bouffard, fait des progrès. Les feuilles à peu près terminées en 1842 sont celles de la Corogne et Betanzas, Mondonedo, Carballino et Chantada, Lugo, Pontevedra, Orense, Monforte, Vigo et Tuy, Monterey et le Ferrol, sur lesquelles il ne reste plus à graver que les hauteurs au-dessus de la mer, d'à peu près 650 points.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Je n'ai à vous citer que le *Voyage botanique dans le midi de l'Espagne*, exécuté pendant l'année 1855. L'auteur est M. Edmond Boissier, membre de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève. Cet ouvrage, destiné à faire connaître la flore de la province de Grenade, province jusqu'ici la moins visitée, et peut-être la plus intéressante de la péninsule, doit former 2 volumes in-4<sup>o</sup>, divisés en 22 livraisons; 20 avaient déjà paru au mois d'octobre dernier. Un ouvrage que je crois devoir mentionner, quoiqu'il ne soit encore qu'en projet, est la nouvelle édition avec des corrections et un supplément du *Dictionnaire géographique, statistique et historique de l'Espagne et du Portugal*, publié de 1826 à 1829, par notre collègue don Sébastien de Miñano, et dont j'ai déjà rendu compte dans le Bulletin. Cette nouvelle édition sera publiée par M. Pascal Madoz.

## PORTUGAL.

*Cartes.*

L'année 1842 n'a vu paraître aucune carte hydrographique des côtes de Portugal, et j'ai seulement à vous signaler, et un peu vaguement encore, deux cartes géographiques; l'une de la *province d'Algarve* qui vient d'être publiée à Lisbonne; la seconde, qui s'achève maintenant dans la même ville, donnera le *cours du Duero depuis la frontière espagnole jusqu'à la mer*, à l'échelle de 4 pouces anglais pour une lieue portugaise. Elle doit être accompagnée d'une autre *carte du district des vignobles environnants*, dressée à la même échelle.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Je ne connais aucun voyage, ni aucun autre ouvrage géographique qui ait été publié cette année sur le Portugal. Il paraît que dans ce pays on s'est attaché depuis quelque temps, plutôt à reproduire d'anciens ouvrages, et à mettre au jour les documents du moyen-âge, restés ensevelis si longtemps dans la poussière des archives, et qui font tant d'honneur au génie portugais, qu'à en donner de nouveaux. C'est, au surplus, en traitant de l'Asie et de l'Afrique, ainsi dans la section des ouvrages géographiques généraux, qu'on trouvera l'annonce des dernières publications de l'Académie des sciences de Lisbonne et des autres sociétés ou des savants portugais.

## EUROPE EN GÉNÉRAL.

Je me suis occupé jusqu'à ce moment des cartes et des ouvrages géographiques consacrés à des contrées

particulières. Je vais vous entretenir maintenant, avant de passer aux autres parties du monde, de ce qui m'a paru mériter de vous être signalé, soit sur l'Europe prise en général, soit sur plusieurs de ses parties qui auraient été représentées sur la même carte, ou dont il aurait été parlé dans le même ouvrage.

#### *Cartes.*

On doit à notre collègue M. Desjardins, outre une *Carte hydrographique*, des *Cartes météorologique, orographique* et *muette de l'Europe*, publiées en 1842, et à M. Ober-Müller, une *Carte ethnographique de l'Europe*; cette dernière est la 1<sup>re</sup> feuille d'un atlas dans lequel l'auteur se propose de représenter sur des cartes à la même échelle les diverses localités de l'Europe habitées aujourd'hui par des peuples de même race, de même origine, de même religion et parlant la même langue, ou au moins des langues dérivées de la même souche. Les différentes cartes énumérées ci-dessus ont été publiées à Paris.

C'est à Kœnigsberg que M. Brauns a publié en 1841, en 16 feuilles, une *Carte murale de l'Europe*, titre qui me semble assez bizarre, quoiqu'il soit adopté; et c'est à Berlin, en 1842, que M. Krümmer a fait paraître la 5<sup>e</sup> édition d'une carte semblable, en 4 feuilles. Enfin M. Mahlmann a donné, en 1841, dans la même capitale une *Carte générale de l'Europe*.

#### *Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

J'ai peu d'ouvrages remarquables à vous citer.

Je porterai d'abord votre attention sur le *Voyage à Constantinople, par le Rhin et le Danube*, en 1840, et en

*Portugal, en Espagne, etc., en 1859*, effectué par un haut personnage diplomatique, C.-W. Vane, marquis de Londonderry. Je n'ai point lu cette relation annoncée par l'*Edinburgh Review* dans son numéro d'octobre dernier, et qui vient d'être publiée en Angleterre en deux volumes in-8°; je ne puis donc garantir qu'elle ait fait faire de grands progrès à la géographie, malgré les documents dont le noble auteur l'a accompagnée, et qui se composent de sa correspondance avec le prince de Metternich, lord Ponsonby, lord Palmerston, etc. Je vous signalerai ensuite l'ouvrage de M. John Barrow, intitulé : *la Lombardie autrichienne, le Tyrol et la Bavière*; une brochure pleine d'intérêt sur la *Hongrie et la Valachie* que l'on doit à M. Thouvenel, jeune et spirituel diplomate qui a visité en observateur judicieux les pays qu'il décrit; une deuxième édition de *la Suisse, la Savoie et le Piémont*, publiée en Angleterre par un auteur anonyme, et un *Aperçu général de la structure géologique des Alpes*, par M. Struder, avec des observations générales de M. Desor.

Je vous dirai aussi que M. Pirlot d'Ath, notre collègue, a fait paraître cette année à Bruxelles un *Tableau synoptique et comparatif de l'Europe en 1841*; que M. d'Arnim a publié la même année, à Berlin, le second volume de ses *Observations pendant ses voyages en France et en Espagne au commencement de 1841*, et je terminerai en vous annonçant que M. de Tschabuschnigg a fait imprimer à Vienne en 1842, en un volume in-8°, la *Relation de ses voyages en Italie, en Suisse et en Allemagne*.

## ASIE.

*Cartes hydrographiques.*

Pendant que nos officiers de marine et ceux de nos hydrographes qui naviguent avec eux dans les mers de l'Asie explorent les côtes, sondent les écueils, prennent note des dangers et réunissent des matériaux, les hydrographes restés au dépôt de la marine étudient ces matériaux et s'en servent pour rectifier les cartes déjà anciennes, ou pour en dresser de nouvelles plus exactes. M. Daussy a continué cette année à s'occuper du renouvellement des cartes des mers de l'Inde; il a publié un *routier des mers Australes, comprises entre le méridien du cap de Bonne-Espérance et du port du Roi George*, et une *Carte des côtes orientales de la Chine*.

Les officiers de la marine anglaise et le bureau hydrographique de l'amirauté ont rendu de grands services à la science dans cette partie du monde. Les *commanders* Graves et Brook ont examiné avec soin les côtes occidentales de l'Asie-Mineure. Le premier de ces officiers s'occupe maintenant de l'exploration des côtes de Grèce et de Chypre; lorsque ce travail sera terminé, il lèvera celles de la Syrie et de la Palestine, et si une occasion favorable se présente, il déterminera chronométriquement la longitude de Jérusalem. D'autres officiers anglais ont exploré les côtes de l'Inde, de la Chine et les mers qui les avoisinent, et l'amirauté a mis en œuvre les matériaux qu'ils lui ont fournis. On trouvera en note la liste des cartes hydrographiques des côtes de Chine récemment publiées par ses soins (1).

(1) *Cartes hydrographiques des côtes de la Chine*, publiées par l'amirauté anglaise en 1841 et 1842.

Feuille V de *Kwesan au golfe de Whango-Ho*; publiée en 1840, corr. en 1842.

Échelle, 1 millimètre pour 1 mille.

M. John Walker, géographe de la Compagnie des Indes orientales, vient de publier de son côté plusieurs cartes hydrographiques de la Chine :

1° *Carte des passages pour aller par l'est à la Chine.*

- Feuille VII. *mer Jaune et golfe de Pechi-Li* publiée en 1840, corr. en 1842.  
Échelle, 2<sup>m</sup>,65 pour 1 mille.
- *Route de l'ambassade anglaise le long de la rivière Yang-Tse-Kiang*, par le capitaine lord Colchester, lev. en 1816, publ. en 1841.  
Échelle 2<sup>m</sup>, 7 pour 1 mille.
- *Port d'Amoy*, par le *commander* Collinson et W. Mate, levé en 1841, publié en 1842.
- *Plan du canal de Lowand, dans les îles Chusan*, par Drury, levé en 1840, publié en 1841.  
Échelle, 12<sup>m</sup>,5 pour 1 mille.
- *Plan du canal de Too-To-Shan, dans les îles Chusan*, par le lieutenant Collinson, 1841.  
Échelle, 12<sup>m</sup>,5 pour 1 mille.
- *Plan des canaux de Kintang et Black-Wall, dans les îles Chusan*, par J. Pascoe, 1841.
- *Plan de l'entrée du Yang-Tse-Kiang*, par le capitaine Béthune, 1841.  
Échelle, 6<sup>m</sup>,2 pour 1 mille.
- *Plan du port de Ting-Hae, dans les îles de Chusan*, par le lieutenant Collinson, 1841.
- *Esquisse du détroit et des îles de Miatao*, qui se trouvent à l'entrée du golfe de Pécheli, par W. Dillon, levé en 1840, publié en 1841.  
Échelle, 11<sup>m</sup>,2 pour 1 mille.
- *Esquisse de l'entrée de la rivière Peiho et des bancs de Sha-Lui-Tien*, par Norsworthy, *master*, levé en 1840, publié en 1841.  
Échelle, 9<sup>m</sup>,6 pour 1 mille.
- *Esquisse de la baie de Hu-Lu-Shan ou Ross*, par Sead, *master*, levé en 1840, publié en 1841.  
Échelle, 12<sup>m</sup>,6 pour 1 mille.

Les feuilles 4 et 5 comprenant la côte septentrionale de l'Australie, et tous les passages entre les îles Salomon, le détroit de Torres, etc., sont terminées;

2° *Carte de la partie méridionale de la mer de Chine*, avec les détroits de Singapore, Duriam, Banca, Sunda, Gaspard, Carimata, etc.

Le même géographe annonce comme devant bientôt paraître une *carte des côtes orientales de la Chine, depuis Macao jusqu'au Yang-Tse-Kiang et aux îles Chusan*, en deux grandes feuilles, accompagnée de plans séparés des ports ouverts au commerce anglais d'après le dernier traité avec les Chinois, ainsi que du tracé de la navigation intérieure entre Nankin et Chusan. On lui doit aussi :

1° Une *Carte de l'océan Indien*, s'étendant du cap de Bonne-Espérance à Calcutta, et comprenant la mer Rouge et le golfe Persique. Cette carte, dressée d'après les levés des officiers de la Compagnie des Indes orientales et de la marine royale, est en deux feuilles.

2° Une *Carte générale de la rivière Hooghly et de ses entrées, depuis False-Point jusqu'à Calcutta*, d'après les levés faits en 1841 par le capitaine Lloyd et par d'autres officiers. Je n'ai point la certitude que cette dernière soit la même que la *Carte des bancs et canaux formant l'entrée de la rivière Hooghly*, que le capitaine Lloyd a fait paraître à Calcutta, en 1842, d'après les levés faits par lui l'année précédente, en une feuille, à l'échelle de 6 millimètres, 5 pour 1 mille.

#### CARTES GÉOGRAPHIQUES ET AUTRES.

##### *Turquie d'Asie, Perse.*

Le voyage scientifique que M. le comte Jaubert vient d'exécuter en Orient a déterminé M. le colonel Lapie



à dresser et à publier une *Carte de la Turquie d'Asie et de la Perse* en 4 petites feuilles, à l'échelle de 1/3600000. Cette carte, qui contient les principaux itinéraires des voyageurs botanistes qui ont visité l'Orient depuis le xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, est extraite d'un grand travail dont M. Lapie s'occupe depuis longues années, et pour lequel il a recueilli de nombreux matériaux; il se propose de le publier à l'échelle de 1/1200000.

*Palestine, Arabie, Asie-Mineure.*

Je ne ferai que mentionner ici la belle *carte de la Syrie méridionale* de M. le commandant Callier, parce qu'il en a été rendu compte à l'avance dans le précédent rapport, et je ne consacrerai également que quelques lignes à deux autres cartes qui ont paru cette année à Berlin, savoir :

*Carte de la Palestine*, tracée par M. Kiepert, principalement d'après les recherches de M. Robinson, en une feuille, et *Carte historique de la Palestine et de l'Arabie pénétrée* que M. Mayr a publiée également en une feuille. On grave en ce moment dans la même capitale une *Carte de la Phrygie, de la Lycaonie, de la Capadoce et de la Cilicie*, levée en 1838 et 1839 par les officiers prussiens au service de la Porte.

*Inde et pays voisins.*

Je me bornerai à citer la *Carte de l'Afghanistan, du Penjab, du Rajapoutana et de l'Indus*, dressée par M. Wylđ, géographe de la reine d'Angleterre. La *Carte de l'Afghanistan et des pays voisins*, dressée d'après les derniers levés de ces contrées qu'on doit aux officiers attachés à l'armée anglaise dans l'Inde, et qui

a été publiée en une feuille sous les auspices de la cour des directeurs de la Compagnie des Indes orientales , et enfin la nouvelle *carte de l'Afghanistan , du Kabul , etc.*, qu'on doit à M. Zimmermann. Cette dernière donne la position de tous les corps d'armée, et est accompagnée d'un volume en allemand, petit in-4° mince, mais qu'on dit très instructif. Dans l'*Atlas de l'Asie occidentale* du même géographe, dressé à l'échelle de 1/2200000, dont la 5<sup>e</sup> livraison a paru à Berlin en 1842, on remarque une *carte du Khorasan*, tracée d'après la géographie de Ritter. Ce dernier a accompagné le septième volume de son ouvrage sur l'Asie d'une carte particulière où sont indiquées les principales chaînes de cette partie du monde, savoir :

La chaîne de Kuenlen et autres grandes chaînes centrales qui courent O.-E.

Les chaînes au nord du Kuenlen et des précédentes ; elles se dirigent du S.-S.-E. au N.-N.-O.

Quelques petites chaînes à l'ouest de l'Indus qui courent N.-S.

Les chaînes à l'est de l'Indus et d'Hétra, direction N.-O., S.-E. Six profils sont joints à cette carte.

C'est peut-être ici que je dois citer un *Mémoire sur les sources du Tigre , et sur les progrès des sciences cartographiques de l'Asie-Mineure* que le célèbre géographe prussien a lu le 4 juin 1842 à l'Académie des sciences de Berlin.

Notre collègue , M. Tassin, vous a fait hommage d'une nombreuse collection de *cartes de l'Inde*, dressées par lui, et lithographiées à Calcutta. Elles donnent sur les possessions anglaises de l'Hindoustan et sur les pays voisins un ensemble de détails pré-

cieux. On en trouvera l'énumération en note (1).

La Compagnie des Indes orientales continue la publication de son *Atlas de l'Inde*; au commencement de 1842, le n° 107 était dans les mains du graveur, et les levés étaient complétés pour le n° 79. La feuille qui contient le port de Merguy a aussi été publiée; celles qui donnent la partie maritime des Sunderbunds, l'embouchure de la rivière de Chittagong, ainsi que la côte depuis la pointe Palmiras jusqu'à l'Hoogly sont à la gravure, et paraîtront incessamment

Le levé de la côte occidentale de Cheduba et des îles et bas-fonds situés au midi de cette île a été complété par le capitaine Halstead; celui du golfe de Manaar, dont s'occupe M. Franklin, est avancé.

Le levé du Cachemire, avec ses passes, du Ladak et du petit Tibet, ainsi que le cours de l'Indus dans les montagnes où il prend sa source et la reconnaissance des *Alpes du Punjab*, dont s'occupe M. Vigne, doivent être terminés en ce moment.

Outre la *Carte de l'Afghanistan et des contrées voisines* dont j'ai fait mention plus haut, M. Allen, libraire de la Compagnie des Indes orientales, annonce dans le dernier numéro de l'*Asiatic journal*, les cartes suivantes comme étant complètement terminées.

(1) Cartes de l'Inde publiées à Calcutta par M. J.-B. Tassin, en 31 feuilles.

1° *Carte des diverses routes entre l'Europe et l'Inde*, comprenant l'Asie septentrionale et occidentale avec l'Asie-Mineure et l'Égypte. Calcutta, 1834, 4 feuilles.

2° *Carte des frontières nord-ouest de l'Inde Britannique*, comprenant les États protégés des Sikh, ainsi que le Lahore, le Cachemire, le Caboul, le Hérat, le Candahar, le Shikarpore et le Bhawulpore, le Sind et le Rajpoutana, le fleuve Indus et une partie du Belouchistan. Calcutta, 1838, 4 feuilles.

1° *Carte de l'Inde*, avec un Index, sous le format in-12, contenant les noms et les positions géographiques de tous les lieux placés sur ladite carte;

2° *Carte routière de l'Inde* avec des tables des distances entre les principales villes et les stations militaires, en une feuille;

3° *Carte des routes par terre entre l'Angleterre et l'Inde* avec les autres lignes de communication, en une feuille;

4° *Carte des provinces occidentales de l'Hindoostan, du Penjaub, du Kaboul, du Scinde, etc.*, comprenant tous les États entre le Candahar et Allahabad, en 4 feuilles:

On doit enfin à M. John Walker, géographe de la Compagnie des Indes orientales déjà cité, une *Carte des contrées situées sur la frontière nord-ouest de l'Inde*, qui vient d'être publiée (1).

#### *Chine.*

On est redevable à M. Allen, que j'ai cité plus haut,

3° *Carte du haut Assam*, comprenant les districts de Jourhat, Luckimpore et Sudiya, indiquant les différents lieux où l'on cultive le thé, d'après Bruce, et aussi les routes qu'on se propose d'ouvrir de Sudiya au Bouri-Dibing, Calcutta, 1836, 3 feuilles.

4° *Carte de l'Asie orientale*, comprenant la Chine, des parties du Thibet et de la Mongolie, le Boutan, l'Assam, le Burma et le Bengale oriental; avec l'Auam, le Cambodia, le Siam, le Laos, la Péninsule malaise et l'archipel Indien. Calcutta, 1840, 9 feuilles.

5° *Carte de l'Inde* (en indostani). Calcutta, 6 feuilles.

6° *Carte des provinces du Bengale et Bahar, avec Benares et les territoires adjacents*, montrant les divisions de districts et les stations civiles, militaires et de police, ainsi que les principaux points où l'on cultive l'indigo, la canne à sucre, et où l'on élève les vers à soie. Calcutta, 12 feuilles.

1) Quoique toutes mes citations soient faites sur de bonnes autorités, comme il ne m'a pas été toujours possible d'avoir sous les yeux les cartes que j'ai mentionnées, il est à craindre qu'il ne se soit glissé de doubles emplois; je dois en prévenir.

une *Carte de la Chine*, en une grande feuille dressée d'après les informations les plus authentiques, et qui a paru cette année; et M. Roost avait aussi publié à Munich, en 1841, en une feuille, une *Carte de la Chine* à l'échelle de 1/6500000.

*Japon.*

M. de Siebold vient enfin de faire paraître en Hollande (1842) plusieurs cartes nouvelles du Japon et quelques plans; ce sont :

1° La *Carte de l'empire du Japon*, en une feuille grand-aigle, dressée en 1840, d'après la carte originale communiquée à M. de Siebold par les astronomes de la cour de Jedo, et assujettie aux observations de l'amiral russe de Krusenstern. Les cinq villes impériales Miyako, Jedo, Ohosaka, Sakai et Nagasaki, ainsi que les capitales des 66 provinces de l'empire sont placées sur cette carte d'après leur latitude et leur longitude observées par les astronomes japonais.

2° Le *Plan de la baie de Nagasaki*, dressé en 1828, est le résultat des travaux de M. de Siebold pendant plusieurs années. On trouve sur les marges une vue coloriée du port de ce nom, et la coupe de la factorerie hollandaise placée dans la petite île ou îlot de *Desima*.

3° Le *Plan du détroit Van-der-Capellen*, que les Japonais appellent *Suwo-Nada*, et qui se trouve entre les îles de Nippon et de Kiusiu, a été levé par les astronomes du pays; M. de Siebold en a vérifié l'exaetitude par une centaine d'observations faites à l'aide de la boussole et d'instruments à réflexion.

4° La *Carte de la presqu'île de Corée*, dressée en 1840,

est une copie de la meilleure carte que les Japonais possèdent de ce pays. Elle est assujétie aux points de la côte déterminés par les derniers voyageurs.

Pendant les années 1808 à 1826, des cartes spéciales de tout l'empire ont été levées par les ordres du gouvernement japonais à une échelle double de celle que M. de Siebold a employée pour le plan du détroit Van-der-Kapellen. Ces cartes et ces plans, revus et approuvés par M. de Krusenstern avant d'être gravés sur pierre, font partie de l'Atlas hydrographique et géographique que prépare M. de Siebold.

*Oural, etc.*

De quelque importance que soient les travaux dont je viens de faire mention, ce sont surtout ceux que le gouvernement russe et l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg ont fait exécuter, particulièrement sur l'Asie centrale et sur la chaîne de l'Oural, et dans lesquels il est honorable pour nous de voir figurer des noms français, dont je dois vous entretenir avec quelques détails. Vous ne pouvez avoir oublié qu'au mois d'août dernier un officier russe, M. de Khanikoff, mit sous vos yeux des cartes manuscrites de diverses contrées de l'Asie centrale dans lesquelles il a résidé plusieurs années, et entre autres une grande *carte topographique de la chaîne de l'Oural*, fondée sur des observations astronomiques, et sur un grand nombre de levés spéciaux. M. de Khanikoff vous annonça que ces cartes, résultats d'un travail auquel il avait coopéré, devaient servir de base à deux ouvrages qu'il prépare, l'un consacré à la *géographie détaillée des pays situés entre le Volga, l'Oural, l'Oufa et le Tobol*; et le second à la des-

cription de toutes les contrées entre l'Oural, le Tobol, l'Irtisch, les sources de l'Enissey, la Chine proprement dite, le Thibet, l'Afghanistan, et la route de Mehid à Tabretz. Quelques mois avant cette communication, sur laquelle je reviendrai, M. Murchison, vice-président de la Société géologique de Londres, soumettait à la Société géographique de cette capitale deux cartes des montagnes de l'Oural, également manuscrites. L'une d'elles représente les explorations le long du flanc oriental de la chaîne, depuis le 60° jusqu'au 65° de latitude septentrionale, faites pendant deux étés consécutifs par le capitaine Strajefsky, de l'école impériale des mines, maintenant résidant à Bogoslafsk; l'autre contient la description de l'Oural méridional, qui diffère sous beaucoup de rapports de l'Oural septentrional; c'est la réduction de plusieurs levés soigneusement faits sous la direction du général Perofsky, et sous l'inspection du général Rokasofsky. Aussi exacte dans les détails physiques que remarquable par la délicatesse du tracé, cette carte, dit M. Murchison, ajoute matériellement aux connaissances que nous possédions déjà sur le Sud-Oural, et corrige beaucoup d'erreurs relativement à la direction de quelques branches de la chaîne immédiatement au nord et au nord-est d'Orenbourg. Endéfinitive, il semble incontestable que nous ne possédons pas encore une bonne carte gravée des monts Ours, malgré les travaux qui ont été faits jusqu'à ce jour, et que je vais résumer, en puisant mes informations dans la notice que M. de Khanikoff a bien voulu, sur ma demande, rédiger pour la Société. Les voyages de Meyendorff et d'Eversman à Boukhara, la description des steppes kirghises de Levschin, etc., avaient ouvert,

dans les commencemens de ce siècle, une ère nouvelle à la géographie de l'Asie centrale et des monts Ourals. Plus récemment Helmersen, Hoffmann, de Humboldt, et quelques autres savants voyageurs ajoutèrent de nouveaux et précieux renseignements à ceux qu'on possédait déjà sur l'Oural méridional; Eichwald éclaircit plusieurs questions concernant la mer Caspienne; Gebel donna une description détaillée des steppes entre l'Oural et le Volga, et l'on dut à Nessedief des informations d'un haut intérêt sur les habitans de ces contrées. Néanmoins, de grands vides restaient à combler, et il fallait concilier de nombreuses contradictions. Plusieurs savans et voyageurs russes entreprirent cette tâche difficile de 1855 à 1842. MM. Federoff, Lem et Vasiliew augmentèrent le nombre des points astronomiques qui devaient servir de base au travail des levés topographiques, et le littoral oriental de la mer Caspienne fut étudié en 1855 et en 1856. Le nivellement opéré entre cette mer et la mer Noire servit de base à l'estimation de la hauteur absolue des steppes kirghises et de l'Oural méridional: car c'est des bords de la mer Caspienne que le nivellement a été conduit en 1825 jusqu'à la mer d'Aral, et trois ans plus tard à Orenbourg, auquel se rapportent pour la plupart les observations barométriques faites dans l'Oural méridional. La météorologie du pays fut étudiée avec soin; la géognosie, la zoologie et la botanique occupèrent M. Eversman, et M. de Khanikoff fit de l'ethnographie et de la topographie des différentes peuplades soumises dans ces contrées à la Russie, et au milieu desquelles il avait passé cinq ans, l'objet de ses plus sérieuses études. Ce qui avait paru de mieux



sur l'Oural était dû, suivant M. Murchison, à M. le baron Alexandre de Humboldt, à M. Ermann et à quelques autres savants prussiens, et sans le secours des documents, fruit de leurs travaux, le docte Anglais et ses amis n'auraient pu dans leurs dernières explorations de l'Oural, auxquelles M. de Khanikoff fait allusion, débrouiller la structure de la chaîne. Plusieurs cartes détaillées des districts des mines furent dressées par ordre du gouvernement russe, et surtout la *Carte générale de toute la chaîne de montagnes depuis la mer du Nord jusqu'au lac d'Aral*, ouvrage récent de M. Helmersen, et qui a le plus étendu nos connaissances sur cette chaîne. Quoique M. Murchison eût traversé déjà plusieurs fois le pays dans différentes directions, la première inspection de la carte manuscrite de l'Oural méridional, mise par lui sous les yeux de la Société royale de Londres, le détermina à examiner de nouveau toute la chaîne de ces montagnes; et cet examen le mit en état de faire une *carte générale* avec le secours du comte Keyserling et de M. de Verneuil, et de donner à la Société de géographie de Londres une idée assez nette des différences qui existent entre le Sud-Oural et le Nord-Oural. Ayant néanmoins la conviction que les observations un peu précipitées qu'il avait faites avec ses compagnons ne suffiraient point pour le mettre en état d'exposer convenablement les mérites de la belle carte qui lui avait été donnée, M. Murchison crut devoir engager M. de Khanikoff, secrétaire du général Perofsky, dont je vous ai déjà entretenus, et qui joint à une haute instruction l'avantage d'avoir soigneusement étudié cette portion de la chaîne, à rédiger à loisir une description du Sud-Oural pour servir d'explication à la carte.

M. de Khanikoff vous a informés lui-même, messieurs, que ce travail, qui lui avait été demandé, était terminé depuis quelque temps, et avait été remis à la Société géologique de Londres, qui se proposait de le faire imprimer incessamment.

VOYAGES, OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

*Asie centrale, Monts Ourals, etc.*

Il est vivement à regretter que nous ne possédions pas encore l'ouvrage de M. le baron de Humboldt, en ce moment sous presse, et qui doit par conséquent paraître très incessamment à Paris, en 3 volumes in-8°, avec une carte, sous le titre, d'*Asie centrale ou Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée*. Il serait superflu de dire qu'il fera bien connaître tous les travaux exécutés dans l'Asie centrale, et qu'il apportera de nouvelles lumières sur la question de l'Oural.

J'ai parlé de la carte de M. Helmersen, et j'ai rapporté les éloges que lui donne M. Murchison; je dois ajouter que la deuxième partie de la *Relation historique du voyage dans l'Oural et dans les steppes des Kirghises* du savant russe, renfermant les résultats scientifiques, était sous presse à Saint-Petersbourg au mois de décembre 1841. C'est ici le lieu de vous parler des *Voyages aux montagnes de l'Oural et de l'Altaï et à la mer Caspienne*, faits par MM. de Humboldt, Ehrenberg et Rose, dont le tome II, qui comprend le *Voyage dans la partie méridionale de l'Oural et à la mer Caspienne* a paru à Berlin en 1842, avec 4 planches, 2 cartes et plusieurs vues.

On ne me saura sans doute pas mauvais gré de citer

aussi des *Observations météorologiques faites à Nijné-Taguilsk (mont Oural) gouvernement de Perm*, du 1<sup>er</sup> octobre 1839 au 31 décembre 1840, publiées à Paris en 1842, en un volume in-8°.

*Géorgie, Pays autour du Caucase, Arménie,  
Asie-Mineure, Perse.*

Le 1<sup>er</sup> volume in-4° de la *Description géographique de la Géorgie*, du tsarevitch Wakhoucht, traduite du géorgien en français, d'après l'original autographe, par M. Brosset, membre de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, a paru dans cette ville vers la fin de 1841; il renferme de nombreuses cartes, et tout porte à croire que la publication des volumes qui devaient suivre est aujourd'hui terminée. Un ouvrage d'un grand mérite, où il est aussi question de la Géorgie en même temps que d'autres contrées de l'Asie, doit être mentionné, quoiqu'il remonte déjà à plusieurs années: c'est le *Voyage autour du Caucase chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée*, de M. Frédéric Dubois de Montpéreux, auquel la Société de géographie a accordé le prix annuel de 1838. Sur les six volumes dont cette relation doit se composer, cinq ont déjà paru à Paris, avec une partie de l'atlas, qui doit être à la fois géographique, pittoresque, archéologique, géologique, etc.; suivant toutes les probabilités, le sixième volume ne tardera pas à paraître. M. Koch a aussi publié à Stuttgart, en 1842, la relation de son *Voyage dans les pays du Caucase*. L'auteur se propose d'entreprendre prochainement une autre excursion dans les mêmes contrées.

Par ses *Recherches sur l'Asie-Mineure, le Pont et l'Arménie*, M. W. J. Hamilton, secrétaire de la Société de géologie de Londres, a rendu d'immenses services à la géographie et à la géologie de l'une des portions les plus intéressantes du monde habitée, dont il fait bien connaître également les antiquités. Son ouvrage a paru à Londres, en 1842, en deux volumes in-8°, accompagnés d'une *Carte de l'Asie-Mineure*, dressée par J. Arrowsmith, d'après des documents originaux en grande partie fournis par M. Hamilton lui-même.

La Société ayant déjà entendu citer plusieurs fois la *Description de l'Asie-Mineure* que notre collègue M. Charles Texier publie sous les auspices du ministre de l'instruction publique, je crois devoir me borner à annoncer qu'il en a déjà paru 22 livraisons, dont 4 en 1842, en faisant remarquer qu'elles se composent uniquement de planches, à l'avertissement et à l'introduction près. C'est une observation qu'on peut faire à l'égard de beaucoup d'autres publications par livraisons, et appliquer en particulier au splendide ouvrage de M. le comte Léon de Laborde sur l'Asie-Mineure, commencé en 1837, dont on possède de nombreux et très beaux dessins, mais deux pages seulement du commencement de l'introduction (1). Une partie des pays explorés par MM. Texier et de Laborde l'ont été également par M. Coste, architecte connu par un bel ouvrage sur les monuments arabes du Caire, et par M. Flandin, jeune peintre fort spirituel. Mais c'est sur-

(1) L'ouvrage de M. Léon de Laborde a pour titre : *Voyage en Orient*, et se divise en deux parties : 1° *Voyage de l'Asie-Mineure*, et 2° *Voyage de la Syrie* ; le premier seul est commencé, ainsi que je l'ai dit. L'ouvrage entier doit se composer de 400 vues historiques de l'Asie-Mineure et de la Syrie.

tout la Perse que ces deux voyageurs se sont attachés à décrire en artistes et en archéologues. Adjoint, sur la proposition de l'Académie des beaux-arts, à l'ambassade française envoyée à Téhéran vers la fin de 1859, MM. Coste et Flandin sont de retour de leur voyage, pendant lequel ils ont fait une ample récolte. Il n'entre point dans le cadre que j'ai dû me tracer de vous entretenir des travaux artistiques des deux voyageurs, dont le savant secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts a rendu un compte avantageux à cette compagnie dans son rapport du mois de septembre dernier. Je dois me borner à dire qu'en explorant sous le rapport de l'art les localités de Téhéran, Ispahan, Hamadan, Kirmanschah, Kengavar, Bisutun, Serpoul-Zohab, Mader-i-Suleiman, présumé le site de l'ancienne Pasagardæ, Istakar, l'ancienne Persépolis, Tschel-Minar, siège du palais des rois Achemenides, avec les localités voisines de Nachshi-Radjab et de Nachshi-Roustan, Chiraz-Shapour, Firouzabad, Fessa, Darabgerd et Selphistan, ils ont rendu service à la géographie proprement dite. Ils lui ont été surtout utiles en rapportant plusieurs itinéraires, parmi lesquels je citerai ceux d'Amarret à Kingevan, par Ouradgir et Nahavand; de Tabriz à Bagdad par Ourouniah-Saouboulad, Scheher, Banah, Suleimanih et Kifri; et de Djézireh à Diarbekir par la rive droite du Tigre. Si la province persane de Chuster, partie de l'ancienne Sogdiane, est restée seule en dehors de leurs explorations, parce que des difficultés plus fortes que leur volonté, jointes au manque absolu de ressources, les ont empêchés à deux reprises de pénétrer dans cette province, jusqu'ici presque absolument inaccessible aux voyageurs européens, ils ont du moins visité les ruines de Ba-

bylone et de Ctésiphon. Ils ont pu examiner aussi celles de Ninive, situées près de Mossoul ; et ce qui est un avantage inappréciable pour le but qu'ils se proposaient, il leur a été loisible de séjourner dans celles de ces localités qui comportaient un travail considérable, tout le temps qu'exigeait la pleine et entière exécution de ce travail. Espérons que M. le ministre des affaires étrangères, qui avait invité les deux Académies des beaux-arts et des inscriptions à lui faire connaître leur avis sur le mérite des travaux de MM. Coste et Flandin, adoptera l'opinion émise en faveur de ces travaux dont le rapporteur recommande la prompte publication qu'il considère comme devant être l'une *des plus utiles à la science et des plus honorables pour le pays.*

Vous n'apprendrez pas sans intérêt que M. Kiepert, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir, explore en ce moment, accompagné des naturalistes Law et Berends, et de M. Schœnborn, archéologue et philologue, les districts les moins connus de la partie sud-ouest de l'Asie-Mineure, et qu'on a l'espoir de voir bientôt paraître la relation du voyage que M. Edmond Boissier, savant Genevois, a fait depuis peu en Orient, et particulièrement dans l'Asie-Mineure.

Avant d'examiner quels sont les travaux géographiques qui ont été effectués sur l'Inde et sur les pays voisins, je ne dois pas oublier d'annoncer la publication des *Relations de voyage en Orient, de 1850 à 1858*, par M. Aucher-Eloy, voyageur intrépide et plein de zèle pour la science, qui, après avoir parcouru pendant huit années la Turquie, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, l'Arabie et la Perse, est venu mourir à Djalfo, ou Djulfa près d'Ispahan (1). Ses relations, revues et annotées

1. Suivant le Journal de la librairie, 1842, page 668, Pierre-

par M. le comte Jaubert, et accompagnées d'une carte géographique, sur laquelle sont tracés tous les itinéraires suivis par le voyageur, forment comme un appendice aux *Illustrationes Plantarum orientium*, ou choix de plantes nouvelles ou peu connues de l'Asie occidentale que M. le comte Jaubert publie en ce moment. J'aurai encore à vous signaler une *Notice géographique et historique sur les contrées situées sur les bords de l'Euphrate*, par le colonel Chesney, qui a commandé l'expédition chargée en 1856 de s'assurer de la possibilité de naviguer sur ce fleuve. Elle est maintenant sous presse à Londres, et contiendra 148 vues et 15 cartes, représentant le cours de l'Euphrate et du Tigre, et les pays traversés par ces fleuves. Depuis l'expédition du colonel Chesney, la compagnie des Indes orientales fait continuer les explorations si bien commencées par cet habile officier, et elle a mis à cet effet quatre bateaux à vapeur sous les ordres du capitaine Lynch, auquel on doit une belle *Carte du cours du Tigre, depuis Ctesiphon jusqu'à Moussoul*.

#### SYRIE, PALESTINE, ARABIE, ETC.

Je ne dois pas passer sous silence le *Voyage depuis les sources du Jourdain jusqu'à la mer Rouge*, que M. Jules de Bertou vient de faire paraître à Paris, et qui n'est, je crois, que la reproduction, avec quelques développements, des mémoires qu'il a insérés dans notre Bulletin; et je mentionnerai aussi l'extrait d'une lettre de M. Alderson, adressée à la Société royale de Londres, renfermant une Notice intéressante sur l'opération trigo-

Martin-Rémi Aucher, né à Blois, le 2 octobre 1783, est mort le 6 octobre 1836 au couvent de Djulfa, à Ispahan.

nométrique faite, à la fin de novembre 1841, par le lieutenant Symonds, de la marine royale britannique, pour déterminer la dépression si souvent contestée, du niveau de la mer Morte relativement au niveau de la Méditerranée. Notre compatriote et collègue, M. de Bertou, a eu la gloire de reconnaître le premier, par des mesures barométriques, la dépression énorme du sol de la vallée du Jourdain. Ses calculs, à peu près conformes à ceux de MM. Moore, Beek et Russinger, ont été confirmés par les récentes opérations du lieutenant Symonds. Si, quant au niveau de la mer Morte au-dessous des eaux de la Méditerranée, les évaluations de M. de Bertou (419<sup>m</sup>,8 se rapprochent des résultats obtenus par M. Symonds (1,200 pieds anglais ou 409<sup>m</sup>, il n'en est pas de même du lac de Tibériade, que le premier fixe à 230<sup>m</sup>,3, et le second à 328 pieds anglais ou 100<sup>m</sup>, au-dessous du même niveau, différence énorme dont il est difficile de se rendre compte.

Pendant son voyage à Petra, M. le baron de Koller a décrit une *route par terre du mont Sinaï à Akabah*; et le dernier numéro du Journal de la Société géographique de Londres a publié un extrait de cet itinéraire, adressé à la Société par l'auteur, avec une carte et une esquisse topographique détaillée des environs du mont Sinaï, que l'éditeur n'a pas cru devoir reproduire. La notice de M. le baron de Koller est un supplément aux informations sur la péninsule de Sinaï contenues dans l'itinéraire de Ruppell de Suez à Akabah, aux voyages du comte Léon de Laborde, et au récit de M. Robinson, inséré dans le même journal de la Société géographique de Londres. Le tome III de la traduction allemande de la *Palestine et des pays voisins*, de ce dernier voyageur,



a été publié à Halle en 1841; et l'on doit à M. Drechster un savant ouvrage qu'il a fait paraître en 1842, à Erlangen, en un volume in-4°, sous le titre de : *De Arabicæ gentis ac terre indole una eademque*. J'aurai aussi à mentionner le savant *Commentaire géographique sur l'Exode et sur les Nombres*, que M. le comte Léon de Laborde a publié l'année dernière en un volume in-folio, et qu'il a accompagné de dix cartes. Après une introduction spécialement consacrée à la cartographie chez les anciens, M. de Laborde s'est livré à un ensemble de recherches sur les contrées où se sont accomplis les faits de l'histoire sainte, et ses propres voyages lui permettaient de faire avec succès un tel examen.

#### AFGHANISTAN, INDE ET PAYS VOISINS.

Les derniers événements survenus dans l'Afghanistan, quelque funestes qu'ils aient été dans le début pour les armes anglaises, augmenteront certainement nos connaissances géographiques sur ce pays et sur les contrées voisines que plusieurs voyageurs ont parcourus et décrits depuis peu de temps. Je citerai, parmi les relations les plus récentes, deux ouvrages sur l'Afghanistan par M. James Atkinson, une *Description de l'Inde et de l'Afghanistan* qu'on doit à M. J. Harlan, et le récit de diverses *excursions dans le Belouchistan, l'Afghanistan et le Penjab*, faites par M. G. Masson, pendant une résidence de douze ans dans ces contrées, de 1826 à 1858, qui a paru dernièrement à Londres en 3 volumes in-8°. M. Masson a parcouru le pays le plus souvent à pied, tantôt comme simple particulier, et tantôt comme agent politique; il critique quelquefois

avec amertume sir Alexander Burnes sous le rapport géographique, et ne traite pas mieux le secrétaire M Naghten et lord Auckland lui-même sous le rapport politique. Les communications faites récemment à la Société géographique de Londres par le major Rawlinson, agent politique à Candahar, offrent de l'intérêt. La dernière qu'il ait adressée, le 1<sup>er</sup> mai 1841, a été insérée par extrait dans le dernier numéro du Journal de cette Société sous le titre de *Géographie comparative de l'Afghanistan*. Les matériaux de la géographie positive des contrées à l'ouest de l'Indus s'accumulent journellement dans les cartons du gouvernement de l'Inde, dit le major Rawlinson, et il est à désirer et à espérer que le gouvernement ne tardera pas à en faire jouir le public. Il est à désirer aussi qu'on puisse retrouver les notes et les dessins du docteur Forbes, qui, dans l'été de 1841, avait été chargé de visiter la province de Seistan, le lac de Zurrah ou Zerreh, et le bassin inférieur de la rivière Helmend, et qui a été massacré par Ibrahim, Khan d'Ichanabad, au moment où il repassait la frontière du Seistan.

M. N. Perrin a publié à Paris, en 1842, *l'Afghanistan, ou Description géographique du pays théâtre de la guerre, etc.*, d'après l'ouvrage d'Elphinstone sur la même contrée, et sur des renseignements plus récents. Cette description méthodique, qui fait bien connaître le pays auquel elle est consacrée, forme un volume in-8°, accompagné d'une *Carte de l'Afghanistan et des pays voisins*, copiée sur celle d'Arrowsmith; c'est la même que celle qui est jointe à la traduction du voyage de Burnes à Lahor, Caboul, etc. (1)

(1) Puisqu'il écrivait pour des Français, M. Perrin aurait dû, ce me semble, dans sa traduction, réduire les mesures anglaises en

Le *Voyage en bateau à vapeur sur l'Indus de Sukkur à Karrachée*, fait, au commencement de 1842, par madame Postans, a été inséré sous forme de lettres dans l'*Asiatic Journal* du mois de novembre dernier; et la Société géographique de Londres a reçu du capitaine Wilson, attaché à l'armée du Nizam, sur la partie méridionale de l'Inde, quelques itinéraires très détaillés qu'elle nous fera sans doute bientôt connaître.

M. G. F. Muller a fait paraître à Stuttgart, en 1841, un volume in-8°, contenant la *Description générale de l'Indostan et des peuples qui l'habitent*; M. de Hugel continue sa *description du Cachemire et du royaume des Siecks*, dont la partie première du tome IV a été publiée à Stuttgart en 1842; et M. Adolphe Delessert vient de nous donner à Paris ses *Souvenirs d'un voyage dans l'Inde, exécuté de 1834 à 1839*, en un volume in-8°. Un *Mémoire sur l'instruction publique dans les États de l'Inde*, suivi d'un plan topographique de Goa, levé en 1851, a été inséré dans les *Annales de la Société royale maritime de Lisbonne*, qui contiennent entre autres documents la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> parties d'un *Mémoire sur la statistique des possessions portugaises en Asie*.

Avant de quitter l'Inde et les pays qui l'avoisinent, je recommanderai la traduction qu'on doit à M. Xavier Raymond, notre collègue, et qui est en ce moment sous presse, de la relation du séjour fait dans le Caboul par feu sir Alexander Burnes, pendant les années 1856, 1857 et 1858, et j'annoncerai que le texte

mètres, et rapporter les longitudes au méridien de Paris, sauf à conserver entre des parenthèses les pieds anglais et les longitudes du méridien de Greenwich. C'est un tort qu'il partage, au surplus, avec beaucoup de traducteurs, qui n'ont même pas, comme lui, l'attention d'en prévenir leurs lecteurs.

et les planches du *Voyage dans l'Inde* de Victor Jacquemont, paraissent avec régularité : sept livraisons ont été publiées en 1842. Un autre ouvrage sur l'Inde qu'on lira avec intérêt, et que je ne dois par conséquent pas oublier, parce qu'il paraît être le résultat des recherches et des méditations d'un homme instruit et impartial, c'est le *Tableau politique et statistique de l'empire britannique dans l'Inde*, par M. le général comte de Biornstierna. Ce tableau, écrit en allemand par son auteur, vient d'être traduit en français par le général Jomini.

#### CHINE.

De l'Inde je passe naturellement en Chine, ce vaste empire du milieu, auquel on attribue une si haute antiquité, que bien des savants contestent cependant jusqu'à un certain point, et sur lequel les renseignements les plus exacts que nous possédons sont dus au zèle infatigable et aux travaux géographiques des savants religieux de la Compagnie de Jésus, fait incontestable à mes yeux, et reconnu par Abel Rémusat, et même par Klaproth, qui n'était certainement pas le partisan de ces missionnaires. Depuis un certain nombre d'années toutefois on doit reconnaître que les sinologues européens (1) ont fait faire des progrès à la géographie de la Chine; mais il ne faut pas être ingrat envers nos prédécesseurs, dont plusieurs sont nés en France, et que j'ai déjà eu occasion de défendre devant la Société (2). Quoi qu'il en soit, et sans cher-

(1) Abel Rémusat, Stanislas Julien, Davies, Morisson, Pauthier, Klaproth, etc.

(2) *Note sur l'île d'Hai-Nan, sur les religieux de la mission de la Chine et sur les Chinois*, par M. de la Roquette. Bulletin de la Société de géographie, 1827, tome VII.

cher à tracer l'historique des progrès successifs qu'a faites la connaissance de cet empire, je me bornerai à citer les principaux ouvrages qui ont paru dans le cours de cette année. Je débiterai par la *Notice sur le chapitre Yu-Koung du Chou-King, et sur la géographie de la Chine ancienne*, que M. Édouard Biot, qui porte un nom si illustre dans les sciences, a lue le 10 décembre 1841, à la Société asiatique de Paris, et qu'il a publiée depuis avec une carte. Suivant le savant traducteur, Confucius, qui vivait au vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, a réuni dans ce chapitre des souvenirs bien antérieurs à notre époque. Le vi<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne est donc la date la plus récente qu'on puisse attribuer à ce document, qui serait, par conséquent, le plus ancien que nous possédions, même en ne lui attribuant pas la haute antiquité que lui donnent les auteurs chinois, qui le font remonter au xxii<sup>e</sup> ou xxiii<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La première section du *Yu-Koung* mentionne successivement les principaux travaux d'assainissement exécutés dans les neuf grandes régions du monde chinois, et donne d'autres informations d'économie domestique. Dans la seconde, les localités assainies sont énumérées, non plus par régions, mais en suivant les principales chaînes de montagnes et les principaux grands cours d'eau qui arrosent la Chine supérieure; on y reconnaît la direction exacte des rivières les plus importantes et des principales montagnes du 25° au 40° de latitude boréale. Ces données, réunies à celles de la première section, font du chapitre *Yu-Koung* un document très curieux pour la géographie de la Chine ancienne, et l'on doit savoir infiniment de gré à M. Biot de l'avoir traduit. Ce savant mérite également notre reconnaissance pour son *Dictionnaire des*

*noms anciens et modernes des villes et arrondissements des 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> ordre compris dans l'Empire chinois*, qu'il a aussi fait paraître cette année. Ce dictionnaire, dans lequel M. Ed. Biot indique les latitudes et les longitudes de tous les lieux de l'empire, avec les époques auxquelles leurs noms ont été changés, est accompagné d'une carte dressée par Klaproth d'après les matériaux chinois les plus authentiques; elle a été gravée sous ses yeux par M. Louis Berthe, et publiée après la mort de l'auteur. Après avoir parlé de la Chine ancienne, je me crois obligé au moins de citer un ouvrage du père Hyacinthe, qui a longtemps résidé à Pékin; c'est une collection de dissertations sur la Chine, que leur auteur a déjà publiées séparément, à diverses époques, en langue russe, et dont on n'a traduit jusqu'ici que des extraits. Les dernières expéditions des Anglais contre le céleste empire nous fourniront sans doute bientôt des informations neuves et précises sur ce singulier pays. Déjà nous connaissons trois ouvrages qui ont été publiés à l'occasion de cette guerre; mais ils contiennent peu de documents qui puissent servir à l'avancement de la géographie; ce sont :

*L'Historique de l'expédition à la Chine, depuis le commencement de la guerre jusqu'au moment actuel*, par M. J. Elliot-Bingham, en 2 volumes in-12; *Deux années en Chine*, par M. M<sup>r</sup>Pherson, médecin de l'armée de Madras, et la *Seconde campagne de Chine*, dont l'auteur est M. Mackenzie : ce dernier ouvrage a été traduit en français par M. Xavier Raymond, que j'ai déjà cité, et que j'aurai occasion de citer encore, parce qu'il ne se lasse pas de bien traduire des ouvrages utiles. On trouvera quelques bons renseignements sur la Chine dans un rapport daté de Manille, 10 juillet

1841, du capitaine de corvette J. de Rosamel, commandant la corvette *la Danaïde* dans sa campagne dans les mers du Sud, de l'Inde et de la Chine, inséré aux Annales maritimes du mois de mars 1842.

#### JAPON.

Quittons maintenant la Chine et passons au Japon.

Kœmpfer, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle; Thumberg, à la fin du xviii<sup>e</sup>; et plus tard, Klaproth, soit en s'aidant des manuscrits de Titsingh, mort à Paris en 1812, soit par la traduction d'ouvrages japonais, nous ont donné de précieuses informations sur le mystérieux empire du Japon, fermé à tous les étrangers depuis l'expulsion simultanée du christianisme et des Portugais en 1640. Après les voyageurs que je viens de nommer, trois membres du comptoir hollandais de Dezima, MM. Meylen, Overmeer-Fischer et Doeff, ont publié sur cet empire, en langue hollandaise, le premier, en 1830, et les deux autres, en 1855, des écrits fort remarquables. Vers la même époque, un savant Allemand, M. de Siebold, chargé par le gouvernement hollandais d'une mission scientifique au Japon, où il a résidé pendant sept années, nous a fait connaître cet empire, mieux encore que ses prédécesseurs, d'abord par les cartes qu'il a publiées et dont je vous ai entretenus, et ensuite par un ouvrage qui s'imprime à la fois en allemand et en français. C'est à Leyde qu'a commencé de paraître, dès 1855, la relation de M. de Siebold en langue allemande, sous le titre de : *Nippon ou Description du Japon, et des pays voisins et tributaires*, dont XII livres du texte et un atlas de 240 planches sont en vente. La pu-

blication française entreprise à Paris depuis 1859 est intitulée : *Voyage exécuté pendant les années 1825 à 1830, dans l'empire du Japon*; rédigé par MM. A. de Montry et E. Frayssinet. C'est avec regret que je suis forcé d'annoncer qu'on ne possède, quant à l'édition française, que cinq livraisons du texte, qui doit en avoir dix, et douze livraisons de l'atlas, qui sera composé de vingt. Rien n'a été imprimé depuis 1840, et ce qui arrive au sujet de cet ouvrage, que S. A. R. fen M. le duc d'Orléans honorait de sa protection, vient à l'appui de l'observation que je ferai plus tard sur l'inconvénient des publications scientifiques entreprises avec trop de luxe. J'ajouterai que la relation du voyage de M. de Siebold comprendra une faune, une flore, et une bibliothèque japonaise, ouvrages pour la plupart publiés; et qu'un Épitome de la langue japonaise, dû au même savant, est en ce moment sous presse.

## SIBÉRIE.

Maintenant, je vais m'occuper de la Sibérie, et parler encore des travaux ordonnés par le gouvernement russe. Pendant l'été de 1841, M. Kupffer, directeur général des observations magnétiques des mines, a passé six mois en Sibérie. Le but de sa mission était plus spécialement de donner aux observations magnétiques qu'on devait y faire pour coopérer à la grande entreprise magnétique anglaise, une organisation conforme au nouveau plan qui avait été arrêté. Nous aurons, sous peu de temps, d'autres renseignements sur la même province, l'empereur venant de confier la direction d'une nouvelle expédition en Sibérie au jeune et savant docteur Middendorff, professeur de



zoologie à l'Université de Kiew. Il devra faire des observations systématiques sur la température, à diverses profondeurs du sol, au moyen d'un puits qu'un marchand russe d'Iakoutsk, curieux de connaître la couche de terre gelée, a fait creuser dans cette ville jusqu'à la profondeur de 580 pieds. M. Middendorff est aussi chargé de visiter la contrée située au-delà du Touroukhansk, entre les rivières Piassida et Khatanga, et jusqu'aux bords de la mer Glaciale, contrée qui paraît n'avoir jamais été examinée, jusqu'à présent, par un homme instruit.

Je terminerai ce que j'avais à vous dire de l'Asie par la mention d'une notice que je trouve dans le Bulletin du ministère de l'agriculture et du commerce, qui en renferme tant de curieuses sur les relations commerciales des différents peuples du monde. Celle à laquelle je fais allusion se rapporte à la côte arabe, à Djeddah, à Suez, à la côte orientale d'Afrique, à Massouah, à la mer Rouge, à Aden, au golfe Persique, et enfin à Zanzibar et à Mascate. J'annoncerai enfin la publication faite à Berlin, en 1841, du tome 1<sup>er</sup>, contenant l'Asie orientale, des *Tables des matières de la géographie de l'Asie* de Ritter, publiées par M. Ideler fils.

## AFRIQUE.

### *Cartes hydrographiques.*

Le Dépôt de la marine a publié cette année un *Plan de la rade de Mogador*, sur la côte occidentale d'Afrique, levé en 1840 par M. J.-A. Prouhet, enseigne de vaisseau, et une *Carte hydrographique de la côte N.-O. de Madagascar*, que M. Bérard, capitaine

de vaisseau, a dressée d'après ses observations et celles de M. Jehenne, capitaine de corvette. Cette carte contient une amélioration qui mérite d'être signalée; on y voit pour la première fois la petite île de Mayotte, figurée sous sa véritable forme. En outre de ses travaux sur Madagascar et sur les îles Comore, M. Jehenne a suivi de près la côte de Somawli, depuis le cap Guardafuy jusqu'à l'entrée de la mer Rouge. Ses observations, dont on n'a encore que l'annonce, permettront sans doute de rectifier la configuration de cette partie du littoral de l'Afrique, très mal représentée jusqu'à ce jour sur toutes nos cartes. Le voyage que M. le capitaine Bouet, aujourd'hui gouverneur du Sénégal, a fait en 1840 et 1841 sur la côte d'Afrique, enrichira bientôt aussi nos collections hydrographiques de plusieurs plans des points les plus remarquables de cette côte, et nous procurera en même temps des données précieuses sur le commerce et sur les mœurs des nations qui l'habitent. La publication de ses observations, qui ne peuvent manquer d'être intéressantes, est retardée par les importantes fonctions auxquelles cet officier est appelé; mais ces retards lui fourniront encore de nouveaux moyens de perfectionner son travail. Je dirai enfin que, chargé par le Bureau des Longitudes de la révision de la Table des positions géographiques, imprimée chaque année dans la *Connaissance des temps*, M. Daussy, hydrographe en chef de la marine, a discuté, en ce qui concerne l'Afrique, dans le volume de 1845, les longitudes de Port-Louis de l'île de France, de Saint-Denis sur l'île Bourbon, de Foulpointe, de Tamatave et de Sainte-Marie sur l'île de Madagascar, ainsi que de plusieurs autres points.

Le Bureau hydrographique de l'Amirauté anglaise a fait faire aussi de 1841 à 1842 des explorations maritimes en Afrique. Le capitaine Vidal, après avoir terminé l'examen du point situé près des Açores, où l'on soupçonnait que des écueils pouvaient avoir été formés par le dernier tremblement de terre, s'occupe maintenant de lever le groupe central de ces îles. Les travaux que ce même capitaine avait effectués, de 1856 à 1859, sur la côte occidentale d'Afrique, depuis Sierra Leone jusqu'au cap Lopez, ont été en grande partie publiés cette année par le Bureau hydrographique de Londres (1).

On doit au Dépôt hydrographique de Madrid deux cartes des côtes d'Afrique, publiées en 1841: la première, *d'une partie de la côte occidentale depuis le cap Bojador jusqu'au cap Verge*, comprenant les îles du cap Vert, à l'échelle de 55 millimètres pour 1 degré de latitude moyenne; la seconde, *du golfe de Guinée, depuis la rivière de Benin jusqu'au cap Lope Gonzalez*, avec les îles de Fernando-Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon, à l'échelle de 150<sup>m</sup> pour 1 degré

(1) Liste des cartes de la côte occidentale d'Afrique, levées par le capitaine Vidal et le lieutenant Bedford, de 1836 à 1839, et publiées par l'amirauté anglaise, de 1841 à 1842.

Feuille IX. *Carte de l'île Sherboro au cap Mesurada*, échelle 3 millimètres, 3 pour 1 mille.

Feuille X, <i>du cap Mesurada au cap Palmas</i> , échelle	3 <sup>m</sup> ,3
Feuille XI, <i>du cap Palmas au Grand-Lahou</i> ,	— 3 <sup>m</sup> ,3
Feuille XII, <i>du Grand-Lahou au cap Trois-Pointes</i> ,	— 3 <sup>m</sup> ,1
Feuille XIII, <i>du cap Trois-Pointes à Barracoa</i> ,	— 6 <sup>m</sup> ,2
Feuille XIV, <i>de Barracoa au cap Saint-Paul</i> ,	— 6 <sup>m</sup> ,2
Feuille XVII, <i>du cap Formosa à Fernando-Po</i> ,	— 2 <sup>m</sup> ,4
Feuille XVIII, <i>de Fernando Po au cap Lopez</i> ,	— 2 <sup>m</sup> ,4
Et enfin <i>la baie Corisco</i> .	— 16 <sup>m</sup> ,6

de latitude moyenne ; les éléments de ces deux cartes sont puisés dans les cartes anglaises, portugaises et espagnoles. Trois autres étaient à la gravure dans les bureaux du même Dépôt au mois de décembre 1842 ; savoir :

La *Carte de la côte méridionale d'Afrique*, du 24° au 40° de latitude méridionale , et du 17° au 46° de longitude orientale du méridien de Cadix ;

La *Carte de la côte d'Afrique sur la Méditerranée*, depuis le golfe de Tlemecen jusqu'à celui de Bougie ;

La *Carte de la côte orientale d'Afrique et du canal de Mozambique*.

On construisait à Madrid à la même époque, toujours sous la direction de M. de Navarrete , une *Carte d'une partie des côtes d'Afrique depuis le cap Verga jusqu'au cap Lahou-Town* ; et enfin une *Carte de l'île de Madagascar et du canal de Mozambique*.

#### *Cartes géographiques et autres.*

Le Dépôt de la guerre , dont j'ai déjà signalé les importants travaux en parlant de la nouvelle Carte de France , a reçu cette année des officiers d'état-major employés à l'armée d'Afrique un grand nombre de belles reconnaissances, qui ont mis à même de faire des rectifications importantes aux Cartes de l'Algérie , et qui vont encore donner les moyens d'en faire de nouvelles, surtout dans les parties du sud. Ainsi, par exemple , on a rectifié la partie sud-est de la Carte de la province d'Oran , d'après les reconnaissances faites, dans les premières expéditions du général de Lamoricière , par M. le capitaine de Martimprey ; dans la Carte de la province d'Alger, la partie comprise entre Miliana , Médeah, Aksar et Thaza , a été rectifiée d'après

les itinéraires relevés par M. Durieu pendant l'expédition du général Baraguay-d'Illiers; et dans celle de Constantine, la partie sud-est a été refaite d'après le travail du général Duvivier, et les itinéraires du capitaine Saint-Sauveur. A l'aide de toutes ces reconnaissances et des travaux précédemment exécutés dans ces mêmes contrées, le lieutenant-général Pelet s'est trouvé en mesure de faire rédiger une *Carte générale de l'Algérie et de Tunis*, à l'échelle de 1/1500000; la gravure en sera terminée très prochainement.

M. Köhler a publié à Leipzig, en 1842, une *Carte générale de l'Afrique*, d'après les découvertes les plus récentes; et R. Schulz a fait paraître la même année, à Vienne, une Carte semblable.

Le rapport annuel de 1841 vous a signalé le magnifique *Atlas de mappemondes et de Cartes hydrographiques et historiques* depuis le xi<sup>e</sup> jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, pour la plupart inédites et tirées de plusieurs bibliothèques de l'Europe, que publie M. le vicomte de Santarem. Cet atlas, dont les cartes doivent servir de preuves à l'ouvrage de notre savant collègue, sur la priorité de la découverte de la côte occidentale d'Afrique par les Portugais, et dont il sera fait mention plus tard, s'est enrichi cette année de 17 planisphères ou mappemondes, tous antérieurs aux grandes découvertes du xv<sup>e</sup> siècle. Le nombre des cartes et portulans du moyen-âge, copiés et coloriés avec un grand soin, qui sont terminés ou entre les mains des graveurs, s'élève aujourd'hui à vingt-six.

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Avant de passer en revue les ouvrages qui ont paru sur l'Afrique actuelle pendant l'espace de temps qui s'est écoulé depuis votre dernière réunion, je dois

vous en signaler quelques uns qui existaient déjà depuis long-temps, et qui ont été récemment traduits, ou qui se rapportent à d'anciennes découvertes. Je commencerai par deux traductions de l'arabe, dues à M. le baron Mac Guckin de Slane, l'une de l'*Histoire de la province d'Afrique et du Maghrib*, dont l'auteur est En-Nowaïri, qui vivait au VIII<sup>e</sup> siècle de l'Hégire (XIV<sup>e</sup> de l'ère chrétienne) (1), et l'autre de la *Description de l'Afrique* d'Ibn-Haoual (Abou'l-Kacīm-Mohammed), célèbre géographe et voyageur qui florissait vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle de l'Hégire (X<sup>e</sup> de l'ère vulgaire). Je vous parlerai ensuite, 1<sup>o</sup> de la *Description des rivières de Guinée et du cap Vert, depuis le Sénégal jusqu'au fleuve Santa Anna*, écrit en 1594 par le capitaine portugais André Alvarez d'Almada, publié à Porto, en 1841, par M. Diego Köpke, et dont M. le vicomte de Santarem a donné de longs extraits dans une brochure qu'il a fait paraître cette année à Paris (2).

2<sup>o</sup> *Des recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique au-delà du cap Bojador, et sur les progrès de la science géographique après les navigations des Portugais au XV<sup>e</sup> siècle*, ouvrage que le

(1) L'extrait de l'ouvrage d'En-Nowari, ainsi que l'histoire des Edrisites, Aghlebites, Zérites et Fatimites, seront réimprimés avec les éclaircissemens nécessaires dans la partie supplémentaire de l'histoire des Berbers d'Ibn-Khaldoun, dont le texte arabe est sous presse; la traduction qui doit l'accompagner se prépare en ce moment.

Je dois faire remarquer que le fragment de la chronique d'En-Nowaïri relative aux Aghlebites a déjà été publié dans les notes que M. Noël des Vergers a jointes à son histoire de l'Afrique, par Ibn-Khaldoun.

(2) Cette brochure porte pour titre : *Notice sur André Alvarez d'Almada, et sa description de la Guinée*. Paris, 1842, 1 vol. in-8<sup>o</sup> : elle est accompagnée d'une carte de la Guinée septentrionale.

même M. de Santarem, toujours zélé pour la science et pour la gloire de sa patrie, a également publié cette année à Paris, en un volume in-8°, et qui est accompagné de l'atlas dont je viens de vous entretenir ;

3° Des *Recherches sur les découvertes géographiques des Portugais sous Henri-le-Navigateur ; matériaux pour l'histoire du commerce maritime et de la géographie dans le moyen-âge*, que M. le docteur J.-E. Wappaeus a fait paraître en langue allemande à Göttingue en 1842.

#### ALGÉRIE.

Le département de la guerre ne se borne pas à faire lever des cartes de notre colonie de l'Afrique septentrionale, il publie tous les ans un gros volume in-4°, sous le titre de : *Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie*. Le dernier (c'est le 4°), qui a paru au mois de décembre 1841, contient : 1° un précis historique sur les opérations militaires qui se sont accomplies en Algérie, du 31 décembre 1839 au 31 décembre 1840 ; 2° des notices topographiques sur Boufarick et Cherchel dans la province d'Alger ; Médeah et Miliana dans la province de Titeri ; Mascara et Tlemecen dans la province d'Oran ; Djidjeli, Msilah et Sétif dans celle de Constantine. Ces notices sont accompagnées de 9 cartes, représentant les environs de ces diverses places, dessinées et gravées au dépôt général de la guerre, à l'échelle de 1/10000', d'après les levés des officiers du corps royal d'état-major ; 3° un tableau présentant la situation de l'armée et celle des services civils de l'Algérie, divisés en quatre sections : administration générale, intérieur, justice et finances. L'appendice qui termine le volume contient de précieux renseignements sur l'organisation et la situation de la province de Constan-

tine, au moment de l'occupation française en 1837; sur son industrie, son commerce et ses productions avant et depuis cette époque; sur les Kabyles des environs de Bougie; avec un précis analytique de l'histoire ancienne de l'Afrique septentrionale pendant la période carthaginoise, romaine, vandale et byzantine. Ce précis instructif est suivi d'une dissertation du capitaine Carette, sur les divisions territoriales établies en Afrique par les Romains, d'une notice sur les principaux traités de paix et de commerce conclus par la France avec les régions barbaresques, et d'une bibliographie algérienne, ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Algérie, publiés jusqu'à ce jour, ou qui se rattachent à cette contrée d'une manière plus ou moins prochaine. Un autre ouvrage utile aussi aux progrès des connaissances en Algérie, et que l'on doit également à la sollicitude du ministre de la guerre, c'est la *Géographie ancienne des États barbaresques*, publiée en 1842, d'après Mannert, par MM. Marcus et Duesberg, avec des additions et des notes de M. Marcus. La mission de M. Suchet, vicaire-général du diocèse d'Alger, auprès d'Abd-el-Kader, inspirée par la charité chrétienne, n'a pas été inutile à la science, ainsi qu'on peut en juger par le compte-rendu que ce respectable et courageux ecclésiastique en a adressé à son évêque, et qui a été inséré dans le n° de mars 1842 des *Annales de la propagation de la foi*. Écrite avec une simplicité sans prétention, la relation de M. Suchet fournit d'utiles renseignements sur les contrées qu'il a parcourues, d'Alger à Tagdemt, et sur les tribus qui l'habitent. L'*Annuaire algérien* pour l'an 1842, dont la première partie a été rédigée par M. Marcel, savant orientaliste, ancien membre de la commission d'Égypte, et longtemps directeur de l'impri-



merie impériale , doit être aussi signalé , ainsi que le *Rapport sur l'Exploitation forestière du cercle de la Calle* , fait en 1841 par M. Kerris , officier du génie maritime. Ce rapport contient des renseignements précieux sur les forêts de la province de Bone et de quelques autres parties de l'Algérie , et l'on doit savoir gré au savant directeur des *Annales maritimes* de l'avoir inséré dans son recueil , où il a paru au mois d'octobre de cette année. Je ne passerai pas non plus sous silence , bien qu'il soit conçu dans un but hostile à la France , et qu'il ajoute peu à ce que nous savons déjà de l'Algérie , le *Journal d'un séjour fait dans l'ESMAILLA* (1) d' *Abd-el-Kader* , et de voyages dans le Maroc et l'Algérie , qu'un Anglais (M. Scott) a fait paraître cette année à Londres. Depuis l'administration du général Bugeaud , nos connaissances géographiques se sont étendues à peu près sur toute l'Algérie , des frontières du Maroc à celles de Tunis ; et les limites du Sahara ont été atteintes sur un grand nombre de points. Dans la province d'Oran , Tlemecen , Mascara et même Tagdemt , ont servi de point de départ à de nombreuses reconnaissances vers l'ouest et le sud. On a abordé les frontières de Maroc , le désert au sud de Tlemecen , Frenda , les pentes du grand massif de l'Ouanesris et Saïda. Dans les provinces d'Alger et de Titeri , tout le massif de montagnes compris entre Thaza et Médeah a été contourné , et les positions de Thaza , de Boughar , du haut Chéelif , de Barouaguia , ont été déterminées. Dans la province de Constantine , on est parvenu à Msilah , on a vu les pentes méridionales de l'Ouinnougha , et reconnu la possibilité d'une route facile vers Alger et Médeah ,

(1) Les Français disent les *Smela* : le mot véritable est *Zemmala* ; ce sont des tribus dont tous les hommes sont soldats , des espèces de colonies militaires , reste de l'organisation turque.

sans franchir les Biban. A l'est, des expéditions poussées jusqu'aux limites de nos possessions avec Tunis ont rattaché Tiféeh et Tebessa à Guêlma et à Constantine. Je voudrais pouvoir vous signaler les noms de tous les officiers d'état-major qui ont pris part à ces utiles et glorieux travaux. Les Bulletins de l'armée nous font connaître ceux du commandant Martimprey, qui étudie la province d'Oran depuis plusieurs années, du commandant Gouyon dans la province d'Alger, et du capitaine Saget, qui marche sur les traces d'un frère, officier si distingué, si dévoué à la science, mort assassiné, victime de son zèle et de sa confiance.

Pendant les deux années qu'a duré leur mission active, les membres de la commission scientifique de l'Algérie, que le ministre de la guerre a chargée d'explorer l'Afrique septentrionale, ont rempli leur périlleuse mission en suivant toutes les expéditions accomplies dans l'ancienne régence. Les naturalistes qui en font partie rapportent, chacun dans leur spécialité, un grand nombre d'observations entièrement neuves qui feront connaître la distribution des animaux, des végétaux et des minéraux dans les contrées qu'il a été possible d'explorer. Des manuscrits d'un haut intérêt ont été rencontrés par les historiens de la commission. Les traductions qu'ils comptent en donner jetteront un grand jour sur une période mystérieuse de l'histoire, celle où le christianisme disparut comme par enchantement pour faire place à une religion nouvelle qui s'est maintenue depuis douze siècles. Les archéologues prêteront quelques lumières à l'histoire, en discutant un grand nombre d'inscriptions encore inédites et en restituant beaucoup de points mentionnés par les écrivains de l'antiquité, et sur la position desquels on était resté jusqu'à ce jour dans la

plus complète ignorance. Ces découvertes nous lairont à un tracé vraisemblable des voies militaires dans l'Afrique romaine, et aideront à la solution d'une question intéressante, celle de savoir quels ont été le principe, l'origine et l'influence des divisions territoriales sous les différentes dominations. Déjà cette question, en ce qui concerne la domination romaine, a été traitée, ainsi que je l'ai déjà dit, par le capitaine Garette. Une autre question, celle des races, s'éclairera aussi des recherches de la commission scientifique. En étudiant les divers dialectes de l'idiome berbère (1), et les peuples qui parlent ces dialectes dans la régence d'Alger et dans l'empire de Maroc, on arrive à reconnaître les lois géographiques de leur distribution, et les causes qui ont successivement modifié, dans les diverses localités, le type originaire.

Vous serez sans doute bien aise d'apprendre que, pendant un séjour de six ans en Algérie et un voyage dans la Régence de Tunis, M. Garette, dont je viens de vous parler, a réuni des matériaux pour un ouvrage qui aura pour titre : *Recherches sur le sol et la population de l'Algérie*. La première partie comprend l'étude des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale des Régences d'Alger et de Tunis. Ce travail a donné lieu à un canevas géographique qui l'accompagne, et qui assigne les positions probables d'un grand nombre de stations, villes ou villages, dont les noms mêmes étaient demeurés inconnus jusqu'à ce jour.

(1) Le ministre de la guerre, toujours empressé de faire ce qui peut être utile, a chargé une Commission composée de MM. le chevalier Amédée Jaubert, président, Eugène de Nully, Brosselard, de Laporte père, et du scheik Ahmed, de rédiger un Dictionnaire des idiomes berbères, dont le Dictionnaire de Venture formera sans doute la base.

La partie la moins connue, le Sahara, est celle à laquelle M. Carette a donné le plus de soin. Ses études l'ont mis à portée d'obtenir et de déterminer les véritables limites méridionales des deux Régences, fait important qui était resté jusqu'ici dans une obscurité complète.

Avant de terminer ce que j'avais à vous dire de l'Algérie, je ne crois pas inutile de vous signaler un ouvrage de M. le général Duvivier, intitulé *Solution de la question de l'Algérie*, et la discussion qui a eu lieu à son sujet entre ce général et M. de Bois-le Comte, chef d'escadron d'état-major, dans les numéros de février, avril, mai, juin et juillet dernier, du *Spectateur militaire*. Les comptes-rendus que le même recueil a donnés de *l'Algérie prise au sérieux*, par M. le capitaine Le Blanc de Prebois, et de l'ouvrage de M. le général Bugeaud : *Des moyens de conserver et d'utiliser l'Algérie*, se lient aux précédents, et offrent un intérêt qui n'est pas seulement géographique.

#### MAROC, CANARIES, CAP VERT.

Si de l'Algérie nous passons au Maroc, nous ne trouvons rien que le travail intéressant et puisé à de bonnes sources de l'un de nos zélés collègues, M. Thomassy, sur les *Relations de la France avec cet empire*; je le cite quoique les renseignements qu'il renferme soient plutôt historiques que géographiques.

On trouvera des informations bonnes à recueillir dans deux ouvrages publiés récemment en Portugal, que je vais mentionner, et qui ont pour titre : l'un, *Chorographie du cap Vert*, par M. Chelmiteli, officier du corps du génie portugais, et l'autre, *Remarques*

sur les langages des habitants des îles Canaries, par Don J.-J. Costa Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Lisbonne.

#### ACHANTI.

L'empire des Achantis, puissance prépondérante de cette partie de l'Afrique connue sous le nom de Guinée ou Nigritie, a été visité une première fois, en 1839, par le révérend T.-B. Freeman, missionnaire Wesleyen, qui s'y est rendu de nouveau à la fin de 1841. Parti du cap Coast-Castle le 6 novembre de cette année, accompagné de deux jeunes princes achantis élevés en Angleterre, d'interprètes, de quelques Européens et d'un grand nombre de naturels, M. Freeman, après avoir passé par Akiasi et Mansu, où une petite école a été établie, traversa le Prah et arriva à Kikiwiri le 25. Il passa le même jour les monts Adansi, visita Akwanserem, Eduabin, Karsi, auprès duquel existe une belle forêt, et atteignit le 15 décembre Koumassi, capitale du royaume. Ce fut pendant sa résidence dans cette ville qu'elle fut à moitié consumée par les flammes; il la quitta le 15 janvier 1842, et était de retour au cap Coast-Castle au mois d'avril suivant. Sa relation, insérée dans le n° 15 du journal *The Friend of Africa*, contient quelques informations curieuses sur la cour de Koumassi, mais peu de détails proprement géographiques.

#### ÉGYPTE.

L'Égypte, déjà si souvent explorée par les voyageurs, offre toujours de nouvelles découvertes à faire

à ceux qui se déterminent à la visiter encore. Sir Gardner Wilkinson, si honorablement connu par ses travaux géographiques sur cette contrée célèbre, vient d'y explorer dans le plus grand détail la vallée des lacs Natron, et une partie du Bahr-el-Farg, connu aussi sous le nom de Bahr-Belâ-Mâ, dont il a donné la description. Il a aussi dressé une carte de ce district, où il a observé plusieurs latitudes et mesuré une base et des triangles.

Vous avez lu dans les numéros de votre Bulletin des mois de juillet, août et septembre dernier, le récit du nouveau voyage fait par ordre du vice roi d'Égypte, sous la direction de Selim Binbachi, capitaine de frégate, pour découvrir les sources du Nil Blanc. Les renseignements qu'on y trouve sur les contrées que l'expédition a traversées, et le tableau des itinéraires sont utiles à consulter, quoique le problème qu'on cherchait à résoudre ne le soit pas complètement. Il ne l'a pas été non plus par le *second voyage vers les sources du Nil Blanc*, exécuté en 1841 et 1842, par ordre du même pacha, et auquel MM. d'Arnaud et Sabatier étaient associés, bien que cette dernière exploration mérite surtout de fixer particulièrement votre attention par les résultats inattendus qu'elle a offerts. Il résulte, en effet, de la correspondance de nos deux compatriotes, qu'après avoir voyagé sur le Nil, depuis Khartoum, l'espace de 2,000 kilomètres, on est parvenu au 4° 42' de latitude, à peu près sous le méridien du Caire, ce qui change totalement la direction donnée jusqu'ici au Nil Blanc, en supposant toutefois que les observations astronomiques aient été bien faites, ce qui peut être douteux. On n'a rencontré aucune chaîne de montagnes, bien que celles qu'on

appelle de la Lune soient tracées sur toutes les cartes, du 5° au 7° degré de latitude. Aucun autre cours d'eau ne vient se réunir au fleuve dans cet espace, et les bifurcations trouvées par les membres de l'expédition ne sont formées que par des îles; il y a aussi d'immenses marécages. Les voyageurs, qui étaient munis de cercles, de sextants, de lunettes astronomiques, de thermomètres, etc., ont rapporté beaucoup d'observations astronomiques et météorologiques, des profils en travers de la vallée, des mesures de la pente et de la vitesse du fleuve, des collections d'histoire naturelle et des vocabulaires. L'un d'eux a fait naufrage à la quatrième cataracte. Le fer et l'or abondent dans le pays. Les peuplades sont d'humeur pacifique, très nombreuses, divisées de races, de langage, de physionomie. Il y en a une de couleur bronze à cheveux lisses. Un de ces peuples est armé de lances de 4 mètres de long; le fer seul est long d'un mètre; il travaille ce métal avec quelque habileté. Un autre adore la Lune: tout combat cesse à son lever. On a trouvé des marchandises des Indes chez le roi des Behrs. Ce chef a son palais situé au milieu des eaux: on n'y arrive qu'à la nage. Il est gardé par deux bataillons de femmes, armées de lances et de boucliers. On ajoute que les ministres n'entrent dans l'intérieur du palais qu'au moment où le roi est atteint d'une maladie mortelle. Ils ont alors la mission de l'étrangler pour l'empêcher de mourir de mort naturelle. Ces intéressants détails ont été recueillis dans le journal de votre Société, ainsi que les informations sur le barrage du Nil, qui vous ont été communiquées par Clot Bey, et celles que vous a fournies notre compatriote M. Linant, ingénieur en chef

des canaux et ponts et chaussées du vice-roi sur les irrigations entreprises dans le Saïd. L'ouvrage du docteur italien Hippolyte Rosellini, sur les *monuments de l'Égypte et de la Nubie*, interprétés et illustrés par lui, fera faire aussi des progrès à la géographie de cette partie de l'Afrique. C'est à Pise que M. Rosellini a commencé la publication de ses travaux; mais elle ne paraît pas devoir être terminée de quelque temps.

Espérons que l'expédition scientifique prussienne, dirigée par le docteur Lepsius, fera connaître le résultat de son exploration en Égypte lorsqu'elle sera terminée. On voit par des lettres du Caire, du 21 octobre dernier, qu'elle a fait une excursion aux Pyramides de Ghizé, et qu'elle doit partir incessamment pour la Haute-Égypte.

#### ABYSSINIE.

L'Abyssinie a occupé aussi cette année l'attention des voyageurs. Le docteur Beke a adressé à la Société pour la civilisation de l'Afrique, des communications sur la géographie de l'Abyssinie méridionale, dans ses lettres datées d'Ankober et d'Angolalla, des 5 mars et 29 mai 1841, ainsi que la relation d'une excursion qu'il a faite aux mois d'avril et de mai de la même année, d'Ankober, capitale du Choa, que le voyageur anglais appelle Shwa, à Kok-Fara, dans la province de Gedem, qui n'avait été encore visitée par aucun Européen, circonstance qui donne une haute importance à cette relation. Ces divers documents, ainsi que des observations du même voyageur sur la route de Tajurrah à Choa, ont été insérés dans le numéro du journal de la Société géographique de Londres, qui vient de paraître. C'est au même voyageur que cette



Société doit la copie d'une carte de la route de Tadjurrah à Ankober, suivie par le capitaine Harris, chargé d'une mission scientifique à la côte du Choa, et qui paraît avoir déterminé la position géographique de Hurrur, et fourni des informations sur les différentes tribus du voisinage. Un autre journal anglais (*The Friend of Africa*) annonce qu'après un long intervalle de silence, de nouvelles lettres du docteur Beke, datées de Dima, 15 décembre 1841, sont parvenues en Angleterre. Il avait quitté Angolalla le 16 octobre précédent pour se rendre à Angorcha dans le pays d'Abba-Moalle, puissant chef galla dont les possessions s'étendent presque jusqu'à Abai. Le Dr Beke donne dans sa lettre la description des contrées qu'il a parcourues jusqu'à son arrivée à Dima, représentée par lui comme une grande ville de construction récente, divisée en quartiers, entourée de murs de pierre et ayant plusieurs maisons également construites en pierre. De son côté, notre zélé collègue M. Arn. d'Abbadie continue de visiter et d'étudier l'Abyssinie et les pays voisins. Les différentes lettres qu'il a écrites à plusieurs membres de la Société, d'A'glat, de Barbarah, de Mouszawwa, d'Omokoullou, d'Adwa, etc., et qui ont été insérées dans votre Bulletin, fournissent des renseignements pleins d'intérêt. M. d'Abbadie fait connaître le Togray, la région comprise entre l'Atbarah, la mer Rouge, Souâkyn et Mousrawwa, les pays de Gach, de Barka et autres cantons de ce territoire, restés presque inconnus. Il décrit le pays de Sçoumâl, contrée également inconnue, dont notre collègue, M. d'Avezac, a dressé une petite carte d'après les informations de M. d'Abbadie; et enfin, le pays d'Enarya, canton reculé de la Haute-Ethiopie. En recueillant des

notes géographiques sur le pays qu'il visite, M. d'Abbadie réunit aussi de précieuses informations sur les idiomes des tribus abyssiniennes. On en trouvera également sur les mêmes pays, dans la correspondance d'un autre de nos collègues, M. Théophile Lefebvre, qui nous a écrit deux lettres datées d'Adoa, les 22 mai et 30 août 1841.

#### EXPÉDITION DU NIGER.

L'expédition anglaise dite du Niger, qui, sous les ordres du capitaine Henri Trotter, devait ouvrir une communication avec les chefs de la partie de l'Afrique arrosée par ce fleuve, et former des établissements dans l'intérieur, a échoué à peu près complètement. L'espoir qu'on pouvait naturellement concevoir, de faire quelque découverte géographique, surtout en remontant le Niger et en se dirigeant ensuite à l'est vers les sources du Tchadda, a été déçu par suite des maladies qui ont décimé les équipages des bateaux à vapeur attachés à l'expédition, ce qui a déterminé le gouvernement à donner des ordres pour qu'elle fût abandonnée. Le capitaine Becroft, qui avait, en 1840, remonté avec le navire à vapeur *l'Ethiophe* la rivière Formose, et pénétré dans le Delta du Niger, dont il rejoignit le bras principal qu'il suivit jusqu'au nouveau Bajobo, à environ 9° 40' de latitude, a exploré, vers la fin de 1841, la rivière du Vieux-Calchar et celle de la Croix (Cross-River), son affluent jusqu'à Ommann, ville considérable bâtie dans une île à 70 milles environ au N.-O. 1/4 N. de l'embouchure. On sait que grâce au zèle de cet officier, *l'Albert*, l'un des bateaux à vapeur envoyés par le gouvernement anglais, sortit d'une position périlleuse, et

parvint à descendre le Niger, d'où il fut conduit à Fernando-Po. On trouvera des renseignements sur l'expédition du Niger dans une relation intitulée : *Journaux des missionnaires Fred. Schön et Samuel Crowther*, qui ont accompagné le capitaine Trotter; cette relation a été publiée à Londres, en 1842, en un volume in-12, avec une petite *carte des rivières Niger et Tchadda*, dressée par M. James Wyld. Du reste la carte du cours du Quorra dressée par le commandant Allen, qui avait fait partie de l'expédition de Lander en Afrique, et que l'amirauté avait publiée en 1840, a été reconnue comme parfaitement exacte.

#### AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Plusieurs ouvrages ont paru cette année sur cette partie de l'Afrique. L'un, intitulé : *Voyage à la côte orientale de l'Afrique méridionale*, est cité avec éloges dans le compte-rendu de la séance de l'Académie des sciences de Berlin du 6 juin 1842; son auteur est le Dr Peter. Il en est un autre que nous devons à deux Français, MM. Arbousset et Daumas, missionnaires protestants, qui mérite de fixer votre attention. Il a pour titre : *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance*, forme un volume grand in-8° accompagné de 11 dessins et d'une carte spéciale, et a été écrit par le premier de ces missionnaires. C'est pendant les mois de mars, d'avril et de mai 1856, que MM. Arbousset et Daumas, établis, l'un à Morija, pays des Bassoutos, et l'autre à Mekuatleng chez les Ligoayas près de la colonie anglaise, dite du port Natal, ont fait, entre l'Orange et le Namagari, une excursion qui paraît n'avoir pas été sans résultat pour la géogra-

phie et la statistique de la partie sud de l'Afrique qu'ils ont parcourue. Ces missionnaires ont étudié, et plus soigneusement décrit qu'on ne l'avait fait avant eux, plusieurs tribus indigènes. Ils ont révélé un fait inconnu jusqu'à présent, celui de l'existence de hordes cannibales dans le voisinage des Maloutis, et trouvé la source des principaux fleuves de l'Afrique méridionale dans une montagne qui couronne au nord la chaîne des montagnes Bleues. On sait enfin par eux que l'Orange, le Caledon, le Namagari, le Letouélé et le Monouenou ont tous une commune origine et s'échappent dans la direction sud-ouest, sud, nord, et nord-est des flancs d'une montagne qu'ils ont, par ce motif, appelée le *Mont-aux-Sources*.

## AMÉRIQUE.

### *Cartes hydrographiques.*

Le Dépôt de la marine a fait paraître cette année sur l'Amérique : 1<sup>o</sup> une *Carte des côtes septentrionales du Brésil, depuis Maranham jusqu'à la rivière des Amazones*, dressée par M. Daussy, d'après les matériaux les plus récents, quoique encore un peu incertains. Ces parages, explorés jusqu'ici avec peu de précision, laissent beaucoup à désirer. M. Daussy a employé tous les documents qui pouvaient fournir quelques renseignements sur ces côtes, et il a donné dans la *Connaissance des temps* pour 1845, la discussion des longitudes de deux points de l'embouchure de l'Amazone, l'île de *Bailique* et celle de *Maraca*, qui lui ont servi pour cette carte; 2<sup>o</sup> Une *Carte hydrogra-*

*phique des Antilles*, dressée par M. Keller, ingénieur hydrographe, qui a fait usage pour sa confection des derniers travaux des Espagnols et des Anglais. Je crois devoir mentionner ici la nouvelle édition du *Routier des îles Antilles, des côtes de Terre-Ferme et de celles du golfe du Mexique*, rédigé au dépôt hydrographique de Madrid, et traduit pour la première fois en 1829 par M. Chauchep rat, à cette époque lieutenant de vaisseau, et aujourd'hui secrétaire-général du ministère de la marine. Le routier des Antilles, publié sous les auspices de ce département, vient d'obtenir en France une 4<sup>e</sup> édition, en 2 volumes. M. Rigault de Genouilly, capitaine de corvette, qui a revu cette traduction sur la dernière édition donnée en 1857 à Madrid, y a introduit des améliorations essentielles, par les emprunts qu'il a faits au *West Indian Directory*, au *Nautical Magazine*, et à l'*American coast Pilot*. M. le lieutenant de vaisseau Dupérier, a donné, dans le numéro des *Annales maritimes* du mois de mai dernier, des notes instructives sur l'atterrissage du Rio de la Plata, et sur les différentes routes que l'on peut suivre pour remonter ce fleuve jusqu'à Buenos-Ayres. Ces notes recueillies à la hâte, dit M. Dupérier, dans les rares moments que laissait inoccupés le service d'un pénible blocus, ne peuvent pas, par conséquent, avoir le mérite d'exactitude d'un travail hydrographique, et ne sont destinées qu'à appeler l'attention du navigateur sur la profondeur des eaux, à l'ouverture et en dedans du Rio de la Plata, ainsi que sur la qualité du fond : la connaissance exacte de la sonde rendrait certainement presque nuls les dangers qu'appréhendent tant les marins qui fréquentent ce fleuve.

L'amirauté anglaise a publié en 1841 et 1842, plu-

sieurs belles cartes hydrographiques, relatives à l'Amérique, dont je donne le détail en note (1).

La rivière de Saint-Laurent, depuis Montréal jusqu'à l'île d'Anticosti, et les rives septentrionales du golfe de ce nom jusqu'au détroit de Belle-Ile, ont été levées par le capitaine Bayfield, qui est occupé maintenant

(1) Cartes hydrographiques anglaises publiées par l'amirauté en 1841 et 1842 :

#### AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

*Anse Gambacho, dans le port de Samanco*, levé en 1836, par W. Beaumont, *master*, publié en 1842.

Échelle, 53 millimètres pour 1 mille

*Ile Wollaston*. — 3 plans levés par les officiers du *Beagle* en 1834, publiés en 1841.

Échelle, 12<sup>m</sup> pour 1 mille, savoir :

*Ile Saint-Martin* — baie Philipsburg — rocher *Man of war*, 1841.

Échelle 75<sup>m</sup> pour 1 mille.

*Esquisse de la baie de Matagorda*, par un officier au service du Texas, communiqué par le *commander* Hamilton, 1841.

Échelle, 9<sup>m</sup>,4 pour 1 mille.

#### AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

*Côte orientale de l'Amérique du Nord*. — *Carte du golfe Saint-Laurent*, levée par le capitaine Bayfield de 1837 à 1839, publ. en 1841.

Échelle, 1<sup>m</sup>,62 pour 1 mille.

*Golfe Saint-Laurent*. — *Plan de la baie Miramichi*, levé par le même, en 1841.

Échelle, 25<sup>m</sup> pour 1 mille.

*Fleuve Saint-Laurent*. — *Rivière Saguenay*, levé par le même en 1830, 1840.

Échelle, 17<sup>m</sup> pour 1 mille.

*Carte des îles Turques*, par le capitaine R. Owen, comprenant l'atterrage de tous les côtés, ainsi que le banc et la roche de l'Endymion, dans le sud.

Échelle, 38 m. pour 1 mille.

sur les rives méridionales du golfe le long des côtes du Nouveau Brunswick, et lève l'île du Prince Édouard. La côte de Mexico et les îles Bahama ont été explorées par le *commander* Barnett et M. Lawrence. Les détails de ces dernières îles étaient, il y a peu de temps encore, absolument inconnus, et leur longitude offrait en quelques endroits des erreurs qui s'élevaient jusqu'à un degré. L'examen minutieux des nombreux écueils et des bancs qu'on trouve dans ces mers, produira un avantage réel. Le *commander* Barnett finit maintenant l'intérieur du golfe du Mexique ; il a déjà déterminé quelques récifs dangereux situés au large de la côte de Campêche.

L'Espagne même a fourni son tribut à l'hydrographie de l'Amérique ; car le Dépôt de Madrid a dressé et publié en 1842 la *Carte particulière et chorographique de l'île de Puerto-Rico et des îles voisines*. On lui doit également un *Plan du port de Rio-Janeiro et de la baie du Saint-Esprit*. Ce dernier était à la gravure en décembre 1842.

M. le professeur F.-R. Hassler, né en Suisse et naturalisé américain, a été chargé depuis longtemps, par le gouvernement des États-Unis, de lever le plan de toutes les côtes de cette immense république. On a mis sous ses ordres plusieurs officiers de marine et d'autres collaborateurs, et depuis cinq ou six ans il s'occupe de ces travaux hydrographiques avec des instruments qu'il a achetés en France et en Angleterre ; mais il n'a encore rien publié.

#### *Cartes géographiques.*

Nous devons à don Jose de la Torre une *Carte de l'île de Cuba et terres circonvoisines*, en une feuille. Cette

petite carte ethnographique et historique donne les routes suivies par Christophe Colomb lors de la découverte de ces contrées (1), et indique les premiers établissements des Espagnols; elle est destinée à servir d'illustration à une histoire ancienne que M. de la Torre se propose de publier. On y trouve les divisions territoriales qui existaient à l'époque de l'arrivée des Espagnols, et de plus l'itinéraire de Colomb dans son premier voyage. Les renseignements d'après lesquels cette carte a été composée sont puisés en partie dans des documents restés jusqu'à ce jour inédits, et que M. de la Sagra a publiés dans l'appendice de son ouvrage. Une autre *Carte de l'île de Cuba* a aussi paru cette année, à Paris; elle doit servir à l'histoire de cette île par M. Ramon de la Sagra, et en représente l'état actuel. Elle offre de l'intérêt sous les rapports orographique et hydrographique. Les cartes géographiques qui accompagnent *l'Histoire et la description des voies de communication aux États-Unis*, etc., de M. Michel Chevalier, sont utiles à consulter parce qu'elles ont été construites d'après les derniers matériaux géographiques qui ont paru de l'autre côté de l'Atlantique. Quant à leur exécution, c'est en faire un suffisant éloge que de dire qu'elles ont été gravées par M. Pierre Tardieu.

Je citerai aussi la carte des *départements de Xalisco, Zagatecas et Aguas-Calientes*, construite par le capitaine

(1) M. de Navarrete avait déjà donné les routes suivies par Christophe Colomb pendant ses différents voyages, dans la carte qui accompagne le premier volume de *la Collection des Voyages et Découvertes que les Espagnols ont faits par mer depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle*, et que j'ai jointe également à ma traduction française.



de frégate de la marine mexicaine don José Maria Narvaez, et dont la publication a été ordonnée en 1840 par le gouvernement du Mexique. Cette carte a été gravée en 1842 à l'établissement géographique de Bruxelles. Celles des autres départements mexicains seront exécutées d'après les matériaux que M. A. Galeotti a recueillis dans le voyage qu'il a effectué de 1835 à 1841. Ces cartes doivent accompagner le grand ouvrage d'histoire naturelle que ce voyageur prépare en ce moment sur le Mexique.

Je citerai encore la *Carte de la Guyane anglaise* d'Arrowsmith, qui a paru en 1842, et je terminerai enfin par la *Carte de l'Amérique méridionale*, que le même géographe a publiée en une feuille au mois de mai de cette année, d'après des documents originaux dans lesquels figurent les levés faits en 1854 et 1855 par les officiers des navires de la marine royale anglaise *l'Adventure* et *le Beagle*. On a représenté à plus grands points, et à part dans les marges de cette carte, dédiée au capitaine Fitzroy, les îles Falckland, les Galapagos (1), le port de San Carlos et les côtes de la Patagonie jusques et y compris le cap Horn.

(1) Je crois devoir faire remarquer ici qu'il n'est pas une seule des îles Galapagos qui ne porte un nom anglais sur la carte d'Arrowsmith, quoique ces îles eussent reçu des noms espagnols antérieurement à Cowley, le premier navigateur anglais qui les débaptisa arbitrairement vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Ainsi les noms de *Mascarin*, *Tabasco* ou *Tobaco*, *del Diablo*, de *la Salud*, de *San Barnaba*, de *Santiago*, etc., noms primitifs, furent changés par lui en *Carlos*, *Crosman*, *Bindlos*, *Eures*, *Fork*, *Norfolk*, etc. Depuis, d'autres navigateurs anglais ont jugé convenable de changer même ce qu'avait fait leur propre compatriote, et dans la carte qui accompagne la relation des voyages de Vancouver (1795), dans celles de Davidson, du capitaine Basil Hall et de John Rice (1822) et enfin dans celle dont je m'occupe ici, dressée en 1835 par les officiers

*Voyages, ouvrages géographiques, etc.*

Plusieurs grandes publications géographiques, commencées antérieurement à l'époque qui nous occupe, ont fait quelques progrès en 1842. C'est ainsi qu'on a publié cette année les 55<sup>e</sup> à 62<sup>e</sup> livraisons du *Voyage dans l'Amérique méridionale* de M. Alcide d'Orbigny; et les 52<sup>e</sup> à 59<sup>e</sup> de l'*Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba*, de M. Ramon de la Sagra; que les sept livraisons dont se composent les *Vues et souvenirs de l'Amérique du nord* de M. Francis de Castelnau, ont paru en 1842, et que le *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du nord* du prince Maximilien de Wied-Neuwied, exécuté de 1852 à 1854, a vu augmenter le nombre de ses livraisons. Les 15<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> livraisons de ce dernier voyage, qui se publie en allemand à Coblenz sous le format in-4<sup>o</sup>, ont paru en 1841 et 1842.

Les *Communications intérieures de l'Amérique septentrionale*, tel est le titre d'un ouvrage de feu M. Gertsner,

du *Beagle*, on trouve les noms d'*Albemarle*, d'*Indefatigable*, de *Chatham*, de *James*, de *Charles*, de *Hood*, etc., substitués à ceux que Cowley avait imposés sans aucun droit. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de voir que les noms anglais ont été adoptés sur les cartes de notre propre Dépôt de la marine. Une semblable confusion ne peut que nuire aux progrès de la géographie, et c'est par ce motif que j'ai dû consigner ici mon observation. Un navigateur n'est, à mon avis, fondé à imposer un nom qu'aux lieux qu'il découvre le premier et qui n'en portent pas encore. L'usage adopté par feu le contre-amiral Dumont d'Urville et par quelques autres marins, de conserver aux lieux nouvellement visités les noms que leur donnent les habitants, ne saurait être trop recommandé; il serait bon toutefois de conserver aussi, pour éviter toute confusion, ceux qu'à tort ou à raison on a imposés aux groupes et aux principales îles, et qui ont reçu une espèce de sanction du temps.

dont M. Klein a publié à Vienne, en 1842, après la mort de l'auteur, le premier volume avec 15 planches et une carte. Je citerai également les *Observations sur les États-Unis de l'Amérique septentrionale* pendant une visite phrénologique faite en 1858, 59 et 40, par M. Georges Combe, qui ont paru en 1841 à Édimbourg en 5 vol. in-12, accompagnées d'une *Carte des principaux canaux et chemins de fer des États-Unis et du Canada*, dont le chapitre 1<sup>er</sup> est consacré au voyage de l'auteur de Bristol à New-York; et le *Livre des Indiens*, ou biographie et histoire des Indiens de l'Amérique septentrionale, depuis la première découverte jusqu'à l'année 1841, publié à Boston, en un vol. grand in-8°, par Samuel G. Drake, et déjà parvenu à sa 8<sup>e</sup> édition. Cet ouvrage contient des détails pleins d'intérêt et puisés à des sources authentiques sur les migrations et l'histoire en général des différentes tribus indiennes, dont M. Drake se montre le zélé défenseur.

Les îles Antilles ont été récemment explorées par plusieurs voyageurs dont les publications n'ont pas fait faire de grands progrès à la géographie; nous citerons cependant : *Un hiver aux Antilles en 1839 et en 1840*, par Gurney, traduit cette année en français; et le *Voyage aux Antilles française, anglaise, danoise, espagnole, etc.*, de M. Granier de Cassagnac, qui n'a donné encore que la première partie consacrée aux Antilles françaises. La notice de M. Maussion de Candé, capitaine de corvette, *sur le golfe de Honduras et la république du centre Amérique*, insérée dans notre Bulletin, fournit des informations qui manquaient, et l'on trouve de bons renseignements sur les Montagnes Rocheuses, sur la rivière *Plate*, que les Indiens appellent rivière aux Cerfs, l'un des plus beaux cours

d'eau de l'Amérique du nord , sur les mœurs , coutumes et usages des Indiens qui en habitent les bords dans une lettre du père Sinet, écrite de Saint-Louis, le 7 février 1841, et insérée dans les *Annales de la propagation de la foi*.

Comme ce ne sont pas toujours les gros volumes qui en apprennent le plus , je crois devoir indiquer un article inséré dans les *Nouvelles annales des voyages sur Mazatlan et les deux côtes de la mer Vermelle*, qui donne d'utiles informations hydrographiques sur les côtes nord-ouest du Mexique, et qu'on attribue à un de nos jeunes diplomates, et des *Renseignements topographiques sur l'isthme de Panama et sur les moyens de transport qui y sont offerts aux voyageurs*, que l'on doit à M. Lemoine, consul général de France en Bolivie; on peut les lire dans votre Bulletin du mois de mars. L'isthme de Panama occupe en ce moment l'attention du gouvernement de la Nouvelle-Grenade, et l'on voit dans une note transmise à l'Académie des sciences par M. Warden, que ce gouvernement fait faire des recherches pour s'assurer de la possibilité de tracer un canal à travers. La compagnie qu'il a autorisée à construire cette voie de communication entre les deux Océans, a terminé l'exploration des terrains à travers l'isthme, et a fait un chemin provisoire à partir de la baie de Charera, sur l'Océan Pacifique, jusqu'à la ville de Chagres, sur l'Océan Atlantique. Ces explorations, faites sous la direction de M. l'ingénieur Morel, paraissent avoir démontré que l'isthme de Panama, au lieu d'être une chaîne de rochers, comme le disent la plupart des géographes, est, au contraire, une vallée de 4 à 15 milles de longueur, où se trouvent plusieurs élévations de forme co-

nique, de 7<sup>m</sup> à 20<sup>m</sup> de haut. Entre ces petites hauteurs coulent plusieurs rivières qui descendent de l'extrémité des Audes pour se jeter, par deux canaux principaux, les unes dans la mer Caraïbienne par la rivière de Chagres, les autres dans l'océan Pacifique par le Rio-Grande. L'élévation du terrain entre ces rivières n'est que de 15<sup>m</sup> au-dessus de la plus haute marée, et de 21<sup>m</sup>,50 au-dessus de la basse marée. Le creusement nécessaire pour unir les deux mers, au moyen des trois rivières Vino-Linto, Bernardino et Farran, n'a que 12 milles et demi de longueur.

Vous trouverez également dans votre Bulletin les documents que vous a communiqués M. Poinsett, sur les négociations entre les États-Unis de l'Amérique du nord et le Mexique, relativement à leurs limites respectives ; ils renferment des morceaux précieux pour la géographie de cette partie du nouveau continent. On ne lira pas sans profit l'ouvrage intitulé : *les États-Unis et la Havane, ou Souvenirs d'un voyageur*, que M. Isidore Löwenstern vient de publier, ainsi que la *Notice historique et géographique sur la Trinidad de Cuba*, communiquée à la Société par M. François Lavallée, et qu'il a fait insérer dans le *Correo periodico de Trinidad*. La même observation s'applique à une nouvelle production de M. Warden, quoique son titre : *Chronologie historique des États-Unis*, semble étranger à la géographie. Dans des *Remarques sur la géographie physique de l'Amérique du nord*, que M. Rafinesque a fait imprimer à Philadelphie en 1840, tout est géographique, le titre comme le fond de l'ouvrage, dont la date est seulement un peu ancienne. Le *Journal d'une résidence sur la côte de Mosquito*, par M. Thomas Young, donne, non seulement les informations les plus récentes, mais aussi les plus

complètes et les plus exactes sur cette côte, et sur quelques parties voisines. L'auteur, député surintendant de la compagnie chargée de former un établissement à la Rivière-Noire, parti d'Angleterre au mois de juillet 1859, a continué de résider sur les lieux jusqu'à la fin de 1841. Sa relation contient aussi une esquisse de son voyage de retour par Balise et New-York au commencement de 1842.

Les *Excursions dans l'île de Terre-Neuve et ses environs*, pendant les années 1859 et 1840, et *Terre-Neuve en 1842, faisant suite au Canada en 1841*, deux ouvrages qui viennent d'être publiés en Angleterre, nous fournissent les renseignements les plus exacts et les plus étendus sur cette île si intéressante sous tant de rapports, et presque une *terre inconnue*, même pour les Anglais, malgré les débats récents qui ont eu lieu au parlement à son sujet. Chacun de ces ouvrages se compose de 2 volumes in-8°. Pour remplir convenablement la mission géologique dont il était chargé à Terre-Neuve, M. J.-B. Jukes, à qui l'on doit le premier des ouvrages ci-dessus, a traversé le pays dans toutes les directions, contourné les côtes dans un navire frété à cet effet, et visité quelques unes des petites îles adjacentes. L'île de Terre-Neuve est tellement couverte de lacs nombreux et d'étangs, et les arbrisseaux sont si touffus qu'il est tout-à-fait impossible de voyager dans certaines parties. Le géologue anglais a donc rencontré des difficultés peu communes, et il a fait toute l'ardeur de son zèle scientifique pour les surmonter. Il a donné dans un appendice un sommaire de l'histoire naturelle de l'île, et un relevé géologique détaillé. On doit regretter qu'il n'ait pas accompagné son ouvrage d'une carte, eût-elle été sur

une petite échelle. Le chevalier Bonnycastle, lieutenant-colonel du corps des ingénieurs, auteur de *Terre-Neuve en 1842*, peint cette colonie *couleur de rose*, dit un critique de la *Literary-Gazette*. Tandis que M. Jukes l'a représentée telle qu'il l'a vue, M. Bonnycastle la peint peut-être telle qu'il espère qu'elle sera lorsque ses côtes occidentales seront colonisées, qu'une nombreuse population civilisée l'habitera, que des routes y seront tracées, et enfin que l'intérieur aura été exploré. Il n'est pas toujours d'accord avec M. Jukes, et a sur lui l'avantage d'avoir joint à son œuvre une bonne carte de l'île.

On trouvera des renseignements précieux, et qu'on peut considérer à peu près comme officiels, sur les relations commerciales du *Paraguay*, de *Panama* et de *la haute Californie*, dans le Bulletin du ministère du commerce du mois de novembre 1841.

La Belgique ne veut pas rester en arrière des autres nations en fait d'explorations; elle aussi envoie des expéditions scientifiques pour visiter les pays lointains; l'une a été chargée d'explorer les parties méridionales du Mexique, sous la direction de M. Ghiesbreght, et l'autre, dont la direction est confiée à MM. Linden et Finch, doit visiter le Brésil, les rives de l'Orénoque, les provinces de Yucatan et de Tabasco. Une autre expédition partie du même pays, également pour l'Amérique, a été envoyée par une compagnie belge sous les auspices du gouvernement pour explorer une partie de la province de *Vera Paz*; elle se trouvait au commencement de 1842 dans les environs du lac Izabal et du golfe Dulce. On compte parmi les explorateurs des artistes, des botanistes, des zoologues, des géologues et des géographes, ce qui fait supposer que la

science est intéressée pour une partie dans cette expedition, quoiqu'elle doive son origine à une association industrielle.

La relation du *Voyage dans la Guyane et sur les rives de l'Orenoque*, exécuté dans les années 1855 à 1859, par M. Robert Hermann Schomburgk, auquel vous avez décerné une médaille au mois de juin dernier, a été d'abord insérée dans le journal de la Société géographique de Londres. Elle a été réimprimée ensuite à part en anglais, et elle vient d'être reproduite en 1841, à Leipzig, en langue allemande, en un volume grand in-8°, par M. O.-A. Schomburgk, avec une préface de M. le baron Alexandre de Humboldt, et des observations sur quelques positions astronomiques de la Guyane. La même carte qui se trouvait jointe à la relation publiée dans le journal de la Société géographique de Londres, se retrouve dans l'édition allemande, et on y a joint six vues coloriées.

L'ouvrage que M. Scherpf a publié en 1841 à Augsbourg, sur *l'Origine et l'état actuel de la république du Texas*, en un volume in-8°, avec 2 cartes, doit être consulté. J'en dirai autant de l'ouvrage de M. Koepfli, intitulé: *la Nouvelle Suisse, colonie de l'Amérique septentrionale*, ou Description de son état dans les dernières dix années, qui a paru à Lucerne en 1842, et je vous engagerai à lire quelques notices que l'Institut historique et géographique du Brésil a publiées dans son journal, bien qu'elles se rapportent à des explorations dont quelques unes sont fort anciennes, car elles remontent au xv<sup>e</sup> siècle, mais elles sont nouvelles pour nous, puisque nous ne les connaissions pas. J'en citerai seulement deux écrites en portugais, et qu'il serait peut-être utile de traduire dans notre



Bulletin. La première sur les missions de Ceara, Maranham, Para et de la grande rivière des Amazones, a été écrite le 11 février 1607, à Maranham, par le père Antoine Vierra, de la compagnie de Jésus, et la seconde est un *Mémoire sur la découverte et la colonisation de Guerapura*. On la doit au père François de Chagres Lima, premier chapelain de l'expédition faite en 1809.

Il est fâcheux que l'impression de l'*Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et du progrès de l'astronomie nautique, aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles*, qui se publie à Paris et doit former dix volumes in-8°, dont cinq ont déjà paru, n'ait pas avancé cette année. Le monde savant doit vivement désirer que M. le baron Alex. de Humboldt termine bientôt cet ouvrage.

## OCÉANIE.

### *Cartes hydrographiques.*

Deux cartes hydrographiques ont été publiées cette année sur l'Océanie par notre Dépôt de la marine, savoir : celle des *iles Marquises* ou archipel de Mendana ou de Nou ka-hiva, ayant en ce moment un intérêt tout-à-fait de circonstance, et celle d'une partie de l'*archipel des Galapagos* (1), situées à environ 150 lieues de la côte occidentale de l'Amérique méridionale. Toutes deux ont été levées et dressées en 1858 par M. de Tessan, ingénieur-hydrographe à bord de la frégate *la Vénus*, sous les ordres de M. le capitaine

(1) Voir la note page 543.

de vaisseau A. Du Petit-Thouars, aujourd'hui contre-amiral. Les observations astronomiques aux résultats desquelles les positions des îles sont assujetties, ont été calculées par M. Enout.

Une grande partie de la côte nord-ouest de l'Australie venait d'être explorée par le capitaine Wickham de la marine royale d'Angleterre, lorsque cet officier distingué fut forcé de rentrer dans sa patrie pour y rétablir sa santé. Le lieutenant Stoke, qui l'a remplacé, a découvert plusieurs rivières navigables qui débouchent dans le golfe de Carpentarie; on manque encore de détails sur cette nouvelle intéressante. La suite de l'exploration de ces mers est confiée au capitaine Blackwood et à M. Yule, qui sont chargés d'examiner le grand récif qui s'étend du 25° de latitude sud au détroit de Torrès, de lever ce détroit, et d'étendre leurs recherches le long de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée et de la Louisiade.

On trouvera énumérées en note les cartes hydrographiques que l'amirauté a publiées sur l'Océanie, de 1841 à 1842, d'après les travaux des officiers de la marine anglaise (1).

1) 1° *Détroit de la Sonde*, levé par le capitaine Ross, en 1819, publié en 1841.

Échelle de 4 millimètres 9 pour 1 mille.

*Port de Marak* dans le détroit de la Sonde, levé par C. Bailey, en 1812, publié en 1841.

Échelle 226<sup>m</sup> pour 1 mille.

3° *Les passages à travers la barrière de récifs au N.-E. de la Nouvelle-Hollande*, levés par le capitaine Asmihore et autres, publiés en 1841.

Échelle, 4<sup>m</sup>,22 pour 1 mille.

M. James Wild, dont j'ai déjà signalé les travaux, a dressé et publié à Londres, en 1842, une *Carte des îles de la Nouvelle-Zélande*, en deux feuilles, d'après les levés des officiers des marines anglaise et française, et les observations des marins employés par la Compagnie de la Nouvelle-Zélande, en s'aidant en outre de travaux particuliers.

Le bureau hydrographique de Madrid a fait paraître en 1841 une *Carte du détroit de Carimata entre les îles Billiton et Borneo*, qui n'est au reste que la copie de la carte du même détroit donnée par Horsburgh; et M. le professeur Sewart, membre de la commission des officiers de la marine néerlandaise, a publié, à Amster-

4° *Port Nicholson*, dans l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande, levé par M. E.-M. Chaffers, en 1839, publié en 1842.

Échelle, 50<sup>m</sup> pour 1 mille.

*Plan du canal Tory dans le détroit de Cook*, par le même, 1842.

Échelle, 11<sup>m</sup> pour 1 mille.

5° *Îles Chatham*, d'après M. Fournier, lieutenant de vaisseau, et Ch. Reaphy en 1840, publiées en 1842.

Échelle, 6<sup>m</sup>,2 pour 1 mille.

6° *Les ports de Papieti, de Toanoa, Papawa, et baie Matawai à Otahiti*, levés par le capitaine Beechey, en 1826, publiés en 1841.

Échelle, 75<sup>m</sup> pour 1 mille.

7° *Les îles Galapagos*(1), levées par le capitaine Fitzroy, en 1836, publiées en 1841.

Échelle, 3<sup>m</sup>,13 pour 1 mille.

*Juan-Fernandez*, levé par D.-F. Ansador de Amaya, en 1795, publié en 1841.

Échelle, 17<sup>m</sup>,5 pour 1 mille.

*Baie de Cumberland dans l'île de Juan-Fernandez*, levée par les lieutenants Graves et Stanley, en 1830, publiée en 1841.

Échelle, 74<sup>m</sup> pour 1 mille.

(1) Voyez la note p. 543.

dam : 1° en 1841, une *Carte de la côte occidentale de Sumatra, de Padang à Taboejong*, par H.-L. Osthof, à laquelle sont joints plusieurs plans détaillés à une plus grande échelle. M. le baron de Derfelden de Hinderstein a fait usage du manuscrit original pour sa carte générale de l'archipel Indien ;

2° *Le plan de la rade de Batavia*, relevé trigonométriquement par l'ordre du contre-amiral Lucas.

3° En 1842, une *Carte des îles à l'est de Java*, dressée par G.-W.-M. Van de Velde, aspirant de marine. C'est proprement la carte de Horsburgh, corrigée d'après les observations faites sur les lieux, en 1857 et 1859, par les capitaines de vaisseau Edelingk et de Vriese, et par le lieutenant de marine de 1<sup>re</sup> classe de Baars. Elle a été publiée postérieurement à l'ouvrage de M. de Derfelden, qui a eu cependant le manuscrit sous les yeux, mais trop tard pour en faire usage, sa carte étant déjà entre les mains des graveurs. Les relevés sont principalement pour les côtes septentrionales de *Lombok* et de *Sombawa*, la côte sud de *Flores* ou *Mangeray* ; et la côte nord-ouest de *Timor*. Le relevé de *Timor* a pleinement confirmé l'exactitude des travaux de M. Duperrey. En résumé, cette carte est précieuse pour l'hydrographie, et il eût été à souhaiter que M. de Derfelden eût pu l'avoir à temps pour profiter des indications qu'elle contient, quelque exacts qu'aient pu être les autres matériaux qu'il a eus à sa disposition. Il a la bonne foi de reconnaître que le nord de *Sombawa* et le sud de *Flores* exigeraient, d'après les relevés de MM. Edelingk, de Vriese et de Baars, quelques corrections sur sa carte.

Un ouvrage qui fait naturellement suite aux cartes précédentes est le *Relevé de la côte occidentale de*

*Borneo*, fait par les officiers de la corvette néerlandaise *Nahalennia*, avec une grande carte qui s'accorde exactement avec celle de Muller, dont M. de Derfelden a fait usage. Ce relevé a été inséré au mois de novembre 1842, dans le *Journal de la Marine*, publié en hollandais par J.-C. Pilaar et J.-M. Obreen, in-8° avec des planches et des cartes, et paraissant à des époques irrégulières. Ce journal est à peu près dans le même genre que les *Annales maritimes et coloniales de France*.

*Cartes géographiques et autres.*

Je citerai en première ligne la *Carte générale des possessions néerlandaises dans le grand-archipel Indien*, que nous devons à M. le baron de Derfelden de Hinderstein, et qui se publie, ainsi qu'un Mémoire explicatif, en un volume in 4°, par ordre de S. M. le roi des Pays-Bas. Quatre grandes feuilles comprenant la presque île Malaise, Sumatra, Borneo, Célèbes, les Moluques, et toutes les petites îles voisines jusques et y compris Timor, ont paru avec un grand nombre de plans particuliers. Ce grand et beau travail, à la fois géographique et hydrographique, extrêmement détaillé, dont notre illustre collègue, feu le contre-amiral Dumont d'Urville, faisait un très grand cas, mérite l'estime du monde savant, et fait honneur au gouvernement des Pays-Bas qui le protège, comme à M. le baron de Derfelden qui le dirige et le publie.

VOYAGES, OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

*Malaisie.*

Le premier ouvrage géographique sur cette portion de l'Océanie appelée *Malaisie*, que je citerai, parce

qu'il complète le travail de M. de Derfelden, est le *Recueil descriptif, historique, géographique, etc., de l'Inde néerlandaise*, par le capitaine P. - P. Ronda van Eysingha. On a publié à Amsterdam, de 1840 à 1842, 5 volumes grand in-8° de cet ouvrage qui n'est point encore terminé. C'est le plus remarquable et le plus exact sur les colonies néerlandaises. Son auteur, professeur de géographie et de langues orientales à l'Académie militaire de Breda, est un homme fort instruit qui a résidé longtemps aux Indes.

Je mentionnerai ensuite le *Traité de l'histoire naturelle des possessions dans les Indes orientales, etc.*, de Muller. Ce traité, qui se publie à Leyde, forme une espèce d'encyclopédie indo-coloniale. C'est un bel ouvrage pittoresque, enrichi de planches représentant des sites, vues, etc., avec un texte donnant de bons renseignements sur l'histoire et la géographie. Il est écrit, de même que le précédent, en langue hollandaise.

C'est en allemand que M. Fr. Epp vient de faire paraître, à Heidelberg, les *Tableaux de l'archipel Indien*; et c'est aussi dans la même langue qu'a été publié le *Voyage à l'île de Java, etc.*, de M. le docteur Franz Junghuhn, officier de l'établissement hollandais dans cette île; il est accompagné de remarques du docteur Ness von Esenbeck, professeur et président de l'Académie des sciences naturelles de Breslau. Un jeune diplomate français, M. Maurice d'Argout, a voulu aussi apporter son tribut, en publiant, à Paris, en 1842, une brochure intitulée: *Java, Singapore et Mandlc*. Elle a un but d'utilité pratique, celui d'indiquer quels sont les intérêts du commerce français dans l'archipel Indien, et les moyens de développer nos re-

lations commerciales avec ces contrées. On y trouve des détails utiles sur l'administration, la population et les ressources de la colonie de Singapore, etc. Une lettre écrite à notre Académie des sciences par M. l'évêque d'Amata dans l'Océanie centrale, prouve que nos missionnaires ne veulent pas rester étrangers aux progrès des sciences. Ce prélat mande que ses confrères établis dans les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, Samoa et Tonga, sont disposés à faire dans ces pays les diverses observations de météorologie et de physique du globe qui pourraient être jugées utiles pour l'avancement de la science, et qu'ils demandent à ce sujet les instructions de l'Académie.

#### *Polynésie.*

Sous le titre de *Polynésie*, auquel il donne une acception plus étendue qu'on ne l'admet généralement, le révérend docteur Russell vient de publier à Édimbourg une notice historique sur les principales îles de la mer du Sud, la Nouvelle-Zélande comprise. Si l'on s'en rapporte au *Monthly Review* et à l'*Edinburgh Magazine*, l'ouvrage du docteur Russell, qui est accompagné d'une carte, forme l'un des meilleurs volumes de l'*Edinburgh Cabinet Library*, et donne des informations précieuses sur l'introduction du christianisme dans les îles de la mer du sud, ainsi que sur la condition des habitants en ce qui concerne la civilisation, le commerce et les arts de la vie sociale.

#### *Australie.*

On trouve quelques informations curieuses, sans être bien étendues, sur la *Nouvelle-Zélande*, ce groupe

d'îles qu'Abel Tasman découvrit le 15 décembre 1642, que Cook a visitées dans son voyage de 1769 à 1774, et qui occupent en ce moment tous les esprits, dans le récit d'un matelot français, que M. le docteur Eugène Robert a communiqué à la Société. La correspondance des missionnaires catholiques, que s'empressent de recueillir les *Annales de la propagation de la foi*, en fournissent aussi, principalement sur les mœurs et les usages des habitants; et il est probable que les deux volumes que vient de publier sur la *Nouvelle-Zélande* M. G. Henphy, et que je ne connais que par l'annonce du numéro d'octobre dernier de l'*Edinburgh Review*, en fournissent également.

Les renseignements du capitaine anglais William Cornwallis Symonds, qui a péri si malheureusement au mois de novembre dernier, sont plus précis. C'est la partie septentrionale de l'île qu'il a d'abord explorée, et suivant une lettre qu'il écrivait d'Auckland, le 4 octobre dernier, il aurait réussi à pénétrer dans l'intérieur de l'île, dont il préparait une carte avec ses observations, ainsi qu'un vocabulaire de 5,000 mots, qui complétera, sans doute, lorsqu'il sera publié, le vocabulaire *néo-zélandais*, recueilli en 1838 et 1859, par Guido Malatesta, chez les différentes tribus de Tokolabo, Akaroa, Piréka, Taoneroa et de la Baie des Iles, et communiqué aux *Nouvelles Annales des voyages*.

Le capitaine Symonds avait tracé le cours des rivières de Waipa et Waicato jusqu'à leurs sources, de même que celui de la rivière Thames, et avait reconnu les sources des rivières Wanganai et Manewatu qui se jettent dans le détroit de Cook. Il avait visité les vingt lacs qui occupent une grande portion des parties N.-E. et centrales de l'île, et inspecté les sources chaudes



qui du mont Edgcombe , dans la baie Plenty , courent directement à la côte occidentale auprès du mont Egmont. La rivière Owerrie fut explorée en 1840 par un détachement du *Pelorus* , qui lui donna le nom de ce vaisseau ; ses eaux sont assez profondes pour servir d'espèce de port de refuge dans le détroit de Cook , quoique son entrée ne soit pas aisément aperçue.

Presque tous les marins et les géographes , en tête desquels je citerai Adrien Balbi , avaient considéré jusqu'ici la *Nouvelle-Zélande* , qu'on avait cru d'abord ne former qu'une seule île , comme composée de deux grandes îles ; dont la plus septentrionale qui est la moins étendue , quoique la plus peuplée , s'allongeant du N. au S. , portait le nom de *Eaheino Mauve* ou *Ika-na-Mauvi* , et la seconde séparée de la précédente par le détroit de Cook , s'étendant du N.-E. au S.-O. , s'appelait *Tawai-Poenammou* ou *Tawai-Pounamou* (1). Quant à la petite île *Stewart* placée à l'extrémité méridionale de cette dernière dont on a cru longtemps qu'elle faisait partie intégrante , et dont elle est séparée par le détroit de Foveaux , on ne la comprenait pas dans ce qu'on appelait proprement *Nouvelle-Zélande* , du moins on ne la désignait pas séparément. Mais dans un ouvrage que

(1) Un critique de la *Revue britannique* prétend que l'île du sud a été improprement appelée *Tawai-Pounamou* par Dumont d'Urville , qui aurait pris le nom d'un canton de l'est pour celui de l'île entière. Si l'observation est juste , quant au fond , ce que je n'ai pas le temps de vérifier , ce n'est point à M. d'Urville que le reproche peut être adressé , car sa carte n'a paru qu'en 1827 , et avant lui , la carte de la *Nouvelle-Zélande* qui accompagne le voyage de M. Duperrey , et qui a été dressée en 1824 , par l'infortuné Blosserville , en s'appuyant sur des observations faites en 1823 par le capitaine anglais Edvardson , commandant le cutter *le Snapper* , donne à l'île du sud le nom de *Tawai-Poenammou*.

M. Charles Ferry vient de faire paraître à Londres (1), et qui est accompagnée d'une carte et d'un plan de la ville (projetée) d'Aukland à laquelle on donne le titre de capitale de la Nouvelle-Zélande, et des districts voisins, tout est changé ; la Nouvelle-Zélande est composée de trois îles ; *Eaheino-Mauve*, s'appellera *New-Ulster* ; *Tawai-Poenammou*, *New-Munster* et l'île *Stewart* recevra le nom de *New-Linster*. Quant à notre établissement d'Akaroa, il n'en est fait aucune mention, on le considère comme non avenu. A part ces nouveautés qui ne sont pas toutes à l'abri de la critique, et dont M. Ferry n'est pas au surplus l'inventeur, je dois reconnaître que son livre renferme des détails intéressants pour la géographie de la Nouvelle-Zélande, ainsi que sur la prise de possession de cette île importante par les Anglais. Il sera utile aussi de lire le nouvel ouvrage que G. Ritter a fait paraître à Berlin en 1842, en un volume in-8°, sous le titre de *Colonisation de la Nouvelle-Zélande*, ainsi que le *Voyage dans la Nouvelle-Zélande, l'Australie du sud et la Nouvelle-Galles méridionale*, du révérend G. Jameson. Enfin, le rapport de M. Orr au gouverneur Latrobe sur une expédition à la terre de Gipps dans la partie sud-est de l'Australie, peut être consulté avec fruit.

Une notice sur les îles *Chatham*, situées au sud-est de la Nouvelle-Zélande, a été publiée, avec le concours de la compagnie qui porte le nom de cette dernière île, par M. le docteur Ernest Dieffenbach, médecin naturaliste de la compagnie ; et la Société géographique de Londres l'a insérée dans son journal, en l'accompagnant

(1) *New-Zeland, its advantages and Prospects as a british colony, etc.*  
By Ch. Ferry, London, 1842

d'une petite carte. Le groupe des îles Chatham, découvert en 1791, par le lieutenant de la marine anglaise Broughton, se compose de trois îles. La plus grande appelée *Ware-Kauri* par les habitants, a reçu le nom de Chatham; une autre plus petite est nommée *Rangi-Haute* ou île Pitt, et la troisième, *Rangativa* ou île du sud-est. La superficie de la plus grande des îles Chatham est estimée par M. Dieffenbach à environ 505,280 acres, dont 57,600 au moins sont occupés par des lacs, et sur les 247,680 acres restants, le sol de 100,000 est très propre à la culture, et le reste est en majeure partie convenable pour des pâturages. On y trouve beaucoup de matériaux de construction et de chauffage, ainsi que de la chaux; l'eau y est abondante, et les oiseaux aquatiques et les poissons y sont nombreux. Il y a de très bons ports sur la côte occidentale de l'île, dont le climat est tempéré. Une lettre écrite par M. Dieffenbach, le 15 janvier 1842, fait connaître que le grand lac *Te Wanga*, qui était complètement isolé de la mer au moment où il l'a visité, tandis qu'il y déchargeait quelquefois ses eaux, est maintenant en communication permanente avec elle.

### OUVRAGES GÉNÉRAUX.

J'ai cherché jusqu'ici à passer en revue, aussi exactement qu'il m'a été possible, les travaux géographiques exécutés depuis un an, ou dont il n'a point été fait encore mention, en ne signalant que ceux de ces travaux qui ont traité séparément, soit d'une des parties dans lesquelles le globe terrestre a été naturellement divisé, soit d'une fraction de ces parties; je vais m'occuper maintenant de ceux qui embrassent, ou le globe tout entier, ou à la fois plusieurs de ses grandes

divisions. Je commencerai par les atlas et les cartes générales, et je parlerai ensuite des ouvrages géographiques généraux, des Dictionnaires, des traités de géographie, etc.

*Atlas, cartes générales.*

L'*Atlas en langue catalane*, manuscrit de l'an 1575, conservé à la Bibliothèque royale de Paris, ne vous aurait point été signalé, parce qu'il est connu et apprécié depuis longtemps, si le texte complet de cet atlas, le monument le plus ancien que l'on connaisse en France sur l'état du globe avant la découverte de l'Amérique, et l'un des plus importants pour la géographie du moyen-âge, n'avait pas été reproduit cette année par MM. Buchon et Tastu. Je dois ajouter que ces savants l'ont accompagné d'une traduction qui donne, autant qu'il a été possible, les noms géographiques modernes à côté des noms anciens.

La *Carte du théâtre de la guerre des croisades* (*Theatrum bellorum a cruce signalis gestorum*, etc.), pour servir à l'intelligence des écrivains de cette époque, et surtout de l'archevêque de Tyr, dressée en une feuille, par M. Jacobs, avec les matériaux scientifiques fournis par M. Teulet, employé à l'École des Chartes, se recommande suffisamment par l'approbation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sous les auspices de laquelle cette carte a paru.

Parmi les atlas généraux qui ont été publiés en France depuis 1841, je citerai : l'*Atlas universel de géographie ancienne et moderne*, par MM. le colonel Lapie et Lapie fils. Les cartes de cet atlas, parvenu en 1842 à sa 4<sup>e</sup> édition, ont été dressées conjointement par les deux auteurs. Il paraît que toutes ont été revues, et

plusieurs refaites entièrement. Quant à l'abrégé de géographie physique et historique qui le précède, il a été, dit-on, remanié et revu avec le plus grand soin.

L'*Atlas universel de géographie ancienne et moderne*, dernier ouvrage de feu notre collègue Ambroise Tardieu, se fait remarquer par une exécution pure et soignée. Il forme un volume in-folio avec le texte explicatif qui le précède, et dont l'auteur est M. Amédée Tardieu, fils d'Ambroise.

*Le Globe, atlas classique de géographie ancienne et moderne*, dressé par A.-L. Dufour, revu par M. Jomard, avec une statistique jointe à chaque carte, d'après la géographie d'Adrien Balbi, en un volume in-4°, se compose de 42 cartes gravées et coloriées, et a paru en 1841 chez M. Jules Renouard; les noms des collaborateurs annoncent que cet atlas a été fait avec soin.

Je citerai enfin la nouvelle édition publiée en 1842 de l'*Atlas astronomique, historique et géographique* de M. Hech, en 60 feuilles in-folio, avec une Carte de l'Algérie, et le tracé de tous les chemins de fer en construction ou en projet, en France et à l'étranger, ainsi que de toutes les lignes des bateaux à vapeur indiquant les ports où ils abordent.

On prépare en ce moment, à Édimbourg, un atlas en 51 feuilles format *impérial folio*, qui sera au niveau des connaissances géographiques, si l'on juge d'après le prospectus et les noms des personnes qui y auront coopéré; il coûtera huit guinées. Nous nous bornerons à donner son titre : *Atlas national de géographie, historique, commerciale et politique*, construit d'après les documents les plus récents et les plus authentiques, par Alexandre K. Johnston, géographe de la reine; avec des cartes de géographie physique, par Henri

Berghaus , et une carte ethnographique de l'Europe par le D<sup>r</sup> Gustaf Kombst.

L'Allemagne a produit aussi un grand nombre d'atlas et de cartes générales dont je vais énumérer les principaux :

Je mentionnerai d'abord l'*Atlas géographique*, en 81 feuilles in-folio, de M. Stieler, dont le 5<sup>e</sup> supplément a paru à Gotha, en 1841 ;

L'*Atlas géographique*, dont Glaser a publié en 1842, à Manheim, les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> livraisons ;

L'*Atlas universel de géographie*, en 27 feuilles, qu'on doit à Wagner, et qui a paru cette année à Darmstadt ;

L'*Atlas géographique* de Sohr, en 86 feuilles in-folio, dont la 6<sup>e</sup> livraison a été mise en vente à Glogau en 1842 ;

L'*Atlas géographique et historique* de Spruner, dont la 4<sup>e</sup> livraison, composée de 6 cartes in-folio, a été publiée à Gotha, en 1841. Les Allemands considèrent cet atlas comme ce qu'ils possèdent de mieux en ce genre, et le mettent au-dessus de l'*Atlas français* de Lesage (Las Cases) ; il n'en est probablement qu'une imitation peut être perfectionnée ;

L'*Atlas géographique et historique* de Lowenberg, en 56 cartes in-folio, terminé en 1842, à Carlsruhe, par la publication des deux dernières livraisons ;

L'*Atlas géographique, ethnographique et statistique*, in-folio, de Dommerich, dont la première partie, comprenant la géographie physique, et la seconde consacrée à l'ethnographie, ont paru à Cassel en 1842 ;

L'*Atlas mural de toutes les parties de la terre*, de M. de Sydois, parvenu à une seconde édition, du moins quant à la première partie, composée de 11 feuilles consacrées à l'Europe, et qui a paru cette année à Gotha ;

L'*Atlas de géographie physique* de Berghaus, dont

les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> livraisons in-folio ont été publiées à Gotha, en 1841 et 1842 ;

L'*Atlas géologique universel*, en 11 cartes grand in-4<sup>o</sup>, par Léonard, qui a paru à Stuttgart en 1841.

M. Raffelsperger a publié à Vienne, à une époque que je ne puis pas préciser, mais que je crois récente, un *Atlas typographique*, qu'on dit remarquable pour l'exécution et la netteté. Il y a trente ans environ qu'un membre de la célèbre famille des Didot avait donné un travail semblable, sous le titre de *Carte typographique de la France*; essai déjà tenté, au surplus, dès le xvi<sup>e</sup> siècle, et qui n'avait pas eu de suite.

On doit enfin à M. Bruckner de Neustadt sur-Hardt, une *Carte des deux hémisphères*, en 8 feuilles in-folio ;

A M. Beckner, une *Carte murale des deux hémisphères*, gravée à Deux-Ponts, en une feuille in-folio ;

A M. Platt de Magdebourg, une *Mappemonde*, en 10 feuilles in-folio ;

Et à M. Roost, une *Carte murale de l'Asie, de l'Europe et d'une partie de l'Afrique septentrionale et orientale*, dressée à Munich en 4 feuilles in-folio.

Ces quatre dernières publications sont de l'année 1842 ; et c'est en 1841 qu'a paru la *Carte générale de la navigation à vapeur*, de Mogg.

Au mois de septembre 1841, M. Boué écrivait de Voerlau, près Vienne, qu'il n'avait pas encore terminé, avec M. Hauslab, le coloriage géologique du *Relief de l'Europe, de l'Asie occidentale, et de l'Afrique septentrionale*, auquel il resterait probablement beaucoup de vides qu'on ne pourrait combler qu'à Paris. J'ignore si ce travail a été fait, et si l'auteur a publié, ainsi qu'il l'annonçait, les cartes et les globes indiquant l'emplacement des grandes chaînes et des grandes dépressions du globe.

*Ouvrages géographiques généraux, Dictionnaires géographiques, Traités de géographie.*

L'Académie des sciences de Lisbonne vient de faire sortir de la presse le second volume des *Voyages d'Ibu-Batuta*. On réimprime sous ses auspices un livre très rare sur la découverte de la Floride, écrit en portugais en 1537, et on lui devra la *Collection des Notices pour l'histoire des nations d'outre-mer*, dont le premier volume renferme les procès-verbaux des commissaires portugais et espagnols chargés en 1594 de la délimitation des possessions des deux couronnes en Amérique. Le patriarche de Lisbonne, vice-président de cette Société savante, a donné depuis peu un *Catalogue chronologique des navigations, voyages, découvertes et conquêtes des Portugais, effectués dans les pays d'outre-mer, à partir du xv<sup>e</sup> siècle*, qu'il a accompagné d'un *Mémoire sur les voyages des Portugais faits par terre dans l'Inde et en Afrique dès la même époque*. Don Diégo Köpka, professeur d'astronomie à l'Académie polytechnique d'Oporto, publie en ce moment les ouvrages de dom Joao de Castro, qui contiendront ses deux *Journaux nautiques de Lisbonne à Goa, et de cette ville à Diu*; le dernier peut être considéré comme un relèvement de la côte entre ces deux ports. On espère aussi que le même savant fera bientôt paraître une copie plus authentique que celle qu'on possède déjà, du livre de Duarte Barbosa, contenant d'*Amplés détails sur l'état des découvertes et du commerce des Portugais dans l'Afrique orientale et en Asie, avant l'an 1521*.

J'ajouterai que l'amiral Quintella a publié récemment, en 2 volumes in-8°, les *Annales de la marine*



*portugaise*, dans lesquelles on trouve nécessairement beaucoup de faits géographiques, et que M. le vicomte de Santarem nous a donné cette année, à Paris, en langue portugaise, deux volumes in-8<sup>o</sup> d'un grand ouvrage sur les relations politiques du Portugal avec les différentes puissances du monde, et spécialement avec l'Espagne. Ces volumes contiennent plus de 150 documents relatifs aux démarcations des îles Moluques et aux délimitations géographiques des territoires appartenant au deux nations dans les différentes parties du globe.

*Dictionnaires géographiques.*

En général, les auteurs des dictionnaires géographiques, comme ceux de beaucoup d'atlas, font faire rarement des progrès à la géographie, parce que, à un petit nombre d'exceptions près, ils se copient les uns les autres, souvent sans la moindre rectification, et parce qu'ils ne prennent pas la peine de remonter aux sources en consultant les relations des voyageurs et leurs itinéraires. Porter un jugement sur chacun des dictionnaires dont je vais vous entretenir, serait une tâche difficile qui demanderait un long temps, et il m'en reste fort peu pour arriver à la conclusion du rapport que vous avez exigé de moi. Je me bornerai à citer les titres de la plupart de ceux qui ont paru depuis environ un an, et qui sont parvenus à ma connaissance. Le nom de l'auteur du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, terminé en 1842, M. Bouillet, professeur du collège royal de Bourbon, est déjà une garantie pour son exactitude. L'histoire proprement dite, la biographie universelle, la mythologie, la géographie ancienne et moderne, la géographie comparée, la géo-

graphie physique et politique, etc., sont traitées dans cet ouvrage, qui forme un gros volume de 2000 pages.

Il n'a encore paru que trois livraisons du *Dictionnaire géographique et statistique* que M. Adrien Guibert publie à Paris, et dont M. Jules Renouard est l'éditeur. Le nombre des livraisons doit s'élever à 12; elles formeront un volume in-8° d'environ 1600 pages. Le plan adopté me semble bon; M. Guibert a beaucoup lu avant de se mettre à l'ouvrage, et on doit le louer de ce qu'il s'est attaché à ne pas défigurer, comme on ne le fait que trop souvent, les noms des lieux étrangers. Les articles qu'il a consacrés aux pays que j'ai longtemps habités m'ont paru réunir l'exactitude à la concision.

Le *Dictionnaire général de géographie universelle, ancienne et moderne*, de MM. Ennery et Hirth, imprimé à Strasbourg en 4 volumes in 8°, dont le dernier a paru à la fin de 1840, et le *Dictionnaire universel de géographie, d'histoire naturelle et de biographie*, par M. V. Tapié, imprimé à Paris en 1842 et accompagné d'un atlas de 120 feuilles, sont les seuls qu'il me reste à citer parmi ceux qu'on doit à des Français.

En Angleterre, M. J.-R. M'Culloch a publié, à Londres, un *Dictionnaire géographique, statistique et historique*. Cet ouvrage, composé de deux volumes, dont l'un a paru en 1841 et l'autre en 1842, est accompagné de cartes, et jouit d'une bonne réputation.

M. Adrien Balbi porte un jugement favorable du *Dictionnaire encyclopédique, géographique, statistique, historique et commercial*, que C.-G. Zanella a fait imprimer à Venise; mais il n'indique ni de combien de volumes cet ouvrage est composé, ni la date de l'impression; il paraît certain néanmoins qu'il a paru depuis peu de

temps. Il en est de même du *Dictionnaire géographique* de Cazalis , dont le savant géographe italien se borne à donner le titre , en indiquant seulement que c'est en Italie qu'il a été imprimé.

Parmi les *Dictionnaires géographiques* généraux publiés en Allemagne , je n'en citerai que deux , par la raison que je n'en connais pas d'autres , quoiqu'il en existe probablement un plus grand nombre ; ce sont :

Le *Dictionnaire des sciences physiques* de Gehler , dont je parle ici parce qu'il contient beaucoup d'articles géographiques d'une haute importance , et dont le tome X a été publié à Leipzig en 1841 ; et le *Dictionnaire géographique et statistique universel* , dont l'auteur est M. Moehler ; la première partie du tome II contenant les lettres de L à R , a paru à Gotha , en 1842 , format in-8°.

#### *Traité et abrégés de géographie.*

Les traités et abrégés de géographie qui se publient en grand nombre chaque année , soit en France , soit dans les pays étrangers , ne sont et ne peuvent être , comme les dictionnaires consacrés à la même science , que des compilations plus ou moins exactes , plus ou moins habilement faites. Il en est cependant qui sont devenus des ouvrages presque originaux par le talent et la profonde érudition de leurs auteurs , dont ils ont fait la réputation ; aussi sont-ils souvent réimprimés. Mais quel qu'ait été le mérite de ceux qui les ont composés , pour être au niveau de la science , il est indispensable qu'à chaque nouvelle édition quelques unes de leurs parties soient , ou entièrement refaites , ou du moins grandement modifiées , quant à la géo-

graphie moderne du moins. C'est ainsi qu'à Berlin, le célèbre Ritter perfectionne chaque année ses cours de géographie ; qu'à Paris, depuis la mort de Malte-Brun, l'un des fondateurs de notre Société, M. Huot, également notre collègue, donne successivement de nouvelles éditions, parvenues cette année à la cinquième, du *Précis de la géographie universelle* du savant Danois, que nous considérons et qui nous faisait l'honneur de se considérer comme Français ; qu'un autre de nos collègues, M. Adrien Balbi, que nous regardons aussi comme un compatriote, et dont on ne peut qu'admirer le talent, le zèle infatigable et la persévérance, va bientôt publier la 4<sup>e</sup> édition de son *Abrégé de géographie*, qui depuis longtemps fait autorité, et dont il a paru des traductions en plusieurs langues (1). Vous ne tarderez pas à posséder une réduction de l'ouvrage du docte italien, plus à la portée de ceux qui abordent les sentiers de la science, sous le titre d'*Éléments de géographie générale*. M. Jules Renouard, si connu par la correction des ouvrages qu'il publie, en est l'éditeur, comme il l'est aussi des autres ouvrages géographiques d'Adrien Balbi.

On a publié cette année à Londres un nouveau traité de géographie, sous le titre de : *Système de géographie universelle, fondé sur les ouvrages de Malte Brun et de*

(1) Une troisième édition allemande vient de paraître à Pesth, par livraisons formant deux gros volumes in-8<sup>o</sup> de 600 pages chacun. Cette publication, faite sur la 3<sup>e</sup> édition française et la 2<sup>e</sup> édition italienne, a reçu de notables augmentations des savants géographes Cannabich, Vogel et Wimmer, ce qui peut faire considérer ce travail comme un ouvrage entièrement neuf, et comme une des productions les plus remarquables qui aient paru en Allemagne depuis 1841.

*Balbi*; mais sans faire connaître le nom du compilateur, qu'on doit féliciter d'avoir eu le bon esprit de puiser à de telles sources.

Un savant allemand, M. Berghaus, a déjà fait paraître à Stuttgart, en 1841, la troisième livraison du tome V de sa *Géographie et ethnographie universelle*, et la même année, il a publié à Breslau 7 livraisons de ses *Éléments, ou Manuel de géographie*, embrassant en cinq livres toutes les branches de la science, et traitant avec développement la géographie mathématique et la géographie physique. Cet ouvrage se continue, et les deux ou trois livraisons qui manquent encore pour qu'il soit complet, ne tarderont pas, il faut l'espérer, à être livrées au public studieux.

Il y a des places honorables après les grands maîtres que je viens de citer; aussi je crois devoir vous signaler encore, quant à l'Allemagne :

La *Méthode de l'enseignement géographique*, que M. Ludde a fait paraître à Magdebourg en 1842, en un volume in 8° ;

Le *Manuel de géographie ancienne* de Forbiger, dont le tome 1<sup>er</sup>, contenant la partie historique et mathématique, a paru la même année à Leipzig ;

Le *Manuel de géographie* qu'on doit à M. Selten, et dont une 14<sup>e</sup> édition a été publiée à Halle en 1842 ;

En ce qui concerne la France, je citerai parmi les traités élémentaires de géographie les plus modernes :

Le *Cours élémentaire de géographie ancienne et moderne*, de M. Letronne, modeste ouvrage d'un savant académicien, en un volume in-12, parvenu en 1842 à sa 24<sup>e</sup> édition.

La *Nouvelle géographie méthodique* d'Achille Meissas et Auguste Michelot, également en un volume in 12,

dont la 25<sup>e</sup> édition a paru en 1842, et auquel se joint un volume de *Géographie ancienne*, resté à sa 1<sup>re</sup> édition.

Le *Nouvel abrégé de géographie*, par M. Poulain de Bossay, en un petit volume in-12, parvenu en 1842 à sa 10<sup>e</sup> édition.

Les *Leçons de géographie ancienne*, par M. Pinart, formant un vol. in-12, publié en 1842.

Le *Précis de géographie ancienne et moderne comparée* de M. Félix Ansart, en un volume in-12, avait obtenu, en 1842, une 17<sup>e</sup> édition; un abrégé de ce précis, sous le titre de *Petite Géographie moderne*, a été réimprimé la même année pour la onzième fois. Le même professeur a commencé un cours complet de géographie, qui doit se composer de 5 volumes in-8<sup>o</sup>; un volume a paru, en 1857, sous le titre d'*Essai de géographie historique ancienne*. En 1859, notre collègue a fait paraître un demi-volume du même cours intitulé: *Précis historique de la géographie du moyen-âge*. Le demi-volume qui doit compléter le tome second renfermera la *géographie historique des temps modernes*, et le troisième volume sera consacré à la *géographie contemporaine*. A ces volumes sera joint un atlas spécial, dont un abrégé est déjà publié.

M. Cortambert, qui est aussi membre de la Société, a fait paraître des *Leçons de géographie* qui ont eu plusieurs éditions, et dont il a extrait un *Petit Cours de géographie générale et de géographie de la France*.

Un petit traité en un volume in-18, connu sous le nom de *Géographie de l'abbé Gauthier*, revu par quelques uns de ses élèves, est employé avec succès dans les pensions de filles. Enfin MM. Barberet et Magin ont publié en 1841, en six cahiers in-12, un *Cours complet de géographie historique*, extrait du *Précis de*

*géographie historique universelle* des mêmes auteurs , en un gros vol in-8 ; et MM. Burette, Duruy et A. Wallon ont donné , en 1842 , une seconde édition de leurs *Cahiers de géographie historique*.

Presque tous ces ouvrages laissent beaucoup à désirer , surtout en ce qui concerne les pays étrangers , et je doute fort que leurs auteurs aient fait des rectifications et des améliorations notables à chaque nouvelle édition , en supposant même , ce qui est loin d'être démontré , qu'il y ait eu *réellement pour tous* , le nombre d'éditions annoncées. Les petits atlas qui accompagnent assez souvent les manuels ne se font pas toujours remarquer par leur exactitude et par le mérite de leur exécution. Ce qui manque en général à ces atlas , comme à presque tous les autres , ce sont des cartes physiques des pays décrits.

On réimprime chaque année depuis trente ans , en Angleterre , la géographie élémentaire du révérend J. Goldsmith , sous le titre de : *Grammar of general geography*, accompagnée du *Tutor's Key*, ou série de questions. Il y a quelque temps qu'un autre abrégé de géographie, dont l'auteur est M. Guy, partage la faveur populaire avec Goldsmith.

Il ne paraît pas , au surplus , que la science à laquelle notre société est consacrée soit mieux enseignée d'un côté de la Manche que de l'autre , et ce vice doit être attribué , il faut le reconnaître , moins aux ouvrages mis entre les mains de la jeunesse , quoiqu'on en rencontre fort peu d'irréprochables , qu'à la marche adoptée dans la pratique de l'enseignement. Pour ne parler ici que de la France , je dois déclarer franchement que l'étude de la géographie y est fort

négligée, et qu'on ne met aucune suite dans l'enseignement, fait pour ainsi dire à bâtons rompus, et comme par manière d'acquit, d'une science qu'il est cependant si nécessaire de posséder, et qu'on apprend d'une manière tout autrement rationnelle en Allemagne, en Danemark, en Norvège, etc. Aucun prix n'est donné au concours général de l'Université pour la géographie contemporaine, et cela pourrait absolument se concevoir, puisque en effet on ne lui consacre que quelques instants, si par une bizarre contradiction, sa connaissance n'était pas exigée pour l'examen du baccalauréat. Dans nos collèges, des prix de géographie sont donnés, il est vrai, dans les classes élémentaires (7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>), mais l'enseignement de ces classes ne s'élève pas au-dessus des premiers éléments, et reste toujours incomplet. J'ajouterai que si des prix d'*histoire* et de *géographie historique* sont donnés au concours général dans les classes de 6<sup>me</sup>, 5<sup>me</sup>, etc., jusqu'à la rhétorique, l'enseignement de la géographie historique, dans ces différentes classes, est confondu avec celui de l'histoire, et tout-à-fait insuffisant.

J'aurais dû commencer, mais je terminerai du moins ce chapitre par l'annonce d'une nouvelle édition de la *Géographie de C. Ptolémée*, que MM. F.-G. Wilberg et C.-H.-F. Grashof ont publiée cette année, à Essen, en un volume petit in-folio.

#### VOYAGES DE CIRCUMNAVIGATION.

On vous a déjà entretenu des différents voyages de circumnavigation et de découvertes exécutés, pendant le cours de ces dernières années, par ordre du roi et sous les auspices du ministre de la marine; je crois donc suffisant de vous rappeler succinctement ici ceux



qui sont encore en voie de publication, en vous faisant connaître les portions qui en ont été publiées cette année, et celles qui restent encore à livrer au public. Je ne puis à ce sujet m'empêcher de faire observer que ces publications se font, en général, fort lentement, et peut-être à trop grands frais, deux circonstances qui présentent plus d'un inconvénient; à mon avis, on les surcharge de trop de dessins gravés ou lithographiés, et souvent coloriés, ce qui est de peu d'utilité pour la science, contribue à rendre le prix des ouvrages excessif, et les met, par conséquent, hors de la portée de la plupart des hommes instruits, ou qui cherchent à s'instruire; ce ne sont pas toujours, on ne l'ignore pas, ceux qui ont le plus de moyens pécuniaires (1).

Je ne vous parlerai pas des voyages scientifiques exécutés sous la direction de feu M. de Freycinet (2) et de M. Duperrey (3), quoiqu'ils ne soient pas encore terminés, parce qu'il y a déjà longtemps qu'on n'en a point vu paraître de livraisons, ce qui est fâcheux, d'après le

(1) Je sais bien qu'on pourrait répondre qu'en général on veut avoir un ensemble de tout ce qui a été fait dans ces voyages, et que l'histoire naturelle, par exemple, exige beaucoup de planches et coûte fort cher. Je reconnais aussi qu'il est utile et même convenable, relativement du moins à quelques uns des grands voyages entrepris par ordre du gouvernement, de donner de l'occupation à nos habiles artistes, et de créer des monuments honorables pour la gloire nationale; mais tout, ce me semble, pourrait se concilier.

(2) *Voyage autour du monde, entrepris par ordre du roi, sur les corvettes l'Uranie et la Physicienne, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, par M. Louis de Freycinet, capitaine de vaisseau.*

(3) *Voyage autour du monde, exécuté par ordre du roi, sur la corvette la Coquille, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825, par M. Duperrey, capitaine de frégate.*

mérite bien reconnu de ces deux officiers et l'intérêt qu'avait excité la publication des premières parties. Le premier que je vous citerai est le *Voyage autour du monde exécuté pendant les années 1856 et 1857, sur la corvette la Bonite, commandée par M. Vaillant, capitaine de vaisseau*; il doit avoir 14 volumes et 3 atlas. Sur les 9 volumes et les 60 livraisons de planches comprenant les parties historique, zoologique et botanique, 52 livraisons avaient paru au 1<sup>er</sup> décembre 1842, dont 14 pour la partie historique, 12 pour la partie zoologique, et 6 pour la partie botanique, ainsi qu'un demi-volume de zoologie; sur les 5 volumes consacrés à la physique et à l'hydrographie, à la géologie et à la minéralogie, et qui doivent être divisés en 10 livraisons, les 5 premières livraisons de la partie physique ont seules été publiées. Le second voyage de circumnavigation est le *Voyage autour du monde, exécuté par ordre du roi, sur la frégate la Venus, pendant les années 1836, 1837, 1838 et 1839, par M. Abel Du Petit-Thouars, capitaine de vaisseau*. Il formera 10 volumes grand in-8°, et un atlas composé d'environ 150 planches et de 20 cartes hydrographiques. L'atlas pittoresque et les trois premiers volumes, comprenant la relation du voyage, sont terminés; un 4<sup>e</sup>, qui contiendra les pièces justificatives, doit paraître en 1845. Sur les 5 volumes de la partie physique et hydrographique confiée à M. de Tesson, ingénieur hydrographe de la marine, les 2 volumes d'observations faites à la mer ont paru, et l'éditeur annonce que dans le courant de ce mois il publiera le 1<sup>er</sup> volume des observations faites à terre. M. de Tesson aura à nous donner encore, d'abord un volume pour compléter l'exposé de ces dernières observations, et un autre pour les

considérations générales ; rien n'a encore paru de la zoologie et de la botanique, dont le texte en un volume, divisé en 10 livraisons, doit être rédigé par MM. Brongniart, Decaisne, Gaudichaud, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Guillemain et Valenciennes ; on nous promet les premières livraisons pour le mois actuel. M. le contre-amiral La Place a commandé la troisième *campagne de circumnavigation faite sur la frégate l'Artémise, pendant les années 1837 à 1840*. Sur les 4 volumes dont l'ouvrage se formera, 2 ont paru jusqu'à ce moment.

Le *voyage au pôle du Sud et dans l'Océanie, sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée*, est le quatrième voyage de circumnavigation dont j'ai à vous entretenir. Il a été exécuté pendant les années 1837, 38, 39 et 1840, sous le commandement de feu le contre-amiral Dumont d'Urville, que nous avons perdu d'une manière si funeste, et qui s'est illustré pendant cette campagne par des découvertes appréciées par la Société et par le monde savant. La publication des 54 volumes grand in-8°, et de l'atlas de 520 planches et de 64 cartes hydrographiques dont ce voyage doit se composer, n'est pas encore très avancée ; cependant, sur les 10 volumes qui doivent comprendre la relation du voyage, 4 ont déjà paru avec 17 livraisons de l'atlas pittoresque, 4 de la zoologie, 2 de la botanique et le 1<sup>er</sup> volume de physique. A la mort de l'infortuné amiral, on a trouvé dans ses papiers le journal qu'il avait rédigé ; il est complet jusqu'au débarquement à Toulon. M. Vincendon Dumoulin, ingénieur hydrographe attaché à l'expédition, et qui avait toute la confiance de d'Urville, a été chargé par le ministre de diriger cette partie de l'ouvrage et de mettre en ordre tous les

matériaux qui s'y rattachent, en outre du travail, dont il est naturellement chargé, pour la publication de tous les levés et des observations de physique faites pendant cette importante expédition. Une petite édition de la relation du voyage ci-dessus de *l'Astrolabe* et de *la Zélée* sera en outre publiée en 10 volumes in-8°, avec dix cartes dressées par M. Vincendon-Dumoulin.

Je ne vous dirai rien d'un prétendu *Voyage autour du monde*, qui porte le même titre que celui de d'Urville, et qui est censé exécuté par le chirurgien-major de la *Zélée*. Il me serait difficile de vous en entretenir de sang-froid après avoir lu la protestation de tous les officiers qui ont accompagné l'amiral. J'ai dû cependant le mentionner.

Le rapport annuel de 1841 vous a rendu compte du grand voyage de découvertes exécuté dans les mers australes par M. le capitaine James Ross, et des brillants résultats obtenus par ce navigateur. Je n'ai rien à y ajouter parce que, le capitaine Ross étant encore en mer, le gouvernement anglais n'a pas fait connaître encore sa décision relativement à la publication des premières découvertes de l'illustre marin.

Il n'en est point de même en ce qui concerne le voyage d'exploration exécuté sous les auspices et d'après les ordres du gouvernement des États-Unis, pendant les années 1838, 39, 40, 41 et 42, sous le commandement du lieutenant de marine Charles Wilkes. C'est au commencement de juin 1842 que l'expédition est rentrée dans les ports des États-Unis, après une absence de près de quatre ans; et le 20 du même mois son capitaine lisait à l'Institut national de Washington une notice détaillée sur cet important voyage, dont le gouvernement américain a ordonné que

la publication serait faite en prenant pour modèle la relation du premier voyage que Dumont d'Urville a exécuté sur *l'Astrolabe*. Établie sur une échelle plus grande qu'aucune expédition scientifique entreprise jusqu'à ce jour, elle a été signalée par l'importante découverte d'une grande étendue du continent austral, et je ne crois pas faire tort à la mémoire de notre illustre compatriote d'Urville en reconnaissant que, comme lui, M. Wilkes a attaché son nom à ce nouveau continent, bien que Ross ait élevé des doutes sur quelques points de la découverte du navigateur américain. Certes, personne ne disconviendra que MM. Dumont-d'Urville et Wilkes n'aient été guidés dans leurs recherches par leurs propres inspirations, et sans avoir aucune connaissance des idées l'un de l'autre. M. Wilkes dit dans son rapport qu'il a aperçu la terre le 19 janvier, comme d'Urville, d'autres officiers de l'expédition américaine prétendent l'avoir vue les 15, 16 et 17; mais l'assertion de Wilkes, de même que celles de ses officiers, ne paraissent pas prouvées. On est d'ailleurs si sujet à des illusions dans ces parages, qu'on ne peut considérer une découverte comme certaine que quand elle a été bien vérifiée. Je ne chercherai pas à discuter ici ce point: ce qui reste, et ce qui doit rester, c'est que le capitaine Wilkes a reconnu l'existence de ce continent sur une étendue de plus de 60° en longitude; mais il n'a pas mis pied à terre, et les échantillons qu'il a rapportés ont été pris sur des roches enlevées par les glaces. La partie que d'Urville a explorée est sans doute beaucoup moins étendue, mais il a pu y débarquer, et détacher du roc même des échantillons du sol.

Les trois grandes nations navigantes ont, au reste,

chacune à revendiquer une gloire spéciale dans la reconnaissance de cette nouvelle terre, et d'Urville, Wilkes et Ross verront leurs noms à jamais attachés à ces plages si longtemps inconnues : d'Urville pour avoir le premier imprimé sur ce sol le pas d'un Européen, Wilkes pour en avoir reconnu la plus grande étendue de l'E. à l'O., et Ross pour l'avoir exploré dans la direction du pôle, jusqu'à une latitude à laquelle personne jusqu'à lui n'avait pénétré. Je fais des vœux pour que la nouvelle expédition que ce dernier a entreprise, et dont les résultats sont encore ignorés, nous mette à même d'inscrire son nom sur une plus vaste étendue encore, et découvre à notre curiosité des plages ensevelies jusqu'à ce jour dans des glaces éternelles.

L'expédition du capitaine Wilkes ne s'est pas bornée à la découverte des terres antarctiques ; dans une première excursion dans les glaces, en 1839, il avait cherché à pénétrer dans les parages visités par Weddel, et, comme d'Urville, qui l'avait précédé d'une année, il n'avait pas pu avancer au sud des terres Louis-Philippe ; mais il a exploré en outre, avec beaucoup de détails, les archipels des îles Pomotou, des Navigateurs, des Viti, des Sandwich, et sillonné le grand Océan pour rechercher une foule d'îles ou de récifs signalés à tort ou à raison par des navigateurs précédents. L'avantage qu'il avait de pouvoir employer en même temps quatre bâtimens, lui a permis de donner à ses travaux un développement auquel ne peuvent pas prétendre des expéditions moins nombreuses. Il a exploré aussi la côte N.-O. d'Amérique, depuis San-Francisco jusqu'au détroit de Juan de Fuca et une partie de l'immense archipel qui s'étend le long de la côte au

nord de ce détroit. Des détachements envoyés par terre ont parcouru tout le territoire de l'Orégon, et traversé le pays situé entre la Colombia et San Francisco. A son retour aux États-Unis, par les Philippines et la mer des Indes, M. Wilkes a fait encore dans le grand archipel des Indes, sinon des découvertes, au moins des rectifications d'une grande importance pour les navigateurs qui parcourent ces parages.

De nombreuses observations de physique, de magnétisme de météorologie et de toutes les branches de l'histoire naturelle ont été faites dans ce voyage, et si, comme j'aime à le croire, l'exactitude des travaux répond à leur étendue, il devra certainement être regardé comme un des plus importants de ce genre; les États-Unis, en entrant dans la carrière des explorations scientifiques, y auront débuté par un coup de maître. Je finirai en rappelant le *Voyage autour du monde par l'Asie septentrionale et les deux Océans*, fait par M. Erman en 1828, 29 et 30, et dont la seconde partie, contenant les observations physiques, a été publiée à Berlin en 1841.

#### VOYAGES PAR MER DANS DIFFÉRENTES PARTIES DU MONDE.

Outre les voyages de circumnavigation dont je viens de parler, le ministre de la marine en a fait exécuter plusieurs autres qui, tout en atteignant leur but spécial, celui de protéger les intérêts de notre navigation et de notre commerce, et d'exercer nos marins, ont été utiles en même temps à l'hydrographie, aux autres branches de la géographie, et même aux sciences naturelles. C'est ainsi que la frégate *l'Érigone*, sous le commandement du capitaine de vaisseau *Cécile*, après

avoir séjourné pendant quelque temps dans les mers de Chine, doit visiter, en faisant son retour en France, la Nouvelle-Zélande, Taïti, Valparaiso, le cap Horn et le Chili, et qu'elle sera immédiatement remplacée par *la Cléopâtre*, commandée par M. Roy, capitaine de vaisseau, lequel ne tardera probablement pas à mettre à la voile de Brest; que *la Danaïde*, placée sous les ordres du capitaine de corvette Joseph Ducampe de Rosamel, a parcouru pendant les six derniers mois de 1841 et en 1842 le grand Océan et les mers de l'Inde et de la Chine, et qu'on a reçu de son commandant, en ce moment de retour en France, des rapports pleins d'intérêt sur les parages et les habitants de l'empire du Milieu; et que M. le capitaine de corvette Jehenne a exploré avec la gabarre *la Prévoyante* les côtes N.-É. d'Afrique et l'entrée de la mer Rouge, dont il a rectifié quelques points, et que par des excursions pénibles dans l'intérieur de l'Yémen, il a pu se procurer des semences et des plants de café qu'il a transportés à l'île Bourbon.

Je ne vous parlerai pas ici des expéditions de *la Recherche*, exécutées également par les ordres du roi, sous les auspices du ministre de la marine et sous la direction de M. Paul Gaynard, puisque je vous en ai entretenus déjà.

Les capitaines de nos navires marchands montrent aussi une louable émulation, et sans négliger les intérêts commerciaux qui leur sont confiés, trouvent moyen d'être utiles aux progrès de la science que vous cultivez. Je me bornerai à vous citer à ce sujet la *Relation d'un voyage aux Antilles, à Boston, au Sénégal, aux îles Bermudes, aux îles Bourbon et Maurice, à Pulo-Pinang et à la côte de Fouassirim, dans le royaume de Siam*, que



M. le capitaine Chauclard a effectué en 1839, 40 et 41 sur *l'Actéon* de Nantes et le *Philanthrope* de Saint-Malo.

VOYAGES PAR TERRE EN DIFFÉRENTES PARTIES DU MONDE.

Pendant que les navigateurs , en sillonnant les mers, recueillent des informations que nous avons soin d'enregistrer, d'autres explorateurs augmentent nos richesses en effectuant des voyages par terre. Parmi les plus importantes relations qui ont paru cette année , en partie du moins, je signalerai à votre attention celle qui porte pour titre : *Voyage en Afrique , en Asie , en Grèce et dans diverses contrées de l'Europe*, que M. Joseph Russegger a exécuté pour l'avancement des sciences naturelles, de 1835 à 1841, et dont la 1<sup>re</sup> partie a paru à Stuttgart en 1842. Trois cartes, chacune en une feuille, publiées cette année à l'Institut militaire géographique de Vienne, accompagnent la relation de M. Russegger. La première a pour titre : *Carte pour le voyage en Europe , Asie et Afrique , exécuté par M. Joseph Russegger de 1835 à 1841* ; la seconde est une *Carte physique du Taurus et des pays voisins*, et la troisième une *Carte géognostique* des mêmes contrées ; cette dernière est coloriée , et toutes m'ont paru bien gravées. Tout en reconnaissant que le pacha d'Égypte est un homme extraordinaire qui a fait de grandes choses, le voyageur allemand, après avoir passé en revue les principaux actes de Mohammed-Ali, qu'on vante, suivant lui, beaucoup trop en Europe , en porte un jugement qui nous paraît sévère. Il le termine ainsi : « Le mal qu'a fait le vice-roi lui survivra, tandis que le bien qu'on lui doit sera enterré avec lui. »

Le *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan*, que publie M. J. Taylor, et qui doit former deux volumes in 8°, en 42 livraisons avec 210 planches, est un bel et bon ouvrage qui n'est point encore terminé. Les 22 livraisons de la 1<sup>re</sup> série ont déjà paru, et sur les 20 livraisons qui forment la seconde, cinq seulement sont en vente.

*Le Caire, Petra et Damas*, tel est le titre d'un ouvrage qu'un voyageur anglais judicieux, M. John G. Krinear, vient de faire paraître en un volume in-8°. C'est la réunion des notes qu'il a prises pendant une excursion en Égypte, en Syrie, etc.

#### VOYAGES PROJÉTÉS.

J'ai eu l'honneur de passer en revue devant vous les voyages exécutés, soit par mer, soit par terre, sous les auspices de nos ministres de la marine, de l'instruction publique, de l'intérieur, des affaires étrangères et de la guerre; et je n'ai point négligé de vous entretenir également des voyages entrepris par d'autres gouvernements étrangers, et par de simples particuliers. J'ai à vous parler maintenant des voyages qui ne sont qu'en projet. J'en connais six importants projetés par la France, que je dois vous signaler; on les devra tous au dernier président de la Société, à M. Villemain, ministre de l'instruction publique. Le premier, confié à notre collègue M. de Castelnau, dont le nom figure plusieurs fois dans ce rapport, sera un *Voyage d'exploration dans la partie centrale de l'Amérique du sud*. Partant de Rio-Janeiro, l'expédition traversera toute l'Amérique méridionale, en

suivant à peu près la ligne de partage entre les eaux qui se rendent au nord, et principalement dans l'Amazone, et celles qui coulent vers le sud et se réunissent dans la Plata. Après avoir atteint Lima et exploré quelques contrées voisines, le retour aura lieu par un des affluents occidentaux de l'Amazone, par l'Amazone même, et enfin par la Guyane française. Dans la première partie de cet immense trajet continental de Rio-Janeiro à Lima, l'expédition se trouvera dans un tel voisinage de la position présumée de l'équateur magnétique, qu'il lui sera facile de le couper en plusieurs points convenablement espacés pour permettre de tracer désormais sans incertitude cette importante ligne magnétique au travers de l'un des deux grands continents où sa marche est encore inconnue. Outre les recherches et les observations scientifiques auxquelles M. de Castelnau aura à se livrer, il remplira, je n'en doute pas, beaucoup de lacunes qui existent dans la géographie des contrées qu'il doit traverser. Il est muni de tous les instruments nécessaires; il est jeune, plein de talent, d'expérience et d'activité; on peut donc espérer qu'il accomplira avec succès l'importante mission qui lui est confiée et à laquelle l'Académie des sciences prend un vif intérêt.

C'est dans l'*Asie centrale* que doit s'effectuer la seconde exploration. M. Ch. d'Ochoa, jeune orientaliste fort instruit qui en est chargé, doit parcourir les États de l'Asie centrale situés au nord-ouest de l'Indoustan, entre le Cachemire et le Kaferistan, et recueillir pendant sa pérégrination des documents relatifs à l'histoire, à la géographie, à la filiation des races, aux langues et à la littérature de l'Orient.

M. le docteur Robert, qui, malgré l'identité de

nom et de qualité, n'est pas l'intrépide et savant voyageur et géologue que j'ai déjà cité en parlant des travaux de la commission scientifique du Nord, en Scandinavie, dans le Spitzberg et la Russie, doit, comme M. d'Ochoa, parcourir l'Asie centrale. Il a pour mission de déterminer la géographie de l'Afghanistan méridional et de faire des observations sur la physique du globe, la géologie et l'histoire naturelle de ces contrées. Son voyage, de même que celui de M. d'Ochoa, doit durer trois ans.

Il est à présumer que ces deux derniers voyageurs sont partis munis des instructions de l'Académie des sciences; la Société de géographie n'a pas été appelée à leur en fournir.

C'est en Chine que M. Gallery, chargé d'une mission par le département des affaires étrangères, se rend pour recueillir des informations sur l'état de la littérature, des sciences, des arts et de l'économie politique de l'empire du Milieu.

Les deux autres voyages projetés dont j'ai encore à vous entretenir, vont s'effectuer également sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique, mais en Europe.

Le premier est confié à notre collègue M. Noël Desvergers, dont vous connaissez tous l'instruction, l'activité et le zèle pour le progrès des sciences. Il doit visiter la péninsule hispanique pour rechercher des documents relatifs, soit à l'histoire et à la géographie de l'Afrique septentrionale, soit aux actes de la vie civile chez les musulmans, à l'époque où ces peuples se trouvaient en contact avec les chrétiens.

Enfin, M. Lebas, chargé d'exécuter le second voyage en Europe, se rendra en Grèce pour y recueillir les monuments épigraphiques encore inconnus qui

peuvent exister sur le continent ou dans les îles.

*Mélanges, ouvrages divers.*

Il existe, messieurs, certains ouvrages qui, sans rentrer dans aucune des catégories dont la réunion forme mon Rapport, ne sont cependant pas étrangers aux sciences géographiques, et que je dois par conséquent mentionner ici.

Le premier dont j'ai à vous parler est le *Catalogue général des livres composant les bibliothèques du département de la marine et des colonies*. Il se compose de 4 volumes grand in-8°, dont le 4°, qui a paru cette année, doit être suivi :

- 1° D'une table alphabétique des noms d'auteurs et des titres des ouvrages anonymes ;
- 2° D'un catalogue des bibliothèques de bord ;
- 3° D'une bibliographie maritime.

Ce catalogue, dont le plan conçu sous le ministère de M. l'amiral Duperré, a été exécuté par notre collègue, M. Bajot, conservateur des bibliothèques de la marine, est un riche dépôt de renseignements précieux que les géographes consulteront avec fruit. Il en sera de même de l'*Essai sur la construction navale des peuples extra-Européens*, qui paraît également par ordre du roi et sous les auspices du ministre de la marine. Pendant ses voyages autour du monde, à bord des bâtiments de l'État l'*Astrolabe*, la *Favorite* et l'*Artémise*, M. Paris, capitaine de corvette, a eu l'heureuse idée de mesurer et de dessiner les navires et les pirogues construits par les habitants de l'Asie, de la Malaisie, du grand Océan et de l'Amérique. Il en a formé une collection d'environ 150 planches accompagnées d'un texte explicatif. Sur les 16 livraisons qu'elle doit avoir, 5 ont déjà été mises en circulation, et la 6° est sous presse.

Un autre ouvrage, qui doit trouver ici sa place,

est le *Dictionnaire universel et raisonne de marine*, que M. A.-J. de Montferrier, auteur d'un dictionnaire estimé des sciences mathématiques, a publié cette année avec quelques collaborateurs, parmi lesquels je remarque MM. Rigault de Genouilly, ingénieur de la marine, A. Barginet (de Grenoble), J. B. Prax, ancien officier de marine, etc. Il forme un volume in-4° à double colonne avec 18 planches. Les auteurs de ce Dictionnaire ne se bornent pas à donner une simple définition des termes, mais ils résument des notions exactes sur les institutions de la marine, sur son régime, sur ses besoins, soit permanents, soit éventuels, et offrent principalement aux navigateurs une réunion presque complète des documents dont ils sont appelés à faire un incessant usage. Je n'omettrai pas non plus de vous signaler un autre *Dictionnaire de marine*, celui de M. le vice-amiral Willaumez, si bien accueilli dans l'origine par nos marins. On en annonce une quatrième édition de ce dictionnaire, revue par M. le capitaine de vaisseau Édouard Bouet, en ce moment gouverneur du Sénégal, qui doit y joindre les nouveaux termes de la marine à voile et à vapeur.

Parmi les notices insérées dans les *Annales maritimes* de cette année, qui rentrent dans la catégorie dont je m'occupe en ce moment, je recommanderai à votre attention :

1° Un *Mémoire sur l'influence que les changements de température exercent sur la marche des montres marines, et sur la nécessité de tenir compte de cette influence dans le calcul des mesures chronométriques*, par M. Ernest de Cornulier, lieutenant de vaisseau; 2° une *Notice sur les résultats des expériences relatives aux perturbations du compas à bord des navires en fer*, faites par George Biddel Airy, astronome royal, à la demande du bureau

de l'amirauté anglaise, et les *Instructions pour corriger les compas à bord des navires en fer*, du même savant, dont la traduction est due à M. Darondeau, ingénieur hydrographe de la marine; 5° un *Mémoire sur quelques documents génois relatifs aux croisades de saint Louis et à d'autres événements maritimes qui intéressent la France*, dont l'auteur est M. Jal, historiographe de la marine, auquel on doit un autre *Mémoire sur les vaisseaux ronds de saint Louis*, couronné en 1857 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et imprimé avec de nombreuses additions dans son *Archéologie navale*; et 4° enfin un *Rapport concernant l'industrie sérigène, la culture du mirier, etc.*, adressé au ministre de la marine et des colonies, par M. Perrotlet, botaniste agriculteur du gouvernement, à la suite de sa mission dans l'Inde, à Bourbon, à Cayenne, à la Martinique et à la Guadeloupe.

J'aurai aussi à mentionner le *Mémoire sur le système géographique des Grecs et des Arabes*, dû à M. Sédillot, professeur d'histoire au collège Saint-Louis, avec des cartes, et qui a paru en 1842.

Les *Observations nautiques et astronomiques sur Rio-Janciro, le cap de Bonne-Espérance, la Nouvelle-Zélande et Valparaiso*, rédigées en mer au mois de juin dernier, par un capitaine de navire marchand anglais, et adressées par lui au *Nautical magazine*, qui les a insérées dans son numéro de décembre.

La *Nouvelle encyclopédie populaire* qui se publie en ce moment à Turin, et les deux *Mémoires* que M. F. de Luca a fait paraître à Naples vers la fin de 1841, et dont il vous a fait hommage, sur la question proposée au 5° congrès des savants étrangers réunis à Florence, relativement à la géographie physique et à la géographie ancienne, et pour revendiquer, en faveur de l'école italienne, des recherches de géométrie ancienne.

Un recueil sur lequel je fixerai encore particulièrement votre attention, est la collection d'*Écrits ou opuscules géographiques, statistiques et autres*, d'Adrien Balbi, que son fils Eugène a recueillis et publiés à Turin en 5 volumes in-12, dont le dernier a paru en 1842. Plusieurs des articles de cette collection de notre docte et laborieux collègue contiennent sur l'Italie et sur l'empire d'Autriche des documents officiels très importants et peu connus, quelquefois même inédits. Je vous parlerai aussi d'un ouvrage récent (1842) de M. le lieutenant-colonel Wilkie, intitulé : *Des colonies anglaises considérées comme positions militaires*. Quoique le point de vue sous lequel l'auteur envisage les colonies soit principalement politique et militaire, les géographes puiseront néanmoins dans son ouvrage d'utiles informations; car il s'occupe aussi de la situation des lieux, de leur importance comparative, de leur population, des mœurs, des coutumes et du caractère des habitants. D'autres ouvrages remarquables publiés cette année en Allemagne doivent vous être encore signalés, ce sont :

1° Une *Notice sur les glaciers*, que M. Hugl a fait paraître à Stuttgart en un volume in-8° ;

2° La *Nouvelle méthode trigonométrique de mesurer la hauteur des montagnes*, avec 4 tableaux, due à M. Gruithuisen de Munich ;

3° L'ouvrage de M. Cotta de Dresde, sur l'*Étude de la géographie et de la géologie* ;

4° Les *Recherches critiques et historiques sur Pytheas de Marseille*, par M. Fuhr de Darmstadt ;

5° L'œuvre que M. Link a donnée à Berlin, sur l'*État primitif de la terre comparé à l'état actuel*.

La *Scythie et les Scythes d'Hérodote et description de l'état actuel de ces pays*, ouvrage accompagné de 4 cartes que M. Lindner a publié à Stuttgart en 1841, mérite



aussi de vous être indiqué, ainsi que quatre dissertations dues également à des Allemands et qui ont paru la même année, savoir :

*Sur les changements non périodiques de la distribution de la température qui a eu lieu sur la surface de la terre, de 1782 à 1859*, par M. Dove.

*Sur la population dans les anciens temps*, par M. Lumpt. Ces deux ouvrages imprimés à Berlin.

*Recherches sur la population*, que M. Bernouilli a fait paraître à Uhn.

Et enfin, *Sur l'origine grecque du zodiaque indien*, par M. Holzmann, imprimé à Carlsruhe.

Je clorai cette liste en mentionnant l'*Univers pittoresque*, ou Histoire et description de tous les peuples, etc., etc., vaste recueil qui doit former 40 volumes in-8, ornés de 2,500 gravures, et que publient MM. Didot. Les diverses parties de ce grand tout, confiées à des hommes spéciaux, ayant visité ou du moins soigneusement étudié les pays dont ils parlent, sont en général bien traitées. Parmi les volumes publiés cette année, je citerai ceux qui sont consacrés au *Mexique* et à l'*Afghanistan*. Sous la plume élégante et facile de M. de Larenaudière, notre collègue, dont vous connaissez tous l'érudition, la description du premier de ces pays offre une lecture à la fois instructive et pleine de charmes; et l'histoire de l'Afghanistan, confiée à M. Xavier Raymond, mérite aussi de vous être signalée.

Vous trouverez, je le crains, que j'ai donné une trop grande extension à cette nomenclature nécessairement aride, étant présentée sans développements. Je ne la clorai cependant pas avant d'avoir mentionné la *Connaissance des temps* ou des mouvements célestes, à l'usage des astronomes et des navigateurs, pour l'année 1845, publiée à Paris en 1842 par le Bureau des longitudes,

et dont l'*Annuaire* du même Bureau, destiné à populariser la science, n'est que le résumé. On me blâmerait certainement si je ne vous annonçais en même temps la publication de la 5<sup>e</sup> édition d'un ouvrage qui a obtenu depuis longtemps l'estime du monde savant ; je veux parler du *Traité de géodésie*, ou exposition des méthodes trigonométriques et astronomiques applicables à la mesure de la terre et à la construction du canevas des cartes géographiques, par M. le colonel Puissant, membre de l'Académie des sciences. J'ai aussi la certitude que vous approuverez la citation d'une publication faite récemment en Angleterre d'une seconde édition de la *Pratique de la navigation, et astronomie nautique*, en un volume in-8<sup>o</sup>, qu'on doit à M. le lieutenant Raper. La Société géographique de Londres a accordé sa médaille d'or de 1841 à la première édition de cet ouvrage, qui est placé à bord de tous les vaisseaux de la marine royale anglaise par ordre des lords-commissaires de l'amirauté. Ce double suffrage est un sûr garant du mérite éminent et de l'utilité du travail de M. Raper.

*Mémoires des Sociétés savantes et Journaux géographiques.*

Si le temps et l'espace dont je puis disposer me l'eussent permis, je vous aurais entretenus avec quelques détails des mémoires des Sociétés savantes et des journaux géographiques qui vous ont été offerts, ou que j'ai été à portée de consulter. Je vous aurais fait connaître la part plus ou moins grande dont chacun d'eux a contribué cette année aux progrès de la géographie ; mais cette tâche, que je n'aurais point voulu borner à une simple nomenclature, je me vois forcé à regret d'en renvoyer l'accomplissement à une

autre époque. Je ne puis cependant m'empêcher de vous signaler quelques uns des ouvrages périodiques que j'ai consultés avec le plus de fruit, ou qui m'ont été indiqués. Parmi ceux qui ont été publiés en France, je citerai :

Les *Comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, rédigés par MM. les secrétaires perpétuels; le *Journal des savants*; les *Annales maritimes*; les *Nouvelles Annales des voyages*; le *Journal de la Société asiatique*; l'*Institut*; l'*Écho du monde savant*; les *Annales de la propagation de la foi*; le *Journal des missions évangéliques*; le *Spectateur militaire*; le *Mémorial*; et surtout les *Annales des sciences géologiques*, le *Bulletin de la Société géologique de France* et les *Mémoires de la même Société* (1), recueils qui contiennent périodiquement une masse de faits géographiques. La *Revue des deux Mondes* m'en a fourni aussi quelques uns; et si les différentes académies imitent celle des sciences, les comptes-rendus de leurs séances pourront être utiles au géographe.

On trouve en Angleterre : le *Journal de la Société royale géographique de Londres*, la *Literary Gazette*, la *Quarterly Review*, l'*Edinburg Review*, la *Foreign Quarterly Review*, l'*Asiatic Journal*, la *Monthly Review*, l'*United Service Journal*, le *Nautical Magazine*, et dans l'Inde les *Actes de la Société géographique de Bombay*, etc.

Je dois à la Suisse la *Bibliothèque universelle de Genève*.

A l'Allemagne : les *Annales de géographie, d'ethnographie et de statistique*, rédigées par M. Berghaus, et

(1) *L'étude de la géologie menace d'une complète révolution la géographie moderne*, dit le *Dublin University Magazine*, et on est convaincu de l'exactitude de cette remarque en lisant les Recueils consacrés à la géologie, et que les géographes feront bien de ne pas négliger.

qui paraissent tous les mois à Breslau; le *Journal de géographie comparative* de Johan Gottfried Lüdde, imprimé à Magdebourg, et qui a commencé de paraître mensuellement avec l'année 1842, in-8°; les *Comptes-rendus des séances de l'Académie de Prusse*, qui se publient à Berlin; l'*Almanach géographique*, ou Rapports sommaires sur ce que la géographie et l'ethnographie offrent de plus nouveau et de plus remarquable, avec des figures. Journal publié à Prague depuis 1822, in-12, par M. Sommer; la *Géographie ancienne et les anciens géographes*, journal publié à Leipzig depuis le commencement de l'année 1841, par M. S.-T.-W. Hoffmann; l'*Ami des cartes*, rédigé à Berlin depuis 1840, par M. le colonel d'Oesfeld, chef du bureau trigonométrique royal, savant militaire, qui consacre son journal à l'examen impartial des cartes qui paraissent et possède lui-même une collection remarquable de cartes en grande partie anciennes et rares; le *Journal du commerce, de la géographie et des arts*, publié à Berlin depuis le commencement de 1841, par M. A. Hoffmann, et qui fait connaître les titres des nouvelles publications des cartes qui paraissent; *Ausland, ou les Pays étrangers*, journal géographique publié depuis longtemps à Munich, par M. Widenmann; les *Annales de météorologie et de magnétisme terrestre*, commencées seulement depuis le mois de septembre 1842, par M. Lamont, publiées à Berlin, et dont il n'a encore paru que la première partie; le *Répertoire de littérature*, dont une partie est consacrée à la géographie, publié à Iéna, par M. Gunther ou Junker, depuis le commencement de 1842, et qui a pour but de faire connaître les titres de tous les mémoires géographiques qui se trouvent épars dans les feuilles périodiques, but louable que s'est aussi proposé la *Revue littéraire*,

rédigée depuis plusieurs années par M. Brandes, à Berlin ; le *Journal de géologie*, publié à Berlin, par M. Karsten, etc.

Parmi les journaux géographiques qui se publient en Italie, on distingue les *Annales universelles d'économie politique, d'histoire, de voyages et de commerce*, qui paraissent chaque mois à Milan, sous la direction de M. Lampato.

La Norvège a le *Nouveau Magasin pour les sciences naturelles*, etc., et le *Nor, journal des sciences et de la littérature*, qui se publient tous les deux à Christiania, en norvégien, le premier chaque mois et le second à des époques irrégulières, et contiennent de temps à autre, surtout le premier, des articles géographiques.

Je citerai pour le Danemark (en danois) : le *Journal mensuel de la littérature*, etc. ; les *Archives de la marine* ; le *Magasin maritime*, etc.

Il paraît au Brésil une *Revue trimestrielle d'histoire et de géographie*, publiée par l'Institut historique et géographique de Rio-Janciro ; et les États-Unis de l'Amérique septentrionale ont le *Journal américain des sciences et des arts*, dirigé par le professeur Silliman et par M. Benjamin Silliman, qui paraît tous les trois mois à New-Haven, tandis que l'*Almanach américain et dépôt des connaissances utiles*, ne paraît qu'une fois l'année à Boston.

Je ne dois pas omettre de citer les *comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg*, recueil très remarquable qui m'a beaucoup servi, pour l'Asie principalement ; et j'ai le regret de n'avoir pu consulter les autres recueils périodiques et semi-périodiques publiés en Russie qui s'occupent de géographie, et dont il ne m'est pas possible de vous donner aujourd'hui même les titres.

*Nouvelles et faits divers.*

Je rappellerai les nouvelles observations que M. Daussy vous a communiquées sur un volcan sous-marin de l'océan Atlantique, situé par environ  $0^{\circ}20'$  de latitude sud, et  $22^{\circ}$  de longitude ouest. Depuis le 16 août 1858, date de la première note de M. Daussy sur l'existence probable de ce volcan, de nouvelles observations faites par des marins anglais et rapportées dans l'*United service Journal*, et dans le *Nautical magazine*, tendent à confirmer le fait important rapporté par notre collègue.

Deux éruptions remarquables de volcans doivent vous être signalées. C'est dans les Indes orientales que toutes deux ont eu lieu; l'une dans l'île de Banda, à la fin de 1841, a été accompagnée d'un tremblement de terre qui a duré pendant plus de trois quarts d'heure, en imprimant un violent roulis aux navires de la rade. La seconde éruption est celle du volcan de Gunnong-Gontour, le plus élevé de ceux de Java, puisqu'il a plus de 6,000 pieds; elle a continué pendant cinq jours sans interruption.

Un autre fait qui ne doit pas être passé sous silence, est la découverte d'un nouveau tertre tumulaire situé aux États Unis, dans la vallée de l'Ohio, à une demi-journée du chemin de Pittsburg en Canada. Il a la forme d'un cône tronqué, et sir John Elias Alexander, commodore dans la marine anglaise, qui l'a fait fouiller dans tous les sens, nous apprend, dans un Mémoire qu'il a lu à ce sujet au mois de juin dernier à la Société géographique de Londres, qu'il ressemble en tous points aux monuments du même genre qu'on trouve dans les pays scandinaves. Je renvoie à ce mémoire pour le détail des objets curieux retirés de cette

tombelle, qui remonterait, suivant M. Alexander, au XIII<sup>e</sup> siècle, et fournirait une nouvelle preuve que, déjà à cette époque, il existait des relations entre l'ancien et le nouveau monde.

Un événement qu'il faut signaler aussi, c'est l'extension progressive des congrès scientifiques originaires d'Allemagne où chaque branche des sciences a son congrès. Ils sont appelés à exercer une grande influence, et la géographie ne pourra que gagner aux fréquentes réunions de savants appartenant aux différentes parties de l'Europe, et bientôt peut-être du monde entier. Florence, où s'est ouvert un de ces congrès, au mois de septembre 1841, a vu réunis dans son sein des savants de tous les pays; et le congrès tenu en 1842, à Strasbourg, était composé de plus de 800 savants étrangers. Il faut espérer que dans quelques années les savants venant d'Amérique, d'Asie et même d'Afrique, se réuniront à leurs confrères d'Europe; et qui peut douter des avantages qu'en retirera la science géographique?

Je ne dirai qu'un mot de l'ascension du pic de Néthou, sommet culminant de la Maladetta, vainement tentée par Ramond, Cordier, Chaussenque et Arbanère, effectuée au mois de juillet 1842 par M. de Tchihatcheff, ancien officier au service de Russie, et je terminerai cette nomenclature de faits qui ne paraîtront peut-être pas tous géographiques, par un extrait du compte-rendu de la dernière séance générale de la Société des antiquaires du Nord, que m'a transmis M. le professeur Rafn. Un savant danois, dont j'ai eu plus d'une occasion de vous entretenir, le docteur Lund, qui réside depuis plusieurs années, comme vous savez, à Lagoa-Santa, dans le Brésil, a communiqué à ses amis de Copenhague un numéro du

*Journal historique et géographique de l'institut de Rio-Janeiro*, que la Société de géographie n'a malheureusement pas encore reçu. Ce journal annonce qu'on a trouvé à Saint-Paul un testament d'un certain *João Ramalhão*, souscrit le 5 mai 1580 par le notaire *Lawrenceo Vaz*, en présence du juge Pedro Diaz et de quatre autres témoins, qui tous l'ont signé, dans lequel le testateur déclare qu'il a vécu 90 ans dans ledit lieu. D'où il résulterait qu'il y serait arrivé en 1490, c'est-à-dire deux ans avant la découverte du nouveau monde par Colomb. Pour prouver que cette déclaration n'est pas sans quelque fondement, on cite un écrivain postérieur, le frère *Gaspar de Madre-de-Dios*, qui raconte en s'appuyant sur les documents existants encore de son temps, que *Martin Affonso de Sousa*, qui découvrit le premier cette partie du Brésil, prit terre près de Saint-Vincent le 17 août 1552, et reçut d'importants services d'un certain *Ramalhão*, marié avec la fille de Tebyrica, chef indien.

En admettant comme incontestable l'existence de *João Ramalhão*, ainsi que celle de son testament et la déclaration qui y est contenue, qu'en résulterait-il ? Est-ce que cet homme, qui devait être fort âgé lorsqu'il a fait son testament, puisqu'il y déclare qu'il habitait le Brésil depuis *quatre-vingt-dix* ans, n'a pas pu se tromper sur l'époque précise de son arrivée dans ce pays ? Il faut d'autres faits pour enlever à l'immortel Génois la gloire d'avoir découvert le nouveau monde !

#### *Travaux de la Société.*

Quelque développées qu'aient été les communications que je vous ai faites jusqu'ici, tout incomplètes



qu'elles sont néanmoins, sur les progrès de la géographie, ou du moins sur les travaux géographiques exécutés dans les différentes parties du monde depuis votre dernière assemblée générale, je ne vous ai point encore entretenus, vous avez dû le remarquer, de votre Société elle-même. Mais vous l'avez remarqué aussi, messieurs, je n'ai point négligé de vous parler des travaux de ses membres en particulier ; leurs noms ont souvent frappé vos oreilles, et vous dire ce qu'ils ont fait, n'était-ce pas prouver indirectement que la Société n'avait pas été au-dessous de la tâche qu'elle s'est imposée ?

Les réunions de votre commission centrale ont été remplies en partie par les communications que lui ont faites nos collègues résidant à Paris, comme ceux qui parcourent les différentes parties du monde ou qui les habitent. Elle en a également reçu de plusieurs savants étrangers.

MM. d'Abbadie et Lefebvre nous ont tenus exactement au courant, pour ainsi dire jour par jour, de toutes les découvertes qu'ils font en Abyssinie, de tout ce qui vient à leur connaissance sur ce pays, qui excite aujourd'hui tant d'intérêt. Vous devez à M. Gauttier d'Arc, consul-général de France en Égypte, les nouvelles qu'il a recueillies sur cette vice-royauté, sur l'Abyssinie, sur le dernier voyage exécuté sur le Nil Blanc par ordre du vice-roi d'Égypte, ainsi que la traduction d'une inscription coufique gravée sur marbre trouvée à Denia, en Espagne, et dont il nous a donné une empreinte. M. Lemoine consul-général de France en Bolivie, a transmis une notice intéressante sur l'isthme de Panama, et M. Warden a fourni des renseignements curieux sur ce même isthme, ainsi

que des informations officielles sur la population des États-Unis; M. le colonel Corabœuf a présenté un rapport sur la belle carte des États sardes, publiée par l'état-major de Sardaigne sous la direction de M. le général de Saluces; et M. Cochelet a parlé des rivières navigables et flottables de l'empire de Russie, et a communiqué une notice biographique sur M. Lefèvre, voyageur-naturaliste, mort à Mohamed-Ali-Polis, le 19 octobre 1859, ainsi qu'une notice intéressante de ce voyageur sur le Sennaar et le Cordofan. Nous avons souvent entendu M. Jomard parler de l'Égypte et des différents travaux exécutés par ordre du vice-roi, dans ce pays avec lequel il entretient une active correspondance; et vous savez tous que notre savant et laborieux collègue augmente chaque jour les richesses du *Cabinet géographique de la Bibliothèque royale*, qu'il a créé, et dont il est conservateur. Déjà l'une des merveilles de la capitale, ce cabinet en deviendra par ses soins l'une des merveilles les plus utiles, si le zèle de son fondateur est convenablement secondé (1). M. de Castelnaud a tracé la vie des Séminoles de la Floride, État sur lequel il a fourni deux itinéraires. Une notice sur la vie et les travaux de M. Chaumette-des Fossés, que la mort vient de nous enlever; un compte-rendu du *Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1840*, et un rapport sur le prix offert par feu S. A. R. M<sup>sr</sup> le duc d'Orléans, ont été lus par M. Roux de Rochelle.

(1) A la suite de ce rapport on trouvera, sous la forme d'Appendice, une notice rédigée par M. Jomard sur les principales acquisitions que le *Cabinet géographique de la Bibliothèque royale* a faites cette année.

M. Daussy, malgré ses occupations aussi importantes que multipliées au Dépôt de la marine, a trouvé le temps de présenter les résumés des renseignements publiés sur l'expédition anglaise du Niger, et des travaux de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg; d'extraire pour nous les morceaux les plus intéressants du *Nautical magazine*, et de nous offrir une notice sur un volcan sous-marin observé dans l'Océan Atlantique. M. d'Avezac, dont le zèle et le talent vous sont connus, a donné de l'intérêt à nos séances par la lecture qu'il y a faite de mémoires sur la géographie du pays de Sçoumal, situé à l'extrémité orientale de l'Afrique, sur la géographie ancienne de cette partie du monde, sur les îles fantastiques de l'Océan Occidental, et par les judicieuses observations dont il a accompagné les lettres de M. d'Abbadie. Nous devons la communication d'une notice sur le tremblement de terre qui a eu lieu en 1840 dans le district d'Erivan, à M. Barbié du Boeage; M. le capitaine Gabriel Lafond, qui a si longtemps voyagé en Amérique, a fait connaître les divers projets conçus pour établir une communication entre les océans Pacifique et Atlantique par le lac de Nicaragua. D'autres membres encore, et je me vois forcé de ne pas les citer tous, ont fait d'utiles communications. Ainsi, M. Thomassy, qui n'est encore qu'adjoint à la commission centrale, quoiqu'il ait tout le zèle et toute l'activité d'un membre qui serait très actif, a lu des morceaux pleins d'intérêt sur le Prêtre-Jean d'Asie et d'Abyssinie, sur un nouveau manuscrit du voyage de Magellan par Pigafetta, sur les travaux de deux géographes, Guillaume Fillastre et Didier Brugnon, et sur les caravanes de l'Afrique septentrionale. M. Lavallée a envoyé une no-

tice historique et géographique sur Trinidad de Cuba, où il exerce les fonctions de consul de France, et M. Berthelot, notre savant secrétaire-général, dont personne plus que moi ne doit regretter l'absence, a lu une note sur les nouveaux établissements agricoles fondés au Venezuela, par le colonel Codazzi, et nous a rendu compte de la statistique de Milan par Salari. M. Guillaume Platé a lu une savante *Dissertation géographique sur un passage de Constantin Porphyrogénète, concernant les fleuves du Palus Méotis, et l'existence d'un second détroit nommé BOUKLIK, donnant issue aux eaux de la mer d'Azof dans la mer Noire*. Le buste de l'enfant de Portugal, l'immortel dom Henri, en ce moment devant vos yeux, est un hommage de notre collègue M. Ferdinand Denis. Ce buste, exécuté par M. Jules Droz, d'après une miniature du xv<sup>e</sup> siècle placée en tête d'un manuscrit que M. Denis a découvert, doit orner le local ordinaire de vos séances. M. Droz se propose de faire des bustes semblables de tous les grands navigateurs et des mathématiciens célèbres. Le buste du prince Henri sera rapproché du portrait de Colomb, que j'ai eu l'honneur de vous donner dans le temps, et de la statuette représentant une ancienne divinité javanaise que d'Urville avait rapportée de Samarang, et qu'il vous a offerte. Nous avons entendu avec plaisir, dans l'une de nos séances, la lecture de la notice de M. Desjardins sur les progrès de la civilisation et de l'industrie en Autriche, et j'ai moi même fait connaître à la commission centrale les travaux de la Société des antiquaires du Nord de Copenhague, ceux de la Société royale des sciences de Norvège, et les progrès de l'hydrographie des côtes de cette intéressante partie de la Scandinavie,

dont les habitants élèvent des prétentions qui paraissent fondées à la découverte du nouveau monde avant Colomb, et je vous ai lu le rapport sur le prix annuel. M. le baron d'Hombres de Firmas nous a transmis une note sur le Vésuve ; M. le colonel Jackson, secrétaire de la Société géographique de Londres, son Résumé des observations de MM. Wilkie et Symonds sur la dépression de la mer morte ; M. William Brown-Hodgson, diplomate des États-Unis, les Résultats de l'exploration américaine dans les mers Australes, et nous avons reçu, par l'intermédiaire de M. Jomard, du docteur Clot-Bey, directeur du service médical en Égypte, d'Artin-Bey, premier secrétaire interprète de Mohammed-Aly, et de M. de Linant, ingénieur en chef des canaux et ponts-et-chaussées d'Égypte, de précieuses informations. Enfin, messieurs, un autre de vos collègues, car les derniers que j'ai cités, quoique étrangers à la France, appartiennent aussi à votre Société, le vénérable Eyriès, le doyen, le plus laborieux et certainement l'un des géographes modernes les plus érudits, sur la poitrine duquel nous regrettons tous de ne pas voir briller l'étoile de la Légion-d'Honneur, distinction qu'il a si bien méritée, a fait à votre commission centrale plusieurs communications intéressantes. Il a rendu compte d'une série de documents relatifs aux limites des États-Unis, de la correspondance et des mémoires de M. Boré, voyageur en Orient, de l'ouvrage de M. Perrier sur la Syrie, etc.

Vous devez à M. le docteur Eugène Robert, membre de la commission scientifique du Nord, la communication de *Notices sur le Groënland, sur la Nouvelle-Zélande et sur la ville et les environs d'Archangel* ; et à M. Dartley, un chapitre de ses *Recherches sur l'origine*

*des peuples du nord et de l'occident de l'Europe*, qu'il a lu à l'une de vos dernières séances.

Des étrangers aussi, sans être membres de la Société, ont bien voulu fournir des renseignements substantiels à votre commission centrale.

M. le colonel Visconti, en répondant à des questions que j'avais pris la liberté de lui soumettre, m'a mis en état de tracer l'historique des *Progrès de l'hydrographie dans le royaume des Deux-Siciles*; M. le colonel Sabine, l'un de vos correspondants, a communiqué des *Observations magnétiques faites à Toronto, dans le Canada, à Trevaunum, aux Indes orientales et à Sainte-Hélène*; M. Flachenaker a lu un savant *Mémoire sur les ruines de Carthage*, qu'il a explorées pendant plusieurs mois; M. Poinsett, ministre de la guerre des États Unis, et la Société philosophique de Philadelphie, vous ont adressé des documents curieux sur les limites des États-Unis, ainsi que le rapport du lieutenant Wilkes sur son expédition, lu à l'Institut de Washington; et vous avez reçu de M. le major Jervis un *Rapport sur les tenures (land tenures) de Bombay*, et un *Mémoire géographique et statistique sur le Konkun et sur la côte occidentale de l'Inde*, et plusieurs autres Notices dont il est l'auteur, et qui ont été insérées dans les *Actes de la Société géographique de Bombay*.

Votre Bulletin mensuel a été publié régulièrement, et le comité auquel la commission centrale en a confié la rédaction a fait tout ce qui dépendait de lui pour vous tenir au courant des progrès de la science, en offrant en même temps de l'intérêt. Si vous le voulez sérieusement, messieurs, votre journal en acquerra chaque jour de plus en plus, et il pourra devenir avec le temps une source féconde d'utiles informations :

j'allais dire une autorité presque irrécusable. Le moyen est facile , venez en plus grand nombre à nos séances ordinaires , prenez part à nos discussions , ouvrez-nous vos porte-feuilles , faites-nous part de vos observations. Les communications que vous nous adresserez , soyez-en bien convaincus , ne seront point cachées sous le boisseau.

Si, depuis la fin de 1840 , époque à laquelle a paru le sixième volume de vos *Mémoires* , rien n'a été imprimé dans ce recueil , ce n'est pas que la matière ait manqué. La traduction de la *Géographie d'Aboulfeda* , qui devait former le tome VII , avait été en effet terminée par le savant orientaliste M. Reinaud ; mais , faute de fonds , votre commission de comptabilité a été forcée d'ajourner indéfiniment la publication. C'est par le même motif que nous avons dû ne pas donner suite au projet conçu depuis longtemps , de publier le dictionnaire berbère du docte Venture , ouvrage original , neuf , et relatif à un dialecte particulier parlé dans les environs d'Alger , à Cherchell et ailleurs. Des démarches ont été faites à ce sujet pour obtenir une subvention , et l'impression en partie gratuite à l'imprimerie royale. Nous comptons beaucoup sur l'intérêt que porte à notre Société le ministre du roi que vos suffrages ont placé à sa tête , et sur l'appui de l'illustre maréchal , président du conseil.

Des documents importants sur l'Amérique centrale nous ont été transmis depuis quelques années par M. le colonel Juan Galindo ; plusieurs des dessins qui les accompagnaient ont été lithographiés ; mais nous n'avons pu continuer cette publication , ni commencer l'impression du texte. Ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire plus haut me dispense de vous en indiquer le motif.

Aussitôt que le funeste événement qui a enlevé à la Société le contre-amiral Dumont d'Urville, dernier président de votre commission centrale, est parvenu à la connaissance du bureau, il s'est empressé, après vous avoir appelés tous à lui rendre les derniers honneurs, d'ouvrir une souscription pour élever un monument à la mémoire de l'illustre navigateur. Cette souscription, à laquelle plusieurs ministres du roi et des étrangers distingués, parmi lesquels je dois citer M. de Demidoff, qui mérite à tant de titres notre reconnaissance, ont bien voulu concourir, a produit jusqu'ici une somme de 4,950 francs. Nous avons l'espoir qu'elle s'accroîtra. Le conseil municipal de la ville de Paris s'est mis aussi au rang des souscripteurs en concédant 4 mètres de terrain dans le cimetière du Sud pour la sépulture de d'Urville et de sa famille; et cette concession faite immédiatement après que la mort de l'amiral a été connue, une ordonnance royale du 16 octobre l'a approuvée. Le comité du monument, choisi par la commission centrale, a cru devoir s'adjoindre M. Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydrographe de la marine, l'un des compagnons de Dumont d'Urville, et l'un de ses plus habiles collaborateurs, qui jouissait de toute sa confiance et de son estime. Un architecte d'une haute réputation, M. Gau, auteur d'un *Voyage en Nubie*, et M. Dantan, sculpteur, dont le talent est avantageusement connu, nous ayant offert gratuitement leurs services, nous les avons acceptés, et nous nous sommes concertés avec eux. Le programme du monument arrêté par la commission leur a été communiqué pour avoir leurs observations, et déjà les travaux du caveau sont terminés; on va s'occuper des travaux d'art.

Malgré la pénurie de fonds, l'impression et la pu-



blication de votre bulletin , ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire , n'ont point souffert d'interruption ; et , si nous n'avons pu faire pour votre bibliothèque , qui commence à prendre un grand développement , l'acquisition de plusieurs ouvrages importants et de quelques cartes remarquables utiles à consulter par les membres de la Société , et par les étrangers qui viennent fréquemment la visiter , la libéralité de plusieurs des ministres du roi et de quelques particuliers y a suppléé en partie , et a rempli bien des lacunes. Deux recueils qui seraient pour nous d'une haute utilité , les *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences* et le *Journal des savants* , nous manquent encore. Des Académies et des Sociétés françaises et étrangères , et des savants de toutes les nations , dont je voudrais pouvoir citer tous les noms , enrichissent chaque jour de leurs dons vos collections , qui s'augmentent aussi par des échanges. Il est à regretter que nous ne possédions pas encore certaines publications étrangères , relatives à la géographie ; que d'autres telles , par exemple , que le *Journal de la Société de géographie de Bombay* , la *Revue trimestrielle de l'Institut historico-géographique du Brésil* , etc. , etc. , ne vous parviennent pas toujours régulièrement. Nous aurons à aviser aux mesures à adopter pour nous procurer les publications qui nous manquent , et pour recevoir plus exactement les autres. Il serait enfin à souhaiter que l'Académie impériale de Saint-Petersbourg , qui a la bonté de nous offrir ses importants mémoires , voulût bien y joindre , comme complément , les *comptes-rendus de ses séances* , où l'on trouve tant de faits géographiques pleins d'intérêt. C'est un vœu que je me permets d'exprimer.

La sévère économie qui a dû présider à l'emploi de vos faibles ressources pécuniaires ne vous a point empêchés de donner des encouragements aux voyageurs qui ont contribué aux progrès des sciences géographiques. Chaque année le prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie a été distribué ; ce sont MM. Dease et Simpson qui ont obtenu en 1842 la première médaille pour leurs découvertes dans l'Océan polaire arctique, et les autres se sont partagées entre M. W. Schomburgk, pour son exploration de la Guyane anglaise, et notre intrépide et savant collègue M. Arn. d'Abbadie pour ses voyages en Abyssinie.

Les médailles d'encouragement pour des nivellements barométriques faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France, dont les fonds ont été faits par notre collègue, M. Perrot, n'ont point été distribuées depuis quelques années faute de concurrents, ce qui doit surprendre lorsqu'on connaît le talent et le zèle de nos ingénieurs. Outre la médaille annuelle qui sera décernée l'année prochaine à l'auteur de la découverte la plus importante faite en 1840, nous devons espérer que le prix fondé par feu S. A. R. le duc d'Orléans en faveur du navigateur ou du voyageur dont les travaux géographiques auront procuré à la France ou à ses colonies, avant le 1<sup>er</sup> avril 1843, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité, cessera enfin d'être prorogé.

Vous pouvez hardiment vous dire, messieurs, qu'avec des moyens aussi limités que ceux dont vous disposez, vous avez fait tout ce qui était humainement possible pour atteindre le noble but que vous vous êtes tracé. Dans un avenir qui n'est pas très éloigné, le gouvernement du Roi, convaincu de l'utilité des services que

vous êtes appelés à rendre , viendra , n'en doutez pas , à votre secours d'une manière assez efficace pour vous mettre en état d'en rendre de plus grands.

Pendant le cours de cette année , vous avez entretenu des liaisons amicales et réciproquement avantageuses , quoique trop peu fréquentes avec les Sociétés sœurs fondées à votre imitation à Londres , à Francfort , à Bombay , à Berlin , en Amérique et avec des savants de toutes les parties du monde. Ces liens se resserreront de plus en plus ; nos communications réciproques deviendront chaque jour plus multipliées , et grâce à nos efforts réunis , le temps viendra , je l'espère , où toutes les portions du globe seront parfaitement connues et décrites , où il nous restera peu à apprendre sur les races qui les habitent ; et pour me servir des expressions de Malte-Brun , où « *le genre humain aura achevé de connaître sa demeure et de se connaître lui-même.* » (1) »

(1) Je dois reconnaître que j'ai dû d'utiles communications à MM. le baron de Derfelden de Hinderstein , de Navarrete , Reinganum , Vander Maelen , Thomas Wright , à M. le comte Arrivabene , à M. de Siebold , à un jeune littérateur danois , M. Conrad Rothe , et à quelques autres étrangers. Des savants français , parmi lesquels je citerai MM. le baron Walekenaer , le vicomte de Santarem , Jomard , etc. , ont bien voulu mettre à ma disposition leurs riches collections , et je ne saurais trop me louer également de l'extrême obligeance de M. le lieutenant-général Pelet , directeur général du dépôt de la guerre. J'ai aussi des remerciements à adresser à MM. Boblaye et Carette , etc. , etc. ; mais c'est à M. Daussy , ingénieur-hydrographe en chef de la marine que j'ai , sans contredit , les plus grandes obligations. Il m'a rendu l'inappréciable service de revoir avec moi , et de revoir plusieurs fois tout mon travail , en véritable ami , qu'aucune difficulté ne rebute , et de m'aider de ses bons avis. Si mon rapport , qui offrira sans doute beaucoup de prise à la critique , renferme encore des lacunes , si on a à lui reprocher de graves imperfections , et certains jugemens que quelques personnes trouveront peut-être hasardés , ces défauts , dont une partie est presque

## APPENDICE.

DÉVELOPPEMENT DE LA COLLECTION GÉOGRAPHIQUE DE LA  
BIBLIOTHÈQUE ROYALE EN 1842.

—

Après avoir consacré plusieurs années à réunir les cartes récentes, le conservateur de la collection géographique de la Bibliothèque royale s'est efforcé, pendant l'année qui vient de s'écouler, de l'enrichir d'une autre série de cartes également utiles pour la compléter, c'est à savoir les bonnes cartes publiées depuis le

inséparable d'une œuvre semblable, je dois, pour être juste, en assumer toute la responsabilité.

Je terminerai cette note en exprimant mes regrets d'avoir reçu trop tard pour pouvoir mentionner à sa place, le rapport de M. le colonel de Puydt, pour faire suite à la collection de tous les documents relatifs au Guatemala, formant une brochure in-8 de 203 pages accompagnée d'une Carte du district de Santo-Thomas, État de Guatemala, à l'échelle de 1/480000, d'une Carte particulière du port de Santo-Thomas, à l'échelle de 1/60000 et enfin d'une petite Carte de l'Amérique centrale. Je dois me borner à dire ici que ce rapport renferme des faits intéressants, qu'il relève des erreurs géographiques échappées à Malte-Brun, à Balbi, etc.; et que son auteur, colonel du génie, est commissaire spécial du gouvernement belge près l'État de Guatemala et chef de la commission d'exploration dans l'Amérique centrale.

En parlant des ouvrages publiés sur la France, j'ai omis de citer une brochure, intitulée : *Diverses enceintes de Bourges*, extraite des mémoires joints aux travaux topographiques de la nouvelle carte de France. M. le chef d'escadron d'état-major Saint-Hypolite, auquel on la doit, y a joint un plan de la ville de Bourges et de ses environs qu'il a adressé lui-même au 1/20000.

Enfin, je ferai observer qu'à la page 500 de ce rapport, les imprimeurs ont transposé la phrase qui commence par ces mots : ces cartes et ces plans..., revus par M. de Krusenstem..., et qui s'applique non aux cartes levées par le gouvernement japonais, mais aux cartes et plans publiés par M. de Siebold.

commencement du siècle. La diminution des publications nouvelles pendant la présente année était un motif de plus pour rechercher les cartes antérieures qui, d'ailleurs, manquaient à la collection. On le sait au reste, il ne faut pas croire que les dernières publications soient toujours les plus exactes et les meilleures : c'est surtout en cartographie qu'on peut reconnaître le fait contraire. La cause en est évidente ; les éditeurs de cartes, voulant faire servir leurs planches autant que possible, se bornent trop souvent à quelques faibles changements qui altèrent toute l'économie du dessin ; et, par exemple, ils font un mélange d'itinéraires imparfaits avec des relèvements géométriques ; on y trouvera des positions déterminées astronomiquement d'après les nouvelles découvertes, à côté de positions purement idéales. C'est encore dans la partie orographique, et dans l'hydrographie continentale, qu'on est à même d'observer combien certaines cartes, toutes modernes, sont peu satisfaisantes, malgré la prétention des rédacteurs à profiter des nouvelles déterminations. Sur la simple description d'un voyageur, ils tracent presque au hasard des bassins qui n'existent pas, et supposent quelquefois des plateaux là où il y a dépression. On doit bien regretter que les voyageurs se dispensent trop souvent d'accompagner leurs relations d'une esquisse de carte, qui prévient souvent des erreurs grossières, et qu'ils n'imitent pas généralement les voyageurs anglais, qui rarement négligent de tracer leur route. Est-ce chez nous défaut d'une instruction spéciale, ou toute autre cause ? Quel que soit le motif, il faut déplorer un oubli qui amène toutes sortes d'imperfections sur nos cartes. Ceux-ci estropient la nomenclature, ceux-là vont jusqu'à changer l'orien-

tation d'un des points cardinaux à l'autre. Cette question de la construction des cartes modernes demanderait à être traitée *ex professo* ; il ne s'agit ici que de montrer qu'il est certaines cartes du siècle dernier qui sont encore préférables à celles des mêmes pays données de nos jours, et qu'il faudrait, le plus souvent, se borner à donner des monographies, des études topographiques locales. Une fois ces matériaux réunis avec le temps, c'est alors qu'on pourrait tenter de bonnes cartes générales.

Le total des pièces qui sont entrées cette année dans le cabinet géographique jusqu'au mois de décembre s'élève à 4780 : elles sont classées selon cinq grandes divisions, comme dans le rapport de l'année dernière, savoir : I, la géographie mathématique . II, les cartes chorographiques et la géographie proprement dite : III, la géographie physique ; IV, la géographie politique, etc. ; V, la géographie historique.

I. La première grande division de la cartographie de la Bibliothèque royale, comprenant la géodésie, l'hypsométrie et aussi l'uranographie, n'a point reçu de productions nouvelles de quelque importance ; il faut pourtant faire mention d'un atlas d'astronomie populaire par Madler, de la carte de l'éclipse totale du soleil en 1842, et de l'atlas des phénomènes célestes de M. C. Dien, en dix cartes parfaitement exécutées ; la marche des planètes y étant tracée soigneusement, et tous les phénomènes d'occultation indiqués, c'est une facilité donnée aux voyageurs pour le calcul des distances horaires

Dans l'article de la géodésie on citera une nouvelle méthode trigonométrique pour mesurer la hauteur des montagnes.

II. Les cartes des contrées et régions sont toujours les plus nombreuses. On distingue, avant tout, la nouvelle carte de France, 8 feuilles, avec le tableau des coordonnées, la suite de la grande chorographie d'Italie, parvenue à sa 69<sup>e</sup> livraison; la belle carte du royaume de Sardaigne, qui à la vérité ne fait que de commencer, et que publie M. le chevalier de Saluces; le 5<sup>e</sup> volume du *Pilote français*, une carte de la province du Tyrol en 6 feuilles, et le duché de Hesse-Darmstadt aussi en 6 feuilles; la suite des cartes officielles du grand-duché de Hesse et du grand-duché de Bade; celle de l'atlas de Hanôvre par Papen; deux nouvelles feuilles de la carte chorographique des Etats sardes; une carte d'Écosse par Ainslie, en 9 feuilles; la carte de l'écueil qui a succédé à l'île Julia; l'atlas topographique de la Hollande ou république Batave, en 6 feuilles; l'Afrique du nord-ouest; les nouvelles cartes de l'Algérie du Dépôt de la guerre; la carte d'Afrique de Mac Queen; la régence de Tunis d'après M. Falbe; 8 feuilles de la côte d'ouest d'Afrique, et 4 feuilles de la carte de Chine, par l'amirauté anglaise; une carte des îles Ioniennes de J. Arrowsmith, 1840; le Khorasan, par Zimmermann, 1841; une carte de Khivalh de J. Arrowsmith, 1841; la collection des cartes de l'Inde, données par M. l'assin à Calcutta, au nombre de 39; une carte de la Jamaïque de J. Arrowsmith; la Guyane anglaise, par Arrowsmith, 1845; l'île Falkland, d'après Fitzroy, par Arrowsmith, 1841; 40 cartes américaines, de Tanner et autres géographes du pays, entre autres le Mexique, le Texas, des cartes de la Floride, de Maryland, Honduras et la Plata; dans l'Océanie, 6 feuilles de l'Australie, avec les détails de quatre de ses ports; plusieurs cartes

de la Nouvelle-Zélande, publiées par Arrowsmith et Wyld, telles que le port et la ville d'Auckland. On doit mentionner aussi de beaux plans de ville, de Moscou, Königsberg, Spa, Ulm, Wiesbaden, Vienne, Ofen, Pesth, etc.

Parmi les cartes plus anciennes, citons grand nombre de cartes manuscrites sur Saint-Domingue, se rapportant à l'époque de la révolution; on y remarque le plan d'une nouvelle ville tracé par le fameux Toussaint Louverture; 18 feuilles de différents États de l'Union, avec un atlas spécial pour la Caroline du sud; le Mexique avec l'Amérique centrale, de Laurie, 1838; Fredonia, c'est-à-dire les États-Unis d'Amérique, publiés par le même, 1842; les embouchures de l'Hoo-gly, en 2 grandes feuilles, par Benj. Lacam, Londres, 1840; la carte du cours de l'Haouach, par M. Rochet-d'Héricourt; Pile Chusan, et Amoy, 2 feuilles.

La collection des cartes récentes du Dépôt de la marine, en 58 pièces; les Mielles et laisses de mer, dans le Cotentin, en 100 feuilles manuscrites, à très grande échelle, travail qui est très ancien, et qui peut servir à reconnaître les changements qui se sont opérés depuis un siècle; les embouchures de l'Elbe et du Weser, par Wollmann et Schuback, Hambourg, 1851, une grande feuille; la Moravie, par Brünn, les trois premières feuilles; sept cartes du Piémont et des États Sardes; plusieurs comtés de l'Angleterre et de l'Écosse, entre autres Kent en 26 feuilles, Lincoln et Buckingham, en 12 feuilles. On a reçu deux belles cartes récentes de la Finlande et de l'île Aland, offertes à la Bibliothèque royale par le pasteur Sadelin: il est probable que si l'existence du cabinet géographique de la Bibliothèque royale, et la destination qu'il a de former un



dépôt central et une collection complète de cartes anciennes et modernes ouvertes à l'étude tous les jours et à chacun, indigène ou étranger, était plus connue, l'exemple de M. le pasteur Sadelin serait imité et suivi dans toute l'Europe.

III. Parmi les cartes physiques récentes, les livraisons de l'*Atlas physique* de Berghaus jusqu'à la 9<sup>e</sup>, la *Carte géognostique de la Saxe* en 20 feuilles, par la chambre cadastrale, 1840; la *Carte géognostique de la Grèce*, par Fiedler, 1840, et surtout la grande *Carte géologique de France*, en 6 feuilles atlantiques, par MM. Élie de Beaumont et Dufresnoy, dont l'apparition a fait oublier sans peine le temps qui s'était écoulé depuis qu'on l'attendait : ouvrage des plus importants et qui ne craint point le parallèle avec la belle *Carte géologique d'Angleterre* de Greenough.

On s'occupe beaucoup depuis quinze ans de la communication de l'océan Atlantique avec la mer du Sud, depuis que l'on a reconnu l'insuffisance, ou plutôt l'impossibilité, sous le rapport commercial, du passage du nord-ouest. Bien que la plupart des bons esprits aient donné la préférence à la voie du lac Nicaragua dans l'Amérique centrale sur les deux ou trois autres lignes proposées, on n'est guère plus avancé à cet égard qu'il y a un siècle; personne n'ignore que le baron de Humboldt a exprimé son opinion nettement sur l'avantage d'établir cette communication par la rivière San-Juan, le grand lac Nicaragua et le lac Léon, qui arrive à quelques lieues de l'océan Pacifique. Ce n'est pas le lieu de discuter cette question; nous voulons seulement indiquer une carte dressée avant 1791, pour établir l'avantage, la possibilité et la facilité du passage d'une mer à l'autre, par ce même lac et cette même

rivière ; cette carte et le mémoire de M. Martin de la Bastide, auteur du projet, étaient des pièces assez curieuses pour être accueillies dans le cabinet géographique de la bibliothèque royale ; on peut les comparer au travail de M. Laborde, qui adopta, à peu près à la même époque, l'idée de M. Martin de la Bastide, dans son *Histoire abrégée des voyages de la mer du Sud* avec atlas, 1791.

Une autre carte ancienne, pour un canal moins important, mais du moins curieux pour l'histoire des canaux français, est celle du *Canal royal de Paris*, qui est aujourd'hui réalisé dans les canaux de l'Ourque, et Saint-Martin.

Les cartes et atlas géologiques et géographiques acquis par la Bibliothèque royale, en outre de celles qui précèdent, sont : la *Carte géognostique du Rhœnland*, en 5 grandes feuilles, par Oeynhausner, etc., 1825, la *Carte géognostique de l'Oural et de l'Altaï*, d'après Rose, Humboldt et Ehrenberg ; celle du cercle de Manhartberg, par Holger, 1841 ; la *Carte géologique des environs de Philadelphie*, par Troost, 1826, la *Géologie* de Léonhardt ; la *Géographie des plantes*, par Schow, 1823, fait partie des cartes physiques, ainsi qu'une grande *Carte magnétique* par M. Barlow.

IV. Au premier rang des cartes de géographie statistique, nous placerons la *Carte frontière* annexée à la dernière convention pour nos limites sur le Rhin, remarquable pour la beauté d'exécution comme pour la grandeur : cette carte n'a pas moins de 9 mètres ; ensuite une nouvelle *Carte des chemins de fer et des canaux d'Angleterre*, une carte semblable pour la Pensylvanie, la *Carte des bateaux à vapeur atlantiques*, de Wild, 1842 ;

une *Carte générale de la navigation à vapeur*, par Mogg, 1841; la *Carte ecclésiastique de la Bavière et celle du duché de Schleswig*; *l'Europe ethnographique*, 1<sup>re</sup> carte de l'atlas ethnographique de M. Ober Muller.

Parmi les cartes ethnographiques, statistiques et administratives, la collection a reçu 8 cartes frontières offertes en don à la Bibliothèque royale par M. Albert Gallatin (l'ancien ministre plénipotentiaire des États-Unis en France), et relatives aux limites disputées entre la république et la Grande-Bretagne; deux cartes dressées par notre administration des postes, nécessaire pour ce service, qui est devenu colossal; une *Carte des anciennes frontières de la république française*, en 29 feuilles; il faut surtout faire mention de deux *Cartes commerciales et agricoles sur l'Inde*, en 14 feuilles, faites à Calcutta par M. Tassin; l'une pour la culture de l'indigo, du sucre et de la soie, l'autre pour la culture du thé dans l'Assam supérieur; enfin, de la *carte ecclésiastique de Bavière*, par G. Mayr, 1841.

V. Les cartes historiques et la géographie ancienne comptent principalement l'*Atlas historique de la Grèce et des colonies helléniques*, en 24 feuilles, par M. Kiepert, Berlin, 1841; deux *Cartes du théâtre actuel de la guerre dans l'Afghanistan*, la 5<sup>e</sup> partie de l'édition de Ptolémée, par Wilberg et Grashof, 1842. Cette branche comprend les voyages nouveaux, ou anciens, accompagnés de cartes qu'on ne pourrait se procurer séparément. Nous citerons un *Voyage en Roumélie*, en 2 volumes; un *Voyage de Kachemire*, par Vigne.

Il faut ajouter, pour les cartes des voyages, les cartes historiques et le théâtre de la guerre, 1<sup>o</sup> un

assez grand nombre de voyages avec cartes anciennes et modernes, tels que les voyages de Valentia, Salt, Mungo-Park, etc., dans l'Inde, en Abyssinie, dans la Sénégambie, etc., les derniers voyages à l'Oural, les voyages dans l'Afrique supérieure; le voyage du capitaine de la marine égyptienne Sélim à la recherche des sources du fleuve Blanc; le théâtre de la guerre actuelle en Chine et au nord-ouest de l'Inde. A cette branche se rapportent trois grandes cartes originales manuscrites, d'un beau travail, exécutées à Malte même en l'an VII et l'an VIII, pendant l'occupation française, et qui font voir la position des assiégeants, à Malte et à Goze; dans la géographie ancienne, l'édition de la table de Peutinger par Katansick, publiée à Bade.

Une sixième branche embrasse les pièces qui n'entrent pas dans les divisions précédentes; ces différentes espèces de productions géographiques consistent dans des cartes d'une espèce particulière, telles que l'*Atlas typographique* de M. Raffelsberg de Vienne, tout à-fait remarquables pour l'exécution et la netteté, pouvant s'imprimer en toutes sortes de langues (1); les dictionnaires et les catalogues géographiques; les recueils périodiques consacrés à la géographie et aux cartes, etc. Cette partie s'est enrichie de la Géographie statistique du duché de Saxe-Altenburg, par Frommelt, du Dictionnaire du grand-duché de Bade, les 2 premières livraisons par Huhn, 1841. Le dictionnaire géographique publié par M. Édouard Biot mérite une mention toute spéciale; c'est un ouvrage neuf en son genre et dont le mérite est bien au-dessus de celui de l'à-propos. L'utilité des dictionnaires spéciaux mérite qu'on

(1) M. F. Didot avait donné une carte typographique de la France il y a trente ans. Cet essai n'a pas eu de suite. On en connaît qui remontent au XVI<sup>e</sup> siècle.

leur donne ici le premier rang; nous mentionnerons le Dictionnaire géographique, topographique, etc., de la Bavière, par Seibert, Munich, 1840; un autre d'Eisenmann, Erlangen, 1840, 2 vol.; le Dictionnaire de la Souabe, Ulm, 1840, 2 vol.; le duché de Styrie, Leipzig, in-8°, 1840; le Dictionnaire géographique et historique de Bretagne, par Ogée; le Dictionnaire maritime espagnol; le Dictionnaire des Deux-Siciles, par Repetti; d'autres Dictionnaires géographiques et statistiques des Deux-Siciles, par Mastriani, et par Ortolani; le Dictionnaire topographique de l'Irlande, par Lewis, 1857, 2 vol. in-4°, et un atlas.

Il paraît en Allemagne, depuis quelque temps, un journal de géographie, intitulé : *Zeitschrift der Erdkunde*, etc., par M. Ludde, et le *Kartenfreund*; les Annales de Berghaus se continuent à Breslau. Les Sociétés géographiques de Londres et de Berlin continuent leurs recueils périodiques; on attend toutefois la suite du tome XI du journal de la première. Des ouvrages dogmatiques ont paru aussi en Allemagne, cette terre classique de la géographie (car ce titre lui appartient légitimement); c'est, par exemple, l'ouvrage intitulé : *Die Methodik der Erilkunde*, par M. Ludde, in-8, 1842. — Une des premières places appartient aux *Éléments de géographie* de H. Berghaus, embrassant en 5 livres toutes les branches de la science; 7 livraisons ont paru; l'ouvrage en contiendra 9 ou 10; la géographie mathématique et la géographie physique y sont traitées avec développement. Citons encore la Russie, par Th. Bulgarin, renfermant une partie historique et une partie de géographie statistique, 4 volumes; le Manuel de statistique universelle, de W. Schubert, dont 5 volumes ont déjà paru à Koenigsberg; la Statis-

tique des États autrichiens, par Springer, Vienne, 1840; l'Afrique de Dapper, et un assez grand nombre de descriptions qui, bien qu'anciennes, ont encore du prix pour l'histoire de la science; des traités scientifiques, tels que le Système de géographie ancienne et moderne de Playfair; le Catalogue des cartes et ouvrages de géographie faisant partie des diverses bibliothèques de la marine, formant le troisième volume du Catalogue général. On a acquis 518 cartes manuscrites ou imprimées de la collection qu'avait formée le général du génie Valazé, et encore des cartes manuscrites fort curieuses, faites pour Louis XV, et qui représentent Marly et Saint-Germain à cette époque: l'exécution précieuse de ces cartes en fait de véritables miniatures, des chefs-d'œuvre de dessin.

On a lieu d'espérer qu'indépendamment des fonds modiques affectés annuellement à la collection de la Bibliothèque, des dons généreux viendront l'accroître gratuitement, et hâteront le moment où elle pourra rendre de réels services. Plus le temps s'écoule, plus on regrette vivement que l'on ne donne pas une impulsion plus grande et plus rapide à une institution dont l'utilité ne pouvait se contester en aucun temps, et qui est devenue d'une nécessité indispensable. N'est-il pas, en effet, urgent d'avoir un dépôt central et complet des productions et des notions géographiques, aujourd'hui surtout que la solution des questions d'administration publique repose en grande partie sur la connaissance exacte du sol, de sa configuration, de son relief, de ses productions et de sa population? Ne voit-on pas que le défaut d'instruction géographique est ce qui a retardé le plus les progrès de notre commerce; que la prospérité commerciale de l'Angleterre a crû en raison

de l'extension des connaissances, enfin que l'esprit de découvertes ne peut prendre son essor que par le progrès des études? Il est temps de consacrer à la collection de la Bibliothèque royale des ressources plus étendues, et un local digne, convenable, c'est-à-dire vaste et commode, pour que le public puisse jouir des richesses qui y sont déjà rassemblées.

---

COMPTE-RENDU *des Recettes et des Dépenses de la Société pendant l'exercice 1841-1842.*

---

RECETTES.

Reliquat du compte de 1840-1841 ;  
 intérêts des fonds placés ; souscription  
 du Roi ; renouvellement des souscrip-  
 tions annuelles et produit des diplô-  
 mes délivrés aux nouveaux mem-  
 bres ; vente du Recueil des Mémoires  
 et du Bulletin. . . . . 10,612<sup>f.</sup> 57<sup>c.</sup>

DÉPENSES.

Frais d'agence, d'administration,  
 de loyer ; impression du Bulletin et  
 gravure des planches ; médailles dé-  
 cernées en 1842. . . . . 8,492 87

---

En caisse le 30 décembre 1841. 2,119 70

Plus, une inscription de 600 fr. de  
 rente 5 p. 100.

*Certifié par le Trésorier de la Société et approuvé par  
 l'Assemblée générale.*

Signé CHAPPELLIER.

Paris, le 30 décembre 1842.

---

## DEUXIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SEANCES.

---

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

---

*Seance du 2 décembre 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Casimir Guérin adresse ses remerciements à la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres.

M. Peter Waren Dease écrit de Montréal, le 28 octobre 1842, pour remercier la Société de la médaille d'argent qu'elle a bien voulu lui décerner ainsi qu'à son infortuné compagnon de voyage M. Simpson pour leurs découvertes dans les mers arctiques. M. Dease a reçu avec la plus vive reconnaissance cette honorable marque de distinction, et les suffrages de la Société sont pour lui la plus précieuse récompense des travaux et des fatigues de sa périlleuse exploration.

M. de Barruel-Beauvert écrit à la Société pour lui annoncer son prochain départ pour l'Amérique centrale, où il se rend avec une mission du Muséum d'histoire naturelle, et aussi avec la qualité de directeur de deux établissements agricoles situés dans les États de Costarica et de Nicaragua. M. de Barruel offre son concours actif à la Société, et promet de lui



fournir des renseignements géographiques, historiques et archéologiques sur cette partie du Nouveau-Monde placée entre la Colombie et le Mexique, la mer du Sud et la mer des Antilles. La Commission centrale accepte avec empressement les offres de M. de Barreul, et lui vote des remerciements.

M. le général de Tcheffkine, chef d'état-major du corps des ingénieurs des mines en Russie, adresse à la Société, par ordre de S. E. le comte de Cancrino, ministre des finances, un exemplaire de l'*Annuaire magnétique et météorologique*, publié par l'administration impériale des mines.

M. le comte de Gräberg de Hemsö adresse à la Société deux opuscules; le premier en son nom, sous le titre de : *Degli ultimi progressi della geografia pour 1841*, et le second, au nom de M. Ranuzzi, sous le titre de : *Intorno allo stato attuale delle nostre cognizioni orografiche*.

MM. Adrien Cochelet et d'Avezac font hommage à la Société pour sa bibliothèque, le premier du *Diario historico del ultimo viage que hizo M. de la Sale para descubrir el desembocadero y curso del Missisipi*; le second d'un exemplaire de l'*Histoire de la grande île Madagascar, composée par le sieur de Flacourt*.

M. le Président offre, de la part de M. Gauttier d'Arc, une vue des îles Columbrettes.

La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Jomard donne communication de trois lettres qu'il a nouvellement reçues au sujet du second voyage de Selim Bimbachi à la découverte des sources du Bahr-el-Abiad. La première est de M. d'Arnaud, le voyageur français qui accompagnait l'expédition,

ainsi que M. Sabatier; la deuxième de M. Gauttier d'Arc, consul-général de France en Égypte; la troisième de M. le Dr Perron, orientaliste, directeur de l'école médicale du Caire. Il ajoute quelques observations sur les résultats de cette expédition, qui a atteint le 4<sup>e</sup> degré 42' de latitude N., sans qu'on ait aperçu les *montagnes de la Lune*, et qui a fait découvrir des peuplades remarquables sous le rapport des races, des mœurs et des usages. La même lettre annonce que MM. Feret et Galinier, officiers d'état-major envoyés en Abyssinie par le gouvernement français, sont de retour au Caire depuis quelques jours; ils ont rempli complètement la mission dont ils étaient chargés. M. Blondeel Van Cuellebroecke, consul belge, envoyé aussi en Abyssinie par son gouvernement, et qui y était entré par Moussava, est revenu en même temps que M. d'Arnaud. M. le Dr Perron annonce également le retour de M. Thibaut, chargé d'une mission par le vice-roi. M. Thibaut, qui a voyagé chez les Schlouks et chez d'autres peuplades voisines, est un homme précieux pour les voyages dans ces contrées éloignées. Enfin, M. Bell, jeune Anglais, qui a couru les plus grands dangers en Abyssinie, est aussi de retour au Caire. Ces diverses communications sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. Jomard annonce qu'il a fait une Notice sur les nouvelles cartes en relief de M. Bauer Keller et sur les *cartes-relief* en général : le temps ne permet pas d'en donner lecture.

M. de la Roquette lit pour M. le colonel Corabceuf la première partie d'un rapport sur la nouvelle carte topographique des États continentaux de S. M. le roi de Sardaigne, publiée, sous la direction de M. le général chevalier de Saluces, par le corps royal d'état-major

sarde. Renvoi de ce rapport au comité du Bulletin.

Le même membre exprime le désir de voir les correspondants donner plus d'activité à leurs relations avec la Société. On demande qu'il leur soit adressé à cet effet une circulaire. La proposition est adoptée.

La Commission centrale décide , sur la proposition de M. le Président , que l'éloge de M. le contre-amiral d'Urville sera prononcé dans la séance générale du mois de mars prochain.

Il est rendu compte de l'état de la souscription au monument ; elle s'élève au présent jour à la somme de 4,815 fr. 50 cent.

M. le Président annonce que le Bureau s'occupe de la séance générale qui doit avoir lieu dans le courant de décembre , sous la présidence de M. le ministre de l'agriculture et du commerce. Outre le discours d'ouverture de M. le Président et la Notice annuelle des travaux de la Société et des progrès de la géographie par M. de la Roquette , plusieurs voyageurs se proposent de faire des communications. M. Dufflot de Mofras , entre autres , lira un fragment de son voyage en Californie , au Rio Colombia et sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

*Séance du 16 décembre 1842.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein écrit à la Société pour lui annoncer l'envoi des feuilles 4 et 8 de sa carte des Indes orientales. Les feuilles 5 et 6, qui compléteront ce grand travail , seront publiées incessamment.

M. Jomard met sous les yeux de l'assemblée une esquisse de carte qu'il a tracée pour aider à suivre les

deux premiers voyages du capitaine de frégate égyptien Selim Bimbachi à la découverte des sources du Nil ; il rappelle que deux voyageurs français, M. d'Arnaud et M. L. Sabatier , étaient associés au second voyage , et qu'ils en ont rapporté des observations géographiques pleines d'intérêt.

Le même membre présente deux documents qui lui ont été adressés du Caire par M. Chedufau, ancien médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie ; l'un est une carte de l'Aeyr et d'une partie de l'Hedjar, dressée, d'après les matériaux de M. Chedufau, par MM Galinier et Feret, officiers d'état-major ; l'autre un Mémoire succinct sur la construction de la carte, avec des observations sur les provinces de l'Arabie qui y sont comprises. Il lit ensuite la traduction faite par M. Fresnel d'un conte galla, avec des réflexions de l'auteur sur les métamorphoses éthiopiennes. Ces diverses communications sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. le Président appelle ensuite l'attention de la Commission centrale sur la nécessité de s'occuper enfin d'une table des matières pour la collection du Bulletin. Ce recueil périodique se compose aujourd'hui, en effet, de 58 volumes qui renferment de très nombreux et précieux documents, presque perdus aujourd'hui faute de répertoire, et il demande que l'exécution de cette table soit adoptée en principe, et que la question soit renvoyée au comité du Bulletin pour proposer le mode à suivre. Cette proposition, vivement appuyée par plusieurs membres, est adoptée à l'unanimité.

La souscription au monument d'Urville, dont il est rendu compte par M. le Président, s'élève aujourd'hui à la somme de 4,200 fr. 50 cent.

M. Duflot de Mofras donne lecture d'un fragment de son voyage en Californie , qu'il destine pour l'assemblée générale du 5o décembre.

M. le Président annonce que M. Gay a préparé pour la séance générale une Notice sur son dernier voyage au Chili et à Cusco.

*Assemblée générale du 5o décembre 1842.*

La Société de géographie a tenu sa deuxième assemblée générale annuelle le vendredi 5o décembre 1842 , à l'Hôtel-de-Ville , sous la présidence de M. Cunin Gridaine , ministre de l'agriculture et du commerce. L'assemblée comptait un grand nombre de savants et de personnages de distinction , entre autres M. le baron Van der Cappellen , ancien gouverneur-général des Indes néerlandaises , et plusieurs consuls français et étrangers. On y remarquait aussi la fille du célèbre géographe major Rennell , lady Rood , qui a publié de nouvelles éditions des ouvrages de son père , ainsi que ses œuvres inédites.

M. le Président a ouvert la séance , et dans un discours écouté avec une vive attention , il a considéré la géographie dans ses rapports avec la prospérité de nos relations politiques et commerciales , et avec les progrès de la civilisation. M. le ministre s'est félicité de pouvoir seconder les efforts de la Société pour le progrès des découvertes , en appelant l'attention du gouvernement sur ses utiles travaux , et entre autres sur la publication du Dictionnaire et de la grammaire berbère de Venture.

M. le secrétaire a lu le procès-verbal de la dernière assemblée générale , et a donné communication de la liste des cartes et des ouvrages offerts à la Société.

M. Ferdinand Denis, l'un des conservateurs de la bibliothèque Sainte-Geneviève, écrit à la Société pour lui faire hommage du buste de l'Infant D. Henrique, qui a contribué si puissamment à l'accroissement des connaissances géographiques. Ce buste a été fait par l'un de nos habiles statuaires, M. Jules Droz, d'après une miniature du xv<sup>e</sup> siècle, placée en tête d'un manuscrit portugais que M. Ferdinand Denis a signalé le premier à l'attention des amis de la science.

M. Jomard a présenté le *fac-simile* d'un globe terrestre conservé à Francfort, et qu'il a trouvé dans la bibliothèque de cette ville. Ce *fac-simile* forme les planches 15 et 16 de sa collection des *Monuments de la géographie*.

M. le Président proclame les noms des nouveaux membres admis dans la Société depuis la dernière assemblée générale.

M. de la Roquette, vice-président de la Commission centrale, faisant fonctions de secrétaire-général en l'absence de M. Berthelot, a lu quelques fragments de la Notice annuelle des travaux de la Société et des progrès des sciences géographiques pendant l'année 1842. Les importantes communications annoncées dans l'ordre du jour ne permettant pas de lire en entier la partie du rapport consacrée au progrès des sciences géographiques, M. de la Roquette expose le plan de son travail, et se borne à faire connaître par d'intéressantes Notices les pertes que la Société et la science ont eues à déplorer cette année, et à présenter un résumé succinct des travaux de la Société. Le reste de son travail est réservé pour l'impression.

M. Duflot de Mofras a lu un fragment de son voyage en Californie, au Rio Colombia et sur la côte N.-O. de l'Amérique; et M. Gay, arrivé à Paris depuis quel-

ques jours, a lu un fragment de son voyage au Chili, à Cusco et dans les contrées voisines. Ces importantes communications ont été accueillies par l'assemblée avec le plus vif intérêt.

L'heure avancée n'a pas permis à MM. Lafond et Thomassy de lire les Notices qu'ils avaient préparées, le premier sur Tongatabou et les îles des Navigateurs; le second sur les caravanes et les pèlerinages de l'Afrique septentrionale.

M. Chapellier, trésorier de la Société, a présenté le compte-rendu des recettes et des dépenses de la Société pendant le dernier exercice.

L'assemblée avait à procéder à l'élection de deux membres de la Commission centrale en remplacement de MM. le contre-amiral d'Urville et Edwards; elle a nommé au scrutin M. Thomassy à la première place. MM. Cortamberg, Couthaud, Desjardin et de Froberville ayant obtenu le même nombre de suffrages, la seconde place a été réservée au plus âgé de ces quatre candidats.

La séance a été levée à 10 heures.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 16 décembre 1842.*

M. LAURY, ingénieur.

*Séance générale du 30 décembre.*

M. Jean MALLAT, médecin de l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu de Manille (Philippines).

## OUVRAGES, CARTES, ETC.,

OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*pendant le second semestre de l'année 1842 (1).*

## EUROPE.

OUVRAGES.

LIRES.	DONATEURS.
Statistica generale della regia, Città e Provincia di Milano, compilata da G. Salari. 1 vol. in-fol.	M. G. Salari
Fragments de Statistique administrative sur l'arrondissement de Savenay (Loire-Inférieure). In-8°, 1835. . . . .	M. Dauttey.
Recherches sur l'origine des peuples du nord et de l'occident de l'Europe In-8°, 1839 . . . .	Le même.
Die sporadischen Insel Sikinos ein Beitrag zur hellenischen Alterthumskunde. In-8°, 1839. . . .	M. Reinganum.
Utrecht et ses beaux environs; coup d'œil sur les particularités de cette ville et de la province, par M. Van der Monde. 1 vol. in-12. . . . .	M. le baron de Derfelden de Hindersien.
Guide universel de l'étranger à Paris, ou nouveau Tableau de cette capitale. Paris, 1843: 1 vol in-18. . . . .	M. A. Montémont.
Statistique de la France, publiée par le Ministre de l'Agriculture et du commerce. <i>Territoire et population</i> , 1 vol; <i>Commerce extérieur</i> , 1 vol; <i>Agriculture</i> , vol. 1 à 5. Paris, 1837-1842. 7 vol. in-fol. . . . .	M. le Ministre de l'Agr. et du Com.
Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, par MM. Charles Nodier, Taylor et de Cailloux. Picardie, 73 <sup>e</sup> à 83 <sup>e</sup> livraisons.	M. le Ministre des Affaires étrang.
Notice géographique sur Archangel. (Extrait de la <i>France maritime</i> .) Brochure in-4. . . . .	M. Eugène Robert.
Voyage de M. le vicomte R. Anglès à Archangel. Brochure in-8. . . . .	M. de Frobeville.

## CARTES.

Carte géologique d'une partie de la Servie et de l'Albanie, dressée par le colonel Lapie, d'après

1. Il n'en a paru utile de rennir à la fin du bulletin, qui est en même temps celui du volume, tous les ouvrages, cartes, etc., offerts à la Société pendant le cours du second semestre de 1842 en les livrant méthodiquement l'un après l'autre qui se suivent dans le même rapport. P. 4, 6.



- les renseignements recueillis en 1836 et 1838 par M. Visquenel. 1 feuille. . . . . M. Visquenel.
- Carte des Etapes de France, publiée par ordre de M. le Ministre de la Guerre et gravée au dépôt de la Guerre. 2 feuilles, 1842. . . . . M. Revel.
- Mappa geographica alme diocesis Wesprimiensis per indylos comitatus Wesprim, Simigh et Zala. Extensa atque in quinque archidiaconatus et octodecim districtus divisa. Astronomicis observationibus et trigonometricis operibus superstructa. Anno MDCCCXLI. Opera Stephani Viser. Pestini, lith. J. Watzinger, 2 feuilles . . . . . M. Viser.
- Carte particulière des côtes de France, partie comprise entre les roches de Ponsal et Pontusval. . . . . M. le Ministre de la marine.
- Plan de l'Abervrachi et de ses environs. . . . . Le même.
- Carte particulière des côtes de France, partie comprise entre Pontusval et l'île de Bas. . . . . Le même.
- Carte particulière des côtes de France, partie comprise entre l'île Grande et les Heaux . . . . . Le même.
- Plan des rades de Bruse, de Bandol et du port de Saint-Nazaire . . . . . Le même.
- Plan de la rade de Bormes et du mouillage du Lavandou. . . . . Le même.
- Plan du mouillage de Cavalaire . . . . . Le même.
- Département du Nord (extrait de la Carte topographique de la France, levée par les officiers de l'état-major, et gravée au dépôt général de la guerre, sous la direction de M. le lieutenant-général baron Pelet). Paris, 1840, 4 feuilles . M. le Ministre de la Guerre.
- Département des Ardennes (extrait, etc.). Paris, 1841, 4 feuilles. . . . . Le même.
- Département de la Seine-Inférieure (extrait, etc.). Paris, 1841, 4 feuilles. . . . . Le même.
- Département du Doubs (extrait, etc.). Paris, 1841, 6 feuilles . . . . . Le même.
- Carte physique, administrative et routière de la Suisse. Paris, 1842, 1 feuille. . . . . M. Duvotelay.

## ASIE.

## OUVRAGES.

- Almanach de Pondichéry pour les années 1838 et 1839. 2 vol. in-8. . . . . M. Constant Sicé.
- Annuaire statistique des établissements français dans l'Inde pour 1840. 1 vol. in-8. . . . . Le même.
- Mémoire sur la chronologie de l'histoire des Japonais, et sur l'époque de la fondation de Madjapahit. Brochure in-4. . . . . M. le baron Walekenaer.

- Exercices pratiques d'analyse, de syntaxe et de lexicographie chinoise. 1 vol. in-8. . . . . M. Stanislas Julien.
- Voyage en Crimée, au Caucase, en Arménie, et Atlas. 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> livraison, 1842; tome V. Paris, 1843. . . . . M. DuBois de Mantpéreux.
- Geographical and statistical Memoir of the Konkun. The revenue and land tenures considered with reference to their first institution and present working. Calcutta, 1840, 1 vol. in-8. . . . M. le major Jervis
- Contributions to the Statistics of Western-India. Extracted from a Memoir of the Konkun. Drawn up by major Jervis in 1823—1830. Broch. in-8. . . . Le même.
- Prize essays on the condition of Hindu females, by Hari Kesavaji and Da'Doba Pa'ndurang, with an introductory notice by the rev. doctor Stevenson. Brochure in-8. . . . . Le même.
- Il Segistau ovvero il corso del fiume Hindmeud secondo Abu Ishak-el-Farssi-el-Isstachri, geografo arabo (*Edizione fuori del commercio*). Milano 1842, brochure in-4. . . . . M. Malini.
- Vindicte Sincæ*. Dernière répose à M. Stanislas Julien; suivie d'un parallèle de sa nouvelle traduction du Lao-tsen, avec une traduction précédente par M. Pauthier. Paris, 1842, 1 vol. in-8. . . . . M. Pauthier.
- Voyage en Orient, par M. Léon de Laborde. 12<sup>e</sup> livraison . . . . . M. le ministre de l'Instruct. publ
- Description de l'Asie-Mineure, par M. Charles Texier. 23<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> livraison. . . . . Le même.
- L'Afghanistan, ou Description géographique du pays théâtre de la guerre, accompagnée de détails sur les tribus de ces contrées, leurs mœurs, leurs usages, etc., par N. Perrin. Paris, 1842, 1 vol. in-8, avec une carte. . . . . M<sup>me</sup> veuve Arthus Bertrand.

## CARIES.

- New and improved Map of various routes between Europe and India, comprehending western and northern Asia; together with Asia-Minor and Egypt. Calcutta, 1834, 4 feuilles. . . M. Tassin
- Map of the north frontier of British India, including the protected Sikh states, Lahore, Cashmeer, Cabul, Herat, Candahar, Shikarpore, and Bhawalpore; together with Sinde and Rajpootana, the Indus river and part of Beloochistan. Calcutta, 1838, 4 feuilles. . . . . Le même.
- Map of Upper Assam, comprising the districts of Jorhat, Lükimpore and Sudiya, shewing the tea tracts, discovered by G. A. Bruce; also

- the roads proposed to be opened from Sudiya to the Booree Dibing. Calcutta, 1839, 3 feuilles. M. Tassin.
- Map of Eastern Asia comprising China, parts of Tibet and Mougolia, Bootan, Assam, Burma and Eastern Bengal; together with Anam, Cambodia, Siam, Laos, the Malay Peninsula and the Indian Archipelago. Calcutta, 1840; 2 feuilles. Le même.
- Hind hà Hindusthan Ka. Nakská (carte de l'Inde en Indostani). Calcutta; 6 feuilles. . . . . Le même.
- A new and improved Map of the provinces of Bengal and Behar, with Benares and adjoining territories, exhibiting the district divisions, the civil and military stations and police thamas, and likewise the principal indigo, silk and sugar works. Calcutta; 12 feuilles. . . . . Le même.

## AFRIQUE.

## OUVRAGES.

- Annuaire algérien pour 1842 (1258 de l'Hégire), 1<sup>re</sup> partie, 1 vol. in-8. . . . . M. Marcel.
- Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance, entrepris dans les mois de mars, avril et mai 1836, par MM. Arbousset et F. Daumas, missionnaires de la Société des missions évangéliques. Paris, 1842, 1 vol. in-8, avec carte, vues et costumes. . . . . Société des miss. évang. de Paris.
- Histoire de la grande île Madagascar, composée par le sieur de Flacourt. Troyes, 1663, un vol. in-8. . . . . M. d'Avezac.
- Premier voyage à la recherche des sources du Bahr-el-Abiad ou Nil-Blanc, ordonné par Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte, sous le commandement du capitaine de frégate Selim-Bimbachi, broch. in-8. . . . . M. Jomard.
- Des relations politiques et commerciales de la France avec le Maroc (suite et fin), 1 vol. in-8. . . . . M. Thomassy.

## CARTES.

- Plan de la rade de Mogador, levé en 1840 par MM. Prouhet et Jamin, sous la direction de M. le ministre de M. Bouct . . . . . la marine.

## AMÉRIQUE.

## OUVRAGES.

- Rapports présentés au congrès de Venezuela par les Ministres de l'Intérieur, de l'Agriculture, de la Guerre et de la Marine sur les divers ser-

- vices de ces départements Caracas, 1843, 3 vol. in-8. (en espagnol). . . . . M. Berthelot.
- Tableaux des Tribus indiennes de l'Amérique du Nord, 1 vol. in-8. . . . . M. Gallatin.
- Vues et Souvenirs de l'Amérique du Nord, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> et dernière livraisons, in-fol . . . . . M. de Castelnau
- Voyages autour du monde et Naufrages célèbres. — Voyages dans les Amériques. Paris, 1843, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> livraisons. . . . . M. Gabriel Lafon
- Diario historico del ultimo Viaje que hizo M. de La Sale para descubrir el desembocadero y curso del Missisipi, por M. T. Joutel, traducido al español por el coronel J. M. Tornel. Nueva-York, 1831, 1 vol. in-12. . . . . M. A. Cochelet.
- Voyage dans l'Amérique septentrionale, et particulièrement dans les territoires de la Floride, du Wisconsin et au Canada (extrait de la nouvelle *Bibliothèque des Voyages*). Brochure in-8. M. de Castelnau.
- Notes sur l'atterrissage du Rio de la Plata, et sur les différentes routes que l'on peut suivre pour remonter ce fleuve jusqu'à Buenos-Ayres, par M. N. Du Périer. Paris, 1842, brochure in-8. M. le Ministre de la Marine.
- Voyage dans l'Amérique méridionale, par M. Alcide d'Orbigny, 60<sup>e</sup>, 61<sup>e</sup> et 62<sup>e</sup> livraisons. . . . . M. le Ministre de l'Instruct. publ.

## CARTES.

- Mapa de la isla de Cuba y tierras circunvercinas, segun la division de los naturales, con las derrotas que siguió el almirante don Cristobal Colon en sus descubrimientos por estos mares, y los primeros establecimientos de los Espaguoles, para servir de ilustracion à su Historia antigua, por D. Jose de la Torre y de la Torre. 1 feuille. M. Ramon de la Sagra.
- Map of the disputes territory (Maine) reduced from the original of M. Featherstonhaug and Mudge, british commissioners. 1839, 1 feuille. M. de Castelnau.
- Map of the Louisiana. 1 feuille. . . . . Le même.
- Carte des côtes septentrionales du Brésil depuis Maranham jusqu'à l'embouchure de la rivière des Amazones, dressée par M. Daussy. . . . . M. le Ministre de la Marine.
- Carte d'une partie de l'archipel des Galapagos, levée et dressée en 1838 par M. de Tessan. . . . . Le même.
- Carte des Antilles, dressée par M. Keller . . . . . Le même.
- Carte de l'Amérique méridionale, indiquant ses différentes époques géologiques. Paris, 1842, 1 feuille. . . . . M. Alcide d'Orbigny.
- Carte générale de la république de Bolivia, dressée par M. d'Orbigny d'après les itinéraires relevés dans le cours des années 1830, 31, 32 et 33. Paris, 1839; revue en 1842 et coloriée géologiquement; 2 feuilles. . . . . Le même

## OCÉANIE.

## CARTES.

- Carte des îles Marquises (archipel de Mendana ou Non-ka-Kiva), levée et dressée en 1838 par M. de Tesson . . . . . M. le Ministre de la Marine.
- Carte des possessions néerlandaises dans le grand archipel indien. Feuilles 4 et 8. . . . . M. le baron de Derfelden de Hinderstein.

## VOYAGES DE CIRCUMNAVIGATION. }

- Synopsis of the Cruise of the U. S. exploring expedition during the years 1838, 39, 40, 41 and 1842; delivered before the national Institute by its commander, Charles Wilkes. Washington, 1842. Brochure in-8, avec une Carte générale du voyage. . . . . M. le colon. Poinsett.
- Voyage autour du monde sur la corvette la *Bonite*, Physique, par MM. Darondeau et Chevalier. — Observations magnétiques, tome 1<sup>er</sup>, 1<sup>re</sup> partie, in-8. — *Album historique*, par M. Lauvergne, 7<sup>e</sup> livraison. — *Botanique*, par M. Ch. Gaudichaud, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> livraisons. — *Zoologie*, par M. Eydoux, 10<sup>e</sup> livraison. . . . . M. le Ministre de la Marine.
- Campagne de circumnavigation de la frégate l'*Artémise*; tome II, in-8. . . . . Le même.
- Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*. — *Histoire du voyage*, par M. Dumont-d'Urville, tome II. 1<sup>re</sup> partie, in-8. — *Atlas pittoresque*, 6<sup>e</sup> à 16<sup>e</sup> livraisons. — *Atlas d'Histoire naturelle*, — *Zoologie*, par MM. Hombron et Jacquinot, 3<sup>e</sup> 4<sup>e</sup> livraisons. . . . . Le même.

## MÉLANGES.

- Annuaire pour 1842. . . . . Bureau des longit.
- Éléments de l'histoire du genre humain, 2<sup>e</sup> cahier, géographie. . . . . M. Dally.
- Mémoires des Académies et Sociétés des sciences et d'agriculture (suite) pour 1839, 1840, 1841, de Dijon, Evreux, Versailles, Troyes, Rouen, Angers, Lons-le-Saulnier, Meaux.
- Mémoires de la Société géologique de France, tome V, 1<sup>re</sup> partie. . . . . Société géologique de France.
- Nuovi elementi di geografia ecc. quinto periodo di geografia secondo l'ordine degli studi geografici che contiene lo studio elementare della geografia antica, 1 vol. in-8. Napoli, 1837. M. F. de Luca
- Istituzioni elementari di geografia naturale, topografica, astronomica, fisica e morale ordinate con nuovometodo, in otto periodi, 1 vol. in-8. Napoli, 1838. . . . . Id.

Geometria piana, 1 vol. in-8. Napoli, 1813. . . . .	M. F. de Luca
Geometrica analitica, analisi a due coordinate, 1 vol. in-8. Napoli, 1813. . . . .	Id.
Geometria analitica a due coordinate, 1 vol. in-8. Napoli, 1814. . . . .	Id.
Trigonometria piana analitica, 1 vol. in-8. Na- poli, 1814. . . . .	Id.
Istituzione pratica di agrimensura da servire per l'istruzione popolare, 1 vol. in-8. Napoli, 1840.	Id.
Nouvelles annales des voyages, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre. . . . .	Auteurs et édit.
Journal asiatique, octobre. . . . .	Id.
Annales maritimes et coloniales, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre. . . . .	Id.
Annales de la propagation de la foi, novembre. . .	Id.
Annales des sciences géologiques, mai, juin, juillet, août et septembre. . . . .	Id.
Journal d'éducation populaire, novembre. . . . .	Id.
Recueil de la Société polytechnique, mai, juin, juillet, octobre. . . . .	Id.
Écho du monde savant. Six derniers mois de 1842.	Id.
Revista trimestral de historia e geographia du Bre- sil n° 13. . . . .	Id.
Bulletin de la Société de géologie, tome XIII, feuilles 17 à 22, 23 à 26; tome XII, feuilles 32 à 36. . . . .	Id.
Revue scientifique, juin, juillet, août, septem- bre, octobre, novembre. . . . .	Id.
Revue de la Société polytechnique, juin. . . . .	Id.
Journal de l'Institut historique, juillet, août, septembre, novembre. . . . .	Id.
Journal des Missions évangéliques, août, septem- bre, octobre, novembre. . . . .	Id.
Mémorial encyclopédique, juin, septembre. . . . .	Id.
Journal de la Société asiatique de Londres, n° 13.	Id.
Bulletin de la Société économique des amis du pays de Valence, n°s 1 à 9 . . . . .	Id.
Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le major Rennel. In-4, 1842. . . . .	M. le baron Wale- kenær.
Notices historiques sur MM. de Lesseps, par M. de La Roquette (extraites de la Biographie universelle) In-8. . . . .	M. de La Roquette.
Notice historique sur Georges Duval de Leyrit, par M. de La Roquette. In-8, 1842. . . . .	Le même.
Address to the royal geographical Society of Lon- don at the anniversary meeting (23 mai 1842). by W. R. Hamilton, président . . . . .	Société geogr. de Londres
Ode sur la mort du duc d'Orléans. . . . .	M. Albert Monte- mont.

- History of the Huguenots from 1598 to 1838.  
1 vol. in-8. Paris, 1839 . . . . . M. Browning.
- Memorie della reale Accademia del Scienze di  
Torino, 2<sup>e</sup> série, tome III, 1841. . . . . Acad. des Sciences.  
de Turin.
- Transactions of the philosophical Society held at  
Philadelphia, vol. VIII, 1<sup>re</sup> partie. . . . . Société philos. de  
Philadelphie.
- Scritti geografici, statistici e vari di Adriano  
Balbi, raccolti ed ordinati per la prima volta  
da Eugenio Balbi. 5 vol. in-12, 1841-1842. . . M. Adrien de Balbi.
- Observations sur le *Morus multicaulis*, et sur une  
nouvelle espèce voisine, in-8. . . . . M Perrotet.
- Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin  
pour 1840 (en allemand). . . . . Acadé. de Berlin.
- Comptes-rendus des séances de l'Académie des  
sciences de Berlin, de juillet 1841 à juin 1842.  
(en allemand). . . . . La même.
- Geschichte der Erd und Länderabbildungen der  
Alten besonders der Griechen und Römer, 1  
vol. in-8, 1839. . . . . M. Reinganum.
- Untersuchungen über die geographischen Entdec-  
kungen der Portugiesen unter Heinrich dem  
seefahrer, ein Beitrag zur Geschichte des see-  
handels und der Geographie im Mittelalter.  
Göttingen, 1842. . . . . M. J.-E. Wappaus.
- Records of ancient Science exemplified and au-  
thenticated in the primitive universal standard  
of weights and measures; communicated in an  
essay transmitted to capt. H. Kater, by capt.  
Jervis. Calcutta, 1835; broch. in-8. . . . . M. le major Jervis.
- Second Bulletin of the proceedings of the national  
institution for the promotion of science, March  
1841 to february 1842. Washington, 1842;  
broch. in-8 avec 5 planches . . . . . Institution nation.  
de Washington.
- Annuaire magnétique et météorologique du corps  
des ingénieurs des mines de Russie, rédigé par  
A.-T. Kupfer (année 1840). Saint-Petersbourg,  
1842; 1 vol. in-4. . . . . S. E. le comte Gau-  
crine.
- Degli ultimi progressi della geografia, sunto pre-  
sentato e letto in parte il dì 18 settembre alla  
reunione degli scienziati italiani tenuta in Fi-  
renze. Milano, 1842; broch. in-8. . . . . M. le comte Gra-  
berg de Hemsö
- Intorno allo stato attuale delle nostre cognizioni  
topografiche. Brochure in-8. . . . . M. Ranuzzi

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTIENUES

DANS LE XVIII<sup>e</sup> VOLUME DE LA 2<sup>e</sup> SÉRIE.

N<sup>os</sup> 103 à 108.

(Juillet à Décembre 1842.)

---

## PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	Pages
Premier voyage à la recherche des sources du Nil-Blanc ordonné par S. A. Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte.	
Note préliminaire, par M. JOMARD. . . . .	5
Journal du voyage par SELIM BEMBACHT, capitaine de frégate de la marine égyptienne. . . . .	7
Extrait en ce qui concerne la géographie du compte-rendu de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg pour l'année 1841, par M. Füss, secrétaire perpétuel (communiqué par M. DAUSSY). . . . .	30
Notice sur les nouveaux établissements agricoles fondés au Vénézuëla, par M. BERTUELOT. . . . .	37
Notice sur la Nouvelle-Zélande, suivie de remarques sur la hauteur des lames au cap Horn, par M. Eugène ROBERT. . . . .	55
Navigation du capitaine <i>Becroft</i> dans la rivière Formosa, le Quorra ou Niger et le Vieux-Galebar, (P. D.). . . . .	60
Sur l'île Futuna (Allou-Fatou ou Horn.) (P. D.). . . . .	62
Note sur l'inauguration du monument élevé à la mémoire de René Caillié à Labadère (Charente-Inférieure). (J—D.). . . . .	63
Note succincte sur la mappemonde de Hereford, publiée en six grandes planches coloriées, <i>fac-simile</i> . 1 <sup>re</sup> livraison des <i>Monuments de la géographie</i> , par M. JOMARD. . . . .	67
Premier voyage à la recherche des sources du Nil-Blanc ordonné par Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte (2 <sup>e</sup> article). . . . .	81
Notice de divers documents envoyés à la Société de géographie par M. le colonel POISSERT, ministre de la guerre aux États-Unis, et par la <i>Société philosophique de Philadelphie</i> , par M. EYRIÈS. . . . .	107
I. Négociations entre les États-Unis de l'Amérique septentrionale et le Mexique sur leurs limites respectives. . . . .	108
II. Territoire de l'Orégon. -- Rapport du comité des affaires étrangères sur le territoire au-delà des monts Rocky. . . . .	112



Travaux géographiques sur l'Oural.— Notice adressée à M. <i>Jomard</i> , président de la Commission centrale, par M. J. DE KHANKOFF, conseiller de S. M. l'empereur de Russie. . . . .	129
Pays d'Atsch, en Nubie. — Extrait d'une lettre adressée à M. <i>Jomard</i> par M. ARTIN-BEY. . . . .	135
Notice sur le Groenland, suivie de réflexions sur la pêche de la baleine et les jets d'eau que l'on voit au milieu des champs de glace flottante, M. par le docteur Eugène ROBERT. . . . .	138
Population des États-Unis en 1840, d'après le dénombrement officiel fait en vertu d'un acte du Congrès ( communiquée par M. WARDEN). . . . .	144
Lettre de M. LINANT à M. <i>Jomard</i> sur les travaux de canalisation en Égypte. . . . .	145
Note au sujet des travaux de canalisation dans la Haute-Égypte, par M. JOMARD. . . . .	146
Extrait d'une lettre de M. GAUTTIER D'ARC, consul-général de France en Égypte, à M. <i>Jomard</i> , sur l'Abyssinie, la latitude d'Ankober, et sur diverses découvertes archéologiques dans la Bisse-Égypte. . . . .	148
Extrait d'une lettre de M. le docteur CLOT-BEY à M. <i>Jomard</i> sur le barrage du Nil et le projet de canal des Deux Mers . . . . .	149
Premier voyage aux sources du Nil-Blanc (3 <sup>e</sup> et dernier article). . . . .	161
Lettres de M. Antoine D'ABBADIE à M. <i>d'Azézac</i> sur divers points de géographie éthiopienne. . . . . 186 et	204
Noms de lieux sur la côte orientale d'Afrique depuis A'sab (mer Rouge) jusqu'à Mozambique, recueillis par M. A. D'ABBADIE. . . . .	217
Commentaire du pilote arabe sur les noms de lieux de la côte orientale d'Afrique. (A. D'ABBADIE). . . . .	226
Note sur les renseignements qui précèdent. (A. D'ABBADIE.) . . . .	233
Publication des résultats de l'expédition américaine dans les mers australes. ( Lettre de M. W.-B. HODGSON à M. <i>d'Azézac</i> .) . . . . .	236
Note de deux itinéraires de Charleston à Tallahassée (Floride), par M. le comte Francis de CASTELNAU. . . . .	241
Notice sur l'Europe antique; extrait d'un ouvrage inédit intitulé : <i>Recherches sur l'origine des peuples du nord et de l'occident de l'Europe</i> , par M. DARTTEY. . . . .	259
Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient, par M. Eugène Boré ( compte-rendu par M. EYRIÈS . . . . .	265
Carte ethnographique de l'Europe, par M. Ober Müller ( B. DU B. ). . . . .	282
Note sur les cartes en relief de M. <i>Bauer Keller</i> ( B. DU B. ). . . . .	294
Dissertation géographique sur un passage de <i>Constantin Porphyrogénète</i> , concernant les fleuves du <i>Palus-Méotis</i> , et l'existence d'un second détroit nommé <i>Bowlük</i> , donnant issue aux eaux de la mer d'Azof dans la mer Noire, par M. Guillaume PLATÉ ( communiquée par M. B. DU B. ). . . . .	305
Voyage en Abyssinie. Lettre de M. Antoine D'ABBADIE à M. <i>Jomard</i> , sur les ruines d'Adulis. . . . .	333

Lettre de M. Antoine d'ARRADIE à M. d'Ivezac sur divers points de géographie éthiopienne. . . . .	344
Note sur la lettre précédente, par M. d'Ivezac. . . . .	359
S. Second voyage à la découverte des sources du Nil-Blanc.	
Observations de M. JOMARD. . . . .	367
1 <sup>o</sup> Lettre de M. d'ARNAUD à M. Jomard. . . . .	376
2 <sup>o</sup> Extrait d'une lettre de M. E. GARTIER D'ARC, consul-général de France en Égypte, au même. . . . .	380
3 <sup>o</sup> Extrait d'une lettre de M. le docteur FERROS, directeur de l'École de médecine du Caire, au même. . . . .	383

## DEUXIÈME SECTION.

### ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

*Assemblée générale du 30 décembre 1842.*

Discours prononcé par M. CUNIS GRUBINE, ministre de l'agriculture et du commerce, président de la Société. . . . .	393
Notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1842, par M. DE LA ROQUELLE, vice-président de la Commission centrale. . . . .	397
Compte rendu des recettes et des dépenses de la Société pendant l'exercice 1841-1842. . . . .	
Procès-verbaux des séances de la Commission centrale de juillet à décembre. . . . . 70, 150, 238, 297, 385, et	
Procès-verbal de l'assemblée générale du 30 décembre 1842.	
Membres admis dans la Société. . . . . 76, 155, 303, 390 et	
Ouvrages offerts à la Société. . . . . 156, 343, 390, et	9
Liste des Souscripteurs au monument de M. le contre-amiral Dumout d'Urville. . . . . 77, 160, 240, 392, et	

### PLANCHES JOINTES AU 18<sup>e</sup> VOLUME.

Plan du territoire entre Caracas, Victoria et le port de Maya, indiquant les localités propres aux établissements coloniaux. . . . .	37
Carte du Bosphore cimmérien et de l'île de Tamartarkha ou Taman, dressée pour l'intelligence du texte de Constantin Porphyrogène. . . . .	305

FIN DE LA TABLE DU 18<sup>e</sup> VOLUME.



